



HAL
open science

Conjugaisons singulières du passé : pour une anthropologie filmique du travail sur un chantier de fouille archéologique

Gwendoline Torterat

► To cite this version:

Gwendoline Torterat. Conjugaisons singulières du passé : pour une anthropologie filmique du travail sur un chantier de fouille archéologique. Anthropologie sociale et ethnologie. Université Paris Nanterre, 2018. Français. NNT : 2018PA100086 . tel-02081162v1

HAL Id: tel-02081162

<https://theses.hal.science/tel-02081162v1>

Submitted on 14 Sep 2023 (v1), last revised 29 Mar 2019 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Membre de l'université Paris Lumières

Gwendoline Torterat

Conjugaisons singulières du passé

*Pour une anthropologie filmique du travail
sur un chantier de fouille archéologique*

Thèse présentée et soutenue publiquement le 06/11/2018
en vue de l'obtention du doctorat d'Anthropologie de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de M. Albert Piette (Université Paris Nanterre)

Jury :

Membre du jury	Mme Alexandra BIDE T, Chargée de Recherche au CNRS, Centre Maurice Halbwachs (ENS)
Rapporteur	M. Francis CHATEAURAYNAUD , Directeur d'Études, École des Hautes Études en Sciences Sociales (Groupe de sociologie pragmatique et réflexive)
Rapporteur	M. François COOREN , Professeur, Université de Montréal (Département de communication)
Membre du jury	Mme Monica HEINTZ , Maîtresse de Conférences, Université Paris Nanterre (Laboratoire d'Ethnologie et de sociologie comparée)
Directeur de thèse	M. Albert PIETTE , Professeur, Université Paris Nanterre (Laboratoire d'Ethnologie et de sociologie comparée)
Membre du jury	M. Yves WINKIN , Professeur (Conservatoire national des Arts et Métiers)

« [...] les beaux jours s'en vont
les beaux jours de fête
soleils et planètes
tournent tous en rond
mais toi ma petite
tu marches tout droit
vers que tu vois pas
très sournois s'approchent
la ride véloce
la pesante graisse
le menton triplé
le muscle avachi
allons cueille cueille
les roses les roses
roses de la vie
et que leurs pétales
soient la mer étale
de tous les bonheurs
allons cueille cueille
si tu le fais pas
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures ».

Extrait du poème de Raymond Queneau
Si tu t'imagines

REMERCIEMENTS

Ces mots tentent un bilan maladroit, mais sincère, de ma dette envers toutes les mains qui m'ont été tendues durant les six dernières années. J'adresse mes premiers remerciements au professeur Albert Piette pour son ineffable présence. Il a pris un risque en assurant une jeune anthropologue qui ne pensait qu'à grimper sur plusieurs montagnes à la fois. En escalade, le risque fait partie du jeu. Je repense au cheminement intellectuel que j'ai eu le sentiment de gravir, à la fois à ses côtés, à la fois seule, avec une confiance qui n'a jamais déteint. J'ai pu progresser avec celui qui a accepté de porter mon travail, malgré les chutes et les nœuds. Grâce à lui, je ne suis jamais retombée au sol. Je repense aussi à cet atelier mensuel ouvert par M. Piette où nous partageons avec d'autres doctorants notre matière brute, celle-là même sur laquelle nous butions avec entêtement. La bienveillance fut la clef d'échanges rondement menés et c'est également à travers eux que j'ai pu avancer dans mes réflexions. J'adresse mes remerciements à Benoît Haug, dont le soutien a largement dépassé ce cadre, Brune Boyer Pierre Depardieu, Anna Dessertine, Marine Kneubühler, Maëlle Meignez, Marion Vicart, She Zhenhua et Isabelle Jabiot, mon amie et ma sœur.

Émile saura se reconnaître derrière ce prénom. Je lui suis extrêmement reconnaissante pour la confiance qu'il a su m'accorder en me laissant rentrer sur son chantier de fouille, le dernier de sa carrière répète-t-il. J'espère avoir été à la hauteur et honoré ce métier qu'il porte avec tant de fougue et de passion. Isabelle et Mélodie sauront elles aussi percevoir derrière l'énoncé d'une gratitude, une reconnaissance sans nom. Sans elles, point de thèse. Elles ont toutes les deux accepté d'être filmées, guettées, décortiquées, comprises. Elles se sont livrées en toute confiance et ont, de surcroît, activement collaboré à l'élaboration de ce manuscrit par la relecture de la partie qui les concernait directement. L'objectif ultime de mon travail aura été de leur rester fidèle. J'espère qu'elles retrouveront de leur singularité dans ces pages. Je remercie également celles et ceux que j'ai affublés des noms de Alain, Albert, Anne-Marie, Benjamin, Chloé, Chris, Claire, Dan, Despina, Gaëlle, Hélène, Jean-Marc, Jérémie, Jessica, Laetitia, Laure, Leïla, Maria, Marie-Claire, Mathieu, Mazdac, Nejma, Olivier, Omayya, Oscar, Pierre, Sarah, Sylvester et Sylvie. Ils ont tous consenti à ma présence et ont, à leur façon, grandement facilité mon travail. Je garde un souvenir perpétué de ces quelques campagnes partagées.

L'archéologie a une place de choix dans mon existence. Je remercie le premier chef de chantier qui m'a accueilli sur sa fouille le jour de mes dix-huit ans, feu Christophe Toupet, ainsi que ceux, collègues ou amis, qui m'ont transmis la passion de la terre et de la pierre, sur le terrain ou au coin d'un feu, Dominique Cliquet, Monique Olive, Pierre Bodu, Jérémie Vosges, Chloé Albaret, Christophe Sence. Je repense aussi à ces dizaines de fouilleurs avec qui

j'ai partagé des journées de travail et mon intimité. Ils ont nourri mon goût pour l'archéologie.

Je dois beaucoup à ces enseignant.es et à ces chercheur.es qui m'ont poussé, inspiré et conseillé. Ils sont trop nombreux pour que je les cite tous. Je tiens à adresser en particulier ma gratitude à Despina Liolios qui m'a convaincu un jour que j'étais capable, moi aussi, de continuer. Je remercie aussi chaleureusement François Cooren et ses collègues pour leur accueil lors de mon séjour à Montréal au sein du département de communication. Les ateliers de discussions qui m'ont été ouverts m'ont grandement fait avancer et je suis revenue plus grande de cette brève traversée.

Cette thèse n'a pas reçu à sa naissance les honneurs d'une allocation doctorale. J'ai pourtant eu la chance d'être soutenue de différentes façons. J'adresse mes remerciements à la Direction des Archives départementales de Seine-et-Marne. De surcroît, et je me tourne en particulier vers Ghislaine Glasson Deschaumes, je suis fortement redevable du soutien apporté par le Labex « Les passés dans le présent ». J'ai pu intégrer des projets passionnants, me familiariser avec de nouvelles méthodes et travailler avec des équipes pluridisciplinaires. Sarah Gensburger, Jeanne Teboul et Sylvain Antichan m'ont beaucoup apporté lors de notre collaboration. Le projet « 2ARC-Arcy-sur-Cure » a également participé à renforcer mes façons de faire de la recherche. Merci à Nejma Goutas, Ludovic Méviel et Pierre Bodu ainsi que toutes ces voix du passé qui m'ont fait voyager des heures durant.

Ce manuscrit n'aurait pas fière allure sans l'aide de ces derniers relecteurs qui ont guetté mes phrases les plus douteuses et mes coquilles vides. Merci à Laure Carbonnel, Pierre Depardieu, Benoît Haug, Isabelle Jabiot et Dan Uzan.

Cette thèse est là, achevée, imparfaite. Je peux redescendre doucement de ma montagne. De là-haut, je ne voyais égoïstement pas celles et ceux qui partaient, par lassitude, incompréhension ou manque d'amour. Et puis il y a ceux qui sont restés à m'attendre. Avec les années, leurs pieds se sont enfoncés légèrement dans le sol. Leur amour n'a même pas fait un pas de côté. Je ne les remercie pas. Je les loue d'être restés. Ils sont une grande famille : maman, papa, Oscar, tata, Isa, Mélo, Jess, Oma, Nej, Dan, Anne-Marie, Chris, Gaëlle, Laure, Benoît, Marie-Claire, Nelson, Marion.

Résumé

Cette thèse explore les rouages d'un collectif de travail à l'œuvre sur un chantier de fouille archéologique situé à Ormesson (Seine-et-Marne, France), un site paléolithique jonché de milliers d'éclats de silex et de fragments d'os. Chaque année, une vingtaine de personnes provenant d'horizons variés partage une expérience quotidienne en travaillant autour de l'exploration du site tout en vivant ensemble pendant plus d'un mois. Je fais l'hypothèse que les rôles distribués par le chef de chantier orchestrant les opérations ne sont que les limites poreuses de l'engagement réel, variable et fragile de chaque fouilleur. En développant un protocole méthodologique dédié à l'observation participante ainsi qu'à la captation d'images filmiques de journées entières de travail, je décortique ce huis clos scientifique à travers la façon dont Isabelle (chercheuse spécialisée dans le traitement osseux) et Mélodie (néophyte et passionnée d'histoire) transmettent et s'approprient le passé matériel qu'elles fouillent. Mon objectif est alors moins d'analyser le fonctionnement d'un collectif éphémère que de caractériser les fondements de la singularité d'individus au travail ainsi que les nuances de l'expertise scientifique en archéologie, et ce, à travers différents phénomènes que j'analyserai : les modalités perceptives de traces matérielles fragiles, les valeurs collectives en jeu, les affects que les uns et les autres apprennent à jauger et les représentations du passé les plus scénarisées. Le travail de fouille suppose un continuel aller-retour avec un passé en cours d'exploration et des expériences de travail au présent, un processus pratique et singulier qu'Isabelle et Mélodie me permettent de suivre à travers elles.

Mots-clés : travail, individu, expertise, archéologie, transmission, singularité

Singular Conjugations of the Past: Towards a Filmic Anthropology of an Archeological Excavation Site

Abstract

This thesis examines the inner workings of a group of researchers collaborating on an archeological excavation in Ormesson (Seine-et-Marne, France), on a paleolithic site strewn with thousands of flint pieces and bone fragments. Every year, around twenty people from various backgrounds share the day-to-day experience of working on the exploration of the site, as they live together for more than a month. I argue that the roles distributed by the site manager who organizes the operation are only the porous boundaries of each digger's real, variable, fragile engagement. By developing a methodological protocol that involves participant observation and the filming of entire days of work, I dissect this closed scientific world through the way in which Isabelle (a researcher specializing in bone treatment) and Mélodie (a novice with a passion for history) transmit and appropriate the material past they excavate. My aim is therefore not so much to analyze the operation of a temporary group, but rather to characterize the foundations of the singularity of individuals at work, as well as the subtle differences in scientific expertise in archeology, though analysis of various phenomena: the modalities of perceiving fragile material traces, the group values at play, the affects that everyone learns to gauge, the most deliberated representations of the past. Excavation work implies continually shifting back and forth between a past under exploration and work experiences in the present, a practical and singular process that Isabelle and Mélodie allow me to follow through them.

Keywords: work, individual, expertise, archeology, transmission, singularity

Droits d'auteur :

Droits d'auteur réservés. Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	- 5 -
Table des matières.....	- 9 -
Table des illustrations.....	- 13 -
INTRODUCTION	- 19 -
Travailler ensemble, partager l’effort.....	- 25 -
Suivre un individu à l’œuvre.....	- 39 -
Abandonner l’individu pour mieux le retrouver	- 47 -
PREMIÈRE PARTIE Bien détruire, les contours d’une responsabilité collective.....	- 57 -
Table des matières — Première partie	- 59 -
Table des personnages	- 63 -
Glossaire	- 65 -
Notes liminaires	- 69 -
Prologue n°1	- 73 -
Chapitre 1. Sur le sol archéologique, entre vigilance et devenir conscient.....	- 115 -
Introduction.....	- 115 -
1.1 Devenir attentif au sol archéologique, des murs de l’université aux gestes d’Isabelle.....	- 119 -
1.2 Déstratifier le sol et réincarner le fouilleur : mon positionnement théorique.....	- 140 -
1.3 À travers les corps et le sol, faire et transmettre.....	- 156 -
Conclusion.....	- 174 -
Annexe 1	- 177 -
Chapitre 2. Valoriser, un processus empiriquement singulier	- 181 -
Introduction.....	- 181 -
2.1 Être responsable de la pérennité et de la rareté d’un site.....	- 187 -

2.2 Valeurs au travail, mon positionnement théorique.....	- 209 -
2.3 Faire valorisation.....	- 221 -
Conclusion.....	- 244 -
Chapitre 3. Isabelle	- 247 -
Introduction	- 247 -
3.1 Entretien	- 250 -
3.2 Conjugaisons singulières.....	- 279 -
Conclusion.....	- 332 -
INTERLUDE	- 339 -
DEUXIEME PARTIE Travailler avec le passé, les contours d'une appropriation continue.....	- 343 -
Table des matières - Deuxième partie.....	- 345 -
Table des personnages	- 349 -
Glossaire	- 351 -
Prologue n° 2.....	- 353 -
Chapitre 4. Lorsque le travail vous envahit, suivre des intensités affectives en actes.....	- 393 -
Introduction	- 393 -
4.1 Mélodie, apprentissage et compensations affectives.....	- 398 -
4.2 Être affecté au travail : mon positionnement théorique.....	- 417 -
4.3 Présence-processus et intensitométries.....	- 431 -
Conclusion.....	- 443 -
Annexe 2.....	- 446 -
Chapitre 5. S'approprier le passé : de l'interprétation à la projection.....	- 451 -
Introduction	- 451 -

5.1 D'une représentation à une autre.....	- 456 -
5.2 Se projeter dans le passé : mon positionnement théorique	- 471 -
5.3 Les débuts d'une ventriloque amateur.....	- 483 -
Conclusion.....	- 503 -
Chapitre 6. Mélodie	- 507 -
Introduction.....	- 507 -
6.1 Entretien.....	- 511 -
6.2 Conjugaisons singulières.....	- 534 -
Conclusion.....	- 575 -
CONCLUSION.....	- 580 -
De l'observation à l'écriture	- 580 -
Laisser durer.....	- 582 -
BIBLIOGRAPHIE.....	- 591 -

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figures

Figure 1 : La nappe gravettienne au sommet de la coupe nord du sondage 3.....	-127 -
Figure 2 : Émile donne ses premières explications aux fouilleurs sur le niveau gravettien.	- 129 -
Figure 3 : Représentation du niveau gravettien, extrait du rapport de fouille, 2014.....	- 130 -
Figure 4 : Répartition dans l'espace des premiers repères transmis par le chef de chantier.	-132 -
Figure 5 : Phases de nettoyage de la zone perturbée.....	-135 -
Figure 6 : Phases de nettoyage de la zone perturbée classées chronologiquement de gauche à droite	-135 -
Figure 7 : L'organisation feuilletée de l'action de nettoyage.....	- 160 -
Figure 8 : Décomposition du MVO n° 1	- 163 -
Figure 9 : Décomposition du MVO n° 2	- 164 -
Figure 10 : Décomposition du MVO n° 3	- 165 -
Figure 11 : Décomposition du MVO n° 4	- 166 -
Figure 12 : Décomposition du MVO n° 5	- 166 -
Figure 13 : Décomposition du MVO n° 6	- 167 -
Figure 14 : Décomposition du MVO n° 7	- 168 -
Figure 15 : Décomposition du MVO n° 8	- 168 -
Figure 16 : Décomposition du MVO n° 9	- 169 -
Figure 17 : Décomposition du MVO n° 10.....	- 170 -

Figure 18 : Décomposition du MVO n° 11	- 170 -
Figure 19 : Protection du niveau (déroulement chronologique, de la photographie en haut à gauche à celle en bas à droite)	- 222 -
Figure 20 : Alternance des temps de repos et d'action dans l'attente	- 282 -
Figure 21 : Déplacements d'Isabelle durant la situation d'attente	- 285 -
Figure 22 : Séquençage des arrêts d'activité de travail d'Isabelle, J2 (déroulement temporel (x) h:min)	- 288 -
Figure 23 : Séquençage des arrêts d'activité de travail d'Isabelle, J7 (déroulement temporel (x) h:min)	- 293 -
Figure 24 : Expressions entraînant à rire, Isabelle, J2 (déroulement temporel (x) h:min) -	297 -
Figure 25 : Expressions entraînant à rire, Isabelle, J7 (déroulement temporel (x) h:min) -	298 -
Figure 26 : Expressions des manies, Isabelle, J2 (déroulement temporel (x) h:min)	- 327 -
Figure 27 : Expressions des manies, Isabelle, J7 (déroulement temporel (x) h:min)	- 328 -
Figure 28 : Traits de singularité comparés dans le temps, Isabelle	- 336 -
Figure 29 : Vignettes chronologiques détaillant l'extrait 7 du prologue 2	- 400 -
Figure 30 : Schéma de la reposité.....	- 427 -
Figure 31 : Quatre modes de présence pour autant de proportions chiffrées	- 428 -
Figure 32 : Détails des calculs effectués sur le schéma de la reposité pour chaque séquence.....	- 433 -
Figure 33 : Restitution 3D du site d'Ormesson, Illustration © M.J.	- 470 -
Figure 34 : Fouille en trois temps de la fosse protohistorique vue du dessus. Photo © P.B.	- 484 -
Figure 35 : Page d'accueil du blog construit par Mélodie	- 500 -
Figure 36 : Moments de maladresse, Mélodie, J4.....	- 535 -
Figure 37 : Moments de maladresse, Mélodie, J10.....	- 536 -
Figure 38 : Séquençage des temps de concentration et de vérification, Mélodie, J4	- 544 -

Figure 39 : Séquençage des temps de concentration et de vérification, Mélodie, J10.....	- 544 -
Figure 40 Moments liés à une marque de tact, Mélodie, J4.....	- 561 -
Figure 41 : Moments liés à une marque de tact, Mélodie, J10.....	- 561 -
Figure 42 : Moments où le rire est contenu, Mélodie, J4	- 570 -
Figure 43 : Moments où le rire est contenu, Mélodie, J10	- 570 -
Figure 44 : Traits de singularité comparés dans le temps, Mélodie.....	- 579 -

Photographies

Photographie 1 : Premières fouilles effectuées en 2009 sur la parcelle des « Bossats », Photo © P.B.....	- 27 -
Photographie 2 : Dégagement de la terre de labour au-dessus du niveau gravettien, Photo © P.B.....	- 280 -
Photographie 3 : Attente de l'équipe de fouille face au dégagement du niveau gravettien.....	- 281 -
Photographie 4 : Amoncellement de blocs de grès dans la forêt, Photo © P.B.....	- 460 -
Photographie 5 : Sentier dans le fond de la vallée, Photo © P.B.	- 461 -
Photographie 6 : Pendage en forêt lié à l'écoulement des eaux, Photo © P.B.	- 462 -
Photographie 7 : Émile face au plateau nord du sous-bois d'Ormesson	- 463 -
Photographie 8 : Vue orientée nord sur la route d'Ormesson à laquelle Émile fait référence. La parcelle des « Bossats » est visible en plein centre, Photo © P.B.....	- 464 -
Photographie 9 : Fouille de la fosse protohistorique avec Émile, Albert et Mélodie	- 485 -
Photographie 10 : Antonio, Émile et Mélodie alignés devant la fosse protohistorique....	- 487 -

Cartes

- Carte 1 : Localisation du gisement des « Bossats » à Ormesson (carte IGN, 1/25000), extrait du rapport de fouille, 2009 - 26 -
- Carte 2 : Plans de la parcelle avec les sondages. À gauche se trouve celui de 2009 (DAO © J.S., D.M.), - 28 -
- Carte 3 : Topographie d'Ormesson et trajet effectué en septembre 2013 lors d'une prospection avec Émile - 459 -

Graphiques

- Graphique 1 : Évolution annuelle de l'équipe de fouille constituée (le nombre de participants (y) en fonction des années (x))..... - 123 -
- Graphique 2: Alternance entre l'action principale de nettoyage et les précautions périphériques (déroulement temporel min:sec (x))..... - 138 -
- Graphique 3 : Fréquence des registres (y) attribués aux valeurs associées (x) - 207 -
- Graphique 4 : Processus de mise en valeur au cours du deuxième jour de campagne chez Isabelle (objets de valeur (y) et horaires (x))..... - 233 -
- Graphique 5 : Processus de mise en valeur au cours du septième jour de campagne chez Isabelle (objets de valeur (y) et horaires (x))..... - 234 -
- Graphique 6 : Processus de mise en valeur au cours du septième jour de campagne chez Pierre (objets de valeur (y) et horaires (x)) - 238 -
- Graphique 7 : Proportions (%) des manies d'Isabelle liées au rangement et au nettoyage, J2..... - 329 -
- Graphique 8 : Proportions (%) des manies d'Isabelle liées au rangement et au nettoyage, J7..... - 330 -
- Graphique 9 : Synthèse des modes de présence de Mélodie en ce début de matinée..... - 434 -
- Graphique 10 : Présence sous le mode de la fatigue..... - 436 -
- Graphique 11 : Présence sous le mode de la tranquillité..... - 436 -

Graphique 12 : Présence sous le mode de la tension	- 436 -
Graphique 13 : Présence sous le mode la familiarité	- 437 -
Graphique 14 : Chronologie d'intensités affectives types.....	- 442 -
Graphique 15 : Alternance entre l'action principale de nettoyage, les précautions périphériques et les arrêts, Mélodie, J10.....	- 541 -

Tableaux

Tableau 1 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 1).	- 192 -
Tableau 2 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 2).	- 197 -
Tableau 3 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 3).	- 198 -
Tableau 4 : Processus de mise en valeur et types de jugements (Séquence 4).....	- 202 -
Tableau 5 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 5)	- 204 -
Tableau 6 : Processus de valorisation d'Isabelle durant le second jour de campagne	- 227 -
Tableau 7 : Processus de valorisation d'Isabelle durant le septième jour de campagne ...	- 228 -
Tableau 8 : Processus de valorisation de Pierre durant le septième jour de campagne....	- 238 -
Tableau 9 : Déroulé des traits minimaux d'Isabelle au cours de ses temps de repos	- 283 -
Tableau 10 : Raisons qui poussent Isabelle à faire une pause.....	- 294 -
Tableau 11 : Sens des expressions humoristiques formulées par Isabelle, J2/J7.....	- 323 -
Tableau 12 : Répertoire descriptif des situations dont sont issues les analyses	- 413 -
Tableau 13 : Récapitulatif des calculs effectués pour la séquence 12.....	- 432 -
Tableau 14 : Mouvements affectifs en situation.....	- 440 -
Tableau 15 : Relevé des maladroites de Mélodie en situation, J4 et J10.....	- 539 -
Tableau 16 : Demandes de vérification, Mélodie, J4 et J10.....	- 545 -
Tableau 17 : scène d'humour au travail, J4	- 571 -

INTRODUCTION



L'épaisseur du ciel blanc de ce début de soirée conteste le grand soleil qui a brillé toute la journée au-dessus de la tête de l'équipe de fouilleurs du site archéologique d'Ormesson. Émile vient d'ouvrir une camionnette derrière laquelle de gros outils et quelques malles métalliques imposantes attendent d'être chargés. Tout le matériel utilisé jusque-là doit y être rigoureusement empilé et calé afin d'être ramené au gîte. Une demi-douzaine de personnes s'affaire encore sous un large abri d'où un brouhaha résonne. Une fatigue apparente ralentit les gestes de chacun. Émile jette un coup d'œil dans leur direction. J'aperçois Mélodie qui fume une cigarette devant la malle dont est en train de s'occuper une autre fouilleuse. À quelques mètres, Isabelle range les sachets de vestiges récoltés dans la journée et rectifie avec humour leur classement. Au passage, Émile donne des conseils à quelques-uns des travailleurs qui le sollicitent tout en ramassant ce qui traîne sur le sol, des gobelets en plastique et des bouts de ficelle. Il se dirige vers l'espace principal de la fouille et jette un coup d'œil au niveau archéologique le plus profond. Dans un sifflement, il interpelle quelqu'un pour l'aider à replacer l'échelle afin d'y descendre. Prudemment, le voilà déjà en bas. Ses pas feutrés hésitent, ses yeux balayent la surface. Il se rapproche d'abord d'une petite zone où des éclats de silex sont concentrés. Ses genoux reposent alors sur un sol meuble, siliceux, ocré. Du bout des doigts, il retire un peu de sédiment qui camoufle l'une des pièces avant d'en observer une autre. Son regard est comme happé. Plus aucun bruit autour n'est perceptible. Son corps se redresse doucement et se retrouve accroupi face à une seconde aire de concentration. Les secondes défilent, sans un mot. Ses lèvres se pincent. Ses mains dessinent quelques gestes devant les éclats, comme pour en retourner men-

talement les côtés visibles. Ses yeux continuent à couvrir le sol rapidement, comme pour en saisir les moindres détails, recomposer la scène, réassembler les fragments disparates entre eux. Voilà qu'il les pointe du doigt, seul. Ces quelques instants de réflexion laissent l'homme pensif lorsqu'il rejoint les autres, mais ils ne l'empêchent pas de superviser à la hâte les derniers éléments à charger dans la camionnette. Il récupère sa sacoche avant de retourner un moment près de la zone archéologique principale. Non sans une certaine fierté, quelques mots mêlés à un sourire sont adressés à un fouilleur qui se tient devant. « C'est beau hein ! ». Tout en observant ce qui se présente face à eux, ils échangent tous les deux quelques phrases autour des efforts qu'il reste à fournir sur les milliers de vestiges qui en jonchent encore le sol. Émile fait le point puis finit par rejoindre le véhicule. Cette journée de travail est maintenant terminée.

Août 2014. Le fil conducteur de cette courte description est Émile¹, le responsable d'un chantier de fouille archéologique situé à Ormesson, en Seine et Marne. En ce début de soirée, je le suis toujours sans interruption avec ma caméra dans ses moindres manières d'être et de faire. L'une de ses journées de travail s'achève ainsi, comme la plupart, à la fois au milieu des membres de son équipe, à la fois seul, face au sol archéologique qu'il voit chaque jour se découvrir un peu plus. Le groupe semble se souder autour de la finalisation du rangement. Il faut aider, s'activer, ranger. Derrière cette prescription admise par l'équipe de fouilleurs, Émile, mais également Isabelle et Mélodie se détachent de la scène. Parce que je l'ai décidé, ils sont là, bien présents, captés succinctement parmi d'autres anonymes qui se confondent au collectif. Ces fins de journée pourraient se ressembler, au premier abord, car il faut toujours procéder de la sorte avant de quitter quotidiennement les lieux. Pourtant, il est remarquable et vraisemblablement banal de dire que celle-ci ne ressemble à aucune autre, précisément parce que c'est dans les pas d'Émile que je marchais alors.

En me rendant sur ce chantier, j'ai d'abord découvert une équipe de travailleurs se réunissant chaque jour sur un lopin de terre agricole pour en explorer patiemment le sous-sol. Des archéologues chevronnés côtoyaient alors pendant plus d'un mois des individus plus ou moins expérimentés venus découvrir leur métier par le biais de leurs pratiques de terrain. L'engagement de chacun dans cette expérience à l'allure collective était chaque jour tourné vers le travail de fouille. Pinceaux, pelles ou truelles en mains, les silhouettes courbaient l'échine au-dessus de restes vieux de milliers d'années. Les niveaux archéologiques étaient nettoyés, explorés et débattus. Un simple tronçon de parcelle, contemporain en surface,

¹ Tous les prénoms sont anonymisés. Pour plus de précisions, vous pouvez vous reporter aux tables des personnages.

s'épaississait chaque jour de nouvelles connaissances sur un passé lointain construites à partir de traces laissées par des populations humaines ayant vécu durant la Préhistoire. Ensemble, les membres de cette équipe m'impressionnaient tant ils semblaient souscrire au projet scientifique de celui qui leur avait accordé le droit de venir travailler à ses côtés, Émile. Sous sa direction, les fouilleurs formaient alors un groupe consentant à explorer les différentes facettes d'un passé immémoré aux contours poreux, tout aussi physique qu'immatériel. Je les retrouvais marchant à la fois dans les pas de ce chef de chantier qui les guidait dans leurs pratiques, et dans ceux des groupes paléolithiques qui les poussaient à travailler toujours plus au gré des vestiges que ces derniers avaient laissés. Le passé semblait les lier tous comme un collectif de travail.

Rapidement, j'ai vu les relations entre les membres du groupe s'affiner, les individus qui le composaient se différencier les uns des autres. Derrière la figure imposante du chef, les fouilleurs se sont avancés. Au-delà des rôles et des normes collectives répondant aux fonctions qu'ils acceptaient momentanément d'adopter sur le site, je découvrais au fil des jours qu'aucune règle explicite ne rendait compte du sens de leur présence en situation. Chaque individu s'engageait à sa façon dans le travail qui lui était demandé de fournir. Il était mû par des désirs, une biographie, un tempérament, des humeurs et tant d'autres choses qui m'échappaient. Mon étonnement n'a alors eu de cesse de grandir quand j'ai constaté qu'un collectif de travail pouvait tenir ainsi quotidiennement sans que les membres le constituant ne se connaissent tous au préalable. Cette année-là, chacun a continué le travail avec ce qu'il était et ce qu'il ramenait *in situ*, c'est-à-dire une part de lui-même au milieu de celle des autres.

Le titre de cette thèse a de quoi intriguer le lecteur. Les premiers termes sont posés là, comme une évidence : conjugaisons singulières du passé. Ce n'est pas pour abuser de leur caractère polysémique ou par pur effet de style que je les ai placés ainsi. Ils semblent plutôt répondre en tous points aux questionnements qui traversent mon travail. Comment puis-je à la fois décrire le fonctionnement d'un site archéologique tout en détaillant ce qui fonde la singularité des individus qui y travaillent, à la fois indépendamment et dépendamment les uns des autres ? L'enjeu de cette recherche réside précisément dans le dénouement du nœud que constitue cette articulation entre individu et collectif. La notion de singularité en serait le pivot. Si j'ai choisi de parler de conjugaisons singulières au pluriel, c'est d'abord parce que je fais l'hypothèse que les singularités qui composent un groupe correspondent à ce que les individus laissent derrière eux au cours d'une journée de travail partagée. Leur empreinte signe le collectif de leur présence et le nuance par petites touches. Pour le dire autrement, ces restes constituent des bribes de singularité et s'insinuent dans le cours des situations que nous traversons. Ils n'éclairent pas frontalement le fonctionnement du groupe, mais le caractérisent en finesse de manière détournée.

Mon pari est simple. Je propose d'observer et de décrire des individus en train de se mouvoir continuellement durant leur journée de travail. L'objectif de cette première étape est de bien cerner comment leur singularité impacte le maintien d'un groupe régulé par un certain nombre de règles de conduite collectives. Jusqu'où le poids de ce collectif domine-t-il les différences entre les travailleurs ? Qu'y a-t-il d'unique dans leur façon d'accomplir leur besogne et qui rend leur propre journée exceptionnelle ? De quelle manière ce caractère inédit permet-il, en retour, de lire autrement le fonctionnement d'un collectif ?

*

**

Travailler ensemble, partager l'effort

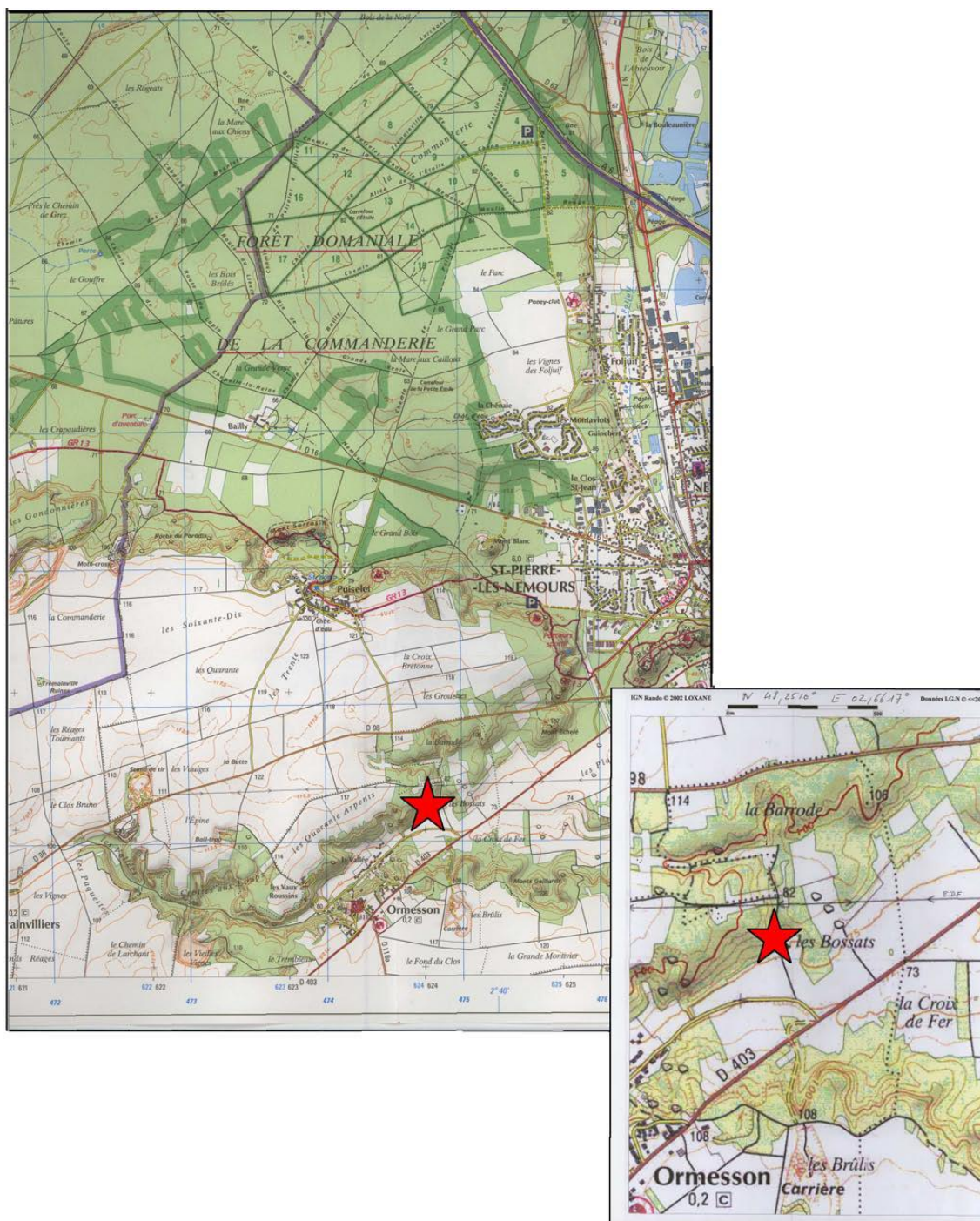
Prendre ses marques au sein d'une équipe de travailleurs

Ma formation initiale en archéologie² m'a grandement aidé à préciser les intuitions de départ que je viens de décrire tout comme elles ont facilité mes premières prises de contact. En 2012, je retrouve devant la Maison René Ginouvès une connaissance avec qui j'avais fouillé lorsque j'étais étudiante en archéologie³. C'est en discutant avec elle que j'ai appris l'existence du site paléolithique d'Ormesson⁴. S'en est rapidement suivie une rencontre avec le chef de ce chantier, Émile, responsable du site depuis son ouverture en 2009. Chargé de recherche au CNRS, il dirige également une équipe d'une centaine de personnes, chercheurs et enseignants chercheurs, ingénieurs et techniciens, doctorants, post-doctorants. Une longue discussion aura lieu avec cet homme à la fois charismatique et exigeant. Ce jour-là, je tentais d'expliquer un projet de thèse encore maladroitement ficelé. Cette première rencontre se termina sur ma demande de participation à la prochaine campagne de fouille, et ce, dans l'objectif que le chantier d'Ormesson devienne le terrain privilégié de mes recherches doctorales. La réponse fut sans appel : « *La seule chose, c'est que moi, je suis pas là pour qu'on m'emmerde et qu'on me dise quoi faire. OK ? Comme ça, c'est clair* ». Ce premier contact fut franc et ouvrit la voie à mon projet.

² Avant de me lancer en anthropologie, j'ai débuté mon parcours universitaire avec une licence en histoire de l'art et archéologie à Paris Nanterre (92). Entre 2006 et 2015, j'ai consacré mes étés au travail bénévole sur divers chantiers de fouille. Cette formation pratique à la fouille archéologique a favorisé mon entrée sur le terrain.

³ La Maison Archéologie et Ethnologie René Ginouvès est un centre de recherches en sciences de l'homme installé sur le campus de l'université Paris Nanterre. Elle abrite mon propre laboratoire de recherche et celui des archéologues auprès de qui je me suis rapprochée.

⁴ Une précision s'impose : le chantier de fouille sur lequel j'ai posé mes yeux est lié à un contexte bien particulier. Le site d'Ormesson est en effet dirigé par un chercheur du CNRS, Émile, dans le cadre d'une fouille dite « programmée ». Cette dernière est soumise au contrôle de l'État et menée de façon saisonnière grâce à la constitution d'une équipe de bénévoles. Je détaillerai plus en détail le fonctionnement institutionnel du chantier dans le chapitre 1.



Carte 1 : Localisation du gisement des « Bossats » à Ormesson (carte IGN, 1/25000), extrait du rapport de fouille, 2009

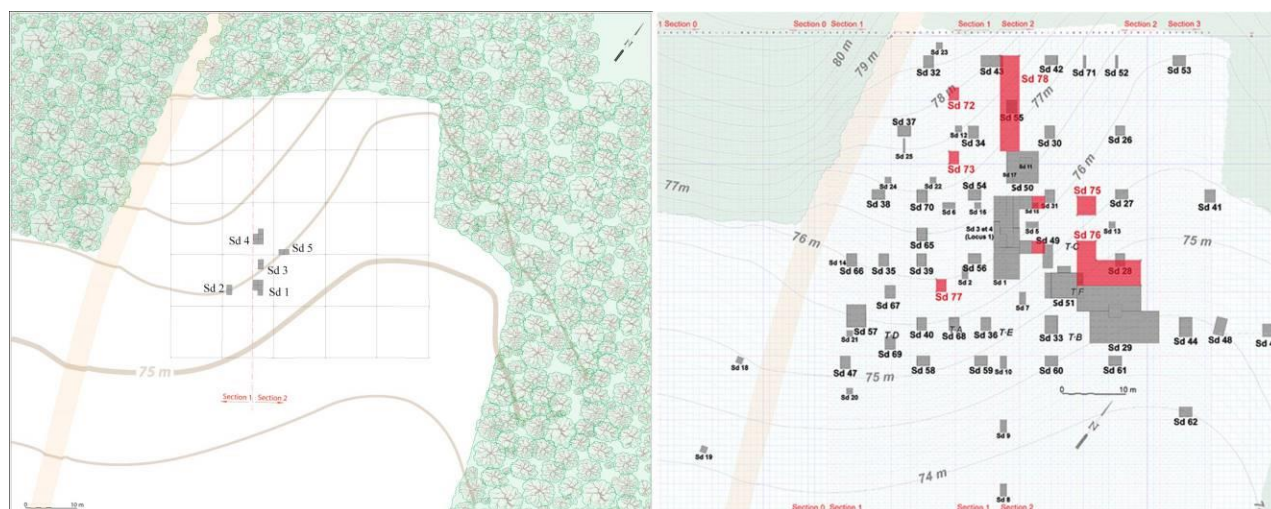


Photographie 1 : Premières fouilles effectuées en 2009 sur la parcelle des « Bossats », Photo © P.B

Ce jeune chantier est sorti de terre pour la première fois en 2009. Il est rapidement devenu un site archéologique prometteur pour la moitié nord de la France, et ce, compte tenu de la densité de ses artefacts et des différents niveaux d'occupation du Paléolithique qu'il compte. Aujourd'hui, il est considéré comme un véritable chantier-école et peut s'enorgueillir de former plus d'une dizaine d'étudiants en archéologie par an. Le site archéologique, le terrain, ou encore la fouille, je dois préciser que ces trois termes désignent la même portion d'espace qui a été quadrillé afin d'accomplir le travail archéologique. Le gisement des « Bossats » à Ormesson a été divisé et subdivisé pour permettre un signalement précis des vestiges retrouvés.

« Nous avons divisé artificiellement la partie nord de la parcelle en 16 carrés de cent mètres carrés chacun numérotés de 1 à 16 (10 par 10). La partie sud de la parcelle a été délaissée, car elle n'avait livré aucun objet archéologique. Chacun des grands carrés de 100 m² a été divisé en sous-carrés de 4 m² (2 par 2 m) qui ont été numérotés de 1 à 25. À l'intérieur même de ces sous-carrés, lorsque nous avons rencontré une concentration de maté-

riel, nous lui avons affecté une lettre (A-B-C) afin de distinguer les différentes densités à l'intérieur même d'un carré de 4 m². »⁵



Carte 2 : Plans de la parcelle avec les sondages. À gauche se trouve celui de 2009 (DAO © J.S., D.M.), et à droite celui de 2016 (Relevés et DAO © J.S., modélisation et DAO © H.-G. N., Géoarchéon).

Chaque année, la partie nord de la parcelle s'ouvre en partie, verticalement et horizontalement, puis se referme dans sa totalité. D'abord, certains espaces sont fouillés et gagnent en profondeur. Quant aux tas de terre, ils grandissent au fur et à mesure que le travail d'excavation progresse. Ensuite, des rubalises blanche et rouge attachées à des piquets en béton complètent à l'ouest la fermeture d'un rectangle que les parcelles boisées et cultivées balisent sur trois côtés, nord, est et sud. L'essentiel de mes observations s'est donc déroulé à l'intérieur de cet espace semi-clôt horizontalement, semi-ouvert verticalement.

J'ai participé à trois campagnes de fouille entre 2012 et 2014, chacune s'étirant du début du mois d'août jusqu'à la mi-septembre, soit entre cinq et six semaines au total⁶. Sur la quinzaine de semaines de terrain, ma place *in situ* a évolué. Quelques années de contact m'ont permis, en dialogue avec Émile, de revenir sur mes intuitions de départ et de réajuster le regard que je portais sur ce collectif, en l'affinant progressivement, en amont et en aval de chaque chantier. Fouilleuse, technicienne, facilement assimilée à une étudiante en formation au cours de la première année, je n'ai à aucun moment renégocié ce qu'après tout j'avais toujours été un

⁵ Extrait du rapport de fouille 2011, p. 22. Les plans de sondage de la Carte 2 permettent de s'apercevoir de l'étendue des fouilles entre 2009 et 2016. Ils rendent également plus concrète cette subdivision à laquelle Émile fait référence.

⁶ En toute fin de chaque campagne, une semaine est consacrée à un travail exclusif de post-fouille. Celui-ci se déroule en dehors du site et consiste à traiter une partie du matériel archéologique fouillé et démonté au cours de la campagne.

peu. Ce lien fort à l'archéologie et mes compétences techniques ont été un atout pour une assignation naturelle au travail de fouille et me fondre ainsi dans la masse. Ni moi, ni personne d'autres, ne me pressaient dans la peau d'un autre personnage. Je consacrais alors mes journées à la fouille, de 8 h à 20 h, m'efforçant de coller aux mêmes tâches que mes collègues. Profitant des soirées et d'une maigre partie de mes nuits pour me souvenir, écrire, décrire, je me suis paradoxalement sentie épuisée par le manque de choses à voir. Mes premiers carnets sont pauvres et d'une extrême banalité. Sans trop de conviction, je me contentais de décrire le fonctionnement général du chantier, l'organisation et les règles du travail. Une poignée d'entretiens a été menée avec des acteurs clefs, des partenaires institutionnels et j'enregistrais presque systématiquement mes échanges avec Émile. Son enthousiasme me semblait d'ailleurs bien supérieur au mien à ce moment de l'enquête.

Je retiens que ces frustrations concernant ma première expérience de terrain participèrent à la construction de ma propre relation ethnographique. Je comprenais alors surtout que mes savoir-faire et manière d'être *in situ* devaient être validés d'une façon ou d'une autre. Sans cette validation, sans ces dizaines d'heures de truelle et ces milliers d'esquilles⁷ démontées, je ne pouvais pas espérer sortir longtemps mon nez du sol et décrire autrement des situations de travail. En archéologie, cette validation passe nécessairement par le terrain *hic et nunc* et le régime auquel j'ai été affectée n'a finalement pas été différent de celui de tout étudiant en archéologie. En considérant ces prémisses comme une phase de recherche exploratoire, je pouvais au moins considérer que mon intégration à l'équipe de fouille était en bonne voie. Et même si le terrain archéologique me surplombait par sa trop grande familiarité, je presentais à l'issue de ma première campagne un déséquilibre fort entre une échelle d'observation élargie au groupe tout entier et à son fonctionnement, et la complexité des manières de faire de chacun que je ne parvenais pas à décrire. Il me fallait méthodiquement « démembrer » le groupe au sein duquel je faisais désormais partie.

Émile, le chef de chantier

« *À ta place !* ». Lancée à la volée lors de moments tendus et intenses, cette phrase disparut quasiment du vocabulaire d'Émile lors de ma participation à la seconde campagne de fouille. Nous sommes en 2013. Ma place devenant plus claire, en serait-il de même pour les fouilleurs avec qui je travaillais ? Il ne fait aucun doute que mon rôle de doctorante en anthropologie n'était plus seulement toléré. Il était désormais accepté et les temps d'observation sur le chan-

⁷ Pour tous les termes techniques, il est possible de se reporter aux glossaires p. 65 et p. 351.

tier ont été aménagés et négociés avec Émile en amont. Voici le mail qu'il m'adressa plusieurs mois avant le début de la campagne 2013 :

« Aucun problème pour l'emploi du temps que tu proposes. L'année passée, j'avoue que j'ai profité de tes compétences sur le terrain. Mais en même temps, c'était une année pleine sur les fouilles, entre les sols d'occupation, la journée patrimoine, le film... Pour cette année, ton regard "extérieur" peut se développer sans problème l'après-midi sur le terrain ou en post-fouille, lorsque celui-ci aura débuté. De toute façon ta démarche m'intéresse et je voudrais bien savoir où cela va te mener ! J'attends beaucoup de tes travaux et je suis prêt à largement t'aider là où je le pourrai. Il sera bien que tu discutes avec le propriétaire du terrain, je ne sais plus si tu l'as fait, avec le musée de Nemours, mais aussi avec les gens du PNR [Parc naturel régional du Gâtinais français] et pourquoi pas de la communauté de communes. À ce propos, j'ai une réunion avec tous ces braves gens le lundi 25 mars à 14 h à la mairie d'Ormesson pour aller plus loin dans le projet. Si ça t'intéresse, je peux t'y emmener, car ce sera l'occasion de te présenter et que tu vois ces acteurs qu'on ne verra pas forcément beaucoup sur le terrain. Qu'en penses-tu ? »

Cet aménagement a grandement facilité l'observation de journées entières, même si une partie des matinées étaient consacrées au travail de fouille. Je remarquais déjà que les heures de travail s'intensifiaient au fur et à mesure des semaines. Arrivée à 8 h sur le site, la première équipe du matin dont je faisais partie se mettait au travail : déchargement du matériel de la camionnette vers l'abri et répartition de chacun sur le site. À 15 h, la table du déjeuner était dressée. Je profitais de la particularité de ces longues matinées pour sortir de mon secteur, échanger avec d'autres fouilleurs, noircir mon carnet ou tourner quelques plans⁸. La seconde moitié de la journée me permettait d'être plus attentive, plus lente et appliquée dans mes observations. Je pouvais aussi revenir sur mes notes du matin ou proposer un entretien à l'un des membres de l'équipe. Des échanges commencés en journée pouvaient se prolonger jusqu'en extrême fin de soirée. L'intensité de tous ces moments, ethnographiques et archéologiques, enrichissait chaque jour davantage mes observations. Mon désir de tout voir et de tout entendre devint vite insatiable.

⁸ En plus d'un master en ethnologie et sociologie comparative obtenu en 2011, ma formation s'est poursuivie par un master en cinéma anthropologique en 2012. Celle-ci m'a permis d'acquérir quelques bases techniques concernant la prise d'images tout en me familiarisant avec l'usage d'une caméra en contexte d'observation participante. Pour de simples questions budgétaires m'empêchant d'investir de façon conséquente, l'appareil que j'ai utilisé tout au long de cette recherche est un caméscope numérique HD d'entrée de gamme. Afin de l'optimiser un maximum, j'y avais placé une batterie permettant la captation de plus de huit heures d'images tournées en continu.

Contrairement à cette première campagne de fouille qu'un bandeau sur les yeux m'empêchait de saisir, j'avais cette fois l'impression de trop en voir. Cette année-là, les thèmes que j'ai déployés dans cette thèse ont émergé. Je comprenais enfin les enjeux qui gravitaient autour de la responsabilité d'un archéologue, ses façons de transmettre une manière d'être attentif à la fragilité d'un sol de fouille. Je discernais les plus experts des novices, les valeurs au nom desquelles ils s'exprimaient. Je percevais également la pénibilité des fouilleurs associée au rythme du travail qu'ils devaient fournir. Je ne manquais pas non plus de relever certaines façons étonnantes de faire parler le passé. Néanmoins, je continuais à récolter ces informations comme si l'expertise de chacun était la seule à canaliser les pratiques de travail. Devant moi se dessinaient deux groupes : les archéologues et les néophytes.

Spontanément, et constatant les efforts répétés d'Émile pour faciliter mes recherches, je me suis tournée vers lui. Il représentait pour moi la figure tutélaire la plus à même d'éclairer les questions que je me posais alors sur les différents thèmes qui émergeaient des observations que j'effectuais au sein de son équipe. Il partageait aussi avec moi ses états d'esprit, ses doutes scientifiques, ses agacements, etc. Une véritable complicité s'installa. Je découvrais progressivement le lithicien passionné, l'hyperactif, le pédagogue, le responsable de laboratoire, etc. Sa personnalité et son rôle clef sur le chantier m'ont ainsi poussé à le suivre comme son ombre durant une journée complète. Il ne s'en est pas aperçu puisque je profitais alors du fait de travailler sur la fouille du même sondage que lui, et ce, durant une journée entière. Ses déplacements étaient particulièrement restreints compte tenu de notre emplacement de travail, à trois mètres environ sous le niveau du sol. Ce jour-là, ma prise de notes fut donc facilitée. Je retranscris ici quelques extraits de la description dans le but d'éclairer la progression de mes choix méthodologiques ainsi que mes partis-pris épistémologiques⁹.

[7 h 49 — 7 h 51¹⁰] Émile saisit ses chaussures. La journée précédente a été pluvieuse. Il les frappe l'une contre l'autre faisant ainsi sauter la boue qui s'y était collée. Dans des gestes secs et symétriques, ses coups résonnent comme chaque matin devant le bâtiment principal. Il s'agit presque d'un signal. Déjà, quelques fouilleurs sortent fumer leur cigarette avant le départ. Il enfile ses chaussures et entre dans la pièce commune de Pincevent¹¹.

⁹ Cette retranscription est fidèle aux notes de la journée dont j'ai repris l'écriture le soir même. Elles n'ont pas été retouchées depuis, ni même dans ce manuscrit, hormis quelques coquilles.

¹⁰ Ces indications numériques correspondent aux créneaux horaires au cours desquels le segment descriptif a été rédigé.

¹¹ Je dois préciser que l'équipe de fouille ne dormait pas à Ormesson, mais à Pincevent, un lieu-dit situé à trois quarts d'heure de route. Il est aussi un site archéologique à côté duquel des bâtiments en dur ont été construits

[7 h 52 — 7 h 57] Il s'empare des caisses contenant les dossiers en papier du démontage des carrés de fouille. Il les stocke chaque nuit sur les tables qui lui servent de bureau puis les charge une par une dans la camionnette blanche du PNR¹² et les pose sur la banquette arrière.

[7 h 58 — 7 h 59] « *C'est parti !* » Derrière, le petit groupe de cinq fouilleurs qui partent avec lui le suit. Deux d'entre eux écrasent leur mégot. Les fouilleurs qui ne sont pas encore présents dans la salle collective suivront plus tard. Émile ouvre sa portière et allume le contact. Sur le chemin calcaire parallèle à la voie ferrée, un nuage de poussière se forme.

[8 h — 8 h 35] Nous sommes sept dans la camionnette. Durant le trajet, Émile reste concentré et peu bavard. Il peste et menace de son index quelques voitures qui cherchent à s'insérer sans priorité en disant « *À ta place !* »

[8 h 36 — 8 h 38] Prudemment, il avance vers le site et grimpe la côte boueuse et glissante qui permet d'y accéder. La camionnette est placée en marche avant, juste à l'entrée du chantier.

[16 h 19 — 16 h 38] Émile commence une nouvelle discussion avec l'adjoint du PNR. Il a décroisé ses bras et a posé ses mains sur les hanches. Apercevant les deux agents de la gendarmerie nationale qui leur avaient rendu visite en début de campagne, il s'approche lentement, du Solutréen vers le Gravettien. Un fouilleur expose aux deux agents quelques éléments nouveaux de découverte. Émile se rapproche en jetant un coup d'œil rapide dans leur direction. Il s'arrête au-dessus du Châtelperronien et attend, les bras à nouveau croisés devant lui. Quelques minutes passent et l'adjoint du PNR, à son tour, s'éclipse. « *De toute façon, on se revoit bientôt puisque j'espère qu'une réunion sérieuse va s'organiser très vite ! On se tient au courant !* » Sur ces mots, Émile rejoint les deux gendarmes qui sont restés devant la zone principale, calmes et souriants, balayant lentement leur regard de la gauche vers la droite.

[16 h 39 — 17 h 05] Émile salue d'une poignée de main les deux individus. Il les guide à son tour sur le site. La fin de la visite se termine par la même poignée de main, à l'entrée du site. L'équipe de fouille est à nouveau seule et les gens venus de l'extérieur sont tous repartis.

[17 h 06 — 17 h 15] Avec dynamisme, il se dirige vers le Châtelperronien. En passant devant les fouilleurs descendant la banquette au sud du locus 1, il lance : « *Ceux qui ont les bras ballants là, merci de continuer la fouille* ».

(cuisine, dortoirs, sanitaires et salle collective). Une camionnette et certains des véhicules appartenant aux fouilleurs se chargeaient ainsi chaque jour des allers-retours entre Pincevent et Ormesson.

¹² Cette camionnette est un prêt gracieux de l'un des partenaires que compte le site archéologique d'Ormesson, le Parc naturel régional du Gâtinais français (PNR).

Le visage fermé, il se penche au-dessus de l'amas châtelperronien qui n'en finit plus de sortir. « *Ça va chez vous ?* » Satisfait de la réponse, il se lève et se retourne vers le sondage 49.

[17 h 16 — 19 h 14] Il descend dans le sondage, récupère sa truelle et se réinstalle sans dire un mot. Il jette un coup d'œil sur le carré à sa droite et ouvre ses yeux en souriant tout en blaguant avec moi. À ce moment de la journée, le sondage devient aussi propice à de nombreux éclats de rire. Il termine la fouille de son carré par un dernier coup de brosse général puis remonte ensuite les seaux et le matériel de fouille en surface et sort du sondage.

[19 h 44 — 20 h 20] Avec l'aide d'autres membres de l'équipe, il orchestre la protection des niveaux moustériens du sondage 49 et châtelperroniens. Les fers en béton ont déjà été posés autour des deux zones et les bâches sont encore attachées pour une partie. Il tend la première jusqu'au fer qui lui correspond, mais la ficelle nouée à l'œillet est trop courte. Il en récupère un morceau trainant sur le sol, emmêlé et humide. Un autre fouilleur lui tient le coin de la bâche pendant qu'il noue les deux morceaux. D'un coup sec et nerveux, il tire sur cette nouvelle attache et la fixe au fer en l'enroulant plusieurs fois autour. Les deux bâches sont tendues de la sorte et, une fois assuré que le pendage est suffisant pour que l'eau s'écoule à l'extérieur des niveaux, il s'arrête devant le Gravettien.

[20 h 21 — 20 h 35] Il y descend avec prudence. Il se penche légèrement, les yeux sur le niveau et plus particulièrement vers la zone du foyer. Il commente ce qui a été fait aujourd'hui et ce qu'il sera bon de faire demain. Il regarde les membres de l'équipe qui ne sont pas encore partis et qui monteront, pour une part, dans la camionnette qui les ramènera à Pincevent. Il leur raconte aussi le sondage 49 qu'ils n'ont pas encore bien vu, mais qui est riche. « *Avec Gwen, on a bien avancé aujourd'hui. Il reste à retrouver partout le niveau sableux, mais, déjà là, ça crache bien* ».

Ces quelques extraits de la journée du 10 septembre 2014 qui s'est déroulée aux côtés d'Émile reprennent des notes abrégées et brouillonnes inscrites au fur et à mesure que ses actions et échanges se déroulaient devant mes yeux. La toute première ébauche, tâchée de bavures et de terre humide, a été reprise le soir même. Cet effort de mémorisation n'a pas été d'une grande difficulté et j'ai pu reprendre cette première description, la formuler et l'envelopper d'une syntaxe dans mon carnet habituel. À quoi bon une telle description me direz-vous ? Mon objectif n'est pas de l'analyser dans le cadre de cette introduction. Ce texte est surtout un levier permettant de montrer les étapes par lesquelles j'ai dû passer pour me rapprocher des indivi-

dus présents sur le chantier de fouille, et plus encore, je le montrerai, pour tenter de saisir certaines des facettes de leur singularité.

En me rapprochant ainsi du chef de chantier, je note d'abord que sa journée est constituée d'une importante variété d'actions et d'interactions, liées à la fois à ses compétences en tant que technicien et à son rôle de chef. Durant presque treize heures, il ne passe pas tout son temps les yeux rivés sur le sol à le fouiller, mais ne cesse de basculer dans d'autres situations n'impliquant pas ce type d'actions de travail. Je remarque ainsi qu'il est tantôt recroquevillé sur lui-même — il fouille en parlant peu avec moi, prend des photographies, s'occupe seul du relevé de ses vestiges — tantôt tourné vers l'extérieur — il fait visiter le site à des acteurs institutionnels, accueille le cantonnier ou des gendarmes, passe du temps au téléphone avec ses collègues de laboratoire, etc. En bref, il est moins question des autres fouilleurs qui restent en retrait dans ma description. Bien entendu, Émile n'agit pas continuellement seul dans son coin sans interagir avec les membres de son équipe. Il reste seulement un peu en retrait, perché du haut de responsabilités qu'il doit perpétuellement assurer. Il est le responsable et cette fonction semble l'empêcher de se fondre dans la masse.

À cette étape de mon enquête¹³ et en choisissant de me focaliser en priorité sur un individu présentant assez peu de relations avec les autres fouilleurs, je presentais le monopole que j'accordais alors au rôle le plus dominant du groupe, qui plus est, celui de mon interlocuteur privilégié. Si j'avais continué dans cette voie, ma recherche aurait pris un tournant bien particulier. Je me serais très certainement isolée du reste de l'équipe et rapprochée des acteurs extérieurs au site archéologique, principalement institutionnels (PNR, Communauté de Communes, mairie et musée de préhistoire). Or, mes intuitions de départ me poussaient vers les limites du collectif de travail que formait ce groupe. Il m'a donc fallu me rapprocher d'autres individus que je presentais davantage mêlés à l'équipe de travail. Je ne disposais alors que de trop peu d'éléments empiriques solides qui satisfassent à l'exigence d'une question restée malgré toujours en suspens : que se passe-t-il au cours d'une journée de travail pour un individu ?

¹³ Il serait difficile de passer sous silence plusieurs centaines de photographies, prises personnellement, par d'autres fouilleurs ou Émile lui-même. Quelques heures de *rushes* sont également à compter dans le rang de ces images fragmentant des scènes bien particulières, qui me semblaient alors plus pertinentes que d'autres, je l'avoue. Elles ont eu le mérite de me donner du fil à retordre, des éléments inattendus et contradictoires auxquels je n'avais assisté qu'une seule fois. Parmi eux, certains se sont révélés précieux dans les analyses de mes chapitres, nous le verrons.

Premiers collectifs à l'œuvre sur le terrain

Cette entrée sur le terrain et mes premières façons de l'appréhender ne sont pas sans liens avec les premiers éléments de littérature dans lesquels j'ai puisé au début de mon doctorat. Je m'étais alors intéressée à ce que nous savons des façons de pratiquer l'archéologie préhistorique à ses débuts. De quelle manière le travail de fouille s'organisait-il collectivement et sous quel angle épistémologique en sommes-nous informés ? La restitution des pratiques archéologiques au cours de l'histoire de cette discipline est bien souvent le fruit de recherches réflexives, c'est-à-dire d'une histoire par l'histoire menée par les préhistoriens eux-mêmes. Ceci est certainement dû au fait que la Préhistoire française « a connu une logique de développement et un rythme distincts des autres études préhistoriques, reflets d'une dynamique propre de transformation d'une réalité sociale en une structure régulée »¹⁴. L'historien et épistémologue Arnaud Hurel parle d'une « communauté savante autonome, essentiellement composée d'érudits et de lettrés de province qui occupent leurs temps libres à prospector les campagnes »¹⁵. L'histoire de la discipline retient avant tout les noms de cette élite intellectuelle qui ont marqué les esprits de par l'importance des découvertes qu'ils ont effectuées au cours de leur carrière. Ils sont en quelque sorte les premiers chefs de chantier responsables d'une équipe de travailleurs.

« Je fis dire aux ouvriers de prendre le tout au fond de la carrière, en prenant soin de n'y laisser introduire aucune partie des couches supérieures. Ils s'acquittèrent exactement de la commission et m'apportèrent environ 5 kilos de sable mélangé de silex et de quelques débris d'os fossiles, qu'ils versèrent sur une toile d'emballage. Avant de les renvoyer, je voulus comparer avec un échantillon que j'avais pris moi-même sur les lieux, le sable qu'ils me présentaient, et m'assurer ainsi que c'était bien celui de la couche ossifère. En l'examinant, je trouvais dedans une hache dite celtique non polie, mais très régulièrement taillée. Je la leur fis remarquer ; ils ne l'avaient pas vue, et me dirent qu'elle venait comme le reste du fond de la carrière où ils l'avaient prise avec les autres débris. »¹⁶

Les premières fouilles préhistoriques menées en France sont attribuées à Jacques Boucher de Perthes¹⁷ et datent de 1837. C'est aussi à cette époque que l'on peut dater les premiers groupes

¹⁴ HUREL, A., *La France préhistorienne de 1789 à 1941, Histoire*, Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 8.

¹⁵ *Ibid.*, p. 9.

¹⁶ Cet extrait est tiré du Mémoire de Boucher de Perthes concernant la fouille de la sablière de Menchecourt-lès-Abbeville. Cf. : BOUCHER DE PERTHES, J., *Écrits sur la préhistoire*, France, Paleo, 1999, p. 26.

¹⁷ Jacques Boucher de Perthes (1788-1968) fut le premier à vouloir démontrer l'existence de l'homme fossile.

de travail à l'œuvre sur un chantier de fouille. Ouvriers terrassiers, les fouilleurs de cet exemple étaient les exécutants de ce directeur des douanes d'Abbeville, également amateur éclairé. Ils répondaient à ces ordres. Les découvertes d'artefacts étaient rémunérées et ces récompenses ponctuelles « à la pièce » ont quelques fois eu pour effet trompeur d'attester de la présence de faux dans les couches stratigraphiques¹⁸. Nous savons peu de choses de ces premiers fouilleurs, et à juste titre. Les historiens disposent en effet d'une documentation bien plus importante concernant les figures scientifiques ayant marqué le cours des recherches en paléontologie humaine et en Préhistoire. C'est ainsi que l'histoire a retenu les noms de Jacques Boucher de Perthes ou encore de Charles Dawson¹⁹, au détriment de ces centaines d'anonymes agissant pelles et pioches en main.

Je retrouve dans les écrits des historiens la nature incontestable du travail collectif qui permettait de progresser dans l'interprétation des vestiges fournis par un gisement. Il fallait en effet pouvoir déblayer des dizaines de mètres cubes de terre, une tâche ne pouvant revenir à un seul et même individu. L'extrait précédent témoigne d'un écart considérable entre les acteurs mobilisés, et ce, au niveau de l'expertise requise pour identifier le matériel archéologique. D'un côté, les ouvriers interviennent sur le terrain en évacuant le sédiment d'une couche stratigraphique bien précise. De l'autre, le responsable du site donne des ordres et procède à la vérification des actions des terrassiers dont il a la responsabilité tout en analysant les découvertes que ces derniers ont effectuées. Le responsable vérifie par exemple que le sédiment qu'il a demandé aux ouvriers d'extraire et de lui apporter provient bien de la couche ossifère, c'est-à-dire la couche géologique présentant des restes d'ossements. Cette procédure de vérification passe alors par la comparaison d'échantillons connus et déjà récoltés. Elle pallie surtout le fait que l'archéologue n'ait ni vu le sédiment en cours d'extraction ni agi directement sur le gisement. Cette procédure est longtemps restée celle qui prévalait sur les fouilles archéologiques préhistoriques, et ce, jusqu'au début du XX^e siècle. Souvent même, la personne dirigeant les fouilles n'était pas présente sur place, estimant que le plus à même de rester et de surveiller la progression du travail devait être un ouvrier, le plus qualifié au demeurant ou du moins, jugé comme tel. À cette époque, fouiller était donc bien une tâche d'abord confiée à des ouvriers terrassiers, une pratique désignée comme une fouille différée²⁰. L'archéologue était en fait le contrôleur du matériel archéologique que d'autres récoltaient en amont, alors qu'il n'était pas nécessairement présent sur les lieux.

¹⁸ Cela a notamment été le cas pour la fameuse supercherie de Piltdown ou la fraude de Moulin-Quignon. Cf. : COHEN, C., « Faux et authenticité en préhistoire », *Terrain*, n° 33, 1999, pp. 31-40.

¹⁹ Pour deux synthèses récentes à ce sujet, il est possible de consulter : COHEN, C., HUBLIN, J.-J., COPPENS, Y., *Boucher de Perthes : les origines romantiques de la préhistoire*, Paris, Belin, 2017 et RUSSELL, M., *Piltdown man : the secret life of Charles Dawson & the world's greatest archaeological hoax*, Stroud, Tempus Pub Limited, 2003.

²⁰ GROENEN, M., *Pour une histoire de la préhistoire : le paléolithique*, Grenoble, J. Millon, 1994.

Cette répartition des rôles et du travail qui incombait à chacun d'effectuer alors sur le terrain n'entachait pas un engouement particulièrement favorable à la fouille. Il s'agissait d'explorer le sous-sol et les grottes autant que les moyens humains le permettaient, tout en y puisant le plus de vestiges possible. Cette course au passé semblait admise durant cette période et, surtout, facilitée. Les curieux et passionnés venant de tous les horizons possibles étaient invités à rechercher des gisements préhistoriques afin d'en trouver les artefacts. Des guides étaient localement publiés afin de répondre aux règles alors en vigueur pour trouver des gisements archéologiques et bien les fouiller. En 1906, la Société préhistorique de France édita un manuel²¹ allant totalement dans ce sens et décrivant les méthodes à mettre en place sur le terrain. Le travail alors effectué par de parfaits anonymes participa à estomper cette première distinction entre responsable et ouvrier. Le rôle du travailleur répondant aux ordres de l'intellectuel — un modèle que l'on retrouvait dominant à la fin du XIX^e siècle — évolua alors particulièrement avec cette ouverture de la pratique de la fouille à quiconque désireux de récolter des vestiges archéologiques. Les nombreuses initiatives qui en ont découlé ont progressivement permis de plaider pour « une abolition des distances, qui séparaient jusque-là, le sombre professeur sorbonnard du jeune assistant, l'archéologue en guêtres blanches du journalier pelle- teur, brouetteur ou truelleur »²².

Les jeux de rôles et de qualification de ces premières fouilles préhistoriques sont documentés à travers les écrits des premiers responsables de chantier, c'est-à-dire leurs journaux de terrain ou les extraits des publications retraçant une part du contexte de leur travail. En se penchant sur ces pratiques, les historiens ont à leur suite tenté d'en rendre compte également. Sous quel angle la science archéologique est-elle alors analysée dans sa constitution et son évolution ? Le premier à avoir adopté une approche historiographique dans le champ de la Préhistoire est Léon Aufrère, qui parlera dans les années 1930 d'une « fécondation collective nécessaire à l'émergence de tout champ intellectuel appelé à devenir — ou non — une discipline »²³. Les gisements archéologiques sont alors décrits comme le liant à partir duquel se met en place toute la connaissance préhistorique, l'objectif ultime étant de la faire advenir en tant que champ disciplinaire et, plus largement, comme une science préhistorique.

Afin de décrire ce même mouvement, l'historiographie revient aujourd'hui sur la constitution des réseaux scientifiques où se développent les connaissances sur les origines de l'homme. Ce

²¹ BLEICHER, G., BEAUPRE, J.-N., *Guide pour les recherches archéologiques (époques préhistoriques, gallo-romaine et mérovingienne) dans l'Est de la France: Belfort, Doubs, Haute-Saône, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges*. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1896.

²² JOCKEY, P., *L'archéologie*. Paris, Belin, 2013, p. 59.

²³ AUFRERE, L., *Essai sur les premières découvertes de Boucher de Perthes et les origines de l'archéologie primitive (1838-1844)*, Paris, Staudé, 1936, p. 46.

savoir est soit analysé localement — comme dans le cas de la constitution de collections²⁴ —, à l'échelle nationale — concernant sa formation institutionnelle²⁵ — ou bien internationale — bien souvent au regard des phénomènes de migration²⁶. La portée collective des recherches menées en Préhistoire est également appréhendée à partir du développement de méthodes de recherche propres à une archéologie portant sur ces périodes reculées²⁷. Ces méthodes sont analysées comme se structurant autour de pratiques indiciaires, c'est-à-dire par le biais d'un raisonnement hypothético-déductif dépendant des traces matérielles les plus infimes retrouvées lors des fouilles. C'est donc à travers la reconnaissance institutionnelle de son caractère scientifique, sa pratique, ses collections de vestiges et enfin leur circulation, que les acteurs de l'archéologie préhistorique formeraient actuellement, en France, un collectif. Au regard de cet élan qui l'a poussé au cours de son histoire à se constituer comme une science, celle-ci est dès lors appréhendée selon une perspective globale, c'est-à-dire comme une « activité collective organisée en des lieux et à travers des institutions »²⁸.

Si un anthropologue avait été présent sur ces premiers sites et si les rôles assignés ainsi que chacune des expériences individuelles avaient été restitués, qu'aurions-nous appris de différent ? Je suppose que l'écart présumé de ces deux approches offre la possibilité de renouveler notre connaissance de ce qui est alors souvent désigné comme un collectif de fouille aux statuts hiérarchiques fixes. Ils ne décrivent rien de plus qu'une répartition sociale des tâches. Si mon objectif est bien de décortiquer un collectif de travail du même type, il est une injonction que je pose comme une condition à mon entreprise : décrire les fouilleurs au travail.

²⁴ ORLIAC, R., « L'invention de la préhistoire par les objets. Essai sur la collection Boucher de Perthes conservée au Muséum national d'histoire naturelle », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 13-20 ; VINCENT, O., *Collectionner ? : territoires, objets, destin*, Paris, Créaphis, 2011 ; AUFRÈRE, M.-F., « Histoire de l'archéologie préhistorique comme patrimoine. Léon Aufrère et Jacques Boucher de Perthes », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 20-29.

²⁵ RICHARD, N., « L'institutionnalisation de la préhistoire », *Communications*, vol. 54, n° 1, 1992, pp. 189-207 ; GRAN-AYMARICH, È., *Les chercheurs du passé 1798-1945 : Aux sources de l'archéologie*, CNRS Éditions, 2016.

²⁶ Sur ce thème, vous pouvez consulter par exemple : DASZKIEWICZ, P., « Science en exil. Le rôle des émigrés politiques dans la réception du darwinisme, la naissance de l'anthropologie et le début des recherches préhistoriques en Pologne », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 6-12.

²⁷ Sur ce thème, vous pouvez consulter par exemple les deux synthèses suivantes : PATOU-MATHIS, M., « De la paléontologie du XIX^e siècle à l'archéozoologie du XX^e siècle », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 29-35 ; TUFFREAU, A., « Les premières industries lithiques dans le nord de la France, reflet des premiers peuplements dans une région de haute latitude. État des connaissances », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 36-41.

²⁸ PESTRE, D., « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales* 50, n° 3, 1995, p. 511.

Suivre un individu à l'œuvre

Des archéologues en train de travailler

Je fais l'hypothèse que l'anthropologie peut répondre à ce retour sur le travailleur en tant qu'individu. Concernant spécifiquement l'archéologie, elle ne s'y intéresse en tant que terrain de recherche que depuis les années 2000. Les premières ethnographies effectuées sur des chantiers de fouille ont été réalisées par les archéologues eux-mêmes, et ce, sans que le terme d'ethnographie ni même ses méthodes n'aient tout de suite été employés. L'adoption de ce qui fut d'abord une méthode réflexive pour l'archéologie est particulièrement liée au contexte et à l'historiographie anglo-saxonne. Jusqu'au début des années 1980, l'archéologie dite processuelle²⁹ — et l'ère de l'objectivité scientifique qui en formera le liant depuis son développement dans les années 1960 — n'a toutefois pas laissé de place pour ce type de travaux. Notons seulement qu'une étude sociométrique datée de 1968 a été effectuée par un archéologue en chef suédois sur son chantier³⁰.

À la fin des années 1980, le mouvement post-processualiste de l'archéologie³¹ vise à s'éloigner le plus possible d'une vision positiviste de la science et accompagne le post-modernisme nord-américain. L'archéologue Matt Edgeworth produit en 1989 la première ethnographie d'une fouille de l'Âge du Bronze en Angleterre³². Émerge alors l'idée que des acteurs bien vivants ont une place à part entière dans le processus empirique qui permet à des vestiges maté-

²⁹ Appelée aussi la *New Archaeology*, l'archéologie processuelle renvoie à un courant de pensée qui s'est développé dans les années 1960 sous l'impulsion de l'archéologue américain Lewis Binford, en prônant le positivisme logique comme ligne méthodologique directrice. La démarche hypothético-déductive permettait alors la construction de modèles autorisant des tests destinés à rechercher certaines lois du comportement humain. Soutenus par une démarche propre au fonctionnalisme et à l'écologie culturelle, les tenants de cette école de pensée développent l'ethnoarchéologie ainsi qu'une variété de méthodes statistiques.

³⁰ WALL, O., *Försök att studera samband mellan sociometriska val och interaktioner inom en arkeologisk grupp* [La connexion entre choix sociométrique et interaction dans une équipe de chantier de fouille], PhD diss., Socialhögskolan, Umeå, 1968. Cette recherche est résumée dans l'étude suivante : CHRISTIANSSON, H., KNUTSON, K., « The Bjurselet settlement III, vol. 1, finds and features: excavation report for 1962 to 1968 », *Societas Archaeologica Upsaliensis*, Uppsala, Sweden, Uppsala University, 1989.

³¹ Le post-processualisme n'a connu en France qu'une très faible réception. Pour une analyse détaillée de ce phénomène asymétrique, il est possible de consulter la synthèse historiographique de l'archéologue Anick Coudart : COUDART, A., « Is Post-Processualism Bound to Happen Everywhere? The French Case », *Antiquity*, n° 73, 1999, pp. 161-167. Ce courant a surtout consisté à se défaire des paradigmes environnementalistes et marxistes dominants en archéologie depuis deux décennies pour une approche plus structurelle, politique et religieuse des pratiques sociales et matérielles.

³² Cette thèse a donné lieu à la publication suivante: EDGEWORTH, M., *Acts of Discovery: an Ethnography of Archaeological Practice*, BAR. International series, Oxford, Archaeopress, 2003.

riels du passé laissés par les morts d'émerger. Cette relation entre fouilleurs et restes matériels permet de décortiquer les expériences liées aux découvertes scientifiques et à la façon dont le sol y résiste. Le mouvement est lancé et il n'en faudra pas plus pour que d'autres recherches soient menées sur des chantiers de fouille, à nouveau par des archéologues. Je peux citer par exemple Blythe Roveland³³ qui s'est essayée à l'auto-ethnographie. Son but était alors d'illustrer les effets de la pratique quotidienne impliqués dans la récupération et l'interprétation de données qui ne peuvent pas être facilement glanées à partir de documents historiques. C'est également à cette époque que l'anthropologie commence à s'emparer de ce nouveau terrain qu'est le chantier de fouille. L'anthropologue américaine féministe Joan Gero travaille par exemple sur la division sexuelle du travail en archéologie³⁴. Ces recherches s'inscrivent dans le sillage du courant post-processualiste. Elles nourrissent la *Gender Archaeology*, un courant qui s'est développé outre-Atlantique en se fixant pour objectif de décrire ce qu'est la pratique archéologique pour une femme ou d'analyser leur rôle dans les sociétés anciennes³⁵. Le linguiste Charles Goodwin a ouvert un certain nombre de pistes de recherche particulièrement novatrices d'un point de vue microsociologique. Par le biais des détails les plus infimes qui fondent significativement l'acte de fouille, du geste de désignation aux onomatopées les plus discrètes, il soutient qu'une expertise est à la fois incorporée et transmise³⁶. Je peux par ailleurs citer l'étude du sociologue Dirk Jacobs³⁷ ou les analyses quasi systématiques effectuées au cours de leurs propres campagnes de fouille par les archéologues Ian Hodder — pour qui plusieurs chercheurs en sciences sociales ont travaillé sur le site de Çatal Höyük³⁸ — Chris Tilley³⁹ ou Mickael Shanks⁴⁰, qui intègrent l'ethnographie dans leur

³³ ROVELAND, B., *Contextualizing the History and Practice of Paleolithic Archaeology*, Hamburgian research in northern Germany, PhD diss., University of Massachusetts, 2000.

³⁴ GERO, J., « Archaeological Practice and Gendered Encounters with Field Data », In GERO, J., CONKEY, M., *Engendering Archaeology: Women and Prehistory*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1996, pp. 251-280.

³⁵ L'enquête a été menée en 1995, sur un chantier ouvert aux Pays-Bas datant du dernier Âge du Fer. Cf. : CONKEY, M.-W., SPECTOR, J., « Archaeology and the Study of Gender », In SCHIFFER, M.-B., *Advances in Archaeological Methods and Theory*, vol. 7, 1984, pp. 7-38.

³⁶ GOODWIN, C., « Professional Vision », *American Anthropologist*, n° 96, vol. 3, 1994, pp. 606-633.

³⁷ Une enquête a été menée au cours de la campagne de fouille sous couvert d'une observation participante. L'analyse reprend la notion de vision professionnelle avancée par Charles Goodwin et propose une étude de cas empirique sur l'acquisition de connaissances pratiques. Cf. : VAN REYBROUCK, D., JACOBS, D., « The Mutual Constitution of Natural and Social Identities during Archaeological Fieldwork », In EDGEWORTH, M., *Ethnographies of Archaeological Practice: Cultural Encounters, Material Transformations*, Lanham, AltaMira Press, 2006, pp. 33-44.

³⁸ Ce site archéologique est situé en Anatolie centrale. Il est l'un des plus grands du Néolithique du Proche-Orient, dirigé par Ian Hodder depuis 1993. Cf. : HODDER, I., « Always Momentary, Fluid and Flexible: Towards a Self-Reflexive Excavation Methodology », *Antiquity*, n° 71, 1997, pp. 691-700 ; HODDER, I., *The Archaeological process*, Oxford, Blackwell, 1999.

programme de fouilles, dans l'espoir surtout de pouvoir réorienter leurs méthodes afin de les optimiser de façon innovante. Depuis ces travaux, les études sur les pratiques archéologiques n'expérimentent plus seulement l'apport d'une ethnographie sur un chantier de fouille, mais problématisent les données recueillies comme un anthropologue ou un sociologue pourrait le faire sur n'importe quel autre terrain.

Désormais, les portes d'un chantier de fouille s'ouvrent aux sciences sociales. C'est dans le sillage de ces recherches précurseuses que j'inscris les premières réflexions de ma démarche, essayant de compléter ce qui a déjà été accompli jusque-là. Je rejoins le projet de cerner les rôles endossés par les uns et les autres, les enjeux institutionnels ou encore le rapport avec l'artefact. Il faut en effet dans un premier temps bien cerner le système de relations professionnelles et matérielles dans lequel chaque individu se trouve. Il me semble qu'en proposant de décrire en détail ce qui se déroule continuellement au cours de ces dizaines de situations qui habillent une journée, je restitue une facette supplémentaire du travail archéologique. Que les individus suivis soient bénévoles saisonniers étudiants, amateurs, néophytes, chercheurs, etc., chacun participe individuellement au maintien du groupe durant plus d'un mois, et ce, en partageant un quotidien, à la fois intime et professionnel. À la lecture des références et des différents tournants que j'ai évoqués, des approches historiques à celles adoptées par les sciences sociales, je souhaite prendre un parti différent et regarder un à un les travailleurs. Ce choix suit également la progression de mes questionnements sur le terrain. Ultimement, l'objectif est de saisir certaines des facettes de leur singularité afin de montrer comment cette dernière impacte le fonctionnement du groupe.

Suivre un fouilleur, saisir ses singularités

En 2014, il était devenu nécessaire d'adopter une méthodologie adaptée à mes questionnements. Nous l'avons vu, j'ai d'abord dû négocier avec une obsession naissante : je ne parve-

³⁹ Entre 1995 et 1999, l'archéologue Chris Tilley a mené des projets originaux sur le site protohistorique Lester-nick situé dans le sud-ouest de la Grande-Bretagne. Il a notamment tenté des expérimentations autour de la visualisation du site. C'est ainsi en détournant les méthodes classiques de l'archéologie que les perceptions paysagères actuelles sont consignées comme les possibles échos de celles des populations du passé. Pour sa première publication, il propose de rediscuter la nature de l'entreprise archéologique, notamment à travers les modèles matériels sur lesquels les archéologues réfléchissent. Cf. : TILLEY, C., « Excavation as Theatre », *Antiquity*, n° 63, 1989, pp. 275-280.

⁴⁰ C'est en travaillant sur le site du Monte Polizzo situé en Italie que l'archéologue Mickael Shanks propose une réflexion sur la nature de la relation du travail archéologique entre passé et présent, et ce, à rebours d'une critique marxiste portant sur un travail considéré comme aliénant. L'intérêt réside selon les auteurs dans une analyse proposant de rediscuter les alliances culturelles et politiques par la pratique. Cf. : SHANKS, M., MCGUIRE, R., « The Craft of Archaeology », *American Antiquity*, n° 61, 1996, pp. 75-88.

nais ni à observer ni à décrire. Mes carnets se remplissaient chaque soir d'anecdotes, de faits marquants, de fragments de phrases, quelques prénoms ci-et-là. Bien sûr, je regardais avec intérêt le travail qui s'effectuait. Néanmoins, les faits que je rapportais étaient si déstructurés que j'aurais pu les refondre totalement et raconter avec eux une nouvelle histoire, une fiction magistrale où se seraient mêlés les éléments les plus palpitants du travail des archéologues : des découvertes exceptionnelles mêlées aux bouffonneries les plus hilarantes du chef de chantier et à ses accrochages les plus ardents. Chaque journée de travail aurait pris l'allure d'une aventure enflée par mon incapacité à décrire la réalité pour tout ce qu'elle était. Je n'avais aucun mal à expliquer la façon dont s'était déroulée la journée, du moins ce que j'en avais retenu. En quelques minutes, l'affaire aurait été réglée. La question est ensuite devenue beaucoup plus délicate lorsque je me la suis posée pour chacun des travailleurs présents sur le terrain. Que s'est-il passé aujourd'hui pour un tel ? Et pour un tel ? J'étais alors incapable de dire avec certitude s'ils avaient pris leur petit-déjeuner ou s'ils étaient arrivés à l'heure. Je n'attachais aucune importance au fait que l'un ait pu penser à prendre ses lunettes de vue ou que l'autre ait lessivé la cuisine avant d'arriver sur le terrain. Mon observation a donc vraiment débuté lorsque j'ai remis en question ma façon de restituer la réalité.

C'est en produisant des images filmiques et, surtout, en suivant un individu en particulier que mes certitudes se sont dissipées. Celles-ci ont fait place à toute la complexité de ce qui était en jeu sur un chantier archéologique. Les situations s'enchaînaient bien plus que je ne le pensais superficiellement, s'entraînant mutuellement dans un flot d'impressions, de mots et d'attitudes singuliers. L'unique point de vue adopté alors par le biais d'un suivi filmique m'a permis de mettre de côté ma première lecture de la réalité, trop partielle. J'ai alors dû charrier d'innombrables détails, tout ce qui n'avait eu à mes yeux aucun intérêt ou ce sur quoi je n'avais pas voulu miser.

Je dois revenir sur ce qui m'a poussé à troquer mes carnets contre une caméra : je souhaite pouvoir interroger la journée de travail d'un individu pour mieux comprendre le fonctionnement du collectif dans lequel il se trouve. C'est donc moi qui décide des durées des séquences que je tourne dans la stricte mesure d'une journée de travail passée sur le chantier, une douzaine d'heures en moyenne sur le temps d'une campagne. Aujourd'hui, un plan peut techniquement s'étendre sur des durées particulièrement longues⁴¹. Ces dernières sont désignées par l'expression de plan-séquence, c'est-à-dire des séquences filmiques non fragmentées au montage et dont l'unité temporelle est maintenue par l'idée que la durée du plan est réelle. Durant plusieurs jours non consécutifs, j'ai ainsi suivi plusieurs journées de travail de

⁴¹ Avant l'arrivée des supports numériques, la durée technique d'un plan-séquence était celle d'une bobine de 300 mètres au format 35 mm, c'est-à-dire pas moins de douze minutes.

deux individus en particulier, Isabelle et Mélodie⁴². Le souci de confidentialité vis-à-vis des personnes saisies par mon cadre fait de mes images un matériau de recherche à usage strictement privé. Les *rushes* récoltés ne sont donc aucunement destinés à la diffusion. Cela a même fait l'objet d'un contrat de confiance tacite passé avec mes interlocutrices : seules Isabelle et Mélodie ont pu récupérer une copie de leurs propres journées filmées. En dehors, moi seule suis amenée à les visionner et j'ai dû en faire l'expérience autant qu'il était nécessaire afin de pouvoir en tirer des analyses poussées. J'ai ainsi regardé en boucle plusieurs dizaines d'heures de *rushes*. En tant que matériel d'observation livrable en l'état pour mes analyses, ils permettent de rendre compte fidèlement de la réalité des expériences vécues sur le site.

Suivre un individu au cours de son existence est une prescription méthodologique qu'un certain nombre de disciplines apparentées aux sciences sociales ont adoptée. Je n'en dresserai pas un bilan, mais situerai mon approche par rapport à ce qui a déjà été mis en place tout en développant les raisons qui m'ont amenée à restituer des journées entières de travail sur la base d'un unique plan-séquence. Ce qu'il est devenu courant d'appeler le *shadowing* est une méthode largement développée dans le champ de la communication organisationnelle⁴³, de la sociologie des organisations et des *Management Studies*⁴⁴. Les enseignants-chercheurs du département de communication de Montréal sont particulièrement actifs dans l'exploration et la théorisation de la méthode du *shadowing*. François Cooren a par exemple suivi un individu avec une caméra pour travailler sur les modes de présence de l'organisation *Médecins sans frontières (MSF)*.

« L'enregistrement vidéo a été utilisé pour étudier comment divers agents humains et non humains (bureaux, voitures, patients, équipements médi-

⁴² Isabelle a été suivie au cours de la seconde et septième journée de fouille tandis que Mélodie durant les quatrième, dixième et treizième. Précisons qu'Émile a également été filmé, et ce, au cours des troisième, neuvième, quinzième et vingt-et-unième journées. J'ai toutefois décidé de ne pas les exploiter en tant que tel dans le cadre de cette thèse pour les raisons que j'ai évoquées plus haut. La totalité des *rushes* correspond approximativement à 90 heures.

⁴³ COOREN, F., BRUMMANS, B.-H.-J.-M., CHARRIERAS, D., « The Coproduction of Organizational Presence : A Study of Médecins Sans Frontières in Action », *Human Relations*, vol. 61, n° 10, 2008, pp. 1348. Pour aller plus loin, notamment sur la relation établie entre le chercheur et la personne suivie, il est possible de consulter par exemple : GROLEAU, C., « Dis-moi ce que tu écris je te dirai qui tu es : Matérialisation et visibilité du travail de recherche dans la pratique du *shadowing* », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, HS, n° supplément, 2013, pp. 91-107 ; VASQUEZ, C., « Devenir l'ombre de soi-même et de l'autre : Réflexions sur le *shadowing* pour suivre à la trace le travail d'organisation », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, HS, n° supplément, 2013, pp. 69-89.

⁴⁴ Les deux références suivantes dressent un bilan complet des apports du *shadowing*, notamment en contexte organisationnel et au sein d'enquêtes managériales. MCDONALD, S., « Studying Actions in Context : A Qualitative Shadowing Method for Organizational Research », *Qualitative Research*, vol. 5, n° 4, 2005, pp. 455-73 ; CZARNIAWSKA-JOERGES, B., *Shadowing: And Other Techniques for Doing Fieldwork in Modern Societies*, Copenhagen Business School Press, 2007.

caux, médecins, machines, documents, etc.) ont fait la différence dans la manière dont la présence de MSF a été coproduite et traitée par des interactions dans ce contexte. »⁴⁵

Les descriptions produites à partir de ses quarante-deux heures de *rushes* tiennent compte des interactions entre les individus lorsque celles-ci permettent de décrire la présence de l'institution. Être MSF, cela serait finalement faire corps collectivement autour de l'institution.

Les sociologues italiens de l'université de Trento, Attila Bruni, Silvia Gherardi et Barbara Poggio ont expérimenté le *shadowing*, une méthode qu'ils considèrent comme particulièrement adaptée pour l'action entrepreneuriale puisque celle-ci serait constamment construite sur des routines journalières. A. Bruni a par exemple appliqué cette méthode sur un non-humain, un programme informatique introduit dans un département hospitalier, l'EPR (*Electronic Patient Record*). Ce dernier permettait le partage d'informations auprès des patients et suppléait aux processus organisationnels. Lui étant apparu comme un nouveau venu au sein de l'univers observé, il laissait « le logiciel (le) guider à travers l'organisation et (le) confronter à d'autres acteurs et processus, qu'ils soient humains ou artificiels »⁴⁶. Pour ce faire, le sociologue a ainsi sélectionné des espaces et des temps où ce logiciel était présent et où l'homme interagissait avec lui. Il ne le suivait toutefois pas vraiment, mais anticipait sa présence grâce à un travail d'observation préalable.

Il est intéressant de se pencher également sur l'article de Seonaidh MacDonald, car elle distingue trois types de *shadowing*. D'abord en tant qu'« apprentissage expérimental »⁴⁷, le suivi permet d'instaurer un premier rapport avec les acteurs du collectif dont il est question, et ce, afin de faciliter une prise de contact directe et concrète, comme par exemple lors de formations professionnelles. Le suivi est d'autre part « un moyen d'enregistrer le comportement »⁴⁸, notamment dans les études managériales. Il s'agit alors davantage d'enregistrer les comportements afin de les catégoriser et obtenir des analyses quantitatives. Le temps de travail, les interactions, les tâches effectuées, etc., sont alors relevés afin de comptabiliser le temps qui leur est consacré. Enfin, le suivi est utilisé comme un « moyen pour comprendre les rôles et

⁴⁵ Cet extrait est traduit par mes soins. Cf. : COOREN, F., BRUMMANS, B.-H.-J.-M., CHARRIERAS, D., « The Coproduction of Organizational Presence : A Study of Médecins Sans Frontières in Action », *op. cit.*, p. 1348.

⁴⁶ Cet extrait a été traduit par mes soins. Cf. : BRUNI, A., « Shadowing Software and Clinical Records : On the Ethnography of Non-Humans and Heterogeneous Contexts », *Organization*, vol. 12, n° 3, 2005, p. 363.

⁴⁷ MCDONALD, S., « Studying Actions in Context : A Qualitative Shadowing Method for Organizational Research », *op. cit.*, p. 461.

⁴⁸ *Ibid.*

les perspectives »⁴⁹. L'approche est alors qualitative et permet de faire émerger, en contexte, des actions plus ou moins récurrentes en fonction des rôles endossés par les individus suivis au sein du collectif. Il ressort de cette typologie ainsi que de la majorité des travaux effectués à partir de cette méthode une priorité accordée à la notion de rôle. « Les études peuvent être centrées sur un seul rôle (comme une nouvelle recrue ou un directeur des achats) dans plusieurs entreprises ou dans un certain nombre de rôles au sein d'une même entreprise »⁵⁰. Il est prescrit que l'observateur sélectionne des rôles clefs préalables à son observation, des rôles propres à définir l'individu de façon déterminante au sein du groupe.

Le *shadowing* est donc une méthode consistant en premier lieu à comprendre le rôle des acteurs au sein de collectifs organisationnels en pistant l'un d'eux comme son ombre, qu'il soit humain ou non humain. Son suivi constant implique alors de ne pas le perdre de vue, de se concentrer sur lui ainsi que sur les situations dans lesquelles il est impliqué. Cette intensité dans l'acte de suivre en continu rend cette méthode particulièrement éprouvante au fur et à mesure de la journée ; je parle désormais en tout état de cause ! En fonction de sa mobilité, il faut le suivre sans arrêt. S'il marche, vous marchez ; s'il vous tourne le dos, vous changez d'emplacement pour le voir davantage ; s'il monte dans un véhicule, vous montez dans le véhicule avec lui, etc. Ces mouvements permanents impliquent de faire varier sans cesse les cadrages, y compris lorsque l'individu semble être afféré à une activité stationnaire, et qui est toujours, en réalité, plus ou moins mobile. Cette mobilité du dispositif rend non seulement possible le suivi attentif des actions en détail et, surtout, maintient l'intensité de l'observation, y compris durant les changements de situations, des interstices spatio-temporels souvent laissés de côté.

Il va sans dire que mon approche méthodologique a beaucoup en commun avec le *shadowing*, du moins sous certains aspects. Je privilégie la caméra comme l'outil de captation le plus adapté lorsque son usage est rendu possible, le suivi continu comme un fil conducteur principal et une focale resserrée sur un individu en particulier. Je précise qu'un certain nombre de travaux s'attachent à suivre prioritairement des êtres non humains, comme nous l'avons vu dans les exemples. Méthodologiquement, j'interroge toutefois mes matériaux de façon différente. Le suivi continu d'un individu humain — en l'occurrence Isabelle et Mélodie — me permet-il de dire qui il est, lui, au travail ?

Face à cette question, je ne peux me résoudre à définir ma méthode comme le besoin de suivre un rôle, un parcours, un être non humain ou une expérience dans le temps. En tant qu'individu existant continuellement, Isabelle et Mélodie sont deux êtres humains singuliers

⁴⁹ *Ibid.*, p. 464.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 456.

que j'ai filmés durant plusieurs journées de travail. Si l'espace-temps y était déterminé et caractérisé au préalable, ni leurs rôles ou leurs actions ne l'ont été au cours de ce temps capté. Dès lors, qu'est-ce qui distingue mon approche du *shadowing* dont la principale exigence est le fait de suivre un être ? Il est certainement suffisant d'admettre et d'adopter cette démarche si l'unique question posée dans la recherche porte sur des problématiques directement liées aux rôles ou aux actions types. Or, l'un des enjeux de ma recherche consiste à me saisir d'une singularité au travail, et ce, en collant au plus près à la continuité des points de vue adoptés successivement par celles que j'ai filmées. Je préfère nommer cette méthode spécifique comme le *working individual focus*. Cette expression renvoie à la priorité inconditionnelle qui est accordée à un individu humain, plus spécifiquement au travail, et ce, dans l'objectif de cerner certains traits de sa singularité. Il semble difficile de procéder de la sorte sans caméra, ce qui fait de l'outil filmique une caractéristique technique de la méthode que je propose. Cet argument s'éclaircira au fil des analyses des chapitres où la minutie des détails répertoriés montrera bien qu'une prise de notes, même scrupuleuse, s'avérerait inefficace dans une telle optique.

Le fait de se concentrer sur les journées de travail d'un individu est une focale que l'on peut adopter pour toutes sortes de professions. Je pourrais très bien procéder de façon identique pour analyser les journées d'un plombier, d'un agriculteur ou d'un professeur des écoles. Dans le cadre d'un suivi qui déborderait de cette seule sphère du travail, l'adoption d'une méthode également destinée à suivre un individu est tout à fait envisageable. Elle pourrait être simplement qualifiée d'*individual focus*, avec cette même hypothèse concernant les liens entre singularité et collectif. Je peux également imaginer d'autres domaines spécifiques où les situations de travail ne seraient plus centrales. Nous retrouverions les autres thèmes classiques des sciences sociales tels que les études du religieux, de la musique, la famille et la parenté, etc. Le curé, la mère au foyer ou le bassiste d'un groupe ne seraient pas exclus. L'anthropologie filmique que je défends suppose donc de ne pas guetter seulement un individu – ce qui supposerait d'attendre que surgisse un évènement saillant – mais de le suivre sans arrêt, sur une échelle de temps déterminée.

Elle implique également de ne pas l'observer partiellement, ce qui pousserait à sélectionner des situations déterminantes au détriment des plus ordinaires et banales. Il s'agit de poser son cadre sur l'individu tout en le maintenant assez largement pour bien cerner les situations dans leur continuité et les éventuelles interactions dans lesquelles il est pris. L'important est de ne pas définir une situation comme *a priori* déterminante, un rôle comme prioritaire. Il s'agit de l'entourer simplement en observant son existence au travail, ou ailleurs, pour ce qu'il est réellement. En donnant une priorité à l'individu, je ne nie pas les relations qui organisent notre rapport au monde, notre monde en tant qu'espace-temps rempli d'autres individus. En posant de la sorte mes yeux sur un seul, je perçois ses sursauts de singularité, qui émergent de

façon imprévisible dans le temps à travers un amoncellement de détails. Ils se présenteraient alors comme une oscillation perpétuelle de traits bien spécifiques, entre apparition et rétention d'éléments à la fois visibles, plus ou moins discrets et caractérisables.

Abandonner l'individu pour mieux le retrouver

Suivre le fil

La construction de mon manuscrit peut surprendre, certainement tout autant que les longues descriptions qui la ponctuent. Je l'ai pensé comme un diptyque filmique dont les deux volets sont successivement ouverts sur Isabelle, puis sur Mélodie. À deux reprises, mon propos débute ainsi par une trentaine de feuillets décrivant une journée de fouille entièrement filmée selon le point de vue respectif de ces deux techniciennes. Ces descriptions servent à la fois à introduire mes hypothèses de travail, contextualiser mes données empiriquement et proposer un nouveau statut épistémologique aux mots que je tire de mon matériel filmique. Somme toute banales, elles suivent leur propre cheminement, une routine unique avec ses embûches, ses aléas. Je propose un mode d'écriture bien particulier inspiré des scénarios rédigés pour le cinéma. La lecture peut sembler surprenante à celui ou celle qui ne serait pas averti, anthropologue ou non, cinéaste ou pas. Je ne suis modestement pas certaine que l'un ou l'autre se retrouve tout à fait au cours des pages à venir, et pourtant, ce que j'ai titré comme un prologue, représente pour moi bien plus qu'un exercice de style. Je le considère comme un objet hybride, mêlant une description de faits réels et la restitution scénarisée d'une œuvre de fiction.

Me plier à ce format d'écriture ne fut pas un exercice anodin. Dans un premier temps, j'ai composé ce texte de façon simple et spontanée. Celui-ci s'enrichissait d'éléments qui mêlaient ce que j'avais devant les yeux et ce qui me passait simultanément par l'esprit. De ce premier bloc rempli d'anecdotes, de dialogues, de faits, d'états mentaux induits, de détails matériels, j'ai dû en évacuer un certain nombre afin d'essentialiser ma description, la ramener à ce que je savais vraiment. Et cela revient à ce que j'étais en mesure de comprendre sur l'instant, au moment même où je captais mes images. Il s'agissait alors de peu de choses, tout autant que celles d'un lecteur non familier des pratiques archéologiques. J'ai ainsi progressivement épuré

mon texte, au fur et à mesure que je m'approchais au plus près de ce que j'avais devant les yeux.

Ce que j'avais devant les yeux... Qui mieux qu'un scénariste pour ne décrire précisément que ce qui doit apparaître à l'image ? Au cinéma, l'écriture est en effet soumise à des codes rigoureux pour qui veut découvrir son scénario mis en scène. Celui-ci n'a aucune prétention littéraire et n'a pas d'autres vocations que de tourner entre les mains de producteurs, réalisateurs et une pluralité d'acteurs permettant à une œuvre filmique de voir le jour. Tout comme mes descriptions en prologue, ils sont des outils de travail et, dans ce cas, la transcription fidèle de tout ce que le spectateur regardera un jour à l'écran. Inférer des états mentaux, par exemple, n'est pas possible, même lorsque ces derniers sont fortement supposés. Le texte seul doit rendre compte de scènes constituées d'actions et de dialogues. Les mots ne consignent que ce qui est accessible à l'œil. Les personnages y sont par ailleurs indiqués dans leur ordre d'apparition, c'est-à-dire au cours des différentes scènes.

L'anthropologue ne rédige pas de la fiction, mais il décrit le réel. C'est certain, et m'inspirer de l'écriture scénaristique ne signifie pas produire un scénario. Je n'ai pas cette prétention. De plus, je disposais déjà de mes images avant de me lancer dans cette description. Le mouvement est donc totalement inversé puisque le scénario consiste à travailler en amont du visuel, ce qui n'est pas mon cas. Ce prologue est le résultat d'un processus d'écriture qui m'a surtout permis de faire l'économie de toutes ces prémisses d'analyse que l'on insère avec une facilité déconcertante dans des textes censés décrire simplement les individus. Les formulations telles qu'« il fait cela parce que », « en raison de » furent souvent tout autant qu'« elle pense à », « il se souvient de », « réfléchit ». J'ai donc placé sur le côté toutes mes certitudes, tout ce que j'étais persuadée de connaître et parfois moins. J'ai voulu me replonger dans la peau de cette observatrice peu chevronnée et naïve que j'étais au cours de mes premières phases de terrain. Qu'est-ce qui était alors essentiellement accessible à mon œil nu ?

Je retiens également de cette démarche l'intérêt de la dimension temporelle, l'un des atouts majeurs d'un scénario. En anthropologie, l'écriture ne rend classiquement compte du temps qu'en usant d'indices destinés à baliser les différentes échelles utiles à la compréhension du texte : tout à l'heure, hier soir, il y a quelques années, le 7 mars 2017, etc. Toutefois, les descriptions restituent rarement la part du temps réel écoulé. Quant au scénario, il en est tout autrement, tant dans sa forme que dans ses objectifs directs. En effet, il est dit qu'une page produite dans les règles répond à une minute filmée. Un enregistrement de deux heures correspond donc en moyenne à un script de cent vingt feuillets. J'aurais pu aller au bout de cet exercice et rédiger l'équivalent pour mes dix heures de *rushes*, soit six cents pages de manuscrit rien que pour une journée. J'ai préféré retranscrire au minimum les dialogues et restituer le strict enchaînement des actions d'Isabelle sans omettre ses interactions ou des éléments

plus généraux destinés à bien comprendre la situation, et ce, afin de réduire la longueur de chaque prologue.

Que ce script puisse être réellement tourné et qu'un réalisateur soit capable de prendre en main le document en faisant jouer l'avatar d'Isabelle ou de Mélodie est tout à fait envisageable. Je revivrais ainsi fictivement les dix heures de travail des deux jeunes femmes au cinéma. Néanmoins, un format descriptif d'une telle ampleur est difficilement possible, quelle que soit la nature de la publication académique à laquelle je pourrais me soumettre. Et l'intérêt ne réside pas dans cette forme totale de restitution des dialogues et des actions. Il se trouve plutôt dans ce jeu de correspondances entre, d'une part, un texte typographié et mis en page de façon très codifiée et, d'autre part, une durée qui se répète à l'identique. Dans mon cas, cette dernière représente environ une demi-heure pour deux pages rédigées. Le prologue se divise ainsi en vingt-deux sous-sections, ce qui aurait pu équivaloir à des scènes, mais qui n'en sont pas, justement parce qu'il n'y a pas de coupe, pas de montage ou de seconde prise. Les images ont été tournées en continu.

L'autre atout de ce texte est d'ordre épistémologique et porte sur la façon dont je produis mes descriptions et, au-delà, ce que je parviens à y puiser. Le prologue 1 sera directement utilisé dans les chapitres 2, 3, et le second prologue dans les chapitres 5 et 6. Des fragments plus ou moins longs seront utilisés, décortiqués, retranscrits, au cours de mes analyses. Cette première étape narrative est une façon de faire entrer mon lecteur sur le terrain, lui permettre de vivre entièrement deux journées de travail à travers les expériences d'Isabelle puis de Mélodie. Il n'est alors pas encore question de prétendre en restituer une quelconque singularité, dire en quoi cette journée de travail a été traversée par Isabelle ou Mélodie et personne d'autre.

Je dois également préciser que ma démarche me permet de questionner la part des fragments descriptifs des prologues qui ne sont pas utilisés. Après tout, une question légitime serait de me demander pourquoi je m'applique à retranscrire une journée entière si ce n'est pour la fragmenter et n'en utiliser qu'une partie dans mes analyses. Ma première réponse consiste à dire que, malgré mes efforts pour toujours en prendre plus et saisir ces deux femmes en continu, je laisserai toujours des instants non utilisés. L'exhaustivité réelle est inatteignable. Je répondrai ensuite que ce prologue n'est que partiellement utilisé dans les premiers chapitres, mais qu'il l'est bien plus à la fin de chacune des deux parties. Ma façon de traiter les prologues suit donc une exploration progressive qui s'étire au fur et à mesure de cette thèse.

Les chapitres 1, 2, 4 et 5 débiteront par des analyses qui puiseront dans les phénomènes les plus collectifs et les règles de conduite les plus admises au sein du groupe de fouilleurs. Progressivement, je plongerai plus en détail dans les expériences des deux jeunes femmes afin de montrer comment cette échelle d'observation me permet de lire autrement les phénomènes décortiqués au préalable, qu'ils soient liés aux modalités perceptives, aux valeurs en jeu, aux

affects ou bien au passé, les quatre grands thèmes qui ont émergé de mon terrain, avant même que je décide de suivre Isabelle et Mélodie en les filmant. J'ai en effet d'abord perçu l'intérêt de ces angles d'analyse lorsque je souhaitais comprendre le fonctionnement du groupe de travail à Ormesson. Les points de vue décrits dans les prologues me permettent justement dans les chapitres qui suivent de nuancer cette première focale élargie au fonctionnement général d'un groupe en spécifiant bien plus les expériences individuelles qui en découlent.

Je vise l'idée que l'exploitation de mes premières descriptions suit un processus sélectif flexible. Ce mouvement devient possible dans la mesure où je décide de revenir auprès des acteurs que j'ai observés. Eux seuls possèdent les clefs de ce qui ne se voit pas ou se déduit simplement, telles que des états mentaux, des humeurs ou des caractéristiques minimes, mais récurrentes. C'est la raison qui m'a poussée à la rédaction des chapitres 3 et 6 par lesquels chaque partie se termine. Ils ont été pensés à partir d'un entretien d'explicitation. Au fil de cette longue partie, je tenterai donc de suivre cette première journée, d'abord partiellement. Qu'en adviendra-t-il *in fine* et, surtout, que laisserai-je de l'individu ?

Il est essentiel d'ajouter que mes deux parties épousent le processus d'enquête que cette introduction relate. Les thèmes des chapitres et ma compréhension de l'organisation du groupe découlent des premiers temps d'exploration de mon terrain. Progressivement, chaque chapitre penche vers Isabelle ou Mélodie, une focale qui se resserre doucement sur elles pour comprendre autrement l'analyse de mes premières données. L'entretien d'explicitation ainsi que l'analyse des traits de singularité correspondent quant à eux aux derniers questionnements que je me suis posés et qui me permettent de comprendre autrement le vécu réel d'une journée de travail. L'intérêt de ces allers-retours entre individu et collectif réside principalement dans le fait qu'ils correspondent à mes propres balbutiements et qu'à aucun moment, je n'ai réussi à trancher. Ce n'est ni une thèse sur le fonctionnement du site archéologique d'Ormesson, ni sur la singularité d'Isabelle ou de Mélodie en dehors des situations de travail au cours desquelles je les suis.

Saisir la singularité

L'anthropologie est le produit d'une longue tradition qui, au sein des sciences sociales, fait de l'individu la variable secondaire d'un groupe. Elle porte peu son attention sur les individus pour ce qu'ils sont réellement, pour ce qu'ils vivent indépendamment les uns des autres. Mon objectif n'est pas ici d'affronter ce constat en dressant une synthèse exhaustive des travaux qui se sont emparés de l'individu sous un certain angle. Toute tentative dans le cadre de cette introduction serait vaine tant les débats en sciences sociales sont historiquement ancrés et le

fruit de longues débâcles. Derrière ce terme d'individu se niche en effet un incommensurable paradigme qui concerne les questions d'accès aux processus sociaux par le biais des histoires de vie qui sont récoltées par le chercheur. Les nombreux ouvrages consacrés à l'individu portent sur des échelles beaucoup plus élargies que celle que j'ai adoptée. Il me semble que l'originalité de mon approche consiste précisément dans le fait de décortiquer de façon détaillée une journée dont la perspective est principalement le travail. Cette focale particulièrement serrée sur l'individu permet davantage de travailler sur les instants avec un souci d'exhaustivité maximale. L'échelle d'une vie que des virages biographiques ou des événements déterminants viendraient tracer n'implique pas les mêmes enjeux épistémologiques. C'est donc la continuité et la façon dont celle-ci détermine mes choix méthodologiques qui distinguent mon approche sur l'individu des nombreuses autres.

La notion d'acteur est souvent privilégiée pour rendre compte de la variabilité des pratiques qui sont analysées. Si elle renvoie avant tout, métaphoriquement, à l'artiste dont la profession est de jouer un rôle, à la scène comme à l'écran, sa plasticité l'a banalisé. Il est alors question d'action et, plus spécifiquement, d'une certaine capacité à agir pleinement avec ses intentions conscientes et ses compétences dans un milieu donné. Néanmoins, l'individu est difficile à trouver tant il se fond avec les notions d'identité et de rôle social. De qui parlons-nous réellement ?

Je retrouve chez Erving Goffman les premières pistes permettant de répondre à mes questionnements. Il soutient, sous un certain angle, que l'individu est le point d'achoppement entre rôle et identité. Ces deux niveaux sont selon lui présents dans le rapport de face à face de deux individus interagissant et induisent un niveau à partir duquel une interaction devient possible. Il s'agit alors pour le sociologue d'analyser le lien entre le niveau macrosociologique des normes d'un groupe et le niveau situationnel des interactions. Un « accord de surface »⁵¹ ou encore « un consensus temporaire »⁵² en seraient les indicateurs rendus visibles par les acteurs eux-mêmes. Il est essentiel de préciser que l'identité d'un individu ne passe pas d'abord par la conscience qu'il a de lui-même, mais, dit-il, par son rôle.

« En un sens, et pour autant qu'il représente l'idée que nous nous faisons de nous-même – le rôle que nous nous efforçons d'assumer –, ce masque est notre vrai moi, le moi que nous voudrions être. À la longue, l'idée que nous avons de notre rôle devient une seconde nature et une partie intégrante de

⁵¹ GOFFMAN, E., *Mise en scène de la vie quotidienne. I. La présentation de soi* (1959), Paris, les Éd. de Minuit, 1973, p. 18.

⁵² *Ibid.*

notre personnalité. Nous venons au monde comme individus, nous assumons un personnage, et nous devenons des personnes. »⁵³

Individu et rôle semblent ainsi s'entremêler par le biais du rapport que nous instaurons avec une tierce personne. L'identité se grefferait sur ce vrai moi qui, *in fine*, paraît s'effacer presque totalement. Les normes d'un groupe se cristallisent donc autour d'interactions jouées par les acteurs, sans qu'il ne soit pour autant possible d'atteindre l'individu pour ce qu'il est vraiment.

Dans une veine microsociologique, je retrouve chez Alfred Schütz une représentation idéale typique intéressante de ce qu'est un acteur et qui se rapproche de ce que j'entends par individu. Il faudrait en premier lieu se pencher sur « les processus par lesquels le monde perçu par les individus à chaque moment de leur existence subjective incorpore des horizons étendus dans le temps et dans l'espace qui transcendent le Ici et Maintenant de leur existence concrète »⁵⁴. Ces horizons forment selon lui un « environnement communicatif commun »⁵⁵. Acteur, action et interaction cultivent ainsi l'ultime triade permettant de décrire à la fois une existence subjective et le monde social à un instant t, un monde faisant communiquer les unités entre elles à travers les menus détails constitutifs de leurs interactions. Les travaux de George Hebert Mead éclairent encore davantage cette opération permettant d'appréhender de manière générale des formes de sociabilité, et ce, à partir des individus eux-mêmes. Il s'agirait de tenir compte des aspects réflexifs, c'est-à-dire de la conscience de soi de nos interlocuteurs et de s'y fier. Celle-ci permettrait d'accéder à une forme de singularité ne se fondant pas uniquement dans une relation à l'autre, qui plus est, réciproque. G.-H. Mead choisit de traiter l'individu grâce au concept de « self ». Il soutient que la dimension sociale de l'expérience produit le soi et que celle-ci est susceptible d'être interprétée par introspection — car il faut reconnaître l'expérience intérieure d'un individu — mais également par des observations extérieures effectuées dans un contexte de coopération au sein « d'un groupe d'organismes en interaction »⁵⁶. Il ajoute que « le comportement d'un individu ne pourrait donc être compris que par rapport au comportement de tout le groupe dont il fait partie, car les actes individuels sont impliqués dans des actes sociaux qui dépassent l'individu et qui font intervenir les autres membres de ce groupe »⁵⁷. Cette articulation entre individu et collectif me semble particulièrement intéressante dans la mesure où le retour sur l'acteur comme in-

⁵³ *Ibid.*, p. 27.

⁵⁴ SCHÜTZ, A., *Contribution à une sociologie de l'action*, Paris, Hermann, 2009, p. 59.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁶ MEAD, G.-H., *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 99.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 100.

dividu conscient de lui-même permet un ultime saut, probablement celui par lequel on se rapproche le plus d'une forme de singularité.

C'est en suivant les intuitions d'Albert Piette que j'ai tenté de dépasser ce que les chapitres 1, 2, 4 et 5 me permettaient de dire d'Isabelle et Mélodie, et ce, en revenant auprès d'elles. À cette étape, les analyses de leurs expériences me permettent uniquement un glissement progressif, du collectif vers l'individu. Je n'atteins pas encore cette idée de singularité. Ces chapitres pourraient alors très bien porter sur Sarah ou Chantal sans que cela fasse une grande différence. J'utilise l'individu comme une échelle descriptive. Il me fallait aller plus loin et tenter de proposer la restitution d'expériences vécues singulièrement. Les deux journées décrites ont alors un appui d'une tout autre nature lorsque je me suis lancée dans la construction de mes chapitres 3 et 6. J'ai d'abord mené un type d'entretien particulièrement introspectif auprès d'Isabelle et de Mélodie. Je pressentais qu'il pouvait me permettre de transformer une focale descriptive à l'échelle individuelle, en une compréhension aigüe de la singularité de mes deux interlocutrices et opérer ainsi ce basculement que mes descriptions et analyses ne m'avaient pas permis d'atteindre vraiment.

Albert Piette invite précisément à pratiquer « à certains moments, des entretiens très introspectifs, dans le but de savoir comment l'individu était à tel moment, quelles étaient ses pensées ou ses émotions, dans le but d'approcher ses ressentis, plus ou moins détachés ou non »⁵⁸. Si cette méthode est pour lui un jalon méthodologique répondant au bien plus ambitieux projet de refonte épistémologique pour lequel il milite en anthropologie, je partage avec lui ce souci de décrire en détail les individus comme des êtres singuliers. Et pour ce faire, revenir auprès des acteurs que j'ai minutieusement décrits au préalable est bien plus qu'optionnel, du moins lorsque les conditions le permettent. Il s'agit alors de faire expliciter un ensemble d'inférences dont nous avons l'habitude d'user en sciences sociales, sur la base d'une connaissance rapprochée des acteurs que nous observons. Cet argument ne pallie pas ce que l'acteur sait de lui-même, de son caractère, de ses états mentaux, de tout ce dont il se souvient en agissant et qui lui évoque des événements passés. Ce que nous savons de nous dépasse en tous points ce qu'un tiers est susceptible d'appréhender de nous-mêmes, et ce, malgré un degré d'affinité important.

Ce type d'entretien d'explicitation est principalement utilisé en psychologie et en psychothérapie. Il est associé en France au travail de Pierre Vermersch. L'objectif est de réincarner à la première personne une situation passée afin d'éclairer autrement les actions effectuées. Le chercheur affirme que le fait de vivre une expérience n'est pas automatiquement associé à une prise de conscience conceptualisée. Ce qu'il appelle la pensée privée est tout d'abord inobser-

⁵⁸ PIETTE, A., *Contre le relationnisme : lettre aux anthropologues*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2014, p.73.

vable de l'extérieur et, surtout, un individu doit être replacé méthodiquement dans la situation vécue pour pouvoir y accéder. L'entretien fait de lui son propre témoin et permet donc de revenir à la description d'un savoir expérientiel. Si je souhaite également accéder aux éléments implicites du vécu de l'action, mon objectif ultime est toutefois bien distinct de cette démarche. Je mise bien plus sur la nature des faits rapportés et sur ce que ces derniers me permettent de dire sur la singularité d'une expérience individuelle, y compris en dehors des actions. J'ai donc proposé à Isabelle et Mélodie une situation d'auto-observation préalable en leur soumettant les *rushes* de la journée de travail ainsi que le texte du prologue qui les concernait. Elles ont toutes deux accepté de le visionner à leur domicile, en plusieurs fois, avant une ultime rencontre.

Un long entretien a donc été mené en suivant la trame temporelle que la journée m'invitait à suivre, et ce, par le biais de questions portant sur des éléments observés qui me semblaient canaliser des traits de singularité propres à chacune. C'est à travers leurs mots et leur propre façon de se penser soi-même, d'interpréter la récurrence de certains de leurs silences, de leurs grimaces ou de leurs maladroites que cet entretien a été mené. Par ce biais, j'accédais enfin aux contours singuliers de certaines situations, leurs écarts et leurs retranchements.

Ce qui m'intéresse en premier lieu dans cette méthode d'auto-explicitation concerne bien plus la singularité des deux jeunes femmes lorsqu'elles se trouvent en situation de travail que les situations en elles-mêmes, du moins dans un premier temps. Cet entretien effectué avec Isabelle d'une part, et Mélodie d'autre part, a permis de saisir certains de leurs traits de singularité. Bien sûr, je n'ai pas la prétention de les caractériser sous toutes leurs coutures, seulement celles qui ont émergé sous certaines formes et que j'ai pu capter filmiquement. En restituant chaque entretien d'explicitation dans leur intégralité au début des chapitres 3 et 6, j'invite le lecteur à découvrir les deux jeunes femmes et, par leurs yeux, à rentrer sur le site archéologique afin de décortiquer deux façons d'être au travail. Quatre traits de singularité seront dégagés et finement analysés pour chacune. Ce n'est donc pas seulement par le biais des rôles qu'elles endossent ou leur degré d'expertise que je parviendrai à analyser les thèmes des chapitres 1, 2, 4, 5, mais bien par les expériences singulières qu'elles ont traversées chacune et à travers la façon dont elles disent l'avoir vécu. Ces détails, par leur récurrence, instaurent une relation particulière au travail qu'elles effectuent et permettront de lire autrement les interprétations effectuées au préalable sur le collectif.

Lorsque je l'ai suivie, Isabelle est âgée de trente-sept ans et, en tant que chargée de recherche au CNRS, spécialisée dans l'analyse des productions en matières dures animales, elle travaille sur le site d'Ormesson pour plusieurs raisons. Ses expériences passées dans le travail de fouille lui permettent d'encadrer des fouilleurs débutants ; elle travaille en étroite collaboration avec Émile depuis de nombreuses années et fait partie du même laboratoire que lui ; une partie du traitement et de l'analyse du matériel osseux tirée du site d'Ormesson lui revient directement,

et ce, depuis plusieurs années. En fonction des diverses missions qui la poussent à fouiller sur d'autres sites archéologiques, son implication sur le terrain varie chaque année et elle est généralement présente entre une et deux semaines. Elle connaît particulièrement bien la grande majorité des autres spécialistes présents sur le chantier puisqu'il s'agit de collègues de travail avec qui elle est amenée à collaborer le restant de l'année au sein de son laboratoire, des chercheurs, doctorants et post-doctorants.

Mélo die a vingt-et-un ans lorsque je décide de la filmer. Parfaitement néophyte, elle découvrait pour la première fois le travail quotidien s'effectuant sur un chantier de fouille, et ce, sans jamais avoir été formée académiquement à l'archéologie. Si elle a choisi le site d'Ormesson, c'est pour plusieurs raisons. La première tient à la proximité géographique du lieu avec son domicile, situé à Nanterre. En quelques heures de voiture, elle pouvait facilement se rendre chez elle le week-end pour décompresser, contrairement à d'autres fouilleurs qui le passaient sur place. La seconde tient au type de logement proposé sur le chantier, un couchage en dur particulièrement apprécié de la jeune femme qui n'a jamais campé. À l'issue d'une formation en *marketing*, elle se retrouvait au chômage et disposait d'un temps « libre » lui permettant de découvrir l'archéologie — une discipline qui, au travers des émissions TV et des magazines d'histoire, la fascinait depuis plusieurs années. Elle a alors décidé de postuler pour ce chantier par le biais du site du Ministère de la Culture et a finalement été acceptée. En arrivant, elle ne connaissait absolument personne.

Je n'en sais pas beaucoup plus sur ces deux femmes lorsque je les suis pour la première fois au cours de leur journée de travail. Il m'a alors fallu admettre l'ellipse, du moins aux échelles les plus larges, ces années qui ont précédé notre rencontre et qui ont suivi cette étroite collaboration. Il a fallu aussi rompre artificiellement cette continuité qui a continué sans moi, sans mes observations. Quel que soit l'individu que je choisisais de suivre partiellement, il aurait toujours échappé à une forme d'intelligibilité totalisante, c'est une certitude. Il faut se rendre à l'évidence des hors champ et conserver amèrement la certitude du flou, de l'opaque, de ces zones d'ombre. C'est précisément cette conscience professionnelle qui me pousse vers un souci d'exhaustivité, vers une minutie méthodologique m'entraînant à observer toujours mieux, toujours plus longtemps. L'échelle d'une journée me semblait déjà beaucoup compte tenu des moyens dont je disposais et du sens que celle-ci possédait pour les travailleurs eux-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE
Bien détruire, les contours
d'une responsabilité collective

TABLE DES MATIERES — PREMIERE PARTIE

Cette partie se divise en quatre niveaux désignés comme suit : chapitre, sous-chapitre, section et repère de section.

PREMIERE PARTIE - Bien détruire, les contours d'une responsabilité collective ...	- 57 -
Table des matières — Première partie	- 59 -
Table des personnages	- 63 -
Glossaire.....	- 65 -
Notes liminaires.....	- 69 -
Précision typographiques.....	- 69 -
Les modalités de retranscription	- 70 -
Le système Jefferson	- 71 -
Prologue n°1.....	- 73 -
1 — EXT./JOUR — ARRIVÉE SUR LE CHANTIER.....	- 73 -
2 — EXT./JOUR — DEVANT LA ZONE EN COURS D'EXCAVATION	- 75 -
3 — EXT./JOUR — SUR LE NIVEAU ENCORE BÂCHÉ	- 78 -
4 — EXT./JOUR — SUR LE NIVEAU ENCORE BÂCHÉ	- 79 -
5 — EXT./JOUR — EN RETRAIT DE LA ZONE EXCAVÉE.....	- 82 -
6 — EXT./JOUR — SOUS LA TENTE	- 84 -
7 — EXT./JOUR — AU BORD DU NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE	- 87 -
8 — EXT./JOUR — SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE.....	- 90 -
9 — EXT./JOUR — SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE.....	- 91 -
10 — EXT./JOUR — SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE.....	- 93 -
11 — EXT./JOUR — SOUS LA TENTE DU DÉJEUNER	- 95 -
12 — EXT./JOUR — PRÈS DE LA TENTE DU DÉJEUNER.....	- 95 -

13 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE	- 96 -
14 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE	- 98 -
15 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE	- 100 -
16 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE	- 102 -
17 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE	- 106 -
18 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE	- 107 -
19 – EXT./JOUR – SOUS LA TENDE DU MATÉRIEL.....	- 109 -
20 – EXT./JOUR – SOUS LA TENDE DU MATÉRIEL.....	- 110 -
21 – EXT./JOUR – SOUS LA TENDE DU MATÉRIEL.....	- 113 -
22 – EXT./JOUR – DEVANT LA TENDE DU MATÉRIEL	- 113 -

Chapitre 1. Sur le sol archéologique, entre vigilance et devenir conscient..... - 115 -

Introduction..... - 115 -

1.1 Devenir attentif au sol archéologique, des murs de l’université aux gestes d’Isabelle . - 119 -

1.1. a) Apprendre à fouiller..... - 119 -

1.1. b) Qu’est-ce que le niveau gravettien à Ormesson ? - 126 -

1.1. c) Comment agir sur un niveau archéologique ?..... - 131 -

1.1. d) Qu’est-ce que nettoyer finement un sol archéologique ?..... - 136 -

1.2 Déstratifier le sol et réincarner le fouilleur : mon positionnement théorique..... - 140 -

1.2. a) Questions de matérialité..... - 141 -

○ L’hylémorphisme en archéologie : la matière culturelle - 141 -

○ Matière-flux : la matière en mouvement..... - 144 -

○ Environnement et substances perçues : la matière comme un agent..... - 145 -

1.2. b) Questions de perception - 149 -

○ Action de débutant et perception experte..... - 149 -

○ Prises et expériences perceptives..... - 152 -

○ L’attention - 154 -

1.3 À travers les corps et le sol, faire et transmettre..... - 156 -

1.3. a) Transmettre une attention professionnelle - 156 -

1.3. b) La vigilance, une expérience de l'excès	- 162 -
Conclusion	- 174 -
Annexe 1	- 177 -
Chapitre 2. Valoriser, un processus empiriquement singulier	- 181 -
Introduction.....	- 181 -
2.1 Être responsable de la pérennité et de la rareté d'un site.....	- 187 -
2.1. a) Dire la valeur d'un site archéologique.....	- 187 -
2.1. b) Rareté et pérennité.....	- 206 -
2.2 Valeurs au travail, mon positionnement théorique	- 209 -
2.2. a) Patrimoine et autochtonie	- 210 -
2.2. b) Une sociologie des valeurs.....	- 215 -
2.2. c) Valeurs individuelles et continuité	- 219 -
2.3 Faire valorisation.....	- 221 -
2.3. a) Isabelle et Émile : deux pratiques, un même souci du niveau.....	- 221 -
2.3. b) Valeurs communes et registres différenciés.....	- 229 -
2.3. c) La valorisation comme un processus empirique	- 232 -
2.3. d) Valeurs singulières et transmission.....	- 236 -
Conclusion	- 244 -
Chapitre 3. Isabelle	- 247 -
Introduction.....	- 247 -
3.1 Entretien.....	- 250 -
3.2 Conjugaisons singulières.....	- 279 -
3.2. a) Dans l'attente de.....	- 279 -
○ Actions.....	- 279 -
○ Repos et traits minimaux	- 282 -
○ Ne pas s'arrêter de travailler	- 286 -
3.2. b) Hyperactive.....	- 287 -

○ S'arrêter.....	- 287 -
○ Prendre une pause.....	- 294 -
○ Faire attention.....	- 295 -
3.2. c) Rire de soi, de toi, entre nous.....	- 296 -
○ Un rire entraînant	- 296 -
○ Rires.....	- 323 -
○ Valoriser	- 325 -
3.2. d) Manies	- 326 -
○ Optimiser et gérer	- 326 -
○ Des petits gestes qui comptent	- 329 -
Conclusion.....	- 332 -

TABLE DES PERSONNAGES

J'anonymise les prénoms référencés ici pour camoufler l'identité réelle des acteurs présents au cours des scènes narrées. Je procède toutefois à une brève description de leur statut sur le site archéologique d'Ormesson de façon à bien expliciter la nature des rôles qu'ils ont endossés lorsqu'ils y ont travaillé.

Équipe d'encadrants et de spécialistes⁵⁹

Émile (chef de chantier) ; Isabelle (spécialiste) ; Jean-Marc (pelleteur) ; Olivier (géomorphologue).

Étudiants en licence (Bac +3)

Alain (premier chantier de fouille) ; Jessica ; Laure (premier chantier de fouille) ; Maria (premier chantier de fouille) ; Omayya (premier chantier de fouille) ; Oscar ; Sylvester (premier chantier de fouille).

Étudiants en master (Bac +5)

Benjamin ; Despina.

(Post-) Doctorants

Dan ; Hélène ; Mazdak ; Pierre ; Sarah ; Sylvie.

En activité professionnelle (extérieure à l'archéologie)

Gaëlle ; Leïla ; Mélodie (premier chantier).

⁵⁹ Je reprends les catégories fournies par le graphique 1, p. 123.

GLOSSAIRE

AMENAGEMENT ANTHROPIQUE ■ zone qui comporte des vestiges archéologiques et dont l'aménagement correspond au résultat d'activités humaines. →À Ormesson, cet aménagement est discuté autour d'une nappe de graviers qui ne serait pas liée à un phénomène naturel, mais bien à un évènement produit intentionnellement par des groupes ayant vécu au Paléolithique.

ARCHEOZOOLOGIE ■ étude des restes et des traces d'animaux retrouvés sur un site archéologique. →Chloé est l'archéozoologue référente à Ormesson.

AURIGNACIEN ■ phase chronoculturelle datant du début du Paléolithique supérieur.

AZILIEN ■ phase chronoculturelle datant de la toute fin du Paléolithique supérieur.

CALCITE ■ cristallisation calcaire. →À Ormesson, les débutants la confondent souvent avec des fragments d'os.

CARNET A SOUCHE ■ carnet qui contient des feuillets en partie détachables et sur lesquels sont apposées les coordonnées des vestiges lors de leur démontage.

CHATELPERRONIEN ■ phase chronoculturelle dite de transition entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur.

CHRONOSTRATIGRAPHIE ■ étude des couches de roche ou de sol par classement des différentes séquences et époques liées à des dépôts. Ces derniers sont en relation à un temps géologique.

CONCRETION ■ cristallisation. →À Ormesson, ces formations sont des concrétions calcaires.

COUCHE ARCHEOLOGIQUE ■ unité de sol constituée par un niveau horizontal et correspondant à des traces d'activités passées situées dans le temps.

COUPE ■ entaille verticale effectuée sous le niveau du sol et suivant les bords du carroyage de la zone, c'est-à-dire de son quadrillage.

DECAPAGE ■ désigne le fait d'ôter la terre végétale pour atteindre le niveau archéologique. →La pelleuse est justement là pour éviter aux fouilleurs de s'occuper entièrement du décapage.

ENCROUTEMENT ■ cimentation de certaines strates géologiques superficielles provoquée ici par l'écoulement d'anciennes rivières.

ESQUILLE ■ petit fragment d'os ou de silex (>1 cm). → *Au-delà de 1 cm, les vestiges d'Ormesson sont nommés en tant que pièces et sont cotés et classés en tant que tels.*

FOND FLUVIO-GLACIAIRE ■ surface d'érosion formée par les eaux de fonte d'anciens glaciers.

FOYER ■ surface aménagée par l'homme pour y produire du feu.

GEOMORPHOLOGIE ■ étude de la forme et du relief de la croûte terrestre.

GISEMENT ARCHEOLOGIQUE ■ espace où se trouve un ensemble d'artefacts que des archéologues peuvent potentiellement fouiller. → *le gisement des « Bossats » à Ormesson*

GRAVETTIIEN ■ phase chronoculturelle datant du Paléolithique supérieur.

HOUE ■ pioche à lame large.

INDUSTRIE LITHIQUE ■ ensemble des objets en pierre transformés intentionnellement par l'homme.

INDUSTRIE OSSEUSE ■ ensemble des objets en os transformés intentionnellement par l'homme.

LIMON ■ formation sédimentaire constituée de grains qui ont une taille intermédiaire entre les argiles et les sables.

LOCUS ■ expression qui désigne une zone de concentration des vestiges. → *Le locus 1 désigne la zone de concentration du niveau gravettien.*

LCSS ■ limon calcaire suffisamment fin pour être déposé par les vents. → *Il constitue la surface des sols qui sont fouillés à Ormesson.*

MAGDALENIEN ■ phase chronoculturelle datant du Paléolithique supérieur.

METAPODE ■ os qui correspond au métacarpe ou au métatarse.

MINI-GRIPPE ■ type de sachets zippés. → *Ils sont utilisés dans des formats divers. Ces derniers dépendent du type de vestiges à y placer à la suite de leur démontage.*

MOUSSE ■ accessoire de travail plat et en mousse. → *Il est destiné à être posé sous ses genoux lors de la fouille fine.*

NAPPE DE GRAVIERE OU DE CAILLOUTIS ■ masse de cailloutis (petites pierres) étalés qui forme une véritable couche. → *nappe anthropique du niveau gravettien.*

NUCLEUS ■ noyau de silex, mis en forme pour l'extraction d'éclats destinés à être transformés en outils.

PASSE ■ tout acte de passage sur une surface qui est horizontale. Il est destiné à retirer de la terre.

POST-FOUILLE ■ traitement des vestiges archéologiques une fois qu'ils sont évacués de leur gisement. Ils sont ainsi lavés, séchés, marqués, référencés et stockés. → *Ce travail s'effectue à Pincevent où une équipe assure le service pendant que la majorité des membres de l'équipe se trouve à Ormesson.*

RUBALISE ■ ruban de balisage blanc et rouge. → *Les archéologues l'utilisent sur le chantier pour délimiter les contours de la zone de fouille ainsi que de différents secteurs.*

SOL D'OCCUPATION ■ niveau archéologique sur lequel des traces d'occupation, c'est-à-dire d'activités humaines, ont été retrouvées.

SONDAGE ■ fouille d'extension limitée et destinée à vérifier la présence de vestiges archéologiques. Chacun est numéroté chronologiquement. → *Le sondage 1 est ainsi le tout premier à avoir été ouvert sur le site d'Ormesson.*

TALWEG ■ ligne qui rejoint les points les plus bas d'un cours d'eau.

TAMISAGE ■ étape du travail qui consiste à passer le contenu du sédiment de son seau au tamis, d'abord à sec puis à l'eau. → *Cet outil permet d'effectuer un tri des microvestiges qui ont échappés au fouilleur.*

TARIERE ■ outil utilisé pour percer le sol et récupérer des échantillons de sédiments.

TECHNOLOGIE OSSEUSE ■ étude des pièces travaillées en os, dent et bois de cervidés issus du contexte archéologique.

THEODOLITE ■ instrument de visée destiné à prendre les altitudes des vestiges archéologiques.

ZONE DE BOUCHERIE ■ zone d'un niveau archéologique présentant des restes fauniques et qui peut être interprétée comme un espace de découpe des animaux chassés.

NOTES LIMINAIRES

Précision typographiques

Je dois préciser que, par leur contraste, l'aspect visuel des prologues n° 1 et 2 peut surprendre. Il tente de respecter au mieux les codes typographiques employés en scénarisation. Je m'inspire aussi davantage du format américain, majoritairement admis dans l'industrie du cinéma et qui propose avantageusement une charte immédiatement reconnaissable. Tout d'abord, la typographie correspond à « cour i e r », rappelant les premiers scripts écrits avec des machines Remington qui ne possédaient que cette unique police. Au-dessus de chaque bloc de dialogues se trouve le repère de caractère, c'est-à-dire le prénom de la personne qui parle. Juste en dessous et entre parenthèses, ce qui est désigné comme une direction parenthétique donne des indications sur la façon dont le dialogue a été livré. L'exemple suivant révèle qu'Isabelle rit en formulant « Hey là ! [...]. »

ISABELLE

(en riant)
Hey là ! Oh ! On ne ménage pas ses
camarades !

Le corps du texte est quant à lui composé soit d'indices portant sur le contexte qui permettent un éclaircissement de la situation en cours, soit sur des actions effectuées par les personnages. Les deux se distinguent simplement par un retour à la ligne. Dans l'exemple suivant, le paragraphe qui débute par « L'étendue de la bâche [...] » renvoie à un élément de contextualisation, tandis que celui qui commence par « Isabelle propose à Benjamin », à une action d'Isabelle :

L'étendue de la bâche se dévoile progressivement et la coupe à l'est se précise, dessinant ainsi des contours quadrangulaires.

Isabelle propose à Benjamin de travailler également à la truelle, argumentant le fait que cet outil suffit bien à décoller facilement les mottes de terre labourée qui s'accrochent à la coupe.

J'ajoute qu'un nom saisi en majuscule dans le corps du texte désigne un personnage qui s'introduit pour la première fois dans le champ de la description. Par exemple, ici, c'est Dan qui entre en scène. Quant à Benjamin, je l'ai déjà cité en amont.

DAN et Benjamin suivent ainsi ses conseils puis sortent quelques minutes de la zone afin d'aider à vider les brouettes.

C'est aussi en majuscule qu'apparaissent des éléments sonores tels que le VROMBISSEMENT de la pelleuse.

Je dois également préciser qu'un jeu de rappels est mis en place à l'intérieur des chapitres 1, 2, 4 et 5. Des passages du prologue y sont repris à partir de cette même police et légendés par le numéro de l'extrait et celui du prologue : [Extrait 1 du prologue 1]. Dans les prologues, ces mêmes extraits sont signalés par leur légende et leur inscription en italique.

Les modalités de retranscription

Deux types de retranscription sont choisis concernant la restitution d'extraits dialogués préalablement enregistrés, soit par le biais de ma caméra, soit par enregistreur. Le premier est de nature phonétique et se glisse au sein des chapitres qui réclament des fragments de discours où préciser les phonèmes est requis. Dans ce cas précis, j'ai choisis de suivre les règles du système de notation de Jefferson. Elles sont d'usage en analyse conversationnelle et s'appuient sur le langage interactionnel. Les détails de ces règles se trouvent ci-après. Les tours de parole sont indiqués et numérotés par lignes. Ces repères sont repris ensuite dans les analyses (entre parenthèses) de façon à rappeler directement les discours qui y sont associés.

Le second type de retranscription est orthographique et se retrouve dans les entretiens d'explicitation des chapitres 3 et 6 ainsi que dans certains extraits d'entretien. C'est alors moins la forme interactionnelle qui m'importe. Les règles de représentation des mots exprimés oralement sont classiques. J'ai retranscrits les échanges que j'ai eu avec Isabelle et Mélodie sans grande modification de leur discours. Une opération de lissage syntaxique a consisté à laisser de côté les temps de silence, la plupart des onomatopées et les répétitions, de façon à ce que tous les passages des entretiens soient intelligibles. J'ai néanmoins conservé ce qui me semblait constitué une façon propre de parler, comme les formes négatives raccourcies, courante à l'oral.

Le système Jefferson

J'ai opté pour ces conventions⁶⁰ lors de la retranscription de certaines des interactions filmées que j'ai voulu analyser finement. Je souhaitais alors disposer et rendre compte d'un ensemble d'indices liés au contexte, aux actes ou encore aux différentes émotions exprimées et qu'une retranscription simple ne permettait pas d'obtenir. Il est d'usage de procéder ainsi lorsqu'il est nécessaire d'inscrire ce qui a été dit, mais également la façon dont cela a été dit.

Tours de paroles

- [Interruption et chevauchement. Le crochet apparait sur chacune des deux lignes
- = Enchaînement immédiat entre deux tours

Silences et pauses

- (.) Pause (dans le tour d'un locuteur) inférieure à 1 seconde
- (2,0) Pauses chronométrées (supérieures à 1 seconde)

Rythmes

- :: Allongement d'un son. Un allongement très important est marqué par plusieurs fois deux points.
- Mot interrompu brutalement par le locuteur

oui Indique une certaine insistance sur le propos (mots soulignés)

Voix et intonations

- ↑ Intonation fortement montante
- ↓ Intonation fortement descendante

⁶⁰ Linguiste, sociologue et ethnométhodologue, l'américaine Gail Jefferson (1938-2008) a largement œuvré pour le développement de l'analyse conversationnelle, notamment aux côtés de Harvey Sacks et Emanuel Schegloff et ce, grâce à la mise en place de cette méthode de transcription des conversations. Cf. : SACKS, H., SCHEGLOFF, E.-A., JEFFERSON, G., « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation », *Language*, Vol. 50, n° 4, 1974, p. 696-735.

Actions et gestes

((il se tourne)) Les gestes et actions sont notés en italiques, entre parenthèses

PROLOGUE N°1

Une journée aux côtés d'Isabelle

1 – EXT./JOUR – ARRIVÉE SUR LE CHANTIER

De longues rubalises nouées à des piquets dessinent les limites du terrain de fouille. Une tente est installée à l'entrée, maintenue par quatre arceaux métalliques et formée de bâches attachées par des colliers de serrage en plastique et de la ficelle. Elle abrite le matériel nécessaire pour travailler, le tout réparti sur deux rangées de tréteaux qui se font face. Le moteur de la pelleteuse VROMBIT en arrière-plan.

ISABELLE arrive sur le terrain et s'engouffre sous la tente. Elle dépose son sac à dos sur le tréteau de gauche et récupère l'appareil photo placé sur celui de droite. Elle s'allume une cigarette pendant qu'elle se dirige d'un pas rapide vers les quelques membres qui ont déjà commencé le travail. Elle prend quelques clichés puis, après avoir rangé l'appareil dans une caisse un peu à l'écart, observe silencieusement la scène principale.

OLIVIER, le géomorphologue, Émile, le chef de chantier et JEAN-MARC, le pelleteur, s'affairent au déblaiement d'une zone quadrangulaire, environ 15 m². Émile s'arrête un moment et face aux fouilleurs qui se rassemblent progressivement, il décrit les objectifs de la matinée.

ÉMILE

Le principe de ce matin, c'est d'enlever à la pelleteuse tout le remblai qu'on a mis l'année dernière à la pelleteuse sur le sol archéologique. Le Gravettien, il n'est pas profond, à environ 45 cm sous le niveau du sol actuel.

Une main dans la poche et inspirant de larges bouffées qui creusent son visage, Isabelle écoute avec attention ses expli-

cations. Lorsque sont adressées les consignes de sécurité, elle jette un coup d'œil en direction de la tente puis constate que le nombre de casques n'est pas suffisant pour tout le monde. Puis elle rentre sous l'abri et indique à MAZDAK qu'il n'en reste plus que quatre, pas un de plus. Son bout de cigarette à la main, ses yeux balayent tout autour d'elle afin de trouver un sac poubelle. À l'unisson, les fouilleurs présents lui répondent qu'il n'y en a pas. Il était simplement question de jeter son mégot qu'elle décide finalement de mettre dans sa poche. Elle remonte ses cheveux à l'aide d'une pince et récupère deux seaux dans lesquels elle place une truelle et une brosse. Ils sont alors posés à côté de l'espace en cours de déblaiement duquel elle se rapproche. Les fouilleurs qui se tiennent à côté ont revêtu un gilet jaune fluorescent et, dans un même élan, elle part chercher des casques qu'elle place sur la tête de deux d'entre eux. Elle récupère à nouveau l'appareil photo avec lequel elle cerne la zone en multipliant les points de vue. Ses mouvements contrastent avec l'alignement statique des fouilleurs devenus spectateurs passifs.

Le soleil est au rendez-vous et fait face aux membres de l'équipe.

Sourcils légèrement froncés, à l'arrêt, Isabelle essuie ses paupières, son front et pousse une grande inspiration, visiblement atteinte par la température ambiante du soleil. Elle jette d'ailleurs un coup d'œil dans sa direction, et installe ensuite l'appareil dans sa caisse avant de marcher jusqu'à la zone, mains sur les hanches. Elle piétine un peu, s'accroupit, piétine et s'accroupit à nouveau brièvement plus loin ; son regard va et vient devant elle, suivant attentivement les déplacements des seuls protagonistes actifs de la scène. Ne tenant pas en place, elle se relève encore, les mains dans les poches. Elle s'étire le bas du dos, le visage légèrement crispé, puis décide de s'allumer une cigarette et de retirer sa polaire qu'elle part ranger près de son sac. Accroupie, la jeune femme suit hypnotiquement les mouvements que le bras de la pelle effectue à chaque passe. Sa cigarette est terminée et elle place son nouveau mégot dans la poche de son pantalon.

Après quelques échanges amusés entre Jean-Marc et Émile qui font sourire Isabelle, ce dernier donne son feu vert.

ÉMILE

Bon bah, les p'tits amis, vous allez commencer à pouvoir dépoter.

Aux premiers mots de ce signal, Isabelle s'élançe vers la brouette placée devant elle et la rapproche de la coupe. Faux départ.

[Jean-Marc effectue quelques passes et une fois son engin éloigné, Émile invite le groupe à descendre sur le niveau, encore camouflé par une bâche terreuse, invisible jusqu'à ce que la pelleteuse intervienne.]

Comme deux autres fouilleurs, la jeune femme préfère rester sur le bord. Malgré son retrait et le bruit permanent du moteur de la pelleteuse qui continue à creuser juste à côté, elle écoute Émile et le regarde.

ÉMILE

Ce qui se passe dans les trente centimètres, c'est les sols de labour et c'est comme ça que le niveau archéologique a été attrapé. Il commence dans le fameux læss dont je vous parlais. C'est un sédiment qui est déposé par les vents dans les périodes particulièrement froides, notamment dans les fonds de vallée. [...] Donc ça c'est la partie labour et dès que vous commencez à rentrer dans le sédiment beige-blanc, on est dans le læss. Donc là, ça veut dire qu'on est dans la Préhistoire. Extrait 1]

Isabelle effectue un bref aller-retour vers la tente afin de retourner chercher sa polaire.

Émile donne ses consignes de fouille et insiste sur la minutie méthodologique avec laquelle chacun doit être en accord. Un se-

cond feu vert met en mouvement tout le petit groupe. Celui-ci est décisif.

ÉMILE

Yallah !

Chacun s'active dans un certain éparpillement.

ISABELLE

(se rapproche rapidement d'Émile)

Oui, on nettoie là, c'est ça ?

Isabelle récupère une truelle avant de fixer son attention sur trois fouilleurs qui s'affairent déjà à pelleter. Visiblement hésitante, elle vérifie qu'il n'y a pas d'autres outils pour déblayer le plus gros de la terre que l'engin a laissé sur le bord. Ensuite, ne disposant pas de place suffisante ni du matériel adapté à cette première étape du travail, elle décide de ne pas agir directement sur le niveau, préférant ainsi s'occuper à prendre des photos.

Quelques fouilleurs ont trouvé un endroit pour évacuer le sédiment à la truelle et se tiennent accroupis juste derrière les deux pelleteurs, ALAIN et BENJAMIN. MARIA persévère un peu en retrait. Elle a le dos bien courbé et peine, dès les premiers mouvements, à transférer le contenu de sa pelle dans la brouette.

Isabelle lui conseille de s'arrêter, au risque de se faire mal. DESPINA se questionne sur ce qu'elle doit faire. Isabelle lui indique alors que le manque d'espace disponible est flagrant.

ISABELLE

(un sourire en coin)

Rassure-toi, on aura beaucoup de choses à faire après !

Elle observe les actions de déblaiement de ceux qui se trouvent au travail et les prévient de ne pas entamer la limite de coupe.

Il ne reste plus que quatre fouilleurs, dont elle, qui ne sont pas directement occupés sur le niveau.

Isabelle les regarde et lance un appel pour que chacun puisse être relayé. Aucune réponse. Elle décide finalement de se munir de deux seaux et d'une truelle. Accroupie sur la bâche, elle récupère avec vivacité la terre stérile qui s'est glissée entre ses plis. Aussitôt le premier seau rempli, elle s'en décharge auprès d'une tierce personne et en réclame un second. Elle regarde autour d'elle et choisit une zone plus sensible qu'elle repère en quelques secondes. Le niveau s'y trouve quasiment à nu, car la bâche ne le couvre plus totalement. Elle conseille alors la fouilleuse qui se tient toute proche : il faut prendre ses précautions pour ne pas racler le sol archéologique. Isabelle reste derrière les pelleteurs, attendant un relais et surveillant l'état de la coupe. De malencontreux coups de pelle ne doivent pas abîmer les bords. Elle insiste sur cet aspect en interpellant directement l'un des deux par un « Alan ». Cette interlocution, parce qu'elle est reprise par SARAH, lui permet d'apprendre que son prénom n'est pas celui par lequel elle l'appelle depuis deux jours. C'est Alain. Quelques rires narquois de Sarah et GAËLLE s'échappent et une gêne accentuée par des excuses de la part d'Isabelle est visible. Se munissant de sa truelle et de son seau, la jeune femme s'approche de Mazdak et insiste une dernière fois.

ISABELLE

C'est bon Mazdak. Tu souffres là.

Ce dernier s'éloigne, acceptant de lui laisser la place. Une fois accroupie, elle s'active avec énergie sur la bâche.

ISABELLE

(se retourne vers Gaëlle et sourit timidement)

Faut pas hésiter à me le dire hein si je fais plombier !

La terre est grasse, argileuse, lourde et se décolle par petits tas.

Une pelle manque aux trois outils nécessaires à cette tâche, un oubli auquel elle intime poliment à Gaëlle de remédier en lui demandant d'aller lui en chercher une. Elle patiente alors quelques instants, éblouie, levant les yeux en l'air afin de regarder en direction du pelleteur qui, sans s'arrêter, répète ses incessants mouvements.

Isabelle somme Alain de faire une pause et tente de le convaincre qu'il doit s'arrêter de pelleter.

ISABELLE

Il faut ménager sa monture. Tu es à
J2 là !

Il finit par accepter et lui laisse sa place, admettant que son dos commence à tirer. La première pelletée de la jeune femme est visiblement pénible. Bien chargé en poids, son bras monte durement. Elle y parvient malgré tout, au prix d'un effort certain. Un sourire à la fois malicieux et courageux accompagne alors un cri grave. Elle s'aide en cassant les grosses mottes grasses que la pelleteuse n'a pas récupérées puis, essoufflée, elle attend la prochaine brouette, les manches retroussées et le corps appuyé sur sa pelle. Avec une réelle ténacité, elle enchaine d'autres pelletées puis accepte finalement un relais quand Benjamin, qui se chargeait jusque-là de vider la brouette, le lui propose. La pénibilité de cette tâche est devenue suffisamment visible pour qu'on lui prescrive de ménager son corps à son tour. Sans sourciller, elle reprend la truelle, accroupie, en n'omettant pas de remonter l'arrière de son pantalon afin de bien cacher le bas de ses reins. Lorsque Benjamin semble trop se rapprocher de la coupe initiale, Isabelle l'en avertit en disant qu'un coup de pelle peut en démolir toute une partie. Elle veille aussi sur les gestes des autres fouilleurs. De son côté, sa progression le long de la coupe est nette, bien visible.

L'étendue de la bâche se dévoile petit à petit et la coupe à l'est se précise, dessinant ainsi des contours quadrangulaires.

Isabelle propose à Benjamin de travailler également à la truelle, argumentant sur le fait que cet outil suffit bien à décoller facilement les mottes de terre labourée qui restent sur la coupe. Les seaux de la jeune femme s'enchainent et sont automatiquement évacués par celui qui se charge de la brouette. Elle vient finalement à en manquer et, après s'être relevée, observe autour d'elle, finissant par solliciter poliment Mazdak pour qu'il aille lui en chercher d'autres. Elle se remet aussitôt au travail, s'aidant de ses mains pour récupérer cette terre qui s'accroche autant à la bâche qu'à ses outils. Près de la coupe, ses gestes deviennent plus lents et précautionneux.

Elle la regarde avec insistance à deux reprises, s'arrête quelques secondes, en se redressant pour scruter devant elle. Le soleil l'éblouit, la chaleur semble peser sur la continuité de ses efforts. En remontant ses seaux remplis, elle s'appuie d'une main sur le haut de la coupe, le dos légèrement voûté. Quelques crispations sur son visage sont les indices supplémentaires d'une pénibilité croissante.

MELODIE la sollicite afin de savoir si le nettoyage de la bêche qu'elle pense avoir terminé s'avère correctement fait. Celle-ci le valide tout en précisant que le plus important n'est pas tant sa propreté, mais le fait que le niveau archéologique ne soit pas endommagé une fois à l'air libre. Les mains sur les hanches, elle regarde quelques instants les gestes de Benjamin avant de s'accroupir encore. Lorsque celui-ci s'empare d'une pelle plate pour décoller la terre de la coupe, la jeune femme insiste. Elle, elle n'a absolument pas besoin de forcer avec sa truelle pour trouver cette coupe. Elle lui fait à nouveau part du risque de l'endommager avec ce gros outil et précise qu'ils pourront la rectifier ensuite si de la terre de remblais reste accrochée.

4 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ENCORE BÂCHÉ

Les mouvements d'Isabelle sont plus lents encore. Elle travaille à nouveau sur le dessus de la coupe tout en tranquillisant Gaëlle. Elle lui précise que tout ceci sera repris après. Elle est toutefois moins sereine concernant son voisin de droite. Les pelletées successives de Benjamin l'inquiètent. Étant accroupie, son visage voit en effet passer de près le tranchant de son outil. Benjamin se veut rassurant et s'éloigne de quelques pas tout en ajoutant qu'il essaie de faire bien attention à elle. Après quelques minutes de décapage supplémentaire, la jeune femme regarde autour d'elle, constatant l'avancée du travail dans cette zone.

Émile remonte inopinément sur le Gravettien, lui qui était bien en deçà, sur un niveau plus profond. Il donne de larges coups de houe le long de la coupe, à l'emplacement même où se trouvait Benjamin il y a quelques minutes, avant qu'il ne s'absente pour aider à vider une brouette. Isabelle le regarde et lui demande de reprendre également de l'autre côté, ce qu'il accepte. En moins d'une minute, il fait retomber plusieurs dizaines de

litres de terre dans la fosse juste à côté, un volume bien ridicule pour l'engin qui l'avale instantanément au signal d'Émile. En un tour de bras mécanique, c'est ainsi l'équivalent d'une brouette qui est évacué. En parallèle, Isabelle indique aux autres fouilleurs qu'un dégrossissement à la truelle est bien suffisant. Le travail continue avec ses deux voisins et, comme pour accélérer le mouvement, la jeune femme demande si une rangée de six seaux peut être posée devant eux.

Rapidement, le haut de la coupe paraît plus lisse, la plupart des mottes de terre instables sont retirées.

Benjamin, qui est revenu depuis, s'interroge à nouveau sur l'emplacement de la jonction entre le remblai et la coupe. Isabelle insiste avec la pointe de sa truelle : piquer avec précaution sur le haut de la coupe permet de décoller facilement le remblai.

ISABELLE

Ça se détache tout seul tu vois.

DAN et Benjamin suivent ainsi ses conseils puis sortent quelques minutes de la zone afin d'aider à vider les brouettes.

[Émile revient outillé de sa houe. En un coup, il décolle une motte qui correspond au remplissage d'un seau et à plusieurs dizaines de petites pelles patiemment remplies à l'aide de la truelle.]

Isabelle se redresse et, avec plus d'insistance que la première fois, elle le regarde faire. En quatre lancés de houe, il aligne la coupe de la partie sud avec celle de la partie nord sur laquelle le trio s'attèle depuis un moment. Celui-ci repart aussi brusquement qu'il est arrivé pour surveiller la progression du travail de la pelleteuse, laissant ainsi la jeune femme dubitative.

ISABELLE

(sourcils redressés, une certaine incompréhension palpable)

Bon.

Elle se réaccroupit sans rien dire, laissant alors Dan dégager la terre du côté de la pelleteuse. Extrait 2]

Gaëlle demande à la jeune femme si elle souhaite boire de l'eau, ce qu'elle décline en souriant. Lorsque Benjamin revient, il constate l'avancée flagrante du travail sur la coupe. Isabelle, rieuse, précise qu'Émile est passé par là et lui indique ensuite un autre emplacement le long duquel la terre est encore meuble. La coupe est presque nettoyée sur tout son côté à l'est. Isabelle se redresse, le souffle court, les mains sur les hanches et le regard balayant le rebord. Lorsque Gaëlle lui propose un relais, elle accepte immédiatement et la remercie. Sans s'arrêter vraiment, elle enchaîne et vide le premier seau que ses collègues lui tendent. Elle conseille sa remplaçante qui agit prudemment sous ses yeux attentifs. Un éclat de silex est récupéré dans la terre stérile. Elle indique qu'il doit être relevé, de la même façon que tous les vestiges qui ne sont pas en place et qui pourtant se retrouvent dans la terre de labour. La jeune femme se dirige sous la tente d'où elle interpelle Sarah. Elle cherche les carnets à souche afin d'y noter les coordonnées de la zone, mais celle-ci lui assure que tous ont été laissés à Pincevent et qu'il n'y en a pas ici.

ISABELLE

On a du papier, c'est pas très grave.

Munie d'une feuille pliée en quatre, elle rejoint alors Émile, toujours occupé face à la pelleteuse. Elle le questionne sur l'emplacement des carrés par rapport à la zone sur laquelle Gaëlle est en train d'intervenir. Dan interpelle la jeune femme et lui confirme la présence de carnets à souche. Ils ont été rangés. Elle retourne vérifier et le constate : ils sont bien là ! Elle note les coordonnées du niveau sur son papier puis prévient tout de suite Sarah.

Gaëlle hésite à récupérer la pièce en silex qu'elle vient de trouver.

ISABELLE

Tu peux la prendre. Elle n'est pas en place, t'inquiète pas. J'ai mis le carré. J'ai mis la section. C'est parti.

Sur ces conseils avisés et à nouveau très rassurants, Isabelle récupère la pièce, la glisse dans un sac zippé et se tourne vers Sarah, assise sur une malle métallique. Elle lui demande

des précisions concernant d'autres éléments à indiquer au stylo. Sarah lui répond succinctement puis lui montre où déposer le sachet sous la tente. En arrivant à l'emplacement désigné, elle constate avec enthousiasme la présence d'un autre sachet.

ISABELLE

Ah oui, il y en a déjà une. Ah ! Il y a une coquille !

Elle la regarde en souriant et la repose respectueusement à côté du sachet. Elle range ensuite dans la trousse le matériel dont elle vient de se servir et retourne à l'extérieur de la tente.

5 - EXT./JOUR - EN RETRAIT DE LA ZONE EXCAVÉE

Les mains sur les hanches, Isabelle constate que Gaëlle et Benjamin travaillent toujours. Un relais est proposé aux fouilleurs qui attendent.

La majorité des bénévoles s'est en effet arrêtée et chacun est assis autour de l'espace principal, patientant silencieusement ou discutant ensemble de choses et d'autres. Deux répondent positivement et avec enthousiasme tandis que les autres ne sourcillent pas.

Sur cet accord, Isabelle se dirige vers Émile et Olivier. En se rapprochant du niveau le plus profond, elle constate avec surprise la taille imposante de la zone excavée.

ÉMILE

(ton amusé et ironique, main devant la bouche)

Oh bah merde, on s'est trompé de mètre !

La jeune femme précise que le fait de ne pas avoir été présente l'an passé lui donne l'impression que la zone est plus grande. Pierre lui tend une bouteille d'eau. Elle la prend instantanément et, après avoir essuyé rapidement le goulot, se désaltère. La chaleur rend sa peau brillante et rougie. Elle piétine un peu, regarde autour d'elle puis décide de récupérer l'appareil photo. Elle couvre la suite de l'excavation à la pelleuse en restant à proximité. Elle précise en souriant s'appliquer tout

particulièrement comme s'il s'agissait de photographies d'art. Ce faisant, elle finit par constater l'abandon général du nettoyage de la zone fouillée et de la coupe est. Sans rien dire, elle interrompt ses photos et reprend son matériel afin de terminer le travail. JEREMIE la rejoint tout de suite. Ils sont tous les deux accroupis et, en plus de la coupe, peaufinent également le décapage de la bêche pendant quelques minutes. Isabelle tourne sur elle-même et vérifie le niveau avant de jeter un coup d'œil vers le plus profond. En posant ses outils sur le côté, elle indique à ceux qui sont assis face à elle que le matériel doit être nettoyé au fur et à mesure. Cela ne suscite une réaction que de la part de deux personnes qui l'accompagnent alors dans cette tâche.

La truelle sur le tranchant des autres outils en métal produit un son strident qui en fait grimacer certains. Le matériel éparpillé est réuni sur le bord au nord de la zone excavée.

Isabelle repère une dernière petite fosse à dégager au sud. Elle reprend sa truelle et son seau afin de terminer le nettoyage sur ce coin de la bêche. Par mégarde, elle échange son outil avec un autre posé juste à côté et appartenant au géomorphologue, Olivier, qui se tient les deux pieds sur le niveau profond. Le visage presque à la hauteur du rebord gravettien, celui-ci s'en aperçoit et le lui fait gentiment remarquer. Il lui indique la spécificité du manche qui est tout de suite examiné par la jeune femme.

ISABELLE

(sourire, mimant d'une voix frêle
l'état d'un enfant pris la main
dans le sac)

Oh ! Il y a écrit Olivier...

Elle admet sur un ton plus sérieux que, pour un spécialiste comme lui, il est tout à fait utile de se soucier de ses propres outils. La fosse est donc évacuée de son sédiment stérile à l'aide de la truelle initiale. Benjamin la rejoint pour l'aider à vider ses seaux au fur et à mesure. Une demi-douzaine d'autres lui est ensuite apportée. Elle est amusée de cette soudaine générosité et son sourire creuse de longues fossettes sur son visage : elle n'est pas sûre de pouvoir tous les remplir, dit-elle. Une fois la petite fosse nettoyée, elle reprend les rebords de la coupe à l'ouest qui n'avaient pas été suffisamment peaufinés. Mazdak se tient à ses côtés pour l'aider.

Cette dernière étape l'oblige à broser avec précaution les bords du sol de fouille que la bâche propre permet maintenant d'entrevoir.

Le niveau gravettien semble prêt à être dégagé. En attendant le signal du chef de chantier, les outils sont à nouveau à nettoyer. Depuis une dizaine de minutes, les autres membres de l'équipe se sont remis au travail. Munis de truelles, ils racle le bord de la fouille, c'est-à-dire la couche superficielle de l'humus aux abords de la zone principale.

Isabelle profite du fait que chacun soit affairé à cette tâche lancée par Émile pour s'arrêter une minute, souffler un peu et boire.

6 - EXT./JOUR - SOUS LA TENTE

Isabelle part récupérer sa casquette qu'elle enfile en y coinçant bien ses cheveux.

ISABELLE

Ça tape putain. Faut que je me protège du soleil. J'ai chaud.

(jette en regard devant elle en souriant)

Tu vois, c'est ça que j'appelle faire le plombier. Même ma petite fille, elle sait ce que ça veut dire, on lui a appris.

Les mains sur les hanches, elle s'étire un peu le cou et s'avance en regardant les autres travailler. Elle remarque Mélodie et lui indique comment tenir correctement sa truelle pour bien aplanir les bas-côtés et ainsi désherber les abords du niveau. La jeune femme s'empare ensuite d'une pelle posée près d'elle et aide Benjamin et Mazdak à évacuer la terre qu'ils dégagent à la houe. Elle se retrouve à nouveau en difficulté avec cet outil et en rit. Il faudrait adapter sa taille à celle de l'individu qui le tient, dit-elle. Benjamin ironise en précisant qu'il existe des petites pelles plastiques.

ISABELLE

(sourire et petite voix)

Mais voui. J'aurais dû prendre la pelle de mes enfants.

Afin de se faciliter la tâche, elle donne des coups de pied sur l'arrière de son outil et remplit ainsi davantage chacune de ses pelletées. La brouette est pleine et lorsqu'à nouveau elle sollicite poliment quelqu'un pour aller la vider, peu de réactions se laissent entendre. Benjamin part le faire immédiatement.

L'étape du désherbage s'achève collectivement, jusqu'à ce qu'Émile indique que le niveau gravettien sera à débâcher. Aussitôt dit, aussitôt fait : le groupe s'empare des bords de la première bâche et commence à la soulever en suivant les premières consignes de Sarah qui parle bien fort.

La bâche est située du côté est et Isabelle donne quelques conseils pour le côté ouest afin que celle-ci soit enroulée avec précaution puis transportée plus loin.

Émile arrive en renfort et aide à soulever ce côté-là, *a priori* plus lourd. Vient ensuite la zone la plus fragile sous laquelle le niveau archéologique se trouve. Plusieurs bâches, une planche et quelques cales en bois sont à retirer.

Émile demande à Isabelle de couvrir l'ouverture du niveau en prenant les photos, ce qu'elle accepte de faire tout de suite en allant chercher l'appareil d'un pas rapide. Elle tourne autour des différents côtés de la zone et repère instantanément un trou dans la bâche posée juste au-dessus de l'espace le plus sensible. Elle le signale alors en criant à ceux qui la soulèvent.

Le niveau gravettien se retrouve ainsi à l'air libre.

ISABELLE

(en criant)

Et magnifique spectacle ! Un peu d'émotions ! Et non... Ils s'en foutent ! Tout ça pour ça...

Elle rit puis se concentre à nouveau sur l'objectif de son appareil. Elle semble interloquée lorsqu'elle constate qu'Émile retire de petits morceaux de plastique éparpillés au centre.

Émile, ennuyé, s'aperçoit qu'un terrier a détérioré une partie du sol. Le rongeur a ainsi laissé derrière lui des fragments de plastique rognés. Pendant ce temps, la pelleteuse s'affaire toujours.

Le regard d'Isabelle suit attentivement le bras de l'appareil puis se dirige vers Pierre qui se trouve sur le niveau adjacent, plus profond. Il porte des lunettes de soleil, et la jeune femme s'interroge ouvertement sur leur utilité. Suite à cette remarque, qui ne suscite par ailleurs que peu de réactions chez Pierre, elle continue ses photos en s'approchant au-dessus du niveau désormais découvert dans sa totalité. Mélodie se questionne sur la présence du terrier. Sarah répond avec insistance et commence ses explications, coupant Isabelle dans les précisions qu'elle s'apprêtait à donner.

[Émile réunit les fouilleurs autour de la principale zone excavée, celle qu'il appelle : locus 1. Il propose alors une lecture succincte du niveau en explicitant la nature des vestiges qui se trouvent particulièrement concentrés sur 4 m² ainsi que les actions qui seront à mener dans la zone.]

Isabelle reste attentive aux explications.

ÉMILE

Vous allez voir que c'est très vite passionnant parce que c'est vraiment de la fouille fine. Vous avez quasiment pas de boulot à faire. C'est aussi du nettoyage et il faut être hyper précis. Extrait 3]

La jeune femme finit par s'éloigner pour observer Olivier qui est occupé au lissage du haut de la coupe nord du niveau le plus profond. Émile interpelle alors Sarah, JESSICA puis Isabelle. Il leur propose de surveiller la zone centrale tout en encadrant les fouilleurs. Cette dernière repose l'appareil photo et se rapproche de l'espace principal. Elle attend qu'Émile ait terminé ses explications avant de lui demander des précisions concernant le nettoyage et les carrés de fouille à tami-

ser. Elle transmet ces précisions à Jessica et commence à donner les premiers conseils aux fouilleurs : marcher pieds nus sur le sol de fouille, nettoyer ses outils au fur et à mesure, etc.

7 – EXT./JOUR – AU BORD DU NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

[La jeune femme nettoie ses propres outils, retire ses chaussures et commence à délivrer les premières prescriptions concernant les formalités du nettoyage à effectuer. Elle descend pieds nus sur le niveau et passe voir les bénévoles qui travailleront le long de la coupe à l'ouest un par un.]

Quant à Sarah, elle s'est déjà chargée de réunir trois fouilleurs du côté est.

À LAURE, une hispanophone, Isabelle parle en anglais. Celle-ci n'est pas très à l'aise, mais parvient parfaitement à se faire comprendre. Elle gratte légèrement la surface devant elle afin de bien montrer ce qu'elle entend par régularisation. Elle insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'il ne faut pas surcreuser le niveau. Extrait 4]

Émile interpelle soudainement la jeune femme sur un ton très irrité. L'ordre est clair : deux novices doivent s'éloigner tout de suite de l'espace central à côté duquel ils ont commencé le nettoyage. Voyant qu'Isabelle est déjà affairée, debout du côté ouest, auprès de trois autres fouilleurs, il reproche alors à Sarah de tourner le dos à la zone la plus fragile sans vérifier que tout le monde est bien réparti. Sarah s'en défend, supposant que l'encadrement des deux bénévoles à sa gauche l'en empêchait, une justification qui agace d'autant plus Émile.

Isabelle fait de son mieux pour placer OSCAR et Émile. Elle hausse la voix et reprend les choses en mains. Elle est momentanément détournée par Gaëlle qui lui demande de regarder son carré. Oscar la sollicite également pour savoir où il doit finalement se tenir.

Une fois tous les fouilleurs bien répartis, leur emplacement forme deux rangées qui se tournent le dos.

Isabelle vérifie auprès de Jessica qu'elles disposent toutes deux du matériel pour commencer à travailler sur l'espace le plus sensible, avec Mazdak. Il manque des sachets, des mousses, des pinceaux, des petites pelles, quelques outils de dentiste et des crayons que la jeune femme se propose d'aller chercher. Une fois revenue, elle s'assoit du côté est de la zone, face au niveau, à genoux, et dicte à haute voix ce qu'elle doit écrire sur l'étiquette attribuée à chaque carré duquel des vestiges seront démontés.

ISABELLE

(parlant fort et appuyant sur chaque syllabe)

- Or-me-sson 20-14. Sec-tion 2. Lo-cus 1. D-28. Nettoyage sur-face.

Cette première étiquette est remplie pour Jessica, mais les sachets qu'elle a récupérés sont trop grands. Elle demande alors à Benjamin de bien vouloir lui en chercher d'autres de petite taille pour y glisser l'étiquette qu'elle vient de légèrer et celles qui suivront. Elle reste silencieuse, en regardant les fouilleurs qui travaillent face à elle. Une fois ce premier élément prêt, elle questionne Mazdak sur les coordonnées des carrés afin de vérifier qu'elle ne se trompe pas. À nouveau, elle dicte les indications à haute voix et demande si ses collègues sont d'accord. Silence radio.

ISABELLE

Bon, alors je suis d'accord avec moi-même.

Elle regarde face à elle puis décide de se positionner sur un autre carré afin de ne gêner personne. Elle rédige son étiquette et constitue sa propre pochette. Émile, qui se trouve sur le niveau en contrebass, l'interpelle. Il lui indique de bien laisser le sédiment récolté dans le seau s'il n'y a pas assez de place dans les grands sachets. Isabelle ne semble pas avoir compris la consigne et Jessica intervient en la clarifiant : si le sédiment tient dans un sachet, il sera tamisé à Pincevent et s'il se retrouve en quantité dans un seau, il sera tamisé sur place.

ISABELLE

OK. Je n'avais pas compris ça, mais je pense que c'est toi qui as bien compris.

La jeune femme récupère ensuite deux pinceaux posés par terre en précisant ironiquement qu'elle les vole. Elle prend aussi quelques outils dans le seau de Mazdak.

ISABELLE

T'en as aussi des petits pinceaux.
Je peux me servir camarade ? Merci !

Il sourit amicalement en guise de réponse, visiblement amusé par sa spontanéité. La jeune femme se place à la gauche de Mazdak, au-dessus du niveau gravettien. Immédiatement, elle prend conscience de la dangerosité de la situation. Elle se trouve à 1 m 50 de la pelleteuse et ne porte ni gilet ni casque. Elle verbalise le fait de ne pas être rassurée, mais finit par s'allonger sur le ventre, la tête et les mains plongées dans le sol, au-dessus de la zone la plus dense.

ISABELLE

(en riant)
Hey là ! Oh ! On ne ménage pas ses camarades !

Elle se redresse après quelques minutes. N'étant franchement pas rassurée de la situation, elle demande à Mazdak de se décaler un peu sur sa droite pour qu'à son tour elle puisse le faire et s'éloigner de l'engin qui s'active tout près d'elle. Le godet est maintenant tout près, presque au-dessus de sa tête. On lit son ombre sur le corps d'Isabelle. Celle-ci reprend un ton grave et part mettre un gilet fluorescent, affirmant ne pas vouloir tenter le diable. Elle retourne alors sous la tente afin de préparer un nouveau sachet pour le prochain carré sur lequel elle s'apprête à fouiller. Une fois revenue, elle s'y accroupit en demandant si quelqu'un n'aurait pas une aspirine, ce à quoi Dan répond par la positive. Elle se dirige une nouvelle fois sous la tente pour le suivre et récupérer au passage un clou qu'Olivier vient soudainement de lui demander de rapporter, ce qu'elle fait dans la foulée. Lorsque Dan lui tend le cachet, elle le remercie à plusieurs reprises avant de boire une grande rasade d'eau. Elle retourne rapidement à la

préparation de ses sachets, soulagée à l'idée que sa migraine s'atténue.

8 - EXT./JOUR - SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

En descendant sur le niveau, Isabelle encourage les fouilleurs devant elle. Elle rejoint son nouveau carré tout en regardant attentivement le sol sur lequel ils agissent. Elle pose sa mousse, ses genoux, le seau qui contient son matériel et se met immédiatement au travail avec le pinceau qu'elle passe avec précaution. Son outil de dentiste lui sert à dégager finement les contours de vestiges apparents. En replaçant le sédiment balayé dans son seau, elle prévient son voisin, Jérémie, qu'ils ne doivent pas mélanger les leurs, car ils ne se tiennent pas sur le même carré. La jeune femme procède ainsi à l'outil de dentiste ce qui produit du sédiment qu'elle nettoie dans la foulée à l'aide du petit pinceau. Elle récupère ensuite le sédiment avec une petite pelle fabriquée à partir d'un tube de lessive liquide découpé en biseau. Une fouilleuse sollicite Isabelle pour savoir où se trouvent les punaises permettant de repérer les vestiges apparents. Celle-ci se redresse et en indique l'emplacement, avant de replonger, tête baissée, sur le travail de son niveau. Au fur et à mesure de sa progression, elle change la position de son corps, préférant tantôt se mettre à genoux, tantôt sur les fesses ou accroupie. Elle replace son matériel afin qu'il ne gêne personne.

Les rayons du soleil se font plus lumineux.

Isabelle se lève, regarde le niveau puis demande les punaises. Aucune réponse. Dan relaie sa question d'une voix forte. Il lui dit qu'elles se trouvent avec les fouilleurs travaillant en contrebas. La jeune femme ne rétorque pas, l'air pensif, debout et les bras sur les hanches, attendant que la personne qui se porte volontaire pour aller les chercher revienne. Elle la remercie puis pique quelques punaises sur le niveau. La zone sur laquelle elle se concentre semble un peu perturbée. En passant son pinceau, Isabelle veille à maintenir en place avec le doigt les quelques éclats de silex mobiles, c'est-à-dire détachés du sédiment dans lequel ils étaient auparavant pris. Mazdak évoque simultanément l'importance des dégâts causés par les perturbations du terrier présent dans son carré.

ISABELLE

(sans lever la tête)

Monsieur Rat est passé par là aussi.

Isabelle place des punaises près des vestiges qui ont le plus bougé. Gaëlle la sollicite pour savoir si elle a le droit de se retourner, ce que valide cette dernière à condition qu'une mousse sous ses pieds l'empêche de salir la zone qu'elle a nettoyée. Elle se remet ensuite au travail et continue à balayer ce qu'elle désigne comme un carnage. Elle répète à son voisin que le seau à ses côtés est le sien. Maria indique à Isabelle qu'elle vient de finaliser sa zone. Cette dernière lui répond qu'elle doit terminer ce qu'elle a commencé à faire. En se replaçant, elle se tient la tête quelques secondes. Elle se redresse afin de prendre un peu de recul et passe son pinceau très légèrement sur la petite zone dont elle vient de s'occuper. Elle se baisse ensuite à nouveau en se concentrant sur un autre coin où l'outil de dentiste est nécessaire.

9 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

Tout en fouillant, elle tend une oreille attentive aux blagues qu'Olivier crie à Jean-Marc. Il se moque d'un petit éboulement que son engin vient d'entraîner. Il l'associe à sa prise de poids, à son régime manqué ou encore au deuxième pain au chocolat qu'il a mangé ce matin.

ISABELLE

(en riant)

C'est toi qui dis ça ! T'as un gros trou à ton pantalon hé !

Elle continue à suivre un peu leurs échanges, amusée, tout en restant concentrée sur son sol. Gaëlle se questionne sur l'intérêt d'une petite marche de terre placée devant elle. Le mieux serait sûrement de ne pas la racler. Isabelle lui propose de la laisser comme elle se trouve. Jérémie profite du fait que la jeune femme se soit retournée pour lui demander conseil concernant l'avancée de son niveau. Elle le fait bien volontiers. À chaque fois qu'elle se relève, sa pénibilité est bien visible. Elle alterne entre différentes positions et se redresse régulièrement afin de se déplier. Elle concentre toujours son

nettoyage autour de la zone perturbée. Isabelle est à nouveau sollicitée, par Oscar cette fois qui vient de retrouver quelques fragments de silex. Elle lui explique la procédure pour qu'il tamise désormais son sédiment. Elle prévient Émile dans la foulée qui lui indique de bien laisser le matériel en place. La remarque est immédiatement validée, comme une évidence, mais Isabelle est surtout surprise de cette découverte.

ISABELLE

Tu t'en doutais toi qu'il y en avait qui allait sortir en dessous de ça !?

Émile persiste en affirmant que l'hypothèse n'est pas écartée, car aucune vérification n'a été effectuée depuis le démontage du niveau le plus haut. Isabelle insiste en disant que ce qui vient d'être trouvé est vraiment dans la continuité du niveau gravettien. Ce n'est pas du matériel épars. Sur cette remarque, elle continue les explications pour Oscar en attendant Émile qui décide de venir voir de plus près les vestiges tout juste sortis de terre. Il apporte le plan de la fouille qu'il discute, accroupi sur une mousse près de la zone de découverte. Ces éclats se trouvaient sous ce qu'il désigne comme un niveau de grosses caillasses. Isabelle hoche la tête en l'écoutant avec attention. Lorsqu'Émile évoque les mécanismes humains liés à la détérioration des niveaux archéologiques, la jeune femme s'accroupit en brossant délicatement autour des fragments de silex qu'Oscar a commencé à dégager légèrement. Une fois son collègue parti, elle reprend ses indications sur la façon la plus optimale de nettoyer sans surcreuser cette zone, c'est-à-dire sans créer de trous près des artefacts. Suite à cela, elle retourne à son travail initial, alternant toujours outil de dentiste, pinceau et petite pelle. Après avoir passé une demi-douzaine de minutes tête baissée, elle se redresse et regarde silencieusement son sol puis celui de ses voisins. Elle lance alors à d'autres fouilleurs qu'il faut simplement brosser la surface, pas plus, sans oublier de bien nettoyer ses pinceaux, ce qu'elle fait en même temps pour le sien. Elle le dépose dans son seau et, mains dans les poches, observe le niveau gravettien. Mazdak lui confie qu'un certain nombre de vestiges ont bougé et qu'il est nécessaire de les démonter rapidement afin qu'ils ne soient pas endommagés.

ISABELLE

(mains sur les hanches, les fossettes accentuées par son sourire)
Mais tu es doué pour le démontage du niveau gravettien. Tu as beaucoup de patience.

Mazdak précise qu'il préfère plutôt travailler sur les parties les moins denses du niveau, les abords de la zone notamment. Isabelle le lui confirme et lui adresse un clin d'œil complice. Ils rient tous les deux à l'idée de laisser Dan dans l'espace central.

ISABELLE

(mains tendues vers Dan, mimant ironiquement le geste d'une large générosité)
Dan, c'est pour toi !
(rires)

10 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

Isabelle repère plusieurs pièces fragiles et décide de les maintenir à l'aide de punaises qu'elle demande à ses voisins. Elle dit en choisir dont la tête oblongue est bien haute afin de pouvoir caler quelques fragments épars sur le sol. Elle propose ensuite d'arrêter, de nettoyer et d'aller manger. Elle sort de l'espace de fouille tout en commentant les zones sur lesquelles il reste encore du travail. Elle vérifie également que tous les seaux ont bien un propriétaire. La jeune femme a réuni son matériel et invite les autres membres du groupe à en faire de même.

Du côté du niveau le plus profond, les fouilleurs sont toujours affairés.

Les mains sur les hanches, elle les observe quelques instants puis lance le départ. Elle récupère son téléphone, car elle doit passer un appel à une amie avant de rejoindre le groupe pour le repas.

Les fouilleurs trainent un peu à se mettre en route et constatent l'avancée du travail effectué sur le niveau profond.

En regardant dans leur direction, Isabelle s'aperçoit qu'elle est la seule à avoir laissé son seau en plein milieu de la fouille. Gaëlle qui attend également à l'entrée de la tente remarque que le niveau général de la fouille est déjà descendu. Avec Gaëlle, elles échangent leurs impressions sur l'évolution toute relative de l'épaisseur du sol. Isabelle précise la sienne : il faut admettre qu'une proportion assez faible de vestiges fait immédiatement sens sur le terrain. Un ensemble de microvariations ne peut être compris qu'une fois les artefacts traités en post-fouille, affirme-t-elle alors. La jeune femme s'allume une cigarette et écourte la conversation en conseillant amicalement à Gaëlle d'aller manger avec les autres sans attendre plus.

ISABELLE

Votre temps de pause vous en sera amputé d'autant si vous n'en profitez pas, vous voyez. Pas par moi hein, par le chef, mais le connaissant, je préfère vous briefer.
(vers Dan qui fouille encore)
C'est pas la peine de faire du rabe hein. T'auras pas mille euros de plus à ta bourse. Va manger !

Elle s'éloigne pour passer son appel et rejoint ensuite le groupe qui s'est attablé sous la tente prévue à cet effet.

La table est dressée avec des assiettes en carton, des verres et des couverts en plastique. Des quiches et des salades froides en vinaigrette sont disposées.

En allant s'installer, la jeune femme tape sa tête contre l'une des barres transversales. Elle a perdu sa pince et assure, en se tenant la tête, que c'est la raison pour laquelle elle s'est cognée : avec ses cheveux détachés, elle ne voit plus rien ! En s'asseyant, les pieds de son tabouret s'enfoncent dans la terre. Ses voisins lui servent une part de quiche et de pain. Son corps s'affaisse à nouveau et, simultanément, sa fourchette se casse avant même qu'elle ne commence à manger, une situation qui fait rire les autres membres de l'équipe. Elle préfère alors se décaler légèrement. Les premières bouchées lui font pousser un soupir de soulagement.

11 – EXT./JOUR – SOUS LA TENTE DU DÉJEUNER

Avec Dan, ils évoquent un Congrès d'archéologie préhistorique en Espagne dans lequel ils interviennent en septembre et se questionnent sur l'heure respective de leur arrivée. L'air sérieux, la jeune femme précise qu'elle doit aussi assurer la rentrée de ses enfants. Elle reviendra des fouilles d'Ormesson le dernier week-end d'août et repartira dès le lundi après les avoir déposés à l'école. Son train est à midi. Une expression de déception se lit sur son visage. Responsable de session avec deux autres de ses collègues, elle dit espérer terminer rapidement la préparation de sa communication.

Jessica demande un Doliprane à cause de sa migraine matinale qui n'est pas passée.

Isabelle se confie sur la sienne.

ISABELLE

À chaque fois que je me levais ou que je faisais un mouvement, en fait, c'était horrible. Ça faisait « krrrr ». Je pense que ça a tapé pas mal ce matin et j'ai mis du temps à me couvrir. Je crois que c'est un début d'insolation que j'ai fait.

Le déjeuner continue. De grands bries et des yaourts circulent entre les fouilleurs. Émile, Olivier, Jean-Marc et Pierre reviennent du terrain et commencent à leur tour leur repas.

12 – EXT./JOUR – PRÈS DE LA TENTE DU DÉJEUNER

Isabelle reçoit un appel téléphonique et s'éloigne pour répondre.

Pendant ce temps-là, le café tourne et le dernier thermos est vidé.

En revenant s'asseoir, Isabelle raconte une trouvaille étonnante : des fragments d'animaux dépecés et encore frais ont été laissés dans des sacs poubelle éventrés à l'entrée d'un bois,

plus loin. Les fouilleurs en discutent, chacun essayant d'interpréter le sens de cet étrange dépôt. La jeune femme se sert un café lyophilisé et commence à ranger les thermos vides. Le temps d'une cigarette et l'ensemble de la table est débarrassé. Elle suit le groupe, en bonne dernière, chargée d'un sac poubelle rempli des restes du repas. Elle le ramène jusqu'à la tente et en profite pour finir sa cigarette, enlever sa polaire et s'attacher les cheveux avec la pince qu'elle vient de retrouver.

Le niveau gravettien est vide et peu de fouilleurs sont présents sur la parcelle.

Isabelle demande aux quelques personnes près d'elle si des ordres particuliers ont été donnés. *A priori*, aucun changement de procédure n'a été décidé, lui dit-on. Elle retire ses chaussures et rejoint lentement sa zone. Sa mousse est posée sur le sol et elle installe petit à petit son matériel, tout en regardant autour d'elle, un peu béate. Elle donne ses consignes de nettoyage à l'une des fouilleuses que guidait Sarah ce matin. Elle insiste ainsi sur les mêmes points que ceux soulevés auparavant, c'est-à-dire la nécessité de laisser le niveau propre. Elle répartit les autres fouilleurs qui reviennent au comptegoutte.

13 - EXT./JOUR - SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

D'une voix calme, elle indique à Mélodie qu'elle doit donner ce qu'elle appelle des petits coups de plume sur la zone du niveau dont elle s'occupait ce matin. À Jérémie, elle lui montre l'emplacement de l'espace qu'il doit nettoyer. Elle précise que personne ne doit passer près du foyer sur lequel elle s'affaire elle.

Mazdak et Maria se sont remis au travail et cette dernière s'est d'ailleurs rapprochée du périmètre central, celui du foyer. Elle se retrouve accroupie quasiment au même endroit où se trouvait Isabelle. Lorsque celle-ci se réinstalle, Maria recule. Sarah est revenue et reprend Mélodie en lui indiquant que sa zone de nettoyage est inadaptée. Elle risquerait selon elle de salir une aire adjacente déjà propre.

ISABELLE

De toute façon, on est plus qu'il n'y a de travail à faire.

Isabelle termine la répartition de chacun en rationalisant les emplacements afin que tout le monde puisse travailler sur le niveau.

SARAH

Est-ce qu'il serait pas plus intelligent de mettre d'abord la structure avant d'entamer tout le nettoyage du Gravettien ?

Elle dit alors craindre un accident. Un pas de côté de l'un de ceux qui porteraient la structure pourrait faire tomber une partie de la coupe. Jessica lui répond en précisant qu'elle ne peut pas être mise maintenant et Pierre abonde en ce sens.

Isabelle reste silencieuse et, comme ses collègues, assez dubitative face à cette proposition.

ISABELLE

S'il y a un accident, ce sera sur la responsabilité d'Émile.

Toujours avec beaucoup de minutie, Isabelle reprend le nettoyage et se rend compte que certains fouilleurs ne font rien. Elle sollicite directement Laure qui restait sur le bord de la coupe. Elle se redresse et lui donne rapidement et en anglais les mêmes consignes qu'à ses collègues concernant le nettoyage.

ISABELLE

Ça va ? Personne n'est dépourvu ?

Cette question lancée tête baissée ne suscite que les rires de Jessica. Isabelle est sollicitée quelques minutes plus tard par Maria, puis par Gaëlle qui prolonge une conversation en l'interrogeant sur sa spécialité de recherche, ce à quoi elle répond qu'il s'agit de l'industrie osseuse. Despina interrompt leur échange, car elle est restée sur le bord de la coupe et ne sait pas où se placer. Isabelle lui indique un emplacement, juste à côté de Laure puis reprend son propre nettoyage. En se redressant pour récupérer les punaises qu'elle demande à Maz-

dak, son visage se crispe. À chacun de ses mouvements, elle souffre de la migraine. Jessica l'interroge sur ce qu'il faut noter pour le sachet de prélèvement concernant le terrier qu'elle est en train de nettoyer. Isabelle lui conseille de bien préciser qu'il s'agit de perturbations liées aussi au débâchage et au piétinement et moins au rongeur. Une dizaine de minutes plus tard, Gaëlle demande à Isabelle d'identifier la nature d'un fragment dont elle n'est pas sûre. Cette dernière tourne doucement la tête, grimaçant à peine à cause de sa migraine et rétorque que l'artefact est un calcaire brûlé, ce qui ne nécessite aucune précaution particulière. Lorsqu'Isabelle demande à Mazdak s'il a également mal à la tête, il répond par la positive. La jeune femme l'incite à prendre un antidouleur. Elle prévient Émile qui passe près de la zone que plusieurs des membres de l'équipe ont pris un coup de chaud ce matin. Gaëlle se propose spontanément de leur donner du Dafalgan codéiné. Isabelle hésite en se demandant si Mazdak peut en prendre. Elle l'invite à rejoindre Gaëlle sous la tente et insiste.

ISABELLE

C'est très, très fort.

Un petit groupe s'est réuni autour de la boîte de médicaments et, munis d'une bouteille d'eau, Isabelle, Gaëlle, Mazdak puis Jessica avalent leur cachet. Chacun retourne ensuite à ses occupations. Isabelle replace sa casquette et s'accroupit au-dessus de son niveau. Elle se concentre toujours sur cette petite zone perturbée qui lui fait face. Elle demande à nouveau des punaises à Mazdak et s'en excuse.

14 - EXT./JOUR - SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

Émile arrive près de la zone et commence à réfléchir avec Jessica à une nouvelle répartition des travailleurs.

Isabelle se redresse et écoute tout en fixant l'aire sur laquelle Laure s'affaire. Elle lui réexplique comment fouiller précautionneusement tout en maniant délicatement sa truelle avec sa pointe. Elle doit pouvoir être tout aussi précise qu'avec un outil de dentiste.

Pendant ce temps-là, Mélodie et Jessica sont nommées pour aller fouiller sur un sondage, un peu plus loin. Sarah en profite

pour signifier à Émile que le travail à l'est du niveau gravettien est également terminé. Elle et sa collègue sont alors désignées pour le sondage. Le petit groupe déménage avec enthousiasme et dans un certain BROUHAHA.

Isabelle progresse dans l'excavation fine de sa zone puis doit répondre aux interrogations de Maria qui nettoie à ses côtés. Celle-ci ne sait plus dans quel espace et où s'arrêter. Isabelle hésite, gratte en surface devant sa collègue et constate que le principal est fait. Elle regarde autour d'elle quelques instants et se relève pour aller chercher une pelle plus large qui servira au nettoyage d'un nouveau carré qu'elle propose à Maria de fouiller légèrement. Elle invite alors les autres à se créer un cheminement d'entrée et de sortie du Gravettien, ce qui permettrait de ne pas salir avec ses pas les zones du niveau déjà propres. Elle constate également que celle laissée par les fouilleuses parties pour le sondage n'est pas terminée. En se retournant, elle aide un court moment Gaëlle à creuser devant elle. Elle lui propose d'observer ses gestes, délicats et saccadés, tout en décrivant la nécessité de procéder de la sorte. Après cette énième vérification, elle se lève et regarde à ses pieds, pensive. En se réasseyant à sa place, elle demande à Mazdak si tout va bien puis répond à Gaëlle qui la sollicite. La jeune femme reprend les mêmes explications, mais en anglais, pour Laure, avant de continuer son propre nettoyage au pinceau. Comme le relevé photo a été évoqué, Gaëlle s'interroge sur la possible utilisation d'une potence pour effectuer des photos, mais son interlocutrice connaît ce système surtout en contexte de laboratoire. Isabelle ne sait pas exactement quand et comment les photos vont être prises. L'urgence, précise-t-elle, est toutefois de mise maintenant que le niveau gravettien est à jour.

ISABELLE

(dressée, le regard dans le vague)

On est entre le nettoyage et la microfouille.

Isabelle se déplace légèrement sur le côté afin de mieux orienter son geste au sens des vestiges qu'elle doit dégager sans les fouiller réellement.

La progression du nettoyage s'effectue lentement. Les rayons du soleil se font plus intenses.

Isabelle se déplace à nouveau et après quelques minutes, regarde, interloquée, la zone de Maria et Despina. Elle vérifie leur emplacement et insiste sur le fait qu'elles ne doivent pas partager le même seau. Il est important, selon elle, que chacun soit responsable de son matériel de fouille, mais également du tamisage du sédiment. Cette courte précision est validée par les deux fouilleuses avant que la jeune femme ne se reconcentre sur son sol.

Gaëlle vient de terminer le nettoyage de sa zone et se propose d'en continuer une autre. Celle-ci correspond à l'endroit où le groupe du sondage est parti, et ce, en laissant une aire passablement propre.

Isabelle se redresse et l'accompagne afin de définir exactement ce qu'il reste à effectuer et où. Une fois assurée que Gaëlle est lancée dans cette tâche, elle reprend son propre nettoyage. Ses gestes gagnent du terrain vers le centre du niveau gravettien et cela oblige la jeune femme à s'appuyer de son bras pour se pencher suffisamment. Une pierre lui permet de faire reposer sa main. Elle se relève finalement, passe le pinceau sur une petite zone qu'elle repère et répond positivement à Despina lorsque celle-ci lui demande si son travail est suffisant. Elle l'invite à se déplacer légèrement afin de progresser et laisse la jeune femme se rapprocher de l'espace le plus dense. Isabelle continue puis se redresse au terme d'une dizaine de minutes. Elle fixe le sol. Sarah arrive et propose aux fouilleurs de boire de l'eau.

ISABELLE

Le soleil tape beaucoup.

Les bouteilles d'eau circulent entre les fouilleurs. Isabelle reste silencieuse devant sa zone, concentrée sur ce qui se trouve à ses pieds. Elle s'accroupit à nouveau tout en cherchant un pinceau suffisamment large qu'elle demande poliment à Despina. Isabelle retrousse le haut des manches de son t-shirt sur ses épaules. En parallèle, Gaëlle l'interpelle en la dénommant chef, car celle-ci pense que son balayage est terminé et a besoin d'une validation.

ISABELLE

(se retourne, grande inspiration,
ton grave et sérieux)
Moi je suis le chef de personne, je
précise. Le seul chef ici c'est
Émile.

Cette précision amuse légèrement Gaëlle qui attend le verdict, mains derrière le dos. Isabelle tourne rapidement autour de la zone, balayant du regard, de gauche à droite. Elle s'accroupit enfin afin de vérifier avec sa truelle s'il n'y a pas de matériel. Gaëlle se demande si les photos du niveau gravettien pourront être faites dès ce soir, si le nettoyage complet de l'espace en respectant ce délai est possible. Isabelle en doute fortement, car, pour le moment, il reste beaucoup de travail sur l'aire la plus sensible.

ISABELLE

Il faudrait qu'on soit plusieurs.
Le problème c'est qu'Émile il ne
veut pas que ce soit tout le monde,
mais là c'est trop long.

Gaëlle précise alors que la densité des artefacts qui se trouvent sur ce niveau lui rappelle sa seule expérience de fouille. Isabelle insiste pour que celle-ci achève uniquement le nettoyage de la zone périphérique sur laquelle elle se tenait. Elle réfléchit également au nombre de personnes qui pourraient s'affairer autour du sol le plus dense en matériel. Elle l'évoque avec Despina et la questionne sur le travail pour lequel elle serait le plus à l'aise. Elle revient ensuite en détail sur l'objectif d'une microfouille, sur ce qu'elle et Mazdak sont en train de faire. Elle précise qu'il s'agit de bien mettre en évidence la nappe de gravière prise dans le lœss.

ISABELLE

Donc si tu te sens pas...

Elle tient ensuite à préciser à Despina, hispanophone, que c'est une expression française. Elle dit vouloir simplement s'assurer que la jeune femme se sent prête à s'appliquer à cette tâche. Elle énumère les gestes à effectuer sur cette zone en détaillant les siens, par étape, afin que sa voisine reproduise le même processus.

MARIA

Et moi aussi je peux venir ?

Isabelle mobilise alors chacune des fouilleuses en les répartissant tout autour du niveau gravettien. Maria est ainsi placée toute proche de Despina qui, elle-même, travaillera près d'Isabelle. Quant à Gaëlle, elle doit s'installer à côté de Mazdak.

ISABELLE

(chaleureusement)

Mazdak, il est beaucoup plus rapide que moi. Tu vois, tout est magnifique. C'est le pro.

Elle brandit l'outil de dentiste qu'elle tient dans sa main droite. Elle regarde le jeune homme et précise qu'elle est très sérieuse en disant cela. Chacun se préoccupe ensuite des seaux qu'ils devront ou non partager en fonction du carré duquel ils extraieront le sédiment. Elle insiste auprès des trois fouilleuses sur le fait qu'elles ne doivent pas gratter, que cette tâche lui incombe à elle et à Mazdak et qu'elle n'hésitera pas à repasser derrière elles si cela s'impose. Elle détaille également le matériel nécessaire au travail à venir avant de solliciter Maria sur le croquis de la zone perturbée du niveau. Le terrier doit pouvoir être recensé sur un plan et pris en compte lors de la post-fouille. Elle prépare en même temps les sachets de la fouilleuse.

16 - EXT./JOUR - SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

Laure réapparaît tout juste. Isabelle semble en difficulté par rapport aux pourtours de l'espace qui est bien encombré par eux cinq. Elle hésite. Despina lui demande également comment s'occuper de l'os qui se trouve sur sa zone. L'archéologue s'affaire déjà au recensement et à la répartition des sachets de sédiments à tamiser tout en restant préoccupée par Laure. Elle réclame alors à Despina de lui laisser un peu de temps pour réfléchir posément à une seule chose à la fois.

ISABELLE

(en souriant)

Attendez. Excusez-moi. Je suis désolée, mais je suis un homme là. Je ne peux pas faire trois choses en même temps. J'ai oublié ma part féminine !

Elle se trouve en effet sollicitée sur plusieurs éléments à gérer simultanément et ne parvient pas à se concentrer. Elle prépare le sachet de Maria puis propose à Laure de rejoindre les autres fouilleurs du sondage. Elle s'accroupit ensuite aux côtés de Despina afin de lui expliquer comment agir au mieux autour des pièces les plus sensibles.

Le petit groupe se tient prêt à commencer. Mélodie arrive accompagnée de Laure et peine à lui fournir des explications dans un anglais intelligible. Elle essaie de lui dire qu'il n'y a pas assez de place pour qu'elle puisse travailler dans le sondage.

Isabelle détourne la tête dans leur direction lorsqu'elles s'approchent toutes les deux de la coupe. Despina traduit en espagnol les brèves explications de Mélodie avant qu'Isabelle ne décide de prendre la parole.

MÉLODIE

Nous, on a un petit trou pour cinq
et on rentre pas tous dedans. Toi
tu peux lui dire en espagnol.

Isabelle se lève et se rapproche. En regardant autour d'elle, elle questionne les fouilleurs du niveau châtelperrien afin de savoir s'ils n'ont pas besoin d'aide supplémentaire. Elle accuse les réponses négatives puis envisage le fait que la jeune femme puisse ranger les seaux.

ISABELLE

Émile ! T'as pas du boulot pour
Laure !

Silence radio. Le VROMBISSEMENT de la pelleteuse près de laquelle il travaille camoufle la voix de sa collègue. Benjamin souligne l'intérêt de pouvoir lui confier le tamisage des seaux. Ils se questionnent sur les carrés qui sont concernés

par ce traitement, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas complètement stériles. Isabelle se rend subitement compte qu'une zone périphérique a besoin d'être nettoyée. Elle l'annonce, visiblement soulagée. Le visage légèrement crispé, elle hésite encore quelques secondes, puis regarde Laure. Les mains sur les hanches, cette dernière attend qu'une consigne lui soit donnée.

ISABELLE

I have a job for you. You have a free place !

LAURE

What ?

ISABELLE

Here there is nobody.

L'incompréhension de Laure ne semble pas se dissiper et, sur un ton agacé, Isabelle répète sa phrase en l'articulant encore davantage, amplifiant par la même son accent français. Son irritabilité est alors palpable même si le haussement de voix est accompagné d'un large sourire, ce qui détend l'échange. Elle ironise sur le fait que son accent ne soit pas bon, et les deux femmes finissent par en rire. Dans un anglais appliqué, Isabelle donne ensuite les consignes à Laure, qui approuve systématiquement ce qui lui est détaillé. Isabelle arrête momentanément ses explications et à la suite de quelques HEUUU confus, elle s'éloigne subitement de la zone afin d'aller voir Émile. Elle lui expose ses arguments dans le bruit assourdissant de la pelleteuse. Avec fermeté, il affirme le fait qu'il ne faut que peu de fouilleurs autour du Gravettien et rétorque que Laure doit aller fouiller avec Sarah.

ÉMILE

(en criant)

Sarah ! Tu prends Laure avec toi !
Voilà. Y a pas de oui, c'est comme ça !

Isabelle sourit, approuvant le sens de la décision. Elle enjoint à Laure d'aller rejoindre le sondage tout en la remerciant.

ISABELLE

Y avait pas de place. Y a de la place maintenant tu comprends.

Isabelle rejoint le niveau en s'excusant auprès de Laure qui s'éloigne. Elle se rassoit aux côtés de son équipe et leur donne quelques conseils sur la meilleure façon de nettoyer les zones les plus perturbées. Elle se relève et, en regardant Maria, lui propose d'utiliser un plus petit pinceau que celui qu'elle a entre les mains. Elle se porte volontaire pour aller en chercher un.

[En revenant, elle marche sur le niveau sans respecter le cheminement qu'elle avait elle-même invité à suivre.]

ISABELLE

(un large sourire aux lèvres)
En fait, faites tout ce que je dis,
pas ce que je fais.

Elle distribue le pinceau et insiste à nouveau sur le caractère sensible de l'espace avant de se remettre au nettoyage. Tout en agissant, elle ne cesse de délivrer des conseils concernant les précautions à adopter lorsqu'un fouilleur se retrouve face à un sol aussi fragile. Il ne faut pas casser les mottes dans lesquelles risquerait de se trouver un vestige ou en déplacer un qui était en place. Elle fouille sur la zone de Gaëlle afin de lui montrer comment procéder et constate la présence de petits morceaux de plastique particulièrement délicats à retirer. Elle décide alors d'échanger sa place avec la jeune femme. Extrait 5]

Les explications sont distribuées en nombre. Les fouilleurs apprennent ainsi que les punaises servent à indiquer la présence d'un artefact remarquable, mais également de béquille quand celui-ci bouge un peu. La lecture des altitudes au théodolite, même si elle n'est pas encore nécessaire, sera mise en place dès le lendemain, précise-t-elle. Il faut donc prendre toutes les précautions nécessaires. Isabelle, après avoir transmis quelques informations simples sur la topographie du site, insiste sur l'importance de bien s'impliquer et s'appliquer dans la lecture sur l'appareil en question. Mazdak se demande alors si le niveau est déjà installé, ce à quoi la jeune femme répond par la négative. Elle s'arrête ensuite un instant sur la façon dont l'os peut être identifié et distingué des concrétions cal-

caires qui, parfois, lui ressemblent. Elle évoque sa spécialité, l'industrie osseuse, et les difficultés que la détérioration de ce type de matériel pose. Elle remarque au même moment que sa voisine de droite, Gaëlle, ne parvient pas à bien balayer sa zone, ce qu'elle pallie en nettoyant devant elle afin de lui montrer l'exemple. La jeune femme s'arrête de fouiller. Les échanges portent désormais sur la taille des vestiges qui sont démontés et des critères qui déterminent les différentes catégories de cotation associées. Son interlocutrice est demandeuse d'explications.

17 - EXT./JOUR - SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

Les yeux d'Isabelle balayent le sol. Cette courte pause lui laisse l'occasion d'engager une conversation avec Pierre sur la conservation différenciée des vestiges en fonction de l'action des fouilleurs et également de leur contexte d'enfouissement. Elle admet que l'os n'est pas le seul matériau qui se détériore, même si c'est surtout à lui qu'elle pense le plus. La jeune femme se reconcentre ensuite sur son travail. À plusieurs reprises, elle récupère un fragment *a priori* anodin qu'elle examine malgré tout soigneusement avant de le placer dans le seau. Elle propose également de faire une pause, ce qui ne suscite que peu de réactions, hormis la réponse négative de Maria.

La fouille continue donc. Les ÉCHANGES BRUYANTS des fouilleurs du sondage s'entendent jusque-là et contrastent avec le CALME des interactions sur le niveau gravettien.

Tout en balayant sur le sol avec son pinceau, Isabelle introduit avec humour l'idée qu'un petit aspirateur avec filtre serait un atout pour Ormesson, en matière de gain de temps et d'énergie. Elle s'arrête sur une concrétion qu'elle passe et repasse entre ses mains tout en la regardant attentivement, de près et sous toutes ses coutures. Elle hésite à voix haute, s'agit-il d'un os ou d'une concrétion de calcite ? Les indices alvéolés propres aux fragments osseux ne sont pas particulièrement lisibles sur ce vestige, ce qui la fait douter. Elle l'humidifie avec de la salive.

ISABELLE

Moi j'ai du mal aussi à la distinction.

Après l'avoir tourné dans tous les sens, elle décide de le placer dans le seau. Verdict : ce n'est pas de l'os. Cette décision lui permet de retourner à la fouille. Elle déplore le fait que beaucoup de fragments bougent puis plaint Mazdak qui se tient dans une posture bien plus fatigante que la sienne. Elle complimente à nouveau sa vitesse d'exécution malgré sa position et la densité des vestiges. En nettoyant, elle remarque que l'angle nord-ouest de la zone gravettienne est particulièrement fragile. Elle en avertit Despina et lui demande d'être très prudente lorsqu'elle passe son pinceau à cet endroit.

18 – EXT./JOUR – SUR LE NIVEAU ARCHÉOLOGIQUE

[Le nettoyage progresse bien et une interrogation demeure concernant la zone cendreuse du foyer. Le plastique de la bâche que le rongeur a laissé sur son passage est émietté parmi un sédiment de nature charbonneuse. La consigne donnée par Émile consiste à distinguer le premier, relevant de la perturbation, et le second, associé au niveau archéologique. C'est Gaëlle qui s'en chargera, non sans peine. La zone en question est située au centre du niveau et l'oblige à beaucoup se pencher au-dessus.]

Isabelle décide de s'en occuper. Extrait 6]

Sa main gauche s'appuie sur une large pierre plate posée sur le sol et, de sa droite, elle isole le plastique tout en félicitant Despina de son travail qui, simultanément, la sollicite. Elle récupère un sachet distinct que lui tend Gaëlle, ouvert, puis elle attrape les fragments.

ISABELLE

Effectivement, c'est une galère !

[...] Et on muscle ses fesses !

Gaëlle rit. Isabelle reste concentrée. Sa position est acrobatique. Elle place une mousse sur le niveau afin de pouvoir y poser son pied droit et se rapprocher de la zone en question. Elle récupère un pinceau plus fin, mais rapidement, ne pourra pas faire plus.

Le son de la pelleteuse s'arrête inopinément. Soupir de soulagement général. Le silence règne enfin en arrière-plan. Le net-

toyage touche à sa fin, surtout pour Despina et Gaëlle. Il reste encore celui à effectuer près de la coupe est.

ISABELLE

On n'est pas dans la précision. La preuve en est. Il y a des pièces qui ont un petit peu bougé [...]. Il y a forcément une perte d'informations qu'on doit accepter. C'est comme ça, c'est pas grave.

Despina et Gaëlle sont réparties sur une autre zone. Le sédiment des seaux qui appartient à un carré identique est mutualisé. Isabelle répète à Despina que tout doit être bien propre. Mazdak intervient en réclamant une pause, une initiative à laquelle seule Isabelle répond, par la positive. Cette proposition s'évanouit ensuite, la fouille et les conseils continuant d'être distillés au fur et à mesure des actions et des petites difficultés que chacun rencontre.

Despina et Laure sortent du niveau et s'arrêtent un peu.

Isabelle évoque ces graviers qui jonchent le sol. Elle affirme qu'ils doivent être conservés et relevés tout comme les autres vestiges. Gaëlle s'interroge sur les raisons qui expliquent l'importance donnée à ces petites pierres qui ont toute l'apparence d'éléments anodins. Les quelques réponses d'Isabelle laissent échapper les hypothèses encore discutées par différents spécialistes intervenant sur le site. Cette nappe de gravière pourrait se révéler anthropique, c'est-à-dire rapportée par l'homme et non pas liée à un dépôt naturel.

Des zones commencent à être considérées comme partiellement terminées. Maria s'inquiète, car beaucoup d'éclats se trouvent en vrac près d'elle, le long de la coupe qui la sépare du Gravettien. Elle ne sait pas comment procéder.

Isabelle propose à Maria de maintenir en place les plus gros éclats, car ils sont cotables. Cela signifie qu'ils mesurent plus de 1 cm. Le reste a totalement bougé, elle peut donc collecter le sédiment et les esquilles qui seront tamisés, précise-t-elle. Isabelle se penche au bord du vide, la pelle posée juste en dessous de la zone et le pinceau balayant le sédiment afin de le récupérer. Une fois ses conseils délivrés, elle retourne à son espace. Elle propose une nouvelle fois aux autres

de faire une pause et décide de s'arrêter. Elle sort du niveau et boit un peu avant de s'éloigner sous la tente. Mazdak est en train de prendre un café et lui confirme que l'eau du thermos est chaude. Isabelle confie sa fatigue, notamment à cause du fait de passer d'un truc à l'autre, comme elle le dit. La codéine a fait effet, mais sa migraine ne s'est pas totalement dissipée. Elle demande à Mazdak et Despina s'ils vont bien puis évoque un séjour qu'elle a effectué en Tunisie. Malgré de hautes températures, la chaleur ne l'avait alors pas autant affectée qu'aujourd'hui.

19 – EXT./JOUR – SOUS LA TENDE DU MATÉRIEL

Le sentier qui mène sur le plateau plus au nord et qui longe le bois est le secteur privilégié des fouilleurs pour effectuer leurs besoins.

Isabelle part s'isoler dans les bois et, au retour, évoque les tas d'ossements qu'elle vient de voir à nouveau.

ISABELLE

En partant, on ira voir s'il y a pas un macchabée avec le chevreuil ? Ça m'intrigue ce sac en partie enterré à moitié visible.

Elle admet qu'il peut s'agir d'un simple dépôt de chasse. En s'approchant, elle dit avoir vu un sabot dépasser et un métapode. Ce n'est pas tant pour les aspects écœurants d'une chair en décomposition qu'elle n'a pas ouvert les sacs – elle précise en avoir l'habitude – mais parce qu'elle imaginait un tas d'insectes et de vers repoussants à l'intérieur. En décrivant l'emplacement de cette découverte, elle hésite entre la droite et la gauche. Elle fait pivoter le haut de son corps d'un côté puis de l'autre afin de l'aider à se situer. Elle en rit et confie que ces doutes lui posent de nombreux problèmes pour la conduite en voiture. Isabelle est en effet en train de passer son permis. La suite de la conversation avec Gaëlle s'oriente vers ses difficultés et les questions relatives à sa formation en conduite automobile. La jeune femme s'allume une cigarette et argumente avec beaucoup de vivacité, retraçant ainsi quelques anecdotes. Deux éléments majeurs – qu'elle associe à une certaine maturité liée à son âge – l'empêchent de rester sereine dans cet apprentissage. Le premier concerne le fait de

l'intellectualiser vis-à-vis de ses conséquences, notamment par rapport à ses enfants lorsque celle-ci les conduira. Le second élément porte sur la situation d'apprentissage en elle-même avec son formateur. Isabelle dit être entourée d'apprentis comme elle, mais plus jeunes et s'est retrouvée confrontée à une hiérarchie imposante où le directeur de l'auto-école disait ne pas être là pour être gentil.

ISABELLE

Et demain, si je parle comme à des merdes à mes étudiants, il serait bien normal qu'ils se lèvent et qu'il y ait une émeute.

La jeune femme réproouve ainsi ce qu'elle appelle de la violence pédagogique qui est, selon elle, contre-productive. Elle s'allume une seconde cigarette.

20 - EXT./JOUR - SOUS LA TENTE DU MATÉRIEL

La conversation entre les deux femmes continue.

ÉMILE

On commence à sentir la fatigue ?

Isabelle l'affirme timidement, sans argumenter davantage. Il les invite à rentrer à Pincevent si elles le souhaitent, mais la jeune femme est surprise de cette proposition. Il n'est pas très tard. Gaëlle s'en étonne également, car la serre n'a pas encore été placée au-dessus du Gravettien. Les mains sur les hanches, Isabelle suit ses deux interlocuteurs qui se rapprochent du niveau et ajoute que le nettoyage n'est pas tout à fait terminé. Ils regardent l'équipe du Châtelperronien attelée à finir le travail sur cet espace. Isabelle écoute les échanges entre Gaëlle et Émile qui expose la stratigraphie des sondages ouverts dans la journée. La jeune femme hoche la tête et se concentre. Émile précise en souriant qu'il est essentiel de déterminer les limites de chaque sol d'occupation, que l'extension des niveaux peut enfin s'arrêter.

ISABELLE

(en souriant et en faisant un clin d'œil)

Bah ! Je croyais que t'en avais plus que pour cinquante ans, quarante-six ans !

Émile continue ses explications puis elle s'éloigne en direction de l'aire gravettienne où Mazdak et Maria sont restés. En souriant, d'une voix faussement réprobatrice, elle leur demande si tout le travail est fini puis observe le sol en constatant sa propreté. Elle interroge Émile pour savoir s'il souhaite qu'ils poursuivent le nettoyage, ce à quoi il répond que ce n'est pas nécessaire puisqu'il prendra les photos du niveau le lendemain matin, quand la lumière sera plus favorable. Benjamin intervient en désignant la zone le long de la coupe où le nettoyage lui semble imparfait. La jeune femme souligne plutôt le fait que l'état actuel du sol est satisfaisant et qu'il vaudra mieux attendre demain lorsque celui-ci sera plus humide.

Pierre arrive et regarde le sol du Gravettien.

PIERRE

Vous avez fait tomber la boîte de punaises ?

Isabelle sourit et répond négativement avant de lui demander s'il voit quand même quelque chose avec ses lunettes de soleil. Elle s'accroupit et, tout en grattant un peu à l'aide de son outil de dentiste, questionne Pierre sur ceux qui partent plus tôt que le reste de l'équipe pour préparer le dîner.

Avec dynamisme et sans prévenir, Émile sollicite le groupe pour déplacer la serre. Les seaux en bord de coupe qui contiennent une étiquette doivent donc être vite tamisés. Ceux dans lesquels se trouve le sédiment des zones stériles peuvent être vidés.

Isabelle enjoint les fouilleurs de cet espace à bien vérifier les étiquettes pendant qu'Émile presse tout le monde à finir et à dégager le passage pour poser la serre. La jeune femme s'active, ses gestes s'accélèrent. Elle collecte le dernier petit tas de sédiments, le place dans son seau et réunit ses outils. Puis sans empressement, elle récupère ses deux seaux et sort du niveau en confiant son matériel à Gaëlle. Elle jette un ultime coup d'œil au Gravettien avant de rejoindre la tente. L'une des malles métalliques dans lesquelles le matériel est

rangé lui sert de siège de fortune. Elle vide son premier seau dans un grand sacnet.

Émile appelle, crie et siffle, pressant ainsi les derniers fouilleurs du sondage à accélérer la cadence.

Isabelle referme le sacnet et se dépêche de mettre ses chaussures avant de se diriger vers le groupe. Elle se saisit de la barre en métal qui maintient le bas de la serre et, par petits pas de côté, s'avance, comme les autres, sur le pourtour du niveau gravettien.

La serre est maintenant installée et l'espace, entièrement abrité. Les fouilleurs restent tout autour à fixer quelques instants cette grande zone quadrangulaire désormais protégée du soleil et de la pluie. Cette brève contemplation ne dure pas. Émile demande avec énergie qu'on lui rapporte des cales en bois et d'autres outils pour poser les piquets et démarquer ainsi les contours du locus 1.

Isabelle se retourne, marche dans les pas de Benjamin parti chercher des cales. Elle vérifie s'il sait où elles se trouvent, ce qu'il lui confirme. Elle rejoint alors le sud du niveau et dos courbé, observe le côté le plus profond. La jeune femme se dirige finalement à nouveau sous la tente. Elle récupère les mousses posées au préalable sur la caisse et, ne sachant pas si elles sont à ranger directement dans les malles, les laisse sur les tréteaux.

La plupart des fouilleurs s'affairent. Émile enchaîne les ordres qu'il leur adresse, ce qui génère un certain fourmillement de la part de tous ceux qu'il désigne pour l'aider. Il faut aller chercher des cales en bois pour bien fixer la serre et installer des rubalises tout autour de la zone.

Face à ce soudain regain d'activité, la jeune femme n'est pas certaine qu'il faut ranger dès maintenant. Le RETENTISSEMENT de la masse sur les piquets en métal qu'Émile plante dans le sol sonne. Disposés régulièrement tout autour de la serre, ils servent d'appuis à la rubalise.

21 – EXT./JOUR – SOUS LA TENTE DU MATÉRIEL

Isabelle se consacre à la mise en sachet de son sédiment. Gaëlle part effectuer des courses d'appoint et l'interroge en amont sur les ingrédients qui sont éventuellement à acheter pour compléter le dîner. Cette dernière préfère que les denrées qui sont déjà dans le réfrigérateur soient utilisées en priorité. En évoquant les menus des jours à venir, elle invite à rester vigilant vis-à-vis de ceux qui ne consomment pas de viande. Une fois ses sachets préparés, la jeune femme collecte ses outils et les nettoie en grattant la terre séchée qui s'y est déposée. Ceux-ci sont ensuite ordonnés par type dans des caisses en plastique bleu. Ce faisant, elle récupère des outils non nettoyés et râle sur un ton léger avant de s'affairer au rangement des sacs qui contiennent les ustensiles du goûter : thermos, gobelets, etc. Quand tout est bien reconditionné, elle les réunit à la sortie de la tente. Les derniers outils sont répartis dans les caisses bleues. Isabelle vérifie ensuite l'ensemble des seaux de sédiment ainsi que le report des références sur chaque étiquette. Elle répartit enfin le sédiment dans de grands sachets qu'elle rassemble avec les précédents.

22 – EXT./JOUR – DEVANT LA TENTE DU MATÉRIEL

La jeune femme nettoie les gros outils, les pelles, les houes et les bêches.

Une fois tout le monde réuni, le chargement des grandes malles métalliques s'accélère et, progressivement, la tente se vide de tout le matériel qui la remplissait. La camionnette se gorge ainsi jusqu'au toit.

Ce soir-là, Isabelle monte à mes côtés, dans ma voiture, et nous discutons de la journée pendant les quarante minutes de trajet qui nous séparent de Pincevent.

CHAPITRE 1. SUR LE SOL ARCHEOLOGIQUE, ENTRE VIGILANCE ET DEVENIR CONSCIENT

Introduction

Une action de fouille effectuée avec un manque de prévenance peut avoir des conséquences rédhibitoires sur un sol archéologique fragilisé. Des vestiges sont susceptibles d'être balayés ou abimés par un geste trop rapide s'ils ne sont pas repérés progressivement. Au cours du premier jour de terrain que le prologue 1 relate, il semble que l'attention d'Isabelle n'est pourtant pas à chaque instant sous contrôle, et ce, malgré son expertise. Si la fouille archéologique suppose de rester attentif à ces moindres gestes, il ne va pas de soi lorsqu'il s'agit de maintenir des heures durant cet état tout en transmettant les principes aux débutants. Comment conserver une certaine vigilance au travail ? Je remarque que la jeune femme reconquiert continuellement son attention tout en communiquant aux autres travailleurs qu'elle forme les bases pour une fouille bien faite. Au fur et à mesure que les heures de la journée défilent, il y a quelque chose qui s'offre au travail qu'elle effectue tout autant qu'il lui résiste. Sa mobilité, ses doutes, ses silences et ses erreurs viennent relativiser l'idée qu'un niveau d'expertise puisse se mettre en place définitivement en fonction de facteurs externes. Les rôles attribués à chacun dans le travail, les expériences passées en fouille, les relations entre les travailleurs, etc. ne disent pas tout de la manière dont un individu va percevoir un niveau archéologique. Ce chapitre interroge directement les modalités perceptives de la matérialité en jeu au cours de la journée que je viens de décrire. Comment Isabelle y est-elle vigilante ? Que transmet-elle simultanément aux autres ? Pour répondre à ces questions, je dois revenir sur les enjeux collectifs qui président à l'apprentissage du travail de fouille, des murs de l'université au chantier d'Ormesson. Afin d'opérer ce changement d'échelle, je ne me recentrerai sur la journée du prologue n° 1 que progressivement, et ce, pour bien cerner les enjeux qui gravitent autour de l'expertise d'Isabelle. Je dois d'abord m'appuyer sur certains des discours que d'autres fouilleurs m'ont rapportés et qui me permettent de clarifier mes premières hypothèses.

[>Dan]: « Sur le terrain, la dureté au travail, c'est principalement physique. On doit être tout le temps concentré, avec des conditions climatiques qui sont parfois assez difficiles. Quand il fait trente degrés dehors, que le soleil nous tape dessus, qu'on reprend le travail après manger, que ça tape très dur et qu'on doit encore tenir tout l'après-midi comme ça, physiquement, il faut tenir. C'est pas évident et c'est tout à fait compréhensible qu'il y ait des gens qui soient plus aptes que d'autres à supporter un tel travail. La première campagne, j'ai fait les cinq semaines de suite. À la fin, j'étais cassé. Et c'est normal, il faut être capable de rester concentré du matin très tôt jusqu'au soir, parfois très tard. Surtout dans les dernières semaines, c'est pas du tout évident [...]. C'est une question de concentration. Il faut tout le temps être concentré. Il suffit qu'on ait un instant d'inattention et, du coup, on peut faire quelque chose qu'on ne pourra pas rattraper derrière. Être concentré comme ça, tout le temps, l'après-midi en pleine digestion avec le soleil, c'est difficile ».

[>?]: « Ça veut dire qu'avec la fatigue, tu vois moins bien les choses ? »

[>Dan]: « On est moins attentif. C'est comme quand on conduit une bagnole. Il ne faut pas s'endormir. Il n'y a pas un risque de vie ou de mort, mais on ne peut pas se permettre de laisser passer un truc. Si tu dois faire quelque chose d'un peu mécanique, démonter un niveau ou tout simplement détourner des pièces, tu te laisses embarquer dans un geste qui est un peu automatique et puis tu fais plus vraiment attention à ce que tu es en train de faire. Pour une activité répétitive sur un temps très long, il y a un vrai risque qu'au bout d'un moment le corps prenne le dessus. Il fait les trucs un peu à ta place et tu ne réfléchis plus vraiment. C'est à ce moment-là que tu peux te planter ».

[>?]: « Ça peut être des moments où t'es ailleurs ? »

[>Dan]: « Ouais, c'est précisément ça qu'il faut éviter. C'est pour ça qu'il faut être concentré tout le temps. Il faut éviter de se laisser disperser. C'est aussi une question de fatigue ».

Que signifie être attentif à la fragilité d'un niveau archéologique ? Si je choisis d'ouvrir cette première partie sur cette question, c'est parce que mes interlocuteurs me l'ont tout simplement soumise, tel un principe, une condition pour celles et ceux qui désirent travailler sur un chantier. Pour pouvoir agir sur un sol, il faut y faire attention. Ce que me confie Dan, un fouilleur expérimenté, fait particulièrement échos à cette injonction. Selon lui, certaines actions ne se rattrapent pas. Balayer ou gratter, quel que soit le faire, la transformation du sol s'avère rédhibitoire, voire fatale dans le cas d'actes manqués, malhabiles et, surtout, effectués

avec inattention. L'étymologie du terme attention — du latin *attentio* — renvoie à la tension de notre esprit vers quelque chose. Le mouvement sous-jacent à cette tension suppose qu'il soit dirigé, en l'occurrence vers cette fameuse fragilité autour de laquelle un ensemble de précautions gravite. Le travail comporte effectivement des risques et implique un maintien soutenu de ce mouvement. L'orientation de chacun vers ce sol correspondrait alors à des modalités d'action et de perception homogènes, car s'imposant d'elles-mêmes. Sur un chantier archéologique, le fouilleur devrait répondre d'une attention nécessaire en apposant sur le niveau ses gestes prudents. Les experts doivent les transmettre aux plus novices. Toutefois, comment ces derniers deviennent-ils attentifs ? Je pourrais penser qu'un déclic suffit pour que chacun agisse conformément aux façons de faire — attention — et d'être — attentif — les plus standardisées en archéologie.

Qu'est-ce qui nous rend attentifs ? Pour répondre à cette question fondamentale, je dois articuler à la fois la dimension consciente des phénomènes perceptifs et les aspects moteurs de l'activité qui y est liée. C'est au sein des expériences — de l'exercice de la pratique à sa passation — que je fais le pari de pouvoir décrire ce que devenir conscient de la vulnérabilité d'un sol signifie. Comment celui-ci est-il réellement perçu ? Y faire attention n'est pas qu'une injonction ou un conseil transmis verbalement puis appliqué simplement. Il ne s'agit pas non plus d'une idée subconsciente et abstraite. Pour le démontrer, je choisis de relater les situations qu'Isabelle traverse continûment. Retracer l'état attentionnel de la jeune femme par le biais de ses expériences vécues me permet d'aborder des questions à la fois d'ordre matériel, organique et relationnel.

Je serai ainsi guidée par Isabelle, à travers cette fenêtre sur le monde qu'elle m'a autorisée à suivre. Je l'y vois se mouvoir sans arrêt, au milieu des autres travailleurs, tantôt en interaction, tantôt seule. Une certaine dynamique cyclique autour du niveau gravettien, sans que je ne sache encore la caractériser, est déjà perceptible dans la description du prologue 1. La jeune femme y revient tout au long de la journée, d'abord comme observatrice le temps de l'excavation à la pelleuse, puis en tant que fouilleuse experte lorsqu'elle procédera au nettoyage de la zone tout en formant un petit groupe de débutantes. Si le devenir conscient est l'un des fondements de la problématique de ce chapitre, c'est bien à partir des expériences d'Isabelle que je peux décortiquer deux types de phénomènes : d'une part, la façon dont un sol daté de plusieurs milliers d'années est progressivement perçu et, d'autre part, la façon dont cette perception est transmise.

J'ai choisi de construire mon propos en trois sous-chapitres. Le premier répond tout d'abord à la nécessité de bien cerner celles et ceux avec qui Isabelle s'affaire sur le site. En tant que préhistorienne et tout particulièrement chargée de former les fouilleurs qui possèdent peu ou pas d'expérience, elle est amenée à agir aux côtés d'étudiants en archéologie. D'où viennent-ils et qu'est-ce qui les pousse à travailler durant plusieurs semaines sur un chantier de fouille ?

De là, je commencerai à analyser la façon dont les premiers repères matériels leur sont transmis et je procéderai à une reprise descriptive minutieuse des situations qui jalonnent cette fameuse journée d'ouverture du site. Quatre types de données empiriques seront mobilisés : un extrait écrit tiré d'un rapport de fouille, des échanges verbaux retranscrits, une description fine ainsi que de brefs extraits tirés du prologue 1. L'idée est de pouvoir suivre Isabelle tout au long de la journée grâce à ce jeu de rappels que j'ai inséré — entre crochets. En chacun, je puiserai des éléments d'analyse qui permettent de décortiquer la façon dont la matérialité est progressivement transmise aux travailleurs et sous quelles formes. Il sera alors question de dépeindre en détail le rapport qu'Isabelle entretient directement et par l'action face à cet élément matériel que je prends en exemple : le niveau gravettien.

Le second sous-chapitre constitue une synthèse théorique dans laquelle je débattrai des grands paradigmes et concepts les plus à même d'enrichir les questions qui ont été posées par les analyses du premier sous-chapitre. Même s'il ne s'agit pas d'un bilan exhaustif de la littérature ayant alimenté les débats que je vais aborder, l'enjeu épistémologique est de taille. Je compte me démarquer des paradigmes que je décortiquerai tout en décrivant l'originalité des apports de ma posture.

Au cours du dernier sous-chapitre, je reprendrai minutieusement la façon dont Isabelle parvient à transmettre sa propre expérience du sol. Une modélisation graphique plus aboutie — complétant celle du premier sous-chapitre — et inspirée de l'analyse par feuilletage du linguiste Charles Goodwin réintègrera l'ensemble des champs sémiotiques mobilisés dans le cadre de la passation d'une certaine perception professionnelle. Enfin, j'affinerai mes raisonnements préalables grâce à la notion de vigilance que je pose comme la condition du phénomène de transmission en jeu à Ormesson. Véritable modalité de présence, cette vigilance est une valeur ajoutée dans l'expérience, l'insertion discrète de façons bien particulières de faire circuler les principes d'une bonne pratique. Tout au long de ce chapitre, je suis le niveau gravettien comme une matière prise par le cours dynamique des expériences corporelles et verbales d'Isabelle qui le façonnent. La jeune femme est la condition de cette transformation, tout comme ces autres individus, experts et débutants, qui progressent sur le site.

*

**

1.1 Devenir attentif au sol archéologique, des murs de l'université aux gestes d'Isabelle

1.1. a) Apprendre à fouiller

La plupart de nos institutions d'éducation ont fait un pari. L'espace de la salle de classe est un lieu privilégié pour apprendre. C'est ensuite en quittant ses murs que chacun pourrait franchir en toute quiétude le pas du monde extérieur, clefs en main, pour pouvoir y appliquer le savoir acquis jusque-là. En archéologie, le rôle de l'étudiant n'est pas totalement de cet ordre. Ses connaissances doivent être l'objet d'une compréhension par la pratique plutôt que comme l'assimilation d'une culture théorisée. La plupart des étudiants universitaires abandonnent quelques semaines par an les bancs des amphithéâtres pour se rendre sur un chantier de fouille afin de mobiliser les connaissances qu'ils ont reçues de leurs enseignants. La fouille n'est pas qu'une simple activité scientifique ou une technique parmi d'autres. Elle n'est ni périphérique ni facultative. C'est sur elle que repose l'archéologie, surtout en Préhistoire. Elle en est la source quasi exclusive. Les expériences qui s'y déroulent permettent à la fois de découvrir ce que l'on sait déjà et ce que l'on ne sait pas encore. Leur apprentissage est institutionnellement ancré au sein même du système académique qui délivre des enseignements en archéologie.

Le passage au grand air est un véritable levier pratique où la théorie acquise au cours des trois années de licence peut être appliquée sur ce qui s'appelle, familièrement, le terrain⁶¹. J'ai recensé vingt-trois formations diplômantes en France — pour une licence générale en histoire de l'art et archéologie à l'université (bac +3) — dont seize qui ont rendu obligatoire la validation d'un stage professionnel — soit une proportion de près de 70 %. Bien souvent, celle-ci correspond à la participation à un chantier de fouille durant plusieurs semaines. Cette validation est attendue et nécessaire pour pouvoir obtenir son diplôme (cf.

⁶¹ À l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (UFR 03 art et archéologie), le stage et le rapport de fouille sont rendus obligatoires. Voici ce qu'il est inscrit sur la fiche distribuée aux étudiants de licence 3 :

« Les étudiants qui font un cursus en archéologie doivent obligatoirement enrichir leur expérience de terrain. Ils doivent donc participer à des opérations archéologiques à l'issue de leur année de L3 et avant leur entrée en M1. [...] Pratiquement, les stages doivent être réalisés l'été précédant le début de l'année universitaire ou, à défaut, en cours d'année. [...] Ce stage doit être d'une durée de 30 jours ouvrés au total (un mois et demi à raison de 5 jours par semaine). [...] Les étudiants sont invités à participer aux chantiers de fouille dirigés par les enseignants de l'UFR, mais ils peuvent aussi diversifier leur expérience en choisissant les chantiers affichés sur les sites internet des DRAC [Direction Régionale des Affaires Culturelles] ».

Annexe 1). D'autres établissements dispensent aussi un enseignement en archéologie : l'École pratique des hautes études (EPHE), l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et, enfin, l'École du Louvre.

En se spécialisant progressivement par le choix de cours spécifiques pendant leurs trois premières années, les étudiants inscrits dans ces cursus se destinent à des parcours universitaires susceptibles de les orienter soit vers les sciences humaines (histoire de l'art, archéologie, anthropologie, etc.), soit vers les sciences naturelles (biologie, géologie, sciences de l'environnement, etc.). L'ouverture disciplinaire que permettent ces formations fait que les étudiants s'inscrivant à un chantier de fouille ont des intérêts intellectuels particulièrement variés, et rares sont ceux qui disent se projeter vers une carrière de chercheur. Il n'en demeure pas moins qu'une complémentarité est reconnue par ces jeunes étudiants en archéologie entre l'université d'un côté et la participation à un chantier de fouille de l'autre. Certains vont même jusqu'à souligner les carences d'une formation strictement académique. C'est le cas d'Oscar, inscrit en deuxième année de licence à l'Université Panthéon-Sorbonne, à Paris. Je l'interrogeais sur les raisons qui l'ont poussé à participer à des fouilles archéologiques et sur ce qu'il envisage pour la suite.

[>Oscar] : « C'est un peu compliqué. Je me suis un peu posé la question cette année justement. Pour le moment, ce qui est sûr, c'est que je vais faire ma L3. À la base, j'envisageais de faire un master et peut-être bien un doctorat. Et cette année, à un moment, j'en ai eu un peu marre de la fac, du système... Je me suis demandé s'il n'était pas mieux de m'arrêter en L3 ou en master, quitte à faire juste fouilleur de terrain. Pas forcément faire quelque chose de très long et contraignant. Je suis un peu fainçant aussi sur les bords, même si je m'en sors très bien au niveau des notes. Après, je ne sais pas non plus très, très bien comment ça marche. Ça va vite quand même. Là, les deux années, elles sont passées super rapidement. C'est rigolo parce qu'on a fait un petit calcul tout à l'heure avec Maria et Julie. En fait, on a passé plus de temps sur le chantier, en cinq semaines qu'à la fac en deux ans. Et ça, c'est quand même révélateur. On nous apporte des choses à la fac, mais pas beaucoup, et on attend beaucoup de nous en contrepartie. On ne va pas nous demander explicitement de bosser et, d'un coup, on va nous demander un dossier de trente pages sur un sujet qui ne nous intéresse pas forcément, mais on est obligé. On est aussi bien en fouilles !

C'est pas tellement l'enseignement de l'archéologie en soi le problème, même si toutes les matières ne me plaisent pas forcément, mais c'est plus le fonctionnement de l'enseignement à la fac. La vie étudiante dans la fac française en général fait qu'on nous organise quelque chose de très spécial et je pense que ça ne correspond pas forcément tout le temps à l'archéologie. Par exemple, on fait une année entière et puis on nous demande quand même de faire des fouilles l'été, mais sans plus. On nous initie aux techniques, mais sans plus. Est-ce qu'il ne faudrait pas qu'on y passe plus de temps ? À ap-

prendre ce que c'est vraiment que l'archéologie. Même de la post-fouille ou en amphi aussi. Par exemple, on nous apprend la prospection, qu'il y a trois modes de prospection, géophysique, pédestre, etc. Mais ça va pas beaucoup plus loin. Je pense qu'il y a beaucoup d'étudiants qui se font une image de l'archéologie qui est peut-être un peu fautive. Moi l'année dernière, je me suis demandé si c'était vraiment de l'archéologie que je voulais faire finalement. Au terme d'une année entière en archéo, je me suis demandé : est-ce que c'est vraiment ça ? »

L'apprentissage technique est souligné par le jeune homme qui déplore les manques de l'enseignement de l'université dans ce domaine. Il serait indispensable à tout individu souhaitant savoir ce qu'est « vraiment » l'archéologie. Le terrain comme une nécessité est un point sur lequel insiste également Maria qui, cette année-là, faisait partie de la même promotion qu'Oscar.

[>Maria] : « Le terrain, ça permet d'acquérir une certaine expérience technique de fouille que, clairement, j'avais pas avant de venir. Et même, le fait qu'à Ormesson il y ait beaucoup de chercheurs avec plein de spécialités, c'est bien parce que, à la fac, on n'a pas ça. On n'a pas l'échange avec un chercheur qui va nous expliquer ce qu'il fait. Par exemple, la géologie, j'y connaissais rien et Olivier il m'a expliqué pas mal de choses, ou Isabelle sur l'industrie osseuse. Je trouve que c'est bien d'avoir cet échange. En plus, ça permet de comprendre ce que tu préfères faire. Par exemple, avant de fouiller tout court, je pensais que j'aimais bien l'archéozoologie. Et je me suis rendu compte que j'aimais pas du tout ça, mais que je préférais le lithique. C'est bien, parce que du coup, on en a parlé un petit peu avec Émile. J'ai élargi mon horizon ».

Cette étudiante en archéologie, au contact du terrain et, plus précisément du sol, réoriente ses goûts, les affine. C'est à la fois le contact avec les vestiges — qu'ils soient osseux ou lithiques — et avec ces spécialistes qu'elle évoque — c'est-à-dire ces archéologues experts dans leur domaine de prédilection, l'industrie lithique pour Émile ou osseuse pour Isabelle — qui lui permettent aujourd'hui d'« élargir son horizon ». Cet élargissement la pousse à envisager une spécialisation dans l'industrie lithique, en commençant une étude de matériel de ce type lorsqu'elle sera en master (bac +5). Il s'agit là du parcours standard pour un étudiant en archéologie. La licence propose de l'initier à la plupart des spécialisations et thèmes de recherche en archéologie — ce que déplore d'ailleurs Oscar pour qui ces thèmes sont imposés — tandis que le Master réduit ce champ en demandant l'élaboration d'un mémoire autour d'un axe bien précis.

Pour un étudiant, participer à un chantier de fouille est une démarche à la fois planifiée et facilitée, notamment grâce au site internet du Ministère de la Culture et de la Communication qui publie chaque année la liste des campagnes archéologiques ouvertes sur inscription :

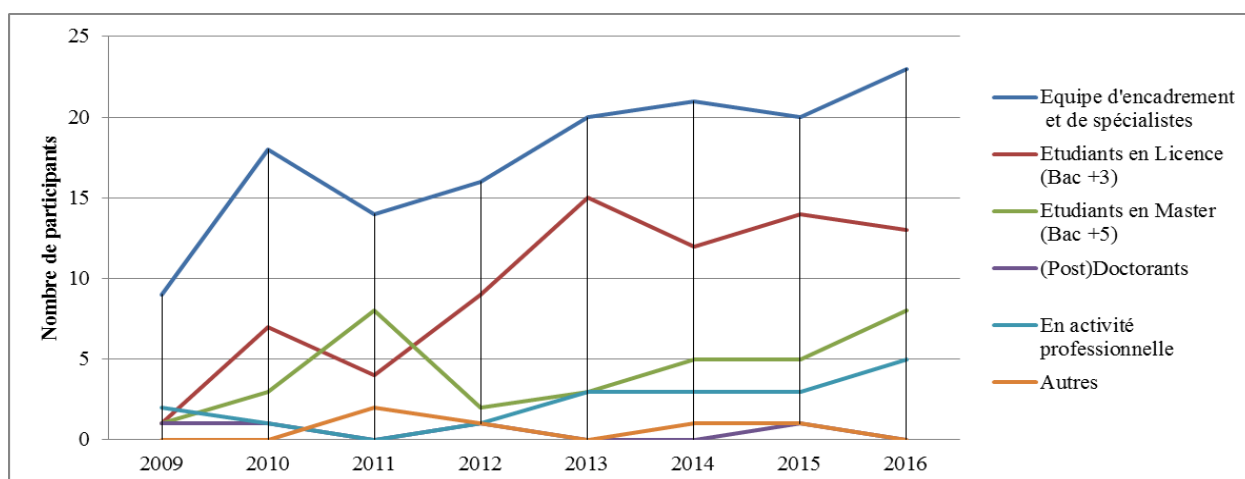
les « chantiers de bénévoles sur territoire national »⁶². Chaque responsable constitue alors son équipe en fonction des demandes qui lui sont adressées. Ce n'est toutefois pas la seule possibilité pour choisir un chantier. Lorsque je questionnais Oscar à ce sujet, il me confie avoir entendu parler du gisement d'Ormesson par le biais de l'un de ses professeurs d'université, un collègue d'Émile. Pour Maria, il en va tout autrement puisqu'elle avait déjà participé à la fouille de Pincevent, un chantier dit école pour tous les étudiants se formant à l'Université Panthéon Sorbonne.

On retrouve alors une filiation académique directe entre l'université, les laboratoires de recherche et les chantiers. En effet, les enseignants-chercheurs, chercheurs et doctorants d'un laboratoire en archéologie collaborent, dirigent ou codirigent bien souvent des fouilles archéologiques programmées, parfois préventives, qui sont en étroite relation avec les cours dispensés. Quelques-unes parmi elles accueillent des étudiants tout en les formant aux méthodes de fouille. Il faut pour cela que le potentiel spatial des sites dont il est question permette de répartir une équipe de travail et que les sols d'occupation soient suffisamment riches pour que l'étudiant s'initie à un nombre varié de techniques.

La plupart des licences que j'ai listées ont leur propre chantier-école. Ormesson et Pincevent sont ainsi parmi les sites archéologiques privilégiés par la plupart des enseignants-chercheurs et chercheurs en préhistoire de Paris I qui incitent leurs étudiants à y participer. À Ormesson, même si tous les débutants ne sont pas étudiants en archéologie, c'est tout de même le cas pour une large proportion. Je réutilise ici les catégories fournies par Émile, le chef de chantier, qui stipule chaque année dans son rapport l'identité des fouilleurs ainsi que leur statut. Je reprends ses termes puisque c'est sur cette base classificatoire que chaque fouilleur est admis sur son chantier. Ce graphique récapitule l'évolution de l'effectif des fouilleurs depuis 2009 — c'est-à-dire depuis la première campagne de fouille — en fonction des catégories adoptées par Émile.

⁶² Cette liste, mise en ligne depuis 1995, est établie par la sous-direction de l'archéologie (SDA) en collaboration avec les services régionaux de l'archéologie (SRA). Elle est réactualisée chaque année sur l'adresse suivante :

<http://www.culturecommunication.gouv.fr/Thematiques/Archeologie/Sur-le-terrain/Chantiers-de-benevoles>.



Graphique 1 : Évolution annuelle de l'équipe de fouille constituée (le nombre de participants (y) en fonction des années (x))

La proportion de celles et ceux qu'Émile désigne comme les membres d'encadrement et les spécialistes est la plus importante depuis 2009 — entre quinze et vingt personnes environ chaque année. J'y retrouve souvent les mêmes noms. Voici comment le chef de chantier les caractérise dans son dernier rapport :

« Depuis 2009, l'équipe d'Ormesson s'est peu à peu étoffée comptant à l'heure actuelle dans ses rangs plus d'une vingtaine de collaborateurs. Ces différentes personnes, outre leur implication dans les opérations de terrain, ont progressivement pris en charge les études de différents matériaux, des structures ou des éléments de contexte, soit dans le cadre d'un travail universitaire, soit pour une analyse classique. [On y trouve également] des étudiants engagés actuellement, ou qui l'ont été, dans un travail universitaire concernant en partie le gisement des « Bossats » à Ormesson »⁶³.

En fonction de compétences spécialisées acquises pendant leur formation ou leur carrière, ces individus s'inscrivent tous, tels qu'Émile les décrit, dans un modèle d'expertise entretenu au cours des années par un certain nombre de relations professionnelles. Certains sont des salariés intervenants extérieurs, d'autres sont chercheurs ou encore étudiants à partir du master et produisant leur mémoire universitaire sur la base d'une collection matérielle fournie par les vestiges exhumés du site. Est exclue de cette catégorie cette seconde proportion de fouilleurs, ces étudiants de licence qui y travaillent également pour une large part. Depuis 2013, ils sont en moyenne une quinzaine à venir se former sur le site et pour une majorité, étudiants en première, seconde ou dernière année de la licence histoire de l'art et archéologie de l'université de Paris Panthéon Sorbonne. Il est ainsi courant de reconnaître chaque année les

⁶³ Rapport de fouille, gisement des « Bossats » à Ormesson, 2016, p. 10.

mêmes individus, d'une UFR en archéologie à un chantier de fouille, d'autant plus si celui-ci est officieusement considéré comme un chantier-école. Les étudiants y sont instruits par leurs enseignants, chercheurs en laboratoire ou enseignants à l'université, les leurs parfois, ces fameux encadrants spécialisés.

Ce fonctionnement préalable dessine les contours de statuts avec lesquels les uns et les autres arrivent sur un site archéologique. Si Oscar et Maria s'y retrouvent en tant qu'étudiants de l'université Paris I et si Émile et Isabelle ne peuvent se défaire de leur casquette de chercheurs issus du même laboratoire, je souhaite montrer que ces premiers statuts ne disent pas tout de ces relations de transmission si particulières qui se tissent sur un chantier. Chacun repart densifié de cette expérience au cours de laquelle experts et novices ont mutuellement cultivé un travail de front autour d'un projet commun.

C'est bien parce qu'il est question de ce faire-ensemble que j'ai choisi de décrire comment les fouilleurs sont initialement affectés à une catégorie. Cette place préétablie a des implications sur les modalités de passation de connaissances d'un individu à l'autre et, plus encore, sur la façon dont on apprend à percevoir une surface archéologique. Bien sûr, un encadrant intervenant à Ormesson depuis 2009 n'a pas la même perception du sol qu'un étudiant en archéologie n'ayant qu'une très faible expérience de fouille, voire aucune. Les enjeux gravitent autour de la fragilité des vestiges du site tels qu'ils sont découverts chaque année. De quelle façon celle-ci est-elle appréhendée par les débutants ? Comment deviennent-ils attentifs et en quoi ce devenir a-t-il une place à part dans l'apprentissage ?

Il va sans dire qu'aucun travailleur, y compris le plus novice d'entre eux, n'arrive jamais sans rien, sans *a priori* ou images mentales de ce qui l'attend. Le fait de pouvoir se projeter au sein d'une expérience à venir, quelle qu'elle soit, est déjà un apprentissage en soi. La préparation universitaire des étudiants de licence qui intervient en amont du terrain n'est pas à prendre à la légère puisqu'il s'agit du lot de connaissances théoriques qui participe à façonner une certaine représentation du travail de fouille. Toutefois, ces mêmes étudiants soulignent l'authenticité irremplaçable de ce travail, que la perception forge au fur et à mesure de la campagne.

Le risque serait de considérer le devenir-attentif comme le résultat d'une instruction préliminaire réussie. Or, je ne veux pas raisonner en ces termes et préfère donner davantage de crédit à l'expérience pratique, déterminante selon moi en termes de perception. Il s'agit donc de mettre l'accent sur l'action humaine plutôt que sur sa représentation idéale. J'interroge par conséquent l'environnement dans lequel et par lequel l'individu s'inscrit en y agissant. Je fais le pari que les catégories usuelles liées à une expertise immuable (cf. graphique 1) se dissolvent au fur et à mesure que je m'approche des expériences au cours desquelles chacun se retrouve face à un sol archéologique. Mais qu'est-ce qu'un sol archéologique ? Une surface, des

objets pris dans un sédiment, un fragment de paysage, un témoignage ? Comment est-il transmis aux débutants ?

1.1. b) Qu'est-ce que le niveau gravettien à Ormesson ?

Il me faut d'abord questionner la nature archéologique du sol telle que les paléolithiciens du site d'Ormesson le font en le décrivant aux fouilleurs lorsqu'ils sont présents sur le chantier. Avant cela, je précise que la Préhistoire est une histoire sans texte dont la connaissance est totalement déterminée par des vestiges archéologiques enfouis. Ces derniers correspondent à des niveaux d'occupation ou, en d'autres termes, des sols fossilisés figeant les restes matériels sur un plan horizontal. Cette période, longue de cent mille générations selon les territoires, « est souvent divisée entre un Paléolithique généralement démesuré et un Néolithique proportionnellement très court, ces désignations du XIX^e siècle rappelant que la différence reposait initialement sur des aspects du travail de la pierre »⁶⁴. Le Paléolithique d'Europe couvre une période de – 1 M^a à – 12 K^a, c'est-à-dire de la seconde moitié du Pléistocène jusqu'à la fin de la dernière glaciation. Différentes cultures matérielles, déterminées par les préhistoriens eux-mêmes⁶⁵, la parcourent et se distinguent en fonction de différenciations techniques et d'une diversification économique et sociale.

« La mise en place de plus en plus détaillée des périodes et sous-périodes, avec des tableaux de corrélations interrégionales et internationales nous montrent, tout au moins pour les cultures des chasseurs, la grande généralité des évolutions sur place et un très bon synchronisme global des phénomènes interculturels à travers toute l'Europe, les décalages temporels demeurant faibles dans ce cadre (ce qui ne dispense pas d'y prendre garde). »⁶⁶

Mon objectif n'est pas de réutiliser le système catégoriel des préhistoriens lorsqu'ils caractérisent l'espace-temps de leur recherche, mais bien de me concentrer prioritairement sur cette fondation matérielle qui réactualise sans cesse les connaissances scientifiques. La présence d'un sol de fouille archéologique est la première source de leur travail, la condition d'un face à face éprouvé et éprouvant. Rapprochons-nous du niveau gravettien. J'y puise mes premiers éléments de réflexion concernant la façon dont il est décrit par Émile dans les rapports annuels.

⁶⁴ VALENTIN, B., *Le Paléolithique*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 3.

⁶⁵ On retrouve, sur la base de la chronologie encore d'usage aujourd'hui dans le milieu scientifique, le Châtelpéronien, l'Aurignacien, le Gravettien, le Solutréen, le Badegoulien et le Magdalénien. Ces termes ont été choisis en fonction des premiers sites éponymes qui attestaient de leur présence dans les niveaux archéologiques. Trois d'entre eux remontent à la classification établie en 1869 par l'archéologue Gabriel de Mortillet.

⁶⁶ ROZOY, J.-G., « Carroyez ! Les gisements de plein air. Conditions d'utilisation », *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 91, n^o 3, 1994, pp. 211-13.

« Les vestiges du locus 1 datés du Gravettien sont enchâssés dans une nappe de cailloutis encroûtés par de la calcite blanchâtre. Celle-ci correspond à un aménagement anthropique par un apport de sédiment grossier similaire à celui que l'on trouve dans la nappe de fond fluvio-glaciaire. L'accès à ces sédiments devait être aisé et proche au niveau du fond du vallon »⁶⁷.



Figure 1 : La nappe gravettienne au sommet de la coupe nord du sondage 3
Photo © H.-G. N.-Géoarchéon

Pour détailler les propriétés du niveau gravettien, l'archéologue se base à la fois sur une description physicaliste du sol et sur la nature intentionnelle de sa constitution. J'apprends qu'un phénomène d'encroûtement par de la calcite blanchâtre, c'est-à-dire de fossilisation, a ancré sur la surface une couche de cailloutis dans laquelle les vestiges sont pris. L'aménagement anthropique dont il est question tient au fait que les groupes du Gravettien qui ont successivement et provisoirement occupé le site ont produit intentionnellement ce sol afin de stabiliser leur installation. Pour ce faire, ils se sont servis d'un sédiment grossier composé de petites pierres qu'ils ont extrait du fond de la vallée avant de le répartir par terre. Interprété comme une halte de chasse offrant de belles perspectives pour observer et chasser des herbivores, cette nappe gravettienne témoigne d'activités directement liées à la nature de l'installation des populations du Paléolithique.

Le niveau gravettien est jonché entre autres d'ossements et d'éclats de silex qui permettent d'interpréter la fonction de cette installation comme une zone dite de boucherie. Les animaux tués ont été rapportés et découpés sur place à l'aide d'éclats en silex également taillés *in situ*. La présence d'outils façonnés et de matériaux naturels bruts fait ainsi de ce sol archéologique un objet hybride, entre nature et culture. Cette hybridité est particulièrement liée à une forme d'intention dans le faire. Ce sol a en effet été façonné délibérément par les Gravettiens, ce qui

⁶⁷ Rapport de fouille, gisement des « Bossats » à Ormesson, 2015, p. 56.

le transforme en un artefact à lui tout seul. C'est en ce sens que ce niveau est présenté pour la première fois aux fouilleurs en 2014. Je reviens sur un fragment de la description du prologue 1, lorsque je suivais Isabelle, avant de retranscrire une partie de la présentation faite par Émile :

Jean-Marc effectue à nouveau quelques passes et une fois son engin éloigné, Émile invite le groupe à descendre sur le niveau, encore camouflé par une bâche terreuse, invisible jusqu'à ce que la pelleuse intervienne.

Comme deux autres fouilleurs, la jeune femme préfère rester sur le bord. Malgré son retrait et le bruit permanent du moteur de la pelleuse qui continue à creuser juste à côté, elle écoute Émile et le regarde.

ÉMILE

Ce qui se passe dans les trente centimètres, c'est les sols de labour et c'est comme ça que le niveau archéologique a été attrapé. Il commence dans le fameux lœss dont je vous parlais. C'est un sédiment qui est déposé par les vents dans les périodes particulièrement froides, notamment dans les fonds de vallée. [...] Donc ça c'est la partie labour et dès que vous commencez à rentrer dans le sédiment beige blanc, on est dans le lœss. Donc là, ça veut dire qu'on est dans la Préhistoire.

Cf. extrait 1 du prologue 1 p. 75.

[Émile] « Ce qui se passe dans les trente premiers centimètres, là, c'est le labour. C'est ce que le propriétaire de la parcelle cultive et c'est comme ça qu'il a attrapé le niveau archéologique parce que justement le niveau archéologique il commence dans le lœss. Le lœss, c'est le sédiment qui est transporté et déposé par les vents dans des périodes particulièrement froides. Il y avait donc des bouts de roche, des bouts de sable, des bouts de limon qui ont été emportés par le vent et qui ont été déposés dans certains endroits, notamment des endroits en fond de vallée ou des culs-de-sac par exemple. Le sédiment sera stocké régulièrement. Donc ça, c'est la partie labour et dès que vous commencez à rentrer dans le sédiment beige, on est dans le lœss.

Donc là, ça veut dire qu'on est dans la Préhistoire. Vous voyez que l'Histoire, elle est directement en contact avec la Préhistoire. Donc, le Gravettien, il est dans ce lœss-là. Vous allez voir que ce lœss, il s'est déposé sur

une épaisseur d'environ un mètre cinquante, deux mètres. Ça dépend des endroits [...]. Ce qu'on a appelé le locus gravettien, c'est un sol d'occupation sur lequel se sont installés les gens. Donc les gens se sont installés sur du loess et du loess est venu après recouvrir ce qui explique l'état de conservation.

Donc là si vous voulez, en l'espace de quarante-cinq, cinquante centimètres, vous avez 26 000 ans. Le principe, c'est de démonter les 4 m² du Gravettien. Vous allez voir que dans ces 4 m²— là, on est dans la zone centrale de l'occupation gravettienne. On a un foyer et une zone de rejet [...]. Y a plein d'os. Y a plein de pierres apportées par les Gravettiens, dont deux blocs de pierre qui n'ont pas pu être apportés tout seuls. C'est pas possible. Vous allez voir que le Gravettien, il est tenu sur une espèce de couche. Ça ressemble à des graviers de calcaire. Et toute l'occupation repose sur ces graviers. La question, c'est de savoir si cette couche gravettienne, cette couche de graviers naturels, elle serait pas venue du haut, en glissant par la pente [...]. Donc en fait, il est pas impossible que la nappe de graviers sur laquelle se sont installés les Gravettiens ait été apportée par eux. Alors, à quoi ça sert ? À rendre l'espace sur lequel ils s'installent plus sec parce que le loess, c'est humide. Ça, c'est aussi intéressant, parce que ça veut dire qu'ils organisent sérieusement leur habitat ».



Figure 2 : Émile donne ses premières explications aux fouilleurs sur le niveau gravettien.

Dans cet extrait, Émile mobilise un certain nombre de caractéristiques destinées à distinguer les éléments matériels visibles. Ces derniers correspondent d'une part aux périodes contemporaines avec de la terre brune du labour au niveau superficiel. D'autre part, ils sont associés à la Préhistoire, plus particulièrement au Gravettien, avec le loess beige, le sol d'occupation et les artefacts. Se côtoient ici le potentiel anthropique attesté du niveau – tel que la présence de vestiges en silex et en os qui renvoie aux éléments directement associés à la culture gravettienne – et un potentiel naturel qui est quant à lui lié aux aléas environnementaux – ce dont la composition même du loess prouve. Le sol est donc constitué à la fois par le dépôt d'un té-

moignage culturel et par celui de l'environnement naturel. La nappe de cailloutis est au centre de discussions et de doutes en raison de sa forte hybridité. Son caractère intentionnel est précisément la condition au fait de pouvoir considérer le niveau gravettien dans sa totalité comme un objet culturel. Il se retrouve annuellement dans les rapports de fouille, à la fois représenté verticalement et quadrillé horizontalement (cf. figure 3).

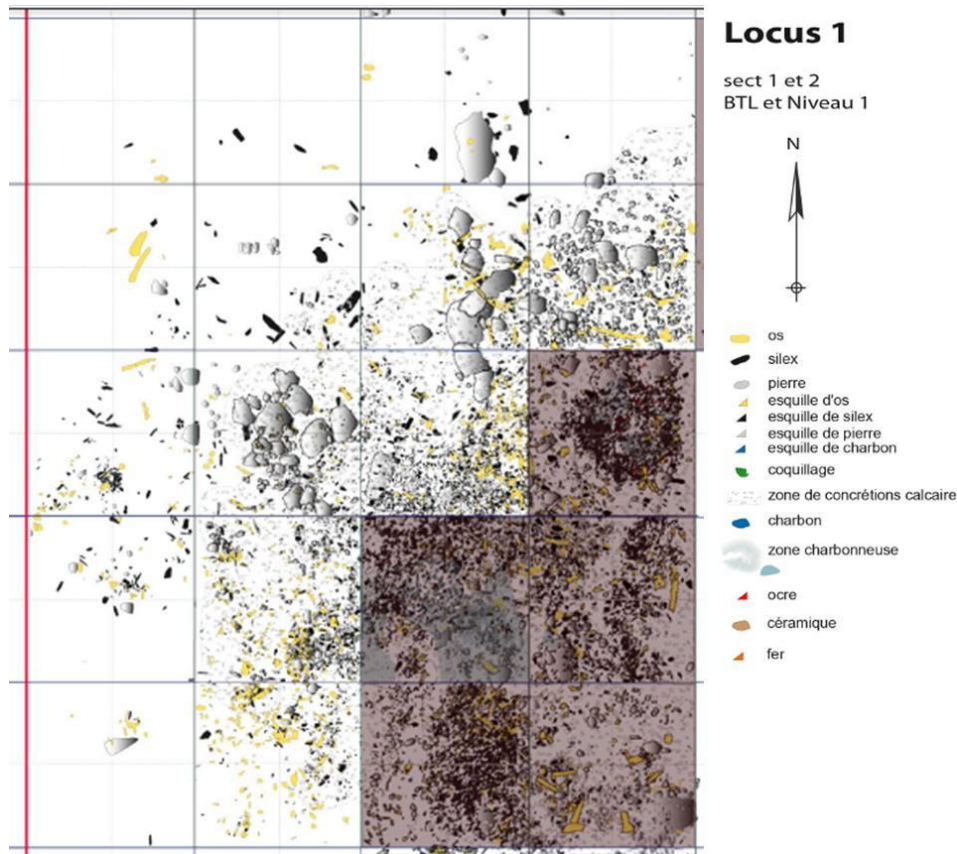


Figure 3 : Représentation du niveau gravettien, extrait du rapport de fouille, 2014

La matérialité décrite et transmise par le chef de chantier correspond ainsi à un fragment de la vie de ce sol, de l'acquisition de ses fondations jusqu'aux traces laissées par les différentes activités passées qui s'y sont déroulées. En procédant à une longue explication concernant le niveau gravettien, il vient renforcer le lot de connaissances académiques préalables des fouilleurs face auxquels il se trouve.

1.1. c) Comment agir sur un niveau archéologique ?

La Figure 3 dessine les contours détaillés d'une matérialité qu'un novice peinerait à voir. Comme je l'ai déjà précisé, la plupart d'entre eux sont des étudiants en archéologie, nourris d'un savoir délivré à l'université et les préparant partiellement au vocabulaire technique employé par les spécialistes pour décrire la matérialité d'un sol de fouille. Je vais maintenant relever les premiers repères qui leur sont distillés verbalement. Ceux-ci sont transmis au cours de cette première journée de terrain à travers diverses consignes dont le contenu compose une trame aux actions à venir, un premier calque sur le niveau légendé de repères. J'ai reporté une partie des qualificatifs utilisés par Émile pour présenter ce niveau sur une reprise de la figure 3. La légende synthétise la façon dont le second discours émis quelques heures plus tard par le responsable spatiale le niveau gravettien. Il en trace des contours internes, propres à transmettre une première façon de le percevoir. Ainsi, à 11 h 15 :

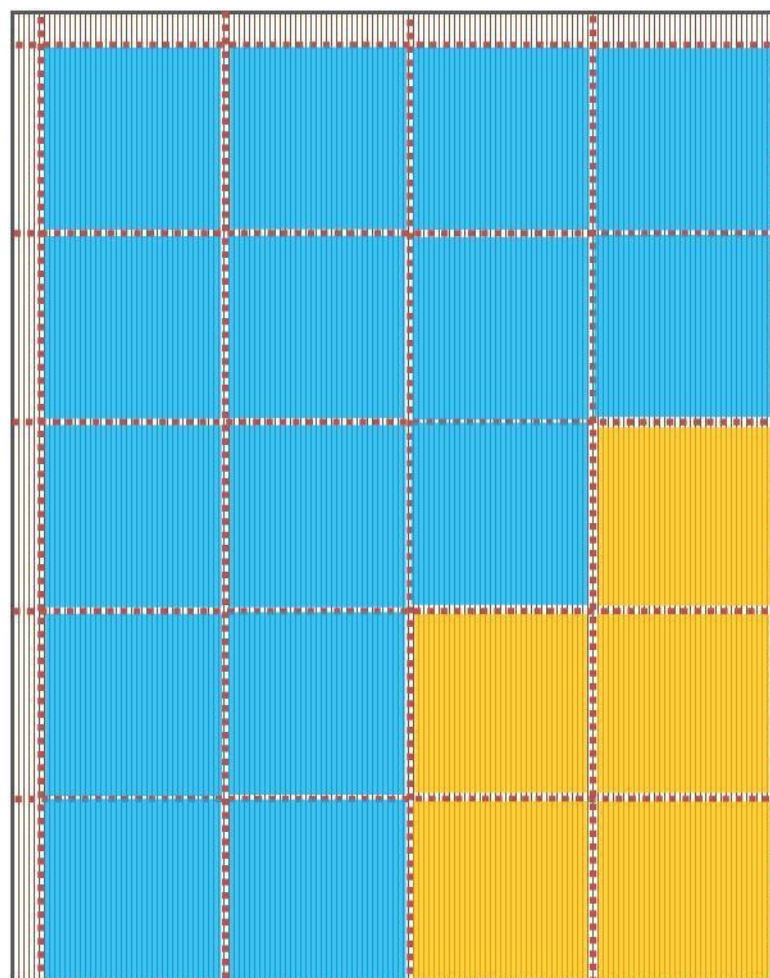
Émile réunit les fouilleurs autour de la principale zone excavée, celle qu'il appelle : locus 1. Il propose alors une lecture succincte du niveau en explicitant la nature des vestiges qui se trouvent particulièrement concentrés sur 4 m² ainsi que les actions qui seront à mener dans cet espace.


Isabelle reste attentive aux explications.


ÉMILE

Vous allez voir que c'est très vite passionnant parce que c'est vraiment de la fouille fine. Vous avez quasiment pas de boulot à faire. C'est aussi du nettoyage et il faut être hyper précis.

Cf. extrait 3 du prologue, p. 86.



-  Aire centrale, qualifiée comme : « au centre » ; « la zone qui est dense » ; « la partie centrale ».

-  Aire périphérique qualifiée comme : « les côtés » ; « les zones que vous avez nettoyées » ; « le stérile » ; « les extérieurs » ; « des choses qui risquent rien »


-  Aire surélevée non archéologique, qualifiée comme : « le sol »

Figure 4 : Répartition dans l'espace des premiers repères transmis par le chef de chantier.

Les deux aires principales – la première centrale en jaune et la seconde périphérique en bleu – sont nominément distinguées à travers cette seconde présentation du niveau. Elles contrastent par l'attention différenciée qu'elles imposent. C'est sur le sol de la zone dite dense que des vestiges regorgent. Les prescriptions (tamiser, nettoyer) et proscriptions verbales (ne pas

marcher) sont bien présentes dans le discours d'Émile. Elles annoncent la nature des conduites à adopter spatialement, et ce, grâce à des repères précis : le quadrillage et la surface du sol, le niveau quadrangulaire surcreusé, les quatre bords de coupe et la différenciation de la zone dense de celle qui est stérile.

En plus de ces repères, un certain nombre de règles et de précautions nécessitées par la vulnérabilité du sol seront ensuite transmises aux fouilleurs par les responsables — Isabelle, surtout, mais également Jessica et Sarah — avant même que celui-ci ne soit transformé par les gestes malhabiles des plus novices. Peu de temps après la présentation du chef de chantier, elles prennent le relais et renforcent à leur tour une spatialisation des repères, mais cette fois, par le biais d'expériences concrètes. À 11 h 35 :

Isabelle nettoie ses propres outils, retire ses chaussures et commence à délivrer les premières prescriptions concernant les formalités du nettoyage à effectuer. Elle descend pieds nus sur le niveau et passe voir, un par un, les fouilleurs qui travailleront le long de la coupe ouest.

Quant à Sarah, elle s'est déjà chargée de réunir trois fouilleurs du côté est.

À LAURE, une hispanophone, Isabelle parle en anglais. Celle-ci n'est pas très à l'aise, mais parvient parfaitement à se faire comprendre. Elle gratte légèrement la surface devant elle afin de bien montrer ce qu'elle entend par régularisation. Elle insiste à plusieurs reprises sur le fait de ne pas devoir surcreuser le niveau.

Cf. extrait 4 du prologue 1, p. 87.

La première règle préalable liée au nettoyage concerne l'usage des outils. Ils doivent être à la fois adaptés à la nature de l'action qui est demandée et en bon état de fonctionnement, c'est-à-dire propres. Cette phase du travail se distingue effectivement de la fouille fine en ce qu'elle ne consiste pas à surcreuser le niveau, mais simplement à l'égaliser. La seconde porte sur une proscription ferme. Il est interdit de marcher n'importe comment et n'importe où, d'une part sur l'ensemble du niveau avec ses chaussures et, d'autre part, sur la partie du sol qui sera nettoyée. Chacun doit alors laisser ses chaussures salies par la terre argileuse de la parcelle sur le bord de la coupe, descendre sur le niveau en chaussettes ou pieds nus et, dès lors, ne pas mettre ses pieds au hasard sur le sol, c'est-à-dire savoir discriminer une surface de terre propre et une autre qui ne l'est pas encore. Cette règle, qui est aussi la plus importante, cor-

respond au fait de ne pas devoir se marcher dessus. Chaque fouilleur disposera ainsi d'une petite zone d'environ 1 m² de laquelle il ne devra pas dépasser. Alors que les premières explications d'Émile les plaçaient directement « au contact de la Préhistoire » en leur décrivant les éléments matériels avec lesquels ils allaient être confrontés, cette seconde étape tend davantage à canaliser leurs mouvements et à anticiper les éventuelles erreurs qui endommageraient le niveau. Ces préliminaires mettent en avant les principaux indices partagés, repérables à distance et en amont de l'action. Ils ne disent toutefois encore rien sur cette expérience de face à face que je souhaite atteindre.

Jusqu'à aujourd'hui, le sol du niveau gravettien est pris dans un processus en devenir perpétuel. Il se transforme au gré des actions humaines qui s'imposent à lui et également au fur et à mesure que le temps agit sur lui. J'ai choisi de regarder le sol du niveau gravettien de plus près ou plutôt, de me pencher dans un mouvement commun avec Isabelle lorsqu'elle se trouvait face à lui, au cours de la première journée, à 17 h 5 :

Le nettoyage progresse bien et une interrogation demeure concernant la zone cendreuse du foyer. Le plastique de la bâche que le rongeur a laissé sur son passage est émietté parmi un sédiment de nature charbonneuse. La consigne donnée par Émile est de distinguer le premier, relevant de la perturbation, et le second, associé au niveau archéologique. C'est Gaëlle qui s'en chargera, non sans peine. La zone en question est située au centre du niveau et l'oblige à beaucoup se pencher au-dessus.

Isabelle décide de s'en occuper.

Cf. extrait 6 du prologue, p. 107.

Cette séquence renvoie à une action de nettoyage délicate effectuée par la jeune femme et en collaboration avec Gaëlle. La surface de cette petite zone a été perturbée par un rongeur fouisseur, simple visiteur de la saison passée. Ces photographies décrivent les deux étapes par lesquelles les traces laissées par l'animal intrusif ont été en partie gommées par les actions successives. La première photographie a quant à elle été prise une minute après la découverte de la dernière bâche recouvrant le niveau gravettien.



Figure 6 : Phases de nettoyage de la zone perturbée classées chronologiquement de gauche à droite

De gauche à droite, on y distingue Émile qui retire sommairement à la main le plus gros des fragments en plastique. L'animal a en effet dû traverser la bâche qui le recouvrait en la rongeant. Sur la seconde, captée une heure après, on y voit la zone qui a été la plus endommagée avec, au centre, le terrier. Enfin, la dernière a été prise après son nettoyage par Isabelle. Cette petite zone y apparaît moins nette. L'évacuation de pollutions extérieures donne l'impression de vestiges aux contours flous, de détails qui se fondent au reste. Les plus infimes ont en effet été évacués par l'action de nettoyage que ces perturbations ont généré. Le nettoyage d'une zone archéologique n'est donc pas une activité de production, mais de soustraction. Les esquilles insignifiantes sont retirées et mises en sachet. Le sédiment meuble est évacué et déversé dans les seaux. En plus des bioperturbations dessinées par le couloir brun qu'il a parcouru, des miettes en plastique jonchent la surface du sol. Il me faut revenir plus en détails sur les enjeux de cette expérience, *a priori* banale, le nettoyage.

1.1. d) Qu'est-ce que nettoyer finement un sol archéologique ?

En ce deuxième jour de campagne, le nettoyage est la première action requise et prescrite par le chef de chantier après l'ouverture du niveau gravettien. Avant de le fouiller, il faut pouvoir le dégager de ce sédiment et de ces cailloutis instables qui le recouvrent. Je reprends l'une des situations qu'Isabelle consacre à cette tâche en m'attachant précisément aux détails qui sont au fondement de l'activité de nettoyage et qui sont autant de petites précautions nécessitées par la fragilité du sol. À cette étape de l'analyse, je dois décrire la façon dont Isabelle agit sur le sol, avec ou sans contact, tout en ne manquant pas de relever les indices qui permettent à cette relation de s'établir, la première prenant tantôt le dessus sur le second et réciproquement.

Accroupi en appui sur sa jambe droite, son corps plonge vers l'avant, au-dessus du niveau. Ses bras tendus sont orientés vers le petit tas de morceaux de plastique, placés à l'ouest d'une grosse pierre (a⁶⁸) au pied de laquelle ils se sont amassés. La jeune femme est droitière et, de sa main active, donne des petits coups de pinceau tandis que de l'autre, elle laisse à peine reposer une petite pelle, qui est en fait le culot biseauté d'une bouteille d'eau. Ses gestes ont tout juste commencé qu'ils s'arrêtent déjà. Elle repose ses outils. Ses lèvres pincées dessinent de larges fossettes et son regard fixe le recoin à nettoyer avant de se poser sur une pierre à sa droite (b). Sa main droite s'y appuie alors, permettant un relais quand la seconde fait de même ensuite sur l'autre grosse pierre (a) au-dessous de laquelle le nettoyage est à effectuer.

Ses mouvements sont lents et amortis avant de laisser son corps reposer sur ces deux vestiges en place. Elle n'a pas le choix pour pouvoir atteindre la zone, la limite du carré étant éloignée d'un demi-mètre de son point d'équilibre. Elle libère alors sa main droite et le pinceau qu'elle tient pour récupérer le plastique à la main en pinçant les fragments. Gaëlle rapproche et lui tend un grand sachet zippé. Son corps redressé, elle y place les morceaux. Sa main droite plonge dans le sachet de façon à ne laisser aucun des intrus s'échapper. Elle répète ce geste une seconde fois, mais cette fois, sa main est revenue sur la pierre (a). Elle saisit un plus petit pinceau et donne quelques coups pour tenter de réunir le plastique.

Elle en attrape un bout et tout en soufflant, les sourcils relevés, elle le déplace de quelques centimètres en l'isolant du reste des esquilles qui, précise-t-elle à voix basse, ont bougé. Elle brosse le sol à nouveau une demi-douzaine de secondes, le regard fixe, avant de commencer à changer d'appui. Elle soulève sa main gauche et sur un ton las ajoute que c'est une galère. Elle observe une petite pierre plate (c) à sa droite et, sans s'arrêter de la fixer, y bascule le

⁶⁸ Afin de pouvoir distinguer les différentes pierres entre elles, chacune a été identifiée par une lettre.

poids de son corps. Ses lèvres sont pincées. Son regard s'agite une seconde sur le sol, cherchant un autre appui pour sa main gauche que celui qu'elle utilisait. Cette indécision temporaire l'y ramène finalement (a) et elle reprend sa posture initiale, disant à voix haute qu'elle peut tenir comme ça.

Elle frotte le sol quelques secondes, pince deux morceaux de plastique puis se décide subitement à récupérer le sachet. Elle s'appuie alors sur la petite pierre à sa droite (b) et y bascule son poids avant de se tourner légèrement vers Gaëlle qui est restée à ses côtés, le sachet entrouvert. Elle le saisit, jette un coup d'œil à la zone gorgée de plastique puis se redresse finalement d'un coup. Elle change de pelle et en choisit une qu'elle estime plus rigide. Le dos courbé, elle plonge ses mains outillées au-dessus du niveau et précise muscler ses fesses dans cette posture peu facile. Elle en change juste après, se mettant accroupie, les pointes de pied en appui sur le sol. Elle donne quelques coups de pinceau, la pelle à côté pour recevoir les fragments qu'elle repousse. Sa bouche est crispée, son regard fixe.

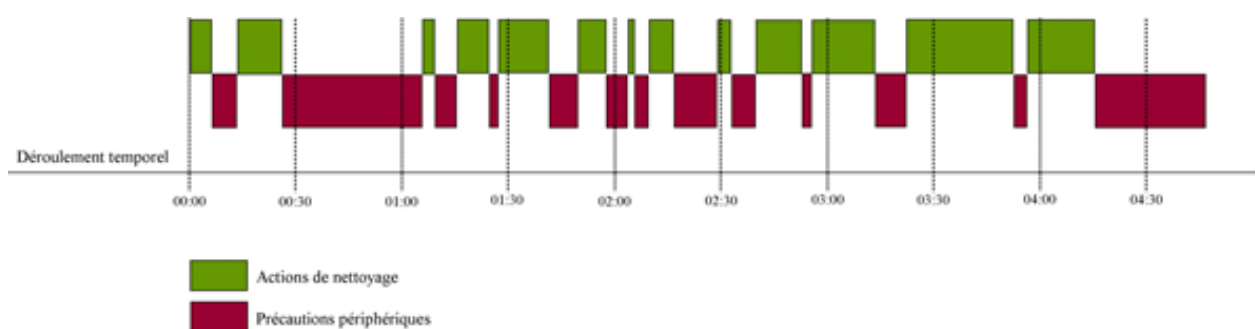
Elle se relève finalement. Sa décision est de récupérer un carré en mousse et de le placer directement sur le niveau. Elle dit pouvoir le faire elle, de façon à ce qu'il n'y ait qu'elle qui soit visée en cas d'incidents. Une fois la mousse posée juste à côté de la pierre, elle y place son pied. L'autre est resté à l'extérieur du carré. Toujours debout, elle penche ses mains jusqu'au sol et répète l'opération de balayage. Elle place d'abord la petite pelle d'un côté de la pierre (a), donne quelques coups, puis la change de côté. Elle est trop large pour reposer correctement sur le fond. La jeune femme souffle en la retirant et redonne quelques coups. Elle plie sa jambe droite de façon à se rapprocher de ses gestes et parvient à mettre une première portion de plastique mêlé à du sédiment dans sa pelle. Elle la vide dans le sachet que Gaëlle lui tend près d'elle et frotte à nouveau quelques secondes.

Elle décide de récupérer une petite pierre (d) placée au milieu des fragments à collecter et la pose sur la grosse (a). Visiblement un peu agacée, elle précise agir de la sorte afin de pouvoir nettoyer la zone puis ajoute qu'elle la remettra (d) à sa place. « Vu que de toute façon tout ce qui est dedans a bougé, grand, petit ». Tout en se justifiant, elle balaye à nouveau, un peu plus rapidement, puis ralentit en fixant son pinceau qu'elle repose sur la mousse. Elle regarde les fragments mêlés au pied de la pierre (a), les pince avec les doigts puis vide finalement sa pelle dans le sachet. Elle récupère alors son pinceau, mais avant de l'utiliser, elle en frotte les poils contre son pantalon de façon à ce qu'il soit propre.

Elle s'arrête en fixant la zone puis se retourne en ajoutant qu'il lui faut un pinceau encore plus fin. Une fois récupéré, elle frotte par petits coups délicats l'espace à nettoyer, précisant qu'il ne faut pas en faire trop. Cela risquerait de faire bouger des fragments qui seraient en place. Elle sélectionne autant que possible le plastique avant de le mettre dans la petite pelle qu'elle tient toujours de sa main gauche. Elle la vide et actionne lentement son pinceau, discriminant en les repoussant légèrement les esquilles d'os et les pe-

tites pierres (e). Elle attrape la pierre (d) qu'elle avait préalablement déplacée et la positionne à l'endroit d'où elle l'avait retiré. Elle ajoute : « On demandera à Émile, mais pour moi, c'est à bazarder tout ça ». Elle continue à frotter avec son pinceau en parlant, la pelle reposant sur le rebord. La jeune femme se relève ensuite et vide sa pelle avant de regarder la zone nettoyée. Elle frotte également son pinceau sur son pantalon. Son pied droit est lentement soulevé de la mousse et son poids bascule sur l'autre. La mousse ainsi que le pinceau sont retirés du sol. Ce nettoyage se conclut par ces mots : « De toute façon, c'est pas en place. Honnêtement, ça a été très perturbé. Le but, c'est pas de reconstituer une réalité. C'est pour ça qu'on verra avec Émile ».

La durée de cette situation *a priori* anodine est de quatre minutes et cinquante secondes. Isabelle nettoie un espace de petite taille. Si j'ai sélectionné, ce moment c'est parce qu'il condense à la fois des gestes assez standards liés à l'activité même du nettoyage de ce type de zone et, dans une même dynamique, des petites précautions qui gravitent autour de ces gestes. Le passage d'un pinceau sur le sol afin de collecter le sédiment meuble et les quelques fragments insignifiants impactent en effet un ensemble de gestes périphériques attentionnés. Ces précautions sont diverses. Isabelle se replace, faisant alterner les appuis de son corps pour varier ses points d'observation et optimiser ses gestes. Elle change ses outils, troque un pinceau large contre un plus fin, une pelle souple contre une autre plus rigide, etc. Elle doute également du meilleur moyen de récupérer le sédiment et de discriminer ce qui est en place de ce qui ne l'est pas. En bref, ces détails périphériques à l'action principale ont des conséquences directes sur la façon dont elle nettoie le sol. Ils lui permettent à la fois de continuer à agir et, dans des basculements permanents, la poussent à adapter ses manières de faire à la fragilité de la zone qu'elle traite. J'ai représenté graphiquement cette dynamique (cf. graphique 2).



Graphique 2 : Alternance entre l'action principale de nettoyage et les précautions périphériques (déroulement temporel min:sec (x))

Ce graphique met en évidence la dynamique entre les actions de nettoyage (en vert) et l'ensemble de ces précautions qui lui sont périphériques et non simultanées (en rouge). Ces dernières font plus que l'accompagner ou la soutenir. La durée qui leur est consacrée repré-

sente un total de 2 min 15 s, soit une proportion de 46,6 %. Isabelle accorde alors presque autant de temps à relancer son action qu'à l'effectuer. De cette dialectique ressortent des éléments matériels vers lesquels et, surtout, *sur* lesquels, il est possible d'agir. À partir des deux pierres posées devant elle (a et b). Isabelle estime les artefacts les plus solides et durables qui, dès le départ, constituent de véritables tuteurs pour pouvoir agir et accéder à cette petite zone à nettoyer. Les carrés qui quadrillent l'espace canalisent et contraignent sa mobilité. Elle ne dépasse pas dans un premier temps la frange de vestiges alignés devant elle et se penche avec difficultés. Ce n'est que dans un second temps qu'elle la franchit, décidant de s'en remettre à l'autorité potentielle du chef de chantier si des artefacts étaient malencontreusement détériorés à cause de ce choix.

Outrepasser un repère spatial est dans cette zone fragile synonyme d'une contradiction possible avec les règles communément transmises, telles que celle qui proscrit de mettre ses pieds sur un sol de fouille. D'autres repères s'ajoutent à ceux-là, les morceaux de plastique, bien sûr, localisés au centre, mais également des gravillons, les ossements ou cette petite pierre (d), un vestige non en place, mais faisant partie des objets à démonter, et donc à coter. Il est évident que la perturbation de cette zone a chamboulé ce qui aurait pu constituer des repères pour la jeune femme, elle qui connaît bien le niveau gravettien. Or, ici, peu d'éléments sont reconnaissables et en place, c'est-à-dire encore pris par le sédiment. Toute l'activité du nettoyage consiste justement à évacuer les éléments qui ne le sont pas. Ils ont été déplacés et désolidarisés de l'encroûtement initial qui les maintenait dans cette calcite blanchâtre. Le passage du rongeur a donc, au préalable, transformé le sol tout comme les actions d'Isabelle qui perpétuent ce changement. Je ne rentre pas davantage dans le détail de cette scène. Tout au long de cette journée et des situations que j'ai relevées puis décortiquées, il apparaît clairement que l'un des enjeux réside désormais autour des fondements de ma démarche empirique. Ces derniers supposent de se pencher d'abord sur des concepts tels que la matérialité, l'expertise, la perception ou encore l'attention. Pour cela, il est nécessaire de faire le point théoriquement et de situer mon propre positionnement.

1.2 Déstratifier le sol et réincarner le fouilleur : mon positionnement théorique

En suivant la progression des descriptions et des analyses que j'ai restituées dans le premier sous-chapitre, je vais décortiquer point par point les enjeux épistémologiques de mon propre apport théorique en désamorçant un ensemble de paradigmes et de propositions conceptuelles vers lequel j'aurais pu me tourner. Pour cela, je dresse un bref bilan théorique pour chacun de ceux qui font échos à mes données empiriques. Je souhaite en montrer les apports tout autant que les limites afin de proposer une interprétation neuve de mes analyses.

Je discuterai dans un premier temps des propositions du champ de la culture matérielle et des postures hylémorphistes de certains auteurs afin de mieux comprendre ce que sous-entend le système catégoriel que les préhistoriens utilisent sur le site d'Ormesson pour décrire le sol archéologique et, par conséquent, la matérialité telle qu'ils la considèrent.

Je reformulerai ensuite les principes qui permettent à cette matérialité de se transformer afin de caractériser la dynamique la plus à même de rendre compte de la façon dont un sol archéologique se transforme au gré des expériences humaines.

Dans un troisième temps, j'analyserai mes données en tenant compte des apports formulés par Tim Ingold et les tenants du tournant écologique. Il s'agit alors de prendre en compte la matérialité d'un environnement matériel en le considérant comme un agent aux côtés des humains, un fondement que je mettrai à l'épreuve de l'analyse de mes matériaux d'observation.

À partir d'un quatrième temps, je me pencherai plus en détail sur le phénomène de perception en reconsidérant ce qui lie et délie les fouilleurs du sol sur lequel ils doivent agir. Ce sera cette fois les apports des sciences neurophysiologiques et de la philosophie bergsonienne qui me permettront d'amorcer mes premières réflexions sur la relation entre l'expertise et la perception.

La sociologie de la perception de Francis Chateauraynaud me fournira dans un dernier temps les premières pistes permettant de penser l'idée d'une perception experte. J'ouvrirai enfin ma réflexion aux apports théoriques de la phénoménologie, sur sa conception de la perception, notion à laquelle celle d'attention est préférée.

1.2. a) Questions de matérialité

○ *L'hylémorphisme en archéologie : la matière culturelle*

En décrivant le sol aux membres de son équipe, nous avons vu qu'Émile reprend les catégories d'usage en archéologie lorsqu'il s'agit de désigner des niveaux stratifiés, notamment le Gravettien sur lequel il appuie particulièrement ses explications⁶⁹. Ce dernier terme est lié aux évolutions synchroniques des phénomènes interculturels qui parcourent tout le Paléolithique, ce qui correspond à une représentation conceptuelle d'une culture donnée, en l'occurrence, la culture gravettienne. Les artefacts qu'Émile décrit comme les traces des activités laissées par cette culture sont quant à eux de nature strictement archéologique. Ils sont également de la matière fournie par la nature, puisée initialement par les groupes Gravettiens et mêlée à l'environnement contemporain. De façon concrète, je pourrais dire que chacune des cultures matérielles caractérisées au préalable de la sorte, sous ces trois aspects combinés, correspond de façon distanciée à un sol de fouille particulier.

Se tenir à distance d'un monde passif sur lequel on appose le sceau de nos connaissances et de nos représentations, tel est le principe auquel renvoie l'objectif ultime d'une certaine épistémologie de l'archéologie et, plus largement, du champ de la culture matérielle que l'on retrouve en sciences sociales. L'objectif est alors bel et bien de montrer que « des idées devenues matérielles et une substance naturelle transformée en culture »⁷⁰ sont intriquées. Cette conception relève de l'hylémorphisme (du grec *hyle* « matière », et *morphe* « forme ») et renvoie au fait d'imposer des formes issues de l'esprit à une matière du monde extérieur. La matériali-

⁶⁹ Je précise l'existence d'une grande différence entre le sol d'une occupation qui se situe sous le porche d'un abri rocheux ou d'une grotte — où une vision verticale de l'espace domine — et celui qui se trouve en plein air — où il s'agit davantage d'une vision horizontale et concentrique de l'espace. Le site d'Ormesson est un gisement dit de plein air dominé par l'horizontalité de ses sols d'occupation formés de loess, c'est-à-dire constitués par l'épaisse accumulation de sédiments éoliens qui ont assuré à ses vestiges une bonne protection. Pour plus de précisions, Cf. DELHON, C., MOUTARDE, J., TENGBERG, M. (*et al.*), « Perceptions et représentations de l'espace à travers les analyses archéobotaniques », *Études rurales*, n° 167-168, 2003, pp. 285-94.

Six niveaux d'occupation sont jusque-là attestés. Ces sept niveaux du site datés du Paléolithique sont, du plus récent au plus ancien : le Badegoulien, le Solutréen, le Gravettien, un niveau intermédiaire, le Châtelperronien, le Paléolithique moyen, un Paléolithique moyen plus ancien et un huitième sous la forme d'une fosse protohistorique.

⁷⁰ THOMAS, J., « The Trouble with Material Culture », In THOMAS, O., *Overcoming the Modern Invention of Material Culture*, Journal of Iberian Archaeology, Porto, ADECAP, n° 9-10, 2007, pp. 11-23.

té est ainsi pensée sous deux facettes exclusives, d'une part la physicalité brute et d'autre part les bouts de forme projetés sur le matériau pour le transformer en artefact⁷¹.

De la matérialité décrite et transmise par le chef de chantier, je retiens qu'elle correspond à un fragment de la vie de ce sol, de l'acquisition de ses fondations jusqu'aux traces laissées par les différentes activités passées qui s'y sont déroulées. Puisqu'en archéologie, cette perspective hylémorphiste consiste à vouloir accéder aux éléments clefs de la vie d'un artefact, je pourrais, en tant qu'anthropologue, retracer le processus de survivance et d'inscription dans le temps de ces artefacts, de l'acquisition de la matière première jusqu'à la publication de l'image de l'artefact⁷² — par exemple, de la récolte de cailloutis par les Gravettiens à la représentation et l'interprétation de cette nappe dans un corpus scientifique destiné à enrichir les connaissances de la culture gravettienne. Cela renvoie à un véritable parti-pris épistémologique. Comme le souligne Bernadette Bensaude-Vincent, le fait d'élargir le genre biographique aux objets matériels s'inscrit dans un nouveau courant d'étude des sciences et des techniques fortement inspiré de l'anthropologie sociale⁷³, ce que Peter-Paul Verbeek, désigne par l'expression de *thingly turn*, un « tournant vers les choses »⁷⁴. Parce qu'elle troque le discours analytique au récit, la biographie d'objets soutient la dimension herméneutique de la matérialité, dégagant son sens dans un espace culturel particulier et renvoyant alors à sa caractérisation hylémorphiste. Pour les archéologues, cela sous-entend de se pencher sur les modes et circonstances d'acquisition de la matière première, la fabrication des objets et leurs usages⁷⁵. Quant aux anthropologues, cette perspective les pousse à se concentrer sur la façon dont ces mêmes humains donnent du sens aux objets qu'ils exhument, c'est-à-dire la manière dont ils se les représentent⁷⁶.

Je retrouve ici l'idée du grand partage métaphysique entre le sujet et l'objet, la nature et la culture. Afin de congédier ce dualisme lorsqu'il est question de matérialité tout en se déta-

⁷¹ TILLEY C., « Materiality in Materials », *Archaeological dialogues*, Cambridge University Press, vol. 14, n° 1, 2007, p. 17 ; JONES, A., « Archaeometry and Materiality », *Archaeometry*, Oxford, n° 46, 2004, p.330 ; BOIVIN, N., *Material Cultures, Material Minds*, Cambridge University Press, 2008, p. 26.

⁷² HOLTORF, C., « Notes of the Life History of a Pot Sherd », *Journal of Material Culture*, Thousand Oaks, Sage Publication, vol. 7, n° 1, 2002, p. 54 ; BAILEY, G., « Time Perspectives, Palimpsests and the Archaeology of Time », *Journal of Anthropological Archaeology*, Elsevier, Amsterdam, vol. 26, n° 2, 2007, p. 209.

⁷³ BENSAUDE-VINCENT, B., « Vies d'objets », *Critique*, n° 781-782, 2012, p.589.

⁷⁴ VERBEEK, P.-P., *What Things Do. Philosophical Reflections on Technology, Agency and Design*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2005 ; SCHATZKI, T. P., KNORR CETINA, K. et VON SAVIGNY, E. (éd.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, Londres, Routledge, 2011.

⁷⁵ GOSDEN, C., MARSHALL, Y. (éd.), « The Cultural Biography of Objects », *World Archaeology*, vol. 31, n° 2, 1999, pp. 169-178.

⁷⁶ APPADURAI, A. (éd.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 ; JOY, J. « Reinvigorating Object Biography : Reproducing the Drama of Object Lives », *World Archaeology*, vol. 41, n° 4, 2009, pp. 540-556.

chant de cette vision hylémorphiste dominante — ce que Bruno Latour et Pierre Lemonnier ont appelé la forme canonique du dualisme⁷⁷ — un certain nombre de philosophes, de sociologues et d'anthropologues a choisi de redéfinir les contours du statut ontologique propre aux objets. Dans le registre des sciences et des techniques, les objets technoscientifiques ont trouvé une place de choix aux côtés des acteurs humains, laissant ainsi des indices dans le réseau au sein duquel ils circulent, se déployant selon différents modes d'existence. Leur biographie est le fil qui se déroule au fur et à mesure de leur trajectoire de vie⁷⁸. Je soutiens également que la portée ontologique de la matérialité doit être débattue en dépassant la conception hylémorphiste et, plus largement, en surmontant le dualisme nature culture pourtant si prégnant lorsqu'il est question d'archéologie et de culture matérielle. Pour ma part — et contrairement aux approches précédemment citées — je souhaite redonner à la réalité un fondement qui dépasse largement nos représentations et nos façons de dire le monde. La réalité est :

« le révélateur d'une nouvelle disponibilité par rapport au monde extérieur, par rapport à ce qui va au-delà des schémas conceptuels et qui en est indépendant — de même qu'il est impossible de corriger les illusions optiques ou de changer les couleurs des objets qui nous entourent avec la seule force de la réflexion »⁷⁹.

Le sol archéologique, qu'il soit recherché, excavé, nettoyé, discuté, débattu ou même ignoré reste une réalité. Je fais le choix de ne pas le désolidariser du monde concret en ne me concentrant que sur les seules façons dont mes interlocuteurs le perçoivent et le décrivent en amont de leurs actions. Si je souhaite préciser ma posture réaliste au fur et à mesure des chapitres, j'ajouterai simplement que ce parti-pris épistémologique implique à ce niveau de mes analyses de me concentrer sur la matérialité d'un sol archéologique tel qu'il se présente sous les yeux et les actions des fouilleurs. Si je suis le sol de cette façon, je me rends compte qu'il n'appartient finalement à aucun territoire fixe, aucune période déterminée, aucune culture particulière.

⁷⁷ LATOUR, B., LEMONNIER, E., *De la Préhistoire aux missiles balistiques: l'intelligence sociale des techniques*, Paris, Éd. la Découverte, 1994.

⁷⁸ LATOUR, B., *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991 ; LATOUR, B., *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte, 1999 ; AKRICH, M., « L'analyse sociotechnique », In VINCK D. (éd.), *La Gestion de la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 1991, pp. 339-353.

⁷⁹ FERRARIS, M., *Manifeste du nouveau réalisme*, Paris, Hermann, 2014, p. 33.

En suivant Isabelle au cours de cette première journée dédiée au nettoyage, j'ai voulu saisir prioritairement ses expériences dans leur continuité. Le désir d'exhaustivité ne m'y a pas poussé. L'intérêt de cette démarche est davantage de suivre le rapport entretenu avec la matérialité au fur et à mesure de sa perception. Ainsi considéré, le sol tel qu'il est à chaque instant se pétrie des expériences de chacun, se transforme perpétuellement. Sa forme n'est donc jamais la même. Sur ce point, la philosophie nourrit et complète mon cheminement épistémologique.

Je vais discuter l'idée proposée par Gilles Deleuze et Félix Guattari qui soutiennent que la matérialité est comme un flux de matière-mouvement, « une matière en variation, déstratifiée, déterritorialisée »⁸⁰ qui ne peut être que suivie⁸¹. La matérialité d'un sol ne serait donc pas seule dans cette dynamique. « Les artisans et praticiens qui prolongent ce flux sont les itinérants, les voyageurs qui cherchent à faire l'épreuve de la granularité du devenir du monde et à plier ce devenir à des fins évolutives »⁸². Les archéologues d'Ormesson sont ces itinérants — j'ajouterai de l'instant comme je m'appête à le développer — ceux auxquels l'anthropologue a accès et qui ne disent qu'une part infime des rencontres que ce sol a faites jusque-là. Et puisqu'il est actuellement au cœur de pratiques archéologiques — depuis moins d'une dizaine d'années — il me faut considérer ce précieux fragment de temps comme le témoignage partiel du flux dans lequel il a toujours été pris et dont il porte les stigmates.

Si la notion de matière-flux replace la matière dans sa propre histoire, c'est-à-dire en amont, qu'est-elle dans l'instant présent ? Je défends l'idée que la dynamique de sa forme ne peut être saisie, d'un point de vue réaliste, qu'au gré d'expériences à la fois situées, multiples et présentes. Ma vision de cette genèse matérielle est donc « instantémorphe » — du latin *morph* qui signifie forme et *instans* qui renvoie à un moment précis et actuel. Je justifie ce néologisme de deux manières, d'abord dans ma façon de saisir méthodologiquement cette matérialité et, ensuite, vis-à-vis du contexte dans lequel celle-ci est prise.

D'une part, le terme d'instant décrit particulièrement bien le fait que suivre la matérialité comme un flux n'est possible que dans la mesure où l'on considère le temps comme une addition successive de points fixes. Mes analyses arrêtent le temps, se fixent sur des points artificiels, regroupent des situations en les balisant d'un début et d'une fin. Cela renvoie, de façon générale, à notre mode de perception visuelle : notre regard se fixe littéralement sur une série

⁸⁰ DELEUZE, G., GUATTARI, F., *Capitalisme et schizophrénie. 2, Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 507.

⁸¹ Ibid., p. 509.

⁸² INGOLD, T., *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, Bellevaux, France, Éditions Dehors, 2017, p. 69.

de points successifs. D'autre part, l'étymologie du terme d'instant renvoie également à ce qui presse, ce qui est urgent. C'est le cas pour la plupart des fouilles archéologiques pour lesquelles le temps consacré à l'intervention est compté, le temps de campagne délimité. Ces arguments me poussent donc à faire mien le principe épistémologique d'instantémorphisme.

○ *Environnement et substances perçues : la matière comme un agent*

Il me faut désormais caractériser le lien entre cette continuité matérielle et celle des expériences des fouilleurs, leurs actions réelles sur le sol et la façon dont ils le perçoivent. Pour ce faire, je m'inspire des travaux de Tim Ingold et de J.-D. Gibson en reprenant tout d'abord la façon dont ils différencient un organisme – un sol constitué du point de vue de sa pédogénèse dans mon cas — d'un artefact — un sol que l'homme a modifié : c'est la part d'intervention humaine dans la génération de la forme. Le sol archéologique n'émerge qu'avec le faire, au gré des actions et des multiples face à face perceptifs qu'il autorise. Il est toujours pris dans et par le cours d'instant empiriques. En effet, le niveau gravettien a vu passer un certain nombre d'acteurs en l'espace de plusieurs dizaines de milliers d'années. Ce sont d'abord les Gravettiens qui ont été les premiers attestés et agissants dans le processus de génération de la forme du sol. Ils l'ont fabriqué, l'ont modelé, même sobrement, afin de l'adapter à leurs activités, s'isolant ainsi de l'humidité en le tapissant de cailloutis. Il en est de même pour les acteurs face auxquels je me trouve aujourd'hui qui continuent, d'une tout autre façon, à s'engager avec cette même forme, en superposant les traces de leurs engagements sur celles que les groupes Gravettiens ont laissées, creusant en profondeur ou grattant à la surface avec leurs outils afin de libérer le niveau gravettien du loess qui le recouvre.

Ce processus longitudinal n'est pas seulement lié à l'esprit qui façonne ou crée, mais également au sujet, au *maker*⁸³, tel qu'il s'engage avec la matière. L'écologie alternative⁸⁴ développée par Tim Ingold est un véritable pivot analytique pour décrire la synergie dynamique de l'organisme humain agissant et percevant avec l'environnement matériel. En proposant une nouvelle théorie de la perception, il soutient la nécessité de montrer « comment les personnes peuvent acquérir une connaissance directe de leur environnement au cours de leurs activités quotidiennes »⁸⁵. De cette refonte épistémologique, je retrouve un incontestable héritage lié

⁸³ *Ibid.*, p. 62.

⁸⁴ Je précise que l'anthropologue se détourne d'une anthropologie écologique qui ne conçoit les relations entre les organismes et leurs environnements que lorsqu'ils sont médiés par la culture.

⁸⁵ INGOLD, T., *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles, 2013, p. 133.

d'une part à la théorie de la signification de Jakob von Uexküll⁸⁶ et, d'autre part, à la théorie des affordances de James J. Gibson⁸⁷.

Au cours de la scène de nettoyage que j'ai décortiquée durant le premier sous-chapitre, le face à face entre Isabelle et cette partie du niveau gravettien est une portion d'un flux continu, le fragment d'un mouvement matériel dépendant de relations qui lui sont à la fois extérieures et qui pourtant, tournées vers lui, l'impriment de traces indélébiles. Nous l'avons vu, tantôt Isabelle agit sur le sol — ce à quoi les actions standards de nettoyage renvoient — tantôt le sol prend le dessus, l'obligeant à se réajuster, dans le doute et le souci de bien faire. Isabelle serait à la fois prise dans un mouvement actif d'action directe sur la matière, et dans un mouvement passif, où la vulnérabilité de cette matière prend le dessus et impose à la jeune femme de s'ajuster en fonction des conséquences directes de ses actions sur le sol. Tim Ingold s'interroge sur la provenance de cette forme d'agentivité, entre activité et passivité. D'où vient-elle ?

Il l'illustre en s'appuyant sur une expérience qu'il a faite avec ses étudiants lors d'une surprenante sortie avec des cerfs-volants. « Les cerfs-volants se sont mis à bondir. Et nous nous sommes mis à courir ! Et plus nous courions, plus les cerfs-volants bondissaient, toujours plus haut dans l'air en tirant sur les fils de nylon qui nous servaient à les retenir »⁸⁸. La relation qui s'exerce à la fois entre les corps des protagonistes de cette expérience et les cerfs-volants pourrait aisément s'expliquer par des mécanismes de force aérodynamiques. Dans ce cas, la description se nourrirait d'une explication mécanique extérieure aux agents en présence. Or, cette force est éprouvée consciemment de l'intérieur par kinesthésie.

L'exemple du cerf-volant correspond à une danse à trois par laquelle l'air est l'élément décisif permettant à la matérialité et aux individus de rentrer réciproquement en action. Tim Ingold caractérise cette danse comme un transducteur : le cerf-volant convertit le *ductus* — la qualité kinésique du geste, son flux ou son mouvement — du registre de la kinesthésie du corps en un flux matériel. La matérialité permet donc le maintien de cette danse dans le temps. En somme, si l'on tente de transposer cette conception à mes analyses, ce n'est pas parce que le sol est constitué de matière solide qu'il dure plus longtemps que les gestes qui agissent sur lui. Ce n'est plus dans la matérialité et sa pérennité qu'il faudrait désormais chercher une ré-

⁸⁶ Le concept de l'*umwelt* de Jakob von Uexküll (1866-1944) a permis de décrire le projet de vie d'une espèce animale à travers son environnement. Une matérialité non perçue — neutre — la réduirait ainsi à ses propriétés les plus fondamentales (forme, taille, composition, etc.) contrairement à l'*umwelt* qui, étant soumis à la perception, rend accessible l'univers propre à une espèce vivante. Cf. : UEXKÜLL VON, J., LESTEL, D., *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2010.

⁸⁷ Selon James J. Gibson (1904-1979), la perception des objets de l'environnement renvoie bien plus au rôle fonctionnel qu'ils jouent dans notre quotidien. L'humain est ainsi un agent de conception, un architecte du dehors. Cf. : GIBSON, J., *Approche écologique de la perception visuelle* (1979), Bellevaux, France, 2014.

⁸⁸ INGOLD, T., *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, loc. cit., p. 209.

ponse, mais dans la continuité du processus de perdurance que cette danse de l'agentivité permet.

Il est évident que ce processus a été mis à mal sur la zone gravettienne, notamment par les nombreux remaniements externes qui en ont modifié sa surface. Selon J.-D. Gibson, d'une forêt, d'une table ou d'un sol, nous ne percevons d'abord les objets que comme une substance, plus ou moins rigide, c'est-à-dire « plus ou moins résistante à la déformation, plus ou moins impénétrable par des corps solides et plus ou moins permanents quant à leur forme »⁸⁹. En d'autres termes, si je peux voir des objets, ce n'est qu'à la condition de pouvoir d'abord percevoir des substances, la perception étant l'acte à partir duquel certaines compétences perceptives se mettent en place.

On pourrait donc penser qu'Isabelle ne perçoit plus seulement le niveau gravettien comme une substance, elle qui l'a déjà vu à de nombreuses reprises et qui connaît avec précision son contenu matériel. Toutes ces petites précautions que j'ai détaillées soulignent néanmoins ses nombreux doutes face à la fois au foisonnement de microvestiges et à leur déplacement. Les yeux rivés sur le sol, le repérage perceptif ne se met donc que progressivement en place dans et par l'action. « Si la vision rend possible l'action, c'est que les invariants avec lesquels elle met en contact par mouvement exploratoire sont les traits des objets que l'action va mobiliser »⁹⁰, dit J.-D. Gibson. Les contours des vestiges se dessinent ainsi au gré des outils manipulés qui les effleurent. Leur couleur se précise. Le bleu gris du silex devient moins fade et les petites alvéoles de l'os apparaissent tout autant que les milliers de graviers qui jonchent le sol. Et surtout, les éléments qui ne sont pas en place et qui obstruent d'une certaine façon l'accès à l'acte de percevoir sont évacués. Le relief est là, avec ses supports et ses interdits. Le voilà qui fait sens.

Les premières relations visuelles avec la surface gravettienne ne sont pas entièrement déterminées par des compétences visuelles qui seraient définitivement acquises. L'action les transforme de spectres en objets bien identifiés. Je vois ainsi cette zone d'abord comme un tout, laissant dans le même temps un ou plusieurs points d'observation se greffer sur les éléments les plus repérables qui deviennent progressivement des repères. Il faudrait se refaire l'œil en agissant selon les différents éléments de persistance déjà en place, des éléments toujours pris dans l'encroûtement du sol comme une pierre plus grosse qu'une autre à droite, mais aussi une zone d'ombre, un léger tracé longitudinal, etc., en leur redonnant progressivement un sens. Le processus de perdurance qui permet à ces objets d'être perçus serait rendu possible grâce à cette persistance et malgré des perturbations visuelles importantes. Une progressive

⁸⁹ GIBSON, J., *Approche écologique de la perception visuelle*, loc. cit., p. 67.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 24.

mutation perceptive transformerait alors une substance beige, plane et indéchiffrable en un sol perceptiblement vulnérable, car gorgé de vestiges, le Gravettien.

L'apport du tournant écologique initié par Tim Ingold, et inspiré surtout de J.-D. Gibson, permet donc de considérer la matérialité d'un environnement comme un agent à part entière, qui agit tout autant qu'il fait agir. Ce modèle constructiviste a toutefois ses limites en ce qu'il décrit la coordination des agents de façon équitable, telle une bulle opaque dans laquelle l'un serait orienté vers l'autre. Il ne les considère que comme des partenaires égaux⁹¹. Cette danse décrit finalement bien plus la relation entre les agents pris dans ce processus de conversion que le *ductus* qui l'initie. Si je me contente d'analyser la relation entre Isabelle et le niveau gravettien qu'elle nettoie comme une coordination équitable, je m'arrête à ces deux lignes (cf. graphique 2) qui rendent déterminante la réciprocité des deux agents. Tantôt l'un agit sur l'autre — l'action de nettoyage d'Isabelle sur le sol — tantôt l'inverse — les précautions périphériques que la vulnérabilité matérielle du sol nécessite. Alternativement, cette coordination laisse le premier l'emporter sur le second.

Cette symétrie ne me permet pourtant pas d'analyser en détail les modalités de perception qui sont si déterminantes dans le processus attentionnel en jeu au cours de ces actions. Je fais le pari que cette ouverture aléatoire vers l'extérieur est le principe d'une certaine transmission de la perception. Il me faut donc revenir sur la façon dont, instant après instant, Isabelle s'engage dans ce flux, épaissit et densifie sa propre façon de s'engager, vers le sol et également vers les autres fouilleurs, notamment les plus novices.

⁹¹ KNAPPETT, C., MALAFOURIS, L., *Material Agency: Towards a Non-Anthropocentric Approach*, Berlin, Springer, 2008, p. 25.

1.2. b) Questions de perception

○ *Action de débutant et perception experte*

Je continue à suivre ici la piste du terme de perception, mais davantage en termes d'expertise. Il s'agit bien de répondre aux enjeux qui sont au cœur d'une expérience de face à face entre le sol et le fouilleur, dont certains sont totalement néophytes. Pour ce faire, je choisis de relire mes données sous l'angle de l'épineuse question du lien entre l'expertise et les modes d'attribution du sens aux choses. Avant cela, je vais décortiquer encore davantage le terme de perception.

Percevoir est synonyme d'une certaine façon de prêter attention au monde ; une façon potentiellement déterminée par un ensemble de facteurs externes. Pour les auteurs que j'ai cités précédemment, celle-ci a un sens bien particulier, celui d'être conditionné par mes connaissances sur le monde. La seule activité valable ne concernerait alors que « les opérations effectuées par l'esprit sur les données fournies par le sens »⁹². Or, est-il possible que l'attribution d'un sens aux choses — telle que les fouilleurs peuvent le faire dans leur façon de produire des artefacts — ne soit pas l'unique condition à la perception ? Après tout, celui qui ne sait pas perçoit aussi, tout comme celui qui sait. Que faire alors de ces face à face manqués, de ces fouilleurs néophytes, sans aucune expérience de fouille, qui disent ne pas percevoir, ne pas savoir comment agir de façon appropriée sur le sol ?

Ces fouilleurs, bien que plus rares, me confrontent à une première difficulté : comment est-il possible, malgré un engagement par l'action, de rester sur le seuil de l'indéchiffrable pendant plusieurs semaines ? C'est ainsi qu'Omaya, une jeune femme néophyte en archéologie⁹³ se confiera à moi sur le fait de ne pas savoir ni comment faire ni comment être face à ce sol. Lors d'un entretien effectué sur le chantier, une semaine seulement après le début de la campagne, voici ce qu'elle me dit de ses difficultés :

[>Omaya] : « En fait, je ne sais pas ce qui est important et ce qui n'est pas important. Du coup, à la fin de la journée, je suis un peu frustrée. Je me dis

⁹² GIBSON, J.-J., *Reasons for Realism : Selected Essays of James J. Gibson*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum, 1982, p. 397.

⁹³ Alors âgée de vingt-ans, sa formation professionnelle a commencé dans l'apprentissage de la musique au Conservatoire avant de s'orienter à l'université, dans un cursus en ethnomusicologie. Elle n'a reçu qu'un seul cours en archéologie, portant sur le Néolithique du Proche-Orient, et elle admet que ses connaissances en Préhistoire et en fouille sont nulles. Si elle a décidé de participer à ce premier chantier, ce n'était que par simple curiosité et elle assumait alors le fait de ne rien attendre de cette expérience.

qu'en me lâchant dans un coin, je peux faire des conneries. Je comprends en gros, mais pas dans le détail. »

[>?]: « *Qu'est-ce que tu as réussi à comprendre jusque-là ?* »

[>Omayya]: « Les gestes de base. Juste pas faire de conneries. Par exemple, creuser autour d'un vestige et faire un gros creux, ça, j'ai bien compris que c'était un truc à pas faire. Rien que fouiller à plat en partant du haut, je ne le savais pas. C'est Jessica qui me l'a dit l'autre jour. »

[>?]: « *C'est un petit peu comme nettoyer une cuisine finalement... Non ?* »

[>Omayya]: « Sauf que ta cuisine elle est tout de suite à plat, c'est ça le truc. Et puis, en plus, le problème, c'est que le sol en question, il se laisse pas faire à plat. Il est pas cool le sol. Mais pour moi, y avait rien d'important au début [...]. Je ne sais même pas si reposer une esquille à un centimètre près, c'est grave ou pas. J'imagine bien que c'est important, mais je ne sais pas si ça change vraiment quelque chose. Du coup, dans le doute, je ne la bouge pas. [...] Moi je fais ce qu'on me dit de faire, même si, par exemple, quand je fais attention, je les vois bien les petits bouts de charbon. »

Cette jeune fouilleuse semble visiblement en difficulté lorsqu'elle se trouve confrontée au sol archéologique, ne sachant alors répondre qu'aux seules consignes simples qui lui sont transmises et qui concernent des gestes standards qu'elle peut appliquer ensuite. Le plus perturbant semble être l'impasse dans laquelle elle se trouve plongée lorsque ses gestes doivent s'appuyer sur certains éléments matériels au détriment d'autres, ceux qu'elle qualifie d'« importants ». Elle soutient ne pas savoir comment les qualifier ou disqualifier au cours de ses actions. Aucun ne se détache de la substance informe devant laquelle elle se trouve. Le caractère à la fois résistant et imperceptible du sol ne l'empêche pas d'agir, mais ses actions lui apparaissent alors particulièrement aléatoires, risquées et intuitives, guidées malgré tout par l'attention lorsqu'elle parvient à la maintenir.

Agir, c'est finalement choisir, sélectionner, désinhiber toute une série de mouvement parmi ceux que l'on peut faire. Si l'action est l'alternance entre une certaine inhibition et une certaine désinhibition — une alternance que la séquence descriptive avec Isabelle a déjà démontrée — cela ne signifie pas que toutes les actions se ressemblent, y compris celles que l'on désigne par le même terme. Nettoyer pour Isabelle n'est pas nettoyer pour Omayya. Dans le premier cas, l'inhibition est motrice et permet d'ajuster une action à la suivante pour permettre cet instantémorphisme. Or, dans le second, elle est stagnante, insatisfaisante aux yeux d'Omayya.

Comme le suggérait Henri Bergson, « [l]es phénomènes d'inhibition ne sont qu'une préparation aux mouvements effectifs de l'attention volontaire »⁹⁴. Le fait que l'excitation musculaire ne soit pas le strict préliminaire à l'action est une intuition avant-gardiste du philosophe tout autant qu'elle est une démonstration désormais reconnue chez les neuroscientifiques. Cela a en effet été démontré par le physiologiste Alain Berthoz, qui s'est par ailleurs particulièrement penché sur les apports des travaux du philosophe. L'essentiel des grandes structures du cerveau impliquées dans la production et le contrôle du mouvement⁹⁵ sont des structures dont les neurones sont inhibiteurs⁹⁶. L'action est donc prise dans une compétition cérébrale quasi permanente entre un mouvement d'excitation et d'inhibition. Cette dernière augmenterait même la dynamique des mouvements. L'inhibition n'est donc pas une tare réservée à celles et ceux qui sont le moins préparés à une tâche précise, méticuleuse ou inconnue, empêchant définitivement le mouvement de leurs actions. Elle en est au contraire ce qui pousse tout à chacun à agir.

Ces mêmes neurosciences ont par ailleurs démontré que toute perception est l'anticipation d'une action⁹⁷, ce dont H. Bergson et le psychologue Émile Janet⁹⁸ avaient déjà eu l'intuition en disant que « la perception [...] mesure notre action possible sur les choses et par là, inversement, l'action possible des choses sur nous »⁹⁹. La perception donne ainsi la mesure d'une certaine puissance d'action sans que celle-ci soit rendue impossible.

Omayya perçoit et agit tout comme les autres fouilleurs plus expérimentés. C'est ainsi la nature de ses actions et la conscience que cette jeune femme en a qui sont déterminantes. Celle-ci a même une influence sur la perdurance de l'instantémorphisme en l'écourtant dans le temps ou en le désorganisant dans l'espace, mais sans l'annuler toutefois. Bien sûr, je ne peux pas homogénéiser ces mouvements sans tenir compte des différences constatées entre chaque fouilleur, de ces facilités ou complications perceptuelles qui jalonnent le mouvement de chacun d'eux sur le site. Le degré d'expertise — et pas directement celui du degré de connaissances comme nous l'avons vu — est un biais que je dois interroger. Il me faut rentrer désormais bien plus en profondeur dans les détails de cette perception afin de caractériser ce qui

⁹⁴ BERGSON, H., *Matière et mémoire* (1896), Paris, Félix Alcan, 1908, p. 110.

⁹⁵ Les structures cérébrales impliquées dans ce mouvement sont principalement le cervelet, les ganglions de la base et le cortex.

⁹⁶ BERTHOZ, A., *Les théories de Bergson sur la perception, la mémoire et le rire, au regard des données des neurosciences*, Presses Universitaires de France, 2015, p. 169.

⁹⁷ Les neurosciences parlent même d'une perception comme l'anticipation d'une action, un phénomène rendu possible à travers un réseau d'aires cérébrales désigné par l'expression « système miroir ». Cf. RIZZOLATTI, G., CRAIGHERO, L., « The Mirror-Neuron System », *Annual Review of Neuroscience*, vol. 27, 2004, pp. 169-192.

⁹⁸ JANET, E., *L'automatisme psychologique: essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Société Émile Janet, Paris, 1889.

⁹⁹ BERGSON, H., *Matière et mémoire*, *loc. cit.*, p. 57.

distinguerait une perception experte d'une perception non experte, ce qui distingue celle d'Isabelle et d'Omayá.

○ *Prises et expériences perceptives*

Si les fouilleurs ne perçoivent pas tous les choses de la même façon, il se trouve qu'il y a malgré tout quelque chose qui leur est commun : leur expérience de terrain. C'est elle qui rend possible leur ancrage dans la matérialité et, par-delà, ce qu'ils en perçoivent. Comme nous l'avons vu, le surgissement du doute ou d'un certain sentiment d'étrangeté différencie, dans leur degré d'intensité, ce partage de perceptions communes. Même si la sociologie est particulièrement passée à côté des questions de perception — contrairement aux sciences cognitives et à la phénoménologie dont c'est l'un des thèmes de prédilection — l'idée longtemps soutenue fut celle du lien que celle-ci devait entretenir avec le jugement. Les schèmes de perception sont alors invoqués afin de montrer un nécessaire consensus entre les représentations des acteurs sociaux¹⁰⁰. Pour Francis Chateauraynaud, perception et jugement sont deux actes différents précisément parce qu'il ne suffit pas d'accéder à des représentations communes pour partager nos perceptions du monde. Analysant le milieu des contrefaçons, il soutient l'idée d'une expertise dans la perception d'objets matériels tout en rediscutant les fondements d'une configuration totalement professionnelle.

« La configuration professionnelle est l'entrée la plus classiquement privilégiée par les sciences sociales. L'objet est tenu par une profession qui dispose d'un monopole légitime pour en définir la nature, les fonctions, les conditions de production ou de circulation. Il peut apparaître des conflits de compétence entre différents professionnels qui concourent à la stabilisation d'un ensemble d'objets. C'est à travers cette entrée par les professions que l'on peut dire que la forme d'un objet contient ou résume le réseau socio-technique dans lequel il émerge. »¹⁰¹

L'auteur reconnaît toutefois qu'il ne suffit pas d'analyser les enjeux professionnels pour comprendre comment les repères les plus communs structurent la perception ordinaire de la matérialité. Cette perspective scinde le monde de l'expertise en deux avec d'un côté les néophytes « soumis à une relation d'emprise ayant investi l'objet de leurs croyances »¹⁰² et de l'autre, les

¹⁰⁰ BAXANDALL, M., *L'œil du Quattrocento : l'usage de la peinture dans l'Italie de la Renaissance*, France, Gallimard, 1985 ; BOURDIEU, E., DELSAUT, Y., « Pour une sociologie de la perception », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 40, n° 1, 1981, pp. 3-9.

¹⁰¹ BESSY, C., CHATEAURAYNAUD, F., *Experts et faussaires : pour une sociologie de la perception*, Paris, Pétra, 2014, p. 95.

¹⁰² *Ibid.*, p. 119.

experts « détenteurs d'instruments d'objectivation capables d'un détachement, d'une distance »¹⁰³. Cela signerait alors le divorce définitif entre l'épreuve perceptive d'Omayya de celle d'Isabelle. Me voilà affublant à nouveau la perception de ses vieux habits, recouverte par les degrés de connaissances des uns et des autres.

Le sociologue propose l'alternative suivante : un modèle de compétences de l'expertise dépassant le jeu des relations professionnelles pour celui de l'expérience perceptive. Celle-ci ferait émerger ce qu'il qualifie comme des prises¹⁰⁴ et qui sont en fait le point de rencontre entre des repères et des plis. Du repère, je retiens ce que j'en ai partiellement dit, « des éléments matériels vers lesquels et, surtout, sur lesquels, il est davantage possible d'agir »¹⁰⁵. Ils correspondent à des points visuels dont les objets sont dépositaires et qui permettent de guider l'action. Ils sont l'interface entre le sujet et la matérialité. C'est sur eux qu'Isabelle s'appuie au cours de ses temps de précautions périphériques. Quant aux plis¹⁰⁶, ils renvoient aux conséquences du corps-à-corps entre sujet et matérialité, et ce, à travers des relations matérielles non intentionnelles. Il peut s'agir de traces de contact, de rapports de force entre des substances, etc. « Le pli est ce qui unit et sépare à la fois »¹⁰⁷, dit le sociologue. La prise est par conséquent l'union de l'esprit et du corps, ce point de convergence permettant une parfaite fluidité perceptive de l'individu à la matérialité sur laquelle il agit, une façon de se plier et de se repérer à la fois dans un mouvement unique.

« Le propre d'une prise réussie est d'être pratiquement invisible »¹⁰⁸. La distance séparant ainsi de façon irréversible l'expérience experte de celle du néophyte serait moins la quantité de savoir formel accumulé, que cette faculté à pouvoir naviguer entre les repères et les plis. Selon F. Chateauraynaud, si la prise permet l'accord en devenant commune, c'est parce qu'elle rend possible un apprentissage collectif. Un point se révèle donc essentiel : les modalités de transmission des prises. Si les repères dessinent particulièrement bien les contours classiques d'une configuration professionnelle au cours de laquelle les plus experts transmettent aux novices, cela ne me dit rien sur l'épreuve de corps-à-corps qu'engendrent les plis et qui, par conséquent génèrent des prises dans l'action. Faire l'impasse sur la corporéité rendrait effectivement inaccessible ce que à quoi la perception d'un sol archéologique renvoie : un mode de connexion entre les corps et la matérialité par le biais de la transmission.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ Le sociologue s'inspire ici des travaux de J.-D. Gibson. Le terme de prise renvoie à ce que ce dernier appelait des saillances.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰⁶ La notion de pli est empruntée à Gilles Deleuze. Cf. : DELEUZE, G., *Le pli : Leibniz et le baroque*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988.

¹⁰⁷ BESSY, C., CHATEURAYNAUD, F., *Experts et faussaires : pour une sociologie de la perception*, loc. cit., p. 303.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 303.

Sur un chantier de fouille, transmettre consiste, dans les grandes lignes, à accompagner tout novice dans la relation qu'il doit établir avec le sol archéologique. Les règles formulées par les archéologues les plus experts, nous l'avons vu, n'en sont pas les principaux vecteurs, mais les premiers. Elles ne constituent qu'un fragment du mouvement instantémorphiste que je cherche à décrire sur une journée puisqu'il s'agit de cette seule étape par laquelle l'apprenant apprend à se repérer dans l'espace, et ce, à travers certaines saillances que les consignes verbales des plus expérimentés transforment en repères. En m'y arrêtant, je ne décris l'expérience perceptive que comme le résultat d'un processus de détection balisé, autoguidé, celle d'un monde visuel auquel j'aurais un accès direct.

La phénoménologie est très certainement la pensée qui a le plus tenté de dépasser cette vision que j'ai voulu synthétiser jusque-là.

« La fonction principale du système visuel, comme des sens en règle général est de fournir à l'organisme une information constamment renouvelée sur certains traits saillants de son environnement dont la détection, indispensable à sa survie, est de nature à guider son comportement. »¹⁰⁹

En procédant à ce résumé critique de la perspective proposée par J.-D. Gibson, F. Clémentz montre à quel point la perception est susceptible d'être mécanisée au profit d'un monde visuel qui m'entoure et au détriment d'une expérience immédiate purement phénoménale, celle du champ visuel face auquel notre corps tout entier se trouve. Percevoir serait un pilier structurel de nos expériences, l'un de ceux qui nous renverraient directement à leur structure ontologique. Au terme de perception — trop ancré dans son statut cognitif — la phénoménologie contemporaine lui préfère celui d'attention, car il nous obligerait à nous rapprocher du plus possible de nos expériences immédiates et, par conséquent, de ce principe d'instantémorphisme que je suis.

L'attention serait alors la clef de voûte de l'apprentissage de connaissances, une condition à la transmission précisément parce qu'elle ne va pas de soi. « Nous avons à nous approprier [l'attention], à la conquérir en nous à partir d'un état soumis aux distractions, aux angoisses et aux vagabondages de l'âme »¹¹⁰. Traditionnellement, les sciences cognitives et la psychologie lui accordent une place recroquevillée dans nos états mentaux, une place interne indéchif-

¹⁰⁹ CLEMENTZ F., « La notion d'aspect perceptif », In LIVET, E., *De la perception à l'action : contenus perceptifs et perception de l'action*, Paris, J. Vrin, 2000, p. 48.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 84.

frable pour l'observatrice que je suis, inaccessible à l'anthropologue. La phénoménologie fait le pari inverse en soutenant que l'attention — bien plus que la perception — est un acte qui s'incarne et qui se traduit d'abord d'un point de vue moteur et verbal. Pour reprendre les mots de Nathalie Depraz — qui fait certainement partie des phénoménologues accordant aujourd'hui le plus de réflexions autour de cette question — l'attention est un « vécu corporel tangible »¹¹¹, un « complexe organique, sémantique, agentif et relationnel »¹¹². Elle invite ainsi de façon pragmatique à « lui accorder une forme d'organicité, dont on verra qu'elle met en jeu une dynamique tout à la fois matérielle et relationnelle où le langage joue un rôle central »¹¹³. C'est ce pari que je vais tenter de relever dans le sous-chapitre suivant.

¹¹¹ DEPRAZ, N., *Attention et vigilance : à la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 78.

¹¹² *Ibid.*, p. 79.

¹¹³ *Ibid.*, p. 78.

1.3 À travers les corps et le sol, faire et transmettre

1.3. a) Transmettre une attention professionnelle

Comme nous l'avons vu dans l'introduction de ce chapitre à travers les mots de Dan, l'attention est fondamentale lorsque le fouilleur se trouve pris dans ce face à face dynamique avec le sol. Ce fouilleur expérimenté souligne cette perdurance et les difficultés contextuelles qui y sont liées : la chaleur environnante, le rythme soutenu du travail et sa durée importante, la digestion ou encore la pénibilité physique, le corps qui peine à tenir. Même si l'attention est une condition au bien faire, à l'action telle qu'elle doit être menée, son maintien ne va pas de soi. Dan souligne également qu'il est parfaitement compréhensible que certains fouilleurs — sous-entendu peu expérimentés — soient moins attentifs que les autres, moins endurant lorsqu'il s'agit de rentrer dans le rythme soutenu du travail. Bien entendu, en soulignant la capacité du sujet, il fait référence aux ressources purement internes dans lesquelles l'individu puise.

L'individu se transformerait ainsi, en faisant l'expérience de ses compétences dans la durée¹¹⁴ et du rythme qui lui est imposé ou qu'il s'impose à lui-même. Cette composante temporelle ne me dit toutefois rien sur le devenir attentif. Si l'attention est une condition au travail de fouille — ou, plus largement, à l'ensemble des actions menées en contact avec le sol archéologique — il convient d'interroger le rôle de l'apprentissage dans ce devenir et les modalités de transmission qui le permettent. Ce qui m'intéresse est donc l'attention à la fois telle qu'elle est vécue au sein des expériences et telle qu'elle est transmise, d'un individu à l'autre, des plus expérimentés aux néophytes, dans la continuité des règles qui ont été verbalisées jusque-là.

Il faut toutefois nuancer la place que j'accorde aux règles et, plus classiquement au langage verbal, lorsqu'il s'agit de décrire la transmission. Si son injuste domination dans la plupart des disciplines de sciences humaines et sociales a déjà été soulignée¹¹⁵, il ne s'agit pas pour autant de l'ignorer en donnant l'illusion que les individus agissants sont plongés dans le mutisme, et ce, afin que je puisse mieux me concentrer sur leurs actions. L'important est de pouvoir intégrer le verbe à mes analyses au même titre que d'autres champs sémiotiques, tels que les gestes où la façon dont le corps ou le regard sont orientés. Ce n'est qu'en plongeant de la

¹¹⁴ La psychologie empirique soutient sur ce point que c'est le sens de l'effort qui viendrait soutenir l'attention, une sorte de force hyperorganique qui permettrait une certaine plasticité temporelle, un va-et-vient plus ou moins maîtrisé entre lesquels l'attention oscille, d'un mouvement de croissance ou de décroissance. Cf. : MAINE DE, B., *Œuvres complètes*, Genève, Suisse, France, 1982.

¹¹⁵ BERTHOZ, A., *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2013.

sorte dans les expériences des fouilleurs que je peux caractériser les conditions qui permettent à une certaine expertise perceptive d'être transmise.

En désignant cette perspective par l'expression de feuilletage¹¹⁶, le linguiste Charles Goodwin, chez qui je retrouve ce même souci, propose « d'observer comment une variété de champs sémiotiques aux propriétés différentes travaillent de manière co-opérative à l'élaboration d'action évanescence »¹¹⁷. Pour ce faire, il a développé un système notationnel n'isolant pas les unités constitutives du langage. Il montre au contraire la façon dont ce qu'il appelle une vision professionnelle¹¹⁸ se transmet à travers un système de signes hétérogènes comprenant à la fois les langages verbal, gestuel et visuel. Le modèle heuristique qu'il développe a tous les atouts nécessaires pour montrer comment la transmission se structure en une co-présence dynamique de langages, et ce, au sein d'un milieu qui se transforme tout autant qu'il est perçu. Toutefois, si l'attention habite les scènes qu'il décrit, leurs enjeux ne sont pas caractérisés. Pourquoi être attentif ? Mon objectif est de mettre à l'épreuve le modèle qu'il propose afin d'interroger la façon dont une certaine attention experte peut se transmettre d'un individu à l'autre, au cours des expériences de nettoyage. Comment Isabelle parvient-elle à stabiliser les compétences des fouilleurs qu'elle encadre au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de la zone sensible ?

En milieu d'après-midi, la jeune femme se retrouvera avec une petite équipe de trois débutantes : Maria, Despina et Gaëlle. Il s'agit alors de nettoyer cette zone nord du Gravettien, gorgée de microvestiges, sans la fouiller vraiment, et surtout, sans l'abimer ou la fragiliser davantage. Il y a fort à parier qu'une certaine stabilité interactionnelle se met en place lorsque chacun aura mesuré la sensibilité du niveau. Ils doivent pour cela agir conformément en développant une certaine expertise perceptive. Il faut aussi comprendre comment le regard est éveillé. Qu'est-ce qui se doit d'être à portée d'œil ? Pour le démontrer, je vais me concentrer sur un fragment de la dernière heure consacrée au nettoyage, lorsque le sol archéologique est frôlé par les gestes précautionneux et parfois maladroits des débutantes dont Isabelle a la responsabilité. Il est 16 h 05 lorsque la jeune femme se retrouve en charge de former ses trois collègues tout en continuant son propre nettoyage :

En revenant, elle marche sur le niveau sans respecter le cheminement qu'elle avait elle-même proposé de suivre.

¹¹⁶ GOODWIN, C., « L'organisation co-opérative et transformative de l'action et du savoir humains », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 16, 2016, p. 25.

¹¹⁷ *Ibid.*, pp. 25-26.

¹¹⁸ GOODWIN, C., « Professional Vision, *American Anthropologist* », *New Series*, vol. 96, n° 3, 1994, pp. 606-633.

ISABELLE
(un large sourire aux lèvres)
En fait, faites tout ce que je dis,
pas ce que je fais.

Elle distribue le pinceau et insiste à nouveau sur le caractère sensible de la zone avant de se remettre au nettoyage. Tout en agissant, elle ne cesse de délivrer des conseils concernant les précautions à adopter lorsqu'un fouilleur est face à un sol aussi fragile. Il ne faut pas casser les mottes dans lesquelles risquerait de se trouver un vestige ou en déplacer un qui était en place. Elle fouille sur la zone de Gaëlle afin de lui montrer comment procéder et constate la présence de petits morceaux de plastique particulièrement délicats à retirer. Elle décide alors d'échanger sa place avec la jeune femme.

Cf. extrait 5 du prologue 1, p. 105.

J'ai choisi de me concentrer sur les dix minutes qui suivent cet extrait en décomposant les différents phénomènes sémiotiques de manière à rendre compte de l'intelligibilité et de l'organisation continue des actions en cours. Pour ce faire, j'ai repris, en l'enrichissant, le Graphique 2 qui décrivait l'alternance entre une action principale — celle du nettoyage — et les précautions périphériques qui la régulaient. Il n'était alors question que de mettre en avant ces détails qui permettent la progression d'une action qualifiée de principale. De leur complémentarité, il me manquait la prise en compte des expressions verbales d'Isabelle — souvent prescriptives — le jeu de regards à partir desquels son attention se pose — lorsque ceux-ci se focalisent sur sa propre zone ou lorsqu'ils s'orientent vers autrui. Les précautions détaillées ne distinguaient également pas les gestes démonstratifs destinés aux autres fouilleurs. Il m'a donc fallu reprendre l'action principale de nettoyage et la décortiquer encore davantage afin de tenir compte des différents champs sémiotiques et de la façon dont ils se complètent

Le fait que la construction du sens d'une action ne repose pas seulement sur l'information émise verbalement est déjà soutenu par le champ des analyses multimodales¹¹⁹ pour qui

¹¹⁹ Parmi les travaux les plus récents, je peux citer : AGHA, A., *Language and Social Relations*, Cambridge, 2007 ; HINDMARSH, J., PILNICK, A., « Knowing Bodies at Work: Embodiment and Ephemeral Teamwork in Anaesthesia », *Organization Studies*, vol. 28, n° 9, 2007, pp. 1395-1416 ; ENFIELD, N.-J., *The Anatomy of Meaning: Speech, Gesture, and Composite Utterances*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009 ; KENDON, A., « Language's Matrix », *Gesture*, Vol. 9, n° 3, 2009, pp. 355-372 ; MONDADA, L., « Emergent Focused Interactions in Public Places: a Systematic Analysis of the Multimodal Achievement of a Common Interactional Space », *Journal of Pragmatics*, vol. 41, 2009, pp. 1977-1997 ; BARTH-WEINGARTEN, D., REBER, E., SELTING, M., *Prosody in Interac-*

« l'interaction langagière est par définition multimodale. Tout interagissant met à l'œuvre différentes articulations sémiotiques, non exclusivement phonatoires »¹²⁰. Il s'agit alors de montrer comment le mouvement des mains, du regard, de l'expression faciale ou de l'orientation du corps y est directement intriqué¹²¹. S'il est admis que les expressions verbales et non verbales font partie d'un processus unique, c'est bien souvent dans la mesure où celles-ci viennent sous-tendre la production d'énoncés¹²². Rares sont ceux qui réclament un traitement égalitaire de ces modes d'expression¹²³.

Je fais le pari que l'analyse du phénomène de perception dans sa continuité, et plus encore, de l'attention, n'est possible que dans un traitement égalitaire. La règle ne domine pas l'attention. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de modéliser ces différents champs sémiotiques sous la forme de lignes temporelles continues¹²⁴ et parallèlement différenciées (cf. figure 7). La première est consacrée aux moments durant lesquels Isabelle effectue certaines précautions périphériques. Elles sont légendées soit comme étant effectuées sur sa propre zone, soit d'ordre démonstratif. La seconde ligne renvoie aux actions de nettoyage, c'est-à-dire à l'action principale. La troisième s'attache aux regards, orientés soit vers la zone où l'action principale se déroule, soit plongés sur celle de ses collègues. La quatrième, enfin, reprend les règles verbalisées. Il peut s'agir aussi d'explications non prescriptives. Une zone est consacrée à la retranscription de ces échanges afin de bien mesurer la nature du contenu énoncé et son lien avec les autres formes de langage. Onze zones grisées sont mises en avant, balisées d'un début et d'une fin. Elles sont légendées comme des moments de vigilance optimaux et respectivement associées à une capture d'écran. J'y reviendrai.

tion, Amsterdam, 2010 ; HEATH, C., HINDMARSH, J., LUFF, P., *Video in Qualitative Research : Analysing Social Interaction in Everyday Life*, Londres, Thousand Oaks, 2010.

¹²⁰ SCHOONJANS, S., SAMBRE, P., BRONE, G. (et al.), « Vers une analyse multimodale du sens. Perspectives constructionnelles sur la gestualité co-grammaticale », *Langages*, n° 201, 2016, p. 33.

¹²¹ CALBRIS, G., *Elements of Meaning in Gesture*, Amsterdam, John Benjamins, 2011.

¹²² KENDON, A., *Gesture. Visible Action as Utterance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 95.

¹²³ SCHMITT, R., « Zur multimodalen Struktur von turn-taking », *Gesprächsforschung*, vol. 6, 2005, p. 23.

¹²⁴ Par souci de mise en page, sur une durée d'environ dix minutes, j'ai été contrainte de diviser cette séquence continue en quatre fragments d'une durée de 2 min 31 s.

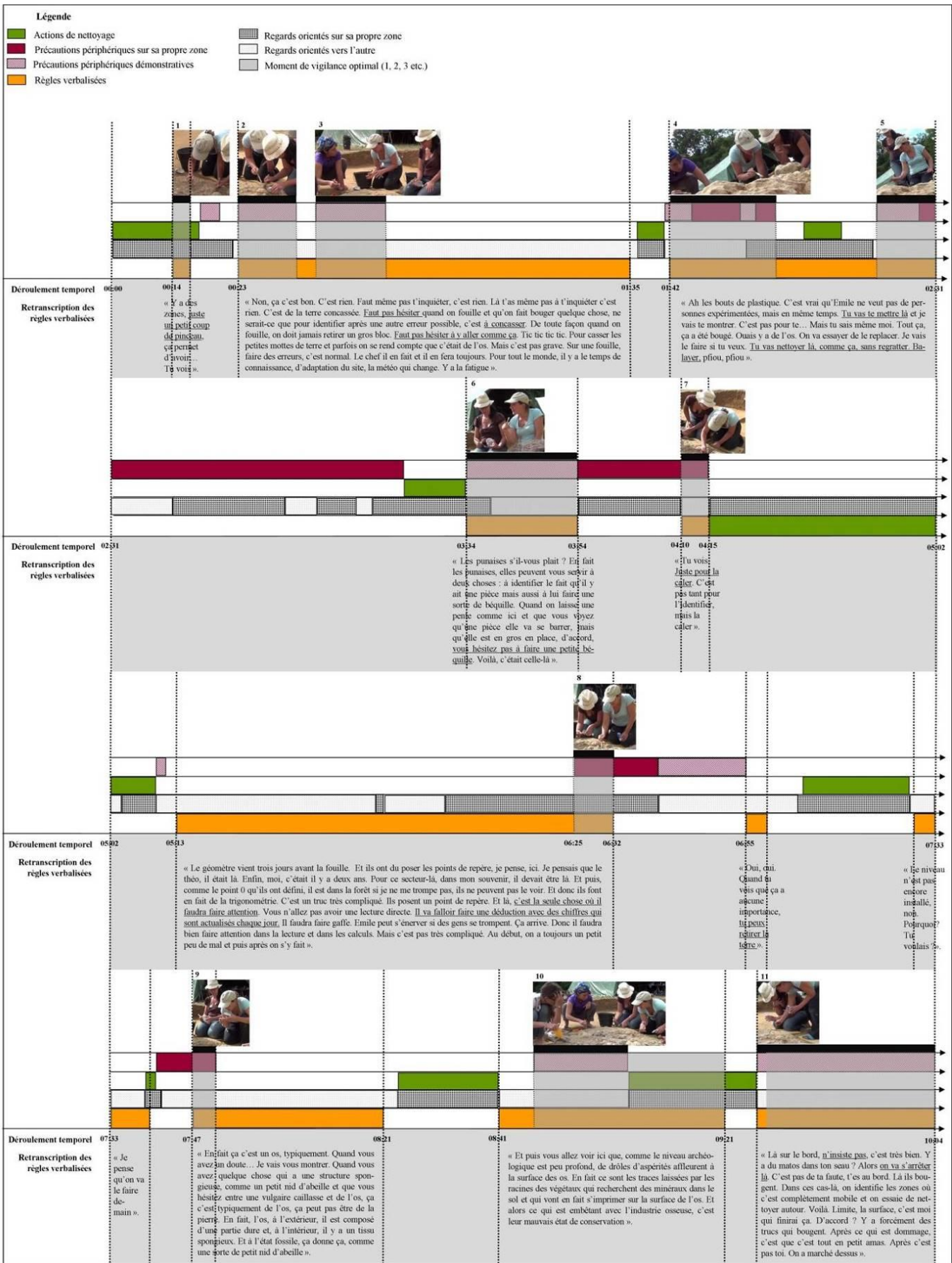


Figure 7 : L'organisation feuilletée de l'action de nettoyage

Si cette figure est légendée comme l'organisation feuilletée de l'action de nettoyage, c'est pour reprendre la métaphore employée par C. Goodwin. C'est en m'en inspirant que j'ai voulu représenter littéralement les différents champs sémiotiques sous la forme de couches. Leur ordre n'a aucune importance. Il est aléatoire, presque tout autant que le choix de cette brève séquence de 10 min 4 s que j'aurais très bien put troquer contre les moments suivants. Son intérêt est de concentrer un rythme manifeste des corps, des interactions, des mots. Se dessine spontanément un certain désordre ou, du moins, des décalages manifestes dans l'émission de telle ou telle forme langagière, des recouvrements, des vides et des moments de convergence.

À certains moments, l'attention d'Isabelle ne porte que sur ses propres mots, comme c'est le cas lorsqu'elle rassure ses collègues sur la banalité de la plupart des erreurs (23 s - 1 min 35 s) lorsqu'elle se lance sur les explications concernant la création des repères trigonométriques du site (5 min 13 s - 6 min 32 s) ou lorsqu'elle décrit la composition des ossements fossiles (7 min 47 s - 8 min 21 s). D'autres moments la décrivent comme exclusivement concentrée sur son action de nettoyage, les yeux rivés sur sa propre zone (0 s - 14 s ; 1 min 35 s - 1 min 42 s ; 4 min 15 s - 5 min 2 s, etc.). Et à d'autres moments encore, les couches se superposent. Isabelle est alors simultanément prise par ses différents champs sémiotiques. Elle parle, agite ses mains et balaye ses yeux, interagit, transmet pleinement. C. Goodwin souligne le pouvoir cumulatif de cette structure de champs¹²⁵, chacun d'entre eux contribuant de manière distincte à l'intelligibilité et à l'organisation de l'action en cours¹²⁶. Je me trouve donc face à une déclinaison continue des modalités d'attention dont chacune semble dépendre de conditions environnementales sur lesquelles la jeune femme choisit de s'appuyer selon les moments.

¹²⁵ GOODWIN, C., « L'organisation co-opérative et transformative de l'action et du savoir humains », *loc. cit.*, p. 31.

¹²⁶ GOODWIN, C., « Building Action in Public Environments with Diverse Semiotic Resource », *Versus*, n° 112-113, 2011, pp. 169-182.

1.3. b) La vigilance, une expérience de l'excès

Les moments que j'ai relevés comme particulièrement feuilletés (les séquences grisées), je les analyserai comme des modes de présence dans lesquels une intensification attentionnelle est en jeu. Cette dimension supplémentaire rejoint précisément ce que N. Depraz désigne comme de la vigilance, c'est-à-dire « une expérience de l'excès. Elle déborde du cadre fixé, elle crée du lest où vient s'imprimer de façon plus intense l'expérience subjective. Elle produit en bref une densification expérientielle qui ouvre sur une autre dimension »¹²⁷. L'attention est ainsi continuellement élargie à la vigilance dans la mesure où l'individu incorpore totalement les différents champs sémiotiques dont il dispose. Cela rejoint l'hypothèse émise par la psychologie expérimentale qui associe la vigilance à un surplus d'attention, ce qui est désigné comme une « *sustained attention* »¹²⁸. Ce mode attentionnel renvoie selon eux à un phénomène d'intensification et de perpétuation, ce qui renforce le caractère temporel que la continuité de ma modélisation met en avant. Mon hypothèse — qui va également dans le sens des travaux cités ici — se détourne donc de l'idée d'une attention lissée par une focalisation objectivante. La vigilance correspond à des événements plus ponctuels, ces fameux moments de vigilance optimaux, ou tout du moins optimisés par ce phénomène de feuilletage sémiotique.

[>Oscar] : « Quand tu te retrouves juste en face du vestige, c'est rigolo parce qu'au début, t'es à genou devant et tu te dis que tu ne dois pas le toucher. Et puis à la fin, c'est plus du tout le même point de vue. Bien sûr, il y a toujours quelque chose, ça ne se prend pas à la légère comme ça. Il y a en même temps une sorte de respect et une relation assez standard. C'est à la fois pas grand-chose parce que des morceaux d'os, on en a dix mille, mais en même temps, c'est quand même un témoin du passé. Un témoin. Quelque chose d'important. »

Percevoir un environnement vulnérable est un processus perceptif que j'ai choisi d'observer en train de se faire, en me concentrant sur les individus qui se trouvaient dans le champ de ma caméra, et précisément dans le cadre de ce chapitre, sur Isabelle. Dans cet extrait, je retrouve Oscar, ce jeune homme alors étudiant en archéologie que je peux qualifier de novice au vu de sa faible expérience de terrain. J'ai recueilli ses impressions à la fin de la campagne de fouille, après plusieurs semaines d'apprentissage passées sur place. L'extrait précédent montre qu'il entretient une double relation avec les vestiges archéologiques, à la fois distante et rapprochée, banale et exceptionnelle. Celle-ci est tempérée par ce qu'il désigne comme du

¹²⁷ DEPRAZ, N., *Attention et vigilance : à la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, loc. cit., p. 449.

¹²⁸ PARASURAMAN, R., « Sustained Attention », In, PARASURAMAN, R., DAVIES, D.-R., « Varieties of Attention », Academic Press, 1984, pp. 243-271 ; HOWE, J.-E., WARM, J.-S., DEMBER, W.-N., « Meta-Analysis of the Sensitivity Decrement in Vigilance », *Psychological Bulletin*, vol. 117, 1995, pp. 230-249.

respect, non pas pour la rareté des objets, mais pour leur ancienneté. Ils ne sont plus seulement vulnérables, mais imposent encore davantage. De quelle nature est cette valeur ajoutée, apposée sur le sol comme la garantie d'une attention distante ? Cela peut sembler paradoxal : se rapprocher pour mieux se distancer. Qu'est-ce qui a été transmis en plus de la règle qui sous-tend ce mouvement ? Qu'est-ce qu'une forme de vigilance, qu'elle soit assenée ou tempérée, peut-elle dire de plus sur la transmission des enjeux pratiques qui gravitent autour du niveau gravettien ? Il me faut pour cela décrire bien plus en détail les modalités de présence ainsi que les différents champs sémiotiques liés aux moments de vigilance que j'ai relevés précédemment.

Le premier moment de vigilance optimal — MVO n°1 (3 s) — a lieu une dizaine de secondes seulement après qu'Isabelle se soit installée devant le niveau, accroupie et nettoyant d'abord la zone se trouvant juste devant elle. Sans la regarder directement, elle prescrit alors à sa voisine de droite de ne passer que des petits coups de pinceau. Si le langage verbal est employé durant l'entièreté de cet instant, il n'est pas le seul à être impliqué. Je l'ai décomposé en deux temps (cf. figure 8). Au cours du premier, j'y vois la jeune femme occupée sur sa zone et la regardant, nettoyant le sédiment qui se trouve devant elle tout en commençant à parler. La seconde la montre apposant des gestes légers, mais également plus rapides près de la zone où sa voisine travaille. Voici en bref le feuilletage sémantique de cet instant de vigilance :

direction du regard	regard orienté sur sa propre zone de nettoyage
gestes et orientation des corps	accélération du rythme de l'action principale
interaction verbale	inciter verbalement à ne donner que de légers coups de pinceau



Figure 8 : Décomposition du MVO n° 1

Suite à cela, le MVO n°2 (11 s) porte sur une interaction avec Gaëlle qui la sollicite brièvement pour savoir si le sédiment qu'elle place dans sa pelle est correctement prélevé. La décomposition de cet instant en quatre temps (cf. figure 9) montre tout d'abord qu'Isabelle oriente son corps vers sa voisine tout en commençant à la rassurer. Elle pointe ensuite

l'extrémité de son pinceau vers l'intérieur de la pelle en se concentrant sur ce qu'elle contient puis commence à en émietter le contenu prélevé avec ses doigts. Elle l'identifie alors verbalement comme de la terre concassée et, tout en continuant ses gestes, commence à conseiller la jeune femme sur la nécessité de maintenir un contact avec la terre afin d'identifier par le toucher ce que l'œil ne saurait reconnaître. Le feuilletage sémantique de cet instant est le suivant :

direction du regard	regard orienté sur le contenu de la pelle de sa voisine
gestes et orientation des corps	se pencher vers ce même contenu pour s'en rapprocher
interaction verbale	relativiser la gravité de certaines opérations



Figure 9 : Décomposition du MVO n° 2

Dans la continuité de cette interaction rassurante, le MVO n° 3 (13 s) est dans le prolongement des explications qu'Isabelle a commencé à donner à Gaëlle. Durant les trois temps par lesquels j'ai décomposé la scène (cf. figure 10), on y voit le corps de la jeune femme se détourner de Gaëlle afin que les autres débutantes puissent à leur tour profiter de ses conseils. Son regard se concentre sur ses mains qui miment littéralement ses propos. On les voit dessinant les contours de ce gros bloc qu'elle évoque et qu'aucun fouilleur ne doit jamais prélever. Elle se penche ensuite sur sa propre zone et, en guise de démonstration, son outil de dentiste fait mine de casser les petites mottes de sa surface, une action qu'un « tic tic tic » accompagne simultanément. En voici le feuilletage sémantique :

direction du regard	regard orienté sur les gestes de ses propres mains
gestes et orientation des corps	Les gestes accompagnent par mimétisme les mots formulés.
interaction verbale	inciter à concasser les fragments de terre, quitte à se tromper



Figure 10 : Décomposition du MVO n° 3

Le MVO n° 4 (25 s) est consacré à une certaine prise en main du nettoyage de la zone qui était jusque-là laissée entre celles de Gaëlle. Cet instant de vigilance étant l'un des plus longs de ceux que j'ai choisi d'analyser, je l'ai décomposé en six temps (cf. figure 11). Isabelle se détourne d'abord de sa zone et se penche sur celle de sa voisine afin de l'observer quelques secondes. Elle fixe à nouveau la sienne puis se retourne en cherchant un nouvel outil dans son seau. Suite à cela, elle sous-entend à voix basse qu'il est parfois difficile pour des débutants de travailler sur le niveau gravettien. Elle se replace au-dessus de sa propre zone, les yeux rivés sur elle. Quelques gestes de balayage au pinceau amorcent le changement de place qu'elle propose à Gaëlle. Elle choisit alors de se réorienter afin d'accéder à la zone que cette dernière nettoyait. Elle en entame enfin le nettoyage, penchant encore davantage tout son corps et pinçant les quelques morceaux de plastique qui se sont glissés ici ou là. En voici le feuilletage sémantique :

direction du regard	Le regard est orienté dans un premier temps vers la zone nettoyée par Gaëlle, puis sur sa propre zone — celle-là même qu'elle s'apprête à lui céder — et, enfin, à nouveau sur celle de sa voisine — et qu'elle s'apprête à récupérer.
gestes et orientation des corps	Le corps bascule vers une zone plus sensible qui est celle de Gaëlle et ses gestes prennent progressivement la place des siens.
interaction verbale	Le changement de poste s'accompagne du constat que cette zone est trop vulnérable pour un débutant.



Figure 11 : Décomposition du MVO n° 4

Le MVO n° 5 (11 s) fait suite à la nécessité de replacer Gaëlle sur une zone plus facile à nettoyer, moins encombrée. Divisé en trois temps (cf. figure 12), cet instant de vigilance montre qu'Isabelle ne cesse de fixer le sol tout en formulant ses consignes. Au « nettoyer comme ça », la jeune femme délimite avec son pinceau le périmètre à nettoyer en pointant les contours. Et au « balayer pfiou pfiou », elle mime de petits gestes légers au-dessus de la surface. En se levant, elle cède alors sa place à celle qui était jusque-là sa voisine de gauche. Voici le feuilletage de ce bref instant :

direction du regard	regard orienté sur la surface du sol
gestes et orientation des corps	Les gestes accompagnent par mimétisme les mots formulés.
interaction verbale	consigne transmise à Gaëlle sur l'action de nettoyer au pinceau et le périmètre à respecter



Figure 12 : Décomposition du MVO n° 5

Le MVO n° 6 (20 s) débute lorsqu'Isabelle se rend compte qu'elle a besoin de punaises pour caler les pièces présentes sur sa propre zone. En le divisant en cinq temps (cf. figure 13), on y voit la jeune femme jeter un coup d'œil sur sa propre zone afin d'en trouver quelques-unes déjà piquées sur le sol puis elle commence à expliciter verbalement la nécessité de ces petits objets. Elle fixe ses gestes qui miment à nouveau le contenu verbal de ses explications. Ses doigts dessinent ces fameuses béquilles dont les punaises jouent le rôle. Tout en continuant à parler, elle pioche ensuite dans le paquet que lui tend Gaëlle. En voici le feuilletage sémantique :

direction du regard	regard orienté sur les gestes de ses propres mains puis sur le paquet de punaises dans lequel elle pioche
gestes et orientation des corps	Son corps est légèrement penché vers sa voisine de droite et ses gestes accompagnent par mimétisme les mots formulés.
interaction verbale	conseil transmis aux fouilleuses qui l'entourent



Figure 13 : Décomposition du MVO n° 6

Le MVO n° 7 (5 s) est un bref instant de vigilance dans la continuité du précédent puisqu'Isabelle, tout en fixant l'une de ses pièces à l'aide d'une punaise, interpelle directement Gaëlle par un « tu vois » en le lui indiquant. En deux temps (cf. figure 14), on la voit les yeux rivés sur sa propre action et le corps penché au-dessus du sol, s'appliquant à son action démonstrative, puis, dans la même posture, ses mains bien à plat semblent indiquer que la pièce est désormais en place. Le feuilletage sémantique de ce moment est le suivant :

direction du regard	regard orienté sur sa propre action
gestes et orientation des corps	Son corps est penché vers le sol et ses gestes sont lents et précautionneux afin de bien indiquer à Gaëlle la procédure.
interaction verbale	conseil transmis à Gaëlle



Figure 14 : Décomposition du MVO n° 7

Le MVO n° 8 (7 s) fait suite à un long moment d'interaction verbale au cours duquel Isabelle expliquait les quelques principes trigonométriques qui sont à la base du système de relevés d'altitude des pièces. Elle insiste alors sur la nécessité de ne pas se tromper dans la prise de mesures effectuées au théodolite. Au cours du bref instant durant lequel ce moment de vigilance dure et que je n'ai pas subdivisé (cf. figure 15), elle termine ses explications en rassurant les fouilleuses auxquelles elle s'adressait en ramassant le sédiment qui se trouve devant elle, le corps légèrement penché au-dessus de sa zone et les yeux la fixant. En voici le feuilletage :

direction du regard	regard orienté sur sa propre action
gestes et orientation des corps	Son corps est penché vers le sol et ses gestes sont lents.
interaction verbale	rassurer le groupe en minimisant le risque de se tromper dans les calculs d'altitude



Figure 15 : Décomposition du MVO n° 8

Le MVO n° 9 (4 s) est dans le prolongement de l'action principale effectuée par Isabelle et qui la précède strictement. Au cours de celui-ci, la jeune femme s'est arrêtée sur un fragment de sa propre zone dont elle se saisit en l'observant avec attention. Durant ce bref moment de vigilance, elle est à la fois concentrée sur l'identification de sa propre pièce osseuse et interpelle simultanément les autres fouilleuses sur ses caractéristiques. Divisée en trois temps (cf. figure 16), on y voit la jeune femme, le corps recroquevillé autour de l'objet et le regard qui s'y concentre puis elle se replace afin de réorienter et redresser son corps vers les autres fouilleuses. Sa main se détache également afin que l'os puisse être visible de tous. Voici le feuilletage de cet instant :

direction du regard	regard plongé sur l'objet osseux qu'elle tient
gestes et orientation des corps	Son corps est penché vers l'objet puis se réoriente avant que la jeune femme n'entame ses explications.
interaction verbale	conseil d'identification transmis au groupe



Figure 16 : Décomposition du MVO n° 9

Le MVO n° 10 (34 s) plus long que les précédents, est lié aux premières explications d'identification des pièces osseuses délivrées juste avant. Isabelle précise la nature des traces laissées sur les os en donnant une définition de ce que sont les vermiculations, ces traces de racines laissées à la surface des os, tout en désignant d'abord avec son doigt une pièce sur sa propre zone qui en comporte (cf. figure 17). La jeune femme mime ensuite le mouvement des racines en faisant onduler ses mains au-dessus du sol. Les autres fouilleuses la regardent puis elle continue son propre nettoyage tout en complétant ses explications. Voici le feuilletage de ce moment :

direction du regard	regard orienté d'abord vers les autres fouilleuses puis en direction du sol
gestes et orientation des corps	Son corps reste penché au-dessus de la pièce osseuse qu'elle a prise pour exemple et autour de laquelle elle nettoie ensuite.
interaction verbale	conseil transmis au groupe



Figure 17 : Décomposition du MVO n° 10

Le MVO n° 11 (30 s) fait suite à la sollicitation de Gaëlle qui s'inquiète du bord du niveau et de pièces mobiles. J'ai divisé ce moment de vigilance en neuf temps (cf. figure 18) durant lesquels Isabelle contrôle le travail effectué par sa voisine. Elle se penche d'abord vers elle en regardant les pièces qui sont au bord du niveau. Elle les touche et s'en saisit en indiquant qu'il ne faut pas insister à cet endroit. Elle se lève alors afin de regarder le contenu du seau pour vérifier si certaines n'ont pas été malencontreusement évacuées par la jeune femme. Tout en la rassurant, elle passe son pinceau sur sa zone et utilise son outil pour désigner celle sur laquelle il est plus judicieux d'agir. Elle lui indique également qu'elle terminera elle le nettoyage des bords les plus sensibles tout en précisant que ce n'est pas de son fait, mais que les pièces ont bougé à cause des divers piétinements qui ont eu lieu lors de l'ouverture du niveau. Voici le feuilletage sémantique de ce dernier moment de vigilance que j'ai relevé :

direction du regard	regard orienté sur la zone de Gaëlle, sur ses pièces, celles qui se trouvent dans son seau et, enfin à nouveau, sur sa zone
gestes et orientation des corps	Son corps est penché vers le sol de sa voisine et ses gestes corrigent tout autant qu'ils désignent par pointage.
interaction verbale	conseil rassurant transmis à Gaëlle



Figure 32 : Décomposition du MVO n° 11

En décortiquant un à un les onze moments de vigilance optimaux de la séquence que j'ai choisis d'analyser, je remarque d'abord que l'action de nettoyage ainsi que les précautions qui lui sont périphériques sont construites à travers la stratification de plusieurs ressources sémiotiques. L'interaction verbale — Isabelle conseille, rectifie, explique, précise — n'est rendue explicite que dans la mesure où les gestes, la posture et les regards viennent la conforter, l'accompagner. La vigilance n'est toutefois pas que l'accumulation de couches de phénomènes sémiotiques hétérogènes. Les individus sont capables de décomposer ces structures complexes, de n'en utiliser qu'une partie afin de l'intégrer dans une nouvelle configuration contextuelle¹²⁹. Le fait de saisir ces moments de vigilance dans leur stricte continuité montre à quel point Isabelle puise en eux au fur et à mesure de ses actions et de ses interactions. Les explications qui sont ainsi transmises à chaque moment sont comme révélées par les suivantes. Par exemple, il n'est possible d'identifier les fines aspérités présentes sur les ossements (MVO n° 10) que si des explications plus générales ont été transmises sur la morphologie de l'os fossile (MVO n° 9).

De l'analyse de cette séquence, je retiens trois mouvements de vigilance optimaux, chacun lié à des éléments qu'Isabelle juge nécessaires à transmettre. Le premier, je l'ai évoqué, est dédié à l'identification du matériel osseux (MVO n° 3 → MVO n° 4 → MVO n° 9 → MVO n° 10). La présence d'ossements est d'abord évoquée succinctement (MVO n° 3) puis constatée (MVO n° 4) avant qu'un fragment ne soit extrait de son sol, examiné, montré sous toutes ses cou-

¹²⁹ GOODWIN, C., « Action and Embodiment within Situated Human Interaction », *Journal of Pragmatics*, n° 32, 2000, pp. 1489-1522.

tures et décrit à voix haute (MVO n° 9). Il est enfin caractérisé plus finement de façon à compléter la description initiale (MVO n° 10). Sur le site d'Ormesson, les vestiges de cette nature sont présents en quantité et sont les plus difficiles à reconnaître. Leur couleur chair est proche de celle du loess et sa texture ne résiste pas au passage maladroit d'un outil en métal. Il faut ainsi pouvoir rapidement discriminer ce qui le distingue d'une « vulgaire caillasse ».

Le second mouvement est lié à la mobilité d'un nombre important d'artefacts présents sur le niveau gravettien (MVO n° 1 → MVO n° 2 → MVO n° 3 → MVO n° 4 → MVO n° 5 → MVO n° 6 → MVO n° 7 → MVO n° 11). Isabelle commence ainsi par prescrire la nature du geste à apposer sur le sol, « juste un petit coup de pinceau » (MVO n° 1) avant de s'adresser directement à Gaëlle afin de répondre à son inquiétude en la rassurant. Pour les fragments de sédiments, il ne « faut pas hésiter à concasser » (MVO n° 2 et 3). Et ce conseil n'est possible que dans la mesure où un balayage précautionneux a été préconisé en amont. La jeune femme s'aperçoit ensuite de la densité des vestiges mobiles présents sur la zone de sa voisine. Pour pallier à son manque d'expérience, elle décide de la déplacer sur une zone plus simple en prescrivant à nouveau des gestes légers, « pfiou, pfiou » (MVO n° 4 et 5). Elle délivre quelques instants plus tard une astuce technique afin d'aider ses collègues à fixer les vestiges les plus mobiles (MVO n° 6 et 7). Enfin, elle vérifie et corrige le travail de Gaëlle tout en la rassurant sur la fragilité des bords de carré (MVO n° 8). Progressivement, le périmètre lié à l'optimisation de la vigilance s'étend, du sol, aux bords, en passant par le contenu du seau. Le fait que certains vestiges aient été fragilisés en étant désolidarisés de leur sédiment rend nécessaire la transmission de ce type de vigilance. Il faut guetter les vestiges qui bougent, ne pas les faire disparaître au milieu du sédiment qui sera évacué en tas, parmi les restes des seaux.

Le troisième et dernier mouvement relevé n'en est que l'amorce (MVO n° 8). Il s'agit de la fin des explications transmises par la jeune femme sur le relevé d'altitudes effectué au cours du démontage des pièces. Cette étape du travail n'a pas encore commencé et n'interviendra que plus tard. Néanmoins, Isabelle anticipe cette étape et prévient les fouilleuses de l'attention nécessaire par cette tâche. D'autres moments de vigilance optimaux reprendront cette prescription qui sera à l'origine d'un nouveau mouvement.

Les trois mouvements que j'ai décrits sont un échantillonnage ne rendant justice qu'à une bien maigre part de tous ces moments de vigilance optimaux qui parcourent les journées d'Isabelle. Les guetter tous m'apporterait certainement des réponses supplémentaires quant à la nature réelle des prescriptions qui sont transmises au fur et à mesure. Il n'en faut toutefois pas plus pour démontrer que la vigilance est un phénomène à la fois dynamique et structurant qui, de surcroît, instaure une relation tripartite entre deux individus au minimum et la matérialité sur laquelle elle se pose. Cela rejoint l'hypothèse de l'inter-attention développée en

philosophie de l'esprit et en psychologie de l'apprentissage¹³⁰ pour qui l'attention conjointe est une modalité de présence tournée vers l'autre. Cette attention conjointe structurerait ainsi une conscience mutuelle progressive, un phénomène à double pan. Le premier permet la relation entre deux individus à travers l'objet tandis que le second permet une mutualisation explicite d'un individu vers l'autre.

Cette coopération est ainsi essentielle pour mon analyse. Si je ne parle pas d'attention, mais d'une vigilance optimale pour tous ces moments où le feuilletage sémantique se densifie, il n'en demeure pas moins que l'intersubjectivité en jeu dans ce processus de coopération est une caractéristique fondamentale pour qui veut analyser tout processus de transmission. Ces moments de vigilance sont toutefois plus que cela. Il s'agit selon moi d'une transmission de la vigilance requise par le contexte. Si elle n'est pas fixe et permanente, c'est parce qu'Isabelle tient continuellement compte de la variabilité des événements contextuels qui la pousse à réorganiser sa propre vigilance afin de la transmettre. C'est ainsi que l'objet du travail, le sol, d'abord composé de terre, est à la fois transformé et transmis comme une donnée archéologique à partir de laquelle chacun doit adapter ses actions et ses façons d'être.

**

*

¹³⁰ EILAN, N., HOERL, C., MCCORMACK, T., *Joint Attention : Communication and Other Minds, Issues in Philosophy and Psychology*, Oxford, Clarendon Press, 2005.

Conclusion

Dans ce chapitre, ma démonstration tente, étape par étape, de se rapprocher de ce sol archéologique et des expériences de transmission en jeu lors de cette première journée passée sur le terrain. Ce mouvement n'a pas pu se faire sans désamorcer un ensemble d'embûches conceptuelles dont je ne pouvais faire l'économie. L'hylémorphisme a constitué le premier nœud auquel je devais me soumettre d'abord pour décortiquer la façon dont la matérialité est susceptible d'être conditionnée lorsque l'on se contente de la penser dans sa stricte dimension herméneutique. La dynamique du modèle proposé par G. Deleuze et F. Guattari m'a permis de la reconsidérer comme un mouvement fluctuant et progressif, lié aux expériences continues des fouilleurs qui agissent sur lui. Ainsi envisagé, le sol archéologique est ancré dans un faire le modelant et lui donnant une place bien à part, celle sur laquelle tout le corps du fouilleur se déploie. Il a alors fallu alimenter ma réflexion des travaux effectués en sciences cognitives et en sociologie de la perception pour mieux dépasser les principes du tournant écologique qui ne me permettait alors pas de lever les yeux du sol.

En intégrant un ensemble de champs sémiotiques mobilisés pendant l'action de nettoyage et en me focalisant sur des moments de courte durée, j'ai suivi Isabelle, dans ses hésitations, ses façons de voir, de toucher, de dire ou de ne rien faire, autant de façons d'être et d'agir qui lui permettent de transmettre une certaine expertise, du moins un fragment au regard de tous ces instants que je n'ai pas décortiqués et que j'ai qualifiés comme un mouvement continu de vigilance optimal.

En l'interprétant de la sorte, je choisis de m'inspirer des propositions de la phénoménologie chez qui je retrouve :

« Une pensée en mouvement constant, en renversement permanent, une transformation incessante : c'est le lieu d'expérimentation d'une pratique de la pensée, de la pensée comme pratique. Elle produit littéralement des gestes internes (conversation du regard, suspension des jugements immédiats, variation des faits) qui sont l'indication de notre situation incarnée dans le monde. »¹³¹

Cette optimisation n'est pas qu'une addition de détails. Elle concerne l'expérience de la conscience des individus que j'ai observés, et c'est sur ce point que j'aimerais ouvrir mon propos. En me confrontant à la rythmique et à la plasticité des expériences les plus immédiates, j'ai apporté quelques réponses concernant ce qui, au fond, me rend attentif ou vigilant. La trans-

¹³¹ DEPRAZ, N., *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*, Paris, A. Colin, 2012, p. 15.

mission en est le creuset, car si Isabelle est bien prise par ce qu'elle fait, elle ne se contente pourtant pas de le faire continuellement. Elle n'est pas enchaînée à l'objet de son attention, c'est-à-dire au niveau gravettien. Ces feuilletages de vigilance accrue sont surtout l'indice de son ouverture vers l'extérieur. Cela peut sembler paradoxal et pourtant mon analyse a démontré que le sol prend tout autant le dessus à certains instants que la relation interpersonnelle avec ces novices qu'elle accompagne. L'attention la plus experte serait donc celle qui autoriserait un juste décentrement du rapport à sa propre personne.

Je touche là un point essentiel et sur lequel je reviendrai longuement dans le prochain chapitre. Si l'attention n'est pas un déclic instantané, une contrainte subie de l'extérieur, mais un mode de coprésence dynamique et continu, alors la dimension éthique liée aux valeurs est la plus à même d'appréhender avec justesse un certain devenir conscient. N. Depraz souligne que la justesse du rapport entre soi-même et l'autre permet un être ensemble — ce qu'elle désigne comme une éthique phénoménologique — se caractérisant en trois points¹³². Le premier concerne la relation à l'environnement ouvrant à l'imprévisible — celle-là même que j'ai décrite dans la première partie de ce chapitre. La seconde tient à la dynamique commune dans laquelle l'individu est immergé par le biais d'une force de coparticipation — c'est ce que j'ai analysé à travers la transmission de la vigilance. Enfin, ce qui rendrait entièrement disponible à la situation est lié à cette qualité de présence à soi, ce mouvement continuellement rétroactif de la conscience. Ce dernier point est sûrement le plus difficile à saisir, car en ce sens, « l'éthique est tout d'abord, *lato sensu*, l'expérience d'un sujet à l'égard de lui-même avant d'être la forme que prend la relation à l'autre »¹³³.

Et me voici arrivée aux limites des analyses de ce premier chapitre. Du devenir-conscient propre à Isabelle, je n'en ai dit que trop peu. Bien sûr, en préférant conseiller, rectifier et observer plutôt que réprimer, interdire et hausser le ton, nous avons vu que la jeune femme a transmis de façon singulière une forme d'intérêt pour la vulnérabilité du sol, et ce, grâce à l'attention qu'elle parvient à faire circuler. Il faudrait simultanément pouvoir tenir compte de l'arrière-plan de son monde vécu, de ses expériences passées, de son caractère, de son humeur, etc., mais également de sa façon propre de se représenter la relation idéale de transmission. Ces indices seront néanmoins distillés dans le troisième chapitre à travers les traits de singularité de la jeune femme. Si je ne peux encore m'engager sur le terrain de l'éthique et des valeurs, c'est parce que je dois d'abord dépoliariser l'être ensemble phénoménologique entre, d'une part, ce qui relève d'un mouvement propre à la communauté de fouilleurs et, d'autre part, ce qui renvoie à un devenir conscient propre à chacun. Je compte donc désormais relever les yeux de ce niveau gravettien et les poser sur ce qui modèle les valeurs au gré de cette conscience.

¹³² *Ibid.*, p. 317.

¹³³ *Ibid.*, p. 214.

ANNEXE 1

<p>Faculté des lettres, Institut catholique de Paris Licence Histoire de l'art et archéologie</p>	<p>Aucun stage ne peut être validé dans le cadre du cursus.</p>
<p>Faculté des sciences historiques, Université de Strasbourg Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Deux stages pratiques obligatoires sont prévus : en S4, stage de terrain ou en musée (1 à 2 semaines minimum, selon les cas) ; en S6, un stage de fouilles (3 semaines de fouilles minimum) ».</p>
<p>Pôle universitaire Émile-Jakez Hélias, Université de Bretagne Occidentale Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>Aucun stage ne peut être validé dans le cadre du cursus.</p>
<p>UFR Arts, lettres, communication, Université Rennes 2 Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Le stage est optionnel en histoire de l'art et obligatoire en archéologie. Il répond aux besoins et envies formulés par l'étudiant dans le cadre de son projet professionnel ».</p>
<p>ALLSH —UFR arts, lettres, langues, sciences humaines, Université d'Aix-Marseille Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Les stages sont l'occasion unique d'acquérir une expérience pratique. Ils sont obligatoires et doivent être effectués pendant les vacances scolaires ».</p>
<p>UFR de lettres, langues et sciences humaines, sport, Université Pau et Pays de l'Adour Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>Aucun stage ne peut être validé dans le cadre du cursus.</p>
<p>UFR de sciences humaines et arts, Université de Poitiers Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Stage de fouille obligatoire avec attestation du responsable du chantier/Stage de prospection archéologique de terrain organisé dans une commune de la région en collaboration avec les M1 d'archéologie qui effectue une étude documentaire de la même commune lors de leurs séminaires ».</p>
<p>UFR SH —UFR de sciences humaines, Université Grenoble Alpes Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>Aucun stage ne peut être validé dans le cadre du cursus.</p>
<p>UFR SSA —UFR de sciences sociales et administration, Université Paris Nanterre Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Un stage est obligatoire (20 jours) pour tous les étudiants inscrits en parcours archéologie [...]. Il peut être accompli sur tout type d'opération archéologique (fouilles, prospections, travail en laboratoire...) et concerne tout type de travail archéologique, pour autant qu'il implique une pratique effective de</p>

	<p>l'activité choisie. Il peut être réalisé sur le chantier-école organisé par l'Université de Paris X à Château-bleau (77) et plus largement surtout chantier organisé par un enseignant de l'Université de Paris X, par un chercheur de la MAE, par un service d'archéologie officiel ou par tout autre chercheur en France ou à l'étranger, sous réserve de l'accord de l'enseignant responsable. A ce stage peuvent s'ajouter des formations pratiques délivrées pendant l'année dans le but de parfaire des pratiques spécifiques (dessin d'objets et de céramiques, relevés de terrain, manutention d'appareils de mesures de terrain...) ».</p>
<p>LSH UPVD —UFR des lettres et sciences humaines, Université de Perpignan Via Domitia Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Stage obligatoire en France ou à l'étranger (musées, chantier de fouilles, enseignement, métiers du Patrimoine, de la conservation, salle des ventes, galeries d'art...) ».</p>
<p>UFR SLHS —UFR des sciences du langage, de l'Homme et de la société, Université de Franche-Comté Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Les étudiants peuvent faire des stages facultatifs et obligatoires entre les semestres 3 et 6 (pré-pro) ».</p>
<p>UFR3 UPVM3 —UFR3 des sciences humaines et sciences de l'environnement, Université Paul Valéry Montpellier 3 Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>Stage obligatoire validé dans le cadre du cursus.</p>
<p>UFR d'histoire de l'art et d'archéologie, Université Paris-Sorbonne Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« Stage de fouilles obligatoire. Il a lieu sur les chantiers-écoles de l'UFR :</p> <ul style="list-style-type: none"> – Bibracte, Autun : Dir. Mme M. Joly ; – Mesvres : Dir. Mme S. Balcon. <p>D'autres chantiers, sous convention avec Paris IV, sont ouverts aux étudiants qui ont déjà une bonne expérience de la fouille, ainsi que certaines opérations d'archéologie préventive de l'INRAP ».</p>
<p>UFR d'Histoire, histoire de l'art et archéologie, Université de Nantes Licence Histoire de l'Art et Archéologie</p>	<p>« L'UE « Découverte du patrimoine et des milieux professionnels » correspond au stage obligatoire à l'issue duquel les étudiants de L3 doivent rendre un rapport de stage sur lequel ils sont notés [...]. Ce stage obligatoire dure au minimum 3 semaines et est indispensable pour valider la Licence Histoire de l'art et archéologie [...]. Il se déroule dans un milieu professionnel correspondant à l'orientation envisagée, dans le domaine de l'archéologie, de l'histoire de l'art, de la médiation culturelle, de la valorisation et de l'étude</p>

	du patrimoine, etc. ».
UFR 03 —UFR 03 Histoire de l'art et archéologie, Université Panthéon-Sorbonne Licence Histoire de l'Art et Archéologie	Stage de fouilles de trois semaines minimum obligatoire
UFR Histoire, arts et archéologie, Université Toulouse — Jean Jaurès Licence Archéologie	Aucun stage ne peut être validé dans le cadre du cursus.
UFR humanités, Université Bordeaux Montaigne Licence Histoire de l'Art et Archéologie	« Un stage de fouilles de trois semaines sera obligatoire pour valider les deuxième et troisième années de Licence ».
UFR Lettres, Culture et Sciences Humaines, Université Clermont Auvergne Licence Histoire de l'Art et Archéologie	« Un stage obligatoire de 3 semaines/1 mois minimum vient en complément et leur permet de conforter leurs choix et projets de carrière professionnel, tant en Histoire de l'art qu'en Archéologie, localement, régionalement voire internationalement ».
UFR Sciences historiques artistiques et politiques, Université de Lille — Sciences Humaines et Sociales Licence Histoire de l'Art et Archéologie	Aucun stage ne peut être validé dans le cadre du cursus.
UFR Sciences humaines et sociales Nancy, Université de Lorraine Licence Histoire de l'Art et Archéologie	« Connaissance pratique des institutions culturelles par le stage obligatoire (en L3) en musée, service patrimonial, galerie d'art ou encore service archéologique, en fonction du projet personnel ».
UFR Sciences humaines, Université de Bourgogne Licence Histoire de l'Art et Archéologie	« Un stage et un projet personnel professionnalisant sont prévus en 3e année. Le « stage professionnalisant » de L3, dont la durée doit être au minimum de 10 jours, est un stage en milieu professionnel dans les disciplines liées à l'archéologie ou l'histoire de l'art. Il doit permettre à l'étudiant une première incursion dans le milieu professionnel ».
UFR Temps et Territoires, Université Lumière — Lyon 2 Licence Histoire de l'Art et Archéologie	Aucun stage ne peut être validé dans le cadre du cursus.
UFR d'Arts et Sciences Humaines, Université François Rabelais, Tours Licence Histoire	« Le parcours d'Archéologie inclut la réalisation de stages de terrain et un minimum de quatre semaines de pratique est demandé pour l'inscription en L3 ».

CHAPITRE 2. VALORISER, UN PROCESSUS EMPIRIQUEMENT SINGULIER

Introduction

Tout au long de la journée narrée dans le prologue n° 1, Isabelle insiste sur la fragilité du niveau gravettien ainsi que sur la précaution avec laquelle chaque geste outillé doit être effectué. Dans un premier temps, la terre brune du labour qui recouvre le loess beige est en effet évacuée et les artefacts qui s’y trouvent ne doivent pas être endommagés. Dans un second, le petit groupe de travailleurs qui accompagnent la jeune femme est chargé de nettoyer finement le niveau sans le fouiller. J’ai bien analysé les modalités perceptives que la fragilité du sol archéologique implique. Il me faut maintenant revenir sur ces situations où Isabelle valorise littéralement le niveau gravettien, notamment auprès des débutants. Le devenir-conscient qui en découle est en lien direct avec des valeurs qui lui sont attribuées. S’il faut faire attention aux artefacts au cours de son travail, c’est effectivement parce qu’ils sont pris dans un système de valeurs qui dépasse les seules questions de fragilité matérielle. Je dois donc d’abord me distancier de ce premier rapport de face à face pour mieux décortiquer les valeurs que les plus experts transmettent à propos du site archéologique d’Ormesson. De quoi sont-ils les responsables lorsqu’ils doivent s’assurer de la pérennité des vestiges ? Avant de m’attarder sur la façon dont Isabelle intègre un certain système de valeurs aux situations de transmission qu’elle traverse pendant sa journée de travail, je dois décrire le cadre institutionnel qui assure la première étape de valorisation d’un gisement. Progressivement, je reviendrai sur les expériences d’Isabelle du prologue n° 1 afin de montrer comment un individu au travail participe à conforter ou relativiser les systèmes de valeurs les plus reconnus.

« Nul ne peut effectuer sur un terrain lui appartenant ou appartenant à autrui des fouilles ou des sondages à l'effet de recherches de monuments ou d'objets pouvant intéresser la préhistoire, l'histoire, l'art ou l'archéologie sans en avoir au préalable obtenu l'autorisation. La demande d'autorisation doit être adressée au préfet de région ; elle indique l'endroit exact, la portée générale et la durée approximative des travaux à entreprendre. Dans les deux mois qui suivent cette demande et après avis de l'organisme scientifique consultatif compétent, le ministre des Affaires culturelles accorde, s'il y a lieu, l'autorisation de fouiller ; il fixe en même temps les prescriptions suivant lesquelles les recherches devront être effectuées »¹³⁴.

En mettant en place cette loi du 23 septembre 1941, l'État français endosse pour la première fois la responsabilité de pouvoir statuer sur le devenir d'objets ou de monuments présentant un intérêt archéologique. Toute ouverture du sol assimilée à des fouilles ou des sondages était ainsi soumise à une demande d'autorisation auprès du préfet de région. Si, depuis, les acteurs institutionnels ont bien changé, la nécessité de s'en remettre à des entités publiques jugées compétentes et légitimes n'a quant à elle pas disparu. C'est aujourd'hui le CNRA (Conseil national de la recherche archéologique¹³⁵) qui est chargé des questions relatives aux recherches archéologiques sur le territoire national. Même si cet organisme consultatif est placé auprès du ministre chargé de la Culture, il ne délivre pas les autorisations pour pouvoir réaliser une opération archéologique programmée. Tout demandeur doit solliciter la DRAC — Direction régionale des affaires culturelles¹³⁶ — en leur soumettant un projet de recherche

¹³⁴ Article 1, Titre premier : « De la surveillance des fouilles par l'État », publiée au Journal officiel de la République française le 15 octobre 1941, Loi du 27 septembre 1941 portant sur la réglementation des fouilles archéologiques, validée par l'ordonnance n° 45-2092 du 13 septembre 1945, modifiée par l'ordonnance n° 58-997 du 23 octobre 1958, et par le décret n° 64-357 du 23 avril 1964, et par la loi n° 80-532 du 15 juillet 1980, et par la loi n° 89-874 du 1er décembre 1989 et le décret n° 94 — 422 du 27 mai 1994.

¹³⁵ Il se compose de représentants des ministères chargés de la culture, de la recherche et de l'enseignement supérieur ainsi que de personnalités dites qualifiées, c'est-à-dire pour la plupart des archéologues.

¹³⁶ « La DRAC est chargée de conduire la politique culturelle de l'État dans la région et les départements qui la composent, notamment dans les domaines de la connaissance, de la conservation et de la valorisation du patrimoine, de la promotion de l'architecture, du soutien à la création et à la diffusion artistiques dans toutes leurs composantes, du développement du livre et de la lecture, de l'éducation artistique et culturelle et de la transmission des savoirs, de la promotion de la diversité culturelle et de l'élargissement des publics, du développement de l'économie de la culture et des industries culturelles, de la promotion de la langue française et des langues de France ». Pour plus d'informations, vous pouvez consulter :

<http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Ile-de-France/ACTUALITES/Actualite-a-la-une/Les-DRAC-ont-quarante-ans>.

complet se présentant sous la forme d'un dossier dit scientifique¹³⁷. Celui-ci suppose de décliner un ensemble d'informations, d'abord élémentaires : l'identité du responsable scientifique, celle du propriétaire du terrain, les dates de campagne prévues, la localisation du chantier et le type de protection juridique de la parcelle. Un certain développement des enjeux scientifiques doit être étayé : éléments de connaissance du site, c'est-à-dire son historique, la problématique de recherche et l'importance scientifique du site. Un volet concerne plus spécifiquement les aspects techniques liés au terrain : la méthodologie adoptée (les études préliminaires éventuelles, la stratégie générale envisagée, les moyens matériels mis en œuvre) et la constitution de l'équipe de recherche. Pour finir, un budget prévisionnel, le détail de l'organisation administrative et technique de l'opération, la destination du matériel et de la documentation archéologique, et d'autres éléments encore sont à fournir. Je m'arrête là, mais je retiens que le dossier repose sur une solide préparation en amont.

Ainsi, chaque année depuis 2009, Émile, en tant que responsable scientifique du site d'Ormesson, procède à une demande d'autorisation pour une fouille programmée pluriannuelle à destination du SRA d'Île-de-France (Service régional de l'archéologie)¹³⁸. Il constitue pour cela un dossier complet en amont et réalise un long rapport quelques mois après la fermeture annuelle du chantier avec l'aide de ses collaborateurs¹³⁹. Dès 2009, il précise dans les remerciements que

« C'est grâce au soutien du Service régional de l'Archéologie d'Île-de-France que cette opération de fouille a pu être menée en 2009. Double soutien, à la fois financier, mais surtout soutien scientifique, puisque les responsables du Service ont parfaitement compris l'intérêt d'une intervention sur le site des « Bossats » et l'ont efficacement soutenue »¹⁴⁰.

Le dépôt de cette demande est la conséquence directe d'une prospection effectuée en 2007, elle-même soumise à une demande d'autorisation réglementée. Celle-ci avait alors permis à l'archéologue d'identifier une forte zone de concentration de matériel archéologique sur la surface de la parcelle — des vestiges osseux et lithiques pour la plupart — et tout particulièrement dans sa partie nord, sur près de 100 m². Émile a pu constater la bonne conservation de ces vestiges de surface ainsi que la probable présence de structures de combustion. Il a

¹³⁷ La demande de réalisation d'une opération archéologique est examinée par la DRAC à la fin de l'année n-1 et par la CIRA – Commission interrégionale de la recherche archéologique — au début de l'année n.

¹³⁸ Le SRA Île de France est placé sous l'autorité de la DRAC Île-de-France (la Direction régionale des affaires culturelles).

¹³⁹ Je précise que ce rapport n'a fait que s'enrichir considérablement d'année en année, passant de 133 pages lors de la première demande à 527 pages en 2016.

¹⁴⁰ Rapport 2009, le gisement du Gravettien et du Paléolithique moyen des « Bossats », p. 4.

voulu pousser plus loin ses investigations et explorer le sol en profondeur : en somme, le sonder et le fouiller en toute légalité dans le cadre de ses propres recherches scientifiques. À cette première demande, voici comment, dans un succinct rapport, le responsable de la CIRA formulait son accord pour « ouvrir » le site :

« L'intérêt majeur du site des Bossats est de livrer une faune abondante. Son exploitation pourrait permettre de mieux comprendre l'exploitation des différentes unités morphologiques de ce massif gréseux. Reste posée la question de son état de conservation, la richesse des vestiges en surface traduisant vraisemblablement une dégradation déjà avancée du site. Une fouille annuelle permettrait de répondre à cette question et l'on ne peut qu'y être favorable, compte tenu de l'intérêt potentiel du site et de la qualité des intervenants ».

En quelques phrases, il statue de l'intérêt scientifique de ce site en insistant sur son potentiel matériel, notamment concernant les vestiges osseux. En misant sur le bon état de conservation de ces objets de surface, cette instance décisionnaire accorde son aval à partir de critères liés à leur pérennité ainsi qu'à ladite qualité des intervenants dont Émile s'est entouré en constituant une équipe pluridisciplinaire¹⁴¹. Au vu de ce tout premier rapport, l'évaluation dont le site d'Ormesson fait l'objet dépend de plusieurs formes de jugement¹⁴². Il s'agit d'une part de jugements de faits sur lesquels les évaluateurs s'appuient. Ces faits varient d'année en année en raison de l'avancement des recherches et de la constitution de l'équipe. Ils se basent néanmoins avant tout sur la description d'évènements objectivables que le rapport annuel fourni par Émile décortique en détail. Il est d'autre part question d'un jugement prédictif découlant du fait que l'état de conservation des vestiges enfouis dépendra de la campagne de fouille dès lors autorisée. Enfin, un jugement prescriptif souscrit et incite à l'exploitation des différentes unités morphologiques du massif gréseux qui permettront de dessiner les contours du sous-sol à explorer.

Il s'agit donc de trois types d'opinions, à la fois sollicitées et publiques, dont la fonction principale est de normaliser le droit de pratiquer des fouilles archéologiques sur une parcelle dédiée. Je n'ai pas eu accès aux coulisses des débats et discussions qui permettent aux commissions de statuer. Je suppose néanmoins que ces jugements ne sont possibles que si les membres ont situé à la fois la matérialité du site sur une certaine échelle de valeurs tout en qualifiant ou disqualifiant les meilleures actions à y effectuer. Cette première forme d'évaluation délivrée par la CIRA ainsi que les trois types de jugements qui la sous-tendent,

¹⁴¹ Nous l'avons vu lors du chapitre précédent (cf. Graphique 1), l'équipe d'encadrants et de spécialistes n'a cessé d'augmenter au cours des années et compte en moyenne une vingtaine d'individus.

¹⁴² Je m'appuie ici particulièrement sur la typologie proposée par Nathalie Heinich.

sont déterminants si l'on s'attache au contexte institutionnel dans lequel ce chantier programmé s'inscrit et se maintient dans le temps. Ils ne sont toutefois qu'une des modalités par lesquelles le site est littéralement valorisé au fur et à mesure de sa propre histoire. Parmi les différents types de jugements que j'ai dénombrés, le jugement de valeur est le seul absent du rapport de la CIRA. Il reste donc à savoir comment ce dernier est susceptible d'émerger à son tour, dans la bouche de tous ces praticiens, plus ou moins experts, connaissant le terrain pour l'avoir pratiqué, la matérialité pour y avoir été attentif.

Ces premiers jalons posés, il me faut décortiquer la notion de valeur, en amont des situations de travail et lorsqu'elles y émergent plus ou moins continuellement. Dans un premier sous-chapitre, je décortiquerai les différents registres de valeur qu'utilise Émile pour raconter le site d'Ormesson. Ce gisement se construit d'abord dans la bouche de celui qui le connaît le mieux et qui est à l'initiative de tout le projet. Émile est cet archéologue qui, à travers des mots, parvient à rendre une parcelle (anciennement agricole) exceptionnelle d'un point de vue scientifique. Les matériaux que je mobiliserai reposent uniquement sur la retranscription d'un de ses discours présentant le chantier à son équipe en début de campagne. En quels termes procède-t-il et quels sont les fondements empiriques d'une certaine valorisation du projet et du lieu ? C'est à travers un ensemble de jugements que le chef de chantier accorde au site une certaine importance, une place dans l'histoire d'un espace extérieur doté de vestiges archéologiques ; des jugements de valeur, souvent verbalisés et sur lesquels je m'appuierai pour décrire les raisons qui le poussent à être responsable. Cette responsabilité, nous le verrons, se décline en deux formes de jugements fondamentales dont je mesurerai la portée collective vis-à-vis de valeurs portées de façon plus singulière. Il s'agit de la rareté et de la pérennité. Elles conditionnent d'une part un faire ensemble au travail — c'est-à-dire des modes de sociabilisation bien précis et contextuels — et également une certaine matérialité — c'est-à-dire le contexte au sein duquel ces derniers se mettent progressivement en place.

Dans un second sous-chapitre, je proposerai une synthèse théorique reprenant certains des paradigmes proposés par ceux qui tentent de comprendre comment la matérialité est susceptible de s'inscrire, en fonction de différents contextes de valorisation, dans certaines opérations de qualification. Le fait de qualifier une matérialité de patrimoniale — tel que l'on peut le faire concernant les biens qui sont extraits d'un site archéologique — est le premier point que je discuterai. En effet, une partie de la littérature en sciences sociales a largement défendu l'idée que pour pouvoir donner une valeur à un objet, il faut d'abord distinguer les types d'acteurs qui agissent pour le valoriser. Les rapports profane ou expert qui en dessinent les contours font ensuite l'objet de l'enquête. Je m'appuierai sur certains des travaux de la sociologie pour nuancer ces premiers partis-pris. Il s'agit alors d'invertir un intérêt discutable pour le processus de patrimonialisation — vis-à-vis du type de terrain de recherche qui me préoccupe — pour celui de valorisation. Ces débats m'amèneront enfin à ouvrir la notion de valeur sur l'expérience en tant que telle, en m'éloignant des représentations et des discours.

C'est alors la question de l'articulation entre sujet, objet et contexte qui en découlera, me poussant davantage à interroger le premier et à le qualifier.

Un troisième sous-chapitre me replongera dans la journée retranscrite dans le prologue de cette première partie. Je retrouverai Isabelle au cours de deux journées de fouille. En m'appuyant d'abord sur une situation bien particulière, je serai amenée à discuter du décalage entre les valeurs invoquées lors de discours saisis en dehors de situations de travail et ceux qui sont directement pris par la pratique de terrain. Je montrerai comment une même valeur est bien souvent susceptible de renvoyer, lorsque le contexte d'émission diffère, à des registres variables. Afin d'interroger cette variabilité, je plongerai au cœur des expériences de fouille, en suivant Isabelle, mais également Pierre, un autre fouilleur. L'objectif est de montrer comment une même situation peut entraîner des phénomènes de valorisation bien distincts. Dès lors, de quelle façon la valeur, lorsqu'elle est saisie empiriquement, oriente-telle continuellement le cours des choses ?

*

**

2.1 Être responsable de la pérennité et de la rareté d'un site

2.1. a) Dire la valeur d'un site archéologique

La notion de valeur est particulièrement polysémique. Pour le moment, je l'entends seulement au sens le plus courant défini par les dictionnaires. Je la circonscris donc à une qualité par laquelle on considère que quelque chose est plus ou moins digne d'estime. Ce court extrait issu d'un entretien mené avec Maria — étudiante en archéologie — est significatif puisqu'il est un concentré de valeurs formulées de manière explicite à propos du niveau gravettien.

[>Maria]: « Le niveau gravettien. Il est incroyable. C'est un niveau archéologique unique en soi et vraiment magnifique. C'est un vrai millefeuille : on a environ quinze centimètres d'épaisseur de pièces qui sont collées les unes sur les autres. Et des pièces un peu extraordinaires ! Genre, on a des os énormes et super reconnaissables, des silex magnifiques, des foyers, de la malacologie, de la microfaune. Il y a plein de choses et c'est vraiment incroyable. On gratte 1 mm de sédiment et on a cinquante pièces qui apparaissent. C'est génial. »

Fouilleuse depuis deux saisons sur le site, la jeune femme attribue des qualités à la matérialité de ce niveau, à partir de termes qui l'habillent d'un intérêt particulièrement positif. Il est ainsi à la fois « unique », « magnifique », « incroyable », « génial » avec des vestiges « extraordinaires », « énormes », « reconnaissables » et « magnifiques ». Pour parvenir à cette reconnaissance, il a fallu que Maria pratique ce niveau, y reste concentrée et attentive de longues heures, apprenne à le comprendre et l'observer grâce à la transmission de connaissances effectuée par les plus experts, comme Isabelle. Ces valeurs ne font pas surface indépendamment du contexte. Elles sont les conséquences d'une perception prolongée préalable. Il y a donc fort à parier que les jugements de valeur liés au site d'Ormesson sont à guetter *in situ*. Ils émergent au plus près de cette matérialité qui, comme nous l'avons vu au cours du premier chapitre, est l'objet principal d'une attention de groupe. Ce qui est digne d'estime se trouve sous les yeux et les mains des travailleurs de l'équipe de fouille. Cette mise en valeur, je fais le choix de la suivre sur le chantier afin d'en décrire la transformation. Puisque toute campagne débute par la description du site de la part d'Émile, il me faut par conséquent revenir sur les explications que ce dernier formule et sur la façon dont sa propre mise en valeur s'exprime face aux autres membres.

En tant que responsable, Émile est celui qui accorde le plus de temps à la valorisation d'Ormesson. Ce processus a d'abord lieu en situation, là où les valeurs sont susceptibles d'émerger, c'est-à-dire sur le site même, et face à des acteurs très différents — fouilleurs, responsables institutionnels, collègues, amis, etc. Émile prend le temps, en tout début de campagne annuelle, d'expliquer à son équipe, des fouilleurs débutants pour la plupart, les raisons pour lesquelles son site est exceptionnel. Je vais dès lors montrer que son histoire est construite et mise en acte au gré d'un certain nombre de valeurs qui s'entrecroisent.

Ainsi, en 2014, lors du premier jour de présence sur le chantier, tandis que la majorité des membres n'y a jamais mis les pieds, il choisit, comme chaque année, de les réunir. À l'entrée de la parcelle que des rubalises quadrillent déjà, toutes et tous sont assis sur le sol. Leur regard est tourné vers celui qui s'apprête à leur raconter son site de fouille, la biographie de ce qui est d'abord un projet de recherche personnel. Je distingue les différents types de jugements formulés durant ces explications afin de dégager certaines tendances : les jugements de valeur en gras, les jugements de faits soulignés, les jugements prédictifs en petites majuscules et les jugements prescriptifs en italique. Je pourrai alors mettre en avant ce à quoi ils correspondent ainsi que les critères appréciés pour dire les valeurs qui en découlent. Ce sont eux qui permettent d'appréhender *in fine* le site d'Ormesson comme une réserve archéologique exceptionnelle. Pour en faciliter l'analyse, chaque section est numérotée, un repère qui sera réutilisé dans les analyses qui suivront.

Séquence 1

« Depuis 2005, j'ai développé un axe de recherche spécifique sur le Paléolithique ancien. Je traite de la période qui est comprise entre 40 000 et 20 000 BP.

C'est un peu exagéré ce qu'on appelle le Paléolithique supérieur ancien, car on a tendance à l'arrêter au Gravettien, aux alentours de 22 000 BP. Là, en disant 20 000 BP, ça incorpore aussi le Solutréen et puis les périodes qui lui sont postérieures aussi (1).

En fait, ce qui m'intéressait, c'était d'avoir la diachronie totale du Paléolithique supérieur avec Pincevent et des sites aziliens que j'ai fouillés ailleurs, et jusqu'aux périodes les plus anciennes du Paléolithique supérieur dont le Châtelperronien.

Il se trouve que dans le Bassin parisien, on possède un nombre de sites incroyablement élevé avec énormément d'occupations du Paléolithique supérieur dans le Bassin parisien. Ça avait été déjà largement documenté par B. S. qui était l'un des chercheurs qui travaillaient sur cette période-là au CNRS et qui a pris sa retraite maintenant. Elle a énormément travaillé sur cette pé-

riode et elle a, à l'époque, lorsqu'elle a fait sa thèse dans les années 1970, travaillé sur des séries de surface, des séries qui ne présentaient pas, en général, de calage stratigraphique, pas de datations, donc des informations chronologiques très peu importantes. Ça c'était l'état de la recherche quand B. S. a fait sa thèse, et durant sa carrière de chercheur au CNRS, elle a étudié un certain nombre de gisements qui, malheureusement, ont rarement donné des calages chronostratigraphiques. Ça, c'était bien la difficulté de cette recherche-là (2).

Et quand j'ai repris l'axe de recherche sur le Paléolithique ancien à partir de 2005, mon objectif était de trouver des gisements d'une façon ou d'une autre, pour avoir des calages chronostratigraphiques (3).

On a fait des coupes dans lesquelles on peut observer les différents niveaux d'occupation, avoir des éléments datant. Les éléments datant, c'est le charbon, la faune éventuellement, voire pour les périodes les plus anciennes, utiliser la thermoluminescence pour les objets brûlés comme le silex ou d'autres pierres (4).

Donc, il fallait retourner sur le terrain et pour ça, s'appuyer sur un réseau d'amateurs (5).

Au fur et à mesure, j'ai constitué un réseau d'amateurs et de musées aussi qui m'ont permis d'avoir des informations qui tombaient de temps en temps sur des découvertes fortuites, ou des recherches volontaires de la part d'amateurs. Je suis en excellente relation avec le musée de Nemours. Vous en verrez sûrement des représentants dans pas longtemps. Le musée se trouve à 5 km d'ici. Un jour, les collègues du musée de Nemours m'appellent en me disant qu'un amateur avait prospecté dans la région d'Ormesson. Alors moi, ça ne me disait rien à l'époque. Il me dit qu'il a trouvé du silex et de l'os et il pense que c'est du Magdalénien.

Alors il faut bien savoir que pour le Paléolithique supérieur dans le Bassin parisien, dès qu'on entend parler d'os, tout de suite, on a une oreille. Même si moi, ma spécialité est plutôt le silex, j'y voyais l'intérêt de faire des dates, l'intérêt de trouver les espèces chassées. Donc je vais voir par curiosité si c'est vraiment du Magdalénien. Pour le coup, ça pouvait être intéressant parce que même si dans la région on en a beaucoup, il n'est pas toujours daté (6). Et donc en fait, il s'agissait de Gravettien. Je le vois tout de suite parce que dans le Gravettien il y a des pointes de silex très spécifiques qu'on appelle des pointes de la Gravette. Vous en trouverez, vous en fouillerez. On va en sortir et comme ça je vous les montrerai au fur et à mesure. Donc ces pièces-là sont très caractéristiques de la période gravettienne. Quand on les a, on peut difficilement se tromper. Donc je vois ces pointes de la Gravette.

Je vois des lames de silex en bon état, c'est-à-dire que les bords n'étaient pas abimés. Lui, l'amateur avait ramassé en surface. Il faut donc imaginer que ce matériel était remonté en surface et qu'il avait donc été un peu charrié. Et en fait, il n'était pas aussi abimé que ça. En général, quand on a affaire à du matériel retourné depuis longtemps, qui est remonté par les labours depuis longtemps, il est tout blanc. Il est concassé. Il porte des traces de rouille. Là, c'était pas le cas. Donc de l'os, du matériel lithique taillé relativement frais (7).

Et j'essaie donc de contacter le propriétaire de la parcelle. Je n'y arrive pas. Recevoir une lettre d'un parisien entre guillemets, les cultivateurs sont quand même un peu frileux. Donc le gars m'a pas répondu, pas parce qu'il ne voulait pas, mais parce qu'il n'a pas pris le temps (8).

Et en fait, grâce à M.-C. qui est allée voir le maire d'Ormesson, on a pu avoir un contact direct avec l'amateur qui était tout à fait d'accord en fait pour qu'on vienne, dans un premier temps, reconnaître la parcelle. C'est ce qu'on fait en 2007. Je viens déjà en 2006 et je tourne un peu déjà autour de la zone de concentration. En 2007, on fait une demande de prospection systématique. On quadrille la partie nord du site parce que l'amateur m'avait dit que c'était plutôt par là qu'il ramassait. Donc on quadrille l'ensemble du gisement, le haut de la parcelle. Faut savoir que le nord est derrière moi. Le sud est là et je vais vous expliquer pourquoi c'est intéressant. Donc là, on est au nord.

On quadrille sur une soixantaine de mètres à peu près de longueur. Tout ça, en s'appuyant quand même sur les infos de l'amateur qui nous disait que dans le bas du champ, lui n'avait strictement rien trouvé. Donc on fait une campagne de prospection avec un autre amateur qui fait partie de mon équipe et puis M.-C. et ***, du musée. On s'aperçoit que dans cette partie-là, il y a des concentrations de matériel lithique. À partir de ce moment-là, on commence à se dire qu'il n'y en a ni là, ni là, ni là. Ça a l'air terriblement concentré par là. Le terriblement concentré, c'est la zone sur laquelle vous allez intervenir cette année. C'est la partie la plus basse là où il y a les piquets orange. C'est là que se trouve le très gros locus gravettien sur lequel vous allez fouiller. Donc, on voit tout ce matériel qui a l'air en place. Il y a des mottes de terre, donc on les prélève et là on trouve énormément d'esquilles. Et à partir du moment où on retrouve des esquilles, du matériel frais, c'est que le niveau a juste été agrafé par la charrue. Ça signifie qu'à peut-être trente, quarante, cinquante centimètres maximum, parce que c'est la profondeur max atteinte par la charrue, il y a un niveau archéologique gravettien qui est en place, mais qui est détruit au fur et à mesure par les labours (9).

Donc ça signifie qu'il faut intervenir et le protéger (10).

Chaque année, depuis 2009, le cultivateur m'a gardé cette partie-là, c'est-à-dire qu'il me la laisse gentiment. Il ne me fait même pas payer les tournesols qu'il ne cultive pas là. Ça ne l'intéresse pas. Alors, j'essaie de le dédommager, mais il n'est pas intéressé. Il n'est pas intéressé par les sous (11).

Donc l'idée, c'est de le dédommager une bonne fois pour toutes en achetant la parcelle ou en la louant avec un baie emphytéotique. Il faut avoir, malgré tout, les moyens (12).

Et on a une Communauté de Communes qui est très intéressée par le projet de fouille et qui, dès cette année, avait débloqué les fonds pour acheter la parcelle ou la louer. Sauf qu'il y a un petit problème pour l'instant, car le cultivateur est pas au courant même si le maire d'Ormesson est très partie prenante.

Donc lui il voudrait aussi que le truc soit acheté sauf qu'il faudrait à un moment donné que tout le monde s'entende et qu'on arrive à décider le cultivateur. Donc je vais essayer de le voir pour lui expliquer en quoi c'est intéressant qu'on achète la parcelle et qu'on le dédommage *ad vitam æternam* (13).

Il faut en faire une réserve. Qui dit réserve dit encadrer le site, le protéger (14)

et mettre des structures pour la fouille qui soient un peu plus satisfaisantes. Jusqu'à présent, c'est de l'ordre du bricolage, on s'y fait et ça va parce qu'il ne fait pas trop moche, mais ça serait bien qu'on passe à un autre niveau. Voilà où on en est. C'est un très, très gros projet et il faut vraiment qu'on puisse... Scientifiquement, ça tient très bien la route, il n'y a pas de problème et maintenant il va falloir qu'on valorise auprès de plein de gens (15).

Tous les arguments de cette première étape narrative tendent vers un jugement de valeur aux multiples facettes. Il est l'aboutissement de tout ce qui a été dit auparavant et autorise ce constat : le chantier d'Ormesson est « un très, très gros projet [...] [qui] scientifiquement [...] tient très bien la route ». J'ai relevé des formes de jugement qui concernent plusieurs aspects : premièrement des connaissances scientifiques (« scientifiquement »), deuxièmement des formes de commodité (« structures », « bricolage ») et, troisièmement, des éléments qui portent sur la visibilité du site (« qu'on valorise »). En parcourant la chaîne des différents jugements formulés, je remonte le cours du temps et, avec lui, retrace ce qui permet à cette première mise en valeur de se construire. Qu'est-ce qui fait que ce site archéologique est un projet scientifique d'importance à valoriser ? Je dois préciser qu'à ce stade, les jugements prédictifs sont absents. Les trois autres types s'enchaînent et se superposent souvent de façon à

suivre un raisonnement logique. Le tableau suivant récapitule l'ensemble des sections en fonction de la nature des jugements émis ainsi que des registres de valeurs lorsque celles-ci ont été identifiées.

numéro de section	type de jugement	type de valeurs	registre des valeurs identifiées
1	jugement de valeur	connaissance	épistémique
2	jugement de faits		
3	jugement prescriptif		
4	jugement de faits		
5	jugement prescriptif		
	jugements de valeur	connaissance	épistémique
		lien	domestique
6	jugement de faits		
7	jugement de faits		
8	jugement de valeur	réputation	réputationnel
9	jugement de faits		
10	jugement prescriptif		
	jugement de valeur	sécurité	fonctionnel
11	jugement de valeur	juste prix	économique
12	jugement prescriptif		
	jugements de valeur	lien	domestique
		juste prix	économique
13	jugements de valeur	lien	domestique
		juste prix	économique
14	jugement prescriptif		
	jugement de valeur	sécurité	fonctionnel
15	jugements de valeur	connaissance	épistémique
		commodité	fonctionnel
		visibilité	réputationnel

Tableau 1 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 1).

Il est tout d'abord important de noter que l'ensemble des jugements de faits (2, 4, 6, 7 et 9) retracent avec précision les événements qui se sont déroulés lors des tout premiers temps de découverte du niveau gravettien. Cette période s'étire des premières recherches menées dans la région jusqu'à l'établissement d'une chronostratigraphie effectuée grâce aux prospections de la zone. C'est bien l'identification de matériel osseux qui les a tout particulièrement facili-

tés. À propos de jugements prescriptifs, ils se mêlent majoritairement aux jugements de valeur qu'ils viennent renforcer. Prescrire quelque chose est associé ici à plusieurs phénomènes : trouver des gisements gravettiens, favoriser la mise en réseau des différents acteurs pour y parvenir, renforcer la protection du site et acquérir la parcelle. Ces derniers sont conjugués à cinq valeurs que je retrouve distillées dans le discours d'Émile : connaissances, liens, sécurité, juste prix et légalité.

Ce premier extrait permet donc de dégager six registres de valeur. Le registre juridique qui renvoie à la nécessité d'acquérir la parcelle en toute légalité est à rapprocher du registre économique qui pousse Émile à vouloir en tirer une somme juste. Le registre réputationnel est lié au fait qu'Émile, considéré comme un chercheur parisien, est conscient de la distance qui le sépare des acteurs locaux. Il est alors question du registre domestique qui porte davantage sur la nécessité de renforcer les liens avec le propriétaire-cultivateur du champ ainsi que les prospecteurs et d'autres acteurs de la région. Enfin, le registre épistémique dédié à l'acquisition de connaissances est la base de ce qui pousse Émile à s'investir sur Ormesson. Trouver de nouveaux gisements du Paléolithique ancien dans cette région permettrait de compenser le trop faible nombre de recherches menées pour obtenir une chronostratigraphie fiable de la région. Ce premier extrait montre bien à quel point cette première étape de la mise en valeur du site ne passe pas, comme je pourrais m'y attendre, par un registre strictement épistémique. Il est avant tout lié à ce qui anime et pousse ce chef de chantier à s'investir autant à Ormesson, c'est-à-dire des aspects purement contextuels et contemporains.

Séquence 2

INITIALEMENT, ON EST VENU POUR FOULLER DU GRAVETTIEN. C'EST ÇA QUI SORTAIT EN SURFACE A CET ENDROIT-LA. MOI J'AVAIS PAS D'AUTRES INDICES DANS CE QUE JE REGARDAIS DU MATERIEL LITHIQUE D'AUTRES OCCUPATIONS. MOI, Y A RIEN QUI APPARAISSAIT, MAIS EN FAIT, COMME ON EST DES PETITS MALINS, ON A FAIT UN CERTAIN NOMBRE DE SONDAGES. ALORS INITIALEMENT, ON EN A FAIT QUATRE OU CINQ PARCE QU'ON NE CONNAISSAIT PAS LA PROFONDEUR DES OBJETS. ON SAVAIT QUE LE MAXIMUM, ÇA DEVAIT ETRE CINQUANTE CENTIMETRES. DONC C'ETAIT PEUT-ETRE TRENTE OU QUARANTE CENTIMETRES. ON AVAIT A PEU PRES LA PROFONDEUR A CERTAINS ENDROITS. ÇA VOULAIT PAS DIRE QUE DIX METRES PAR LA OU PAR-LA, LE NIVEAU ETAIT PAS PLUS PROFOND. UN NIVEAU N'EST PAS OBLIGE D'ETRE DROIT. IL EST PAS OBLIGE DE SUIVRE LA PENTE QUI EXISTE A L'HEURE ACTUELLE. DONC IL POUVAIT VRAIMENT TOMBER PLUS BAS. ON A DONC VERIFIE EN FAISANT QUATRE CINQ SONDAGES (16).

Ce n'est qu'au bout du quatrième qu'on a vraiment commencé à trouver des choses intéressantes. Le premier qui était ici a livré du Gravettien, mais re-

manié. On avait l'impression que tout ce qu'on trouvait en surface là provenait essentiellement de cette zone-là, véritablement. Donc un niveau qui a largement été écrêté. Et puis le deuxième sondage lui, qui était un peu plus à l'ouest, était complètement stérile (17).

Là, j'ai épuisé deux fouilleurs, mais quand on débarque sur un site qu'on ne connaît pas, c'est ça, on tape à des endroits où on ne sait pas. Ensuite, on a fait les sondages, trois et quatre (18).

Le sondage 3 s'est révélé tout aussi stérile en termes de Gravettien. On n'a pas trouvé un pet de Gravettien sauf quelques pièces un peu isolées, vraiment sporadiques. Et on a créé le niveau 1 parce qu'on a trouvé une pièce qui pouvait être du Gravettien, le niveau 2 parce qu'une pièce pouvait être autre chose et le niveau 3 parce qu'une pièce pouvait être autre chose. Et en remontant un peu plus vers le nord, dans ce qu'on a appelé le sondage 4, paf, là on est tombé sur un début de concentration (19).

Sacré coup de bol parce qu'on aurait pu taper un mètre plus loin, mais sans rien trouver (20).

On a commencé à attraper le bord d'une nappe et cette nappe-là, à l'heure actuelle, on l'a fouillé sur 30 m². Toute l'occupation Gravettienne qui tourne autour de ça, moi je l'ai appelé le locus 1, voilà, en espérant qu'un jour, il y ait un locus 2, dans le Gravettien. Pour l'instant, ce locus, il se développe au minimum sur 30 m². Vous verrez qu'il est déposé sur un petit lit de cailloutis qu'on a essayé de comprendre avec Sylvie, parce que Sylvie a fait un Master sur la géomorphologie d'Ormesson, aidée d'Olivier que vous verrez demain (21).

Donc Sylvie a essayé de comprendre la stratigraphie d'une part, mais aussi, cette année, la formation de ce cailloutis qui est très bizarre, parce que dans du loess, ça n'a pas de sens qu'il y ait un cailloutis qui vienne comme ça. Si on devait en trouver, on en trouverait ailleurs. Et on en a pas trouvé un bout de ce cailloutis ailleurs. Il est toujours associé à l'occupation gravettienne (22).

La question qui se pose, c'est est-ce que les Gravettiens ont profité d'une nappe de cailloutis naturelle, c'est-à-dire quelque chose qui serait venu du massif derrière et qui aurait coulé par solifluxion ? Quand il fait froid et qu'il fait chaud, hop ça coule. Ou est-ce que ce sont les Gravettiens eux-mêmes qui ont apporté cette nappe de cailloutis pour se faire un sol sur lequel s'installer ? Il y a un gros intérêt à déterminer l'un ou l'autre, parce que selon que c'est naturel, à ce moment-là, les gars, ils sont pas fous, ils profitent d'une configuration naturelle pour s'installer. Ou si c'est anthropique, ça si-

gnifie qu'ils ont porté plusieurs centaines de kilos de cailloux pour s'installer. Donc ça, c'est autre chose en termes d'intensité de l'occupation. Pour l'instant, le débat n'est pas tranché, mais c'est pas facile. On va essayer d'en savoir un peu plus cette année (23).

Il y a un géologue qui travaille dans le coin. *** va passer le 23 et lui connaît très bien la formation gréseuse et j'aimerais bien qu'il regarde ce cailloutis-là pour nous en parler plus (24).

Au passage, quand je cite ces gens-là qui font des Master 1, des Master 2, l'important c'est d'associer systématiquement des étudiants à nos recherches aussi. L'ensemble de ce site-là, c'est un site fabuleux donc je ne peux pas le couvrir moi-même. J'ai intérêt à m'associer à des gens. Là, il est question qu'on travaille ensemble avec Dan sur Ormesson et puis Sylvie a déjà travaillé sur la géologie, et j'espère bien qu'elle va continuer. Et Pierre et Marie-Claire vont travailler sur les structures de combustion. Marie-Claire y travaille depuis un petit nombre d'années et Pierre s'est joint à elle pour travailler sur les structures de combustion. Une équipe qui gagne (25).

Donc le Gravettien, c'est une grosse occupation. L'intérêt, c'est en effet qu'il y avait de la faune là-dedans, énormément de matériel lithique, pas très dispersé et même une organisation de l'espace. Qu'est-ce que je peux vous donner comme exemple ? L'ensemble du silex qui a été taillé ici est un silex relativement local, ramassé sur les bords du Loing à quatre ou cinq kilomètres. C'est pas très loin (26).

Les gars ont ramené ce bloc. Ils sont venus dans leur bagage avec un silex d'origine tertiaire d'une couleur plutôt marron, une patine beige (27).

C'est un silex très caractéristique qu'on arrive à identifier très facilement. Pour vous donner un exemple, quasiment tous les silex tertiaires qu'on a trouvés sont dans un seul mètre carré. Je peux vous le citer, c'est le C31. Vous allez le voir. Ça veut dire que s'il y a un matériel aussi caractéristique au même endroit, c'est que ça n'a pas été dispersé. Alors la charrue a dispersé autre chose, mais l'endroit central sur lequel on est en train de travailler, ça, ça n'a pas été dispersé. Les parures en coquillages sont à peu près au même endroit. Il y a des grosses pierres qui ont été apportées par les Gravettiens qui sont localisées (28).

[>Omay] : Comment tout ça ne s'est pas dispersé avec la charrue ?

[>Émile] : La charrue elle ne tape pas toujours au même endroit et je pense que depuis le départ, il n'a pas labouré très profond. Il a labouré, oui. Lui, il me le dit, mais il jure ses grands dieux qu'il labourait jamais très profond. Il labourait à 20 ou 30 cm (28).

[>Omay] : Ouais, mais il y a des traces de charrue un peu partout quand même.

[>Émile] : Bah il n'y en a pas tant que ça ici finalement. C'est une zone qui n'est sans doute pas exploitée depuis très longtemps. Il y a des blocs de grès qui traînent un peu partout. Il y en a là-bas, au-dessus. Donc les cultivateurs ont peut-être abandonné cette zone-là dans la mesure où c'est une zone qui en plus est très irriguée, mais le bon sédiment a tendance à partir en bas donc ça les intéresse pas. Je pense qu'ils ont plutôt exploité le plateau (28).

[>Omay] : Les charrues profondes n'existent pas depuis si longtemps ou bien ?

[>Émile] : Bah une sous-soleuse, les grosses charrues qu'on a utilisées dans les années 1970, ça descend à 70 cm (28).

[>Hélène] : Mais avant il n'y avait pas ça.

[>Émile] : Non, il n'y avait pas ça, non. On a retourné comme ça à une époque où les terres s'appauvrissaient et on a cru qu'on pouvait retourner, retourner et en fait ça appauvrissait la terre encore plus. Lui, ce que je sais c'est qu'il n'a pas utilisé cette sous-soleuse-là, mais un décompacteur. Un décompacteur c'est une espèce d'obus qu'on traîne derrière sa charrue et puis qui fait des espèces de traînées pour faciliter l'écoulement de l'eau. Et à mon avis, c'est le décompacteur qui a tout pété parce que, si la charrue était passée de façon systématique comme elle aurait due, et profond, ça aurait tout raclé. Donc à mon avis, les destructions qui ont été causées sur le niveau archéologique sont causées par le décompacteur qu'il a passé de temps en temps, mais pas systématiquement. Donc quand il est passé sur le niveau gravettien, il a tapé dedans. Il faut savoir quand même que le niveau gravettien est un niveau qui résiste. Alors comme il y a de la caillasse et de la compression, il a suffi qu'à un moment donné il accroche. Il a dû se dire qu'il en avait marre, a levé le décompacteur et est repassé au-dessus. Il est pas impossible que ces cailloux-là aient protégé le niveau archéologique. J'ai l'impression qu'il a évité sinon tout serait déjà ventre à l'air (28).

numéro de section	type de jugement	type de valeurs	registre des valeurs identifiées
16	jugement prédictif		
17	jugement de faits		
18	jugement de valeurs	performance	technique
		exploration	ludique
19	jugement de faits		

20	jugement de valeurs	efficacité	technique
		exploration	ludique
21	jugement de faits		
22	jugement de faits		
23	jugement de valeur	sens	herméneutique
24	jugement de faits		
25	jugement prescriptif		
	jugement de valeurs	efficacité	technique
		réputation	réputationnel
		attachement	affectif
	lien	domestique	
26	jugement de faits		
27	jugement de faits		
	jugement de valeur	sens	herméneutique
28	jugement de faits		

Tableau 2 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 2).

La séquence 2 porte essentiellement sur les circonstances de la découverte du niveau gravettien, son potentiel ainsi que son état de conservation. Elle débute par un jugement prédictif (16) qui détaille la façon dont Émile a su privilégier une zone plutôt qu'une autre. Le caractère aléatoire des premiers sondages a donc été aussi de miser quasi aveuglément sur quelques mètres carrés afin de pouvoir « tomber » sur le niveau archéologique. Les jugements de faits (17, 19, 21, 22, 24, 26, 27, 28) décrivent quant à eux avec précision l'étendue de l'exploration préliminaire qui a permis de déterminer la surface entière de ce niveau. Ils renvoient également aux destructions causées par l'exploitation de la parcelle et l'emploi d'engins agricoles. Ces derniers ont tronqué une partie du niveau et ont laissé des traces bien visibles.

L'efficacité et la performance techniques (18, 20, 25) sont des valeurs bien présentes dans cette portion du récit puisqu'elles portent directement sur le travail de sondage. Elles sont aussi liées à l'exploration et, par conséquent, au registre ludique (18, 20). Émile semble en effet amusé à l'idée d'avoir épuisé des fouilleurs. Un certain acharnement a été nécessaire pour effectuer les sondages. La valeur du sens tient par ailleurs une place importante (22, 23, 27). Il s'agit là d'un registre de discours bien à part d'ordre herméneutique. Le jugement de valeur qui en est à la source renvoie explicitement aux hypothèses d'Émile concernant l'occupation d'un niveau archéologique, en l'occurrence, le Gravettien. Le chef de chantier y évoque les hommes du passé, leurs déplacements, leurs pratiques. En d'autres termes, il décrit des portions de vies oubliées pour donner un sens aux vestiges matériels. Ici, il se concentre sur celui de la nappe gravettienne et sur un lit de cailloutis probablement déposé sur le niveau à l'époque même de la dite occupation.

Séquence 3

Dans la mesure où pour du Gravettien, tout autour de Nemours, il y a énormément de sites qui ont été trouvés et fouillés aux XIX^e et XX^e siècles par d'anciens fouilleurs. C'étaient souvent des tranchées et ils étaient peu attachés à la position des pièces. Ils n'ont pas trouvé d'os parce que tout autour de Nemours, c'est du sable en fait. Si vous allez vous balader dans la forêt, il y a des gros blocs de grès. Ça a l'air de rien, mais en fait, pourquoi les cultivateurs sont pas allés plus loin derrière ? Bah c'est que derrière, c'est des blocs de grès partout. Et des blocs de grès, ça peut faire un mètre comme quatre mètres de hauteur. Donc ça veut dire qu'on est dans un contexte géologique stampien. Du grès stampien, c'est du sable, et le sable ne conserve pas la faune. Donc en fait, tous les sites gravettiens de la vallée du Loing, là-bas, ceux qui sont près de Nemours, ont livré énormément de silex, des dizaines de milliers de silex dans un état de conservation plus ou moins bon. Il y a énormément de données technologiques et typologiques à obtenir, mais on peut quasiment pas utiliser ces sites-là pour faire de la chronostratigraphie. Donc l'intérêt d'Ormesson c'est qu'on est, certes entouré de grès et de sable, mais que le gisement a été protégé par du loess. Alors le loess, c'est quoi ? Bah c'est du sédiment déposé par les vents quand ils sont très forts, quand il fait froid. Le froid enlève des boulettes de terre. Le vent transporte toute cette terre et la rebalance à certains endroits, notamment dans les culs-de-sac. Et vous le verrez au fur et à mesure que vous travaillerez ici, mais Ormesson, c'est un cul-de-sac en fait. Partant de Nemours où la vallée est très, très large, dès qu'on commence à monter la pente, après c'est tout plat, dès qu'on commence à être sur le replat. Il y a un cimetière sur votre droite si vous avez bien regardé. Sur la gauche, il y a un complexe sportif. La vallée est très, très large. Et au fur et à mesure qu'on va remonter sur Ormesson sur le plateau, le seul reste de la vallée, c'est ça. Donc c'est les arbres là-bas jusqu'à nous. Donc en fait la vallée, elle va se rétrécir. Donc les vents ont poussé du loess à cet endroit-là qui s'est accumulé et pendant pas mal de dizaines de millénaires. Et les loess en fait qui ont été enrichis par du calcaire, qui se sont carbonatés par la suite, ont conservé la faune. Ils ont non seulement conservé la faune, mais ils ont protégé aussi l'organisation générale des habitats (29).

numéro de section	type de jugement	type de valeurs	registre des valeurs identifiées
29	jugement de faits		

Tableau 3 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 3).

Cette séquence est la concentration d'un jugement de faits (29) qui porte sur la situation topographique du site d'Ormesson. Plus largement, il concerne les conditions géomorphologiques qui ont dessiné le paysage paléolithique et déterminé l'étendue des occupations de l'époque.

Séquence 4

Donc, non content de trouver du Gravettien, on a fait des sondages profonds à la main, les trois premières années, 2009, 2010, 2011, puis qu'on a commencé à fouiller en 2009 (30).

Et notamment au niveau du sondage 3, comme on a eu l'occasion de descendre un peu dans le loess, on s'est dit qu'on profiterait de ce trou pour continuer à descendre. On est descendu et à un moment donné, j'ai passé un coup de tarière pour voir, parce qu'on en avait marre de descendre dans du stérile, s'il y avait quelque chose en dessous, ou en tout cas, regarder la nature géologique du sédiment qui était en dessous du Gravettien. Donc j'ai traversé du loess et à un moment donné, la tarière s'est arrêtée. La tarière, vous verrez, ça permet de faire des trous et de remonter des carottes. En fait, j'ai tapé sur une roche que j'ai pas réussi à identifier tout de suite évidemment, parce que ça n'a pas pénétré la roche. Donc j'ai fait un mini sondage (31).

J'ai réussi à casser la roche avec une bêche (32).

J'ai remonté la roche et j'ai vu que ça ressemblait à du grès, ce que j'ai appelé du grès à l'époque. Donc je me suis dit qu'on était à la base du site et terminé. Il y a 2 m 50 de niveau stratigraphique avec du loess. Il y a le Gravettien au-dessus et puis il y a rien en dessous. Et on s'est arrêté là-dessus. La semaine suivante, après avoir fait ce sondage, un autre géomorphologue qui nous aidait à l'époque, revient, profite du trou que j'avais fait pour l'approfondir et l'agrandit dans le but d'avoir une vision plus complète de la stratigraphie. Et puis là, arrivé au bout du trou, il continue à faire le sondage à la tarière, mais il tape à 10 cm de l'endroit où j'avais rencontré la roche. Et là, il commence à remonter des éclats de silex et un fragment de molaire de mammoth. Donc, je lui dis tout de suite de s'en aller parce que ça va bien. Je lui ai dit que ça commençait à m'énerver. Donc je descends à sa place et je fouille. Et en fait, au fond du trou, à 2 m 50, sous le Gravettien, là, dans le sondage 3, il y a un niveau moustérien. Et ce niveau moustérien, on sait maintenant, avec tous les sondages qu'on a faits, qu'il se prolonge sur 450 m². Et là, il est probablement à 4 m de profondeur. Sous cette butte de terre qui a l'air de rien, il y a un niveau moustérien parfaitement conservé avec une industrie de type discoïde. Le discoïde, c'est une façon de tailler la pierre qui semble un peu désorganisée alors qu'en fait c'est très intelligent (33). J'en parlerai un petit peu plus tard.

CE QUI EST INTERESSANT, C'EST QU'ON RETROUVE DE LA FAUNE DANS CE NIVEAU-LA, DES ELEMENTS BRULES. IL Y A PROBABLEMENT DES FOYERS. IL Y A

DEJA DU CHARBON QUI APPARAÎT, BEAUCOUP DE CHOSES. ÇA A L'AIR TRÈS STRUCTURE (34).

Le bloc que j'avais pété n'est pas du grès. C'est un bloc de concrétions que les Moustériens ont ramené parce qu'il était pas sur place. Ils ont transporté ce bloc. Au fond du trou de 2 m, il y en avait au moins trois. Ils les ont installés et ils les ont posés sur leur matériel. Donc ça veut dire que c'est vraiment eux qui ont pris les blocs et qu'ils les ont bougés. Et puis, ce qui est passionnant ici, c'est qu'il y a de l'ocre et de l'ocre qui a été raclé. Donc l'intérêt de ce site, c'est qu'un niveau moustérien de 450 m² avec une organisation de l'espace et de l'ocre raclé, c'est complètement exceptionnel pour le nord de la France. Et même pour le sud. Donc, il y a une grosse réserve ici (35).

EN 2009, ON PARTAIT AVEC L'IDEE QU'IL Y AVAIT DEUX NIVEAUX D'OCCUPATION. UN GRAVETTIEU RELATIVEMENT BIEN CONSERVE ET UN NIVEAU MOUSTERIEN (36)

qu'on attendait pas du tout et qui mérite vraiment d'être documenté (37),

en sachant que le Moustérien on le fera quand on aura pété tout ce qu'il y a au-dessus. Là-dessus, 2010 passe, on continue à fouiller le Gravettien et en 2011, en rectifiant la coupe à l'aplomb entre le Gravettien et le Moustérien, on tombe sur une lame très calibrée qui n'a rien à voir avec le Moustérien et qui se trouve à peu près à 20 cm au-dessus du niveau Moustérien, et un petit bloc de grès avec un radius de bison. Je fais dater le radius de bison qui donne 29 000 BP (38).

ALORS, IL ÉTAIT PAS IMPOSSIBLE, VU LA MORPHOLOGIE DE LA LAME, QU'ON AIT À FAIRE À DU GRAVETTIEU PLUTÔT ANCIEN. ET LE GRAVETTIEU PLUTÔT ANCIEN, IL FAUT L'ATTENDRE AUX ALENTOURS DE 29 000 BP.

Et puis je fais dater des ossements qu'on avait trouvés légèrement au-dessus, qu'on avait trouvés dans une coupe juste à côté. Et les ossements qui se trouvent au-dessus de ce radius donnent 34 000 BP donc là ça voulait dire qu'il y avait un problème d'inversion des dates. J'ai oublié de vous dire au passage qu'on a daté du silex chauffé du Moustérien aux environs de 47 000 BP. Donc on a le Gravettien à 26 000 BP, daté cinq fois. Cinq fois de suite à 26 000 BP et ça, ça pose question. Et puis le Moustérien qui est daté de 47 000 BP donc on est dans un Moustérien plutôt final. Donc problème avec ce pseudo niveau avec une lame, un radius, un bloc de grès datés de 29 000 BP alors que les ossements au-dessus sont datés de 34 000 BP. Sur le coup, c'est problématique. Donc on décide l'année suivante, en 2012, d'ouvrir un peu plus largement sur ce niveau-là. Et on ouvre une banquette à peu près de 6 m². Et on y trouve un niveau à peu près à plat à 10-15 cm au-dessus du niveau paléo moyen, avec du laminaire, un peu de lamellaires aussi, du charbon de bois qui a été daté et qui donne 34 000 BP. Donc le niveau qui a été daté une première fois à 29 000 BP est redaté à 34 000 BP. Donc on en est là (40).

MOI, CE NIVEAU, JE NE LE VOIS PAS ÊTRE CHOSE QUE DU CHATELPERRONIEN. LÀ, ON EST À LA PHASE DE TRANSITION ENTRE LE MOUSTERIEN ET LE PALEO SUP. JE LE VOIS PAS FIN MOUSTERIEN. JE LE VOIS PAS NON PLUS AURIGNACIEN. DONC IL N'Y A PAS BEAUCOUP D'AUTRES OPPORTUNITÉS ENTRE LES DEUX. SI

C'EST DU CHATELPERRONNIEN, IL FAUT SAVOIR QUE C'EST LE PREMIER SITE CHATELPERRONNIEN DANS LE NORD DE LA FRANCE. IL Y EN A DANS LE SUD-OUEST EN PLEIN AIR. DES SITES CHATELPERRONIENS EN GROTTES IL Y EN A A ARCY-SUR-CURE, MAIS EN PLEIN AIR C'EST LE PREMIER SITE CHATELPERRONNIEN, SI JAMAIS ÇA EN EST, DANS LA MOITIE NORD. POUR LE MOMENT, C'EST LEGER, C'EST 7 M². ON VA ESSAYER D'EN DECAPER 6 M² SI ÇA SE PASSE BIEN (41).

[>Dan] : C'est où ?

[>Émile] : Ici, dans le sondage 3. J'ai oublié de vous montrer les projets pour cette année. Voilà le Gravettien. La maille est en mètre carré. Voilà le Gravettien. Ça, c'est la nappe gravettienne, une espèce de nappe avec beaucoup de cailloutis qui sont matérialisés. Donc l'eau accumulée sur tous ces plateaux essaie de trouver des portes de sortie pour aller vers la vallée qui est là, mais aussi pour aller vers la vallée du Loing. Ici, c'est une des portes de sortie. L'eau est venue et a incisé carrément le flanc des collines à tel point qu'elle a formé ce qu'on a appelé un talweg ici qui s'est rempli au fur et à mesure de colluvions qui sont plutôt argileuses, au départ sur le départ du versant. Donc ça veut dire que les niveaux archéologiques, si jamais il y en avait là, ils ont été tronqués et tronqués par ce talweg qui s'est rempli récemment. Et au fond de ce talweg, tout à fait dans le sondage 44, on est tombé sur une pointe de flèche à ailerons du Néolithique. Donc en fait, à 2 m 50, il y a du Néolithique parce que justement, c'est un remplissage récent. Sauf que, en tronquant par ici, ce truc-là n'a pas tronqué une occupation solutréenne. Donc le Solutréen qui se trouve ici, l'année dernière on avait fait 7 m² là. Cette année, on fait carrément un décapage de 30 m². Ils vont inclure la zone qu'on a déjà fouillée. Donc voilà, ça rajoute une quatrième période d'occupation. Gravettien, Moustérien, Châtelperronien et Solutréen. Donc en fait, on est dans un site multiphasé. Alors pourquoi ? Parce que si-lex à proximité, parce que vallée pas sèche du tout à l'époque. Ici, c'est une vallée où il y avait de l'eau qui coulait évidemment. Quand les plateaux déversaient toute leur flotte, il y avait de l'eau, à tel point que les gens lavaient leur linge dans une espèce de... Il y a un endroit qui récupérait de l'eau dans un puits. Donc l'eau était à deux trois mètres de profondeur maximum. Actuellement, elle est à 15 mètres. Après, il y a donc eu des écoulements qui ont totalement rempli le fond de vallée. Il y a du silex, de l'eau, la vallée du Loing qui est juste à côté (42).

numéro de section	type de jugement	type de valeurs	registre des valeurs identifiées
30	jugement de faits		
	jugement de valeur	exploration	ludique
31	jugement de faits		
32	jugement de faits		
	jugement de valeurs	performance	technique
33	jugement de faits		

34	jugement prédictif		
35	jugement de faits		
	jugement de valeur	sens	herméneutique
		authenticité	pure
		connaissances	épistémiques
36	jugement prédictif		
37	jugement de valeurs	connaissances	épistémique
38	jugement de faits		
39	jugement prédictif		
40	jugement de faits		
41	jugement prédictif		
	jugement de valeurs	connaissances	épistémique
		authenticité	pure
42	jugement de faits		

Tableau 4 : Processus de mise en valeur et types de jugements (Séquence 4)

Les jugements de faits (30, 31, 32, 33, 35, 38, 40, 42) dominant ici et décrivent le processus de découverte des niveaux moustérien et châtelperronien. Ils suivent l'ordre des événements détaillés dans la séquence 2 (19) qui portaient sur l'identification du Gravettien. Le récit concerne alors surtout la nécessité de définir une première chronostratigraphie. L'alternance verticale des niveaux, leurs limites ainsi que leur potentiel remaniement causé par des perturbations contemporaines sont autant de phénomènes qu'Émile a dû interroger pour attester de sols bien en place et datés. À ces faits sont à nouveau mêlés des jugements de valeur liés à l'exploration ainsi qu'à la performance (30, 32). Le registre épistémique est également bien présent (35, 37, 41) puisqu'il s'agit des hypothèses scientifiques que l'archéologue suppose ou affirme à propos de l'ordonnancement chronostratigraphique dont il essaie ici de démontrer le caractère cohérent. « Moi, ce niveau, je ne le vois pas être autre chose que du Châtelperronien » (41).

Séquence 5

Et là, je vous rappelle qu'on est dans un entonnoir. Il y a des blocs de grès qui forment une protection tandis que là il y a du soleil plein pot toute la journée. Vous imaginez quand même que pour la période paléolithique, il n'y a pas d'arbres comme ça. C'est plutôt de la steppe rase pour l'essentiel, donc le soleil il est là-bas. Donc on est plein sud et on prend le soleil toute la journée. Donc pour des gens qui habitent dans des conditions plutôt froides, c'est agréable d'avoir un soleil qui est là de façon permanente. Les blocs de grès sont des protections évidentes, contre la pluie en partie, peut-être aussi pour les animaux parce que, ce qu'ils ont chassé les Gravettiens, c'est essentiellement du bison pour l'instant. Il y a un peu de renne et un peu de cheval

mais ils ont quand même fait de la chasse au bison de façon majeure. C'est pas un animal facile facile, surtout quand on essaie de le tuer. C'est-à-dire qu'à un moment donné, il faut bien trouver des subterfuges pour éviter qu'ils nous chargent ou des trucs comme ça. Ou alors, utiliser la topographie pour l'éviter, pour le contraindre, et là, quand les animaux remontent la vallée pour aller sur les plateaux ou descendent la vallée pour aller vers le Loing, ici, c'est un passage obligé. Donc les animaux sont obligés de passer par là et ils sont plus faciles à abattre. Ce qui s'explique pour le Gravettien s'explique aussi pour les autres périodes. Si les gens sont passés là de façon systématique, il y a peut-être des gens qu'on a pas choppés. Si jamais il a existé le Magdalénien, il a disparu. Il n'y a pas de raison qu'il n'y ait pas eu de Magdaléniens ici. Ils sont peut-être sous le champ, sous plusieurs mètres de sédiments. En tout cas, depuis le Gravettien jusqu'au Paléolithique moyen, il y a toujours eu du monde qui est passé par là (43).

Alors, il y a peut-être eu des phases d'incision aussi parce que là, je ne vous ai pas parlé d'Aurignacien par exemple. L'Aurignacien, on en a très peu dans la vallée du Loing (44).

C'EST ASSEZ BIZARRE PARCE QU'ON EN CONNAIT DANS L'YONNE, A PROXIMITÉ, DANS LES YVELINES, DANS LE NORD. POURQUOI EST-CE QU'IL N'Y AURAIT PAS D'AURIGNACIEN ICI ALORS QUE LES CONDITIONS SONT OPTIMUMS POUR UNE OCCUPATION PALEOLITHIQUE ? C'EST PROBABLEMENT LIÉ À DES PHASES D'INCISION QUI FONT QUE SI LES GENS SONT PASSÉS LÀ, IL Y A EU DES FORTES INCISIONS QUI ONT TRONQUÉ CES OCCUPATIONS ET QUI ONT REMOBLISÉ TOUT LE MATÉRIEL. DONC PAS D'AURIGNACIEN LÀ POUR L'INSTANT, MAIS IL N'EST PAS IMPROBABLE QU'IL Y EN AIT EU À UN MOMENT DONNÉ, VOIRE MÊME DU MAGDALENIEN (45).

Donc des conditions topographiques vraiment idéales (46).

Et nous en fait les préhistoriens, on devrait réfléchir dans ce sens-là. Dès qu'on a des matières premières sur place, des cours d'eau, parce que l'eau c'est quand même essentiel, une topographie idéale, on doit commencer à rechercher les sites (47).

ALORS CE QU'ON TROUVE DANS CETTE VALLÉE SÈCHE ACTUELLEMENT ET QUI EST PERPENDICULAIRE À L'AXE DU LOING, ON POURRAIT LE RETROUVER DANS LA MÊME VALLÉE QUI EST DE L'AUTRE CÔTÉ DU MASSIF. VOUS VOYEZ LE MASSIF QUI EST LÀ ? IL Y A PROBABLEMENT LE MÊME POTENTIEL D'ORMESSON. ON PEUT LE RETROUVER PLUS LOIN DANS LA VALLÉE. JE SAIS QU'IL Y A DES NUCLEUS QUI ONT ÉTÉ RETROUVÉS DANS UNE CAVE UN PEU PLUS LOIN. ET PUIS ON POURRAIT EN RETROUVER AUSSI DE L'AUTRE CÔTÉ DE CE MASSIF. JE VOUS DIRAIS AUSSI PAR EXEMPLE QUE SUR LE PLATEAU IL Y A UN AUTRE SITE QUI A ÉTÉ TROUVÉ PAR DES RAMASSAGES DE SURFACE, MAIS QUI N'A PAS L'AIR TRÈS BIEN PRÉSERVÉ (48).

En fait, on est sur un territoire Gravettien complet ici. C'est bien ça dont il faut s'apercevoir. Les mecs ont utilisé la vallée du Loing, les plateaux, ses petites vallées. Donc il y a vraiment une occupation du territoire complète (49).

Et pourquoi je plaisantais tout à l'heure avec Dan en parlant de datation du

Gravettien, c'est parce que le Gravettien d'Ormesson ressemble assez curieusement au Gravettien que lui a étudié pour un site proche. Et ce Gravettien-là n'avait pas été daté et il a été plutôt attribué à une phase récente. Moi j'aimerais bien qu'on en discute. Phase récente à 26 000 BP c'est pas récent pour du Gravettien. C'est plutôt 22 000 BP, 23 000 BP.

Donc ces sites-là servent à répondre à un certain nombre de questions qu'on se pose justement. Et là, moi j'ai le site pour finir ma carrière, voilà, tranquillement. Je vais peut-être faire une thèse d'habilitation là-dessus si ça continue avec un chapitre par période. Et puis voilà quoi. Il y a un gros enjeu à faire que ce site soit bien fouillé et qu'on puisse y travailler pendant des années, surtout qu'encore une fois, il y a un certain nombre de personnes qui sont intégrées à l'étude de ce gisement. Il y a un pôle. On est dans un site multiphasé, d'un niveau uniquement gravettien, on en est venu à quelque chose de vraiment essentiel pour la fin du paléo moyen et le Paléolithique supérieur ancien. Il faut garder cette image-là. On a une réserve. Tout le site, on ne peut pas le fouiller en trois ans, en cinq ans, ni en dix ans. C'est quelque chose qui sera fouillé pendant plusieurs dizaines d'années et qui me dépassera largement. Je finirai ma carrière et le site sera encore en fouille (50).

numéro de section	type de jugement	type de valeurs	registre des valeurs identifiées
43	jugement de faits		
	jugement de valeur	sens	herméneutique
44	jugement de faits		
45	jugement de faits		
	jugement prédictif		
46	jugement de valeur	sens	herméneutique
47	jugement prescriptif		
48	jugement prédictif		
49	jugement de faits		
	jugement de valeur	sens	herméneutique
		authenticité	pure
50	jugement de valeurs	connaissances	épistémique
		renom	réputationnel
		lien	domestique
		efficacité	technique
		authenticité	pure

Tableau 5 : Processus de mise en valeur et types de jugements (séquence 5)

Cette dernière séquence fait office de bilan puisque c'est par elle que la présentation du site d'Ormesson se termine. Les jugements de faits y sont presque systématiquement associés à des jugements prédictifs (45) ou à des valeurs (43, 49). On y retrouve les principaux registres qui dominent l'échange. Le registre herméneutique (43, 46, 49) revient sur les conditions topographiques que les populations du passé réutilisaient à leurs propres fins. Le registre pur (49, 50) permet au chef de chantier d'insister sur l'authenticité de cette « réserve » (50). Le registre épistémique (50) renvoie lui au besoin de documenter scientifiquement la transition entre le Paléolithique moyen et supérieur grâce à cette fouille. Le registre réputationnel aborde le fait que l'exploration de ce gisement est la dernière étape professionnelle qu'Émile franchira dans sa carrière de chercheur. Il est, dit-il, un site qui le « dépassera largement » (50). Le registre domestique évoque à nouveau la nécessité de permettre des liens entre les spécialistes et les étudiants afin de former de nouveaux experts (50). Enfin, le registre technique renvoie à l'efficacité que le travail sur le chantier réclame (50).

Avant de me concentrer sur les registres de valeurs mobilisés par Émile, il est important de ne pas mettre de côté les trois autres formes de jugement en les isolant. Ce qui fait d'Ormesson un site d'exception à préserver est un tout qui, dans cette longue déclaration correspond à des formes de jugement que je qualifie de fondamentales. Elles traversent tous les types d'arguments, lient les jugements entre eux et permettent parfois leur superposition. Elles dépassent en somme les critères utilisés dans l'argumentaire du chef de chantier tout autant qu'elles les imprègnent. J'en dégage deux : la rareté et la pérennité. Elles sont transversales vis-à-vis des registres que j'ai relevés et participent à construire le discours d'Émile.

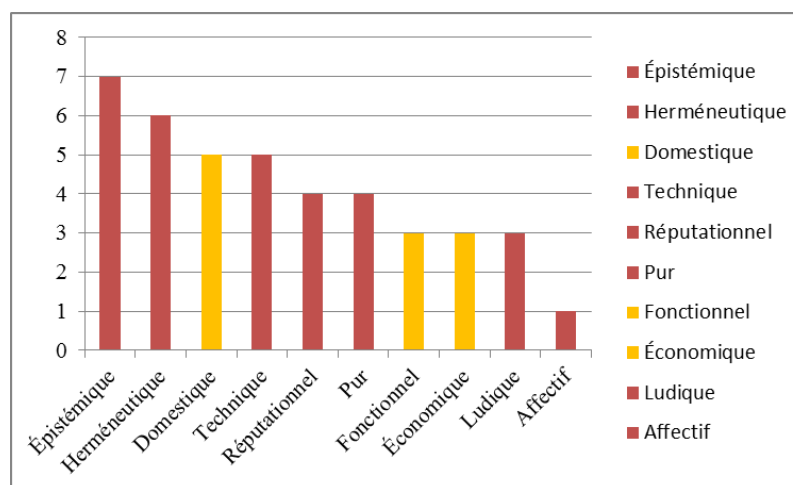
2.1. b) Rareté et pérennité

Le terme de pérennité est tout d'abord lié à l'état de ce qui dure sur le temps long. Lorsque cette forme de jugement est formulée, elle renvoie avant tout à l'idée qu'il faille maintenir le gisement et ses vestiges en l'état et pour longtemps. Ralentir les conséquences du temps sur la matérialité est un objectif que l'on retrouve particulièrement présent dans la première séquence, et ce, à travers trois types de registres de valeurs. Le premier concerne les caractères fonctionnels. Il recouvre à la fois les éléments liés à la sécurité du chantier — telle que sa protection en l'encadrant (10, 14) — et ceux qui reposent sur les commodités — notamment des structures pérennes qui permettent d'abriter les sols de fouille (15). Le second porte sur les dimensions économiques et touche à l'importance de trouver un juste prix pour pouvoir obtenir la parcelle « une bonne fois pour toutes » (12). L'expression « *ad vitam æternam* » (13) traduit bien la volonté du responsable de faire de ce site un acquis ferme et définitif pour la communauté archéologique. Enfin, le troisième registre renvoie aux aspects qualifiés de domestiques. Plus précisément, je peux l'expliquer par la nécessité de tisser du lien social afin de constituer un réseau de collaborateurs. L'enjeu est alors de s'y appuyer pour remplir les conditions fonctionnelles et économiques décrites ci-dessus.

La rareté est associée quant à elle à la difficulté de pouvoir trouver un élément dont la présence en nombre limité peut s'avérer déterminante. Pour le site d'Ormesson, la matérialité est qualifiée ainsi en rapport à la nature même des vestiges et des niveaux archéologiques. Ces derniers sont jugés peu fréquents en raison de facteurs spatio-temporels. Le gisement se situe en effet dans la moitié nord de la France et, plus spécifiquement, en contexte de plein air. Il est également le révélateur d'une chronostratigraphie insolite pour la région. Cette rareté se retrouve à travers des registres de valeurs variés, et ce, durant la suite de la présentation du site par Émile, au cours des séquences 2, 4 et 5. Le premier registre qualifié de technique renvoie ici à l'idée que la découverte du lieu est « un coup de bol » (20) rendu possible par un travail en commun soutenu (25, 50). Le second alimente la réputation d'Ormesson en raison justement de son caractère exceptionnel.

Ensuite, le registre pur suppose une certaine authenticité qu'Émile attribue directement aux trois niveaux archéologiques principaux, le Moustérien (35), le Châtelperronien (41), le Gravettien (49), et, plus largement, au site entier (50). Ce registre est lié au caractère épistémique de cette matérialité (41, 50) puisqu'il s'agit de l'avancée des connaissances scientifiques que la découverte de ces niveaux permet. Enfin, le registre herméneutique renvoie au sens qu'Émile leur confère, s'immergeant dans un passé lointain. En associant cette parcelle actuelle à un lieu de passage systémique pour les populations, et ce, depuis le Paléolithique (43), tout en insistant sur les conditions topographiques idéales (46), le chef de chantier renforce ce jugement fondamental qu'est celui de la rareté.

Je constate que ces deux jugements fondamentaux que sont la pérennité et la rareté renvoient à des registres de valeurs bien distincts. Les aspects contextuels et les valeurs qui s'appuient le plus sur la nécessité d'une protection matérielle rendue possible par l'achat de la parcelle sont attachés au premier type de jugement. Au second sont davantage liées des valeurs associées au travail de l'équipe formée par les fouilleurs et des hypothèses scientifiques qui attestent de cette rareté.



Graphique 3 : Fréquence des registres (y) attribués aux valeurs associées (x)

Ce graphique met en avant l'intérêt que certains registres ont en fonction de la fréquence de citation des valeurs qui leur sont liées. Celles indiquées en rouge correspondent à cette valeur fondamentale qu'est la rareté et, en jaune, à la pérennité. Je retiens que les trois premiers (l'épistémique, l'herméneutique et le domestique) sont ceux le plus souvent soulevés par Émile. Vraisemblablement, ils ont le plus d'importance. En somme, les registres épistémiques et herméneutiques caractérisent la rareté matérielle du gisement d'Ormesson ainsi que ses apports scientifiques. Quant au registre domestique qui est lié au travail en groupe, il est également d'un intérêt majeur et renvoie à la nécessité de pérenniser le chantier. Les modes de sociabilisation et la matérialité sont donc tout autant distincts — vis-à-vis des registres fondamentaux auxquels chacun renvoie — qu'interdépendants. Chacun qualifie le site d'exceptionnel. Ce qui semble ainsi importer le plus pour Émile concentre ces deux aspects.

Une question essentielle demeure. Je peux nommer ces registres de valeur comme des jugements externes puisqu'ils sont directement associés aux aspects matériels d'une part, et aux aspects sociaux d'autre part. Il semblerait qu'ils soient ceux qui comptent également le plus pour Émile. Néanmoins, la situation d'où je les ai extraits ne me permet pas de les définir comme des valeurs proprement individuelles, même si je peux le supposer. En effet, Émile évoque souvent l'importance cruciale du travail en groupe, des collaborations nécessaires au

sein du chantier tout comme il décrit tout autant le caractère exceptionnel des niveaux que lui et son équipe ont mis au jour.

Ma réflexion est toutefois trop précoce pour prétendre qualifier ce qui relève des valeurs qui lui sont propres. Il faut pouvoir revenir sur ce qui lie le faire ensemble et la matérialité, les deux pivots sur lesquels les premiers jugements sont susceptibles de se poser sur le chantier de fouille. Et pour ce faire, l'essentiel est de pouvoir se concentrer sur les situations qui parcourent la journée de travail. Dans quelles conditions et à quel rythme les jugements de valeur émergent-ils individuellement ?

2.2 Valeurs au travail, mon positionnement théorique

En revenant sur les jugements de pérennité et de rareté qui sont au fondement des valeurs que j'ai précédemment dégagées à partir de la présentation du site par Émile, je vais faire le point sur les enjeux théoriques qui s'en font l'écho. Les aspects sociaux et matériels auxquels chacun d'eux correspond doivent me permettre d'approfondir l'analyse de mes données empiriques. Je dois alors tenir compte des conditions implicites des actions lorsque celles-ci renvoient à un système de valeurs particulièrement variable, oscillant sans cesse entre des logiques familiales, non sues et plus ou moins normées et acceptées par le groupe.

Dans un premier temps, je reviendrai sur la notion de patrimoine telle que l'archéologie s'en est emparée d'un point de vue institutionnel, et ce, afin de montrer comment cette part de la littérature a principalement associé la valeur à un processus large s'inscrivant dans des logiques de transfert de biens communs.

Je reprendrai ensuite la proposition d'une certaine sociologie des valeurs, celle de Nathalie Heinich, afin de comprendre comment établir un système d'attribution de valeurs en fonction d'un contexte précis. De là, je discuterai de la pertinence de cette systématisation catégorielle en l'appliquant à mes propres matériaux, et ce, dans le but de dégager les types d'épreuves qui permettent de définir la matérialité d'un site archéologique.

Dans un troisième temps, je m'interrogerai sur la notion de valeur à l'échelle individuelle et tenterai de démontrer la relation existant entre matérialité, contexte et individu. Les premières pistes laissées par John Dewey me lanceront sur celle de la continuité pour établir cette relation.

2.2. a) Patrimoine et autochtonie

Pour que le site d'Ormesson conserve de façon intacte les traces de son passé préhistorique, Émile est le responsable désigné pour faire le lien entre une matérialité immémoriale — le vestige est rare — et le lieu même où celle-ci se situe — le lieu est pérenne. Comme nous l'avons vu, ce lien s'exprime à travers un système de valeurs précis où domine l'idée que les modes de sociabilisation tout comme les aspects matériels sont le centre névralgique du caractère exceptionnel de ce gisement archéologique. Son importance est ainsi cautionnée matériellement, socialement, mais aussi spatialement au regard de toute l'histoire du site et de ce qui l'entoure. Ce processus n'est pas strictement narratif et ne s'arrête pas aux mots qu'Émile utilise pour le restituer. Il renvoie, de façon plus large, à un ensemble d'opérations de qualification qui viennent conforter ou nuancer — comme nous l'avons vu avec la CIRA ou Maria — l'intérêt porté sur le site.

Ces opérations sont liées à un long processus historique au sein duquel l'expression de patrimoine archéologique a trouvé sa place, servant ainsi officiellement à sélectionner et qualifier un certain ordre matériel légitime. Les travaux qui se sont penchés sur le processus de patrimonialisation soulignent unanimement le fait que ces modes de qualification d'entités non humaines (édifices, monuments, œuvres d'art, biens immatériels, paysages, animaux) renvoient surtout aux différentes manières de les traiter, de les entretenir et de se les représenter. Ces actions impliquent de penser le patrimoine comme une chaîne de pratiques¹⁴³, entraînant dans un premier temps une conscience de la variabilité. Afin de faire exister la qualification d'objets du patrimoine et de leur accorder un ensemble de valeurs associées, il faut en effet tenir compte — comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent — de la relativité perceptive des acteurs engagés et de celle des évaluations — comme les descriptions de la CIRA, de Maria et d'Émile le montrent bien. Il faut également préciser — sans prétendre dresser un quelconque bilan sur le sujet¹⁴⁴ — que le terme de patrimoine, s'il n'a pas toujours été porteur du sens élargi qu'on lui confère aujourd'hui, est d'abord une création des instances ministérielles avant de devenir, en 1972, le cheval de bataille de l'UNESCO. Celui de patrimonialisation a pris le relais et c'est désormais lui qui serait le plus apte à qualifier une entité dans le temps, au gré de sa propre histoire. Pascal Dibié en donne une définition particulièrement éclairante pour la suite de ma réflexion :

¹⁴³ Cela renvoie à ce que Nathalie Heinich nomme une chaîne patrimoniale. Cf. HEINICH, N., *La fabrique du patrimoine* : « de la cathédrale à la petite cuillère », Ethnologie de la France, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2009.

¹⁴⁴ Je vous invite à consulter celui qu'en fait Nathalie Heinich dans l'introduction de son ouvrage cité ci-dessus.

« La patrimonialisation, invention des conservateurs (à entendre dans tous ses sens) soutenus par des gestionnaires et conseillés par des anthropologues, est ce processus par lequel un collectif humain cherche à conserver en l'état le passé, ou à le ressaisir afin de le mettre en collection, autrement dit, en évidence. »¹⁴⁵

La mise en collection serait l'ultime étape vers laquelle mène ce processus. Dérivé du latin *colligere*, ce terme renvoie au fait de recueillir et de réunir ensemble. Une poignée d'humains responsables ne soutiendrait ainsi certains jugements fondamentaux — tels que la pérennité et la rareté dans mon cas — que lorsque des biens doivent être recueillis afin d'être conservés. Il est étonnant de constater — comme la définition donnée par Pascal Dibié le souligne — que la plupart des travaux menés en France et se penchant sur les pratiques archéologiques (ou assimilées) se rapprochent davantage d'une histoire des collections que d'une sociologie compréhensive du patrimoine, telle que Nathalie Heinich, par exemple, le propose. J'y reviendrai bien plus en détail. En France, ces travaux sont le fruit d'un programme de recherche mené par le Lahic¹⁴⁶, orchestré entre autres par les ethnologues Sylvie Sagnes, Odile Vincent et Claudie Voisenat. Ce qu'ils ont appelé un « retour au local »¹⁴⁷, leur objectif est de comprendre comment un groupe est susceptible de vivre son autochtonie — c'est-à-dire sa relation à un espace-temps déterminé — au travers de la production d'une histoire locale et de sa réappropriation. C'est ainsi qu'ils ont porté leur regard sur les localités où le sol était exploré, voire fouillé. Leur objectif est d'analyser les modalités de recomposition des identités locales et leur enracinement dans le temps et l'espace¹⁴⁸.

Force est de constater que les ouvrages publiés à l'issue de ce programme abordent moins l'archéologie en tant que pratique qu'au travers d'une approche historique de la collection archéologique¹⁴⁹. C'est un point qu'il s'agit de souligner puisqu'en plus de me démarquer de cette approche, je soutiens qu'elle participe à ancrer encore davantage la césure existant entre une histoire des collections et une certaine anthropologie des sciences — tout du moins celle

¹⁴⁵ DIBIE, P., *Le village métamorphosé : révolution dans la France profonde*, Chichery, Paris, Plon, 2006.

¹⁴⁶ Le Lahic (Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire de l'Institution de la Culture), créé par Daniel Fabre en 2001, est l'une des cinq équipes fondatrices du IIAC (CNRS-EHESS) et un laboratoire conventionné (CNRS-Ministère de la Culture).

¹⁴⁷ SAGNES, S., *L'archéologue et l'indigène : variations sur l'autochtonie*, Paris, CTHS, 2015, p. 19.

¹⁴⁸ Ce programme a permis l'organisation de deux sessions de journées d'étude, « Les journées Archéologies autochtones » (novembre 2003 et juin 2004) et de faire le point sur les enquêtes en cours tout en les confrontant aux résultats déjà obtenus sur d'autres territoires, à d'autres échelles et sur d'autres espaces où ce concept d'autochtonie était susceptible d'émerger.

¹⁴⁹ VOISENAT, C., *Imaginaires archéologiques*, Ethnologie de la France, Cahiers, Paris, France, 2008 ; VINCENT, O., *Collectionner ? : territoires, objets, destins*, Paris, Créaphis, 2011 ; SAGNES, S., *L'archéologue et l'indigène : variations sur l'autochtonie*, loc. cit.

qui consacre d'abord ses recherches à caractériser le scientifique en tant que figure singulière. Il faut toutefois lui reconnaître le fait d'avoir démarginalisé la figure du collectionneur de celle de l'institution.

« L'image du collectionneur n'est plus celle d'un éclairé du goût ou des nouvelles tendances du savoir, ou celle, à l'inverse, d'un personnage enfermé dans sa singularité — voire sa pathologie — en tout cas marginal, étranger ou indifférent à l'entreprise collective ou à la modernité muséographique. »¹⁵⁰

Selon cette approche qui s'articule par le biais de l'autochtonie, l'enjeu gravite autour de l'idée que les membres d'un groupe partageraient des valeurs communes vis-à-vis d'un certain type de bien matériel, un sens de la responsabilité collective et des intérêts communs envers celui-ci.

« Les « amis » des objets patrimoniaux, qu'ils soient amateurs ou professionnels, polygraphes ou experts, militants ou fonctionnaires, qu'ils soient constitués ou non en communautés d'interprétation, traversent des historicités ou des cultures pour tenter de se forger une identité au travers de diverses possessions. »¹⁵¹

L'auteur avance l'idée qu'il puisse exister chez l'ensemble de ces acteurs une « moralité du patrimoine »¹⁵². Ainsi, le maire d'un petit village des Pyrénées-Orientales, membre d'une association locale pour la sauvegarde du patrimoine minier, les collectionneurs de silex du Grand-Pressigny, le conservateur, également paysan, d'un musée d'histoire et de folklore de Haute-Saône, un collectionneur et marchand d'art primitif, la propriétaire d'œuvres d'art d'une collection berlinoise, l'abbé Breuil, le collectionneur d'art juif, Isaac Strauss, tous en seraient détenteurs à leur manière. De façon générale, ces travaux se sont intéressés aux cadres débordant d'une sphère dite scientifique. L'archéologue en est ainsi totalement absent puisque l'objectif est justement de comprendre comment celles et ceux qui ne le sont pas s'approprient une certaine matérialité et un territoire du passé. Cette approche délimite au préalable le cadre de sociabilisation, lui imputant la possibilité que les acteurs se rencontrent, échangent, se contredisent ou soient en accord vis-à-vis de cette science placée à distance. C'est un biais qui participe à isoler les individus par rapport aux rôles qui leur sont au préalable attribués par le chercheur.

¹⁵⁰ VINCENT, O., *Collectionner ? : territoires, objets, destins*, loc. cit., p.7.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 14.

¹⁵² *Ibid.*, p. 15.

Puisqu'il s'agit de comprendre la façon dont un système de valeurs relatives s'enfle au gré des discours et pratiques qui lui donnent un sens, je soutiens que l'enjeu est d'accéder à ces différents cadres à partir des pratiques archéologiques elles-mêmes, c'est-à-dire celles menées *in situ*, en amont de l'histoire personnelle ou instituée d'une collection matérielle. Avant d'être constituée, celle-ci se façonne au cours du temps à partir d'un gisement dont il faut admettre qu'il est d'abord de nature archéologique. C'est autour de lui que se constituent un ensemble de pratiques différenciées et, par-delà, un certain système de valeurs. Dans l'analyse que j'ai faite du discours émis par Émile lors de la présentation de son site, nous avons vu que s'y logeaient déjà des relations entre étudiants néophytes et spécialistes, entre gestionnaires institutionnels et propriétaire terrien ou prospecteurs. Ce qui pousse Émile à valoriser le site archéologique se noue donc autour d'individus occupant des places bien différentes qui entrent et sortent du cadre principal — cet espace-temps de la campagne de fouille. Mon parti-pris est de désenclaver les catégories de l'expertise savante et du rapport profane au patrimoine de leur cadre en me basant strictement sur celles qui émergent sur le site archéologique.

Lorsque les sciences sociales posent leur regard sur les productions patrimoniales — en dehors des travaux que j'ai présentés précédemment —, leur articulation vis-à-vis des prérogatives étatiques¹⁵³ et des contextes diasporiques est privilégiée et justifiée par le fait que, dès l'origine, le terme de patrimoine renvoyait à ce qui était admis par l'État royal, impérial ou républicain. Analyser la constitution d'un corpus patrimonial permettrait ainsi d'aborder la façon spécifique qu'une population a de construire sa propre relation au territoire. Il s'agit alors surtout de caractériser des objets de lutte et de conflit en liant les questions identitaires et patrimoniales¹⁵⁴. Sans omettre le fait que la circulation de biens patrimoniaux relève de la sphère publique et que les institutions de sauvegarde culturelle puissent entraîner certains conflits avec les acteurs locaux — et que l'archéologie soit également soumise à ce régime —, je constate que les logiques présentes sur mon terrain sont plus consensuelles, moins dualistes, comme le soutiennent les auteurs de cet article :

« Une lecture dualiste des patrimonialisations, entre indigènes authentiques, nature préservée et véritables narrations de l'histoire d'une part, et acteurs institutionnels machiavéliques, logiques hégémoniques et patrimonialisa-

¹⁵³ POULOT, D., *Une histoire du patrimoine en Occident, XVIII^e-XXI^e siècle : du monument aux valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 2006 ; SMITH, L., *Uses of Heritage*, London, Taylor & Francis, 2006.

¹⁵⁴ Concernant l'archéologie, l'ouvrage collectif dirigé par l'anthropologue américaine Karen Vitelli dresse un panel assez complet des travaux effectués dans cette veine. Cf. VITELLI, K.-D., COLWELL-CHANTHAPHONH, C., *Archaeological Ethics*, Lanham, Altamira Press, 2006.

tion imposée d'en haut d'autre part, se révèle donc passablement simplifiée. »¹⁵⁵

Mon objectif n'est pas de réifier la catégorie patrimoniale dans la mesure où le contexte dans lequel je me trouve ne s'inscrit pas d'emblée dans un système de revendications ou de luttes, mais davantage dans des formes de résistance passive vis-à-vis d'un système plus ou moins variable de valeurs. Valoriser son site archéologique tel qu'Émile le fait rejoint cette résistance de routine telle que James Scott a pu la théoriser¹⁵⁶. Cela souligne le décalage qui existe entre des valeurs dominantes et instituées — comme la CIRA peut les formuler — et d'autres, plus discrètes, s'insinuant dans les discours privés. Celles-ci ne sont pas ouvertement partagées sur la scène publique, mais davantage dans une sphère restreinte de confiance. En se concentrant sur eux, James Scott soutient ne pas passer à côté des revendications réelles, celles qui poussent les gens à agir quotidiennement.

Le discours d'Émile regorge de références à ce qui compte fondamentalement pour lui, autant d'éléments qu'il ne formule pas ainsi lorsqu'il rédige ses rapports annuels où qu'il s'adresse aux décisionnaires institutionnels délivrant les autorisations de fouille. Il est donc essentiel de s'y fier d'abord puisqu'elles sont bien plus représentatives vis-à-vis de ce qu'est ce gisement archéologique pour les acteurs qui y participent directement et qui en sont les moteurs. Les valeurs au travail et par le travail sont donc centrales, moins pour rendre compte d'un quelconque processus de patrimonialisation, mais davantage pour comprendre ce qui pousse un homme à donner des années de sa vie à un site archéologique et d'autres à le suivre dans cette aventure.

¹⁵⁵ BONDAZ, J., ISNART, C., LEBLON, A., « Au-delà du consensus patrimonial », *Civilisations, Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, n° 61, vol. 1, 2012, pp. 9-22.

¹⁵⁶ SCOTT, J.-C., *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, Yale University Press, New Haven and London, 1985.

2.2. b) Une sociologie des valeurs

En faisant le pari que l'étude du processus de valorisation — contrairement à celui de patrimonialisation — du site archéologique permet de rendre compte d'un système de valeurs relatif, je dois d'abord tenter de caractériser le rapport que les différents acteurs entretiennent avec la valeur en m'inspirant des débats de disciplines dont je sens que les matériaux récoltés sur mon terrain sont les plus proches. Je laisse à la philosophie morale le soin de définir ontologiquement la valeur et à la sociologie morale celui de caractériser le fondement des normes afin de définir de vraies valeurs. Je souhaite m'appuyer d'abord sur mes observations et, comme la première partie de ce chapitre en a amorcé la réflexion, me nourrir de la façon la plus neutre et descriptive possible de ce que les acteurs expriment continuellement *in situ*. Ma démarche se retrouve ainsi dans la sociologie des valeurs, telle que Nathalie Heinich la définit :

« Ce que peut produire l'approche analytico descriptive des valeurs, c'est du savoir, et du savoir non pas sur la valeur des objets, mais sur le rapport des acteurs à ces objets, via les valeurs qui leur permettent d'en juger. »¹⁵⁷

L'auteure soutient que les valeurs ne sont pas réductibles à des éléments objectivables, mais qu'elles renvoient avant tout au contexte dans lequel elles émergent et aux expériences auxquelles elles se rattachent. Son objectif est ainsi de produire une description systématique des valeurs qui seraient propres à un groupe ou une culture donnée. Pour cela, il faut pouvoir dégager les ressources axiologiques que l'acteur puise, les contraintes de la situation et les prises des objets évalués. Ce sursaut sociologique propose ainsi une analyse tripartite, incluant le sujet, l'objet et le contexte. C'est en attribuant une qualité à un objet que la relation entre les termes et les principes sous-jacents au processus de valorisation émergerait.

Il est intéressant de s'arrêter sur la façon dont la sociologue traite spécifiquement des objets de patrimoine puisqu'elle soulève, en effet, la nécessité de catégoriser les entités à qui l'on attribue une certaine valeur. Il peut s'agir de personnes, de choses, d'actions ou d'états du monde envers lesquels différents modes d'attribution — potentiellement concomitants — sont appliqués (l'attachement, le prix ou le jugement). À ce niveau, ce sont des entités auxquelles un acteur accorde une certaine importance, ce qu'il valorise, littéralement. Pour David Graeber — proche des partis-pris de Nathalie Heinich —, « ce n'est pas ce que les gens veulent effectivement [mais] ce qu'ils pensent qu'ils devraient vouloir »¹⁵⁸. Ainsi, Émile, pense

¹⁵⁷ HEINICH, N., *Des valeurs : une approche sociologique*, Paris, Gallimard, 2017, p. 19.

¹⁵⁸ GRAEBER, D.-R., *Toward an Anthropological Theory of Value : The False Coin of our Own Dreams*, New York, Palgrave, 2001, p. 3.

devoir vouloir pallier aux carences des travaux archéologiques portant sur le Paléolithique supérieur ancien dans la région, et ce, en le documentant d'une chronostratigraphie solide. Le caractère injonctif de cette proposition détermine justement le degré d'attribution de la valeur associée. C'est une façon de concevoir le désirable destiné ici à un type d'action, associé ici au fait de devoir vouloir prospecter la région. D'autres chercheurs de son laboratoire placeront leur conception du désirable au centre d'enjeux différents, tel que l'importance des travaux menés sur d'autres périodes plus récentes l'atteste ; je fais référence ici au Magdalénien. Quant aux objets, une fois dotés de valeur, ils sont qualifiés de biens. Dans mon cas, le site archéologique d'Ormesson est jugé comme un bien patrimonial, un attribut justifié et rendu légitime par les commissions d'évaluation qui statuent chaque année du bienfondé de son maintien.

Les choses se complexifient toutefois lorsque Nathalie Heinich tente de catégoriser les objets puisque, vraisemblablement, il existe plusieurs catégories de choses, telles que les œuvres d'art ou les fétiches. Les modes d'attribution précédemment cités vont ainsi varier en fonction de ces différents objets. Je remarque d'emblée leur porosité, notamment entre le bien patrimonial et le déchet. Le cas du vestige archéologique fait partie des deux catégories à la fois. Il est, à la suite de son extraction, un bien patrimonial en raison de sa reconnaissance dans la sphère publique et institutionnelle, mais il est également un déchet, celui d'un groupe vivant au Paléolithique ayant perdu ou abandonné cet objet. Les vestiges d'un sol archéologique ne sont déposés que dans des contextes bien précis. Dans le cas de déchets lithiques issus de la taille d'un bloc en silex ou d'ossements découpés d'où la moelle a été extraite, ils sont simplement laissés là. Abandonnés sur place, ils sont privés d'un usage ultérieur possible.

C'est ainsi les jugements fondamentaux de la rareté et de la pérennité exprimés ici par Émile – et plus précisément en fonction des valeurs plus précises qui leur sont associées – que ces vestiges se transforment de rebus issus du passé en biens patrimoniaux. Les valeurs d'usage auxquelles ils étaient sans doute liés lorsqu'ils étaient utilisés durant le Paléolithique (renom, lien, efficacité, etc.) sont justement l'affaire des préhistoriens qui tentent de caractériser les différents registres auxquels ils ont été liés par le passé (réputationnel, domestique, technique, etc.). Toutefois, les termes d'Émile qualifient des choses plus volumineuses puisqu'il décrit le site dans son ensemble et comme un tout. Toutes les choses qui le constituent semblent former une seule et même chose : le site. C'est à travers lui que les différentes entités valorisées se retrouvent : les choses (vestiges, structures de protection, etc.) ; les personnes (spécialistes, propriétaire terrien, etc.) ; les actions (prospector, explorer, etc.).

Je pense qu'il ne faut pas distinguer le bien patrimonial du déchet. Cela reviendrait à scinder l'histoire du vestige en deux, à laisser penser qu'il s'est transformé avec le regard que les acteurs posent et ont posé sur lui par le passé et avec les façons dont ils ont agi et agissent présentement avec lui. Non, l'objet est toujours le même, marqué des stigmates que les dizaines de milliers d'années ont laissés sur lui. Il reste intrinsèquement identique. Je peux citer cet

éclat de silex laissé sur le sol parce que n'ayant pas été récupéré comme d'autres afin d'être transformé en outil. Je pense aussi à un fragment de fémur abandonné une fois que la chair qui le recouvrait a été découpée. Ces objets de connaissance scientifique peuvent être qualifiés comme des déchets patrimoniaux. Cette conception de la matérialité propre à un site archéologique renverse le système hiérarchisé des catégories de choses proposées par Nathalie Heinich. Ce qui se retrouvait, d'une part, tout en bas d'une échelle catégorielle (le déchet) et d'autre part, tout en haut de cette même échelle (le bien patrimonial) se retrouve pour ainsi dire réuni comme une seule et même entité. Je ne pense donc pas qu'une chose fluctue en fonction de ses différents états, mais qu'elle s'enfle d'attributs tout au long de sa propre histoire, sans que le dernier vienne remplacer l'ancien. Par conséquent, pour qu'un vestige soit reconnu comme un bien patrimonial, il faut bien que l'archéologue l'identifie comme un déchet du Paléolithique et qu'il l'atteste puisque c'est précisément cette première attribution de l'objet qui lui permet de l'endosser de la seconde.

Bien sûr, j'admets que le changement d'état catégoriel est généré par une succession d'épreuves¹⁵⁹. Dans mon cas, il s'agit toutefois moins de les systématiser que d'admettre qu'elles peuvent varier en fonction des acteurs qui se les représentent. Concernant Émile, ce qui détermine en premier lieu la valorisation de ce site archéologique, c'est moins une épreuve de disparition — comme l'annonce Nathalie Heinich à propos des choses sujettes à l'attachement et menacées, par exemple, de destruction — mais de réapparition. Les premiers indices matériels ont en effet été trouvés par hasard — ils étaient, par le passé, apparents — sur une parcelle cultivée que rien, *a priori*, ne destinait à devenir le lieu de la trouvaille d'un site majeur.

Je peux également ajouter que la seconde épreuve est de type évaluatif. Pour continuer à être valorisé, le site est effectivement, comme nous l'avons vu, soumis à l'évaluation d'instances institutionnelles. Si l'épreuve de réapparition a fait basculer le site d'Ormesson d'un système catégoriel à un autre, ce dernier l'y maintient au contraire. Enfin, un troisième type d'épreuve est évoqué par Émile concernant le rachat de la parcelle. Il s'agit de l'épreuve de circulation — ici l'acquisition du site au propriétaire par le biais d'un bail adapté — permettant le transfert de cet espace, d'une entité privée aux mains des institutions publiques. Ces trois types d'épreuves sont donc les pivots fondateurs de tout le système catégoriel de la matérialité de ce site, mais je soutiens qu'ils ne font sens que pour certains des acteurs y agissant, en fonction de leurs rôles, de leur responsabilité. On peut supposer que le fait de les retrouver toutes les trois dans le discours d'Émile tient au fait qu'il tienne le rôle principal de chef de chantier, de responsable scientifique et de découvreur secondaire, le premier étant le prospecteur ayant trouvé les vestiges et supposé qu'il puisse y avoir là un gisement important. Il y a fort à parier

¹⁵⁹ Cette notion a été systématisée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot. Cf. : BOLTANSKI, L., THEVENOT, L., *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

que les représentations des épreuves — puisque ce n'est pas à moi de les déterminer *a priori*, mais qu'elles sont des catégories émergeant des individus valorisant le site — varient d'un individu à l'autre et qu'un fouilleur néophyte ne les retiendra peut-être pas toutes. C'est en tous les cas l'agencement de ces épreuves et de leur traduction chez les différents acteurs qui permet de réintroduire une certaine continuité dans l'histoire de la matérialité de ce site archéologique.

« Ainsi considérée comme un « devenir quelque chose », la chose elle-même apparaît désormais comme un certain état stabilisé dans ce devenir et la catégorie à laquelle elle appartient comme un moment, lui aussi stabilisé et discontinu, dans le processus continu qui permet à la chose de se déplacer dans la typologie des différents états. »¹⁶⁰

De cette perpétuelle variabilité de la chose, je soutiens qu'elle relève du point de vue des acteurs et moins de leur propre ontologie, contrairement à ce que certains travaux en sociologie soutiennent. Ce sont donc les représentations de son état qui, en variant d'un individu à l'autre, entraînent un changement des valeurs qui lui sont attribuées. La chose devient aux yeux des individus, mais demeure en soi.

¹⁶⁰ HEINICH, N., *Des valeurs : une approche sociologique*, loc. cit., p. 151.

2.2. c) Valeurs individuelles et continuité

Le système catégoriel lié au changement représentationnel des états d'une chose — j'insiste sur le caractère assez tranché de ma formulation — permet de désenclaver la notion de valeur à des formes d'épreuves qui ne seraient sujettes qu'à l'appréciation chiffrée. Oui, le vestige archéologique, une fois extrait, doit être assuré financièrement lorsqu'il circule d'une collection à une autre ou dans un musée et, oui, la parcelle dont il est extrait se monnaie. Il est toutefois dommageable de suivre l'idée qu'« on ne parle de valeur que dans les situations où existe un problème de prix », un prix qui serait au cœur de critiques ou de justifications. Je maintiens que la valeur ne se loge pas d'abord dans l'objet, mais qu'elle correspond à une grammaire imprévisible dans le temps et l'espace dont l'individu est la clef. La définition qu'en donne N. Heinich fait un grand pas dans ce sens et propose ce renversement pragmatique qui suppose que la valeur soit ancrée dans une perpétuelle mise en acte contextualisée de la part des acteurs engagés :

« La valeur est la résultante de l'ensemble des opérations par lesquelles une qualité est affectée à un objet, avec des degrés variables de consensualité et de stabilité. Ces opérations sont fonction à la fois de la nature de l'objet évalué, de la nature des sujets évaluateurs et de la nature du contexte d'évaluation. C'est dire qu'à l'image des opérations qui la produisent, la valeur n'est ni objective, ni subjective, ni arbitraire : elle est motivée par les prises qu'offre l'objet à l'évaluation, par les représentations collectives dont sont dotés les individus, et par les possibilités qu'offrent les contextes d'activation de ces représentations à propos d'un objet. »¹⁶¹

Dès lors considérée, la valeur se trouve variablement opérante, et ceci, non plus seulement vis-à-vis de cette matérialité dominante que l'on retrouve dans la plupart des travaux en sciences sociales. Il s'agit de tenir compte de ces fameuses prises — un terme que N. Heinich emploie au sens gibsonien — qui renvoient au phénomène de vigilance que j'ai analysé dans le second chapitre. Il est désormais essentiel d'insister sur le troisième point soulevé, celui qui désigne le sujet évaluateur.

En d'autres termes, il s'agit de tout humain poussé par le désir d'exprimer son opinion, mais ce désir n'est pas permanent. Le sujet n'est pas un infatigable évaluateur. Il est tout aussi observateur que parleur, rêveur, acteur ou non-acteur — au sens d'un individu qui agit ou pas. C'est d'une certaine façon que la valeur est susceptible de s'insinuer entre divers moments,

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 167.

plus ou moins longs, plus ou moins fréquents au cours des journées de travail que je cherche à décortiquer sous de nombreuses coutures. Surtout, il me faut pouvoir le faire de façon suffisamment minutieuse pour étayer l'hypothèse qu'il puisse exister une corrélation entre les trois points suivants : la matérialité, l'individu et le contexte. Dès lors, dans quelle mesure puis-je parler de valeurs individuelles ? La priorité que je leur attribue me démarque des travaux que j'ai cités jusque-là. Trop souvent, l'analyse en continu de phénomènes observables semble être un projet inatteignable pour le chercheur qui ne conçoit pas une captation continue de scènes sur des temps longs. Or, je fais de ce point une condition analytique, véritable pivot me permettant de répondre à mes hypothèses.

La continuité comme principe méthodologique doit ainsi permettre de suivre la progressive construction des faits, mais également la façon dont l'individu au travail se débat avec ses doutes, ses impulsions, ses désirs et, plus encore, avec ses propres valeurs. Je touche là à un point largement défendu par le pragmatisme tel que les premiers théoriciens l'ont élaboré : une situation n'est jamais isolée. Véritable contexte existentiel pour John Dewey — dont sa théorie de la valeur inspirera largement la suite de mes analyses¹⁶² — elle concentre des pulsions à la fois organiques et immédiates, mais également des opérations logiques, intellectuelles desquelles les valeurs ne sont pas exclues, bien au contraire. Chacun se trouve alors pris dans un processus d'enquête, un exercice intelligent dans la façon dont une situation est traitée.

Cet aspect processuel se concrétise par une révision constante et hypothétique du contenu de l'expérience. John Dewey admet un dépassement minimal — je le développerai de façon plus radicale en troisième partie de ce chapitre — puisque « des situations similaires reviennent ; des désirs et des intérêts sont transportés d'une situation à une autre et progressivement consolidés »¹⁶³. Cela renvoie davantage aux éléments auxquels nous manifestons une certaine forme d'attachement de façon concrète. Je pense que les valeurs, analysées au cours de leur émergence, doivent être directement connectées au cas d'un individu bien réel suivi pas à pas. Les valeurs deviendraient alors des propriétés, non pas définitivement ancrées, mais fluctuantes et plus ou moins denses en fonction des situations vécues. Je vais donc revenir sur Isabelle durant ses journées de travail et tenter de caractériser l'émergence continue de nouvelles valeurs qui lui appartiennent et lui permettent d'engager singulièrement ses activités. Cela me permettra ainsi de comparer les modalités de valorisation du site archéologique telles qu'elles apparaissent dans le discours d'Émile avec la façon dont celles-ci émergent concrètement chez d'autres, au cours des journées de travail.

¹⁶² DEWEY, J., « La théorie de la valuation », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 15, 2008. Ce texte est la traduction inédite en français d'extraits de : DEWEY, J., « Theory of Valuation », *International Encyclopedia of Unified Science*, vol. II, n° 4, Chicago, The University of Chicago Press, 1939, pp. 33-51. Publié avec l'aimable autorisation de The University Press of Chicago.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 226.

2.3 Faire valorisation

2.3. a) Isabelle et Émile : deux pratiques, un même souci du niveau

Émile revient outillé de sa houe. En un coup, il détache une motte équivalant au remplissage d'un seau et à plusieurs dizaines de petites pelles patiemment rechargées à l'aide de la truelle.

Isabelle se redresse et, avec plus d'insistance que la première fois, elle le regarde faire. En lançant à quatre reprises sa houe, il aligne la coupe de la partie sud avec celle de la partie nord sur laquelle le trio s'attèle depuis un moment. Celui-ci repart aussi brusquement qu'il est arrivé pour surveiller la progression du travail de la pelleteuse, laissant ainsi la jeune femme béate.

ISABELLE
(sourcils redressés, une certaine incompréhension palpable)
Bon.

Elle se réaccroupit sans rien dire, laissant ensuite Dan dégager la terre du côté de la pelleteuse.

Cf. extrait 2 du prologue 1, p. 80.



Figure 19 : Protection du niveau (déroulement chronologique, de la photographie en haut à gauche à celle en bas à droite)

J'ai initialement fait le pari de pouvoir décortiquer le plus possible la première journée dédiée à l'ouverture du site reprise dans le prologue. Ce sous-chapitre commence par la description d'une scène assez brève qui en fait partie et sur laquelle je n'ai pas spécifiquement posé mes yeux jusque-là. Il est 10 h 05 environ lorsqu'Isabelle est interrompue dans sa progression du nettoyage, celui qu'elle réalisait rigoureusement sur la coupe est avec deux de ses collègues. Cette dernière correspond au rebord semi-enterré que l'on aperçoit à gauche sur les photographies, p. 222.

Tandis qu'Isabelle travaillait jusque-là à transmettre les gestes techniques jugés adéquats pour accomplir cette tâche, Émile s'occupait en parallèle de la gestion du sédiment que le pelleteur ôtait juste à côté, sur le niveau châtelperronien. Son intrusion vive contraste avec la scène à laquelle j'assistais alors. Sur la première photographie (en haut à gauche) Émile vient d'arriver et entame la coupe avec la houe qu'il lance d'un coup sec au-dessus de sa tête avant de la frapper sur le sol pour décoller les mottes de terre. Le geste de la main de la jeune femme lui indique de s'arrêter. Elle veut récupérer sa pelle posée juste à ses pieds. La seconde photographie (en haut à droite) décrit bien le désarroi d'Isabelle qui les bras ballants regarde le chef de chantier agir. Moins d'une minute plus tard, on l'y voit repartir sur la troisième photographie (en bas à gauche) laissant Isabelle sans un mot. Enfin, sur la dernière, la quatrième pho-

tographie (en bas à droite) celle-ci observe l'état de la coupe, les sourcils redressés et le front plissé, visiblement troublée. Elle se remet au travail et s'appliquera aux mêmes précautions : des actes lents à la truelle et une posture accroupie.

Le décalage de ces deux actions est manifeste. Les gestes pressés, presque nerveux, d'Émile, son outil à manche long et le fait qu'il lui impose de se tenir debout contrastent. Il n'est pourtant pas question de saccage chez l'un et de surprotection chez l'autre. Ces deux techniciens chevronnés ont tous les deux une pleine conscience de la fragilité du niveau. Néanmoins, leur façon d'être et de faire n'est pas du tout la même. Ce qui est en cause correspond à ces trois éléments que je mettais en avant précédemment.

La nature de la matérialité est tout d'abord en jeu puisque la configuration du sol accrédite les actions possibles tout autant qu'elle les restreint. Elle autorise des gestes à la fois lents et pressés tout en imposant le fait qu'ils demeurent précis. Il faut pouvoir sentir la texture du loess sous sa truelle et ne pas l'endommager. Le contexte est aussi un élément à prendre en compte, car il s'agit du premier jour de chantier. Il est alors compréhensible que le responsable du site soit dans l'empressement qu'un certain nombre de tâches se terminent dans la journée. Et il est par ailleurs important qu'Isabelle transmette dès les premiers temps passés sur le site la nécessité de rester attentif au sol et de s'y adapter en prenant garde à sa posture, ses gestes et ses outils. Enfin, l'individu est en jeu. Émile et Isabelle ont leur propre façon de fouiller et une endurance qui est également la leur. En somme, ils agissent distinctement dans l'urgence. C'est parce qu'ils sont différents que leurs actions le sont tout autant.

De cette scène, au centre de laquelle est Isabelle, la protection du sol archéologique est un élément décisif. La jeune femme juge de la nécessité de préserver le niveau gravettien en y adaptant ses actions. La valeur qu'elle y accorde émerge en même temps que cette brève interaction lui permet de la faire savoir. Nous avons vu que cette protection était un souci partagé avec Émile puisqu'elle fait partie des registres de valeur exprimés face à son équipe. En dehors de la pratique, elle est directement à rapprocher du registre juridique et au fait qu'il faut acquérir la parcelle pour pouvoir pérenniser le site et ses vestiges. En pratique — du moins au cours de cette scène —, ce souci de protection est troqué contre le registre de valeur lié à l'efficacité et aux valeurs associées de performance technique. Il faut agir vite, fort et précisément. Ce premier point montre bien l'écart entre les discours et la pratique. Si je m'arrête aux premiers, je ne pourrais pas comprendre comment l'individu en fait concrètement l'expérience. Je ne parviendrai pas non plus à rendre compte des décalages par rapport aux différentes façons de faire valorisation.

Durant les deux journées de travail où j'ai suivi et filmé Isabelle, j'ai pu accéder à l'ensemble des situations où le souci de protection du niveau apparaissait au cours de ses interactions avec les autres fouilleurs. Il est alors apparu évident que ce n'était pas le seul élément qui, aux yeux de la jeune femme, comptait. J'ai donc choisi de systématiser le relevé des scènes où

L'objet d'une valeur émergeait dans son discours. Sept catégories se sont révélées être récurrentes : le matériel de fouille, les vestiges matériels, l'esprit d'équipe, le sol archéologique, l'endurance, le corps et le temps de travail. J'en dresse ci-après le bilan chronologique en indiquant les extraits de discours associés à ces objets de valorisation, et ce, pour les deux jours, celui de l'ouverture du site (le second sur la campagne) et le septième. Les séparateurs horizontaux correspondent à un séquençage par demi-heure pour faciliter mes analyses et la lecture des représentations graphiques que j'en tirerai ensuite.

séquençage horaire	extraits de discours d'Isabelle	valeurs
9 h 05	« Il n'y a plus que quatre casques. »	Sécurité
	« Il faut des casques. »	
9 h 35	« Non, vous allez vous faire mal. »	Ménager son corps
	« Tu surcreuses pas. »	Protection du niveau
10 h 05	« N'hésite pas. C'est très fatigant. »	Ménager son corps
	« Attention. Il y a un clou qui était visible ici. »	Protection du niveau
	« Tu vois là. Regarde. Il est là. »	
	« C'est bien [...]. Faut juste que tout s'effondre pas. »	
« Attention, parce que là, tu y es. »		
10 h 35	« Ouais, comme ça, sinon, tout va retomber. »	Protection du niveau
	« Regarde. Moi, je pars de là. »	
	« Peut-être que quelqu'un peut relayer Gaëlle et Benjamin ? »	Ménager son corps + Conservé un esprit d'équipe
11 h 05	« Pensez à bien nettoyer régulièrement vos outils. »	Soin du matériel
	« Te casse pas le dos. Merci. »	Ménager son corps
11 h 35	« Si c'est trop dur, vous faites un relais, avec Mazdak par exemple. »	Ménager son corps + Conservé un esprit d'équipe
	« On devrait faire des pelles adaptées à la taille des personnes aussi grandes que moi. »	Ménager son corps
12 h 05	« Ça va être bien lourd là. Il faut quelqu'un de... »	Ménager son corps
	« Attention ! Y a un gros trou au centre de la bâche ! »	Protection du niveau
	« Est-ce bien raisonnable de fouiller avec des lunettes de soleil ? »	(Se) Protéger + Protection du niveau
	« Vous pouvez retirer vos chaussures. »	Protection du niveau
	« Pensez bien à nettoyer votre matériel après. »	Soin du matériel

	« Faut pas surcreuser. »	Protection du niveau
	« Non, non. Pas de pinceau. »	
12 h 35	« Le but ce n'est pas de creuser. Nettoyez légèrement la surface. »	Protection du niveau
	« Quand tu balayes, il faut toujours faire des petites ailes de papillon. »	
	« Le but, c'est pas de surcreuser, mais juste de creuser un peu. »	
	« Ici, tu touches pas. Moi, je vais faire ça après. »	
13 h 35	« Vous prenez juste cet outil et, dès que vous sentez une petite résistance, vous arrêtez. »	Protection du niveau
	« C'est à qui le matériel qui est là ? »	
15 h 05	« Il faut vraiment balayer pour que ce soit tout propre. »	Protection du niveau
	« En fait, vous reprenez vos carrés en vérifiant bien vos seaux. »	Protection du niveau + Soin du matériel ¹⁶⁴
	« Ce que vous pouvez faire après, c'est un petit coup de plume. »	Protection du niveau
	« Tu reprends un seau propre et tu finis de nettoyer ça. »	Protection du niveau + Soin du matériel
15 h 35	« Par contre, Mazdak, si tu as mal à la tête, fait une pause. »	Ménager son corps
16 h 05	« Là, il faut qu'on se crée un cheminement pour éviter de resalir ce qu'on a fait. »	Protection du niveau
	« Toi, tu vas juste repasser un coup de plume pour nettoyer. »	
	« Il faut reprendre ce seau, car cette zone-là va être à tamiser. »	Soin du matériel
	« Il faut avoir ton pinceau très très propre. »	Protection du niveau + Soin du matériel
	« Les zones qui sont stériles, il faut bien les balayer tout doucement. »	Protection du niveau
	« C'est important d'avoir son seau de manière personnelle pour ne pas avoir à demander à quiconque. »	Soin du matériel + Conserver un esprit

¹⁶⁴ Isabelle me corrige et indique : « c'est plus le soin des données archéologiques/protection des vestiges, que du matériel. Ici le risque c'est que si les seaux se mélangent, on mélange des sédiments de différents carrés, qui seront réunis artificiellement au tamisage ».

		d'équipe
	« Tu peux finir de balayer simplement, sans gratter. »	Protection du niveau
16 h 35	« La difficulté là, c'est qu'on est entre le nettoyage et la microfouille. »	Protection du niveau
	« Limite, tu peux nettoyer là. T'as pas besoin de creuser. »	
	« Tu peux nettoyer ce carré-là. Bien sûr, il faudra tamiser. »	Protection du niveau + Soin du matériel
	« Il faut gratter suffisamment pour dégager sans entamer la fouille. C'est ça la difficulté. »	Protection du niveau
	Ici, c'est bon. C'est pas la peine de surcreuser [...]. Ce que tu peux faire, c'est balayer bien. »	
17 h 05	« Quand on fouille, on doit jamais retirer un gros bloc. Il faut pas hésiter à concasser. »	Protection du niveau
	« Les punaises, elles peuvent vous servir à identifier une pièce, mais aussi à lui faire une sorte de béquille. »	Protection des vestiges
	« Quand tu vois que ça a pas bougé, tu peux retirer la terre. »	Protection du niveau + Protection des vestiges
	« Quand vous avez quelque chose qui a une structure en nid d'abeille, c'est typiquement de l'os. »	Protection des vestiges
	« Presque. Il faut nettoyer encore un peu. »	Protection du niveau
17 h 35	« Si vous êtes fatigués, on peut faire une pause. »	Ménager son corps
	« C'est juste pour éviter au tamisage de polluer une pochette propre par les plastiques. »	Protection du matériel
	« Vous voyez quand on dégage, c'est important de faire attention. Au-dessous, il y a le site archéo. »	Protection du niveau
	« Là, c'est pas grave. On est pas dans la précision. »	
	« Il faut que tout soit bien propre, mais juste au pinceau. »	
	« Juste donner des petits coups comme ça et ramasser. »	
« Quand on fouille, y a plus ou moins une règle. C'est de nettoyer extrêmement régulièrement son carré. »		
18 h 05	« Ça, tu peux le bazarder. C'est pas grave. »	Protection du niveau
	« En te mettant plutôt comme ça, tu verras mieux ce que tu fais. »	Protection du niveau + Ménager son corps
	« Moi, je propose qu'on fasse une pause. »	Ménager son corps
	« Ça vous dit de faire une pause après ? »	
18 h 35	« Tu vois quelque chose avec tes lunettes ? »	Sécurité

		+ Protection du niveau
	« Les gens savent pas nettoyer leurs outils. Il y en a marre. »	Soin du matériel

Tableau 6 : Processus de valorisation d'Isabelle durant le second jour de campagne

séquençage horaire	extraits de discours d'Isabelle	valeurs
10 h 14	« Le matériel va être trempé. Il faut mettre ça là. »	Soin du matériel
	« Vous voulez une petite pause café ? »	Ménager son corps
	« On a toujours fait le contraire pour les fiches. »	Soin du matériel
	« Donc, on prend tout le dossier. C'est nouveau ! »	
	« Je ne te permets pas cette familiarité très chère. »	Conserver un esprit d'équipe
	« T'es mon binôme. Normalement, t'aurais dû penser à moi. »	
10 h 44	« Au final, Jessica, elle préfère qu'on lave bien nos tamis [...], pour que ce soit vraiment nickel. »	Protection du matériel
	« Qu'on ne commence pas à pré-trier parce qu'elle le fait systématiquement après. »	Protection du matériel + Rentabiliser le temps de travail
11 h 44	« Faudra faire super gaffe en sortant d'ici. C'est vraiment dangereux. »	Ménager son corps
	« Je fais le ratio investissement, temps obtenu et tu te dis... »	Rentabiliser le temps de travail
12 h 14	« Vous avez entendu ? Il faut faire tout ce que j'ai dit. »	Protection du matériel
13 h 44	« Elle parle fort Maria putain. »	Conserver un esprit d'équipe
	« Il faut aller manger. Allé, à table ! [...] Ils le font exprès parce qu'ils savent que c'est les premiers qui mettent la table. »	Ménager son corps + Conserver un esprit d'équipe
15 h 14	« Râle pas Chloé. »	Conserver un esprit d'équipe
	« Je croyais qu'on partageait, dis donc. »	
	J'ai ramené plein de Minigrip tout à l'heure et j'ai même pas eu le temps d'en voir la couleur. »	
15 h 44	« Elles sont toutes pourries les mines de critérium. »	Protection du matériel
	« Si vous tombez, vous risquez de meurtrir nos carrés. »	Protection du niveau

	« C'est ça qui est chiant avec les feuilles. »	Protection du matériel + Rentabiliser le temps de travail
16 h 14	« N'en fais pas trop ! »	Conserver un esprit d'équipe
16 h 44	« Faites attention à vous. »	Ménager son corps
18 h 14	« Si tu l'appelles monsieur, déjà, il y a quelque chose qui va pas. »	Conserver un esprit d'équipe
	« C'est qui qui fouille là ? Mais c'est le carré d'un cochon ! »	Protection du niveau
18 h 44	« Je fais pas comme toi hier qui laissait du matos à ranger. »	Protection du matériel + Conserver un esprit d'équipe
	« Si t'as faim, tu sais que... »	Ménager son corps
	« L'idéal, c'est des petites mallettes individuelles de fouille. »	Conserver un esprit d'équipe + Protection du matériel

Tableau 7 : Processus de valorisation d'Isabelle durant le septième jour de campagne

Avant de revenir plus précisément sur le processus de valorisation que les tableaux 6 et 7 détaillent, il est nécessaire de qualifier les objets de valorisation du répertoire catégoriel propre à Isabelle au cours de ces deux journées de travail. Si l'interaction sur laquelle je me suis focalisée au tout début de ce troisième sous-chapitre est directement liée à la protection du niveau, il ne faudrait pas penser que le sol archéologique est l'unique entité à être valorisé. Le répertoire que j'ai créé n'a pas pour vocation à être exhaustif et sa portée n'aurait aucun sens si j'estimais qu'elle puisse être systématiquement généralisée à l'ensemble des acteurs présents sur le site. Les sept objets relevés ont pourtant une place importante, plus ou moins récurrente en fonction du contexte d'énonciation et du type d'interaction dont je les ai extraits, vis-à-vis, bien sûr, de cette femme, Isabelle, sur laquelle je m'arrête ici.

2.3. b) Valeurs communes et registres différenciés

La sécurité est la première valeur à être au cœur d'une attention vive, et ce, dès le début du deuxième jour de campagne. La pelleuse est en effet en route et il est important que le danger qu'elle représente soit explicité aux fouilleurs afin qu'il n'y ait pas d'accident. Isabelle insiste alors, à la suite d'Émile, sur la nécessité de porter un casque pour tous ceux qui se trouvent à proximité de l'engin. Elle le verbalise et agit en conséquence en recherchant les casques de chantier manquant et en les donnant directement à celles et ceux qui n'en ont pas. Nous verrons que la sécurité, liée au fait de (se) protéger, c'est-à-dire de protéger son propre corps et celui des autres, fait partie des valeurs qui préoccupent bien souvent les responsables de chantier ainsi que les fouilleurs les plus expérimentés. Ils sont conscients des potentiels dangers qu'une fouille de ce type représente (effondrement de coupe, coups de godets, etc.).

La sécurité est une valeur que l'on retrouve également dans le discours d'Émile, mais à travers des registres attribués à d'autres valeurs associées. Les registres fonctionnel et économique — renvoyant tous les deux au jugement plus général de pérennité — se présentent respectivement à travers l'expression de plusieurs valeurs. Le premier concerne la sécurité du point de vue des commodités. Si elles étaient durables et parfaitement étanches, des structures pourraient remplacer les abris de fortune qui sont bricolés chaque année au-dessus des sols de fouille. Il s'agit ensuite de la sécurité entendue comme le fait de devoir se prémunir d'éventuelles intrusions sur le terrain en la clôturant par exemple. Il n'est pas si rare en effet que des sites archéologiques soient pillés ou du moins que du matériel laissé sur place soit vandalisé. Pour le second registre, la valeur associée est celle d'un juste prix qui permettrait d'acheter la parcelle des « Bossats ». Elle est une condition à la valeur de sécurité précédemment citée. Sans son acquisition, l'encadrement du terrain ne peut être effectué. Les valeurs liées à la sécurité sont donc bien distinctes. Elles dépendent d'une part du contexte d'énonciation, et d'autre part, de l'individu qui les exprime. D'un côté, Émile est préoccupé par la sécurité de la parcelle, et plus largement par les aspects matériels à pérenniser sur le long terme. De l'autre, Isabelle est attachée à la sécurisation des fouilleurs sur le terrain, et ce, par rapport à de potentiels risques comme la pelleuse.

Isabelle communique une seconde valeur. Il faut se ménager pour endurer l'effort physique requis en développant des stratégies de repos. Trois facteurs poussent la jeune femme à insister : un fort ensoleillement matinal direct, une mauvaise hydratation et des gestes outillés demandant un effort particulièrement soutenu pendant l'ouverture. Elle incite donc les travailleurs à ralentir la cadence, à effectuer des pauses et à boire régulièrement. Cette campagne de fouille dure effectivement un mois et demi environ et il est important d'apprendre à rythmer son activité et gérer sa propre fatigue pour rester performant tout au long de ses dizaines d'heures quotidiennes de travail. Quant à Émile, aucune des valeurs répertoriées dans son

discours de présentation ne correspond à cette valeur. De plus, rares sont les scènes que j'ai observées de lui où il semblait préoccupé par cet aspect. À l'inverse, le registre technique où l'efficacité et la performance sont de mises s'y opposent tout à fait. Sur ce point, il semblerait que je sois face à des valeurs caractérisant particulièrement Émile et Isabelle.

Par ailleurs, la jeune femme valorise de façon récurrente la protection du sol archéologique. Comme je l'ai déjà bien décrit dans le chapitre précédent, l'important est de ne pas le surcreuser. Il faut également savoir identifier la nature du sédiment en fonction de chaque niveau — du loess pour le Gravettien ou du sable fin pour le Châtelperronien par exemple. Cette protection impacte directement les gestes et les interactions engagés. Elle est également déterminante pour l'obtention d'un sol dont l'horizontalité correspond à celle qui existait durant le Paléolithique. Concernant ce que rapporte Émile sur ce point, je peux y associer le registre fonctionnel et la valeur de commodité. Abriter un sol de fouille n'est effectivement pas seulement en lien avec la sécurité des travailleurs, mais aussi avec la pérennisation des niveaux qui ne craignent plus la pluie ou le vent.

Conserver un esprit d'équipe est la quatrième valeur exprimée par Isabelle. En ce début de campagne, elle est liée au fait de devoir ménager son propre corps puisqu'il s'agit de savoir effectuer des relais avec les autres personnes du groupe. S'il faut s'arrêter, c'est donc aussi pour travailler collectivement, trouver sa place par rapport aux autres et interagir avec eux en conséquence. Selon Émile, cet esprit d'équipe est tout aussi important. Il se traduit néanmoins par deux autres registres : affectif — son attachement vis-à-vis des autres membres dont il espère des relations durables — et domestique — les liens à renforcer entre les différentes personnalités extérieures ainsi que les spécialistes qui interviennent sur le site.

Le fait de devoir prendre soin du matériel de fouille est également valorisé dès ce second jour de campagne. Il s'agit surtout, dans un premier temps, de nettoyer ses outils, de ne pas les éparpiller en les oubliant dans un coin. S'en occuper, c'est se les approprier et en devenir responsable du début jusqu'à la fin de la journée. Si Émile ne fait aucune référence à ce sujet au cours de son discours, les nombreux contrôles qu'il effectue tout au long de la journée traduisent pourtant une volonté similaire vis-à-vis du traitement des outils.

La protection du matériel archéologique tient au fait de savoir identifier les vestiges, c'est-à-dire en reconnaître la nature — osseuse ou minérale — et faire en sorte que leur prélèvement du sédiment les endommage le moins possible.

Enfin, une dernière catégorie a été créée au vu des interactions relevées lors de la septième journée de fouille. Il s'agit de la rentabilisation du temps de travail, une valeur sur laquelle Isabelle insistera tout particulièrement au fur et à mesure de la campagne. Un certain nombre de tâches sont en effet assez chronophages et mériteraient, selon elle, d'être transformées afin qu'elles prennent moins de place dans le temps. Un exemple récurrent évoqué par la jeune femme concerne le processus de démontage des artefacts. Elle estime qu'il est trop long et

qu'en faciliter les étapes permettrait de gagner en efficacité. Le problème résiderait notamment dans le fait d'écrire systématiquement les coordonnées du site sur des étiquettes qui sont glissées dans les sachets des vestiges démontés. Ils peuvent se compter par dizaines durant une journée dédiée. Elle suggère ainsi l'achat de tampons encreurs sur lesquels seraient au préalable inscrites les informations principales¹⁶⁵. Il permettrait un gain de temps considérable. Sur cet aspect et concernant la présentation d'Émile, je retrouve ce souci de l'efficacité et de la performance, dans le registre technique que j'ai déjà évoqué. Toutefois, la valeur qu'il y associe renvoie plutôt à l'endurance requise pour fouiller longtemps et efficacement, moins à la minutie du démontage.

Ces catégories mettent en avant de nets décalages entre les éléments valorisés que j'identifie d'une part dans le discours d'Émile et, d'autre part, ceux saisis au cours des interactions de la journée. Il est aisément compréhensible de constater ce décalage puisque le contexte invite précisément à extraire, dans le premier cas, des éléments dont la portée est générale et, dans le second, des détails empiriques. Si je reprends la valeur de sécurité formulée par Émile, je reconnais la volonté d'acquérir la parcelle et, chez Isabelle, le souci que chaque fouilleur dispose d'un casque. Ce qui compte pour un individu semble être bien différent quand je me concentre sur ce qu'il dit en dehors des expériences vécues et lorsque je le suis au cours de ses interactions. Une valeur exprimée par les mots ne se retrouve donc pas littéralement dans les façons d'agir en conséquence. Il me reste à décrire la valorisation comme un processus strictement empirique, ancré dans les interactions. Il me faut également répéter ma méthode de relevé catégoriel pour un autre travailleur. La portée comparative de ma démarche me permettra alors d'interroger la façon dont la valorisation varie en fonction des individus, et ce, pour un contexte similaire.

¹⁶⁵ Isabelle indique une précision lors de sa relecture : « surtout, il limiterait les risques d'erreurs humaines, dans la reproduction des informations, carré, sous carré, etc. C'est aussi cela l'enjeu, limiter les erreurs dans des tâches répétitives, surtout quand on jongle sur plusieurs carrés et x sous carrés durant le démontage ».

2.3. c) La valorisation comme un processus empirique

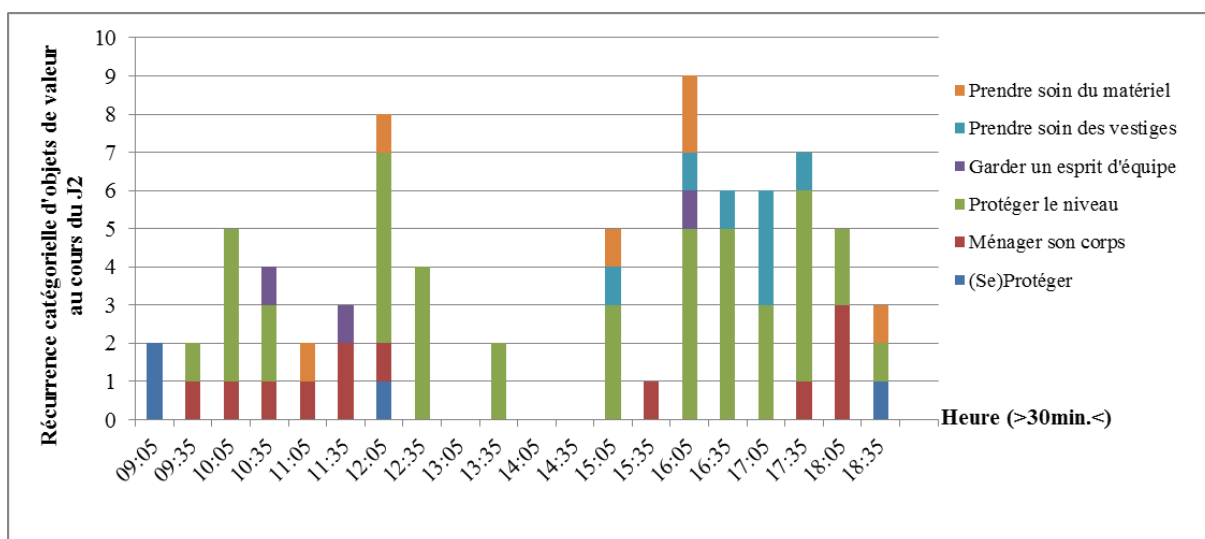
Les objets de valorisation que j'ai répertoriés pour ces deux jours de campagne sont un premier pas vers une analyse permettant de lier une valeur à son contexte d'émergence. Mon objectif est de pouvoir les suivre dans un rythme quotidien de travail pour montrer comment chacune s'articule à des expériences qui s'enchainent dans le temps. Effectivement, certains moments ponctuels s'inscrivent dans une succession de situations problématiques, chacune étant le point de départ d'un fragment du processus à partir duquel Isabelle espère orienter l'activité en cours. Par exemple, elle incite les fouilleurs débutants à se faire relayer de façon à ménager leur propre corps et à moins peiner lors des tâches à effectuer plus tard dans la journée. Et puisque ces situations ne font pas exclusivement sens pour elles-mêmes, je souhaite retrouver un ordre de valeurs entre l'agir collectif et la rationalité individuelle qui l'y pousse. En considérant qu'un objet de valorisation nous oriente, je peux l'aborder comme le résultat d'une expérience intelligente qui donne lieu à l'éducation progressive du regard et du jugement. J'examinerai ainsi la pensée, j'y reviendrai, comme une activité d'enquête. Par exemple, si le fait de devoir ménager son corps guide les actes d'Isabelle, alors cette gestion doit permettre d'orienter le cours des expériences à venir et notamment celles qui l'imposeraient directement.

Afin de déployer une méthodologie adéquate, je tire parti des apports de la tradition pragmatiste américaine et, plus particulièrement, de la *Theory of valuation* du psychologue et philosophe John Dewey. Il n'oppose pas action et raison, éthique et technique, et ne relègue pas la valeur à un plan strictement émotionnel. Il entend plutôt faire travailler conjointement les termes de valorisation (*prizing*) et d'appréciation (*appraisal*) en utilisant la notion de *valuation*. Celle-ci renvoie au processus au cours duquel un élément de l'expérience humaine s'enfle d'une certaine importance, c'est-à-dire d'une valeur précise. Que le pragmatisme fasse appel aux concepts de pratique, d'activité, d'expérience ou de situation, l'essentiel est de considérer ces termes comme pris dans un processus incomplet, perpétuellement tourné vers le futur. Cet apport soutient mes premières intuitions et conforte l'idée que le suivi continu d'une expérience puisse être appréhendé comme un matériau d'enquête à part entière. Le plus important est donc d'analyser la pratique comme un continuum ouvert ne cessant de se reconstruire au cours du temps. Le processus de valorisation — puisqu'il s'inscrit, comme nous l'avons vu au cœur de la pratique — ne fait pas exception à la règle. Cette orientation temporelle du pragmatisme vis-à-vis de la pratique est habilement soulignée par Roberto Frega¹⁶⁶ :

¹⁶⁶ Roberto Frega a étudié la théorie de la pensée et de la connaissance de John Dewey, et en a montré certaines implications pour le débat philosophique contemporain. Cf. : FREGA, R., *Pensée, action, pratique : étude sur la philosophie de John Dewey et ses prolongements contemporains*, Thèse de doctorat, Paris 8, 2004.

« [L'expérience présente] est le lieu d'une expérimentation incessante. Elle ne correspond pas à la somme des expériences passées, mais constitue la pointe d'une interrogation présente par rapport à laquelle ce qui est donné (donc le passé, la mémoire, les faits reconnus, etc.) revêt toujours ce rôle intermédiaire d'outil ou d'occasion que toute donnée — matérielle ou conceptuelle — prend nécessairement dans la vision dynamique et gérondiva propre au pragmatisme deweyen. »¹⁶⁷

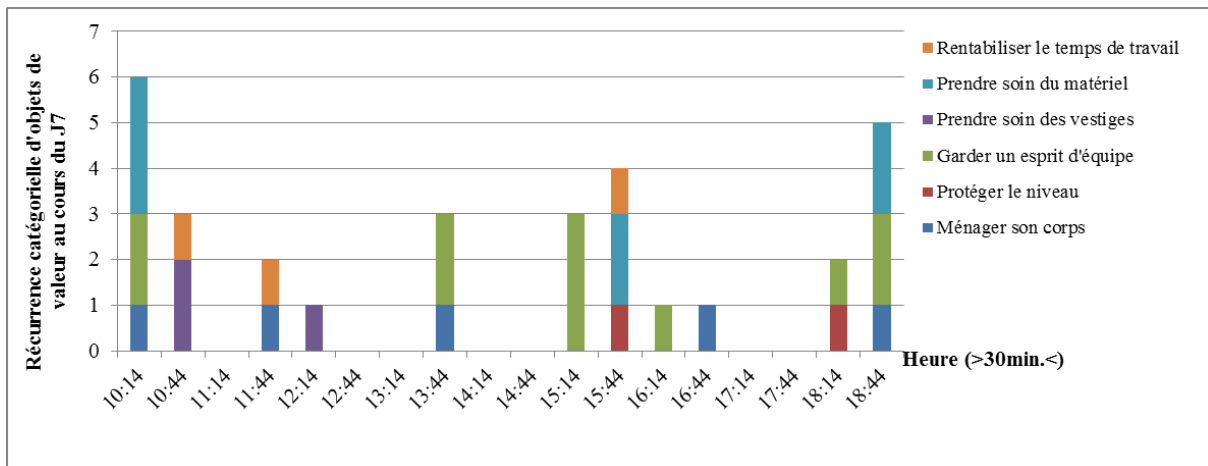
Ce processus serait plus ou moins assemblé par nos habitudes, c'est-à-dire nos schémas moteurs, nos façons de penser nos modes de perception. Ces éléments qui interviennent dans le cours de nos actions sont déterminants lorsqu'il s'agit d'apprentissage. Les habitudes structurent notre rapport au monde et nous orientent, autant qu'elles laissent des espaces vides, potentiellement emplies par le doute de ne pouvoir continuer à agir. Celles-ci, dit J. Dewey, accomplissent toute l'activité de percevoir, de reconnaître, d'imaginer, de remémorer, de juger, de concevoir et de raisonner¹⁶⁸. La pratique n'oscille donc pas entre l'ordre matériel de nos habitudes et celui, abstrait et théorique, de notre pensée et de nos valeurs. Elle est un tout partiellement contrôlé par l'un et l'autre à la fois. Ma lecture de J. Dewey me permet d'appréhender mes données (cf. p. 224) de façon différente, et ce, en les regardant dans leur stricte continuité. Nous l'avons vu, un certain nombre de valeurs émergent ponctuellement au cours des interactions d'Isabelle. Je propose de les assembler visuellement de la sorte, par une lecture graphique suivant la chronologie d'une journée de travail.



Graphique 4 : Processus de mise en valeur au cours du deuxième jour de campagne chez Isabelle (objets de valeur (y) et horaires (x))

¹⁶⁷ FREGA, R., *John Dewey et la philosophie comme épistémologie de la pratique*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 86.

¹⁶⁸ DEWEY, J., *Human Nature and Conduct*, New York, Dover Pub, 1922.



Graphique 5 : Processus de mise en valeur au cours du septième jour de campagne chez Isabelle (objets de valeur (y) et horaires (x))

Le graphique 4 reprend les systèmes catégoriels de valorisation émis par Isabelle au cours du second jour de campagne. J'y distingue nettement l'importance qui est accordée à la protection du niveau archéologique, et ce, tout au long de la journée. Ménager son corps est également un souci qui est distillé régulièrement aux autres membres du groupe. Entre 13 h 05 et 15 h 05, le quasi vide visible sur le graphique s'explique par le fait que la jeune femme soit en train de prendre son repas, ce qui confirme le lien fort entre l'action et la valorisation. Le graphique 5 est quant à lui bien différent, j'y reviendrai. J'y retrouve néanmoins cet aspect dynamique, voire rythmé des phénomènes de valorisation traversant les actes d'Isabelle, le soin porté au matériel et l'esprit d'équipe étant, cette fois, les objets de valorisation les plus souvent invoqués.

À la suite de R. Frega, ces premières remarques me permettent de souligner le caractère géronidif de l'expérience. Je choisis ainsi de l'analyser comme un acte de valorisation afin d'insister sur le lien inextricable qui se dessine entre les deux termes. Ces points temporels de valorisation émergeant sur les graphiques correspondent donc à ce qui vaut, dans une situation donnée. Ils sont également ce qui l'autorise à la faire advenir, un phénomène indissociable de la transformation des individus au cours du temps. C'est à travers leurs expériences de valorisation, le fait d'être pris par des situations qui se développent continuellement, que l'individu change en effet. La *valuation* deweyenne insiste surtout sur le caractère évolutif et aléatoire des expériences qui se meuvent au gré du temps qui passe et des circonstances qui freinent ou maintiennent le cours des choses. Je pense néanmoins qu'il est nécessaire de ne pas laisser de côté la façon dont une même situation est susceptible d'être valorisée différemment selon les personnes. Je serai alors face à des actes de valorisation sans cesse singularisés

et, par conséquent, des valeurs qui, une fois assemblées au cours du temps, seraient propres à un individu.

2.3. d) Valeurs singulières et transmission

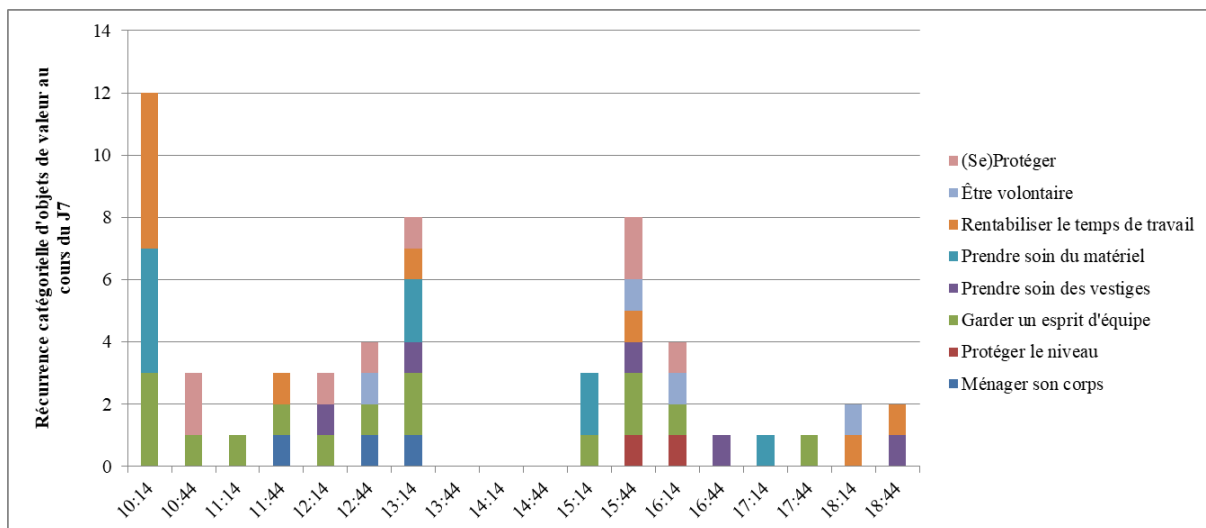
Pour le démontrer, je vais reprendre la septième journée de campagne et procéder à un exercice méthodologique identique. Je me base cette fois sur le processus de mise en valeur chez un autre fouilleur expérimenté, Pierre, alors doctorant en archéologie et spécialisé sur l'étude des foyers. Travaillant continuellement sur le même carré de fouille qu'Isabelle — une zone où il s'agissait de détourner finement les traces d'un foyer —, il s'est retrouvé dans le cadre filmique que je maintenais sur la jeune femme. Mes matériaux me permettent donc d'effectuer ce même suivi et d'obtenir un graphique qui tient compte du processus en jeu au cours de situations en commun. Celles-ci renvoient à des expériences *a priori* similaires du point de vue de leur contexte. Le tableau 8 récapitule les extraits de discours correspondant aux objets de valorisation précédemment catégorisés.

séquençage horaire	extraits de discours de Pierre	valeurs
10 h 14	« Bah ! T'arrives juste à l'heure de la pause clope ! »	Rentabiliser le temps de travail
	« Très bien Isabelle. On va faire une pause maintenant qu'on est bien d'accord. »	
	« J'ai pris toutes les feuilles [...]. J'ai toujours fait le contraire [...]. Le jour où ça va prendre l'eau. »	Rentabiliser le temps de travail + Soin du matériel
	« Après, y a Jérémie qui s'est pris une chasse parce que je lui ai dit de prendre juste les feuilles dont il avait besoin. »	Soin du matériel + Garder un esprit d'équipe
	« Moi ? Arrivé à 7 h ? [...] Le jour où je serai payé oui. »	Rentabiliser le temps de travail
	[Rôle parce qu'Isabelle n'a pas pris son matériel]	Garder un esprit d'équipe + Soin du matériel
	« Pratique de prendre toutes les feuilles ! »	Rentabiliser le temps de travail + Soin du matériel
	« Moi, je t'écoute Isabelle. »	Garder un esprit d'équipe
10 h 44	« Benjamin, mets ton casque bordel de merde ! »	(Se) Protéger
	« Si tu t'empales, fais-le où j'ai mis du papier. »	
	« Avec Mazdak qui nous pique des trucs toutes les trois minutes. »	Garder un esprit d'équipe
11 h 14	« On est une équipe. Tant que ça reste dans le carré. »	Garder un esprit d'équipe
11 h 44	« Mais quel opportuniste ! »	Garder un esprit d'équipe
	« Est-ce que tu voudrais un bon café Isabelle ? »	Ménager son corps
	« Ratio oui, mais tu fais ta passion Isabelle. Les archéo-	Rentabiliser le temps de

	logues sont toujours dehors. Ils ont la belle vie. »	travail
12 h 14	« Ils nous ont barboté tous les sachets les escrocs d'à côté. »	Garder un esprit d'équipe
	« Pour les grosses pierres, pensez bien à noter la face supérieure. »	Soin des vestiges
	« Fais le tour. C'est vraiment casse-gueule. »	(Se) Protéger
12 h 44	« J'ai l'impression que tu fais preuve d'un peu de mauvaise volonté. Fais attention parce que si je me lève ! »	Être volontaire
	« Vous voulez pas demander à Sylvester de vous filer un coup de main plutôt ? »	Garder un esprit d'équipe + Ménager son corps
	« Ce serait mieux de faire le tour et pas par là justement. »	(Se) Protéger
13 h 44	« Maria parle fort parce qu'elle a des sandwiches dans les oreilles. »	Garder un esprit d'équipe
	« Oh ça va... Elle est pas aimable ! »	
	Putain, ça m'énerve ! C'est pas pratique. »	Soin du matériel + Rentabiliser le temps de travail
	« Les seaux sont pleins d'eau. Va faire ton tamisage ! »	Soin du matériel
	« Évite de passer par là. Vaut mieux faire le tour. »	(Se) Protéger
	« Personne te force à manger Mazdak. Tu fatigues ? »	Ménager son corps
	« Ça, c'est du matériel archéologique d'une importance capitale. Ça aussi. »	Soin des vestiges
	« Moi, je vais manger. Si vous avez pas faim. Tant pis ! »	Ménager son corps
15 h 14	« Ça va Isabelle ? T'as assez de mètres ? Tu veux pas un ruban en plus ? »	Garder un esprit d'équipe
	« Doucement Mazdak avec le matériel. C'est quand même Hollande qui prend sur son salaire pour nous financer. »	Soin du matériel
	« Arrête. Tu vas me faire pleurer. »	
15 h 44	« Faites confiance à Mazdak. »	Garder un esprit d'équipe
	« On est pas prêt de prendre nos altitudes. »	Garder un esprit d'équipe + Rentabiliser le temps de travail
	« Vous risquez peut-être moins de vous empaler ou de tomber dans notre niveau archéologique. »	(Se) Protéger + Soin des vestiges + Soin du niveau
	« On s'est fait chier à creuser une rigole, alors si vous marchez dedans toute la journée. »	Être volontaire + (Se) Protéger + Garder un esprit d'équipe
16 h 14	« Il faut retirer les saletés là-dessus là encore. »	Soin du niveau

	« Je vais faire une analyse de traces de chaussures. Si je trouve celui qui a marché dans la digue que Mazdak a faite, ça va chier. »	Être volontaire + (Se) Protéger + Garder un esprit d'équipe
16 h 44	« Faut de la précision quand tu fais des relevés. Faut pas faire ça à l'arrache. »	Soin des vestiges
17 h 14	« C'est un peu le bordel ici, là-haut. »	Soin du matériel
17 h 44	« Ça va Mazdak ? T'as assez de mousses ? Escroc ! »	Garder un esprit d'équipe
18 h 14	« Est-ce que t'es à l'aise avec la lunette ou est-ce que tu vas me sortir une grosse connerie d'un air sûr de toi ? »	Être volontaire
	« Quelle plaie ces petits silex ! Mais qu'est-ce qu'on va en faire ? »	Rentabiliser le temps de travail
18 h 44	« Nous, on fait pas de la quantité, mais de la qualité. »	Rentabiliser le temps de travail + Soin des vestiges

Tableau 8 : Processus de valorisation de Pierre durant le septième jour de campagne



Graphique 6 : Processus de mise en valeur au cours du septième jour de campagne chez Pierre (objets de valeur (y) et horaires (x))

Tout d'abord, Pierre est attaché quasiment aux mêmes valeurs que sa collègue. Tout comme elle, il est un fouilleur expérimenté, à la fois dans la tâche qui lui incombe ce jour-là et aussi vis-à-vis de leur connaissance respective du terrain¹⁶⁹. Il y fait néanmoins référence bien plus souvent en rectifiant, précisant les points sur lesquels il juge légitime que lui-même et ceux qui l'entourent s'arrêtent un instant. Le fait de devoir maintenir un esprit d'équipe est un souci récurrent qu'il formule tout au long de la journée, notamment quand il s'adresse aux

¹⁶⁹ Pierre fouille sur le site d'Ormesson depuis 2013.

débutants s'affairant à côté. Lorsqu'ils utilisent des outils qu'ils n'ont pas rapportés eux-mêmes, Pierre opine systématiquement, relevant la nécessité de bien gérer son matériel afin de ne pas se réapproprié celui des autres. L'importance liée à la rentabilisation du temps de travail est aussi bien présente chez lui. Il râle, par exemple, à propos du trop grand nombre de feuilles inutiles qu'il doit conserver dans le dossier, un surplus de plans qui le ralentit lors des relevés de vestiges.

Je remarque que la majorité des valeurs qu'il verbalise correspondent à celles qu'Isabelle soulevé lors de cette même journée. Certaines fois, l'un se fait même l'écho de la remarque de l'autre, s'alliant dans une valorisation consensuelle. Le fait d'être volontaire est un souci qui apparaît à plusieurs reprises uniquement chez Pierre. Il lui arrive de l'invoquer avec dureté pour une oreille qui ne serait pas avertie de son ton à la fois nonchalant et ironique. « Est-ce que t'es à l'aise avec la lunette ou est-ce que tu vas me sortir une grosse connerie d'un air sûr de toi » ? Cette remarque est adressée à un jeune fouilleur, qui n'est pas familier du relevé d'altitude des pièces et de la lecture au théodolite. Celui-ci a auparavant donné une information erronée sans prendre la peine de persévérer davantage afin de comprendre la manipulation, une expérience sur laquelle s'appuie Pierre pour tenter d'orienter positivement la situation et faire en sorte que le relevé soit effectué correctement.

Des actes similaires se répètent ainsi plus ou moins. Le relevé d'altitude est, dans ce cas pris pour exemple, une action récurrente pour les travailleurs. Avec elle, la valeur que Pierre attribue au fait de devoir être volontaire se transporte temporellement, au gré de ces mêmes situations qu'un cas problématique est susceptible d'entraver. Effectivement, en invoquant directement cette valeur vis-à-vis du principal intéressé, Pierre consolide une situation présentant un risque, celui de ne pas être effectuée dans les règles. L'émergence de nouvelles valeurs est donc un phénomène continu découlant d'une situation précise et d'une façon propre de s'y engager.

Les écarts bien visibles sur les graphiques entre Isabelle, p. 234, et Pierre, p. 238 montrent à quel point une valeur n'est pas une fin en soi. Elle se loge dans les interstices de l'ordinaire, des actes banals différemment perçus. Les choses suivent leur cours jusqu'à ce qu'un phénomène particulier vienne le perturber et qu'un individu le perçoive. Les activités liées à la connaissance d'une situation ne sont pas seulement soudaines, arbitraires ou impulsives. Elles sont pratiques parce qu'elles prennent un temps plus ou moins long. Je suis en accord avec J. Dewey pour qui il n'y a rien qui renvoie à une question posée instantanément.

Qu'en est-il néanmoins, pour ne choisir que cet exemple, lorsqu'un fouilleur est corrigé, non pas tellement pour l'erreur commise, mais pour s'assurer à un instant t de son sérieux en tant que travailleur ? Les formes de jugement ainsi que les valeurs qui sont associées à l'idée de devoir garder son sérieux découlent ici d'une situation ponctuelle. Pourtant, les propos servent d'autres enjeux que cette faute saisie sur le vif. Sur ce point, le pragmatisme deweyen ne

dit que trop peu. La pratique prend le dessus sur le caractère isolé d'un moment à résoudre par un individu. Pierre et Isabelle seraient ainsi enfermés dans un cadre pratique au sein duquel chaque situation déterminerait une manière intelligente et ultime d'y faire face. En somme, il n'y aurait que des moments exceptionnels et singuliers et des expériences durables et collectives. Celles-ci seraient structurées par un ensemble d'habitudes acquises que certains phénomènes externes viennent couper. Or, en m'appuyant sur des exemples similaires — celles du septième jour de campagne —, je constate que les habitudes de travail ne sont pas si déterminantes. Si le projet poursuivi par un individu est interrompu pour une raison ou pour une autre et que le cours de l'action est mis à mal, chacun y répondra à sa façon. Invoquer une valeur dans un souci de résolution et de stabilisation semble être une affaire de singularité.

La récurrence avec laquelle Isabelle et Pierre émettent certaines valeurs, pour des situations au contexte identique, traduit à la fois des habitudes acquises et des vides qu'elles laissent dans le temps. Ce n'est pas parce qu'Isabelle a l'habitude de demander aux travailleurs de se ménager qu'elle invoque très souvent la valeur qui y est liée. Elle s'en préoccupe, mais ne la transmet que sur un ton et à un rythme bien particulier, et ce, sans que le cadre le lui impose nécessairement. Quant à Pierre, il n'a pas l'habitude de reprendre les fouilleurs sur le sérieux de leur engagement au travail. Néanmoins, la valeur associée au caractère volontaire du fouilleur, son sérieux dans l'action, le concerne. Il le verbalise ainsi de façon bien singulière puisque la quasi-totalité de ses formulations est ironique, souvent teintée d'humour.

J'insiste sur le fait que l'ensemble des valeurs émises sur le site ont été relevées lorsque la personne les exprime verbalement en interagissant avec une ou plusieurs autres. La récurrence de leur invocation, si elle dépend directement de l'importance que lui accorde l'individu, n'est qu'une estimation de ce qui compte vraiment pour lui, de ce qui le pousse à intervenir et à verbaliser telle ou telle valeur de façon à la transmettre. Cet élan sans cesse renouvelé est donc pétri par un contexte où les conditions d'apprentissage sont essentielles, qu'il s'agisse d'apprendre à travailler en équipe, de rester vigilant au niveau archéologique ou de prendre soin du matériel. En interrogeant Pierre sur ce point, j'ai pu obtenir des explications sur ses doutes lorsqu'il rentre dans un certain processus de valorisation vis-à-vis d'autrui. J'en retranscris ci-après les passages les plus éclairants. Je lui demandais d'abord la place qu'il pensait occuper au sein du groupe et ce qui comptait en priorité pour lui dans le travail requis par cette équipe :

[>Pierre] : « C'est coopératif. En fait, y a pas de questions débiles. Il vaut toujours mieux prendre le temps de s'arrêter, réfléchir, demander plutôt que de faire des bêtises. Parce que la plupart des bêtises qu'on peut faire sur un site archéo sont assez irrémédiables. Il faut prendre le temps de la réflexion à chaque fois et pas hésiter à se poser. »

Je retrouve ici deux éléments essentiels qui ressortent déjà des analyses de mes matériaux. Tout d'abord, la pratique est un opérateur inscrivant une certaine temporalité dans la pensée, c'est-à-dire dans les activités de connaissance. Connaître en pratique suppose du temps. Prendre son temps, s'arrêter, réfléchir ou demander sont autant de modalités de l'action qui confèrent à la pratique un caractère ouvert, vers le futur, et non sur le passé. Pour Pierre, cette orientation temporelle est nécessaire pour bien faire, ce qui confirme les partis-pris du pragmatisme deweyen ainsi que mes intuitions. Elle est même la condition *sine qua non* pour faire de l'archéologie. Le rythme prudent que tout ceci impose s'attache à l'ensemble du système de valeurs qu'il transmet sur le site, que ce soit pour bien prendre soin de son matériel, pour rentabiliser le temps de travail ou conserver un esprit d'équipe. Il insiste ensuite sur le caractère irrémédiable des actions faites sur un site archéologique, la conséquence directe de l'invocation de certaines valeurs.

Ce caractère justifie la nécessité de les transmettre, puisque dans le cas contraire, la protection du niveau archéologique serait mise à mal. Cela renvoie de surcroît aux deux formes de jugements fondamentales que j'ai dégagées dans le premier sous-chapitre. L'émission de valeurs propres à un individu traverse donc un souci partagé en archéologie lié à la rareté et à la pérennité du site. Ce sont elles qui infléchissent l'ordre de transmission des autres valeurs individuelles. Cela n'empêche toutefois pas de désenclaver la singularité de chacun vis-à-vis de ces jugements externes admis par tous. Je me penche sur ce que Pierre dit de sa façon de transmettre son système de valeurs :

[>Pierre] : « Je suis pas toujours très à l'aise. J'ai le sentiment que je ne suis pas toujours très bon pédagogue pour ces questions-là, même si, d'un autre côté, j'ai envie. En tous cas, j'ai pas envie de laisser les gens dans le pétrin ou faire n'importe quoi donc, malgré tout j'essaie de le faire. J'ai le sentiment que des fois, c'est pas toujours idéal. C'est un vrai métier d'apprendre des choses aux gens. C'est le sentiment que j'ai et j'ai pas toujours le sentiment d'avoir cette fibre. D'un autre côté, voilà, quand il faut le faire, je prends un peu mon courage à deux mains parce que ça s'impose. »

[>?]: « *Et pourquoi as-tu l'impression que ce n'est pas toujours idéal ?* »

[>Pierre] : « J'ai l'impression qu'il y a un décalage au niveau d'une espèce de bagage commun. Je pense que j'ai tendance à partir dans des trucs trop pointus en partant du principe que les trucs de base sont déjà plus ou moins acquis et, en fait, au bout d'un moment, le mec à qui je suis en train de parler me regarde avec un air un peu hébété en mode : "Mais de quoi il me cause celui-là ?" (rires). Là, je me dis : "Ah, mais ça en fait, t'étais pas au courant ! Alors on reprend tout du début !" Et, en fait, le truc devient hyper confus et rien ne va plus. C'est pas évident. Je me rends compte que j'ai un peu oublié qu'il y a pas si longtemps, j'étais dans la position d'un néophyte. Et si on avait pas pris le temps de m'expliquer les bases, je serais pas là en train de m'énerver sur des histoires de cotations, d'esquilles de je sais pas quoi, en quinze dimensions, etc. si on m'avait pas d'abord expliqué ce

qu'était un mètre carré, un niveau de chantier, le tamisage, comment faut faire. Voilà. Tu oublis facilement qu'un jour, toi aussi t'es parti de rien et que si on t'avait pas donné les bases de tout ça... Après, ce sont des erreurs que tu fais quand tu commences à avoir cette démarche de transmettre des choses. Au bout d'un moment, tu sais comment réagir dans ces cas-là et tu arrives à voir ce qu'il faut dire. »

[>?]: « *On a tous eu cette phase de débutant. Est-ce que tu te souviens de situations où tu étais pris dans ce type d'apprentissage, mais en tant qu'apprenti ? Comment tu te positionnais à l'époque ?* »

[>Pierre] : « Les premières fouilles que j'ai faites, je me souviens qu'au début j'ai bien ramé. Mais j'ai le sentiment que c'est passé assez vite parce que je suis tombé sur les bonnes personnes, qu'on a passé du temps pour m'expliquer très calmement, de me réexpliquer, re-re-expliquer. On m'a donné la possibilité que ça puisse être le cas. Si t'es mal encadré et si la personne qui essaie de t'apprendre n'a pas la méthode qui est adaptée à la façon dont on apprend le mieux, ça se passe pas très bien. Moi j'ai rencontré les bonnes personnes et donc ça s'est vite mis en place. Maintenant, j'ai fait des conneries, j'en fais encore et heureusement ! »

Pierre livre ses sentiments vis-à-vis de la façon dont il transmet des valeurs qui lui sont propres — et qui relèvent dans une certaine mesure de ces deux jugements fondamentaux que l'on retrouve en archéologie. Leur importance n'est pas à démontrer autrement que par le fait que les valeurs soutiennent et renforcent la cohésion d'une pratique professionnelle. Les nuances concernent davantage les manières de transmettre, car elles sont à la fois déterminantes et singulières. Pierre doute de sa propre façon de faire valorisation lorsqu'il s'agit d'apprendre à une tierce personne à agir en conséquence. Il sous-entend être maladroit parce qu'il estime mal ce qu'il faut verbaliser. Une certaine hiérarchisation des valeurs semble alors présider à la bonne passation des modalités de la pratique archéologique. Il l'affirme. Il faut expliquer sans cesse, revenir sur ce qui a été dit, ne pas tout dire au départ, sélectionner. L'orientation temporelle de la valorisation est ainsi validée ici, tout comme l'idée que le rythme qui s'en dégage est propre à celui qui transmet.

Si la continuité semble nécessaire pour la restitution d'un processus d'enquête scientifique, il aurait été dommageable de ne pas interroger la place de l'individu. Pour le pragmatisme qui s'est pourtant penché au plus près de la pratique afin de décortiquer le processus de valorisation, cette question est reléguée au rang des problématiques traitées par l'individualisme métaphysique. J. Dewey le qualifie comme une sphère mentaliste hors de portée du cadre plus large dans lequel une situation s'inscrit. S'engager dans cette voie serait synonyme d'un clivage entre le monde des faits — appartenant au collectif et au social — et celui des valeurs — appartenant à l'individu.

Néanmoins, nous l'avons vu, cette singularité impacte directement les modalités de transmission des valeurs et à travers elles, je retrouve également ces fameuses formes de jugement

fondamentales propres au domaine de la pratique en archéologie. Cette interdépendance suppose de ne pas les délier puisqu'ils s'enflent mutuellement au gré des expériences, sans que la portée collective des valeurs soit niée. J'estime ainsi nécessaire de maintenir des échelles d'observation serrées afin d'infléchir le plan de ce qui peut sembler partagé, unanime ou consensuel. Un système de valeurs, même s'il est porté par des jugements fondamentaux sur lesquels toute une discipline semble converger, ne dit pas tout des conditions de transmission qui préside au processus d'enquête que je décortique.

**

*

Conclusion

Dans ce chapitre, ma démonstration progresse vers ce qui compte le plus pour un individu. Pour ce faire, j'ai tenté de saisir au plus près ses expériences de travail. J'ai décortiqué les valeurs auxquelles il attribue une force particulière et pour lesquelles des modalités de transmission différentes se distinguent en fonction de sa propre singularité, de ses maladrotes ou de ses facilités pour dire et agir à la fois. En amont, il m'a fallu m'appuyer sur les représentations les plus admises et transmises sur le site, notamment chez les experts pour qui la valorisation passe par la répétition de discours préparés au fil des années. Les jugements d'Émile qui ont été relevés éclairent un certain nombre d'éléments constitutifs du travail en archéologie, et ce, sous deux angles. Le premier détaille sa matérialité et le second les modes de sociabilisation en jeu de toute une équipe de travail. Les valeurs du chantier sont ainsi formalisées de manière à renforcer son caractère à la fois rare et pérenne.

Cette première étape m'a permis de rediscuter certains partis-pris théoriques qui attribuent aux opérations de qualification — c'est-à-dire aux représentations les plus partagées — une valeur patrimoniale. Je la considère comme une surqualification tout aussi englobante que disqualifiante, *in fine*, puisqu'elle dit peu de choses sur ce qui compte réellement et en pratique pour des individus observés en plein travail. Le regard de la sociologie des valeurs et, surtout, du pragmatisme deweyen m'a fourni de précieuses ressources afin de me rapprocher au plus près des expériences quotidiennes des fouilleurs. Elle m'a permis de revenir aux principes d'un « faire valorisation », ce qui est une démarche empirique destinée à saisir des valeurs en acte.

Toutefois, la sociologie établit sur ce point une relation tripartite entre le sujet, l'objet et le contexte pour définir son cadre d'analyse. La valeur se retrouve reléguée au rang des phénomènes partagés et n'est jamais interrogée à l'échelle individuelle. Elle n'existe sous cet angle que parce qu'elle serait propre à une situation unique. Le contexte prime alors plus que le sujet en lui-même. Pour renégocier ce parti-pris, j'ai fait le choix de me questionner sur la façon dont un individu est singulièrement poussé par des valeurs auxquelles il souscrit lui et qui nourrissent ses expériences. Lorsqu'elles sont saisies dans le cours des situations, ses expressions concrètes me rapprochent d'Isabelle ou encore de Pierre. En comparant ces deux individus dans un cadre semblable, je ne me suis pas exclusivement appuyée sur des discours qui donnent la part belle à des valeurs supposées et rétrospectives. J'ai tenté de donner à l'instant vécu ses lettres de noblesse.

Si le chapitre précédent a détaillé la vulnérabilité du sol et la façon dont celle-ci était transmise, j'émettais déjà l'hypothèse qu'un devenir conscient était en jeu au sein même de la pratique archéologique. J'avais l'intuition que cette façon de se tourner vers l'avenir ne concernait pas seulement les aspects matériels. Il me manquait alors ce décentrement vis-à-vis de la focale que j'avais choisi et qui me poussait à me concentrer sur les instants où une vigilance accrue était mobilisée de la part des fouilleurs. En relevant les yeux du niveau gravettien et en me soustrayant à l'ensemble des valeurs qui comptent pour les uns et les autres au cours de journées entières de travail, je peux élargir ma réflexion. À partir des analyses de ce chapitre, je l'ouvre ainsi à cette question, désormais plus accessible : qu'est-ce qui modèle éthiquement la singularité des expériences des travailleurs ?

Grâce à Isabelle et Pierre, j'ai montré qu'une transmission idéale pouvait être au cœur des préoccupations des fouilleurs les plus experts. Diverses valeurs doivent en effet être transmises aux néophytes. Cette issue fait échos aux valeurs externes de rareté et de pérennité dont les archéologues professionnels observés ont la pleine conscience. Ils choisissent ainsi certaines stratégies pour les exprimer. Les autres valeurs invoquées dépassent quant à elles cet objectif initial. En partant de deux individus, j'en conclus que le calcul engagé à travers les moyens mis en place ne sert pas uniquement la cause de valeurs abstraites détachées des expériences.

Alexandra Bidet¹⁷⁰ dresse un bilan critique de la littérature sociologique sur le travail à ce sujet. Réinscrire les valeurs dans un agir non instrumental laisse à l'individu la possibilité d'invoquer singulièrement un certain nombre de valeurs. Cette option serait la plus à même de lier la pensée à l'action et la technique à l'éthique. Cette forme de rationalité soutenue par la sociologue et, autrefois, par J. Dewey, propose une relecture plus générale des études sur le travail. L'enjeu est de réinjecter les valeurs dans l'agir instrumental et d'en finir avec la dichotomie classique qui, jusque-là, les pensait distinctement. Nous poursuivons en effet des fins, c'est-à-dire des objectifs valorisés, et agissons en conséquence en les invoquant. En tenant compte des expériences de travail au cours de la journée, je peux reconsidérer chaque situation et combler un certain écart entre l'action et son résultat. Je ne les appréhende pas séparément par le biais des valeurs qui en sont le liant. Même si ma démarche propose de faire un pas de côté grâce à cette notion, ma contribution à ce débat tente tout autant de renverser ce paradigme et participe à caractériser autrement les activités de travail. Je me suis concentrée sur les fouilleurs les plus experts, tout en saisissant les valeurs dans leur stricte continuité. J'ai ainsi voulu montrer que les adaptations successives auxquelles l'individu doit faire face — celles-là mêmes qu'il tente de résoudre en invoquant telle ou telle valeur — ne sont pas qu'une affaire d'action.

¹⁷⁰ BIDEET, A., « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », *Tracés, Revue de Sciences humaines*, n° 15, 2008, pp. 217-28.

Oui, prendre du temps et s'adapter à des conditions vraisemblablement exigeantes demande de s'adapter et requiert nécessairement une certaine vigilance. Néanmoins, ma problématique réinjecte la part de singularité qui est au cœur de ces invocations, leur nature, leur récurrence et le regard rétrospectif que chacun possède lorsqu'il y fait référence. Tout le monde ne s'adapte pas similairement au cours d'une même situation. Selon moi, il s'agit d'abord d'un travail sur soi, d'une façon de fluidifier les modes de transmission de nos valeurs. Ce sont autant de façons de faire et d'être qui évoluent avec le temps et les expériences. Mes actions auront beau rester les mêmes, j'aurai toujours mes propres façons de dire ce qui compte et de faire valoir ce que j'estime plus que toute autre chose. C'est alors dans l'articulation de ce faire avec moi-même que je modèle éthiquement la singularité de mes expériences.

CHAPITRE 3. ISABELLE

Introduction

*Trois ans plus tard...*¹⁷¹

Le rendez-vous est pris, enfin. J'arrive au terme de ces cinq ans de collaboration, dans le prolongement d'une amitié qui a commencé avec le doctorat, et je dois maintenant effectuer l'ultime entretien aux côtés d'Isabelle. Quelques échanges par *emails* suffisent à se mettre d'accord sur un lieu, qui est à la fois silencieux et inoccupé. Le rendez-vous est fixé le 29 novembre 2017, à 10 h 30, dans le bureau que la jeune femme occupe avec des membres de son équipe. Celui-ci se situe à Nanterre, dans les locaux d'un centre de recherche placé sous la tutelle du CNRS et de plusieurs universités et comptant plusieurs centaines de techniciens, de chercheurs, d'ingénieurs, et d'enseignants-chercheurs. Parmi eux, je retrouve la majorité des archéologues préhistoriens que j'ai rencontrés au cours de mes propres recherches et terrains. Je ne pourrais pas faire passer ma déambulation en ces lieux pour une promenade hasardeuse. Je les fréquente avec une assiduité variable depuis presque dix ans. J'arrive devant cette petite esplanade occupée par des visages connus avant de m'engouffrer dans ce couloir du rez-de-chaussée où l'équipe a trouvé ses marques. Émile en est le responsable depuis 2011.

Ce jour-là, le collègue travaillant dans le même bureau qu'Isabelle est absent. Je prends donc sa place et installe mon matériel d'enregistrement avant de sortir les précieux feuillets du prologue 1, la trame détaillée des échanges que je m'appête à orchestrer. Les murs légers et clairs de cette petite pièce rectangulaire renferment quelques objets qui ornent les étagères de la bibliothèque. Deux ordinateurs, un fixe et un portable sont restés allumés. Je m'arrête quelques instants sur les photographies qu'Isabelle a accrochées juste à côté, face à elle lorsqu'elle se tient devant l'écran : ses deux enfants et son mari sont présents. L'entretien enregis-

¹⁷¹ Une question légitime se pose : pourquoi avoir attendu trois ans pour mener cet entretien d'explicitation ? N'aurait-il pas mieux valu le faire le plus rapidement possible à la suite de cette campagne de fouille ? Oui, c'est évident. Ce choix tient avant tout aux aléas de l'écriture, à la progression de ma réflexion et, surtout, au fait que je ne projetais tout simplement pas d'effectuer, avant ces trois années, un entretien de ce type.

tré qui suivra durera presque trois heures. Je réexplique à la jeune femme le caractère exploratoire de sa trame et le fait que mes questions se baseront sur ce que mes analyses de la journée filmée n'ont pas pris en compte. Elle ajoutera, un sourire en coin :

« Beaucoup d'anthropologues feraient bien d'aller voir dans leurs poubelles !
(rires) Ce qu'ils vont jeter. Et ce qui pourrait être intéressant, c'est une analyse *a posteriori*. En reprenant les déchets de fabrication de la chaîne opératoire, de voir comment ils réanalyseraient éventuellement leurs données. »

Avec cette remarque, j'ai le sentiment immédiat que ma démarche rétrospective n'est pas vaine et qu'elle parvient à cristalliser la relation ethnographique que j'idéalisais jusque-là. L'entretien d'explicitation commençait ainsi de bons tons, notre interlocutrice en comprenait parfaitement les enjeux sous-jacents. Oui, il me fallait retourner ensemble dans les poubelles qui avaient été laissées sur le côté, ne sachant alors pas encore véritablement ce que j'allais y trouver. L'objectif est principalement d'y chercher ce qui fait que cette journée de travail a été vécue singulièrement. Dans quels interstices se loge cette singularité et quelles formes prend-elle ?

Afin d'étayer ma propre conception de ce concept et du parti-pris épistémologique que j'y associe, je consacre le premier chapitre de cette première partie à ce qui semble traverser de part en part l'entretien d'explicitation effectué avec Isabelle. Les mots de la jeune femme la font se décortiquer elle-même à la fois en fonction de son vécu et des éléments qui la particularisent en profondeur. Sans cette réflexivité, je ne pourrais pas réellement dire la singularité, tout du moins telle que je l'ai caractérisée dans l'introduction. Comment celle-ci permet-elle de faire le lien entre des situations de travail orchestrées par des règles qui s'appliquent au milieu de la recherche en archéologie programmée et tous ces ajustements que l'individu opère vis-à-vis des autres et de lui-même ? En d'autres termes, comment nous accommodons-nous continuellement et singulièrement du groupe dans lequel nous sommes amenés à travailler ?

Ce qu'Isabelle désigne comme un feuilletage d'elle-même, je fais le choix de le caractériser comme un assemblage de traits de singularité bien distincts. Leur synthèse n'est propre *in fine* qu'à dire ce que la jeune femme est, mais seulement à partir de ce qu'elle décrit d'elle-même, d'une part, et des éléments descriptifs que j'ai à ma portée, d'autre part. Pour ce faire, je procéderai en deux temps. Le premier est consacré à la retranscription intégrale de l'entretien d'explicitation, celui-ci n'ayant pas à être tronqué sur la seule crainte d'un potentiel inconfort pour le lecteur ou d'un surcoût pour l'impression. Il a été mené en suivant les situations les plus banales, les détails sans importance que j'ai relevés en visionnant cette journée. La trame de l'entretien suit donc le déroulement de celle-ci de façon chronologique. Je procéderai ensuite à une analyse détaillée de quatre des traits de singularité que la jeune femme met parti-

culièrement en avant lors de l'entretien: des formes d'impatience, d'hyperactivité, d'autodérision et quelques manies liées au nettoyage et au rangement. Pour chacun d'eux, je reviendrai sur les questionnements que j'ai posés dans les chapitres 1 et 2 concernant la vigilance attendue et transmise dans un collectif de travail ainsi que les valeurs circulant d'un fouilleur à l'autre au cours de la journée. Isabelle sera ainsi attendue bien plus que comme un travailleur parmi d'autres, une experte au milieu des débutants. Mon objectif est de relire certaines de mes analyses en ne proposant plus seulement de réduire la focale sur un individu. Ce troisième chapitre est en effet destiné à finaliser le cheminement de mon raisonnement en montrant qu'une journée de travail est avant tout une expérience singulière.

**

*

3.1 Entretien

[>?]: *Au début de cette première journée où je te filme, quand ma caméra s'allume, il est 8 h 30 environ. Olivier et Émile s'activent sur l'ouverture du niveau archéologique principal à la pelle mécanique. Tu fumes plusieurs cigarettes avant même que le travail, à proprement parler, ne soit lancé. Le rythme est alors assez particulier parce qu'il ne se passe pas grand-chose, du côté des fouilleurs en tout cas. Je te vois ne pas tenir en place. Tu piétines et tu ne fais pas grand-chose, hormis fumer précisément. Comment expliques-tu ton état d'esprit en ce tout début et de journée, et de campagne ?*

[>Isabelle] : Effectivement. Il y a deux choses et la première est inhérente à ma personnalité. Je n'aime pas l'idée d'être dans une situation où il y aurait des choses à faire et où je ne connaîtrais pas mon rôle : être dans l'attente. C'est d'autant plus difficile lorsqu'on sent qu'il y a une énergie électrique, tel que ça peut être le cas au début d'une fouille. Là, c'est l'ouverture à la pelle-teuse.

[>?]: *Énergie électrique, qu'est-ce que tu veux dire par là ?*

[>Isabelle] : Il y a une excitation à l'ouverture du site. Il y a le fait que l'on ne puisse pas trouver ses marques tout de suite. Il faut attendre, déjà pour des raisons de sécurité. Ça, c'est la première chose. Le fait de voir se mettre en place une dynamique, mais qui est trop lente pour moi d'une certaine façon, fait que, voilà, je trépigne ! Et la deuxième chose, c'est qu'à ce moment-là, dans mon souvenir, tu as deux personnes qui sont des acteurs majeurs sur la fouille : Émile et Jean-Marc, le pelleteur. On est dans cette attente, qui est de savoir à quel moment on intervient ou pas. Et en même temps, il ne faut pas trop se précipiter pour des raisons de sécurité parce que tu peux te prendre un coup de pelle-teuse. Il y a ce temps qui est défini aussi par Émile, qui regarde, qui observe de son côté et qui essaie à mon avis de se souvenir aussi, de reconnecter les choses par rapport à l'an passé. C'est une réouverture de surface déjà ouverte. Je pense qu'il y a les deux donc. Il y a ça, cette attente, et elle est chiantissime cette attente ! Qu'est-ce qu'on fait ? Quand est-ce que chacun prend ses marques ? Et je pense que la seule personne qui le sait clairement à ce moment-là, c'est Émile. Il a son projet dans sa tête et il ne le dit pas forcément. Et à quel moment est-ce qu'on descend dans le carré, dans la surface de fouille ? Là aussi, c'est lui qui donne ce tempo. Il y a donc cette attente qui peut expliquer une forme d'impatience chez moi, mais pas une im-

patience forcément négative, plutôt une impatience qui dit : “Allé, on y va !”. C’est visible, car il faut que ça commence.

[>?]: *Est-ce que c’est un trait de caractère qui t’est propre ? Est-ce que quotidiennement, tu es susceptible de t’impatier dans des situations similaires, au travail ou une fois rentrée chez toi ?*

[>Isabelle] : Dans le travail, oui. Mais dans la détente, j’aime ces temps d’observation qui font que je vais être aux antipodes de la fourmi qui gigote tout le temps et qu’on va voir au travail. Je peux être vraiment dans des temps de rien, mais parce que pour moi, c’est lié à autre chose. Et face à mon ordinateur, c’est calme aussi. Quand tu me demandes si c’est quelque chose qui me définit, oui. Je n’aime pas l’idée de voir des choses qui se font, des gens qui travaillent et d’être là à regarder. C’est un travers de personnalité. Voilà. Le fait d’être comme ça à regarder dans une action de travail me déplaît. Mais ça pourrait être la même chose dans une cuisine, si tu m’invites faire la cuisine chez toi ! C’est cette idée de voir quelqu’un faire et d’être là à regarder, ça me gêne. Ça peut être dans le travail, mais au-delà. Et c’est cette idée aussi de partage. On partage l’effort de faire un bon repas tout comme on partage l’effort d’ouvrir une fouille. Et ça précise le fait que j’ai cette tendance, dès que je vois quelque chose se faire, à proposer systématiquement mon aide, même si au final, personne ne me la demande ou qu’elle n’est pas forcément utile. Regarder m’est gênant.

[>?]: *Et comment l’expliques-tu ? L’éducation que tu as reçue a-t-elle eu un rôle ?*

[>Isabelle] : Ce n’est pas forcément comme ça que j’ai été élevé, mais j’ai vu ma mère suppléer à toutes les tâches à la maison, seule. Très, très tôt, j’ai donc toujours été derrière pour dire que je voulais aider, y compris vis-à-vis de mes sœurs qui ne faisaient rien — mais en même temps, c’était des enfants. J’aidais pour le ménage, etc. Et c’est marrant, c’est quelque chose qui a marqué mes parents. Effectivement, c’est une chose qui m’a marqué très jeune, de la voir elle, tout porter. Ça me gênait en fait. Alors, peut-être que c’est de la psychanalyse à deux balles ou peut-être que c’est lié à ça. Observer quelqu’un et qui plus est dans une action qui n’est pas forcément pénible, mais dont je bénéficie peut-être à un moment donné me gêne si je n’essaie pas d’y participer.

[>?]: *Un peu plus tard, tu t’en veux d’avoir oublié le prénom d’un des fouilleurs que tu appelles à deux reprises « Alan » alors qu’il s’agit en fait d’« Alain ». Et tu es particulièrement gênée, d’autant que Sarah et Gaëlle ne manquent pas d’en rire. Tu sembles accorder une certaine importance au fait*

de devoir se souvenir rapidement du prénom de gens sur une fouille. En quoi est-ce que c'est important pour toi ?

[>Isabelle] : Le temps de la fouille, le temps des cours à la fac ou des stages que je donne, ce sont des temps professionnels, mais qui sont très particuliers à notre milieu. On se retrouve sur des temps courts avec des moments intenses. Pendant une fouille, on passe 24 h/24 h avec les gens. Un séminaire c'est plus court et un stage aussi, même si c'est pas rien. Ça dure quand même trois jours, pareil 24 h/24 h. Tu partages à la fois du professionnel intense, des cours théoriques ou pratiques, du terrain, et en même temps des registres d'intimité qui font que tu vas au-delà d'une journée de travail classique. Tu manges avec les gens, tu peux éventuellement boire un verre avec eux le soir ; tu discutes ; tu te réveilles avec ton intimité du matin, ta bonne ou ta mauvaise humeur. On partage donc quelque chose qui fait que t'as des relations particulières qui se créent. Même si moi, professionnellement, j'en vois beaucoup des gens, des étudiants, à chaque fois, c'est sincère : les gens m'intéressent. Il n'y a donc rien de pire pour moi que de m'intéresser à quelqu'un et d'avoir le sentiment de lui faire affront en oubliant son prénom. Ça, c'est de manière générale.

Dans le cas présent, c'est peut-être un peu différent parce que c'est le début de la fouille. Peut-être que je me souvenais pas parce que c'est logique de pas se souvenir des prénoms de tout le monde le deuxième jour. Et puis, il y a quelque chose qui m'arrive souvent, c'est que j'ai une bonne mémoire des gens en situation, mais pas forcément des prénoms. Souvent d'ailleurs, les étudiants se souviennent bien de moi. Il m'arrive de rencontrer des gens que je n'ai pas vus depuis des années et qui se souviennent parfaitement de moi alors que pour certains, je les ai vus de manière fugace. Et d'autres fois, je me souviens de manière très précise des gens, mais le prénom souvent m'échappe. Et tu vois, ça me gêne ! Je ne voudrais pas que la personne pense que je l'ai consommé. Limite, ça serait pas bien grave. Dans un flou comme ça, j'aurais très bien pu avoir consommé une relation très agréable avec des gens en apprenant à les connaître, comme eux ont consommé cette relation si je puis dire, en ont profité dans un échange mutuel. Et c'est pas grave, mais pour moi ça me gêne. J'ai l'impression que c'est une forme d'impolitesse ou d'indélicatesse plutôt. Les personnes que je rencontre ne sont pas des personnes que j'anonymise alors que quand j'oublie leur prénom, j'ai l'impression que c'est ce que je fais.

[>?]: *Pourtant, après une campagne de fouille, tu peux ne plus jamais revoir ces gens-là...*

[>Isabelle] : Oui, mais c'est pas des numéros ! Quand t'es sur le terrain, surtout au début, surtout dans ces temps-là d'ouverture, t'es dans une forme de précipitation ou d'excitation. Après, quand on y va, ça y est ! Ça doit aller vite. Il faut se positionner. Et c'est horrible que d'avoir le sentiment d'être dans une équipe où les gens seraient des numéros. Je trouve ça horrible ! "Hé, toi !" Et d'autant plus quand les gens, eux, n'oublient pas ton prénom. Ça a un côté gênant, ce qui fait que pour des gens qui sont des vieilles croûtes, comme moi, comme Marie-Claire ou comme toi aussi, on a forcément un rôle un petit différent d'un jeune fouilleur qui vient d'arriver. Les gens vont t'identifier et retenir plus facilement ton prénom, tu vois.

[>?]: *Ce matin-là, tu as commencé à faire une insolation sur les coups de 9 h 30, et je te voyais particulièrement souffrir en déblayant. Ma question porte sur les aspects physiques du terrain. Il y a cent cinquante ans, en France, les phases de terrain en archéologie étaient un travail d'ouvriers confié à des hommes. Aujourd'hui, en France, ce rôle est accordé à toutes et tous. Qu'est-ce que ça implique selon toi ?*

[>Isabelle] : Oui, je me rappelle de ma migraine ! Et je suis entièrement d'accord avec toi. Il y a différents temps, qui en plus peuvent être relayés à une forme de hiérarchie intellectuelle, oui. Le temps d'ouverture de la fouille est un moment physique, particulièrement à Ormesson. Ce sont des grandes surfaces. C'est quasiment l'application du préventif avec les méthodes du programmé. Ça mélange les deux. Ormesson est un site exceptionnel et unique aussi pour ça. Il se stratifie sur des superficies très importantes. Maintenant, tu as la pelleuse et heureusement. Il faut quand même bien imaginer que ce qui est fouillé à Ormesson, c'est ce qui serait fouillé dans le cadre du préventif, mais avec d'autres méthodes, un rapport au temps beaucoup plus court. Il y a tout ça qui se retrouve sur ce site. Il y a aussi un rythme qui peut être très intense à Ormesson et qui est lié au parcours professionnel d'Émile. La fouille du Closeau, c'est pas anodin dans son parcours, un parcours qu'il réussit d'ailleurs avec brio.

Et donc il y a des moments qui peuvent être très physiques parce que plus tu as à ouvrir, même avec l'aide du pelleuse, plus tu as d'efforts physiques à fournir. Par contre, c'est pas tout le temps de la fouille. Il y a un temps physique, c'est vrai, notamment l'ouverture. Après, au contraire, la fouille devient un exercice physique, mais plus comme une forme de yoga. Tu es davantage dans un temps d'introspection, qui peut être calme, voire de solitude très appréciable sur certains carrés. Et ces temps d'ouverture et de fermeture qui encadrent sont aussi très appréciables parce que le reste de la fouille, surtout sur le niveau gravettien où la fouille est très minutieuse, un niveau très dense, très riche, tu peux vite être rouillé, avoir mal. Donc ce

sont des défouloirs. On a ces temps où l'on peut physiquement se défouler, se dépenser, se dérouiller. C'est quasiment une forme de préparation avant la vraie fouille. C'est pour ça que ce travail qui restait, et qui reste encore dans certains pays, alloué à des ouvriers de fouille, c'est une étape que l'on considère comme un temps important.

[>?]: *On parlait du rôle des ouvriers qui, aujourd'hui, en France n'est plus le fait d'une hiérarchie totalement dualiste comme ce qui semblait être le cas historiquement...*

[>Isabelle] : Je ne sais pas s'il n'y a plus du tout. C'est intéressant ce que tu dis parce que je ne suis pas sûre que ce ne soit pas le cas partout. Sur certains chantiers, tous les responsables de fouille ne s'investissent pas autant à toutes les étapes de la chaîne opératoire, y compris dans des étapes qui peuvent être ingrates et éprouvantes physiquement. Émile le fait. Et il le fait pour toutes les étapes sur le terrain.

[>?]: *C'est vrai qu'il ne quitte jamais le terrain.*

[>Isabelle] : Il ne quitte jamais le terrain : il reste du début à la fin. Ce sont ces étapes-là que certains pourraient considérer comme de la routine parce qu'elles ne nécessitent pas de compétences particulières. Ce sont aussi des moments qui sont importants. Il ne faut pas se louper. T'as un pelleteur. Et puis d'abord, la pelleteuse c'est dangereux. S'il y a un problème, si le pelleteur n'a pas de visibilité, on peut très vite se planter. Les yeux du pelleteur, ce sont les yeux d'Émile et éventuellement des autres fouilleurs à ce moment-là, pour ne pas qu'il entame le niveau archéologique. C'est donc quand même un moment extrêmement important où Émile est présent.

Je pense qu'il y a pour lui l'excitation toute particulière de rouvrir le terrain. Même si t'as pas la pelleteuse, il faut aller vite. Alors après, la vitesse... Pourquoi aller aussi vite ? On pourrait très bien aller à un rythme différent. Je pense que le rythme est défini par celui que veut le responsable. C'est lui qui donne le tempo. Donc oui, c'est un moment qui est pénible, parce que mine de rien, c'est physique. Tu passes souvent d'un travail de labo à un travail physique qui est brutal : pelleter rapidement avec des journées où il fait très chaud. Cette année-là, ça avait été très éprouvant, en pleine canicule. Et particulièrement à l'ouverture parce que t'es ramolli. Au bout de trois ou quatre jours, c'est déjà différent. T'es chauffé. C'est un peu comme un entraînement sportif.

[>?]: *Il est environ 10 h et tu parlais effectivement de cette chaleur à ce moment-là. Tu n'avais pas bu du tout depuis ton arrivée sur le terrain. Ma question est toute simple : est-ce que tu penses à toi au travail ?*

[>Isabelle] : Ah ! Très bonne question ! Non. C'est vrai. Quand je suis dans quelque chose qui me prend, je peux oublier, là en l'occurrence, de boire, mais également de manger. Je peux vraiment sauter des repas, surtout quand je rédige, typiquement. Si je travaille chez moi, je peux facilement sauter un repas, parce que je suis prise par quelque chose et que je ne lâche pas. Si je mange, je ne donnerai pas le temps que je devrais donner. Donc oui, ça, c'est vrai. Je suis capable des fois de manger complètement en décalé. Par exemple, quand je suis en période d'hyper, hyperactivité, je maigris. Il doit y avoir du stress ou, du moins, la concentration nécessitée est telle que je peux oublier de manger, sans problème.

[>?]: *Tout ça correspond en fait à des situations où tu te retrouves dans un processus intellectuel, en pleine rédaction. Concernant des tâches plus physiques comme en ce deuxième jour de campagne, est-ce que tu balises les moments où tu dois t'arrêter finalement ?*

[>Isabelle] : Non, c'est vrai, mais il y a aussi autre chose. Je ne me souviens plus trop comment ça se passait avec les autres, mais il y a toujours des gens qui, au moment de l'ouverture de la fouille, sont actifs. Et s'arrêter seul, c'est souvent moins évident que quand tout le monde le fait en même temps. Mais que tu t'arrêtes une minute, cinq minutes, etc., tu ne le sais pas : tu perds la notion du temps ! En grotte par exemple, c'est pire parce que t'es dans l'obscurité toute la journée. Sur la fouille, dans des actions qui ne sont pas forcément intellectuelles, tu peux donc très vite perdre la notion de temps. Est-ce que ça fait une ou deux heures ? Les gens ne s'arrêtent pas et ne se plaignent pas. Et je pense que ce qu'on peut dire pour moi est valable pour l'ensemble des fouilleurs, y compris pour Émile : tu t'oublies. Est-ce que tu t'oublies ou est-ce que tu t'autorises pas à dire : "Voilà, je suis fatiguée".

Et me concernant, je suis particulièrement soumise aux migraines ophtalmiques. J'en fais vraiment beaucoup. Il suffit que j'aie de la fatigue, une insolation comme ce jour-là ou une journée de trop et j'ai une migraine qui part très vite. C'est une banalité hors du commun, mais comme j'ai cette habitude, j'ai l'habitude aussi de gérer cette douleur. Alors, de fait, je vais pas m'arrêter. Je peux m'en plaindre, mais comme c'est quotidien, je m'arrête pas à chaque fois que j'ai ça. Quand je rentre le soir, je dois m'occuper de mes enfants. Si j'ai une migraine, je prends un cacheton. Je vais pas m'arrêter !

[>?]: *Au cours de la matinée, on t'entend dire à plusieurs reprises qu'il faut travailler proprement... Travailler proprement : d'où te vient ce souci ?*

[>Isabelle] : Ah oui ! C'est intéressant que je l'aie exprimé à ce moment-là, qui n'est pas le moment où l'on fouille, mais celui où l'on dégage. Il y a plusieurs choses. Par rapport aux outils, tu ne peux pas fouiller si tu ne fouilles pas proprement, ça, je le pense. Fouiller, c'est détruire au fur et à mesure, mais c'est détruire intelligemment, c'est-à-dire que tu vas pouvoir lire ce que tu détruis au fur et à mesure, pour t'arrêter, pour observer et relever. Tu peux pas le faire avec des outils dégoûtants, avec comme outil de base notamment le pinceau. Une erreur du fouilleur, souvent, c'est d'avoir des pincesaux extrêmement sales tout en continuant à balayer. Au final, ça ne fait qu'annuler les efforts qu'il fait sur son carré. Et ça, c'est quelque chose que l'on m'avait appris lors de ma première fouille et qui m'avait marqué. Le fait de nettoyer régulièrement ses outils, c'est pareil. Tu les nettoies à la fin parce que c'est ton outil de travail et qu'ils ne sont pas nominatifs. Dès lors, tu te dois, pour le collectif, de rendre des outils qui sont propres, exploitables pour les suivants et qui fassent que, toi-même quand tu fouilles, ça ait du sens.

Ce souci, c'est effectivement lié à ma formation en fouille à ^{***}, mon premier terrain en préhistoire. J'avais fait du médiéval avant, mais je crois me souvenir que ça vient plutôt de là. Et après, c'est comme pour la rédaction. Pour moi, il faut que les choses soient claires. Après, je pense que je suis plutôt quelqu'un qui aime aussi quand les choses sont propres. Oui. Et j'ai l'impression qu'on ne peut pas comprendre les choses quand c'est le bazar.

[>?]: *Et en règle générale aussi ? En dehors d'un sol de fouille ? Ta cuisine, par exemple ?*

[>Isabelle] : Ouais, c'est vrai que je dis ça alors qu'en même temps, ce temps de nettoyage est plus compliqué. Typiquement, quand je rédige, c'est un vrai bordel autour de moi. Là pour le coup, je ne le veux pas, l'ordre ! Quand je rédige sur quoi que ce soit, t'auras pas des piles rangées, mais t'en auras partout. Je ne sais pas travailler autrement ! Par contre, quand j'ai fini, j'ai quasiment des rituels propitiatoires, et qui tournent autour du nettoyage notamment. L'ébullition intellectuelle étant passée, je reviens à une forme de maîtrise. Parce qu'il y a quand même une forme de maîtrise dans ce bazar ! Je sais où sont les choses que je veux, mais après, il faut que je nettoie. Sur la fouille, c'est pareil, mais le nettoyage doit se faire bien plus souvent, car les phases de travail sont plus concentrées.

[>?]: *Et à plusieurs reprises, sur le ton de la plaisanterie, tu prends ensuite une voix de petite fille.*

[>Isabelle] : (sourit, acquiesçant)

[>?]: *C'est une réaction que tu as eu ici face à de petites erreurs que tu as pu faire à ce moment-là, toi, cette femme de tête ! Qu'est-ce que tu peux me dire de cette petite fille qui parle de temps en temps sur la fouille ?*

[>Isabelle] : Oui. C'est rigolo. Je pense que je peux jouer avec cette façon d'être face à d'autres situations, et pas nécessairement face à l'erreur. C'est très conscient quand je suis comme ça... (hésitations). Les gens trop sérieux m'angoissent, m'ennuient. Je ne sais pas comment l'expliquer. Et le travail fait qu'on est souvent dans des situations, des postures sérieuses. Ça peut être sur la fouille, mais ça peut être dans le cadre d'un cours, d'un colloque, d'un séminaire, de ce que tu veux. J'aime bien casser les codes et je crois profondément qu'on peut être quelqu'un de professionnel, compétent, sérieux, tout en ayant parfois des grains de folie. Il n'est pas utile d'être systématiquement dans un rôle.

Pour moi, on est souvent dans des jeux de rôles, qu'on le veuille ou non, y compris sur la fouille. Et on se retrouve dans des postures qui font que tu serais plus crédible avec une attitude strictement sérieuse, qui ne laisse pas de place à l'humour ou à des temps infantiles. Avec la voix de la petite fille, il n'y a pas de réelle volonté d'infantiliser les autres parce que finalement c'est moi que j'infantiliserais volontiers, mais il y a ça derrière : le fait que des situations trop sérieuses m'ennuient et me paraissent plus factices. Pour moi-même, pour adoucir ces temps-là, j'ai besoin d'y mettre un peu de légèreté. Je ne pense pas que ça pourrait m'arriver dans des situations déraisonnables, mais il y a des temps où, même si ce n'est pas attendu et que ça pourrait paraître déplacé, ça ne me gênerait pas de le faire. Ce n'est pas exclusivement la voix de la petite fille, ça peut être un truc complètement délirant, un pétage de câble par l'humour qui n'a pas lieu d'être...

[>?]: *Tu évoques aussi en riant ta petite taille quand tu travailles. Je m'interroge sur la part des complexes en situation de travail. On ne se connaît pas tous. On est tous là avec ce qu'on sait faire, ce qu'on sait pas faire et avec ce qu'on est aussi.*

[>Isabelle] : Alors, c'est pas un complexe. Je pense profondément que ça en est pas un. Ça relève d'une autre façon que j'ai d'être et aussi dans le travail, surtout si je suis avec des gens plus jeunes et moins expérimentés. Je suis quelqu'un qui pratique beaucoup l'autodérision et je pense que ça rebondit sur la question précédente. Je me méfie presque des gens trop sérieux. Et c'est parce que je m'en méfie que je ne voudrais pas moi-même tomber là-dedans. Il y a deux choses. Je pense aussi que créer du lien sur un terrain de fouille où nous n'avons pas les mêmes rôles et les mêmes statuts doit passer par une mise à niveau. Et cette mise à niveau passe par le fait que tu dois être

capable toi-même de rire de toi. À un moment, tu dois casser les jeux de rôle qui sont là de fait. Un jeune fouilleur, par exemple, ne connaissant pas les gens, ne se permettrait peut-être pas de détendre l'atmosphère par des mots à l'égard d'autres, peut-être pas à l'égard de lui-même s'il manque de confiance. Par contre, si toi, à qui l'on va quand même donner un rôle particulier, tu casses ça, c'est différent. Je sais que c'est une chose que je fais souvent, y compris dans les stages universitaires. C'est une façon pour moi de se détendre. Alors aucun complexe sur ma taille.

Voilà et de manière générale, casser des codes, des choses qu'on n'attend pas, parce que ce sont des moments importants, la fouille, l'ouverture, la fatigue, des gens qui ne se connaissent pas. Ce sont les débuts et on apprend à se connaître. On sait très bien, pour moi en tout cas, qu'une fouille réussie repose en grande partie sur la capacité à créer du lien social. Que ce lien soit juste un contrat tacite accepté parce que les gens ont un but commun, ou que les choses vont plus loin parce que vraiment, les gens nouent par ailleurs quelque chose de plus fort, tout passe par la capacité à ce que ce lien se mette en place. Et donc plus les gens sont à l'aise, moins ils se sentent brimés, contraints dans leur façon d'être ou de parler par une pseudo-hiérarchie — même si une certaine hiérarchie est réelle — ou une pseudo barrière sociologique. Toi tu as 35 ou 50 ans et moi j'en ai que 18 ou 20. Ou toi t'es universitaire, t'es ceci, t'es le directeur, ou l'étudiant, etc. On facilite la réussite de la fouille avec ces petits détails, de la fouille et de n'importe quel projet. Je crois profondément à la pédagogie par la bienveillance et la douceur.

[>?]: *Ça rejoint en partie ce que tu as dit précédemment, car un peu après 11 h 30, tu répètes les choses à voix haute, d'abord à toi-même et aussi vis-à-vis des autres : « Or-me-sson 20-14. Sec-tion 2. Lo-cus 1. D—28 ». Peut-être que c'est une question de pédagogie qui s'amorce là, une façon de dire aux autres quoi faire.*

[>Isabelle] : C'est de la pédagogie volontaire et c'est une façon de dire que tout le monde est à équité. C'est quelque chose que je fais avec mes enfants, non pas que je considère les fouilleurs comme mes enfants, ce n'est pas ça. L'idée de transmettre quelque chose passe selon moi bien mieux quand tu désacralises la personne qui te transmet, notamment quand la personne qui te transmet te montre qu'elle est faillible. Je ne suis pas détenteur d'un savoir que je dois imposer. Alors, par exemple, lire ce que je note sur mes étiquettes de relevé, ça peut sembler être une manière détournée de le faire, adroite pas adroite. Je fais en sorte que ça rentre, ou du moins je l'espère ! C'est une façon de dire aux autres de faire attention. Et puis même pour moi, on a besoin de se remémorer. Il y a aussi l'idée que l'on doit montrer que l'on se

l'applique à soi et que ça ne doit pas être pris comme une injonction du type : "Tu fais comme ça parce que tu sais pas faire !"

Ça, ça arrive quelques fois sur des fouilles. On a de tout quand on ne se connaît pas encore. T'as des gens qui vont être très susceptibles et on sait très bien que ces moments-là de fouille cristallisent très vite des tensions. Moi ça m'est arrivé, comme par exemple donner un conseil bienveillant et entendre la personne dire qu'elle sait : « Oui, mais je sais ! » Quand la personne dit ça, elle sait sans doute, mais le fait qu'elle l'exprime comme ça, et pour x raisons personnelles — à cause de la fatigue sur la journée ou du vécu personnel — ça fait qu'elle s'est sentie mise en porte-à-faux. Et une façon d'éviter que quelqu'un se sente mal à l'aise et cache éventuellement des erreurs ou le fait tout simplement de ne pas savoir, c'est qu'il faut à chaque fois rappeler qu'on est tous faillibles. Moi aussi j'ai besoin de me souvenir.

[>?]: *Et tu y crois exclusivement au travail à ce principe ?*

[>Isabelle] : Je le crois dans toute situation, de manière générale, mais dans le milieu de la recherche en particulier parce que c'est quasiment quelque chose qui tend à être... comment dire (hésitations). Je ne crois pas à la perfection. Le fait d'être faillible est non seulement humain, mais nécessaire. Ça passe par ces petites étapes-là, mais dans la vie de manière quotidienne, on ne sait pas tout. Ça, c'est une chose que j'essaie vraiment d'apprendre à ma fille qui, des fois, se braque quand on lui explique qu'heureusement qu'elle ne sait pas tout, et que, pour arriver à quelque chose de beau, il faut louper des marches. En général, personne sur Terre n'arrive à quelque chose dont il est fier du premier coup. Et c'est ça souvent qui fait que c'est beau.

[>?]: *"Niet", c'est un mot russe qui apparaît à un moment précis, comme ça, flottant un moment et disparaissant presque aussitôt.*

[>Isabelle] : J'adore la langue russe.

[>?]: *Et la Russie s'invite sur cette journée d'ouverture.*

[>Isabelle] : La Russie dans mon parcours professionnel, c'est là où j'ai fait mon premier postdoctorat. Et c'est un pays, une culture que j'adore, très différente de la culture française, de la culture latine. C'est très cliché de dire ça, mais la langue est différente et difficile. J'ai su me débrouiller en prenant des cours. J'avais une excellente prof et j'avais atteint un bon niveau. Là-bas, j'ai voyagé toute seule et je me suis obligée à parler russe, très mal, avec des phrases extrêmement simples. Il y avait cette idée que j'arrivais seule, mais que je faisais cet effort plaisant de parler cette langue. C'est une langue que j'aime beaucoup et que je suis frustrée de ne plus parler. J'ai aussi des amitiés

humaines très belles, très fortes, en Russie. Ça a été une découverte pour moi, que de se trouver à des milliers de kilomètres, se voir extrêmement peu et avec l'idée pourtant que tu as été marqué par une rencontre avec des gens et que ces gens-là ont été marqués par toi aussi. Ça, c'est un truc qui participe, pas pour moi, mais de manière générale, à redonner de l'espoir en l'être humain. Y a pas la langue et ça n'empêchait finalement pas de passer des soirées à communiquer, certes d'une certaine façon, parfois étrange, mais en se comprenant, en partageant sur des sujets quasi philosophiques. Il y avait pourtant plein de barrières de langue. Et puis, il y a l'histoire de la Russie qui m'a toujours intéressée, notamment son histoire révolutionnaire, sa littérature, sa culture, etc. Voilà.

[>?]: *Ça a un lien avec la question suivante, puisqu'un peu plus tard, en riant, tu utilises quelques fois le terme de camarade. Je te sais femme de gauche, gauche. Et cette Russie, son histoire révolutionnaire : y a-t-il quelque chose qui serait d'ordre politique et dans lequel tu te retrouverais ?*

[>Isabelle] : Alors pas maintenant, pas dans tout, mais oui. Ouais, « camarade », c'est un terme que j'aime bien. Dans mon souvenir, en russe, c'est "tovarishch". J'aime bien, parce que là aussi je trouve que c'est un terme que les gens peuvent prendre comme ils le souhaitent, et c'est intéressant toi-même que tu l'aies lu sous son sens politique, parce que je pense que des gens et notamment des jeunes fouilleurs le feraient pas forcément comme ça.

Et puisque tu poses la question, oui, je suis aussi quelqu'un d'impliqué syndicalement, pour la CGT. C'est aussi un terme commun dans le syndicalisme de se parler comme ça. Et puis j'aime bien ce terme parce qu'il peut être pris différemment avec l'idée de faire en sorte que les gens se sentent à l'aise. Il n'y a pas un détenteur du savoir. Il y en a, mais ça ne serait certainement pas moi sur la fouille. Tu pourrais mettre dans cette catégorie le fouilleur, les spécialistes, les anciens fouilleurs, même s'ils ne sont pas officiellement considérés comme des spécialistes. Ce mot me fait rire d'ailleurs ! Et puis des jeunes gens des fois pour qui c'est la première fouille peuvent être détenteurs d'un certain savoir. Ça revient à cette idée de créer du lien social, car pour moi ça passe par le fait que les gens dépassent certaines barrières virtuelles. On sait très bien que l'une des premières barrières, elle peut être sociologique : les études que tu as faites, ta façon de parler, ta façon de t'exprimer, le savoir que tu détiens, la façon dont tu te positionnes.

Pour moi, tout ça est très important justement pour pas qu'il y ait d'inhibitions et que les gens se censurent dans ce moment-clef où ils apprennent à se connaître. Il y a quand même une transmission du savoir qui

doit passer, mais ça se fera d'autant mieux s'il y a un lien de confiance qui se créé. Et pour moi, c'est une confiance qui passe par ces petites phrases, comme celles que je peux dire et que je n'intellectualise pas forcément quand je les dis. Là maintenant, j'analyse, en disant que la transmission passe par la création d'une forme de proximité. Et ouais, je pense qu'il y a de ça ! Et ça passe par le mot "camarade" qui, chez des jeunes gens a-politisés, pourraient être pris dans un sens peut-être plus enfantin, plus fraternel, amical, égalitaire.

[>?]: *Tout ceci a un lien avec la suite. Il est midi maintenant et tu félicites, tu encourages. À un moment donné, tu parles même de pédagogie positive. Pourquoi en parler sur le terrain ? Et hors terrain, est-ce que c'est une pédagogie dans la vie de tous les jours ?*

[>Isabelle] : Pour moi, si on veut que quelqu'un apprenne – quel que soit son âge ou d'où il vienne – il faut qu'il y ait du plaisir à ça. Le plaisir peut venir de l'objet même de l'apprentissage, l'objet que tu essaies de transmettre. Et il peut venir indirectement du plaisir, soit d'apprendre, ce qui serait l'idéal, soit de se dire : "Bon bah voilà. Je suis là pour remplir une fonction, un rôle, mais dans quelle mesure est-ce que ça peut être valorisant ?" En faisant une expérience *in vivo*, on pourrait le démontrer. Si tu prends un collectif — pour moi le collectif commence à deux (rires) — et que tu transmets la même information par la froideur, par la brimade ou en alternant brimade et gentillesse, tu n'obtiendras jamais la même chose que si tu es d'abord dans la valorisation permanente, y compris dans l'échec. D'abord, les gens seront plus enclins à comprendre ce qui n'a pas marché et ils seront donc plus enclins à l'accepter, à comprendre. Et si tu acceptes, tu rectifies et donc tu affines les mécanismes qui permettront de passer cette étape qui ira vers : "J'ai réussi". Et puis, pour bien faire, il faut comprendre. Le fait de donner à quelqu'un une tâche répétitive sans qu'il en comprenne le sens, pour moi, ce n'est qu'un signe d'échec.

[>?]: *En archéologie aussi ?*

[>Isabelle] : En archéologie aussi. Même dans une tâche qui semble relativement ingrate, on devrait pouvoir, par le rire avec son camarade, son collègue, trouver du plaisir, même dans une tâche qui serait de faire la vaisselle ou de tamiser pendant des heures du sédiment. La tâche, de fait, est rébarbative. Tu ne vas pas devenir Einstein en pratiquant ça, mais si tu comprends pourquoi tu tamises, quel est l'intérêt de cette étape-là, pourquoi elle est importante, alors OK. Et tu t'autorises aussi, par le caractère un peu ludique, à y mettre un peu de légèreté. C'est pas parce que tu ne parles pas pendant les heures où tu tamises que tu en seras systématiquement plus sérieux. Il faut

être concentré, c'est évident, et en même temps, on peut s'autoriser un peu de légèreté. Là je mélange deux choses, le côté ludique de la pédagogie et le côté bienveillant. Il faut que ça fonctionne et ça passe en tous les cas par la prise de conscience. Et puis, c'est des moments particuliers une fouille. C'est une alchimie pendant laquelle on sait très bien que les gens sont vite fatigués. Et quand tu es fatigué, tu n'es pas dans un état classique, normal, serein. Ta lucidité peut en être altérée. Si tu favorises la transmission du savoir par la douceur, l'objectif sera atteint. Tu y arriveras, et en plus, tu minimises les risques de crispation, d'une part, d'un individu et, d'autre part, de conflits collectifs. Tout ça, c'est lié. Et l'idée d'une fouille, c'est pas seulement celle d'un collectif qui œuvre avec des rôles qui peuvent bouger. C'est aussi un mécanisme où il faut que chacun se trouve à sa place. Quand tu mets un binôme sur une fouille, il vaut mieux que les deux individus s'entendent, qu'ils se complètent dans leurs qualités, tempérament, etc. Donc ça, je trouve que c'est important ouais.

Et puis, c'est un travail, certes qui ne peut pas se faire à chaque instant, mais presque, quotidiennement disons. Ça va même jusqu'au soir quand on rentre et que certains fouilleurs ont cuisiné, après une journée fatigante, que ce soit à la fouille ou au tamisage. Il faut avoir le respect de dire merci. Ce qu'on mange peut sembler ne pas être bon par exemple, mais il faut avoir la délicatesse d'apprécier. Pour moi, ça va jusque-là. Alors, on pourrait y voir un objectif intéressé, j'assume. Il faut se donner des objectifs pour que ça marche, et donc oui : il y aurait une bienveillance intéressée. Et je pense que ça va au-delà de ça avec, vraiment, l'idée que toute personne a le droit au respect. L'autoritarisme et la brutalité, pour moi, sont la quintessence d'un manque de respect.

[>?]: *Je fais référence maintenant à une farce que tu adresses un peu plus tard à Olivier, un instant qui me semble cristalliser un certain nombre de choses. Il se moquait de quelqu'un et tu t'es aussitôt moqué de lui à ton tour, gentiment : "C'est toi qui dis ça ! T'as un gros trou à ton pantalon hé !". Il est vrai que sur un chantier, c'est le cas pour celui-ci, l'humour n'est pas absent. C'est un travail où l'on rit beaucoup et je voulais t'entendre là-dessus. Quel rire, quel humour et, surtout, pour quoi faire, si tant est que ça serve à quelque chose ?*

[>Isabelle] : On en revient à l'idée que ça sert à désacraliser des temps. On est dans un temps qui est sérieux, mais qui peut être répétitif, fatigant, qui n'est pas toujours intéressant malgré tout. S'autoriser le rire, c'est s'autoriser à décharger une sorte de fatigue, d'adrénaline, de tension. T'as mal à la tête ou un tel s'énerve. Le rire passe donc par mon autodérision. Et alors là, pour le coup, je peux abuser et me permettre de me moquer de certaines per-

sonnes alors qu'un fouilleur, lui, ne pourra pas. Cette transgression éventuelle — même si là, dans ce cas, c'était bienveillant de la part d'Olivier et de moi — ça pourrait être dans l'absolu une façon de mettre tout le monde à équité. Tu t'autorises ça, autorisons-nous le contraire.

Ça revient à un principe auquel je crois dans le travail, sur la fouille ou n'importe où. Je ne dis pas que je le fais, ce sont des principes. Il faudrait demander aux gens avec qui je bosse, mais je crois au principe de réciprocité, au travail comme ailleurs. On est dans une société hiérarchisée, certes. On a des rôles, effectivement, des rôles qui induisent des actions, des objectifs, des tâches. Pour autant, rien n'est dû et ce qu'on attend de quelqu'un, l'autre doit pouvoir l'attendre de nous. Et cette première chose pour moi, c'est le respect. Si je m'autorise à me moquer de toi, je dois accepter que tu te moques de moi. Si tu me parles mal, je prends le droit de te parler mal. Et si je te parle mal, tu as le droit de me répondre de la sorte. Et ça, c'est un principe que je fais mettre en place auprès de mes étudiants quand je les forme. Après, moi, dans ma pédagogie, dans ma façon d'être, je suis chercheuse au CNRS, je suis là pour veiller à ce que tout se passe bien à ce moment-là. Je m'autorise à rompre les codes, mais ça n'autorise pas les autres à prendre une posture que je ne me permettrais pas de prendre à leur égard. Il y a des réaffirmations dans ce principe de réciprocité.

[>?]: *C'est aussi susceptible de créer des tensions, non ?*

[>Isabelle] : Ah oui, c'est aussi une chose que l'on observe pendant la fouille. Et là, je pourrai changer d'attitude, mais toujours avec la même philosophie je pense. Je pourrais prendre un ton très sérieux, voire très dur, dès lors que j'ai le sentiment que... (hésitations) Le travail, c'est du collectif et il y a le souci de maintenir une cohésion. Des gens peuvent arriver précisément parce qu'eux-mêmes sont plus anciens que d'autres et, d'autorité, se permettront de dire très fort : "T'as mal fait !". Ou ils diront, pour que le directeur de la fouille l'entende : "Oh quelle connerie !" ou "Ça va pas". Vouloir, à un moment donné établir sans s'en rendre compte ou créer artificiellement des tensions qui pourraient fragiliser le collectif, là pour le coup, je reviens et je m'impose avec ce statut de chef. Si tu prends la position de celui qui sait tout pour éventuellement brimer un camarade qui a peut-être fait une erreur, mineure par ailleurs, alors dans ce cas-là, je reprends mon rôle. Il est artificiel, mais de fait, je suis plus âgée. Je suis chercheuse et là je vais le prendre.

[>?]: *Selon toi, ce n'est donc pas que ces rôles n'existent pas, c'est qu'il faudrait plutôt les gommer le temps de la fouille pour maintenir un collectif, le faire tenir ?*

[>Isabelle] : Alors, est-ce qu'il faut les gommer ? Ils sont là. De fait ils sont là et ils sont nécessaires. Une fouille ne peut pas fonctionner si elle n'a pas un ou des directeurs de fouille. Elle ne peut pas fonctionner si t'as pas des gens qui surveillent des secteurs ; si elle n'a pas d'anciens fouilleurs qui transmettent à d'autres ; si elle n'a pas un nouveau fouilleur qui lui-même est un ouvrier fondamental dans le processus et qui lui-même sera un ancien fouilleur l'année d'après. Quand il reviendra, il transmettra un savoir. Il y a donc des rôles de fait et qui, effectivement, ne peuvent pas être niés. Ils sont là.

C'est simplement qu'il y a des temps clefs vis-à-vis de cette idée de pédagogie, notamment au début. Quand tu prétends transmettre à quelqu'un, tu reconnais l'existence d'un rôle, mais si tu veux que la personne apprenne, il faut qu'elle se sente dans une situation où elle sent qu'il y a une bienveillance. Quand on surjoue de sa position parce qu'on est un fouilleur depuis plusieurs années ou qu'on n'a besoin de corriger une erreur d'un fouilleur pour affirmer une forme de pouvoir, pour moi, on n'y est pas. Ou alors, la seule personne qui pourrait le faire, ce serait le directeur de la fouille.

[>?]: *D'autant que toi, sur ce site, tu es particulièrement impliquée dans ce rôle qui consiste à transmettre. Et puis, ce jour-là précisément, tu étais particulièrement sollicitée par les autres fouilleurs et un peu toute la journée.*

[>Isabelle] : L'hypersollicitation, elle est logique dans ce cas-là, dès lors que tu dis aux gens, qu'il n'y a pas de limites, qu'ils peuvent demander. Après c'est intense pour nous, à part Émile qui a des connaissances incroyables, parfaites, au millimètre près de la fouille, même quand tout est remblayé. Je suis quasiment sûr qu'il a un GPS dans la tête ! (rires) Il sait exactement le nombre de sondages qu'il y a sur le site, c'est impressionnant ! À part lui, on est donc tous dans cette phase d'ouverture, un peu perdus malgré tout. Tout le monde a besoin de trouver ses marques, de se rassurer en se souvenant : "Ah oui, c'est vrai c'est là". C'est normal, une lenteur et puis après une agitation et forcément les jeunes gens sont, de fait, plus perdus. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un à qui ils puissent poser les questions, observer, si tant est que tu saches ce qu'il faut faire à ce moment-là, ce qui n'est pas forcément mon cas ici. Ça suppose une hypersollicitation à laquelle il faut essayer de répondre. Et les jours passants, tu dois amener à une forme d'autonomie de la personne pour qu'elle soit heureuse et pour qu'elle puisse dire : « Je suis capable de gérer ça tout seul, du début à la fin, parce que j'ai compris. Et si j'ai pas compris, OK, je vais pas avoir peur de demander ».

[>?]: *Il est 13 h et avant le repas, tu prends le temps d'appeler une amie endeuillée. Tu es sortie de l'espace de travail et de celui du repas. Tu as alors consacré une heure à cet appel, une heure à l'amitié sur un temps de travail.*

Et ça fait échos à une conversation que l'on avait eue, au fait qu'en archéologie, tout est un peu archéologique. Et des événements qui n'ont rien d'archéologique, ou du moins qui sont issus de la sphère privée, peuvent être évacués et ont du mal à trouver une place dans un espace-temps très professionnalisé. Pourtant la vie privée, tu me le disais, c'est aussi un peu la vie professionnelle.

[>Isabelle]: Complicé comme question, parce que j'ai aussi beaucoup d'amis en dehors du milieu et qui ne connaissent pas forcément les gens en archéo. J'ai tendance à dissocier parce que comme tu le dis, on est un milieu très égocentré. Ça peut être très vite exclu et je n'ai pas de plaisir à voir les gens que j'aime s'exclure sans le vouloir parce que les rencontres ne sont pas possibles, les univers trop différents. De manière générale, l'amitié n'est pas systématique. Elle est là dans l'archéologie, avec des amis que je peux avoir, qui sont des collègues, mais aussi des amis archéologues. Après, même dans ces relations professionnelles — ça fait cliché de dire ça, mais je le pense profondément —, l'amitié est prioritaire sur tout. Comme mes amis c'est ma vie personnelle, ma vie personnelle, ma famille et mes amis, passent avant le métier. S'il le fallait — et je jure que c'est vrai —, je pourrais planter l'archéologie sans douleur, sans souffrance. Je pourrais le faire si demain je me rendais compte d'une incompatibilité du métier, de l'évolution de la recherche, de la course à l'excellence, de la pression, etc., avec mon épanouissement personnel, qui passe aussi par ce que je peux recevoir et donner aux gens qui sont dans ma sphère personnelle. Et là, je ne me poserai pas de questions. Je crois qu'on peut avoir plusieurs vies en fait.

Je ne dis pas que ça serait simple, mais je pense, pour l'avoir déjà envisagé — tout en réfléchissant à ce caractère vampirisant que peut avoir le métier malgré tout —, que je pourrais tourner la page, parce que je l'ai été archéologue ! Je le suis, je l'ai été. Pour moi, le fait de l'être et de l'avoir été, je crois vraiment que dans ma construction, ça me permettrait de tourner la page. Voilà. Être archéologue, c'est quelque chose d'extraordinaire, mais c'est pas la finalité. D'où le fait que je puisse mal comprendre quand, dans le milieu, on est dans des rapports ambigus et que, d'un coup, ce soit le boulot qui passe avant. Que ce soit ça qui me soit renvoyé en priorité, c'est sans doute parce que les rôles ne sont pas clairs. Moi-même, dans un cadre de travail, si je suis chef de projet de quelque chose, je vais avoir des attentes professionnelles, y compris dans une relation d'amitié, mais si des éléments perturbent l'évolution du projet, ce qui m'importera d'abord, c'est sauvegarder la partie humaine avant la partie professionnelle. Je travaille avec des collègues et on arrive à des projets, à produire des choses. Et ça ne se base pas uniquement sur un engagement affectif. Ça part dans l'idée qu'on sait gérer nos actions, nos tâches. On avance ! Il y a ça, ça et ça à faire. Donc on sait faire la part des

choses, mais s'il y a un élément de crispation, j'avoue que je ne comprendrai jamais que le professionnel passe avant. Ça serait mon élément d'incompréhension. C'est parfaitement discutable, je l'entends.

[>?]: *Pendant le repas, tu évoqueras tes déplacements à l'étranger et également la rentrée de tes enfants. Tu avais alors un congrès en Espagne prévu pour début septembre. On retrouve ici la façon dont le travail peut impacter ta vie privée et la façon dont toi tu gères ça. Être une femme dans la recherche, être mère, est-ce que ça change quelque chose ?*

[>Isabelle] : Oui. Y a pour moi l'avant-être mère et l'après-être mère. Le privé n'est pas géré de la même façon parce qu'avant d'être mère, tu es uniquement face à un individu, un conjoint, qui consent à la particularité de ton métier. Un enfant ne choisit pas lui. Donc déjà, il y a deux temps différents je pense pour moi, mais qui sont aussi symptomatiques du fait d'être une femme dans le milieu de l'archéologie et de la recherche. Je pense que beaucoup de femmes pourraient se reconnaître dans ça. On s'autorise plus difficilement des formes d'égoïsme. Après ça veut pas dire que tu ne les as pas, si tant est qu'on puisse toujours appeler ça de l'égoïsme. Elles sont de toute façon plus difficiles à mettre en œuvre avec les enfants. Ça impacte oui, qu'on le veuille ou non, ça impacte quotidiennement sur la journée.

Donc on a un métier qui, à mon avis — et j'attends qu'on me donne le secret du contraire si ça existe —, est difficilement réalisable sur un temps normal, au sens positif, d'heures de travail. Mais ça, ça va de pair avec l'évolution de la recherche. On surinvestit les chercheurs, et je parle là en tant que chercheuse. Je suis archéologue chercheuse en fait, sans compter les autres casquettes pour lesquelles on n'est pas formé. Elles se rajoutent comme les strates d'un millefeuille et font que, si tu rajoutes à ça les différentes casquettes que tu as dans ta vie, comme celle de parents, ça devient difficile. Et ça te donne aussi le sentiment que tes journées se réduisent à une peau de chagrin. Donc ça impacte, oui !

Si ça m'a impacté personnellement, je dirais oui, mais indirectement. Que dans ma vie de famille, je ne sois pas présente tout le temps, oui, même si depuis que je suis mère j'ai réduit mes déplacements, mes phases de terrain. Jusqu'à la naissance de mon deuxième enfant, j'avais calculé que j'avais quand même près de trois mois d'absence par an. Je compte tout : fouille, colloque, études de matériel, déplacements. Après la naissance du deuxième, je suis passée à deux mois. C'est mon mari et les grands-parents des deux côtés qui viennent nous aider. Au final, on a des heures de travail très contraintes. Il a un métier très chronophage, mais dès qu'il peut, dans des petits moments quotidiens, ça va être lui, c'est clair. Et objectivement, même si des

fois ça le met dans la merde, il essaie de faire passer ça en priorité. Et si c'est des temps longs, ce sera plus les grands-parents. Donc ça l'impacte lui aussi, déjà par cette absence, mais aussi en négatif.

L'idée derrière, c'est aussi d'expliquer aux enfants que pour être des parents épanouis, il faut que nous soyons chacun des êtres, hommes ou femmes épanoui(e)s, que cet épanouissement, par chance, il passe par le fait que nous fassions tous les deux des métiers que nous aimons. Et comme on arrive à faire des choses que nous aimons, ça s'en ressent sur ce possible bonheur familial. Malgré tout, faut pas se leurrer, ça impacte aussi parce que c'est chronophage. Là où je pense que ça a impacté plus les enfants, c'est que pour gérer ma vie de famille, je me fais une obligation de les récupérer tous les soirs pas trop tard. J'arrive tôt au labo, mais je pars tôt et donc souvent je compense, mais très souvent, trop souvent on va dire, je le fais le soir, sur mon temps personnel, sur le temps que je pourrais passer avec mon conjoint. Là où ça a une répercussion directe sur les enfants, c'est que je suis plus fatiguée, forcément. Je pense que cette situation, elle est vraiment très propre aux parents. Je pense que ça serait une très grande hypocrisie sociale que de dire qu'elle impacte pas plus les mères, surtout dans l'âge où les enfants sont jeunes. À un moment donné, quand ça impacte trop, je pense que j'ai toujours une sonnette d'alarme qui me rappelle que là ça fait trop. Ou bien après des phases de trop, je retravaille pour qu'il y ait une phase de plein, dans l'autre sens. Mais c'est pas parfait, c'est évident ! Il faut trouver l'équilibre... On peut faire ce métier avec un rythme sain et quotidien, sur le long terme. Je reconnais tout à fait que je n'y arrive que par phase.

Si je prends moins de vacances avec ma famille, par contre, j'essaie de déculpabiliser. Faut dire la vérité, en disant : "Je ne peux pas prendre de vacances avec eux, mais pendant ce temps-là, ils sont choyés par les grands parents. Mon absence ou celle du papa seront suppléées par des personnes qui sont pas étrangères". On les met pas à la garderie. Et puis, en plus, ce sont des moments forts de transmission générationnelle. Moi, j'ai pas de mémoire de grands-parents comme celles que peuvent avoir mes enfants, et je suis fascinée de cette transmission de tout ce qui passe des grands-parents à l'enfant. Après, dans une partie des temps que je donne et qui sont pris par les grands-parents pour nous aider, si je pouvais en reprendre un peu, je serais la première contente. Ça nous arrange aussi dans la famille d'avoir cette possibilité d'avoir des grands-parents présents et qui le font bien, qui le font avec plaisir.

[>?]: *Il y avait eu ce tas d'ossements que tu avais trouvé dans un sac plastique dans le bois adjacent et il est environ 14 h quand tu annonces cette trouvaille*

étonnante aux autres avec beaucoup d'enthousiasme. Est-ce que tu t'en souviens ?

[>Isabelle] : Ah oui ! Avec une fouilleuse justement. Une fille un peu déjantée¹⁷² (rires).

[>?]: *Ce que j'ai relevé de cet épisode, c'est son caractère excitant. On était proche d'une enquête. Tu recherchais des indices par rapport à ces ossements. Et puis tout le monde n'a pas été emballé...*

[>Isabelle] : Personne à par toi. Et si tu veux, je ne comprends pas ! C'est la réaction collective, majoritaire, qui m'a surprise. Je ne comprends pas ! Je comprendrais pas que tu ne t'émerveilles pas devant certaines choses. Pour moi, c'est tragique que les gens se soient censurés ou soit n'en aient tout simplement rien eu à faire. Ça revient à l'idée que... (hésitations) Je sais pas, la vie est faite de grains de folie. Ça ne doit pas être factice ! Là, y a un côté incroyable ! La curiosité ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Mais personne n'a transgressé quoi que ce soit pour le savoir. Ce qui m'a surpris à ce moment-là, c'est que les gens se soient interdit quelque chose parce que c'était sur le temps de la fouille. Il y avait la transgression de rompre un temps de travail pour faire autre chose. Bon, je peux comprendre, mais là on est en dehors de ce temps. On y est restée très longtemps, le soir, après la journée de travail, et personne n'est venu. Alors, est-ce que c'est l'usure ou la fatigue ? Si tu veux, c'est ça que je ne comprends pas. Je me rappelle que les gens étaient déjà très fatigués, mais j'ai vraiment l'impression qu'à l'âge adulte, on perd quelque chose en fait. Et ça me rend triste de voir des adultes, alors que c'est peut-être pas ça, qui n'ont pas su se saisir d'une chose aussi commune pour remettre un petit grain de folie dans leur journée.

[>?]: *Comment décrirais-tu l'évènement en une phrase ?*

[>Isabelle] : Excitant.

[>?]: *Et la chose en elle-même ?*

[>Isabelle] : On avait des restes d'une boucherie dont la finalité reste énigmatique ! Comment tu peux dire à des gens qu'on a trouvé des os sans que personne ne se dise simplement : "Mais tiens, qu'est-ce que c'est ?" Trouver des os, c'est pas banal ! Dans des sacs plastiques, isolés à différents endroits, des restes d'animaux ou d'humains après tout, ça peut pas laisser indifférent. Dans un endroit comme ça et vu comment c'était, on aurait presque pu penser que c'était scénarisé. Que ça ait fait peur à des gens, je peux l'entendre,

¹⁷² Le regard d'Isabelle est complice. Elle fait allusion à une expérience que nous avons partagée toutes les deux.

mais que ça n'ait pas éveillé la curiosité, c'est ça qui me questionne. Nous, on a tout de suite scénarisé, souviens-toi. Il y avait un sac là, puis un autre, puis un à un endroit. Rien que cet éclatement spatial qui supposait un cheminement particulier nous interrogeait !

[>?]: *Et toi, dans la vie de tous les jours, est-ce que tu es autant poussée par cette curiosité aventureuse ?*

[>Isabelle] : J'ai voulu être criminologue pendant longtemps. Et d'ailleurs, j'ai vécu dans une rue qui portait le nom d'un criminologue fameux. Je l'ai su quand j'ai quitté la rue. J'y ai vécu quand j'étais enfant, jusqu'à ma majorité. C'est incroyable ! C'est un métier qui pourrait me plaire encore maintenant, mais ça ne relève pas de la même chose que l'archéologie. Si on évacue le caractère tragique et sordide, il y a quand même des mécanismes intellectuels communs à observer, analyser et déduire. Et il y a le fait de découvrir...

On me proposerait de faire de nuit un truc qui est complètement interdit, ça m'exciterait. Alors, avec l'âge, faut pas se leurrer... Tu me dirais : "ça risque de faire sonner une alarme", peut-être que là, ma conscience à l'âge adulte me dirait : "Oh ! J'ose pas !" Tout ce qui peut appeler à une forme de transgression, j'avoue que ça m'excite, mais de manière gamine. Je peux raisonner comme une adulte, mais j'ai un côté très enfant. C'est plutôt : "Ouais c'est génial, faut le faire !"

[>?]: *À 14 h 35, tout comme vers 10 h, tu vois des gens qui n'en aident pas d'autres. Ça t'a tout simplement énervé. Tu t'es alors montrée insistante sur le fait qu'il fallait s'entraider et je voulais t'interroger sur la justice au travail en tant que valeur, dans ce type de situations où il faut s'aider. Ça rejoint ce que tu disais au début quand tu soutenais ne pas aimer ne rien faire et regarder les autres, regarder sans agir. Là c'était un peu différent, parce que tu voyais d'autres personnes ne pas adopter spontanément cette posture et c'est la notion d'entraide qui ressortait.*

[>Isabelle] : Là pareil. Je me rends compte à quel point je verbalise ce que je ne supporte pas ou plutôt ce que je ne comprends pas. Par exemple, je ne comprends pas qu'on ne puisse pas s'émouvoir de trucs complètement délirants, que ça n'excite pas. T'as perdu quelque chose de ton enfant quoi ! Là, c'est la même chose. Je ne comprends pas. Je ne suis pas bête. Je suis capable d'analyser et je sens quand les gens sont fatigués. Mais quand je sens que c'est volontaire ou que je peux mettre une intention négative comme de l'égoïsme, je ne comprends pas. Tu peux me dire ce que tu veux. Je suis formée d'un cerveau comme toi. Point. Je ne comprends pas. Et sur ça, je ne suis pas tolérante. Même crevé, même fatigué, si certains ne peuvent porter qu'une cuillère, et bien, ils vont le faire. Et y en a plein des gens comme ça en

plus rien que ça, c'est génial ! Dans le cas où quelqu'un dirait : "J'en peux plus, je suis vraiment crevé". Là non, c'est pas ça. Moi, c'est le fait de regarder et faire comme si on ne voyait pas. On se tourne les pouces. On a fini ? Alors on va manger. Eux, ils en ont peut-être encore pour trois quarts d'heure pour aller manger ? C'est quoi cette façon de fonctionner ? On laisse l'autre porter en faisant l'aveugle.

C'est horrible ce que je dis ! Y a des moments comme ça, surtout au moment du midi ou du soir, où on peut se dire : "J'ai fini ma part ! Chacun sa merde". Putain, mais... Y a des gens qui vont te conduire en voiture et si ça se trouve cette personne-là... Enfin, tout le monde ! Et en plus, à l'inverse, ce sont souvent les mêmes personnes qui s'offusqueraient, ronchonneraient intérieurement ou exprimeraient publiquement une désapprobation à ce que des gens les laissent finir. Là encore, on revient au principe de réciprocité.

[>?]: *Il est 15 h 05. C'est un moment de la journée où tu es particulièrement dynamique. Une fois que le feu vert a été donné et que les rôles ont été plus ou moins donnés à chacun, la lancée est prise.*

[>Isabelle] : Ah voilà, oui. (se remémore)

[>?]: *Et là, tu ne t'arrêtes que très rarement, avec des décisions prises sur le fil. Il y a une forme de gestion de l'instant bien particulière et je me demandais si cette façon de gérer ton temps pendant le travail t'était propre. Ça rejoint également bien sûr ce que tu disais vis-à-vis du contexte particulier d'ouverture de chantier.*

[>Isabelle] : Oui, je suis plutôt quelqu'un de dynamique, oui. (rires) Ça serait mentir que de dire le contraire. La contemplation me plaît, l'inertie m'ennuie. Oui, je suis comme ça et j'aime bien que les choses soient carrées. J'ai un côté-chef de projet, j'en ai conscience. Ça peut d'ailleurs être assez désagréable de travailler avec moi, car je suis assez exigeante. J'ai pas mal de souplesse, mais j'avoue que le bordélisme ou le je-m'en-foutisme sont des éléments dans le travail qui me sont très difficiles à supporter.

Je prends beaucoup sur moi, car je trouve que c'est quelque chose qui est assez fréquent dans notre milieu. Et pour cause. On n'est pas des chefs de projets, mais on nous demande pourtant de porter la casquette de chef de projet. Et je suis mariée à un chef de projet qui gère de très, très gros projets. Je pense qu'il y a des choses sur lesquelles je suis encore très bordélique, et d'autres que j'ai apprises avec lui. C'est son boulot : identifier, voire anticiper les risques, prévoir les réponses aux risques. Il m'a appris à gérer des choses, y compris dans la façon d'écrire un mail ! Quand tu veux arriver à un truc, y a une façon d'écrire, ou de préciser à qui tu le destines. C'est des

choses simples, mais au CNRS, on nous forme pas à ça, ce qui fait que t'as des loupés de transmission d'informations et donc de réalisation de tâches. Tu n'adresses pas l'*email* de la même façon. Si tu mets quelqu'un en "cc" et que t'attends qu'elle fasse une tâche, tu te trompes. La personne est juste là pour recevoir l'information, l'archiver, point. Tu peux attendre dix ans, mais tu n'as rien à attendre d'elle. C'est des astuces de travail.

[>?]: *Vers 15 h 35, tu dis à plusieurs reprises que tu n'es le chef de personne. C'est une phrase assez forte. Tu parles de chef de projet, le fait de devoir organiser, anticiper, et en même temps : chef de projet, chef de personne ?*

[>Isabelle] : Oui, c'est pas la même chose. Un chef de projet, c'est quelqu'un à qui on définit un rôle pendant un temps. C'est limite un chef d'orchestre, quelqu'un qui est censé faire en sorte qu'il y ait de l'harmonie, quelqu'un qui est même là pour recevoir les coups, les échecs. C'est pas moi qui le dis, mais un chef de projet, c'est ça aussi l'objectif numéro un : préserver l'équipe. Moi, sur Ormesson, je suis une ancienne fouilleuse et une collaboratrice spécialiste, mais je n'ai pas de légitimité autre. Je n'ai pas la légitimité d'un chef. C'est le premier niveau.

Je n'ai donc pas la légitimité d'un chef de chantier. Par contre, sur le secteur gravettien, si c'est moi qui suis là, si. J'ai la responsabilité de veiller à ce que ça se passe bien. Émile le formule pas comme ça, de la même manière qu'il le formulera pas comme ça non plus pour Pierre. Il le formule rarement d'ailleurs. C'est implicite. Si Émile est sur un autre niveau et que Pierre, Isabelle ou Marie-Claire est là, c'est normal. Et après c'est un deuxième niveau. Non, je ne suis le chef de personne. Un chef de projet est un chef d'orchestre. Il n'est pas là pour dominer. Dans la notion de chef, il y a celui qui dirige ou qui domine un clan. Et j'aime pas cette idée-là. Certains diraient que j'ai un vrai problème avec l'autorité. Je l'entends. Moi, je dirais que j'ai une vraie critique de ce que signifie l'autorité dans notre société. Et le terme de chef, ou le rôle qu'on attribue en langue française au mot chef ne me convient pas, ni pour moi ni pour personne en réalité.

[>?]: *À une reprise, tu évoques sur un ton ironique ne pas pouvoir faire plusieurs choses à la fois. Et à ce moment-là, tu es un peu énervée parce qu'effectivement, on te sollicite beaucoup. Ils sont quatre à te poser des questions en même temps et tu insistes alors sur les différences de genre. Qu'est-ce que ça sous-tend pour toi cette question du genre au travail ?*

[>Isabelle] : Je pense que j'ai un peu menti. Je sais pas si c'est une simple question de genre qui va avec l'évolution de la femme dans notre société, car les femmes travaillant, elles n'ont pas été soulagées de la même façon et systématiquement au niveau de la sphère personnelle. Moi, je ne pourrais pas

dire ça. J'ai un mari pour le coup qui est extrêmement féministe, pas que dans les mots, mais dans les faits. Par contre, il travaille dans le privé et il a un boulot et des responsabilités qui autorisent moins de flexibilité dans la gestion de son temps que pour moi. Ça ne veut pas dire qu'il bosse plus ou moins. Du coup, cette flexibilité de mon temps fait qu'au final je peux en arriver à plus bosser, même si c'est lui qui s'occupe des enfants le matin. Il arrive tard à son boulot parce qu'il dépose les enfants le matin. Il n'est pas arrivé avant 9 h 45 à son travail alors qu'il pourrait les déposer à 7 h 30. Il fait un choix paternel de les laisser dormir le matin. C'est tard pour son métier, dans le milieu privé, mais il rentre très tard le soir pour compenser. Donc lui aussi *manage* finalement, avec les difficultés supplémentaires du privé. Malgré tout, culturellement, je pense qu'il y a de ça, même s'il y a de plus en plus d'hommes féministes, dans les faits, la dynamique met du temps à se mettre en place et les femmes sont encore chargées de beaucoup de casquettes. Il serait intéressant de voir qui dépose généralement les enfants et qui les ramène ? Qui garde le temps du soir ? Ce sont les mères bien souvent...

[>?]: *Donc cette blague que tu fais, c'est un clin d'œil au milieu du travail ?*

[>Isabelle] : Oui, oui, c'est ça, au milieu du travail. Je pense qu'effectivement je suis capable de faire quinze trucs à la fois, mais comme beaucoup de gens, moi pas plus que quelqu'un d'autre. Là, je pense que je suis en train de dire : "Ouais, mais faut pas abuser non plus. Je suis fatiguée. C'est plus possible". C'est comme tout, tu arrives à une hypersollicitation. Par rapport aux femmes, comme tu le sais, je suis en section¹⁷³ et j'ai découvert un truc très intéressant. Il y a un travail de section qui a été fait, notamment par la Présidente. C'est sur la représentativité des femmes dans la communauté de chercheurs, en fonction de l'âge et de la hiérarchie, de l'évolution des grades. Et c'est éloquent. Entre CR1 et DR¹⁷⁴, la hiérarchie s'inverse : il n'y a majoritai-

¹⁷³ « L'ensemble du champ des connaissances est divisé en disciplines ou groupes de disciplines qui correspondent aux sections du Comité national de la recherche scientifique. Ce découpage, fixé par arrêté ministériel, est régulièrement adapté à l'évolution de la science et des champs disciplinaires par un remaniement du nombre de sections, et de leurs intitulés ». Cf. : http://www.cnrs.fr/comitenational/sections/section_acc.htm.

Le Comité national de la Recherche scientifique en France est une « instance collective composée du conseil scientifique, des conseils scientifiques d'institut, des sections spécialisées dans chacune des disciplines, et des commissions interdisciplinaires. Le Comité national de la recherche scientifique (CoNRS) joue un rôle essentiel dans la vie scientifique française. Représentants de la communauté scientifique, ses membres exercent leur compétence en s'impliquant dans la mission fondamentale du CNRS : "identifier, effectuer ou faire effectuer, seul ou avec ses partenaires, toutes recherches présentant un intérêt pour l'avancement de la science ainsi que pour le progrès économique, social et culturel du pays" ». Cf. : <http://www.cnrs.fr/comitenational/accueil.html>.

¹⁷⁴ « Les chercheurs permanents du CNRS sont des fonctionnaires de l'État français. À ce titre, ils relèvent du statut général de la fonction publique. Les chercheurs appartenaient jusqu'en 2017 à l'un des deux corps de fonctionnaires suivants :

rement que des hommes, et pour les DR hors classe, exclusivement que des hommes. Pas une seule femme ! Pourquoi ? Les femmes sont quasiment à égalité au niveau de la section, à l'échelle des chercheurs de la section, c'est-à-dire l'ensemble du personnel rattaché à la section : c'est statistique. Les statistiques feraient qu'on devrait donc avoir le même ratio. Quand on dit : "Mais c'est pas vrai !". Non. Ces décalages dans le milieu professionnel ont une réalité et il y a certainement aussi une forme d'autocensure, qui peut être inconsciente, voire volontaire. Ça ne m'intéresse pas d'accéder à ça, peut-être parce que je sais que la société a pas avancé assez vite pour que moi je puisse *manager* les deux. Ou alors, ça ne m'intéresse pas parce que j'ai pas les mêmes idéaux ou que j'ai pas cette ambition aussi.

[>?]: *Et tu penses que c'est important que des jeunes gens qui se destinent à la recherche, pour une part, soient sensibles à cette question-là ?*

[>Isabelle] : Oui. Oui, pour eux-mêmes déjà. Si tu regardes dans le monde de la recherche, combien de gens sont en couple avec un collègue ou un ancien collègue ! Beaucoup ! Donc, de fait, quand c'est quelqu'un qui n'est pas du tout du milieu, c'est une autre problématique, mais quand c'est dans le même milieu, des questions vont se poser sur le genre. C'est pas systématique, mais dans beaucoup de couples où l'un des deux a été avec quelqu'un en archéologie, quel est le parcours ? Est-ce qu'il est exactement le même ou est-ce que l'un des deux a aspiré à autre chose ? Ça peut être simplement un choix raisonné : je maîtrise ma vie. Ça, j'y crois. Le but sur la fouille c'était certainement pas de sensibiliser les gens sur ce point, mais simplement exprimer une remarque avec humour, mais qui en dit long.

[>?]: *Qu'est-ce qui t'a poussé à travailler sur les matières dures animales ?*

[>Isabelle] : C'est un premier choix à la fois en négatif et en positif. Ma première réaction, c'était par rapport au monde de la technologie lithique qui ne me suffisait pas. L'analyse technologique m'intéressait, mais il y avait quelque chose de quasi charnel qui ne m'allait pas. C'était froid. Au départ, j'ai voulu être anthropologue, faire de l'anthropologie funéraire. J'avais suivi des séminaires et j'avais adoré, surtout le côté déterminer parfois à partir de

- le corps des chargés de recherche, qui comprend deux grades : de recherche de 2e classe (CR2) ; chargé de recherche de 1re classe (CR1) ;

- le corps des directeurs de recherche, qui comprend 3 grades : directeur de recherche de 2e classe (DR2) ; directeur de recherche de 1re classe (DR1) ; directeur de recherche de classe exceptionnelle (DRCE) ». Cf. : <http://www.dgdr.cnrs.fr/drhchercheurs/concoursch/chercheur/carriere-fr.htm>.

Désormais, ces deux corps sont réunis et on parle exclusivement de CRCN : Chargés de recherche Classe Normal.

rien, ou de pas grand-chose. C'est le type de raisonnement sur la détermination de la matière que je trouve euphorisant intellectuellement : j'adore ! J'adore ça ! Et j'adore les *blind tests* aussi, les trucs pour voir si t'as raison où tu mets plusieurs personnes pour voir. Le but c'est de tester. J'adore, même si je me plante ! Et donc, j'étais attirée d'abord par le matériau os et j'ai longtemps hésité entre faire de l'anthropologie funéraire et de la technologie osseuse. Et après c'était les cours que M^{me} *** donnait qui m'ont plu. Et en même temps, faut dire la vérité, les cours d'anthropologie se fermaient et pour continuer il fallait être à Bordeaux. C'est pas non plus un concours de circonstances. Ça serait trop facile de dire ça. Il y a eu ce petit paramètre en plus, qui a joué dans la balance : pas les moyens financiers de partir à Bordeaux. Je travaillais pendant mes études, c'était plus compliqué de partir, avec *** (l'actuel mari d'Isabelle).

[>?]: *Il est 17 h 05, on avance. Les journées sont longues. Tu évoques la chaleur et un voyage en Tunisie. Après la Russie, la Tunisie...*

[>Isabelle] : Oui... C'était professionnel, car j'avais été sollicitée pour représenter l'archéologie de l'université de Paris I. Toute l'archéologie, de la Préhistoire à l'Antiquité, et par un concours de circonstances pour le coup. M. *** ne voulait pas y aller. Je le remplaçais dans le cadre d'une délégation et c'était quand même pas rien comme responsabilité que de représenter toute l'archéologie de Paris I. Et puis, je ne suis pas universitaire, je suis chercheuse. J'ai eu malgré tout cette opportunité d'aller en Tunisie pour participer à la signature d'un consortium entre la France et la Tunisie, notamment l'université de Paris I, mais pas que. J'ai visité différentes universités, écoles doctorales. Je me suis entretenue sur les problématiques propres à la Tunisie, dans l'enseignement de l'archéologie et de la Préhistoire en particulier parce que c'était quand même sur ça que j'étais le plus à l'aise. Il n'y avait pas d'HDR¹⁷⁵ par exemple jusqu'à il y a peu, ce qui posait la question de l'encadrement des doctorants, la problématique de la formation des gens en thèse, la problématique de l'échange et du partage. Ce n'était pas que les Tunisiens qui venaient en France pour apprendre, mais l'inverse également. Tout ça était pensé dans une vraie idée d'équité. Humainement, la philosophie m'avait plu. C'était pas la France toute puissante qui vient former. Ça va dans les deux sens. C'était en 2011, juste après la révolution. J'ai dû y aller en mars, je crois, dans un contexte pas évident. L'armée était là.

[>?]: *La journée continue et tu évoques ton traumatisme de la conduite au cours d'une pause café. Et en parallèle, je me souviens que tu me confiais que, pour toi, conduire était une forme radicale de liberté, notamment en tant que*

¹⁷⁵ Sigle désignant l'habilitation à diriger des recherches.

femme, une pratique que tu trouvais admirable. Ce permis, tu le questionnes alors vis-à-vis du fait de devoir finalement retourner à l'école. Est-ce que c'est le fait d'être aussi enseignante aujourd'hui qui te dérangeait là-dedans ?

[>Isabelle] : Non, c'est surtout vis-à-vis de mon statut d'adulte, de mère de près de trente-cinq ans à l'époque, de femme et puis d'enseignante dans un second temps seulement.

[>?]: *Effectivement puisque tu évoques ce moniteur qui n'était pas du tout pédagogue à tes yeux.*

[>Isabelle] : Avec ce côté infantilisant oui. Et ça pour le coup, ça a été un complexe pendant longtemps de ne pas avoir le permis, un vrai complexe — que j'essayais un peu de calmer en comptant le nombre de personnes en poste depuis longtemps autour de moi et qui ne l'avaient pas. Il y a beaucoup de personnes qui le taisent, alors que moi je ne suis pas du genre à taire mes failles et mes faiblesses. Je ne m'en cache pas. Donc moi, j'ai pas le permis, ça me fait chier ! J'en parlais, et devant des gens qui avaient quinze, vingt ans de moins et qui l'avaient. Je me souviens aussi de quelqu'un qui m'avait taquiné sur le sujet et je l'avais mal pris. Je n'ai pas honte de dire que c'est une faiblesse, mais faut pas s'en moquer avec mépris. C'était donc un vrai complexe, un manque, une peur de me dire : "Il faut que je l'aie !"

Pourquoi il faut ? Parce que pour moi, dans mon idée de l'émancipation et de la liberté, c'était important. Je peux décider de ne pas conduire, alors que là, ce que je n'aime pas, c'est que c'est pas moi qui décide. C'est dans mon caractère. Donc maintenant je décide, et je conduis d'ailleurs ! Le complexe est passé, mais un truc con, c'est que je suis hyper fière de l'avoir. Je trouve que je conduis bien. J'ai pas les automatismes de quelqu'un qui conduit tous les jours, mais par contre, sur la conduite, je sais que je conduis bien. Et rien que ça — un truc con et mon mari me regarde toujours avec bienveillance —, je suis encore super fière et je ne m'en cache pas ! "Hey, j'ai conduit !". (rires) C'est pas grand-chose, mais ça me procure du plaisir.

[>?]: *Peu après 18 h, juste avant de couvrir le niveau archéologique, Émile évoque la probable extension supplémentaire du niveau, ce à quoi tu réponds sur un ton ironique : "Bah je croyais que t'en avais plus que pour cinquante ans !". Est-ce que tu aimerais avoir ton propre chantier ? Je sais que c'est une question récurrente et elle était sous-entendue à ce moment-là de la journée.*

[>Isabelle] : Oui. Oui, oui, j'aimerais. Je pense qu'il y a deux choses. D'abord dans mon parcours, pour x raisons et vis-à-vis des terrains sur lesquels j'ai fouillé, ça ne s'y est pas prêté. Sur mon premier chantier, c'était une personne exceptionnelle et remarquable, mais qui ne déléguait pas. Bien sûr, tu

pouvais avoir la responsabilité d'un fouilleur, d'un secteur, mais elle avait un côté omniprésent, omnipotent, à la différence d'autres terrains où tu fais tes armes et où on va te pousser. Là non. C'était quelqu'un qui était très content d'avoir ses anciens et qui en restait là. Ça a fait que j'ai pas pris confiance en moi à ce moment-là.

Et dans le monde de la Préhistoire, quand on est une femme et qu'on n'est pas lithicienne, ça a été rare pendant longtemps qu'une femme conduise un chantier de fouille. Le premier matériau conservé est le silex, donc il y avait une sorte de filtre volontaire du milieu, y compris dans la façon dont tu encourages les gens ou pas. Ce sont souvent des responsabilités qu'on donne à ces gens qui vont avoir des connaissances parfaites du mobilier le plus présent, beaucoup moins quand c'est d'autres spécialistes, des archéozoologues, des technologues osseux, spécialistes de la parure, de l'art. À moins que tu aies un *ego*, une certitude en toi, une confiance en toi énorme, t'attends qu'on te pousse. La vie est faite de ça, de rencontres de gens qui te disent : "Vas-y, t'en es capable !".

Émile a été quelqu'un comme ça, mais moi, je n'ai fouillé avec lui que tardivement. Ça aurait été mieux que je le rencontre plus tôt, au moment de ma formation d'étudiant. Ça aurait été bien parce que tu as forcément des appréhensions. Après, c'est un leurre que de croire qu'on est officiellement le chef et, par conséquent, le seul habilité à comprendre et à savoir comment fonctionne la fouille, y compris sur les temps des repas, etc. Ça voudrait dire que les gens qui encadrent, qui forment les autres sont simplement des grouillots. Y a que le chef qui saurait comment fonctionne une fouille ? C'est une chose que je me répète souvent et c'est une idée qui me déplaît que des gens puissent croire que tout marche parce qu'ils sont là. On pourrait croire que le seul rôle du chef suffit. Non. Une fouille marche parce que le chef a la chance d'avoir une masse de personnes. Chacune, de par ses qualités et les rôles qu'elle accepte de jouer, fait que tout marche. Tout seul, tu ne fais rien. Tu peux être le meilleur des directeurs de fouille, tu ne feras rien. Et du début à la fin parce qu'un rapport de fouille, c'est avec tous les spécialistes et chacun que tu le rédiges pour pouvoir le remettre. Un bon chef de fouille est un chef d'orchestre. Un chef d'orchestre sait que la partition ne marchera pas sans un tel ou un tel. Et dans la définition du chef que d'autres personnes donnent, ça renvoie en plus à l'idée que si l'on n'est pas chef de chantier, on n'est pas grand-chose... Le chef serait détenteur d'une compréhension totale du site inaccessible pour les autres. Non, pourquoi ?

[>?]: *Donc, avoir son chantier oui, mais pas parce qu'il y a cette prétention derrière.*

[>Isabelle] : Non, plutôt pour mettre à l'épreuve cette pédagogie, c'est-à-dire le fait de gérer un chantier totalement comme je voudrais, avec ma pédagogie, avec des journées chargées, mais différentes, avec ma propre façon de faire ! Et puis aussi une satisfaction personnelle, ça serait de l'ego. Et en même temps, je travaille sur ça depuis des années. Est-ce qu'il faut avoir officiellement dirigé une fouille ? Oui, je pense que c'est important parce que tu te confrontes à des choses qui font qu'objectivement tu comprends beaucoup de choses. T'as du stress, des choses compliquées, une façon de mener jusqu'au bout un projet particulier. Effectivement, il y a quand même quelque chose du métier que tu n'as pas complètement sans cette expérience, même si tu en as d'autres.

Je pense qu'il y a de ça, même s'il faut accepter le fait qu'il y ait pas un type d'archéologue et un autre mieux ou moins bien, qu'on peut avoir des façons différentes de mener sa recherche, sa vie d'archéologue qui soit pas moins bien. Dans le même genre, est-ce qu'il faut que des *leaders*, que des gens avec de la personnalité qui savent où ils vont dans le milieu de la recherche ? Bah non. Le jour où on acceptera ça, qu'il n'y a pas un modèle dominant... Et la figure du chef en archéologie est devenue le modèle dominant, y compris dans la façon de se représenter le métier. C'est une façon de revendiquer le fait qu'on n'a pas tous besoin d'être des *leaders*. T'as des gens qui ont une capacité à porter des choses, des projets, qui ont l'envie, et puis d'autres qui seront moins à l'aise là-dedans, mais vont exceller dans d'autres choses. Il faut de tout.

[>?]: *Au moment de l'organisation pour le retour à Pincevent, les courses, etc., tu y es toujours particulièrement alerte. Pour cette vie quotidienne, tu t'impliques donc très facilement. Quelle place accordes-tu à cette gestion-là, sur ce hors fouille, ce hors terrain ?*

[>Isabelle] : Pour dire la vérité, et si je dois parler au présent, c'est un temps dont je me délesterais volontiers de plus en plus. Ça me fatigue, parce que je suis mère, parce que j'ai deux enfants et déjà un quotidien. Quand on est face à des adultes sur la fouille, je voudrais pouvoir me délester. Après, il y a certaines années, on se rend compte que les fouilleurs, fouilleuses, sont fatigué(e)s, qu'ils n'ont pas la même endurance, la même habitude vis-à-vis du fonctionnement d'un chantier. Un chantier ne s'arrête pas quand s'arrête la fouille. L'après est important, car il faut ranger et donc anticiper, car sinon on ne mange pas et ça génère de la colère, de la frustration, des tensions. Il faut que ça marche pour éviter les tensions. Après quand les gens commencent à comprendre aussi comment ça marche, à devenir autonomes, c'est bon. Pendant cette phase de transition, il faut les accompagner là-dedans. Qui a préparé le manger pour le lendemain ? Est-ce que quelqu'un a pensé à

vider les poubelles, à faire la vaisselle ? Et, en fait, c'est tous ces éléments de répétition qui doivent devenir tout doucement des automatismes pour chacun. C'est pas propre à moi, mais à toute personne qui fouille depuis longtemps sur un chantier de fouille. Tu sais que s'il n'y a pas ça, ça va poser problème.

[>?]: *La question suivante portait sur l'idée du rangement de ses outils, du nettoyage de son carré de fouille, notamment en fin de journée puisqu'il faut tout plier avant de partir, bien nettoyer etc., mais j'imagine que c'est un peu la même chose que savoir nettoyer un frigo, non ?*

[>Isabelle] : Oui, mais c'est aussi un trait de caractère. Je suis un peu maniaque. J'aime la propreté, le rangement. Je m'accommode plus facilement du bazar que de la saleté. Y a cette idée de collectif aussi, de contrat social. Que quelqu'un qui soit très à cheval sur la propreté s'impose pour nettoyer ou pour ranger, honnêtement, personne n'en souffrira. Par contre, que des gens crades imposent, même à une seule personne, de la saleté, et je parle de saleté, je trouve ça plus gênant. C'est nuisible. Et comme on est dans la gadoue, dans le froid toute la journée, si en plus le lieu de vie n'est pas propre... Et puis là aussi c'est une histoire de respect. Si certains ne le font pas, qui va le faire ? Les mêmes. Il y a aussi cette idée que dans un collectif, dans ce huis clos qui file sur plus d'un mois, 24 h/24, ça ne tiendrait pas autrement. Je n'y crois pas. Si chacun avait sa cuisine, ça serait différent, mais comme tout est partagé... S'il n'y a pas cette gestion *a minima* de l'ordre, ce seront les mêmes qui le feront. On génère de la frustration et de la tension, car ceux qui font tout s'énerveraient. C'est le respect de l'autre et le respect de l'équilibre.

3.2 Conjugaisons singulières

L'ensemble des questions que j'ai posées à Isabelle a été pensé sur la base des restes descriptifs tirés du prologue 1, des détails empiriques que je n'ai pas traités jusque-là. Ces détails correspondent à des fragments anodins de la journée, des moments banals, souvent en dehors de toute interaction. J'aurais pu présager qu'ils ne diraient rien de plus, ni sur la situation en elle-même ni sur le processus de socialisation en jeu, et encore moins sur Isabelle. Il a pu s'agir de ce début de matinée où la jeune femme ne semblait rien faire d'autre que d'attendre en fumant une cigarette. Je pense aussi à ce moment au cours duquel elle lisait à haute voix ce qu'elle était en train d'écrire. De là, j'ai fait le pari que mon interlocutrice dépasse le strict cadre à partir duquel il lui était demandé d'interagir lors de l'entretien. Les réponses furent sans appel, longues, argumentées, intéressées. Isabelle se dévoilait en profondeur au fur et à mesure que la journée défilait par le biais de mes sollicitations.

Je vais reprendre quelques-unes des situations évoquées pendant l'entretien. Ces dernières seront détaillées au regard des traits de singularité que la jeune femme y associe, parfois indirectement, ce qu'elle désigne elle comme des traits de caractère, des choses qui la définissent, me dit-elle encore. Dès lors, comment est-elle réellement au cours de telle ou telle situation banale lorsqu'elle se dit être quelqu'un d' impatient ou de maniaque ?

3.2. a) Dans l'attente de...

○ *Actions*

Le premier trait de singularité relevé par Isabelle est l'impatience¹⁷⁶. Elle affirme en effet ne pas aimer « l'idée d'être dans une situation où il y aurait des choses à faire et où (elle) ne connaîtrait pas (s)on rôle : être dans l'attente ». Que signifie cet état ? Dans le dictionnaire¹⁷⁷, je retiens les trois définitions qui se rapportent bien aux différentes façons d'être que la jeune

¹⁷⁶ Je précise que les termes que j'emploie pour désigner les traits de singularité d'Isabelle sont ceux qu'elle utilise elle-même lors de l'entretien. Il n'est nullement nécessaire de reprendre le sens étymologique de chacun d'eux puisque cela reviendrait à établir une définition en soi des représentations qu'elle se donne à elle-même. Je considère plutôt l'impatience ainsi que tous les autres traits que je vais être amenée à décortiquer sous la forme qu'elle leur accorde, le sens qu'elle leur attribue en propre.

¹⁷⁷ ROBERT, P., LE ROBERT, *Le nouveau Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, France : Dictionnaires le Robert, 1993.

femme semble difficilement supporter. Celles-ci renvoient à des situations auxquelles j'ai eu accès sur le chantier, en contexte de travail sur le site d'Ormesson.

ATTENTE n.f. 1 ♦ Le fait d'attendre ; temps pendant lequel on attend. →faction, pause, station. 2 ♦ État de conscience d'une personne qui attend. 3 ♦ Le fait de compter sur qqch. ou sur qqn. →expectative, prévision ; désir ; espoir, souhait.

Le premier sens renvoie davantage à l'expérience en elle-même, c'est-à-dire au fait tel qu'il se déroule. Ce temps en suspens qu'est celui de l'attente impose en effet une certaine station, une tenue ou encore un maintien du corps. Le terme de faction insiste bien sur l'idée que la posture soit identique à celle d'un individu qui monte la garde. Et pour ce faire, il s'agit de se tenir droit, debout et de rester alerte aux éléments extérieurs. Le second sens porte sur un état de conscience de l'individu difficile à supporter, pénible à maintenir en continu. Isabelle insistera sur ce point en affirmant : « Elle est chiante cette attente ! Qu'est-ce qu'on fait ?! » Enfin, la troisième définition suppose de devoir répondre à l'attente de quelqu'un ou d'un élément qui ne dépend pas exclusivement de nous. Dans ce cas précis, il est fait référence à la situation clef dans laquelle la jeune femme se trouve puisqu'il s'agit de l'ouverture du niveau archéologique principal que seules trois personnes, Émile, Olivier et Jean-Marc, peuvent effectuer. On les voit sur la photographie 2 s'activer au dégagement de la terre de labour qui se situe au-dessus du niveau en question, le Gravettien. Jean-Marc racle le sédiment à l'aide de son godet sous l'œil attentif d'Émile et d'Olivier qui veillent à ce que la bâche qui recouvre le sol ne soit pas déchirée. Le sol en serait endommagé.



Photographie 2 : Dégagement de la terre de labour au-dessus du niveau gravettien, Photo © P.B

Aussitôt que le plus gros de la terre aura été retiré, l'équipe de fouilleurs pourra alors se mettre au travail afin de la dégager plus finement et découvrir le niveau de sa bêche. Quoiqu'il en soit, seul Émile, insiste Isabelle, peut donner son feu vert. Il impose le rythme du travail et, plus encore, le temps d'attente qui correspond pour lui et ses deux collègues à un temps d'action. Comme le montre la Photographie 3, les autres semblent ne rien faire. Ils assistent à la scène avant de s'affairer à leur tour.



Photographie 3 : Attente de l'équipe de fouille face au dégagement du niveau gravettien

À les observer ainsi, tous alignés face à la situation principale, je pourrais penser que le terme d'attente se suffit en lui-même. Il n'y aurait rien à dire de plus sur une potentielle singularité des différentes façons d'être dans ce cadre, surtout si je me fie au caractère particulièrement banal de cette situation. Or, j'ai fait le pari que les traits de singularité d'Isabelle se logent dans la continuité des moments qu'elle traverse, y compris ceux-là. Afin de mieux comprendre la manière qu'elle a de s'y accommoder en propre, j'ai décortiqué son rythme, cette attitude qui lui appartient lorsqu'elle gère son attente, alternant temps de repos et d'action. Non, attendre, ce n'est pas rien et c'est ce que la figure 20 tend à illustrer en schématisant la séquence entière qui précède le feu vert lancé par Émile. Il s'agit donc de quarante minutes au cours desquelles Isabelle s'accommode de son impatience. Elle entrecoupe ses façons d'être par de brefs temps de repos — chacun illustré d'une photographie et légendé d'un « R » violet — et d'actions — chacune schématisée par un rectangle bleu et légendé d'un « A ».

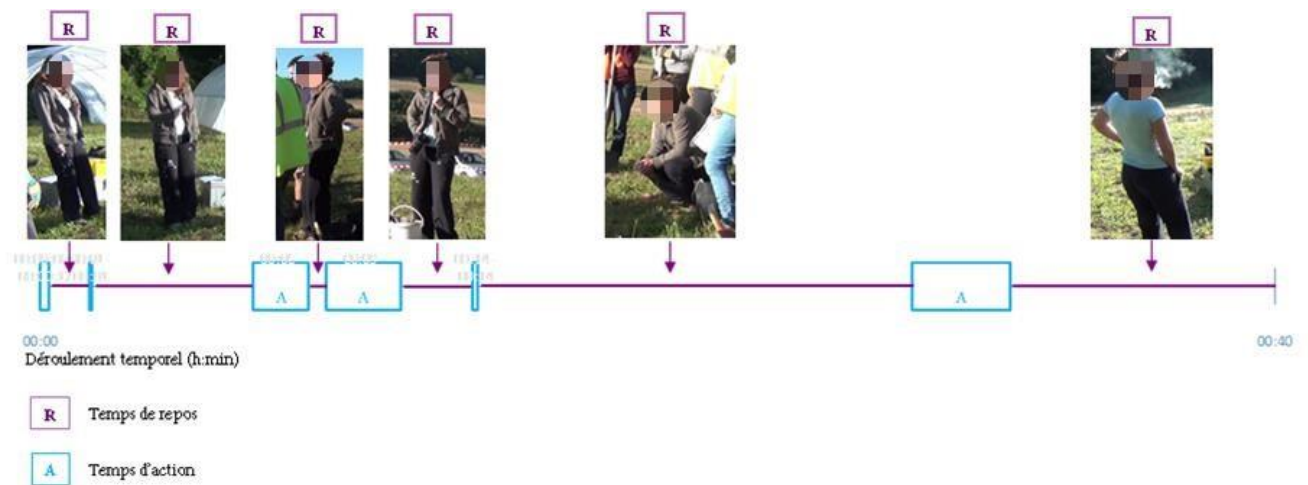


Figure 20 : Alternance des temps de repos et d'action dans l'attente

Je peux déjà souligner qu'Isabelle ne fait pas rien au cours de ces quarante minutes puisqu'elle effectue un certain nombre d'actions, probablement pour occuper son temps, pour ne pas s'ennuyer. Ainsi, elle prendra des photographies de l'espace principal, ramassera une veste qui traîne sur le sol, recherchera un sac poubelle pour jeter son mégot, préparera les seaux de matériel en prévision de la fouille du niveau, déplacera une brouette située trop près de la zone, distribuera des casques aux fouilleurs. Elle retirera son pull avant de consulter, pour finir, son téléphone. Ces six moments (notés A sur la figure 20) correspondent à des actions périphériques à la scène centrale, celle vers laquelle l'attention collective est tournée. Néanmoins, elles participent directement à son bon déroulement puisque ces actions, même minimes, sont notamment destinées à sécuriser la zone et veiller à celle des travailleurs.

○ *Repos et traits minimaux*

Les temps de repos posent d'autres questions, car ils ne remplissent *a priori* pas de fonctions précises vis-à-vis du travail collectif en cours. En effet, durant les six temps de repos relevés, Isabelle n'interagit pas avec les fouilleurs et n'effectue aucune action à proprement parler. Je référence dans le tableau 9 l'ensemble des éléments observables qui traduisent une façon bien particulière d'être dans l'attente. Je désigne ces détails comme des traits minimaux, comme par exemple fumer ou piétiner. La jeune femme ne se tient pas debout, droite et statique au cours de ces moments. Bien au contraire. Elle s'accommode d'elle-même pour tenter de pallier l'ennui que lui procurerait le fait de rester sans rien faire, et ce, sans aucune interaction.

Tableau 9 : Déroulé des traits minimaux d'Isabelle au cours de ses temps de repos

Durée des temps de repos	Traits minimaux ¹⁷⁸	Situations illustrées
17 s.	fume ⊕ piétine ⊕ regarde les rayons du soleil ⊕	
Action		
5 min. 11 s.	fume ⊕ mains dans les poches ⊕ piétine ⊕ regarde autour ⊕ sourit ⊕ regarde vers le sol ⊕ regarde la malle posée à côté d'elle ⊕ piétine ⊕ regarde derrière elle ⊕ piétine ⊕ se passe la main sur le visage ⊕ piétine ⊕ regarde derrière elle ⊕ regarde la malle ⊕ se déplace près du groupe.	
Action		
33 s.	piétine ⊕ s'arrête mains sur les hanches ⊕ regard vers le seau d'un fouilleur ⊕	
Action		
2 min. 18 s.	replaces ses cheveux ⊕ se rapproche ⊕ piétine ⊕ s'essuie les yeux ⊕ regarde vers le soleil ⊕ regarde vers la brouette ⊕	
Action		

¹⁷⁸ À l'intérieur de chaque ligne, les traits minimaux sont inscrits de façon consécutive par une courte expression. Ils sont séparés les uns des autres par le symbole « ⊕ », qui renvoie à une attention orientée vers la scène principale. Ce dernier indique donc ces instants intermédiaires au cours desquels Isabelle se reconcentre sur la scène principale de travail. Par exemple, entre le moment où elle piétine et celui où elle regarde derrière elle, elle mobilise son attention sur la fouille en cours.

<p>13 min. 58 s.</p>	<p>mains croisées ⊕ mains sur les hanches ⊕ regarde vers l'extérieur ⊕ piétine ⊕ regarde sur le côté ⊕ regarde vers le soleil ⊕ s'essuie le nez ⊕ s'essuie le front ⊕ s'accroupit ⊕ regarde sur le côté ⊕ va pour se saisir d'un outil (action manquée) ⊕ se relève ⊕ mains dans les poches ⊕ se déplace ⊕ se déplace ⊕ regarde vers le groupe ⊕ se déplace ⊕ s'accroupit ⊕ regarde vers le groupe ⊕ se frotte le visage ⊕ se tient la tête ⊕ regarde vers les fouilleurs ⊕ se redresse ⊕ passe la main dans ses cheveux ⊕ mains dans les poches ⊕ piétine ⊕ piétine ⊕ piétine ⊕ regarde vers le soleil ⊕ piétine ⊕ piétine ⊕ regarde vers le soleil ⊕ regarde vers les fouilleurs ⊕ regarde derrière elle ⊕ se déplace ⊕ mains sur les hanches ⊕ regarde vers le soleil ⊕ sort une cigarette de sa poche ⊕ fume ⊕ sourit ⊕</p>	
Action		
<p>8 min. 45 s.</p>	<p>fume ⊕ se déplace ⊕ regarde vers les fouilleurs ⊕ piétine ⊕ se gratte la nuque ⊕ s'étire légèrement ⊕ s'accroupit ⊕ passe la main sur le sol pour vérifier s'il est encore humide ⊕ se déplace ⊕ piétine ⊕ écrase la cendre de son mégot ⊕ mains dans les poches ⊕</p>	

C'est ainsi et pas autrement qu'Isabelle attend. En d'autres termes, elle comble ce qu'elle considère être comme un vide, à la fois au niveau de ses interactions et de ses actions qui seraient orientées, c'est-à-dire propices au bon déroulement de l'activité collective. Cet objectif, elle a le sentiment de ne pas l'atteindre précisément parce qu'elle se trouve comme prisonnière d'une attente dont l'issue ne dépend pas d'elle. Et c'est justement à travers tous ces détails, par le biais de ces traits minimaux, qu'elle remplit à sa façon la situation pour mieux s'y accommoder. Je peux visualiser autrement ce premier trait de singularité, son impatience, puisque les traits minimaux qui le constituent répondent également à des déplacements dans l'espace.

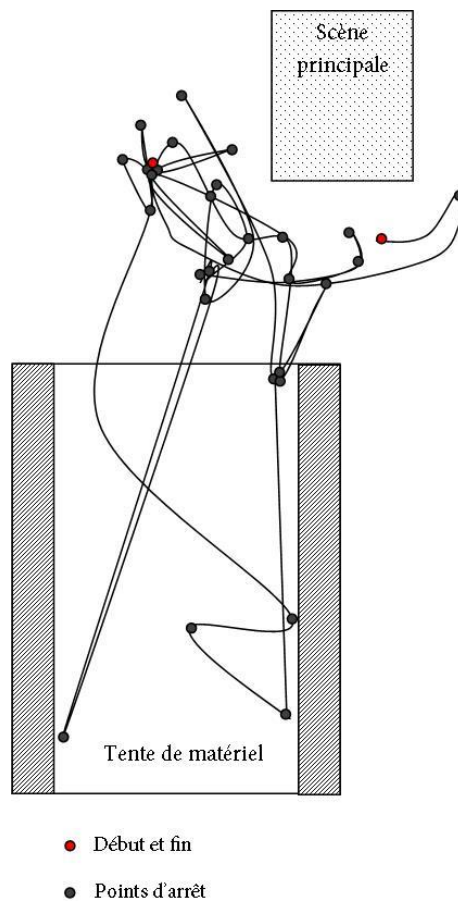


Figure 21 : Déplacements d'Isabelle durant la situation d'attente

Même si cette figure 21¹⁷⁹ n'a pas la prétention de retracer au centimètre près les déplacements qu'Isabelle a effectués au cours de ces quarante minutes d'attente, force est de constater qu'elle ne tient littéralement pas en place. Cela relativise totalement l'attente telle que je pourrais l'entendre au regard des définitions que j'en ai donné au préalable. Elle attend à sa façon, remplissant le temps d'arrêts, de déplacements, de changements de postures et d'autres traits minimaux destinés à faire passer l'impatience qu'elle ressent et causée par le fait — je le rappelle, car c'est également l'une des facettes de son trait de singularité — de ne pas supporter de regarder les autres travailler.

¹⁷⁹ J'ai préalablement tracé à la main en tentant de reprendre le plus minutieusement possible un plan général à l'échelle afin de répertorier tous les déplacements et les points d'arrêts effectués. Cet exercice n'a pas d'autre valeur que de montrer visuellement que la jeune femme piétine, tourne autour de l'action principale. Il ne fait pas office de preuve : ce n'est qu'un bien modeste bricolage visuel.

Au cours du chapitre 2, j'ai relevé les différentes valeurs communiquées par Isabelle lors de la journée retranscrite dans le prologue n° 1. Il est intéressant de constater que, parmi elles, se logeait la nécessité de se ménager pendant le travail. Cela correspondait surtout à des consignes que la jeune femme distillait tout au long de la journée aux débutants afin qu'ils apprennent à se relayer, s'arrêter ou encore à tempérer leurs efforts. Adopter des stratégies de repos est l'une des conditions qu'elle estime importante pour pouvoir travailler le temps d'une campagne sur un chantier de fouille. J'ai mis en avant « trois facteurs pouss[ant] la jeune femme à insister [sur ce point] : un fort ensoleillement matinal direct, une mauvaise hydratation et des gestes outillés demandant un effort particulièrement soutenu pendant l'ouverture. Elle incit[ait donc] les travailleurs à ralentir la cadence, à effectuer des pauses et à boire régulièrement ».

La description de la journée combinée à l'entretien d'explicitation mettent en avant une certaine divergence entre, d'une part, la valeur correspondant au fait de devoir se ménager et, d'autre part, le trait de singularité que je viens de décortiquer. Au travail, l'impatience d'Isabelle la pousse à s'oublier temporairement et à repousser sans cesse le temps d'arrêt de ses actions. Certes, ses expériences de fouille ainsi que sa connaissance du terrain font qu'elle n'a pas de difficultés *a priori* à tenir une campagne entière, mais les premiers temps d'une fouille semblent avoir quelque chose de particulier. Isabelle souligne pendant l'entretien la nécessité de bien cerner le rythme en début de chantier. Elle le précise dans l'entretien en disant qu'il y a « une excitation à l'ouverture du site. [...] [Chacun voit] se mettre en place une dynamique, mais qui est trop lente pour moi ». Je peux en déduire qu'il est particulièrement important de se ménager en tant que débutant pour endurer l'effort physique propre à ces premiers temps où des brouettes entières de terre sont évacuées et où les pelletées sont nombreuses. Néanmoins, l'impatience, parce qu'elle est un trait de singularité propre à Isabelle, lui permet de prendre une certaine distance avec le rythme imposé par le chef de chantier. Elle gère ainsi son activité et sa propre fatigue à sa façon, y compris tel qu'elle pourrait le faire en dehors de ce type de situation. Lors de l'entretien, la jeune femme explique avoir un sentiment d'impatience identique en dehors de tout contexte de travail, c'est-à-dire hors archéologie et hors terrain, comme dans une cuisine par exemple. Il lui serait tout aussi difficilement supportable d'attendre tandis que quelqu'un s'affaire, de l'observer agir sans en faire de même.

3.2. b) Hyperactive

○ *S'arrêter*

Le second trait de singularité qu'Isabelle convoque au cours de l'entretien est l'hyperactivité. Sur le terrain, elle affirme s'être oubliée, comme souvent, c'est-à-dire avoir omis de répondre à des besoins basiques comme boire, etc., et ce, lorsque quelque chose dans le travail la « prend » tout particulièrement. Elle évoque alors la question du rythme sur le chantier qui paraît lui échapper, d'une part parce qu'il est « défini par celui que veut le responsable qui donne le tempo », et d'autre part, car « s'arrêter seul, c'est souvent moins évident que quand tout le monde le fait en même temps ». Le fait de ne pas savoir à quel moment interrompre ses actions dans le travail semble donc être présidé par une forme d'hyperactivité. En la désignant ainsi, la jeune femme la reconnaît en tant que telle avant d'en déplorer les conséquences : sauter les repas, oublier de boire, etc. L'usage du préfixe au terme d'activité mérite que je me concentre sur sa définition :

HYPER- 1 ♦ préfixe qui exprime l'exagération, l'excès, le plus haut degré .
— contr. hypo-. 2 ♦ Préfixe familier de renforcement. →super-.

L'expression « hyperactive » renvoie ainsi à l'idée que l'activité soit à son plus haut degré, c'est-à-dire qu'Isabelle est exagérément prise par son travail. Dans un sens moindre, mais à nouveau tout à fait explicite, il s'agit davantage d'une forme langagière destinée à appuyer le terme d'activité pour en amplifier l'impact. Dans les deux cas, Isabelle agit plus qu'il ne faudrait, travaille excessivement.

J'ai constaté dans la section précédente que l'attente était un type de situation où la jeune femme agissait pourtant et dans laquelle je retrouvais un certain nombre de traits minimaux sans conséquence directe sur le travail collectif. L'hyperactivité me pousse à décortiquer encore autrement le déroulement de sa propre expérience. Lorsque je dois qualifier ce qui relève de l'agir et ce qui en sort, l'attente n'est plus cet unique temps en suspens qui jalonne le cours de la journée. La pause l'est également. Sur le terrain, les fouilleurs sont en effet amenés à s'arrêter. Ce n'est pas seulement parce que l'orchestration du chef de chantier les place dans l'attente, mais bien parce qu'ils doivent eux-mêmes décider du moment précis au cours duquel ils peuvent ou doivent interrompre leurs tâches. Ces journées ont ceci de particulier qu'elles se construisent sur des situations de travail où le rythme est en partie laissé à l'appréciation de chacun. Cela n'est pas sans poser d'interrogations, car, comme le précise Isabelle, « que tu t'arrêtes une minute, cinq minutes, etc., tu ne le sais pas : tu perds la notion du temps » ! Cette perte de repères temporels renvoie à la question du rythme et au fait que l'alternance entre l'activité de travail et son abandon provisoire crée une dynamique propre à

la jeune femme. Elle est déterminée par des facteurs qui relèvent à la fois du collectif et de l'initiative individuelle.

J'ai opté pour une représentation schématique des deux journées de travail au cours desquelles Isabelle a été suivie par ma caméra (cf. figures 22 et 23). La première est celle du prologue n° 1 et la seconde correspond au septième jour de campagne. Sur chacun des schémas, j'ai distingué l'activité de travail de ses arrêts en supposant qu'y apparaîtrait un rythme dessinant les contours d'une certaine façon de travailler. Il n'est en aucun cas question d'associer ce rythme à une forme d'investissement accru. Certes, Isabelle se dit hyperactive, mais les faits qui sont liés à ce trait de singularité, c'est-à-dire les raisons qui la poussent à être ainsi, dépassent très largement les problématiques d'éthique au travail. Mon analyse ne repose donc pas sur l'idée qu'il y aurait une bonne et une mauvaise façon de s'investir sur un chantier de fouille. Le rythme dessiné par l'activité et ses temps d'arrêt renvoie plutôt à cette forme d'hyperactivité propre à Isabelle.

Qu'en est-il et comment ai-je procédé ? Dans un premier temps, j'ai relevé systématiquement les temps d'arrêt, c'est-à-dire ceux au cours desquels les actions, les gestes, les interactions ou encore les silences n'avaient aucune conséquence directe sur le travail en cours. Ont ainsi fait l'objet d'un séquençage les temps de pause (légendés en orange) et les moments d'attente (légendés en gris) — avec parmi ces derniers les quarante premières minutes d'attente de la journée que j'ai décortiquées dans la section précédente. Je choisis de me concentrer davantage sur les pauses précisément parce qu'elles sont censées relever de l'initiative individuelle. Pour quelles raisons s'arrêter et pour combien de temps ? Que se passe-t-il lorsque l'on s'arrête délibérément de travailler ?

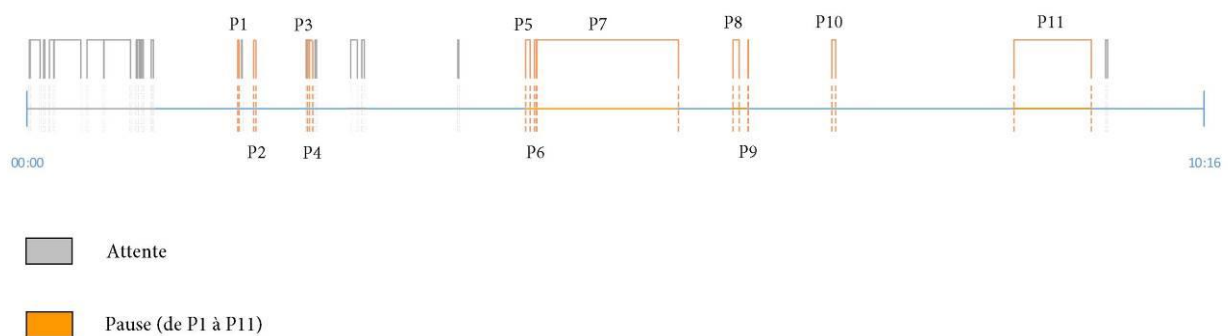
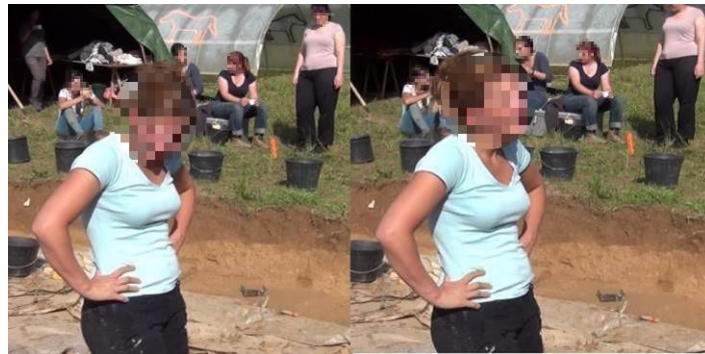


Figure 22 : Séquençage des arrêts d'activité de travail d'Isabelle, J2 (déroulement temporel (x) h:min)

La première pause d'Isabelle au cours de cette journée d'ouverture (P1) a lieu presque deux heures après son arrivée sur le terrain. Les actions qu'elle effectue quelques minutes avant

consistant, dos courbé, à racler le surplus de terre collante qui se trouve en bord de coupe et sur la bâche du niveau. Des seaux sont ainsi remplis successivement puis péniblement portés jusqu'au niveau du sol où se tiennent quelques autres individus s'occupant des brouettes. Pendant une minute, la jeune femme place les mains sur ses hanches et s'arrête. Elle souffle, le visage en sueur et rougi par la chaleur, les traits crispés. Elle ne dit rien et jette quelques coups d'œil vers la fouilleuse face à elle, l'appelant presque du regard à prendre la relève. Celle-ci finit par lui proposer un relais, ce qu'Isabelle accepte immédiatement. En parallèle, une demi-douzaine d'autres fouilleurs sont en pause, un peu en retraits, derrière la zone.



La pause suivante (P2) a lieu après que la jeune femme a annoté le sédiment de son seau en l'étiquetant. Elle invite les fouilleurs restés assis à aller relayer ceux qui l'ont déjà remplacé elle sur le niveau gravettien. Elle s'arrête quelques secondes, mains sur les hanches, près de l'aire adjacente où la pelleuse s'affaire. Elle aperçoit alors un fouilleur se saisir d'une bouteille d'eau posée sur le sol et en profite pour boire également après avoir échangé quelques mots avec Olivier auprès de qui elle s'étonne de la surface excavée.



La troisième pause (P3) a lieu tandis que la jeune femme piétine, dans l'attente qu'un outil se libère pour pouvoir s'activer. Elle tourne alors autour de Mazdak qui est train de racler le sol à la houe pour en retirer l'herbe. Elle s'arrête quelques secondes et, là encore, les mains sur les hanches, sa pénibilité est visible. Elle se retourne assez subitement en direction d'une bouteille d'eau posée par terre. Elle en boit plusieurs gorgées, s'interrompt et va pour la reposer,

mais décide de boire à nouveau. Elle reste enfin quelques secondes sans bouger en fixant droit devant elle.



La pause suivante (P4) est d'une durée quasiment comparable aux deux précédentes, moins de deux minutes au total. Isabelle en profite ici pour récupérer sa casquette laissée dans le sac à dos qu'elle avait posé sous la tente du matériel. Elle se détache les cheveux, replace sa pince et la visse sur sa tête tout en échangeant quelques mots avec moi, le sourire aux lèvres.



La cinquième pause (P5) se fait sur place, devant le sol que la jeune femme nettoie alors. Elle se redresse, ouvre son gilet de chantier et place les mains dans ses poches en bâillant. Son regard balaye autour d'elle. Mazdak lui signifie que quelques pièces ont bougé à cet endroit. Elle le complimente en lui disant qu'il saura démonter ce niveau avec succès, avant de reprendre le travail et de demander des punaises.



Les deux pauses suivantes (P6 et P7) sont dans le prolongement l'une de l'autre, simplement intercalées par une action de rangement du matériel déposé en bord de coupe. Mais sur les hanches à nouveau, Isabelle observe silencieusement le sol autour d'elle avant de se diriger vers la tente. Elle fouille dans son sac et consulte son téléphone et m'indique qu'elle doit passer un appel auprès d'une amie qui vient de perdre un être cher. Une fois la conversation terminée, elle rejoint le groupe pour le déjeuner. Cette pause dure environ une heure et correspond à un temps d'échanges au terme duquel elle se remet au travail.



La pause suivante (P8) est consacrée à la prise d'un Doliprane codéiné que donne Gaëlle à quelques autres fouilleurs, également saisis d'un mal de tête à cause de la chaleur. La jeune femme boit de grandes rasades d'eau et part se réinstaller sur le sol de fouille. Là, elle s'arrête quelques instants, silencieusement, le regard porté à terre, les mains sur les hanches.



La neuvième pause (P9) se déroule quelques minutes après la précédente. Alors accroupie, Isabelle se lève et étire ses chevilles. Debout, elle se penche lentement au-dessus du niveau et essuie son visage de sa main droite avant de se remettre au nettoyage.



Au cours de la pause suivante (P10), Isabelle se redresse d'abord et considère en silence le sol, face à elle, les mains sur les hanches. Elle se gratte le haut du dos à l'aide de son pinceau et, sur les conseils de Sarah, boit l'eau d'une bouteille qui circule entre les fouilleurs. Elle observe à nouveau le sol, une main sur la hanche puis essuie son visage crispé.



La onzième pause (P11) est la dernière. Elle sort de la zone du Gravettien et boit de l'eau, avant de regarder au loin, statique. Elle se dirige ensuite vers la tente du matériel et se sert un café. Quelques gâteaux sont mangés et la jeune femme discute une trentaine de minutes avec Gaëlle et moi-même, notamment de son apprentissage à la conduite automobile et ce, tout en fumant plusieurs cigarettes.



Je note tout d'abord l'apparente irrégularité du rythme des arrêts de travail effectués par Isabelle. Elle le souligne elle-même, le tempo imposé par Émile au cours de cette journée d'ouverture est particulièrement lié à la mise à jour progressive des niveaux archéologiques. Il faut ouvrir le site. Par conséquent, l'alternance des moments d'attente et des pauses dépend des tâches collectives associées à la nature même de cette journée — nettoyage de la bâche du niveau gravettien, répartition de fouilleurs sans activités, etc. Il est également important d'insister sur la chaleur, qui est un autre facteur expliquant les différentes pauses prises par la jeune femme. Regardons, par contraste, le rythme du septième jour de fouille pour lequel j'ai effectué une représentation du même type (cf. figure 23).

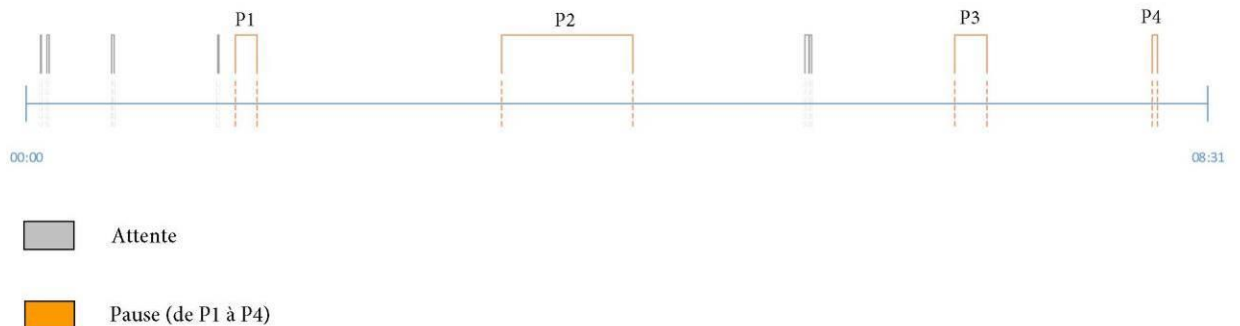


Figure 23 : Séquençage des arrêts d'activité de travail d'Isabelle, J7 (déroulement temporel (x) h:min)

En ce septième jour de fouille — particulièrement pluvieux, je le précise —, quelques brefs moments d'attente correspondent surtout au fait de devoir patienter le temps que du matériel soit mis à disposition. Je remarque que le nombre de pauses, régulièrement espacées, est réduit de presque un tiers comparé à la journée d'ouverture. Isabelle ne s'arrête de travailler que quatre fois sur un total de 8 h 30 environ de présence sur le terrain. Sa deuxième pause (P2), est partagée avec l'équipe de fouille puisqu'il s'agit du repas qui a lieu sous la tente construite à cet effet. Au bout d'une heure, le travail reprend au point où il s'était arrêté. La première pause (P1) est dédiée à une cigarette et un café chaud en compagnie de Pierre, qui est son

binôme pour la journée, le tout en moins de dix minutes. Presque cinq heures plus tard, la troisième (P3) remplira des objectifs identiques à savoir, se réchauffer avec un café, fumer, mais également faire ses besoins dans le sous-bois adjacent. Enfin, la quatrième pause (P4) est le temps d'une cigarette dont la fin se consumera autour de l'expérience de tamisage par laquelle la journée de travail s'achèvera.

○ *Prendre une pause*

Le tableau ci-après est une tentative de classification de la pause, ces temps d'arrêt de l'activité poussés par des considérations bien particulières. La première est aussi la plus évidente : il s'agit simplement de s'arrêter de travailler. Cela signifie une interruption des actions qui sont liées (fouille, relevé, tamisage, etc.). Pour les qualifier, je me base à la fois sur des indices corporels et langagiers. Dans le cadre des deux journées que j'ai décortiquées, je remarque que les autres raisons de s'arrêter concernent le fait de manger, de boire, de prendre un médicament, de discuter. Cela est souvent associé à des phénomènes extérieurs au travail : se raconter soi-même, écouter l'autre, apprendre à le connaître ; fumer, changer de posture, voire effectuer des mouvements différents afin de se détendre musculairement ; s'apprêter en remettant par exemple une casquette ou en se recoiffant ; communiquer par téléphone ; se reposer, en soufflant comme Isabelle le précise ; faire ses besoins dans le sous-bois. Ces raisons qui poussent tout à chacun à rompre avec l'activité en cours et à différents moments de la journée sont collectivement admises en soi : tout le monde boit, mange ou discute, cela semble d'une banalité sans nom. C'est toutefois dans la récurrence de ces raisons qui amènent un individu à s'arrêter de travailler que le trait de singularité prend tout son sens et, plus précisément, que l'hyperactivité propre à Isabelle se déploie dans le temps.

Tableau 10 : Raisons qui poussent Isabelle à faire une pause

raisons qui poussent Isabelle à faire une pause	jour 2	jour 7
s'arrêter de travailler	P1-P3-P5-P6-P7-P8-P9-P10-P11	P3
boire	P2-P3-P7-P8-P10-P11	P1-P2-P3
manger	P7-P11	P2
prendre un médicament	P8	
se reposer	P1-P7-P11	P2-P3
discuter	P2-P4-P5-P7-P11	P1-P2-P3
fumer	P7-P11	P1-P2-P3-P4
s'apprêter	P4-P7-P11	P2

changer de posture	P9	
faire ses besoins	P7	P3
communiquer	P7	

Je remarque d'emblée le contraste entre ces deux jours, certainement parce que la première (J2) était plus éprouvante pour le corps et faisait intervenir plus de facteurs extérieurs (chaleur, mal de tête, etc.). Par conséquent, la nécessité de devoir s'arrêter de travailler émerge davantage tandis que seul le déjeuner de la seconde journée renvoie à une pause permettant de souffler physiquement. La jeune femme ne se plaindra d'ailleurs pas de sa pénibilité. Je peux dire qu'il s'agit d'une journée de fouille plus standard si je considère le type d'expérience à l'œuvre, à savoir la fouille à la truelle sur un secteur restreint.

○ *Faire attention*

Le fait qu'Isabelle se dise hyperactive au travail renvoie à ce rythme qu'elle s'impose et aux raisons qui lui dictent de faire une pause à certains moments. Elle s'arrête peu et se contente de deux pauses café/cigarette — une le matin et une autre quelques heures plus tard — longues d'une dizaine de minutes chacune et suivies d'une courte cigarette en fin d'après-midi. Elle boit un minimum, s'apprête rarement, ne communique quasiment pas par téléphone hormis lorsqu'il s'agit de consacrer un temps qu'elle juge nécessaire vis-à-vis d'un proche. Elle se plonge donc des heures durant dans son activité, s'y implique sans rechigner et ne laisse pas le besoin de s'arrêter les rogner. Je peux faire un parallèle entre le fait de continuer à travailler et celui de rester attentif.

Dans le premier chapitre, j'ai montré que « l'attention est fondamentale lorsque le fouilleur se trouve pris dans ce face à face dynamique avec le sol ». Comme nous l'avons vu, celui-ci est souvent mise à mal selon les difficultés du contexte : « la chaleur environnante, le rythme soutenu du travail et sa durée importante, la digestion ou encore la pénibilité physique, le corps qui peine à tenir. Même si l'attention est une condition au bien faire, à l'action telle qu'elle doit être menée, son maintien ne va pas de soi ». Néanmoins, l'une des réactions possibles serait de s'arrêter plus souvent ou plus longtemps afin de conserver une certaine vigilance sans flancher à cause de ses éléments périphériques. Maintenir sa perception sur la matérialité d'un niveau archéologique pour y « faire attention » est connu et reconnu collectivement comme la condition pour un travail bien fait. Chez Isabelle, cela passe pourtant par la volonté de s'arrêter peu, seulement lorsqu'un moment d'attente ou une pause s'imposent.

Si le travail de fouille requiert un certain nombre d'arrêts pour réactiver son attention, pourquoi Isabelle choisie-t-elle de densifier autant son temps de travail ? Je pourrais penser que sa

responsabilité en tant qu'experte prend le dessus sur une gestion appropriée du rythme de travail, du moins tel qu'il est prescrit aux débutants. Il y a pourtant quelque chose qui est propre à la jeune femme et qu'elle dit appliquer à d'autres situations que celles qui correspondent à un travail de fouille. C'est ainsi qu'elle affirmera pendant l'entretien que « si (elle) mange (par exemple) (elle) ne donnerai(t) pas le temps qu'(elle) devrai(t) donner [...]. Quand (elle est) en période d'hyper, hyperactivité (elle) maigri(t) ». Elle ajoute ne pas savoir s'arrêter au cours d'une tâche, notamment lorsqu'elle travaille de son domicile, précisément « parce qu'(elle est) prise par quelque chose et qu'(elle) ne lâche pas ». Cette expression correspond bien à ce que je viens d'analyser. L'hyperactivité d'Isabelle telle qu'elle se manifeste au travail renvoie donc au fait qu'elle n'abandonne pas ladite activité dont il est question durant ses journées de travail. Elle est singulièrement ainsi et explique que je la retrouve sur le terrain comme à la vie, arrêtant peu le fil de ses actions et créant par là un rythme de travail qui lui appartient en propre.

3.2. c) Rire de soi, de toi, entre nous

○ *Un rire entraînant*

Le troisième trait de singularité relevé par Isabelle concerne l'autodérision. Il représente selon elle la conséquence au fait que des situations lui paraissent trop austères ou l'ennuient tout simplement. Ainsi, grâce à lui, elle entend rompre avec ce sérieux et introduire un peu de légèreté, pour les autres, pour elle-même et par elle-même. Je reprends la définition du terme de dérision, en retenant l'idée qu'elle s'applique également à travers le préfixe –auto, à soi :

DERISION n.f. ♦ mépris qui incite à rire, à se moquer de. → ironie, moquerie, raillerie.

Cette courte définition renvoie au fait qu'un individu s'estime indigne d'intérêt sur le ton de la plaisanterie. Il s'agit donc de savoir rire de soi en se décrédibilisant. Cela ne se fait pas sans transmettre cette gaieté¹⁸⁰ à autrui, mais exclusivement à travers soi-même. Ce retour sur soi confère à Isabelle une fonction tout à fait particulière en plus d'être un procédé dont elle use afin de se divertir. Au cours de l'entretien, elle affirme bien « aimer casser les codes et croi(re) profondément qu'on peut être quelqu'un de professionnel, compétent, sérieux, tout en se permettant parfois des grains de folie. Il n'est pas utile d'être systématiquement dans un rôle ». De façon générale, je précise que l'on rit sur un chantier de fouille et souvent. Plaisan-

¹⁸⁰ Isabelle se questionne sur la légitimité de la notion de gaieté : « est-ce le bon terme, je dirais plutôt qu'il s'agit de transmettre une forme de relativisme par l'humour ».

ter, taquiner, mettre en boîte est commun. En plus de dérision ou d'autodérision, il faut aussi ajouter ces autres formes qui précèdent le rire, tel que l'ironie dont Isabelle use également, ou d'histoires absurdes plus ponctuellement, c'est-à-dire narrant des comportements illogiques.

J'ai répertorié l'ensemble des expressions verbales interprétées comme les causes qui ont entraîné le rire — ou possédant tout du moins cet objectif, à savoir faire rire — formulées par Isabelle durant les deux jours où je l'ai suivi. Les figures 24 et 25 les replacent dans leur strict déroulement temporel au cours de chaque journée¹⁸¹. Je remarque d'abord que ces expressions les ponctuent singulièrement de ces traits d'humour. La jeune femme en use à de multiples reprises, et ce, à des fins que je propose d'explicitier en fonction du contexte d'énonciation et des explications qu'Isabelle m'a confiées en entretien. L'enjeu est ainsi de décortiquer leurs conséquences directes sur chaque situation en cours, et, ultimement, au-delà.

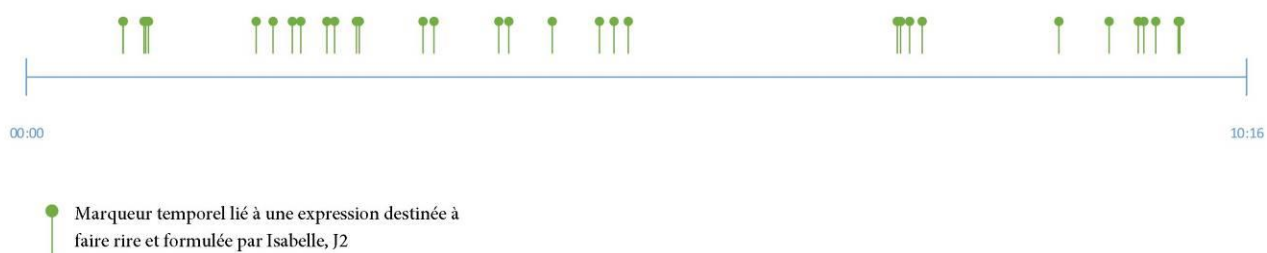


Figure 24 : Expressions entraînant à rire, Isabelle, J2 (déroulement temporel (x) h:min)

¹⁸¹ Chaque marqueur temporel correspond à la première seconde où l'énonciation d'une expression de dérision ou d'autodérision est formulée, soit par Isabelle seule, soit par un tiers qui y répond. Il m'a paru plus pertinent de « pointer » leur émission que de marquer leur durée totale comme cela a été le cas pour les phases de pause ou d'attente pour lesquelles le facteur temporel de la durée s'avérait essentiel. Si la durée d'une pause par exemple constitue un élément de compréhension, il en est en effet moins question pour la dérision ou l'autodérision. La durée de ces interactions ne semble pas être une information importante.



Figure 25 : Expressions entraînant à rire, Isabelle, J7 (déroulement temporel (x) h:min)

J'ai retranscrit¹⁸² les soixante situations où Isabelle cherche à entraîner le rire, et ce pour les deux jours¹⁸³. Les moments qui tendent particulièrement à provoquer cette forme de légèreté que la jeune femme évoque en entretien sont surlignés en noir. Le paragraphe qui suit chaque passage est destiné à les expliciter.

¹⁸² Je reprends les conventions de transcription du système Jefferson. Cf. notes liminaires.

¹⁸³ Chacune est numérotée par ordre chronologique (entre 1 et 60). Entre parenthèses sont indiqués le jour (J2 ou J7) puis le *timing* d'émission à partir du moment où Isabelle arrive sur le site jusqu'à celui où elle le quitte.

1 (J2 — 0 h 48 min 45 s)

- 1 Despina excuse-moi mais je connais pas ton prénom
2 Isabelle =Isabelle
3 Despina Isabelle (.) d'accord (.) mmmh qu'est-ce qu'il va se passer
4 Isabelle =pour l'instant ils sont beaucoup donc on:: y a d'autres espaces qui vont être ouverts
5 on va peut-être aider pour le déchargement des brouettes pour eux:: (.)
6 nous ce qu'on va faire c'est ramener leurs seaux
7 et après bon (.) on verra (.) avec ceux qui sont fatigués
8 =mais rassure-toi on aura beaucoup de choses à faire après
9 Despina ((rires)) oui

Lorsque Despina sollicite Isabelle pour savoir comment procéder (3), celle-ci le lui explique (5-6). Elle admet qu'il faudra de toute façon s'adapter à l'état de fatigue de chacun (7). Une forme d'ironie se loge ici dans le « rassure-toi » (8) puisqu'en effet, l'intensité de l'activité à venir est connue de la jeune femme qui anticipe les efforts pour évacuer le surplus de terre au-dessus de la bêche¹⁸⁴. Despina répond à cette expression en riant.

2 (J2 - 0 h 48 min 57 s¹⁸⁵)

- 10 Isabelle nous dès que les seaux sont pleins on ramène les brouettes
11 et on regarde ((sourire exagéré))

Quelques secondes à la suite de l'extrait précédent, elle indique aux fouilleurs qui sont présents (10) ce qu'elle vient de confier à Despina pour le déchargement des brouettes (5). L'expression « on regarde » (11) renvoie au fait que l'attente en cours illustre un décalage vis-à-vis du petit lot de gens qui travaillent au même moment. Le sourire exagéré qui l'accompagne renforce ce décalage par le biais d'une certaine ironie : non, regarder les autres travailler ne donne pas le sourire à Isabelle.

3 (J2 - 0 h 59 min 24 s)

- 12 Isabelle ((en remontant son pantalon)) vous me dites si je fais plombier
13 Gaëlle c'est quoi
14 Isabelle plombier (.) c'est-à-dire qu'on voit certaines parties de mon anatomie
15 que je ne veux [pas montrer ((sourire))
16 Gaëlle [pour le moment tu fais surtout archéologue je trouve ((rire léger))

L'expression familière « faire plombier » désigne le fait de laisser le bas de son dos dégagé, ce qui arrive souvent en position de fouille lorsque la partie haute du corps est penchée vers

¹⁸⁴ Isabelle corrige mon interprétation : « En réalité c'est plus dans une réflexion sur la charge de travail pour le reste de la fouille ».

¹⁸⁵ Isabelle s'adresse ici à Despina, dans la continuité de l'échange retranscrit précédemment.

l'avant. La jeune femme s'amuse de cette évocation en passant avec une certaine dérision par son propre corps et suscite un rire discret en réponse.

4 (J2 - 1 h 17 s)

- 17 Isabelle ((regard soutenu vers Alain)) n'hésite pas Alain (.) c'est très fatigant hein la pelle (0,1)
18 en fait **sois généreux** (.) laisse tout le monde se muscler les bras
19 Alain (0,2) c'est plus mon dos qui prend
20 Isabelle =oui c'est pour ça (.) il faut ménager sa monture (.) tu es à J2 là
21 Alain ((continue à effectuer des pelletées)) (3,6) ouais si finalement (.) j'arrête

Pelleter une terre grasse et tassée ne se fait pas sans peine en raison du poids à soulever. Cette action peut s'avérer douloureuse pour quelqu'un qui n'y est pas habitué, ce sur quoi insiste Isabelle (17). Sans le « sois généreux » (18), il ne s'agirait pas d'ironie, mais d'un simple conseil pour passer la main.

5 (J2 - 1 h 1 min 40 s)

- 22 Isabelle ((effectue péniblement des pelletées))
23 ((en regardant Dan à côté d'elle)) **j'ai des petits bras** (0,3) ((sourire))
24 ((grimace exagérée, pelle levée)) ↑rrrh::: (0,9)
25 ((pelle levée)) c'est un petit peu compliqué **pour mes p'tits bras**
26 Sarah ((penche la brouette vers elle))
27 Isabelle =fais pas ça Sarah (.) tu vas te faire mal (.) merci (0,4)
28 ((à Dan qui utilise la pelle à côté)) peut-être j'suis désolé c'est très égoïste
29 mais il me semble que **pour mes petits bras** (0,1) et **mon p'tit corps menu** (.)
30 je serai mieux là (.) je suis désolée hein ((à la place de Dan qui accepte))

Isabelle peine à pelleter, à ramener tout le poids de son outil rempli au niveau de la brouette qui, elle, est surélevée. Du côté de Dan qui est un peu plus grand qu'elle, le sol se situe légèrement plus haut. Cela faciliterait donc particulièrement la tâche de la jeune femme s'ils interchangeaient leur place. Pour le lui signifier, elle répète à quatre reprises que ses bras sont « petits » (23, 25, 29) et que son corps est menu. Elle passe ainsi par ce dernier pour minimiser ses propres capacités physiques, tout en ajoutant un cri exagéré lors d'un ultime effort, ce qui prêle à sourire.

6 (J2 - 2 h 4 min 34 s)

- 31 Isabelle ((photographie Émile, Jean-Marc et Olivier))
32 ((s'approche d'eux en souriant)) **je fais des photos d'a::rt** (0,2)
33 Pierre c'est vrai
34 Isabelle ((faisant danser ses mains devant elle)) **des jeux de symétrie::** (.) **de pente** (.)
35 **avec Émile** (.) **l'axe de la pelleu::se** ((sourires))

Toute l'équipe travaille désormais et Isabelle, suivant la consigne d'Émile, prend des photographies de l'excavation du Châtelperronien à la pelleuse. Elle ironise sa propre activité en mettant en valeur le caractère artistique (32) de ses cadrages (34, 35).

7 (J2 - 2 h 14 min 18 s)

- 36 Isabelle ((elle nettoie le sédiment sur la bâche, une truelle à la main (T1) et une autre posée à côté
37 d'elle (T2) et Olivier la regarde en souriant))
38 Olivier mais tu m'as pris ma truelle (.)
39 Isabelle oh:: (.)((en souriant, elle prend T2 et lui tend)) je vais t'en donner une orange
40 Olivier ((en pointant T1)) nan mais celle-là c'est la mienne (.) regarde (0,1)
41 Isabelle ((regarde le manche de T1)) ah (0,2)
42 **((prenant une voix de petite fille)) y'a marqué Olivier**
43 Olivier oui
44 ((échangent un regard complice))
45 Isabelle ((lui tend T1)) (0,1)
46 Olivier nan nan nan (0,2) les miennes elles sont bien aiguisées [comme neuves
47 Isabelle ((en montrant T1)) [c'est bien propre
48 Olivier (0,4) j'en perds à chaque fois
49 Isabelle =nan mais t'as raison (0,2) par chantier euh::

Sans le vouloir, Isabelle travaille avec la truelle du géomorphologue (T1), un outil qu'il a signé de son prénom (40,41) pour pouvoir le retrouver facilement et l'aiguiser autant qu'il le souhaite (46), lui qui intervient sur un nombre important de chantiers (49). Ne l'ayant pas compris tout de suite (39), Isabelle adopte la voix d'une petite fille prise sur le fait (42), comme se rendant compte de son erreur et s'en excusant tout à la fois avec autodérision.

8 (J2 - 2 h 18 min 35 s)

- 50 Maria ((rapporte une demi-douzaine de seaux vides à Isabelle après que celle-ci lui a demandé
51 d'en placer devant elle))
52 Isabelle **((lève les yeux vers Maria, sourire)) ah oui** (.) merci (0,2)
53 ((hoche la tête))
54 Maria ça va (.) y'en [aura assez
55 Isabelle **[je suis pas sûre qu'on les remplisse tous** (.) mais bon (.) c'est gentil ((rires))

Le nombre de seaux est exagérément important (50) comparé à la terre qu'Isabelle extraira de sa zone. Isabelle s'en rend compte, répond par un grand sourire et une approbation destinée à reconnaître le respect de la consigne (52) avant de rétorquer ironiquement qu'elle n'est pas certaine qu'ils serviront tous (55). Elle sait bien à ce moment-là qu'elle ne les remplira pas, tout comme Maria d'ailleurs.

9 (J2 - 2 h 31 min 44 s¹⁸⁶)

- 56 Isabelle ((en souriant)) **tu vois (.) c'est ça que j'appelle plombier (0,1) c'est quand on voit les fesses**
57 (0,1) c'est pour ça que j'essaie de toujours remonter mon pantalon ((rires légers))
58 (0,3) même ma petite fille (.) elle sait ce que ça veut dire on lui a appris (.)
59 ah tu fais plombier **((rires légers))**

Isabelle fait à nouveau référence à l'expression « faire plombier » (56), mais cette fois en désignant avec dérision une autre fouilleuse à qui le bas des reins est particulièrement dégagé. Les rires légers (59) traduisent une certaine forme de moquerie.

10 (J2 - 2 h 35 min 38 s)

- 60 Isabelle ((racle la surface du sol à l'aide d'une pelle))
61 je ne suis pas d'une efficacité redoutable avec la pelle (0,1)
62 **il faudrait faire des pelles adaptées au poids des personnes** (0,2) hein aussi grandes que moi
63 Benjamin (0,4) y'a des petites pelles en plastique
64 Isabelle **mais voui (.) j'aurais dû prendre la pelle de mes enfants ((rires))**

Isabelle peine à nouveau en utilisant la pelle (61). Elle fait preuve d'une première forme d'autodérision en parlant d'un outil qui serait adapté à sa taille (62) puis, répondant au ton moqueur de Benjamin (63), elle surenchérit en laissant son auditoire l'imaginer avec une petite pelle en plastique (64).

11 (J2 - 2 h 46 min 40 s)

- 65 Isabelle ((elle prend des photos pendant que la bâche du niveau gravettien est tout juste retirée))
66 **↑et magnifi::que spectacle qui s'offre à nous (.)**
67 **un peu d'émotions (.)↑ils s'en foutent (.) [tout ça pour ça ((rires))**
68 Maria [whou::

Au moment où la bâche du niveau est retirée, c'est tout le sol de l'occupation gravettienne qui est mis à jour. L'annonce d'Isabelle (66) tend à souligner ce qu'elle sait reconnaître à ce moment-là et ce que les néophytes ne parviennent pas encore à identifier. Pour insister, elle transforme avec dérision son premier effet d'annonce — marquant le caractère exceptionnel du moment (66) — en décrédibilisant la scène par un « tout ça pour ça » (67).

12 (J2 - 2 h 48 min 8 s)

- 69 Isabelle ((observe Pierre qui est tout près du godet de la pelleuse descendant près de lui))
70 ↑bouge pas Pierre (0,4)
71 ↑**est-ce:: bien raisonnable de fouiller avec des lunettes de soleil**
72 Pierre mmh ((tourne la tête avant d'interagir avec Jean-Marc))

¹⁸⁶ Isabelle s'adresse à moi : pendant qu'elle replaçait sa casquette, elle observait alors l'une des fouilleuses de l'équipe, le bas des reins découvert.

Pierre se tient ici sous quatre mètres du niveau du sol et le godet de la pelleuse passe près de lui, ce qui inquiète Isabelle puisqu'elle le lui signale (70). Elle l'interroge de loin sur ses lunettes et avec une certaine dérision (71) — celle-ci se loge dans le fait même de formuler la question — un port qu'elle trouve visiblement peu raisonnable en termes de sécurité.

13 (J2 - 3 h 20 min 17 s)

- 73 Isabelle ((elle s'allonge sur le ventre pour nettoyer le centre du niveau gravettien aux côtés de Mazdak
74 qui lui a laissé cette place))
75 **ah ouais (.)↑là: (.) on ménage:: pas:: eh:: (.) ces camarades ((rires légers))**

La position que la jeune femme s'apprête à prendre est malaisée : allongée sur le ventre, le bord de coupe au niveau du bas ventre et la partie avant du corps penchée vers le sol, les bras tendus (73). C'est alors le seul moyen d'accéder au centre du secteur gravettien pour le nettoyer. D'une voix forte et stridente — que couvre en partie le moteur de la pelleuse — elle adopte l'accent russe. Tout en riant, elle insiste sur le fait qu'elle ne soit pas ménagée (75), ce qui rend également compte avec autodérision de sa propre pénibilité corporelle.

14 (J2 - 3 h 25 min 50 s)

- 76 Isabelle ((s'adressant à Olivier qui est dans une tranchée **en prenant l'accent du sud de la France**))
77 **↑est-ce qu'une:: punaise ferait l'affaire (.) ou c'est vraiment un clou que tu veux**
78 Olivier ouais (.) ouais (.) [c'est un truc pour marquer (.)
79 Isabelle [on n'a pas de clou
80 Olivier une punaise ça fera l'affaire
81 Isabelle voilà (0,2) un ou plusieurs
82 Olivier nan une (.) c'est pour [attacher un repère
83 Isabelle [↑hé ouais c'est pour pas que j'aie à me lever plusieurs fois
84 Oscar et est-ce que tu peux nous prendre une punaise s'il te plaît Isabelle
85 Isabelle ((revient sur ses pas pour prendre une seconde punaise)) (0,6) vous avez la boîte juste là

Olivier se trouve toujours quatre mètres sous terre et demande à Isabelle du petit matériel. C'est par le biais d'une imitation (77) — celle des gens possédant l'accent du sud — qu'elle introduit une certaine légèreté dans l'exécution de cette tâche plus longue que prévu — les clous sont introuvables. Oscar la sollicitera également (84), l'obligeant à faire demi-tour. En lui tendant la punaise, c'est sans l'accent qu'elle lui spécifie indirectement qu'il devra se déplacer lui-même ensuite (85).

15 (J2 - 3 h 58 min 32 s)

- 86 Olivier ((la pelleuse s'affaisse légèrement en bord de coupe et en contre-bas, Olivier interpelle
87 Jean-Marc))
88 ↑t'aurais dû faire régime hein (0,14) tu vois (.) le deuxième pain au chocolat (0,2)
89 Isabelle **↑c'est toi qui dis ça ((prenant l'accent du sud)) t'as un gros trou à ton pantalon hé**
90 Olivier ah ouais
91 Isabelle ouais ((rires))

92 Olivier (2,5) alors Isabelle j'ai un trou à mon pantalon
 93 Isabelle =ouais ((rires))
 94 Olivier mais c'est pour ça que j'ai demandé à Gwen [de me filmer
 95 Émile [de toute façon ça sent le mec
 96 qui veut partir en vacances ((en parlant de Jean-Marc))
 97 Isabelle **mais je te rassure (.) j'ai le même ((rires légers))**

Isabelle se moque d'Olivier — qui lui-même chahutait Jean-Marc juste avant (88) — avec dérision et en imitant l'accent du sud (89). Sa remarque suscite le rire, mais elle surenchérit avec autodérision en fin d'échange en pointant le fait qu'elle a également un trou à son pantalon (97).

16 (J2 - 4 h 25 min 31 s)

98 Isabelle ((à Mazdak avec qui elle discute de l'ampleur du démontage des pièces à venir pour le
 99 niveau gravettien))
 100 mais t'aimes bien toi (.) t'es doué pour ça en plus
 101 Mazdak pour quoi
 102 Isabelle tu es doué pour le démontage du niveau gravettien (.) tu as une patience euh (0,3)
 103 ((Mazdak lui montre une zone peu dense en matériel)) toi tu veux faire cette zone-là
 104 (0,6) **((Isabelle fait de même)) moi je démonte cette zone-là ((clin d'œil et rires légers))**
 105 et Dan ((sourire)) (0,3)
 106 Mazdak Olivier ((sourire))
 107 Isabelle **((désigne de ses deux mains la zone centrale la plus riche et complexe))**
 108 **Dan ((mains sur la poitrine)) (0,2) c'est pour toi**
 109 Mazdak c'est un cadeau pour toi ((rires légers))

Après avoir échangé brièvement sur le travail de Mazdak (98, 99), qu'elle estime doué pour le démontage (100, 102), la jeune femme ironise une potentielle répartition des tâches en sa faveur (104). Cette remarque fait suite à celle de son collègue qui a fait de même pour son cas (103). C'est en riant qu'elle propose ensuite à Dan de se charger de la zone centrale, et ce, sur un ton tout aussi ironique puisqu'il ne s'agit pas d'un cadeau (107, 108).

17 (J2 - 4 h 49 min 22 s)

110 Isabelle ((s'est installée à table, assise sur un tabouret, et commence à manger))
 111 merde (.) là je m'affaisse (.)
 112 ((les pieds de son tabouret s'enfoncent dans le sol)) ↓là je m'affaisse grave ((rires))
 113 (0,2) ((casse sa fourchette en plastique en piquant dans sa part de quiche))
 114 **((fait semblant de pleurer)) pis ma fourchette est cassée (.)**
 115 **c'est pas possible (.) qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ((rires))**

Après s'être rapetissée (111, 112) et, successivement, avoir cassé sa fourchette en plastique, Isabelle fait preuve d'autodérision en prenant un ton larmoyant et en s'en remettant au Bon Dieu (114, 115), elle qui n'est pourtant pas croyante. Cela suscite un rire général de la tablée.

18 (J2 – 5 h 3 min 55 s)

- 116 Benjamin ↑vous pourriez faire passer le brie s'il vous plaît
117 Jessica mais vous vous êtes servis là
118 Isabelle ((sur un ton calme)) nous nous servons et je vous le passe (.) très cher
119 (0,1) et oui (.) c'est ainsi (0,4) tiens Dan (.) sert-toi
120 **avant qu'ils nous arrachent euh (.) le manger de la bouche (0,9)**
121 Sarah ((s'adressant en parallèle à Jessica)) t'as vu (.)
122 on nous a piqué nos chaises du lavage marquage (.)
123 Jessica pardon (0,1)
124 Sarah bah (.) c'est nos chaises du lavage marquage (.) celles qui étaient au bureau
125 Isabelle **=vous observez les premières rivalités qui se mettent en place**
126 (.) **pour le brie (.) pour les chaises ((rires légers))**

À table, les vivres tournent (116) de façon trop intéressée pour Jessica (117) et Isabelle qui surenchérit sur un ton calme (118, 119) et avec dérision (120). Elle persiste quand un échange parallèle débute autour de la gestion des chaises sur lesquelles certains travailleurs sont alors installés (121, 122, 123, 124). La jeune femme insiste à nouveau avec dérision sur ce qu'elle interprète exagérément comme de la rivalité (125, 126), ce qui suscite le rire de quelques foyers assis près d'elle.

19 (J2 – 7 h 19 min 45 s)

- 127 Isabelle ((tout en préparant les sachets de Maria avant de devoir trouver du travail pour Laure et
128 Despina et répondre aux questions de Gaëlle))
129 alors euh (.) ça c'est bon merci (0,1) ↓je fais trop de choses (.) en même temps (0,7)
130 Gaëlle mais alors je commence où alors (0,6) si je fais là ça va (0,11) c'est ce seu-là (.)
131 Isabelle ouais (0,1) attends (.)
132 on va les [mettre ensemble
133 Gaëlle [est-ce que je peux en prendre [un autre
134 Isabelle [le problème c'est qu'y a pas [assez de seaux
135 Despina [est-ce qu'il y a
136 de la place ici
137 Isabelle euh ::
138 Maria ((à propos de Laure et Despina)) mais vous pouvez peut-être
139 aller aider là-bas du coup
140 Isabelle pour toi je pense que c'est bien qu'elle soit là
141 parce que l'idée c'est quand même de faire les photos ce soir (.) euh :: (.)
142 attendez (.) excusez-moi ((main droite levée))
143 (0,1) **je suis un homme-là (.) je peux pas faire trois choses en même temps**
144 Despina ((rires))
145 Isabelle **((sourire)) (0,2) j'ai oublié ma part féminine ((rires))**

Isabelle est sollicitée sur des questions différentes tant par Gaëlle, Despina et Maria. Elle tente de répondre à chacune, mais la remarque de Maria (138, 139) s'avère de trop. Elle prévient en

préconisant calmement l'arrêt des échanges (142) puis, avec autodérision, s'excuse d'être comme les hommes (143, 145), une moquerie qui suscite à la fois le rire et la réponse immédiate à sa demande.

20 (J2 - 7 h 25 min 58 s)

- 146 Isabelle ((réfléchit à une zone de travail pour Laure))
147 tu vas venir- euh *I have a job for you*
148 Laure *what* (.)
149 Isabelle *I have a job for you*
150 Laure *what*
151 Isabelle =*we have a job*
152 Laure *a work*
153 Isabelle *a work* (.) *work work* (0.1) ((en prenant une petite voix avec le sourire)) *we have a free place*
154 Laure (0.1) *what*
155 Isabelle (0.1) *here there is nobody* (0.1)
156 ↑*here there is nobody* (.) *if you want to work here* (.) *you can* (0.1)
157 ↑*I know my accent is very bad* ((rires légers)) *[I know*
158 Laure [no:: no no ((sourire))
159 ((Despina lui traduit la consigne en espagnol suite à quoi Laure se déplace sur la
160 zone en question))

Avec Laure qui est espagnole, Isabelle doit communiquer dans un anglais malhabile. Cela est audible notamment dans le choix du terme de « job » (147, 149, 151) que Laure ne manque pas de rectifier (152). Cela agace légèrement la jeune femme (153), qui reformule alors une première fois (153). Son interlocutrice ne la comprend toujours pas (154). Elle répète en deux temps (156), dont le second est formulé en haussant fortement le ton (157). Benjamin la regarde avec surprise. Elle fait aussitôt preuve d'autodérision en se moquant de son propre accent en anglais (157), ce qui apaise l'échange et permet, l'expression mutuelle d'un sourire (158).

21 (J2 - 7 h 32 min 19 s)

- 161 Isabelle ((de retour sur le niveau gravettien, elle le traverse pour accéder à son carré))
162 bon je suis pas le cheminement (0,1) je suis désolée ((lève les bras en souriant))
163 *en fait* (.) *faites tout ce que je dis* (.) *pas ce que je fais* ((rires))

Plus tôt dans la journée, Isabelle avait affirmé qu'un cheminement sur le niveau gravettien devait être respecté de façon à ne pas le salir une fois que celui-ci aurait été nettoyé. Elle y fait référence au moment où elle contredit sa première consigne (162) — elle estime certainement que ses chaussettes sont propres — puis, avec autodérision, indique d'une certaine façon aux fouilleurs qu'elle manque parfois de crédibilité (163). Cela permet également de rappeler l'injonction initiale afin qu'elle soit respectée par la suite.

22 (J2 - 8 h 41 min 19 s)

164 Isabelle ((évoque son épreuve de conduite pour le permis))
165 je peux conduire ta voiture si tu veux (.) si elle est pas grosse (.) ((rires légers))
166 en théorie j'suis en conduite supervisée avec mon mari (0,4)
167 j'ai conduit la voiture de Gwen ((sourire)) (0,2) qui m'a entraîné à faire::
168 quelques petites marches arrières (0,1)
169 ((prend une voix grave)) stresse pas (.) stresse pas ((inspire profondément))
170 (0,1) elle est pas méchante la bête ((inspire profondément))
171 (0,2) oh la:: que d'émotions (0,1) ↑whou:::: ((rires))

Pendant la pause café, elle fait référence à son permis puis à l'épisode de conduite que nous avons effectuées toutes les deux à Pincevent avec mon propre véhicule (167, 168). Elle l'évoque avec autodérision, s'imite elle-même exagérément stressée (169, 170), ce qui suscite le rire (171).

23 (J2 - 9 h 6 min 43 s)

172 Isabelle ((évoque à nouveau son permis))
173 je gérais très bien dès le départ (.) étonnamment (.)
174 par contre moi c'était la mécanique tu vois (.)
175 ce qui m'est passé (.) à part pour les manœuvres (0,1)
176 parce que la mécanique c'était (.) uh ((mime la prise d'un levier de vitesse))
177 (0,2) ce truc-là (.) ↑hé comprends pas (.) les pieds (.) les mains (.)
178 deux choses différentes (0,2)
179 ((rires)) trois choses (.) de pied nin nin nin (0,1)
180 nan (0,1) ((prend un air sérieux, voix grave)) interrogez-moi sur euh:: ((rires))

L'autodérision de la jeune femme prend une forme assez proche de celle émise au cours de la séquence précédente. Il y est également question de permis, mais cette fois, de mécanique en particulier. Isabelle se moque ainsi d'elle-même en se mettant en scène, ce qui suscite à nouveau le rire général.

24 (J2 - 9 h 7 min 30 s¹⁸⁷)

181 Émile ((évoque l'étendue des niveaux d'occupation à Isabelle et Gaëlle))
182 mais pour l'instant on a pas d'indice de paléo moyen (0,1) ((pointe du doigt))
183 là y'en a pas (.) au niveau du Châtelperronien là (.) y'en a pas (.)
184 et là bon on va savoir (0,1) c'est bien aussi de pouvoir avoir des limites (0,1)
185 ce qui nous importe c'est aussi que:: (.)
186 ça s'étende pas partout parce que sinon euh ((rires légers))
187 Isabelle ((en prenant une petite voix)) bah je croyais que t'en avais plus que pour cinquante ans (.)
188 quarante-six ans ((rires légers))

¹⁸⁷ Isabelle s'adresse ici à Émile, dans la continuité de l'échange retranscrit précédemment avec Gaëlle et moi-même.

Émile aime à rappeler régulièrement que ce site lui succèdera et qu'il ne pourra pas tout fouiller sur le seul temps de sa carrière professionnelle. Isabelle répond avec ironie (187, 188) à sa remarque concernant l'étendue des niveaux qu'il espère limitée. Sa phrase suscite de légers rires de la part de l'intéressé (188).

25 (J2 - 9 h 21 min 25 s¹⁸⁸)

189 Isabelle ((en revenant vers le Gravettien où les autres fouilleurs sont restés, d'une petite voix))
190 vous avez tout fini (0,2) tous les carrés sont nettoyés (.)
191 oh::: (.) bah mince alors (0,1) mais qu'est-ce que ça veut dire ((se rapproche))
192 (0,5) qu'est-ce que ça veut dire (0,3) de la main-d'œuvre comme au temps esclavagiste
193 (0,1) mais dans quel monde vivons-nous (0,3)
194 ((regarde la zone et reprend sa voix)) ça me semble plus propre une fois qu'on a laissé (.)
195 en fait y'a plus rien à faire

La journée de travail est presque terminée. Les fouilleurs du Gravettien sont restés sur place à regarder le niveau (189). Isabelle les questionne ironiquement sur le nettoyage (190), consciente de l'énergie encore à fournir sur plusieurs années pour pouvoir finaliser le démontage, une durée qu'elle ironisait d'ailleurs juste avant avec Émile. Sa remarque sur l'esclavage (192) peut être interprétée comme une référence ironique (193) aux longues journées à venir.

26 (J2 - 9 h 24 min 14 s)

196 Pierre ((boutade concernant le nombre important de punaises qui signale la présence éparses de
197 microvestiges))
198 vous avez renversé la boîte de punaises ou c'est des vrais objets
199 Isabelle ((prend un air sérieux)) nan :: on a renversé la boîte de punaises (0,1)
200 ((regarde Pierre avec un grand sourire)) tu vois quelque chose avec tes lunettes (0,3)
201 tu vois les punaises en tout cas (.) t'es pas daltonien (0,4)
202 ((se met à gratter le sol avec son outil de dentiste))
203 bon alors qui part pour le manger (0,3)
204 Pierre parce qu'on va manger (0,2)
205 Isabelle nan faut cuisiner avant
206 Pierre ↑=ah

Lorsque Pierre arrive vers la zone, il tourne en dérision le fait que beaucoup de punaises ont été piquées sur le sol (198). Isabelle répond immédiatement et avec ironie, en affirmant que la boîte est bien tombée, oui (199) — en réalité, ce n'est bien entendu pas le cas. Elle renchérit avec dérision en évoquant, pour la deuxième fois, les lunettes de soleil de Pierre (200, 201). Elle sourit, mais son interlocuteur reste stoïque.

¹⁸⁸ Isabelle s'adresse ici aux fouilleurs du Gravettien, dans la continuité de l'échange retranscrit précédemment.

27 (J2 - 9 h 30 min 15 s)

- 207 Isabelle ((remet ses chaussures et les lace rapidement afin d'aller aider tous les autres fouilleurs à
208 placer une grande serre au-dessus du niveau gravettien))
209 **↑oui la dernière c'est moi (.) comme d'habitude ((sourire))**

Émile appelle avec fermeté tous les travailleurs à porter la serre. Isabelle, elle, lace ses chaussures tandis que les derniers arrivent. L'autodérision dont elle fait preuve à ce moment-là lui permet de tempérer avec le sourire le caractère urgent de la situation, qui suscite par ailleurs une légère tension.

28 (J2 - 9 h 41 min 34 s)

- 210 Isabelle ((est en train de nettoyer les outils de dentiste en les grattant))
211 Pierre et que chaque punaise coupe bien (.)
212 Isabelle ouais chef (0,3)
213 Pierre je te passerai bien ma brosse à dents mais (0,2)
214 Isabelle **elle est trop sale** (0,2)
215 Pierre euh :: bah elle est euh presque neuve ((sourire))
216 Isabelle **((sourire exagéré en mimant Pierre)) tu l'utilises jamais ((rires))**
217 Pierre =((rires)) je l'ai jamais avec moi (0,3)

Pierre se moque du nettoyage méticuleux d'Isabelle (211) en lui proposant même sa brosse à dents (213). Celle-ci renverse la plaisanterie en ironisant l'état de la brosse en question, qui ne serait évidemment pas « trop sale » (214) pour nettoyer des outils de fouille. Elle surenchérit par imitation (216), en réponse à la remarque de Pierre (215). Si sa brosse est neuve, c'est bien parce qu'il ne l'utilise jamais. Tous les deux rient de cet échange.

29 (J2 - 9 h 41 min 56 s¹⁸⁹)

- 218 Pierre ((se roule une cigarette)) y'a quelqu'un qui est parti faire les courses alors ou pas
219 finalement
220 Leïla et::
221 Moi ((j'acquiesce))
222 Pierre ((claquement de bouche en signe d'approbation))
223 Isabelle euh les courses y'a ce qu'il faut
224 Pierre =oui pour le- le manger
225 Isabelle =nan mais j'dis ça parce qu'**il va faire une syncope**
226 si on lui fait un troisième achat à cent cinquante ((rires))
227 (0,1) je m'dis qu'on avait atteint le budget
228 Pierre =((souffle)) attend (0,2) on prend une caisse des alcooliques anonymes demain si il faut
229 Isabelle oh l'alcool (.) y'a plein de cubi (.) en plus c'est pas ça qui a coûté hein
230 Pierre (0,4) nan mais c'que j'veux dire

¹⁸⁹ Cet extrait est dans le strict prolongement du précédent.

231 c'est qu'on va peut-être pas boire de la 1664 pendant toute la fouille quoi (0,3)

En discutant des frais de repas et afin de signaler que le budget de la fouille est déjà bien entamé par les dernières courses (226, 227), Isabelle rit (226) en évoquant avec dérision une potentielle syncope d'Émile (225). Pierre répond avec pragmatisme. Il insiste sur la nécessité d'acheter ponctuellement de quoi organiser des apéros (230, 231).

30 (J2 - 9 h 42 min 24 s¹⁹⁰)

232 Isabelle ((en prenant exagérément un ton acrimonieux))
233 les gens savent pas nettoyer leurs outils (.) y'en a marre
234 ((frotte frénétiquement deux truelles l'une contre l'autre))

Par l'imitation d'une femme au ton acrimonieux (232) et aux gestes frénétiques (234), Isabelle rappelle à ceux qui l'entendent qu'il est nécessaire de nettoyer ses outils en fin de journée (233).

31 (J7 - 0 h 5 min 40 s)

235 Pierre ((Isabelle vient d'arriver sur le terrain)) ça va (0,1) bah t'arrives juste pour la pause clope
236 (0,2) elle est pas belle la vie
237 Isabelle nous (.) on vous a fait une cuisine nickel
238 Pierre (0,1) c'est vrai (0,2) astiquée [balayée
239 Isabelle [astiquée balayée javellisée (.) essayer la vaisselle
240 débarrasser la table
241 Pierre (0,2) bah dis donc merci beaucoup
242 Isabelle =en fait on était au bar et-
243 Pierre oui j'imagine (.) ((sourire))
244 Isabelle on a suivi tes conseils
245 Pierre =((rires))

Nous voici au début du septième jour de campagne. Isabelle a occupé son début de matinée — comme elle le précise bien dès sa venue pour justifier d'une arrivée plus tardive que les autres — à nettoyer les parties communes (239, 240) — la cuisine surtout (237) — des locaux de Pincevent. Rappelons que l'équipe y passe ses débuts, ses nuits et ses fins de journée. Aux remerciements de Pierre, elle surenchérit avec ironie en disant qu'elle se trouvait en fait au bar (242), ce à quoi elle finit par ajouter pour se moquer de Pierre, qu'elle a suivi ses conseils (244). Celui-ci répond par un rire spontané.

32 (J7 - 00:08:01)

246 Pierre ((se met d'accord avec Isabelle sur le travail à effectuer sur le foyer))
247 bon bah très bien alors Isabelle (.) allons faire une pause maintenant qu'on est d'accord
248 Isabelle (0,2) boh (.) j'aime bien (.) j'veux toujours fouiller avec Pierre

¹⁹⁰ Cet extrait est dans le strict prolongement du précédent.

À l'insistance de Pierre pour prendre une pause alors même qu'Isabelle n'a pas encore commencé à s'affairer (247), la réponse est ironique. La jeune femme affirme vouloir toujours travailler avec lui (248).

33 (J7 – 00:10:24)

- 249 Isabelle ((à Émile))
250 et j'disais (.) parce qu'il faut valoriser ce qu'on a fait quand même (.)
251 on a fait tout le ménage de la cuisine (0,1) voilà
252 Émile félicitations
253 Isabelle =javelliser nettoyer tout essuyer tout ranger tout
254 Émile félicitations (0,2)
255 Isabelle ((nous regarde en souriant et en dépliant le mètre))
256 **le chef est là (.) je vais travailler ((sourire)) (0,4)**

Lorsqu'Émile s'approche de la zone où se tient Isabelle, celle-ci justifie son retard de la même façon, c'est-à-dire en insistant sur les tâches ménagères qu'elle a effectuées avant d'arriver (251, 253). Aussitôt que le responsable s'éloigne, nous échangeons un sourire complice et elle renchérit sur le fait qu'elle doit travailler, car « le chef est là » (256). En réalité, elle ne s'affaire pas spécifiquement parce qu'Émile est dans les parages. Cela nous fait rire toutes les deux.

34 (J7 – 0 h 10 min 50 s¹⁹¹)

- 257 Maria ((qui est au travail à côté))
258 qu'est-ce que c'est qu'ça (.) des pauses (.) moi mais non (.) jamais
259 Isabelle ((en plaçant le mètre au sol)) moi c'est un peu éhonté vu l'heure à laquelle j'arrive
260 Maria oui (.) ((rires légers)) c'est limite hein
261 Isabelle (0,2) ah mais en plus elle me le dit Maria ((rires de Maria))
262 **mais euh je ne te permets pas cette familiarité très chère (.)**
263 **hein (.) [pas encore hein**
264 Maria [↓mais si (.) je me permets (.) c'est gentil
265 Isabelle **ouais ouais ouais (.) je me méfie moi des gens gentils**

Afin d'installer son espace de travail, Isabelle est en train de placer les mètres de son carré sur le sol. Maria refuse une pause qui lui est proposée (258), ce à quoi la jeune femme rétorque que ce ne serait pas de bon ton si elle en prend une (259), comme le lui suggérait Pierre ironiquement. Maria ne se cache de le lui faire savoir par un « c'est limite hein » (260), ce qu'elle n'accepte pas (262), sous-entendant que leur relation n'est « pas encore » (263) celle qui lui

¹⁹¹ Cet extrait est dans le strict prolongement du précédent.

permettrait de lui parler ainsi. Elle termine avec un sourire ironique¹⁹² en faisant comme si elle se méfiait vraiment des gens gentils (265).

35 (J7 – 0 h 14 min 20 s)

- 266 Olivier ((à Isabelle qui est venue sous la tente chercher du matériel))
267 tu veux un granola Isabelle (0,1)
268 Isabelle ↓non merci
269 Olivier ah c'est parce que t'es filmée que tu bouffes pas ((rires))
270 Isabelle **exactement je pense à ma ligne**

À la moquerie d'Olivier, l'ironie d'Isabelle est brève : oui c'est parce qu'elle est filmée qu'elle tient à ne pas grignoter et garder la ligne. En réalité, ce n'est pas le cas.

36 (J7 – 0 h 29 min 26 s)

- 271 Isabelle ((elle a des consignes à transmettre))
272 ↑ce que disait Jessica (.) écoutez parce que ça concerne tout le monde (0,2)
273 Maria ((dicte des mesures à son binôme)) quarante::-huit
274 Isabelle **↓bravo [Maria**
275 Pierre ↑moi je [t'écoute
276 Maria [quarante
277 Isabelle ((à Pierre)) merci (0,1)
278 Maria c'est bon
279 Isabelle **((à Maria avec un grand sourire)) merci beaucoup Maria**

Lorsqu'elle prend la parole en haussant le ton pour transmettre des consignes liées au tamisage, Isabelle n'est pas écoutée de tous, notamment de Maria, qui continue à dicter des chiffres à son binôme (273). Visiblement agacée, son « bravo » est ironique, tout comme son sourire démesuré et son « merci beaucoup Maria » (279). Ils lui servent à réaffirmer ses responsabilités et son droit de consigne.

37 (J7 – 0 h 43 min 6 s)

- 280 Pierre t'aurais pu trouver un mètre un peu plus grand ((sourire))
281 Isabelle (0,1) nan c'est le tien ((sourire))
282 (0,2) mais t'en as un autre à côté (0,3) j'en ai pris trois (.)
283 **c'est l'instinct de survie tu sais (.) j'ai vécu la guerre (.) j'ai peur de manquer ((rires))**

Isabelle a pris de son côté plus de mètres qu'il n'en fallait¹⁹³ et Pierre le lui fait remarquer (280). Elle répond par l'autodérision pour justifier avec légèreté sa façon de gérer le matériel (283).

¹⁹² Isabelle précise : « Ici, je me demande vraiment si c'est le bon terme, le plus adapté. "Complice" ? ».

¹⁹³ Isabelle corrige mon affirmation : « Non, il faut justement trois mètres, un pour le X, un pour le Y et le troisième pour mesurer la distance des pièces en X et Y ».

38 (J7 – 1 h 28 min 2 s)

- 284 Isabelle ((en désignant le foyer)) **ce qui était un amas informe (0,1) est désormais un amas (.)**
285 **un peu moins informe ((sourires))**
286 Pierre =et fragmenté

Après avoir observé quelques secondes l'état d'avancement de son travail sur la fouille du foyer, Isabelle le tourne en dérision en le dévalorisant¹⁹⁴ une première fois par l'expression « amas informe » (284) puis une seconde, par euphémisme (285)

39 (J7 – 2 h 43 min 43 s)

- 287 Isabelle ((après avoir planifié quelques tâches de nettoyage))
288 **j'ai retapé cent fois le CNRS ((sourires))**
289 Pierre ouais mais tu les as eus à l'usure
290 Isabelle exactement
291 Pierre ça valait le coup d'insister (0,2)
292 Isabelle **et j'ai fait un bébé exprès pour les apitoyer [en plus**
293 Pierre [c'est vrai (.) t'es allée avec ton bébé à l'oral
294 Isabelle **bah j'avais mon gros ventre tu vois (0,1)**
295 Pierre ouais bien vu
296 Isabelle *** ils ont eu peur (.) ils ont dit euh vous voulez vous asseoir mademoiselle
297 nan nan ça va moi ((quelques pas de danse en riant))
298 Pierre ils se sont dit elle est bien nourrie celle-là (.) elle a pas besoin de travail
299 Isabelle =ouais c'est ça exactement (.) [passage supprimé à la demande d'Isabelle]
300 [passage supprimé à la demande d'Isabelle]
301 [passage supprimé à la demande d'Isabelle]

Isabelle fait ici référence au CNRS (288) et au fait qu'elle ait été réellement enceinte lors de son oral (294, 300). Elle ne l'a pas « retapé cent fois ». Cette forme d'autodérision vis-à-vis de sa place actuelle dans l'institution est un marqueur intéressant puisqu'il renvoie à sa propre vision du parcours de chercheur sous le prisme de son genre, à savoir un parcours complexe, difficile et souvent douloureux. (292). Cette remarque est aussi une façon de tourner en dérision le système dans lequel elle est parvenue à rentrer¹⁹⁵.

¹⁹⁴ Isabelle me reprend : « Non, au contraire ! Face à cette “bouillabaise”, faire du “clean”, c'est-à-dire du propre, n'est pas chose facile. Donc ici “le moins informe” veut dire au contraire, que je suis plutôt contente de moi. Là, j'ironise, car pouvait-on faire mieux ? »

¹⁹⁵ Isabelle précise ma phrase : « Le CNRS est présenté aux étudiants comme un “Saint Graal”. Il y aurait ceux qui ont un poste et les autres, les gens d'excellence et les autres. Cette logique binaire est fautive, car les gens non pris sont pour l'essentiel tous excellents ou très bons. Donc ici j'affirme en rigolant la difficulté du concours, ma gêne de l'avoir obtenu, ma culpabilité même quant aux autres et surtout mes amis. Le méritais-je vraiment ? La compétition génère tellement de jalousie, de fantasmes, qu'il est facile de se demander si l'on mérite vraiment ce que l'on a obtenu ».

40 (J7 – 2 h 45 min 8 s)

- 302 Isabelle ((cherche des sachets du côté de ses voisins))
303 nous avons fait une réserve de:: de mini-grippes
304 Pierre bah ils sont plus dans un seau (.) ils sont à côté
305 Isabelle ah (0,6) on s'est fait uh là
306 Jérémie moi j'ai besoin d'un mini-grippe s'il y'a
307 Isabelle (0,4) je vais en prendre un p'tit peu avant (.) les amis (.) le collectif (.)
308 **le percepateur hein (.) n'est pas d'une intense:: bonne humeur ((rires))**

Isabelle constate que la réserve de mini-grippes qu'elle avait constituée (303) n'est plus en place. Elle insiste sur la nécessité de partager collectivement le matériel (307), en l'occurrence les sachets de mini-grippes dont les trois binômes présents sur le niveau gravettien ont besoin pour démonter les vestiges. Elle prend enfin un ton sévère et imite un percepateur (308).

41 (J7 – 2 h 57 min 47 s)

- 309 Pierre ((à Isabelle)) je peux te tirer un de tes sachets
310 Isabelle oui bien sûr↓
311 Pierre (0,2) je voudrais pas::
312 Isabelle **c'est toi qui m'as dit que ce qui est à toi est à moi**
313 Pierre je voudrais pas qu'on se fâche
314 Isabelle **=tout à l'heure tu m'as bien signifié que ton seau était le tien (.) tu vois je me méfie**
315 Pierre ((rires légers))
316 Isabelle **tant qu'il y a pas de contrat (.) je crois en rien**

Pierre demande un sachet à Isabelle, et ce, en exagérant les précautions (311, 313). Celle-ci tourne la question en dérision (312, 316) tout en rappelant à son collègue la remarque qu'il lui avait faite (314).

42 (J7 – 03:06:40)

- 317 Isabelle ((observant Pierre dessiner sur sa feuille de relevé sourire en coin))
318 **je suis sûre qu'à l'école tu dépassais pas pour colorier**
319 Pierre hein euh (.) prrr j'ai pas de souvenirs de ça

Isabelle soutient par la dérision le fait que Pierre devait certainement être un écolier appliqué aux tâches graphiques. Cette moquerie tombe presque à l'eau puisque Pierre répond d'un ton sérieux, laissant la jeune femme dans la retenue d'un rire promis.

43 (J7 – 3 h 24 min 51 s)

- 320 Pierre ((discutant d'une nouvelle fouilleuse à aller chercher à la gare))
321 mmh:: (.) y'a pas une histoire de récupération à la gare de Nemours
322 Isabelle ouais (.) une Québécoise
323 Pierre ouais (.) tu crois que c'est *** là qui va-
324 Isabelle (0,1) qui va la chercher tu veux dire (.) elle est mandatée [pour euh::
325 Pierre [ah j'en sais rien

326 moi on m'a rien mandaté du tout (.) on m'a rien demandé
 327 Isabelle (0,3) tu sais pas (.) tu passes peut-être à côté d'une opportunité
 328 c'est peut-être une très jolie jeune gentille Québécoise ((sourire))
 329 qui va te chanter de la (.) pas Lara Fabian (.) non euh (.) c'est une Française ((rires))
 330 faut que je révise [mes:: ((rires))]
 331 Pierre [je crois que j'ai ma dose de ressortissants canadiens (.)
 332 j'en ai un qui a dormi quatre mois sur mon canapé
 333 Isabelle (0,3) **((mimant mal l'accent québécois)) bonjou::r (.) comment:: vas-tu**
 334 je sais pas c'est quoi l'accent canadien ((rires))
 335 Pierre nan ils parlent pas comme ça (.) ((rires)) ça c'est le Canadien du bled ((rires))
 336 (0,2) ça c'est les Canadiens kabyles qui parlent comme ça
 337 Isabelle **((rires)) (0,10) écoute j'ai toujours été nulle (.)**
 338 **j'y mets du cœur (.) beaucoup d'amour (.) dans mes accents (.) mais (.) ça marche pas**

Après avoir échangé sur l'arrivée d'une nouvelle fouilleuse qu'il faudra aller chercher à la gare, Isabelle, tout en travaillant, taquine Pierre en souriant sur une potentielle opportunité amoureuse (327, 328), ce à quoi il répond indirectement par la négative (331, 332). La jeune femme tente ensuite de prendre l'accent québécois, une imitation manquée au vu de la réaction de Pierre (335, 338) qui s'en esclaffe franchement. Isabelle, tout en riant aussi, use d'autodérision pour justifier son raté (337) et soutenir sa bonne volonté (338).

44 (J7 – 3 h 26 min 45 s)

339 Pierre un deux trois ↑on va manger
 340 Isabelle il faut m'le dire parce que moi j'suis en train [de r'démonter
 341 Pierre [on va manger
 342 Isabelle on va manger ((d'autres fouilleurs répètent qu'ils ne veulent pas)) (0,1) il est quelle heure
 343 Pierre il est treize heures et des bananes
 344 Isabelle ouais il faut aller manger (.) ↑allez à table ((certains répondent non))
 345 (0,3) **en fait ils le font exprès parce qu'ils savent que c'est les premiers qui mettent la table**
 346 (0,1) **les enfoirés (.) je l'savais ((sourire))**

Il est l'heure de manger. Pierre insiste (339, 341) suivi par Isabelle (342, 344). Aux réponses négatives de quelques autres fouilleurs, la jeune femme surenchérit avec ironie sur le fait que les premiers arrivés doivent mettre la table, rappelant par-là la nécessité de répondre aux tâches collectives.

45 (J7 – 3 h 35 min 24 s)

347 Pierre ((à Olivier qui le sollicite pour vider ses seaux remplis d'eau))
 348 moi j'étais plus parti pour aller manger hein au début Olivier (.)
 349 c'est sympa ton p'tit projet mais:: (0,2)
 350 j'ai fait un peu de drainage tout à l'heure
 351 Isabelle **↑un drainage lymphatique ((rires))**
 352 Pierre nan ((sourire))

Pierre est sollicité par Olivier (347) et lui fait remarquer qu'il est plutôt l'heure d'aller manger (348). Il évoque les efforts déjà fournis pour le drainage de sa zone, lui qui s'est occupé de creuser des rigoles au bord du niveau gravettien pour éviter que l'eau de l'averse ne s'y écoule. Isabelle suggère en riant qu'il s'agit d'un drainage lymphatique, tournant en dérision ses efforts.

46 (J7 – 04:09:49)

353 Pierre Isabelle t'es assise sur les tartes
 354 Isabelle (0,1) non (0,1) ↑nan (.) **enfin j'ai les fesses rembourrées mais quand même**
 355 **je sentirais si:: ((rires)) y avait une résistance entre la chaise et moi**
 356 (0,1) **il devient désobligeant ce binôme ((rires))**

Pierre cherche les tartes et, afin de demander si elles se trouvent dans la glacière sur laquelle Isabelle se tient, l'interroge pour savoir si elle est assise dessus (353). En riant, elle fait preuve d'autodérision et se prend elle-même au jeu du ridicule (354, 355). Elle rappelle à l'ordre Pierre sur son manque d'obligeance vis-à-vis d'elle (356).

47 (J7 – 4 h 17 min 32 s)

357 Isabelle ((bâillement et Émile la regarde en souriant))
 358 j'ai bien mangé ((rires)) c'est [d'une élégance
 359 Émile [oui oui ça s'voit Isabelle ((rires))
 360 Isabelle j'ai pas ro::té (.) [j'ai juste bâillé
 361 Émile [nan mais- ((rires))
 362 Isabelle **j'ai eu (.) une respiration::** [parce que
 363 Émile [profonde
 364 Isabelle **voilà profonde (0,2) oh j'te jure**
 365 (0,1) **je sais me tenir (.) je suis une femme du monde**
 366 (0,1) **venez me voir au laboratoire je suis toute autre ((rires))**
 367 (0,1) **je suis coiffée aussi**

Cette fois, c'est Émile qui se moque d'Isabelle (359, 361, 363), et ce, à la suite d'un bâillement prononcé (361, 362). Elle l'admet en riant et avec autodérision (362, 364). Elle rappelle ensuite qu'elle sait être élégante à l'extérieur d'une campagne de fouille (365, 367), notamment dans son rôle de chercheuse (366).

48 (J7 – 4 h 43 min 10 s)

368 Pierre ça va Isabelle (.) t'as assez de mètres (.) pas de rubans en plus
 369 Isabelle **((rires)) (0,2) je croyais qu'on partageait dis-donc euh::**
 370 Pierre oui bah::
 371 Isabelle **=en fait euh (0,1) hein (.) la notion du partage est relativement étriquée je trouve:: très cher**
 372 Pierre =c'est surtout qu'elle est centrée sur moi
 373 Isabelle (0,1) ouais (.) c'est ça ((rires))
 374 Pierre pas forcément étriquée mais- (0,3) le partage égocentrique (0,1) le partage centripète

375 (0,1) récurrent et centripète

376 Isabelle **et parfois périphérique ((rires légers))**

De retour sur le terrain, Pierre constate qu'Isabelle a gardé de son côté tous les mètres et le lui dit sur un ton léger (368). La jeune femme répond aussitôt par la nécessité de partager le matériel (369) puis ajoute que son binôme conçoit cette notion de façon trop restreinte (371). Pierre surenchérit en l'admettant avec humour par l'expression de « partage égocentrique » (374). Cela lui rappelle par ailleurs le terme de « centripète » (374, 375) utilisé en technologie lithique et lui permet de créer une nouvelle combinaison prêtant à rire celui qui comprend ce vocabulaire spécialisé. En précisant « périphérique » (376) — puisque ce type de débitage de la pierre peut également être dit périphérique — elle insiste sur l'importance de tenir compte de ce qu'il y a autour de soi.

49 (J7 – 4 h 55 min 54 s)

377 Isabelle **je me sers dans la pochette collective parce que je suis désolée mais moi j'ai amené (.)**

378 **mais plein de mini-grippes tout à l'heure ((sourire))**

379 **(0,1) hein (.) et j'ai même pas eu le temps d'en voir la couleur**

380 Pierre (0,2) c'est parce qu'ils étaient transparents

381 Isabelle (.) le collectif s'est servi de ce [que j'ai amené

382 Claire hé n'empêche que c'est nous qui ramenons à chaque fois [et c'est eux qui::

383 Pierre [prrr:::

384 Isabelle à oui voilà (.) bah je suis d'accord (.) [eh ben rebellons-nous contre le groupe de derrière

385 Pierre [arrête (.) tu vas me faire pleurer

386 Maria (0,2) ((visée par la remarque)) nous on apporte la joie et la bonne humeur

387 Isabelle (.) **((sourire)) oh fou fou (.) avec un fouet ((rires))**

Isabelle n'a plus de Minigrip de son côté et va en prendre chez ses voisins de derrière, Claire et Mazdak. Elle insiste sur la portée collective de son geste vis-à-vis du partage de matériel (377). Le fait d'aller chercher d'autres sachets sous la tente incombe à tous ceux qui travaillent sur le Gravettien, pas seulement à elle (378, 381). En souriant, elle tourne en dérision la remarque de Maria (387) qui tente de se rattraper (386).

50 (J7 – 5 h 8 min 25 s)

388 Pierre ((observant Oscar et Alain qui passe par-dessus la rigole))

389 vous voulez vraiment pas faire le tour en fait

390 Oscar comment

391 Alain c'est pire par là-bas

392 Pierre (0,1) par là-bas c'est pire

393 Oscar (.) bah je crois que c'est pas mieux en tout cas

394 Pierre (0,1) vous risquez peut-être moins de vous empaler sur des bouts d'ferraille

395 ou pire (.) de tomber dans notre niveau [archéo

396 Isabelle [en fait là (.) c'est si vous tombez vous ::

397 (.) **vous risquez de meurtrir nos carrés ((sourire))**

398 Oscar et donc de se faire meurtrir aussi
 399 Pierre (0,1) exactement
 400 Isabelle nan mais de nous donner un p'tit surcroît de travail quoi

Le passage d'Oscar et d'Alain du côté est du Gravettien agace visiblement Pierre (389) qui les rappelle à l'ordre au niveau de la sécurité, la leur (394) et celle du niveau archéologique dans lequel ils risquent de glisser (395). Isabelle surenchérit à l'expression ironique « ou pire » de Pierre en l'imitant d'une voix grave (397).

51 (J7 – 05:10:17)

401 Isabelle ((observant l'arrière de son pantalon))
 402 ↓oh mais c'est complètement déchiré (0,2) bon ça peut arriver
 403 Pierre j'espère que ça pass'ra pas à la télé (0,3) ou alors euh pas en première partie de soirée
 404 (0,7) ((petite voix)) maman (.) on voit tes fesses à la télé
 405 Isabelle (0,1) **((ton aigu)) je t'ai toujours dit de porter des culottes en coton ma fille**
 406 **(.) c'est c'que ma mère m'disait (.) faut toujours des sous-vêtements en bon état (.)**
 407 **si un jour t'as un accident (.) que j'ai pas la honte avec les pompiers hein**
 408 Pierre =ah ma mère elle me sortait des trucs pareils (.)
 409 mais tu vas pas mettre deux chaussettes dépareillées enfin s'il t'arrive quelque chose((rires))
 410 Isabelle ((rires))

Isabelle se rend compte que son pantalon est particulièrement déchiré à l'arrière (401, 402). Pierre, en référence au fait que la jeune femme soit en train d'être filmée (403), imagine une petite fille dont il imite la voix (404) — fictivement celle d'Isabelle — voyant que sa mère passe à la télé avec son vêtement troué. Isabelle surenchérit sur un ton aigu qui mime cette fois sa mère. Elle évoque une histoire personnelle assez cocasse (405, 406, 407) et Pierre insiste avec un récit du même type le concernant (408, 409) ce qui fait rire les deux collègues.

52 (J7 – 5 h 21 min 2 s)

411 Maria y'en a qui veulent du sachet (.) parce que là j'vais en prendre
 412 Isabelle =oui s'te-plaît
 413 Maria tu veux des comment
 414 Isabelle bah euh bah comme vous (.) prenez de tout (0,1) merci beaucoup
 415 (0,1) **enfin tu prends tout ce que tu nous as piqué quoi ((rires))**

Dans un second temps de l'échange, c'est avec dérision qu'Isabelle répond à Maria (415), en référence à la gestion collective du matériel. Cela fait rire plusieurs fouilleurs qui entendent la remarque que la jeune femme formule avec un grand sourire.

53 (J7 – 5 h 22 min 47 s)

416 Pierre ah Isabelle t'as encore fait tomber le mètre
 417 Isabelle (0,7) très cher (.) le encore était de trop
 418 Pierre ((rires légers))
 419 Isabelle (0,9) **compte tenu de votre euh (.) passif post- postérieur ((sourire))**

420 Pierre ((sourire)) (0,1) c'est redondant passif postérieur nan
 421 Isabelle posterii (.) pos- postérieur (.) j'ai voulu faire en fait un mélange effectivement
 422 de postérieur et de popotin tu vois
 423 Pierre (0,5) j'aime pas trop moi
 424 Isabelle tu as su quel élément anatomique je remettais en cau::se (.) dans la perturbation de-

En réponse à la formulation de Pierre (416) et au « encore » qu'elle souligne comme étant de trop (417) — ce qui fait d'ailleurs déjà rire son interlocuteur (418) — elle semble tenter une figure de style (420) qu'elle admet ensuite avoir ratée (421, 422). L'objectif de cette tentative de dérision était surtout d'indiquer que le postérieur de Pierre était certainement le seul responsable de la perturbation du matériel en place (424).

54 (J7 – 5 h 34 min 47 s)

425 Maria je peux te reprendre les punaises s'il te plaît (0,1) merci Claire¹⁹⁶ (0,2) t'es gentille
 426 Isabelle ((sourire)) enfin (.) n'en fait pas trop quand même [ça va
 427 Pierre [ça va hein
 428 Maria tu veux un bisou (.) un câlin (.) j'te donne ce que tu veux ((rires))
 429 Isabelle ((rires))

Maria s'applique à demander des punaises avec plusieurs marques de politesse (425), une question que tourne aussitôt en dérision Isabelle (426). Elle lui indique par là le « trop » de politesses.

55 (J7 – 5 h 52 min 16 s)

430 Sylvester ↑Émile
 431 Pierre (0,2) euh il est dans un sondage (0,1) qu'est-ce qui vous arrive (0,2) un [artefact
 432 Sylvester [il est là-bas
 433 nan il m'semble
 434 Pierre ouais il est [là-dedans
 435 Sylvester [dans celui-là
 436 Pierre (0,2) vous avez trouvé un artefact majeur
 437 Sarah du Châtelperron dans le niveau gravettien (0,2)
 438 Isabelle ↑est-ce qu'il y'a des gravettes (0,1)
 439 ((mimant l'accent chtii) si y'a pô d'gravettes (.) c'est pô l'Gravettien (.)
 440 c'est aussi simple que çô ((sourire))
 441 Pierre du Gravettien avec une pointe de châtelperron [c'est du Châtelperronien
 442 Sarah [si y'a pas de Gravette on balance c'est ça
 443 Isabelle c'est çô ((sourire))

Sylvester est un fouilleur néophyte qui a déjà commis quelques erreurs sur le terrain. C'est la raison pour laquelle Pierre se montre insistant en lui demandant s'il a trouvé un artefact (431,

¹⁹⁶ Maria s'adresse ici à une autre fouilleuse, Claire. Isabelle soulève sa phrase après l'avoir entendue.

436), car visiblement, il cherche à voir Émile. Sarah, qui ne travaille pas loin de Sylvester, transmet un fragment d'information (437) : il aurait retrouvé un outil de type châtelperronien dans son niveau, le Gravettien, un fait peu probable. Isabelle, en imitant l'accent chti, laisse alors entendre une évidence (440). En disant sans « Gravette »¹⁹⁷, c'est-à-dire sans la présence de cet outil déterminant, pas de niveau correspondant (439). Elle communique ainsi un élément de compréhension basique avec le sourire et termine en répondant ironiquement (443) à la question de Sarah (442).

56 (J7 – 6 h 42 min 45 s)

444 Sarah et tu piques les carnets à souche hein Pierre
 445 Pierre (0,2) quoi
 446 Sarah tu piques les carnets à souche
 447 Pierre ban nan il est là le tien
 448 Sarah =ouais ouais ((sourire))
 449 Pierre j'te l'ai pas piqué (.) pour l'instant
 450 Isabelle (0,4) **↑je n'autorise pas qu'on remette en cau::se (.) l'intégrité de mon binôme**
 451 (0,1) **j'en fais:: (.) une question d'honneur**
 452 (0,4) **après on va m'accuser de complicité (.) mais je vous vois venir hein:: (0,1) ((rires))**
 453 Sarah attends (.) la journée est pas finie Isabelle ((rires))
 454 Isabelle (0,2) **une faible femme (0,1) elle savait (.) c'était un malfrat**

Lorsqu'elle prend la parole, Isabelle adopte un ton solennel et une posture théâtrale afin de proposer une issue à l'échange en cours entre Pierre et Sarah (450). Elle terminera avec auto-dérision en faisant mine de jouer ce rôle de la faible femme qui défend bec et ongles son binôme (454).

57 (J7 – 7 h 10 s)

455 Isabelle ((revient d'une pause pipi))
 456 Olivier elle te suit pas quand tu fais caca
 457 Isabelle nan ça va (.) je fais pas ça sur la fouille (.) une fois par semaine chez moi ((sourire))
 458 (0,3) moi qui ai horreur de parler de ça (.) nan mais c'est fou ce que je peux faire ici
 459 et que je fais pas dans- chez moi (0,1) c'est vrai
 460 (0,1) **on voit tout de suite ce qui l'intéresse Olivier**
 461 **↑à force de trop malaxer la terre Olivier tu régresses au stade:::**
 462 Moi au stade anal
 463 Isabelle je n'osais point le dire ((rires))

¹⁹⁷ Isabelle précise : « En fait ici je caricature les choses, car l'absence de Gravette, ne veut pas dire qu'on a pas du Gravettien ! ». Elle me suggère de le formuler ainsi : « Isabelle caricature sciemment la définition de ce technocomplexe et plus largement celle des traditions techniques préhistoriques, encore trop perçues sous le prisme de l'industrie lithique, qui ne constitue qu'un pan de la culture matérielle ».

Olivier taquine Isabelle lorsqu'elle revient du sous-bois en lui demandant si nous la suivons même lorsqu'elle fait ses besoins. La jeune femme s'en défend d'abord en se justifiant ouvertement qu'elle ne fait pas « ça » sur le terrain, mais chez elle (457). Cela lui permet de distinguer ce qu'elle est au cours de la campagne et ce qu'elle est en dehors (458, 459). Elle renchérit ensuite en tournant Olivier en dérision (460, 461), ce qui fait rire les fouilleurs qui entendent son ultime défense.

58 (J7 – 7 h 40 s)

464 Olivier Isabelle (.) y'a de l'industrie osseu::se euh
 465 Isabelle ↑oui alors de l'industrie osseuse y'en a
 466 Olivier ((inaudible))
 467 Isabelle technologue (.) osseuse (.) tout le monde croit que je suis archéozoologue
 468 mais elle arrive l'archéozoologue (.) ↓c'est pas moi
 469 **↑vous aurez enfin un jugement de quelqu'un de compétent (.) pas d'moi**
 470 **moi j'aurais dit que c'était de l'os hein c'est tout**

Lorsqu'Olivier la sollicite, c'est pour lui montrer de l'industrie osseuse qu'il a trouvée dans son sondage (464). Isabelle n'est toutefois pas archéozoologue (467). Bien qu'elle travaille directement sur les matières dures animales, c'est surtout pour en analyser les produits, les objets (outils et déchets) pour le dire simplement. C'est la raison pour laquelle elle se défend avec autodérision de toute compétence (469) comparée à une spécialiste qui n'aurait pas de mal à identifier l'origine animale d'un artefact (468)¹⁹⁸.

59 (J7 – 7 h 54 min 28 s)

471 Pierre ((évoquant les membres de son équipe))
 472 oh tu sais y'a plein de beaux gosses dans l'équipe enseignante maintenant
 473 y'a moi:: euh::
 474 Isabelle ((rires))
 475 Pierre (0,1) moi euh:: ^{***199} moi
 476 Isabelle ah non mais c'est le syndrome- j'sais pas comment on appelle ça quand tu:
 477 **moi j'ai eu mon lot une fois quand même ((sourire))**
 478 **ch- ch- il m'est arrivé (.) une fois (0,1) quand même (0,2) j'avais des étudiants j'étais jeune**
 479 (0,2) c'est pour ça que je me suis retirée de Facebook d'ailleurs ((rires))
 480 Pierre ((rires))
 481 Isabelle ↑mais oui:: (.) je vous jure que c'est vrai
 482 oh:: (.) ça m'arrive pas souvent dans ma vie mais merde

¹⁹⁸ Isabelle reprend mes explications : « En fait non, je suis compétente en détermination des matériaux, des parties anatomiques, des espèces mêmes. Donc là, c'est juste de l'autodérision. Je ne suis pas archéozoo, mais techno osseuse. Je dis que s'ils attendent une archéozoo, une vraie, quelqu'un dont c'est le métier avec des compétences parfois communes aux miennes, mais aussi spécifiques, et bien la compétente en archéozoo arrive. »

¹⁹⁹ Pierre cite les nom et prénom de l'un de ses collègues qui enseigne au même département que lui.

483 il m'attendait (.) il m'attendait à chaque fois et après il m'a vu sur Facebook (.) voilà
 484 j'me suis sentie harcelée (.) très fort ((rires))
 485 Pierre ((rires))
 486 Isabelle **je sortais (.) de mon couvent ((sourire))**

C'est à nouveau d'autodérision dont il est question ici lorsqu'Isabelle est amenée à revenir sur ses expériences d'enseignement (477, 478). Elle évoque un étudiant qui aurait été quelque peu épris et exagère la situation pour la rendre drôle (484, 486). Pierre rit de bon cœur au cours de cet échange.

60 (J7 – 08:01:47)

487 Jérémie ((fait le décompte des pièces relevées avec son binôme Maria))
 488 ah:: sans compter les esquilles
 489 Maria nan sans compter les esquilles
 490 Jérémie bah nous on a fait (.) alors avec les esquilles c'est l'double
 491 Pierre (0,5) et bein nous on a fait deux cents::
 492 Isabelle ((rires))
 493 Pierre ouah::
 494 Maria oh::
 495 Isabelle **t'as raison faut l'dire (.) ↑même on a fait trois cents::**
 496 Pierre ((sourire)) ↑voilà:: (.) gagné
 497 Isabelle ↓c'est marrant là ils y croient plus trop ((rires légers))
 498 (0,3) de toute façon nous on est pas dans la compétition
 499 Pierre (0,1) nous on fait pas dans la quantité on fait [la qualité
 500 Isabelle [du qualitatif exactement
 501 (0,5) nous on fouille des foyers quoi (.) ↓rho:: ((sourire))

Ce dernier moment de rire sur le terrain, du moins en ce qui concerne la septième journée, porte sur le bilan chiffré que s'amuse à produire Jérémie et Maria (488, 489, 490). Précisons qu'ils ne veulent pas directement et de façon flagrante se mesurer face à l'autre binôme. Pierre les imite exagérément (491) en supposant que cela puisse être le cas. Isabelle surenchérit en gonflant le premier chiffre donné par Pierre (495). Ils rient tous les deux et continuent à expliciter leur remarque en insistant sur l'inefficacité du calcul pour le travail de fouille (499, 500, 501) et en dévalorisant l'idée de compétition dans ce genre d'activité (498).

À travers des fragments de ces deux journées, nous venons de vivre l'ensemble des situations où Isabelle entraîne ses interlocuteurs sur le terrain du rire. Elle procède soit en ayant l'initiative, soit en surenchérisant à la remarque d'un tiers, ce qu'elle fait d'ailleurs bien volontiers. Pour saisir les multiples modalités d'un faire rire singulier, je procède au recouplement des séquences entre elles. Mon intérêt n'est pas de caractériser l'unité d'un humour unanimement admis dans ce type de travail, mais bien d'en décortiquer les diverses formes et démontrer que non, elles ne fonctionnent pas en vase clôt. Elles ne répondent pas seulement

d'elles-mêmes. Bien que difficiles à cerner, les formes où se logent ces préliminaires au rire renvoient à cet humour propre à Isabelle et qui consiste à faire rire de bien des façons. Je précise d'abord qu'elle rit avec, notamment aux côtés de Pierre pour le septième jour ; elle rit de certaines autres personnes, rarement ; et elle rit aussi, voire surtout, d'elle-même pour des raisons qu'elle justifie comme suit au cours de l'entretien : « s'autoriser le rire, c'est s'autoriser à décharger une sorte de fatigue, d'adrénaline, de tension ». Cette interprétation ne couvre toutefois pas toute la richesse des échanges pleins d'humour que j'ai retranscrits. Décharger la tension : il va sans dire que l'humour permet bien plus.

○ *Rires*

Comme j'ai pu déjà le constater, l'humour prend différentes formes au cours de ces deux jours : l'ironie, l'imitation, la dérision et l'autodérision²⁰⁰ — dont Isabelle affirme user abondamment. Chacune et de façon aléatoire est dans la continuité d'une situation qui, pour la jeune femme, s'avérait propice au rire. Si le contexte ne constituait pas un facteur déterminant et que l'humour n'avait que pour seul but la légèreté, alors Isabelle ne s'arrêterait pas de rire ! Or, celui-ci représente une ponctuation et pour mieux la lire, il faut s'en remettre au contenu de la phrase. Le tableau 11 répertorie ainsi les contours d'un humour propre à Isabelle lorsqu'elle travaille sur un chantier de fouille.

Tableau 11 : Sens des expressions humoristiques formulées par Isabelle, J2/J7

sens des expressions humoristiques	numéro de séquence
rire pour faire comprendre une situation	1, 2, 11, 12, 21, 26, 30, 50, 55
rire pour promouvoir un effort commun	4, 5, 8, 13, 25, 31, 44, 60
rire pour apprendre à gérer le matériel	7, 14, 37, 40, 41, 48, 49, 52, 54
rire pour tempérer diverses tensions	18, 20, 27, 56
rire pour redéfinir les contours d'un rôle	19, 34, 35, 36, 39, 46, 47, 53, 57, 58, 59
rire pour rire de soi	3, 10, 17, 22, 23, 38
rire pour rire de l'autre	9, 15, 24, 28, 29, 32, 42, 45
rire pour rire avec l'autre	33, 51

²⁰⁰ Chacune ne se dresse pas contre l'autre. J'ai relevé à plusieurs reprises au cours des deux jours des croisements, notamment entre l'imitation et les trois autres formes.

Derrière le fait de faire rire pour faire comprendre une situation se cache une façon de transmettre des consignes liées au travail. Il a pu s'agir de gros œuvre (1, 2), d'indications concernant les meilleurs déplacements à effectuer près d'une zone sensible (21, 50), de sécurité (12, 26) ou tout simplement du fait de continuer à fouiller sans s'en remettre à un tiers (55). J'ajoute à cela le fait de rendre explicite la découverte d'un niveau archéologique majeur (11) ou encore la nécessité de nettoyer ses propres outils. Les informations transmises sont essentielles à respecter, ou du moins à bien entendre. Même si ces chiffres n'ont qu'une portée illustrative, 77 % des situations de ce type ont lieu le premier jour. Rire est donc directement au service des premiers temps de passation de certaines règles de travail.

Promouvoir un effort commun par le rire correspond à l'idée qu'une certaine forme de pénibilité doit être partagée par chaque fouilleur. Il s'agit ainsi de savoir effectuer des relais (4) et faciliter l'effort de l'autre (5, 8, 13) tout en restant conscient de la dureté de la tâche (25) et ce, sans rentrer dans un esprit de compétition (60). Néanmoins, Isabelle ne manque pas de rappeler que les obligations collectives ne s'arrêtent pas à la fouille et qu'il incombe à chacun de suppléer aux tâches ménagères (31, 44). À nouveau, ce sont 75 % des situations de ce type qui ont lieu le premier jour, un temps particulièrement éprouvant physiquement où la pénibilité était essentielle à redistribuer pour Isabelle.

Concernant la gestion du matériel, Isabelle se sert de l'humour à la fois pour désamorcer certains reproches qui lui sont faits et pour pointer certains manquements de la part d'un tiers. Dans le premier cas, cela porte sur le fait de récupérer l'outil d'un autre (7) ou encore de prendre plus de matériel qu'il n'en faut (37). Dans le second, la jeune femme insiste auprès des moins expérimentés : les outils, y compris les plus petits, sont à la disposition du collectif. Il n'en revient toutefois pas à certains seulement d'aller en chercher (14, 40, 49, 52), même en les flattant démesurément (54). Elle surenchérit sur le partage du matériel également avec Pierre, celui qu'elle désigne à plusieurs reprises comme son binôme (41, 48). Je note ici que les proportions sont inversées puisqu'uniquement 22 % de ces situations se déroulent le second jour de campagne. Apprendre à gérer les outils est un processus qui ne s'arrête pas au premier soir de terrain et c'est une fois qu'une certaine familiarité s'est installée, je le suppose, que cette règle peut être répétée.

Le rire est également utilisé pour tempérer certaines tensions. Isabelle ajoute ainsi de la légèreté pour reprendre son terme, à des situations qui ont pu lui sembler trop lourdes. De brefs accrochages peuvent en effet se terminer en une rancoeur entre certains fouilleurs et celle-ci risque de s'instaurer durant tout le temps de la campagne. Cela peut concerner une tierce personne (18, 27, 56) ou elle-même lorsqu'elle se trouve agacée par une certaine incompréhension (27).

Redéfinir les contours de rôles qu'elle pense être les siens est un phénomène que l'humour participe également à transmettre. Il s'agit souvent de remettre littéralement à sa place celles et ceux qui dépasseraient certaines limites liées à trop de familiarité (34, 35, 46, 53) ou qui n'écouterait pas suffisamment ses consignes si celle-ci estime se trouver dans un rôle portant sur la passation d'informations en tant que responsable de secteur (19, 36). Elle se défend également d'être « toute autre », au laboratoire comme chercheuse (39, 47), spécialiste (58), chez elle (57) ou encore en tant qu'enseignante (59). Il est intéressant de constater ici que 91 % de ces situations ont lieu lors du septième jour. Je peux l'interpréter comme le désir de s'ouvrir davantage en se montrant sous d'autres aspects.

Isabelle rit par ailleurs pour des raisons qui dépassent le strict cadre de ses expériences dans l'instant. Comme elle le décrit pendant l'entretien, « les gens trop sérieux m'angoissent, m'ennuient. Je ne sais pas comment l'expliquer. Et le travail fait qu'on est souvent dans des situations, des postures sérieuses. Ça peut être sur la fouille, mais ça peut être dans le cadre d'un cours, d'un colloque, d'un séminaire, de ce que tu veux ». Pour elle, l'humour est donc un outil comme un autre pour bien travailler. Elle rit à la fois d'elle-même, en faisant preuve d'autodérision (3, 10, 17, 22, 23, 38), mais également des autres (9, 15, 24, 28, 29, 32, 42, 45), et avec l'autre. Cela instaure une certaine complicité avec les interactants qu'elle inclut dans l'échange (33, 51).

○ *Valoriser*

Par l'humour, Isabelle tend, comme elle le dit, à « désacraliser des temps de travail [...] répétitif(s), fatigant(s) », des moments où ceux qui l'entourent peuvent sembler trop sérieux. Elle transforme ainsi la journée en la ponctuant de rires, du moins de sourires et de divertissement, qui produisent bien souvent un effet immédiat sur la situation, et qui auront des conséquences la dépassant largement. Faire intervenir l'humour, c'est en effet installer des relations, les consolider, se raconter soi-même, ce que l'on est à l'extérieur et aussi faire passer certains enjeux liés directement au travail de terrain.

Je vois dans cet humour des liens forts avec les valeurs que j'ai dégagées dans le chapitre 2 ou, pour le dire autrement, des façons singulières d'en exprimer certaines. L'effort commun promu par le rire se retrouve à plusieurs reprises dans les Tableau 6 Tableau 7 qui synthétisent les différentes valeurs que la jeune femme transmet au cours de la journée. Par exemple, dans l'extrait 4 de la première sous-section, j'ai indiqué qu'elle insistait sur les pelletées particulièrement pénibles que les fouilleurs doivent effectuer en début de campagne pour dégager la terre de labour au-dessus du niveau gravettien (17). Le « sois généreux » (18) ironique qui suit renvoie à un conseil que je n'avais pas relevé dans le chapitre 2. Pourtant, cette prescription

est directement associée au fait de devoir ménager son corps. C'est également le cas dans l'extrait 10 où l'on voit Isabelle peiner en utilisant sa pelle (61). En évoquant ensuite un outil qui serait adapté à sa taille (62), elle fait preuve d'une autodérision qui correspond également à une forme de ménagement. Elle le prescrit pour ses collègues comme une consigne mais l'induit avec humour à travers son propre corps. Dans l'extrait 12, Isabelle signale à Pierre son étonnement lorsqu'elle le voit porter des lunettes près du godet de la pelleuse passant près de lui (70). En l'interpelant avec dérision (71), elle exprime son opinion et insiste sur le caractère peu raisonnable de cette attitude en termes de sécurité. À nouveau, je n'avais pas relevé cette forme de surenchère humoristique dans le chapitre consacré aux valeurs.

Se loge dans ces exemples l'idée que je ne me suis pas réellement concentrée dans le chapitre précédent sur la façon dont Isabelle transmettait un certain nombre de valeurs. Il aurait très bien pu s'agir d'un autre expert connaissant tout autant son rôle et animé par le même souci de responsabilité vis-à-vis des niveaux archéologiques et du rythme de travail qu'il suppose. Pourtant, le trait de singularité décortiqué dans cette section se retrouve dans la valorisation de règles ou de principes. C'est Isabelle et personne d'autres qui les exprime ainsi. Elle valorise ce qui lui semble essentiel d'une façon qui lui appartient en propre. La singularité est donc à rechercher directement dans ces détails où les façons de dire et de répéter ce qui compte dans le travail importent autant que les valeurs en elles-mêmes qui sont admises collectivement. Sans humour, il y a fort à parier que leur transmission ne s'effectuerait pas de la même façon et que les règles que cette dernière sous-tend ne se comprendraient pas similairement.

3.2. d) Manies

○ *Optimiser et gérer*

Le quatrième trait de singularité qu'Isabelle met en avant se rapporte à une forme de maniaquerie liée au fait de bien aimer lorsque les éléments au milieu desquels elle vit ou travaille sont propres et ordonnés. Elle se définit comme étant un peu maniaque de ce point de vue, ce qui se répercute tout autant au cours d'une campagne archéologique que dans son cadre domestique privé. C'est un trait de caractère. Rangement et nettoyage sont alors associés pour désigner ce qu'elle nomme comme du « bazar » et ce qui n'en est pas, c'est-à-dire quand les choses sont propres et rangées. Pendant le temps que dure le chantier, cette forme de maniaquerie se déploie à travers trois types d'expérience. Je la retrouve dans le travail de fouille en lui-même — nettoyage de ses outils au fur et à mesure et en fin de journée — au niveau des tâches de la vie en groupe — débarrasser, mettre les couverts, faire la cuisine, remplir et vider le lave-vaisselle, s'occuper des courses — et de l'entretien des espaces communs — lessiver les

sols, essuyer les tables, évacuer les poubelles. Répondre à ces tâches est désigné par Isabelle comme une « gestion *a minima* de l'ordre » par respect, dit-elle, pour le collectif. Si je me penche sur la définition courante du terme de manie, voici ce que je trouve :

MANIE n.f. 1 ♦ Goût excessif, déraisonnable (pour qqch.) 2 ♦ Habitude bizarre et tyrannique, souvent agaçante ou ridicule. À *chacun ses petites manies*.

Derrière l'excès ou la déraison qui susciterait l'agacement ou le ridicule se cache la notion la plus importante de cette définition, du moins celle que je privilégie et que je choisis de ne pas cristalliser à travers un jugement de valeur éhonté : une habitude. Cette dernière renvoie à la répétition d'une tâche et, dans mon cas, au fait de ranger et de nettoyer. Isabelle aurait ce goût et c'est dans son renouvellement en pratique que se logerait ce trait de singularité.

J'ai répertorié l'ensemble des expressions corporelles interprétées comme des manies et effectuées par Isabelle pendant les deux jours où je l'ai suivie. Les figures 26 et 27 les replacent dans leur strict déroulement temporel au cours de chaque journée²⁰¹.

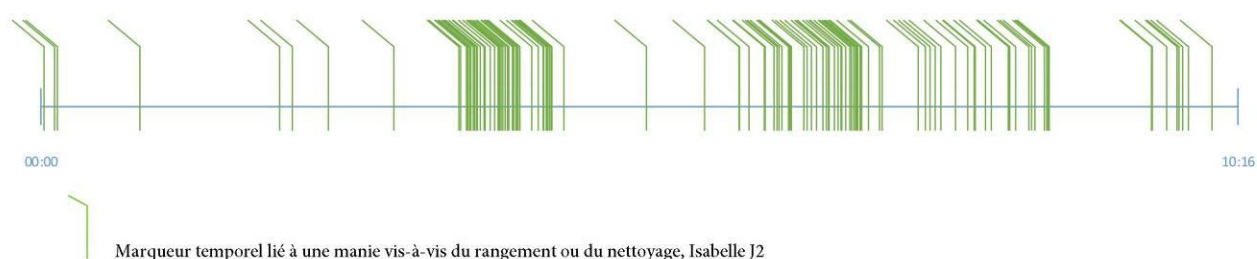


Figure 26 : Expressions des manies, Isabelle, J2 (déroulement temporel (x) h:min)

²⁰¹ Chaque marqueur temporel correspond à la première seconde où l'expression corporelle d'une manie émerge au sein d'une situation, quelle qu'elle soit, par Isabelle. Il m'a paru plus pertinent de "pointer" leur émission que de spécifier leur durée totale comme cela a été le cas pour les phases de pause ou d'attente pour lesquelles la durée était un facteur essentiel. Si le temps d'une pause par exemple est un élément de compréhension, il en est en effet moins question pour ces manies, bien souvent courtes de quelques secondes à peine.

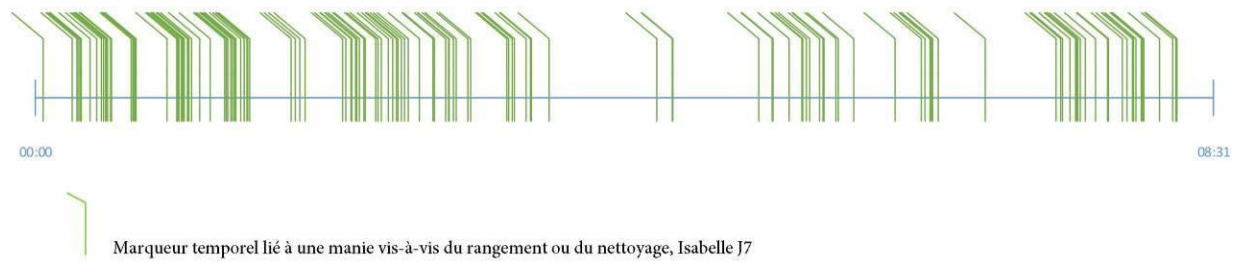


Figure 27 : Expressions des manies, Isabelle, J7 (déroulement temporel (x) h:min)

Parmi ces marqueurs, j'ai relevé l'ensemble des indices pratiques liés au fait de mettre de l'ordre. Ils correspondent à l'organisation et à l'optimisation de l'espace de travail (ramasser une veste ou une pelle qui traîne par terre, placer des sacs à l'abri de la pluie, éloigner une brouette d'une zone de passage), à la gestion des tâches associées à la prise des repas (débarasser la table, ramener les poubelles, réunir les restes des pauses goûter) et au rangement du matériel de fouille (au fur et à mesure et en toute fin de journée). Le second type d'indices renvoie au nettoyage. Celui-ci porte tout autant sur le terrain qui doit rester propre (jeter ses mégots de cigarettes dans un sac poubelle et pas sur le sol) et des bouteilles d'eau partagées par tous qui doivent rester nettes (essuyer le goulot avant et après avoir bu). Il s'agit également des outils qui sont nettoyés, soit au fur et à mesure (frotter son pinceau ou son outil de dentiste avant de le poser par terre), soit en fin de journée (en racler les parties recouvertes de terre sèche).

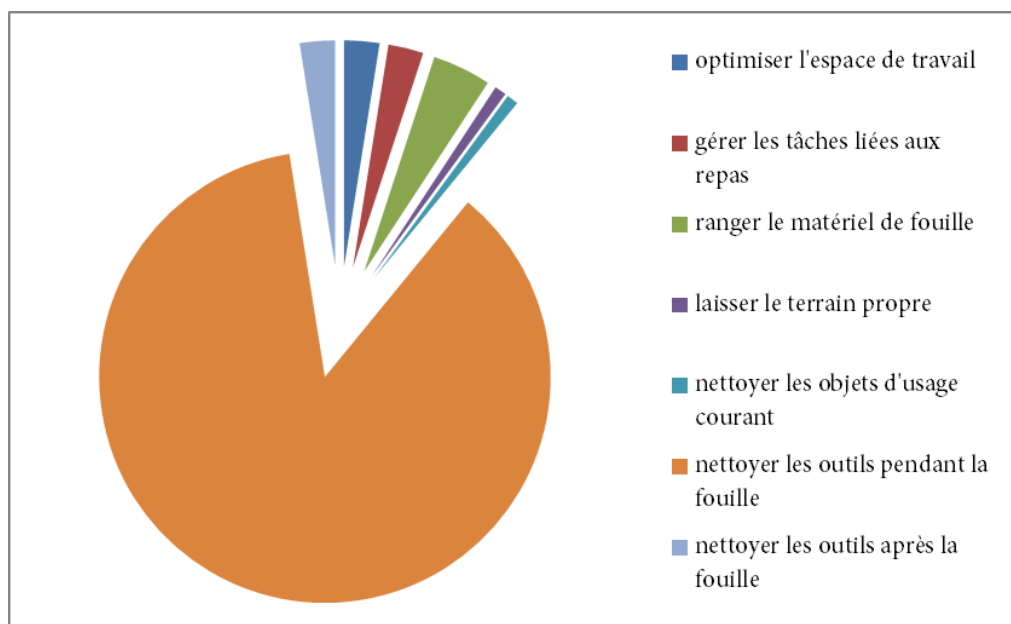
Si ces tâches relèvent de la manie, c'est parce qu'elles se répètent un grand nombre de fois et non pas parce que nous les considérons isolément. Les figures 26 et 27 le montrent bien. Isabelle ne cesse de ponctuer sa journée de brefs instants liés au rangement et au nettoyage. J'observe bien entendu des creux, car toutes les situations n'y sont pas propices. L'attente des premières heures du deuxième jour, par exemple, ne permet pas de faire grand-chose si ce n'est de réorganiser très ponctuellement l'espace. Les temps du repas sont également concernés, car il faut bien manger au cours de la petite heure qui est consacrée à cette pause coupant la journée en deux. Cette remarque s'avère tout aussi valable pour les pauses café. Néanmoins, la jeune femme ne manque pas à ce qu'elle considère comme ses obligations et débarasse la table tout en gérant les poubelles. Au total, ce sont 119 tâches de ce type qui sont effectuées le second jour et 139 le septième.

Ces chiffres cachent en fait une disproportion flagrante liée au nettoyage des petits outils au cours de la fouille. Je la retrouve dans l'enchaînement même des gestes qui permettent de retirer du sédiment avec un pinceau ou un outil de dentiste. Je note également les manipulations qui consistent à les frotter presque systématiquement juste après, sur le pantalon par

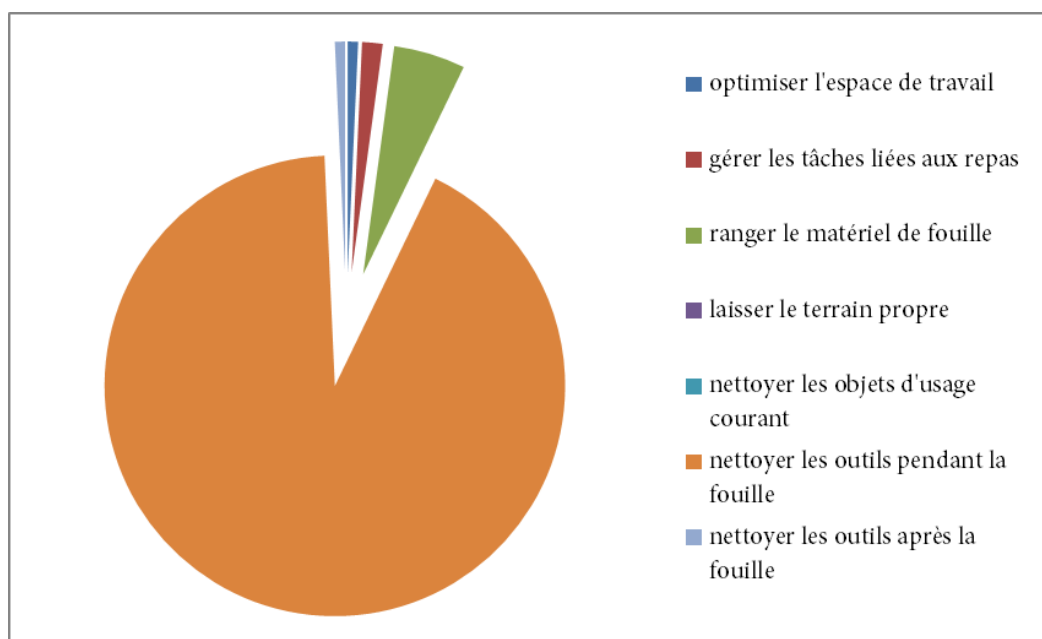
exemple. Bien sûr, les deux jours sur lesquels je me suis concentrée ne tiennent pas compte de tous ces temps à l'extérieur du terrain. Ces derniers regorgent de tâches que la jeune femme continue à effectuer en participant activement à la vie collective. Une fois que la camionnette et les véhicules de quelques autres fouilleurs sont rentrés à Pincevent, le travail ne s'arrête effectivement pas à proprement parler. Il change de forme. Il faut alors s'atteler à décharger une partie du matériel, aider en cuisine, mettre la table ; les échanges autour des vestiges démontés qui ont été ramenés se prolongent, etc., autant d'éléments auxquels je n'ai pas eu accès avec ma caméra.

○ *Des petits gestes qui comptent*

Comme Isabelle le précise, sans cette participation aux tâches qui incombent au groupe tout entier, « ce seront les mêmes qui les feront. On génère de la frustration et des heurts, car ceux qui font tout s'énerveraient. C'est le respect de l'autre et le respect de l'équilibre ». Cette dernière notion se présente donc sous un double aspect. Elle renvoie à la fois à ce que la jeune femme affirme être important pour elle-même — c'est-à-dire par rapport à ses propres habitudes, dépassant le cadre du travail — et en même temps à ce qu'elle estime essentiel pour le bien-être général, le maintien d'un équilibre collectif sans tension. Par ailleurs, les situations auxquelles j'ai pu assister mettent en évidence de façon flagrante une manie au travail adoptée souvent inconsciemment par Isabelle. C'est ce que nous montrent les graphiques 7 et 8.



Graphique 7 : Proportions (%) des manies d'Isabelle liées au rangement et au nettoyage, J2



Graphique 8 : Proportions (%) des manies d'Isabelle liées au rangement et au nettoyage, J7

Au cours d'une journée, Isabelle effectue plus d'une centaine de petits gestes de nettoyage. Ces derniers ne durent pas plus de deux secondes en moyenne. Ils consistent à retirer au fur et à mesure le sédiment que ces gestes ont laissé sur les deux petits outils qu'elle utilise en alternance pour la fouille fine, le pinceau et l'outil de dentiste.

Le phénomène que je viens de décrire renvoie à ce qu'Isabelle évoque dans l'entretien : « fouiller proprement, c'est détruire intelligemment ». Derrière ce qui peut sembler paradoxal se cache une véritable devise, un principe que l'on retrouve sur la plupart des chantiers archéologiques, du moins concernant les périodes préhistoriques dont je connais davantage le fonctionnement. Si la propreté des outils est essentielle pour répondre à ce principe, il serait illusoire de penser que tous les autres fouilleurs nettoient leurs outils de façon aussi récurrente. Ce que la jeune femme qualifie indirectement comme une manie relève en fait d'une sorte d'automatisme que son expérience de terrain lui a permis d'acquérir avec les années.

Dans le chapitre 1, j'ai tenté de montrer qu'Isabelle n'était pas perpétuellement attachée à l'objet de son attention, c'est-à-dire au niveau gravettien. « Le sol prend tout autant le dessus à certains instants que la relation interpersonnelle avec ces novices qu'elle accompagne ». Néanmoins, les manies que j'ai relevées dans cette section montrent à quel point la jeune femme optimise ses actions, notamment par des petits gestes pour nettoyer ses outils. En procédant de la sorte, elle minimise le risque d'endommager ou de salir le niveau. Elle tient compte de la fragilité du sol archéologique et de l'attention qu'elle doit maintenir pour y parvenir. La plupart de ces manies concernent ainsi directement l'expérience de sa conscience, celle de se tenir comme responsable et d'agir en conséquence.

Ce que j'ai qualifié comme un « mouvement continuellement rétroactif de la conscience » s'avère toutefois bien plus dépendant de certains traits de singularité qu'il n'y paraît. Lorsque je l'ai désigné ainsi, il est vrai que j'ai posé mes yeux sur Isabelle sans chercher à décortiquer la manière dont elle apposait ses gestes « préventifs » sur le sol. Pour moi, il n'y avait rien d'unique dans le fait de nettoyer régulièrement ses outils par exemple. En me penchant plus sur la récurrence de certains détails, je me suis rendue compte que certains n'avaient aucune conséquence sur l'action suivante. Ils sont tout simplement répétés et confèrent à l'expérience de travail un rythme tout à fait singulier. C'est ainsi qu'une certaine maniaquerie émerge des scènes de travail chez Isabelle.

**

*

Conclusion

En tenant le pari d'une observation rigoureuse et continue des détails les plus infimes qui se présentaient devant mes yeux, seconde après seconde, interactionnels ou non, j'ai tenté de caractériser le fonctionnement de certaines normes collectives à partir de traits de singularité. J'ai constaté qu'ils émergent irrégulièrement au cours de la journée tout en étant ancrés durablement chez un individu qui les conscientise et les accepte plus ou moins au cours de ses interactions. Il vit tout simplement avec ces traits, les laissant s'entremêler avec les conduites les mieux admises par un groupe.

J'ai suivi Isabelle sur des temps longs, ou tout du moins sur la base d'un montage temporel que j'ai qualifié comme une journée de travail. Cette échelle fait d'abord sens pour les travailleurs qui se disent être sur le terrain. J'ai ainsi tenté d'analyser cette journée en long et en large, proposé d'en explorer d'infimes moments et d'autres plus longs, et ce, dans toute l'épaisseur des interactions, des attentes et des gestes, au plus près d'Isabelle. Cette épaisseur forme un fil continu qui s'enfle et se désenfle au gré des traits de singularité que j'ai qualifiés au cours de ce chapitre : une forme d'impatience, d'hyperactivité, d'autodérision et de maniaquerie. Je ne les aurais pas prioritairement guettés si la jeune femme ne m'avait pas mis sur leur piste pendant l'entretien. En revenant sur ces petits détails non traités par le biais des analyses des chapitres précédents, elle s'est laissée prendre à son propre « je ». Elle s'est racontée telle qu'elle pense être et telle qu'elle s'est montrée sur le terrain, au travail. Il ne s'agit donc pas d'interroger l'individu directement sur sa singularité, une manière d'être, un style d'existence. À la question « qui êtes-vous ? », que répondriez-vous ? Quel est votre caractère ? Êtes-vous plutôt comme ci, comme ça ? Ma démarche ne consiste pas à dépasser les situations auxquelles j'ai eu accès, mais plutôt à les qualifier différemment. Permettre à un individu de revivre un temps de sa vie et le questionner ensuite sur les raisons qui l'ont poussé à faire ceci plutôt que cela, lui demander d'explicitier le sens d'une action ou d'une posture est une voie prometteuse en anthropologie lorsque l'on souhaite approcher la notion de singularité. Elle éclaire alors tout autant le fonctionnement d'un collectif que des façons d'être au travail.

Dans la figure 28, j'ai repris et combiné les quatre traits de singularité que j'ai précédemment décortiqués de façon disjointe. J'aurais pu en dégager d'autres et tenter de les caractériser de la même façon. Cette figure 28 ne constitue donc pas une fin en soi, traduisant tout de la singularité d'Isabelle en situation de travail. On ne dit pas la singularité en quatre traits. La jeune femme n'est pas uniquement impatiente, hyperactive, dans l'autodérision et pleine de manies, non. Elle est bien plus, mais je retiens d'abord que ces traits m'ont été empiriquement accessibles avant d'être qualifiés au préalable au cours de l'entretien d'explicitation.

Les deux journées sont représentées à partir des mêmes légendes que celles utilisées pour les figures 22 et 23 (les balises oranges pour les temps de pause et les noires pour l'attente) les figures 24 et 25 (les balises rondes et vertes pour l'humour) et les figures 26 et 27 (les stries vertes). En mutualisant ces traits, je constate que les zones les plus denses ne se distinguent pas nettement des plus vides. Les manies se retrouvent au-delà des situations de fouille et se glissent en cours de pause ou en pleine attente. L'humour s'insinue également dans tous les types d'expérience, etc. En d'autres termes, un trait de singularité ne correspond pas à une situation standard. Sur ce chantier, Isabelle s'affaire donc de façon bien singulière puisqu'elle dépasse le socle de toutes les catégories types d'un travail de groupe dont on dirait simplement qu'il comporte des tâches partagées, des règles de conduite, des principes.

À la fin de chacune des quatre sections consacrées aux traits de singularité d'Isabelle, je rediscute certains des concepts abordés dans les chapitres 1 et 2. L'articulation entre le travail collectif et l'individu y était surtout interrogée. Prendre en compte la singularité de la jeune femme permet de densifier mes hypothèses de départ tout en les nuancant. Bien sûr, il ne s'agit pas de nier la portée collective d'un travail d'équipe, mais plutôt d'en caractériser autrement les rouages. Chaque trait de singularité a ainsi permis un éclairage nouveau sur les modalités de transmission en jeu sur le chantier.

Je retrouve derrière l'impatience de la jeune femme tous les éléments empiriques nécessaires pour rendre compte de son propre rythme de travail. Elle s'oublie parfois, ne se ménage pas toujours. Elle adopte *in fine* des stratégies de repos qui lui appartiennent. Ces dernières contrastent avec un rythme de travail collectif et des règles de conduite dictées par Émile. Par exemple, Isabelle s'écarte du groupe lorsque le responsable donne des explications basiques aux fouilleurs. Elles contrastent aussi avec certaines des valeurs qu'elle transmet aux débutants comme le fait de devoir se ménager.

Son hyperactivité renvoie aux conditions de travail difficiles des premiers jours de chantier et sert la description des méthodes adoptées pour une fouille en Préhistoire. Si une certaine attention est requise pour fouiller sans risquer d'endommager le niveau, elle semble devoir être rythmée par des temps d'arrêt, des pauses dont la nécessité est reconnue par les fouilleurs. Isabelle les incite à effectuer des relais, prendre des pauses, boire de l'eau, etc., sans toutefois adopter le rythme de travail qu'elle prescrit.

L'usage de l'humour permet de comprendre comment de potentiels conflits peuvent être désamorçés au sein de l'équipe ou au contraire la façon dont des affinités se mettent en place, des fragments de vie personnelle se racontent au travail. C'est également par l'humour qu'un certain processus de transmission s'installe au cours d'une campagne, les explications devenant moins formelles avec les jours. La jeune femme les formule singulièrement, souvent par autodérision.

Enfin, les manies caractéristiques d'Isabelle font échos à cette nécessité de rester attentif au sol de fouille. Elle fait attention et nettoie ses outils. Il s'agit d'une consigne qu'elle passera beaucoup de temps à transmettre aux débutants, notamment dans la journée retranscrite dans le prologue n° 1. De son côté, elle surinvestit cette optimisation par des dizaines de petits gestes qu'elle appose singulièrement sur le sol.

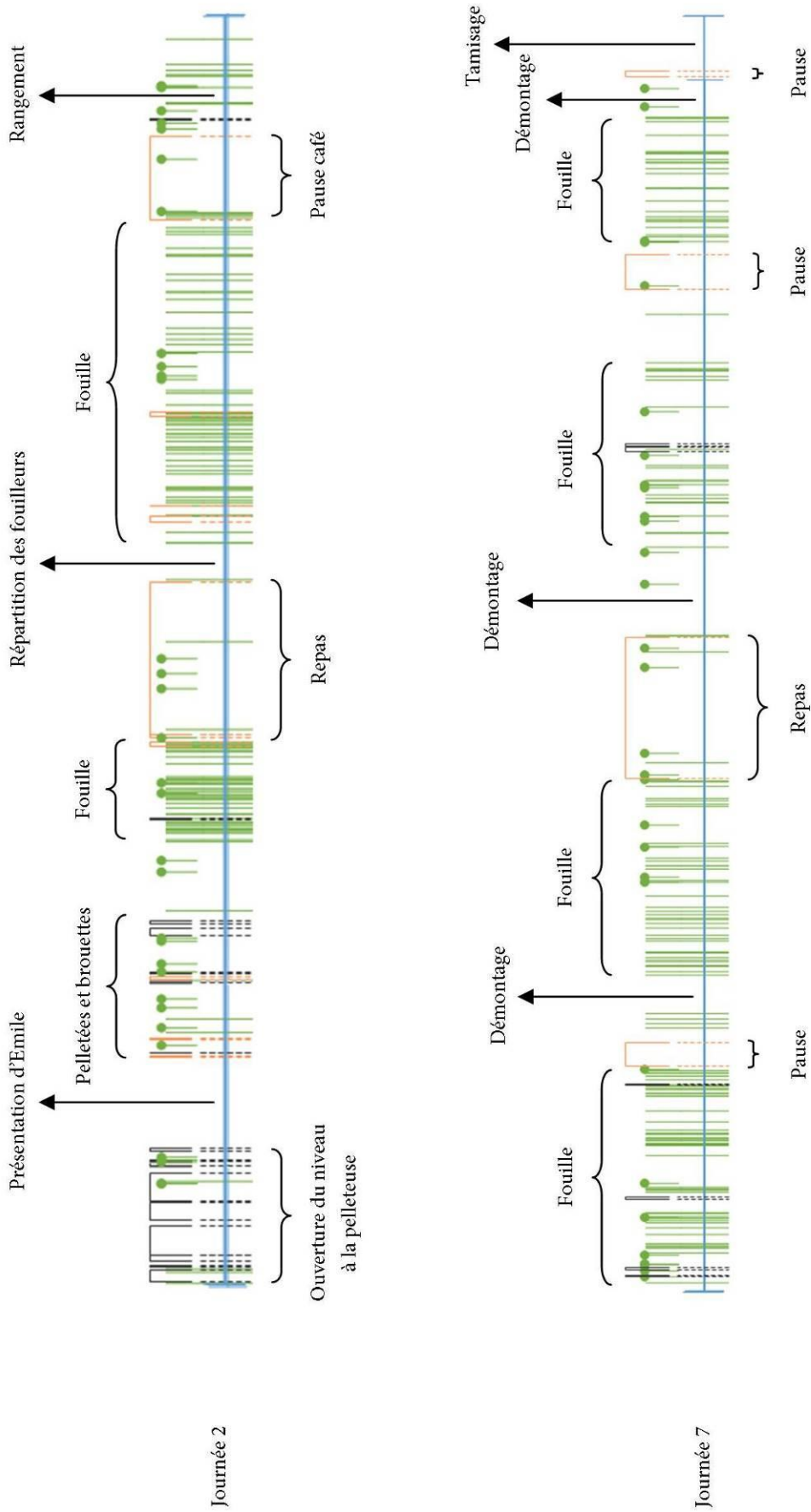
Il est intéressant de prendre le contre-pied de ce schéma en imaginant les conséquences qu'une absence de ces traits de singularité aurait sur le travail collectif. Si Isabelle n'était pas impatiente, qu'advierait-il sur le terrain ? Ses stratégies de repos seraient bien différentes. Ses pauses seraient longues et répétitives. Elle se ménagerait bien davantage et je la retrouverais bien plus souvent assise à l'ombre afin de se ressourcer. Par conséquent, ses relations avec les fouilleurs qu'elle forme seraient aussi impactées. Elle passerait moins de temps avec eux sur le temps du travail et plus au cours des pauses, ce qui renforcerait probablement ses relations avec les autres. Si elle n'était pas hyperactive, les conséquences précédentes seraient amplifiées puisque la jeune femme accompagnerait moins les fouilleurs sur le nettoyage d'un niveau fragile. Je peux même imaginer que d'autres experts seraient sollicités ou que certains débutants laissés seuls feraient des erreurs. Si Isabelle n'usait pas d'humour pour faire comprendre une situation ou valoriser un effort commun par exemple, ces informations seraient reçues avec sérieux. Cela pourrait avoir pour conséquence de créer des tensions avec les fouilleurs notamment lorsque la jeune femme reprend les plus jeunes afin de les remettre littéralement à leur place. L'ironie permet d'amoindrir les tensions que ces remarques généreraient. Enfin, si la maniaquerie dans le nettoyage ne la caractérisait pas, la fouille serait optimisée de façon différente. Le sol serait probablement sali plus rapidement et le nettoyage effectué sur un temps plus long. Cela aurait également des conséquences sur la transmission de certaines règles. Le « faites attention » qui ponctue les interactions de la jeune femme ne trouverait pas un écho aussi clair dans ses faits et gestes. Si cette experte n'était pas Isabelle et si son individualité n'était pas singularisée à travers certains traits, la formation d'un collectif de travail serait forcément bousculé. Ce sont toutes les relations qui basculeraient vers un autre mode. Les quelques conséquences que j'ai évoquées ne sont que des exemples et j'estime qu'elles peuvent être bien plus nombreuses.

Il est important de bien préciser que chaque jour passé sur un chantier archéologique n'est pas une journée type de travail, mais bien celle vécue par Isabelle. Elle s'y impatiente, s'ennuie, range, s'agace, fatigue, rit, discute, travaille, nettoie, etc., et ce, dans un déploiement qui lui est à la fois propre et guidé par un certain rythme collectif. Si la jeune femme prend sa pause, par exemple, au même moment que les autres, elle ne s'empêche pas de ranger quelques affaires ou de se raconter à sa façon. Si elle doit rappeler à l'ordre un débutant qui s'exprime avec trop de familiarité, autre exemple, elle le fait en se moquant de son interlocu-

trice. Ou encore, si elle doit attendre que son supérieur hiérarchique donne le feu vert pour commencer à s'affairer, elle s'impatiente et trouve de quoi agir.

Ces singulières facettes du travail collectif étayent les thèmes des deux chapitres précédents. Après avoir ainsi décortiqué ces deux jours, je suis en mesure de lire autrement les situations telles qu'elles ont été vécues par Isabelle et telles que je les ai caractérisées dans un premier temps dans les chapitres 1 et 2, c'est-à-dire par le biais du collectif et, progressivement, d'un individu. Je la sais désormais experte dans le travail de fouille, mais également attachée à certaines règles de travail qu'elle transmet aux néophytes. J'ai pu aborder les questions de transmission des connaissances à partir des mêmes fragments de situations que ceux décrits dans le prologue et discutés dans l'entretien. J'ai pu également analyser la façon dont un système de valeurs propre à la jeune femme impacte le cours des expériences de terrain. Le concept de singularité vient affiner, contredire ou affirmer les analyses que j'ai effectuées jusque-là pour décrire le fonctionnement du groupe et, plus précisément, la responsabilité collective qui accompagne les archéologues. Être responsable d'un sol de fouille réclame en effet une façon de travailler et de se tourner vers la matérialité bien à part. Toutefois, elle ne peut être comprise en détail sans prendre en charge la singularité des individus observés et décrits.

Figure 28 : Traits de singularité comparés dans le temps, Isabelle



INTERLUDE

○ *Pourquoi ?*

Je suis arrivée au terme de cette partie « Bien détruire, les contours d'une responsabilité collective ». Son intitulé ne laissait pas présager que je commencerai par décrire de bout en bout dans un prologue une journée de travail du point de vue d'un individu. Il n'était pas non plus évident que je termine par la caractérisation de ses traits de singularité, sans compter cet entretien retranscrit entièrement. Le lecteur aurait été en droit de ne réclamer que des analyses qui portent sur le fonctionnement d'un groupe de travail. Il aurait trouvé matière à penser dans les chapitres 1 et 2 jusqu'à ce qu'il me voit retomber à nouveau dans les bras d'Isabelle. Que me permet-elle donc de dire de plus ?

La construction de mon propos n'est ni plus ni moins qu'un jeu d'échelles, une mise en perspective qui regarde tout à tour le groupe de l'extérieur, puis de l'intérieur. Mais qu'est-ce que l'intérieur d'un collectif si ce ne sont les unités qui le composent ? Et qui sont ces unités si elles ne sont pas portées individuellement d'abord ? Il n'y a pas de grande théorie derrière cette articulation, plutôt une évidence selon moi. Je souhaite simplement que mon écriture soit le calque de mon raisonnement. Il est lui-même le reflet de la progression de ma place sur le terrain.

○ *Une journée à Ormesson*

Paradoxalement, je me suis tenu à distance des travailleurs durant la période où je fouillais à leurs côtés. Je passais ainsi des journées entières sur le site, tout comme les autres. La première fois, je n'ai pas vraiment compris les règles, les termes techniques, les rôles des uns et des autres, le sens de mes actions, etc. Les heures de travail défilaient. Chacune concentre une seule et même expérience et comporte un début puis une fin signée par une nuit de sommeil. Il aurait été possible de reconstituer dans les grandes lignes une journée type grâce à mes carnets. À partir de là, une description densifiée par cet habile artifice aurait semblé tout à fait plausible. J'étais toutefois un peu tracassée par cette idée. J'ai voulu faire le pari que la lecture d'une journée de travail réelle était plus proche d'une expérience vécue *in situ*. Celle-ci en particulier propose d'entrer littéralement sur le site. L'ouverture d'un chantier en tout début de campagne est un premier seuil à franchir pour se familiariser avec le travail de fouille. C'est la raison pour laquelle j'ai supposé que le prologue pourrait également représenter ce seuil.

En aucun cas, je ne suis arrivée sur Ormesson en me focalisant sur Isabelle. Je me suis d'abord documentée sur le chantier. J'ai discuté en amont avec le responsable et d'autres acteurs clefs. J'ai rencontré des partenaires institutionnels, participé à des réunions, échangé avec diverses personnes. Je n'atteignais alors que les contours du travail. Selon moi, en faire l'économie aurait été une erreur. C'est pourquoi les chapitres 1 et 2 débutent par ces éléments périphériques ou contextuels. Cette documentation glanée au début de mon terrain de recherche a ouvert la voie à mes premières interrogations. Rapidement, j'ai pressenti que les enjeux du travail sur un chantier de fouille, comme pour d'autres contextes, gravitaient autour des questions de transmission. Les concepts de responsabilité, de perception ou de valeurs émergeaient de ces premiers temps de familiarisation. Ils sont également ceux qui sortaient de la bouche de mes interlocuteurs lorsque je m'entretenais avec eux. En suivant ensuite Isabelle, ils apparaissaient avec encore plus d'évidence. La jeune femme les incarnait dans son travail quotidien. C'est la raison pour laquelle un glissement s'opère progressivement au sein de ces deux chapitres, d'un collectif lisse et institué vers les tribulations d'un individu saisi dans la continuité de ses expériences.

○ *Isabelle et pas une autre*

Si j'ai voulu faire revivre avec des mots le vécu d'Isabelle, c'est d'abord en tant qu'individu. Progressivement, je me suis rendu compte que de très nombreux détails venaient relativiser mes observations. Il y avait toujours quelque chose de plus ou de moins qui nuancait mon propos sur le fonctionnement du groupe et qui alimentait ma curiosité de nouvelles questions. J'ai alors fait le pari que la récurrence de ces détails souvent banals disait autre chose. L'entretien d'explicitation a permis ce retour sur expérience en réinterrogeant directement Isabelle sur les raisons qui l'ont poussée à agir à tel ou tel moment. Bien sûr, le retour de l'acteur sur le travail de l'anthropologue est un souci que l'on retrouve classiquement en sciences sociales. Je n'ai rien inventé. Néanmoins, revenir auprès de l'individu sur les à-côtés de ses expériences afin de questionner sa singularité est un projet, il me semble, plus original.

Isabelle n'est ni Pierre ni Maria, c'est certain. En tant qu'individu, elle possède des points de vue, une expertise, un passé, des rôles, etc., qui lui appartiennent. Les thèmes liés aux modalités de transmission se retrouvent dans le chapitre 3, tant dans l'entretien que dans les traits de singularité qu'ils permettent de rediscuter. Singulariser une expérience de travail affute selon moi le regard que je porte sur cette fameuse responsabilité collective qui structure *a priori* les relations entre les fouilleurs. Je dirais de surcroît que la singularité de chaque travailleur participe à consolider ces liens. Ces derniers ne sont pas distribués en début de journée en même temps que les tâches quotidiennes à effectuer. La transmission des connaissances scientifiques et, par conséquent, l'apprentissage d'une certaine vigilance, tout comme la familiarisation à

certaines valeurs passe par une présence à soi et aux autres dépendant totalement de ce que chacun est, singulièrement.

○ *Mérodie ?*

Comme il a été annoncé, une seconde partie nous invite à suivre Mérodie. Je ne justifierai pas à nouveau ces jeux d'échelle et ces basculements entre collectif, individu et singularité, car ils sont basés sur les mêmes principes que ceux décrits précédemment. La partie qui suit forme un cheminement parallèle à celui que nous venons de parcourir. Une question se pose néanmoins. Pourquoi Mérodie ? Il est vrai que l'effet miroir de cette construction laisse à penser qu'une première partie est consacrée à une experte tandis qu'une seconde se focalise sur une débutante. Je ne nie pas que le décalage de leurs expériences fourni des analyses assez complémentaires une fois mises bout à bout. Je ne dis pas que les questions de transmission ne se posent plus pour Mérodie, bien au contraire. J'affirme cependant qu'elles émergent bien moins en termes de vigilance, de perception ou encore de valeurs, du moins dans un premier temps. La journée du prologue n° 2 met en avant une autre façon d'entrer sur le terrain, un autre seuil qui m'invite à pousser la porte de concepts différents, tels que les affects ou le passé. C'est ainsi que Mérodie s'autorise à faire parler son vécu et que son travail s'enrobe de nuances tout aussi singulières que pour Isabelle.

DEUXIEME PARTIE
Travailler avec le passé,
les contours d'une appropriation continue

TABLE DES MATIERES - DEUXIEME PARTIE

Cette partie se divise en quatre niveaux désignés comme suit : chapitre, sous-chapitre, section et repère de section.

DEUXIEME PARTIE Travailler avec le passé, les contours d'une appropriation continue.....	- 343 -
Table des matières - Deuxième partie.....	- 345 -
Table des personnages.....	- 349 -
Glossaire.....	- 351 -
Prologue n° 2.....	- 353 -
1 – EXT./JOUR – ARRIVÉE SUR LE CHANTIER.....	- 353 -
2 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 356 -
3 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 357 -
4 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 361 -
5 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 362 -
6 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 364 -
7 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 366 -
8 – EXT./JOUR – SUR LE CÔTÉ DU SONDAGE.....	- 367 -
9 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 369 -
10 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 372 -
11 – EXT./JOUR – SOUS LA TENTE DU DÉJEUNER.....	- 374 -
12 – EXT./JOUR – TRAVERSANT LA TENTE DU MATÉRIEL.....	- 376 -
13 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE.....	- 377 -
14 – EXT./JOUR – ESPACE DE TAMISAGE.....	- 379 -
15 – EXT./JOUR – PRÈS DU SONDAGE.....	- 381 -
16 – EXT./JOUR – PRÈS DU SONDAGE.....	- 382 -

17 – EXT./JOUR – PRÈS DU SONDAGE.....	- 385 -
18 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE	- 387 -
19 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE	- 388 -
20 – EXT./JOUR – PRÈS DU SONDAGE.....	- 390 -

Chapitre 4. Lorsque le travail vous envahit, suivre des intensités affectives en actes- 393

Introduction	- 393 -
4.1 Mélodie, apprentissage et compensations affectives	- 398 -
4.1. a) Se faire une place	- 398 -
4.1. b) Éprouver son entrée sur le terrain	- 401 -
4.1. c) Les affects en mouvement	- 414 -
4.2 Être affecté au travail : mon positionnement théorique.....	- 417 -
4.2. a) Les affects, entre esprit et corps.....	- 417 -
○ Le corps divisé.....	- 417 -
○ Le corps orienté	- 418 -
○ Le corps intensifié	- 420 -
4.2. b) Défragmenter l'individu.....	- 422 -
○ L'énaction	- 422 -
○ Expériences vécues et coprésence	- 423 -
○ Modes de présence et intensitométrie.....	- 426 -
4.3 Présence-processus et intensitométries.....	- 431 -
4.3. a) Se réapproprier le schéma de la reposité.....	- 431 -
4.3. b) Affects et modes de présence.....	- 435 -
4.3. c) Les affects en rythme.....	- 439 -
Conclusion.....	- 443 -
Annexe 2.....	- 446 -

Chapitre 5. S'approprier le passé : de l'interprétation à la projection..... - 451 -

Introduction	- 451 -
--------------------	---------

5.1 D'une représentation à une autre.....	- 456 -
5.1. a) La prospection, une marche de découvreurs.....	- 456 -
5.1. b) Sur les traces des bisons et des hommes.....	- 458 -
5.1. c) Un chasseur sachant chasser.....	- 466 -
5.2 Se projeter dans le passé : mon positionnement théorique.....	- 471 -
5.2. a) Produire de l'espace.....	- 472 -
5.2. b) L'ambiance, entre l'espace et le temps.....	- 476 -
5.2. c) Le passé projeté.....	- 480 -
5.3 Les débuts d'une ventriloque amateur.....	- 483 -
6.3. a) Les protohistoriques s'invitent sur le site.....	- 483 -
6.3. b) Parler au nom d'un monde qui n'existe plus.....	- 487 -
6.3. c) Comprendre le passé d'une poubelle et le transmettre à son tour.....	- 494 -
Conclusion.....	- 503 -
Chapitre 6. Mélodie.....	- 507 -
Introduction.....	- 507 -
6.1 Entretien.....	- 511 -
6.2 Conjugaisons singulières.....	- 534 -
6.2. a) Maladresses.....	- 535 -
○ Beaucoup d'actions pour peu de conséquences.....	- 535 -
○ Décrocher.....	- 539 -
○ Devenir-conscient.....	- 542 -
6.2. b) Concentrée... ..	- 543 -
○ Demandes de vérification.....	- 543 -
○ Peur de mal faire.....	- 559 -
6.2. c) Du tact.....	- 560 -
○ S'ouvrir.....	- 560 -
○ Garder un esprit d'équipe.....	- 567 -
6.2. d) Retenue.....	- 568 -

- Garder pour soi..... - 568 -
- Rire à l'intérieur..... - 569 -
- Face aux experts..... - 574 -
- Conclusion..... - 575 -

TABLE DES PERSONNAGES

J'anonymise les prénoms référencés ici pour camoufler l'identité réelle des acteurs présents au cours des scènes narrées. Je procède toutefois à une brève description de leur statut sur le site archéologique d'Ormesson de façon à bien expliciter la nature des rôles qu'ils ont endossés lorsqu'ils y ont travaillé.

Équipe d'encadrants et de spécialistes²⁰²

Antonio (protohistorien) ; Émile (chef de chantier) ; Jean-Marc (pelleteur) ; Nejma (anthracologue) ; Olivier (géomorphologue).

Étudiants en licence (Bac +3)

Jérémy ; Laure (premier chantier de fouille) ; Maria (premier chantier de fouille) ; Oscar.

Étudiants en master (Bac +5)

Benjamin.

(Post-)Doctorants

Dan ; Hélène ; Pierre ; Sarah.

En activité professionnelle

Gaëlle ; Albert ; Mélodie (premier chantier de fouille).

²⁰² Je reprends les catégories fournies par le graphique 1, p. 123.

GLOSSAIRE

ALTITUDE ■ Afin de localiser en trois dimensions les vestiges trouvés sur un site archéologique, un système de coordonnées est mis en place. Il est d'abord constitué par des axes en abscisses et en ordonnées en formant le carroyage, c'est-à-dire un quadrillage horizontal du sol matérialisé par des repères dans le sol. Ensuite, son élévation est mesurée par rapport à un point de repère absolu, nommé point d'altitude zéro et correspondant au niveau repérable des plus hautes marées. C'est cette dernière mesure qui est désignée comme l'altitude d'une pièce. →À Ormesson, *il est courant de dire « prendre une altitude » pour désigner l'action consistant à lire l'altitude d'une pièce grâce au théodolite.*

COORDONNEES D'UNE PIECE ■ valeurs déterminant la position d'un vestige archéologique par rapport à un système de références en deux ou trois dimensions.

DESCRIPTION D'UNE PIECE ■ Un vestige dont la taille dépasse un centimètre est qualifié de pièce et est décrit brièvement en fonction de ses caractéristiques principales.

DOSSIER DE DEMONTAGE ■ Pour chaque mètre carré, un dossier de démontage est constitué afin d'y réunir les fiches d'inventaire et les plans sur lesquels les vestiges sont dessinés et légendés.

FICHE D'INVENTAIRE ■ document utilisé sur le terrain et destiné à classer les pièces au fur et à mesure de leur démontage. Un numéro leur est attribué ; leur cote est précisée, c'est-à-dire leur emplacement dans le mètre carré, ainsi que leur taille en millimètres, leur composition, silex, os, etc., et leur altitude ; une brève description est également faite en quelques mots de façon à pouvoir les retrouver en cas d'erreurs. →À Ormesson, *la fiche d'inventaire est remplie sur place, au-dessus des carrés en cours de démontage. Elle est ensuite reprise, avec toutes les autres, par la responsable éditoriale du laboratoire de recherche qui reporte informatiquement chaque pièce ainsi que les esquilles sur un plan afin d'en dresser une vision générale.*

METRE ■ outil permettant de relever l'emplacement des pièces sur un niveau archéologique. →*Le mètre équerre est particulièrement utilisé pour matérialiser les contours du carré de fouille tandis que le mètre ruban l'est davantage pour prendre directement les mesures.*

MICRO-ENLEVEMENTS ■ Pour obtenir des outils à partir d'éclats en silex, une étape de retouches est nécessaire. Elle laisse sur le bord des objets taillés de petites traces régulières d'enlèvement, en négatif.

MIRE ■ Appelée également stadia, cet outil est une règle graduée permettant de mesurer des niveaux, c'est-à-dire des différences d'altitude. → *Sur le site, ce sont des mires en aluminium et télescopiques qui sont utilisées. Elles peuvent aller jusqu'à cinq mètres.*

NIVEAU LABOUR ■ strate superficielle correspondant à la terre agricole. → *Le labour affleure la surface du site d'Ormesson et est susceptible de plonger sous quelques dizaines de centimètres.*

PLANIMETRIE ■ mesure de l'horizontalité d'un niveau archéologique.

POINT 0 ■ repère géodésique permettant de déterminer l'altitude d'un point.

THEODOLITE ■ instrument optique de géodésie permettant de mesurer des angles horizontalement et verticalement. → *À Ormesson, il est principalement utilisé comme lunette et permet de lire les altitudes observées sur la mire lorsque celle-ci est posée sur un point de repère associé à la présence d'une pièce à démonter.*

ZIGGOURAT ■ motte de terre sur laquelle un vestige repose. Elle est laissée en place de façon à continuer à fouiller les niveaux inférieurs sans avoir besoin de démonter immédiatement le vestige en question.

PROLOGUE N° 2

Une journée aux côtés de Mélodie

1 – EXT./JOUR – ARRIVÉE SUR LE CHANTIER

Le calme règne sur le terrain.

MELODIE porte une casquette noire, un blouson taillé dans un simili cuir évasé, noir également, un pantalon clair en toile et des tennis. Elle se dirige vers la tente sous laquelle le matériel se trouve et pose son sac à côté d'autres. Elle sort une paire de gants qu'elle enfile.

MÉLODIE

(regard dirigé vers la caméra, en souriant)

Donc, tu me suis ? Comme mon ombre...

Je le lui confirme enthousiaste. Un passage de baume à lèvres sur la bouche et là voilà qui se retourne, à petits pas hésitants, vers le matériel de fouille posé derrière elle, au pied d'une rangée de tréteaux. Elle récupère des outils tout en les énumérant à voix haute – seau, pelle, mousse, pinceau, etc. – avant de se diriger sur le site, au pied d'un petit sondage.

Un binôme y travaille déjà à la truelle, JEREMIE et SARAH. De loin, la tête de cette dernière dépasse du carré sur lequel elle se tient, accroupie. Son regard file droit dans ma direction.

[Mélodie franchit la rubalise, tout en me la tenant à notre passage. Elle salue ses deux camarades.]

MÉLODIE

(ton léger)

Vous avez déjà commencé de descendre de cinq centimètres ?

SARAH

On a descendu d'au moins de dix !

Visiblement surprise de la réponse, elle la valide par quelques « OK » tout en retirant sa veste qu'elle pose un peu plus loin.

MÉLODIE

Que puis-je faire ?

SARAH

Venir nous aider et gratter.

Ils insistent tous les deux sur le travail qui a été effectué au préalable et sur l'énergie que celui-ci leur a demandée. La jeune femme les écoute, commente positivement tout en se préparant à rentrer sur le carré, excavé d'un petit mètre et autour duquel elle papillonne jusque-là. Extrait 7]

Cette entrée en matière effectuée non sans mal, elle s'accroupit à leurs côtés, prépare prudemment sa place en s'excusant de le faire et installe son matériel afin de pouvoir commencer à fouiller. Jérémie n'oublie pas de lui donner quelques indications sur les consignes qui ont été transmises par ÉMILE.

Au loin, Émile arrive dans la direction du petit groupe. LAURE discute avec lui.

Tout en fouillant, Mélodie jette quelques coups d'œil dans leur direction. Après un court moment silencieux de fouille à la truelle, elle s'interroge sur le fait que ses collègues n'aient rien trouvé puis reste attentive aux consignes de travail qui lui sont rapportées. Elle se questionne enfin sur une concrétion laissée sur le sol et dit prendre conscience de la progression de la fouille menée avant son arrivée. La jeune femme tente de changer de sujet et engage la conversation sur la préparation matinale des repas qui a été faite en prévision du déjeuner d'aujourd'hui, mais sans elle alors qu'elle aurait dû s'en charger. Elle se justifie en disant qu'elle n'a malheureusement pas pu y participer, car son réveil n'a pas sonné. Ses deux collègues ne renchérissent pas. Sarah trouve ensuite un éclat de silex, ce qui suscite chez Mélodie une certaine déception à l'idée que la zone sur laquelle elle fouille, elle, soit stérile. Elle ne tarde pas à interagir à nouveau, cette fois pour proposer l'un de ses gants à son voisin qui a une ampoule.

Elle se questionne aussi sur le fait que personne ne sache vraiment le type de zone sur lequel ils interviennent. Mélodie soutient ensuite l'avancée du travail de ses collègues et s'amuse à les comparer sur un ton ironique aux ouvriers du bâtiment. En vidant sa pelle dans le seau, elle verse un peu du contenu à côté. Elle se replace pour fouiller et s'en excuse auprès de Sarah. Cette dernière lui reproche ensuite la présence de la caméra sur un ton ironique en lui proposant d'aller voir ailleurs. Sans s'arrêter de travailler sur la coupe, elle finit par remercier Jérémie lorsque celui-ci annonce qu'il lui laisse la zone la plus dure. Tout en continuant, Mélodie reste attentive aux éléments périphériques, notamment le passage d'Émile près de la zone. Quelques échanges de rires ont lieu avec Sarah. Des éléments de précision sur la constitution de leur équipe de travail abordent de façon détendue les objectifs de fouille. Mélodie se voit alors confirmer le fait que Laure ne reviendra pas sur cette zone comme cela était le cas la veille.

Émile arrive près du carré de fouille et presse le petit groupe en évoquant le passage imminent de la pelleteuse. Sarah insiste alors sur le nombre de pièces qui ont été trouvées, rendant impossible de descendre le niveau plus rapidement.

Mélodie tourne la tête dans sa direction puis continue le travail. Sous des formulations particulièrement sophistiquées, elle s'adresse à Sarah et Jérémie à propos de la nature fructueuse du gisement puis les questionne sur le résultat de son propre travail. Elle se réinstalle ensuite pour travailler à nouveau sur la coupe, en suivant leurs conseils et en accentuant l'intensité de ses gestes. Tout en participant aux brefs échanges qui suivent, elle remet ses gants et ses cheveux dans sa casquette tout en constatant à haute voix le calme environnant. Elle fouille ensuite silencieusement durant quelques minutes avant d'être complimentée par Jérémie sur l'aplanissement du sol qu'elle a finalement réussi à obtenir de son côté.

Sarah est revenue avec quelques outils et des Snikers pour tout le monde. Elle et Jérémie s'autorisent alors une pause en précisant qu'il s'agit de leur petit-déjeuner.

Mélodie ne sort pas de la zone. Elle participe en riant aux échanges qui portent sur une trouvaille dont elle n'a pas eu connaissance : la carcasse fraîche d'un mouton a été retrouvée dans le bois adjacent à la parcelle de fouille. Sarah et Jérémie s'amuse de son incompréhension.

Mérodie racle la coupe plus intensément pour la rendre verticale, avec les deux mains bien tendues. Elle se relève afin de vérifier qu'elle soit bien droite. Elle s'apprête quelques secondes avant de continuer. Tout en restant concentrée sur l'aplanissement de la coupe, elle change d'emplacement et passe ses mains sur le sol par vérification. Ses efforts faiblissent ensuite légèrement et ses gestes se font plus lents. Elle annonce aux autres qu'elle va s'y prendre mieux pour une autre zone du secteur, reçoit un compliment puis évoque les autres fouilleurs restés à Pincevent en post-fouille. Cela permet à Mérodie et ses collègues de se remémorer la soirée de la veille et la bonne ambiance de la cuisine.

Émile passe sur la zone et demande si des pièces continuent à sortir. Malgré la réponse positive de Sarah, ce dernier leur donne une heure pour terminer le décapage de la zone.

Mérodie observe l'échange et recommence à travailler sur la coupe.

La température augmente avec l'intensité de l'ensoleillement qui, en ce début de matinée, est déjà important.

Mérodie se plaint de la chaleur. Ses gestes ralentissent puis elle retire ses gants et sa veste avant de continuer à travailler. Quelques minutes plus tard, elle retire la seconde veste qu'elle avait gardée puis teste la planimétrie du niveau avec la plante de ses pieds. Son corps se penche à nouveau sur le sol, s'éparpillant à droite ou à gauche, en fonction de ce qu'elle estime devoir aplanir encore davantage. De longues minutes passent ainsi, alternant passage résistant à la truelle en bord de coupe, coups de balai sur la surface, ramassage à la pelle et, enfin, transfert du sédiment dans le seau. Sarah la reprend, lui demandant de ne faire qu'aplanir le sol, sans le surcreuser, ce que la jeune femme approuve immédiatement, par deux « OK » successifs que Jérémie répète d'une petite voix moqueuse. Mérodie laisse alors de côté la zone sur laquelle se trouve la concrétion et se retourne pour fouiller face à Jérémie.

MÉLODIE

(tout en fouillant)

D'ailleurs Sarah, si on a cinq minutes de battement, tu pourras, t'sais, me redire toutes les périodes avec les dates, même si c'est approximatif ? Histoire que j'ai une fourchette quoi.

Sarah accepte, en ironisant malgré tout, notamment vis-à-vis de la crainte de se tromper et que ses éventuelles erreurs soient enregistrées par la caméra. Mélodie la remercie, insiste un peu en précisant qu'elle possède un petit carnet et qu'elle ne souhaite pas se tromper dans l'orthographe des périodes. Elle continue à agir, souffle un peu, visiblement éprouvée par ses gestes répétés. Elle précise qu'une ampoule se dessine déjà sur l'un de ses doigts et elle accepte de récupérer son gant lorsque Jérémie le lui tend. Elle continue alors, sans parler, concentrée sur ses gestes pendant de longues minutes. Elle se relève ensuite pour vider le contenu de sa pelle dans un seau presque rempli. Les poils de sa brosse sont entièrement collés par un sédiment gras. L'outil est frotté avec énergie sur sa jambe, au-dessus du sol, puis à l'extérieur du carré.

3 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE

Mélodie sollicite ses voisins afin qu'ils la rassurent sur la planimétrie de son sol. Sarah la lui confirme positivement et la sollicite dans la foulée pour aller chercher un dossier de démontage en prévision de la prochaine étape de leur travail. Celle-ci précise qu'il faut d'abord passer « un bon coup de balai », prélever les pièces qui ont été dégagées jusque-là et continuer ensuite à descendre le niveau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. La pelleteuse pourra ensuite explorer les niveaux plus profonds et déterminer plus finement la géomorphologie de la zone. Mélodie s'exécute, écoutant Sarah s'adresser à moi sur un ton à la fois amusé et complice.

SARAH

(en riant)

La vie est faite de petits bonheurs. Tu leur apportes un Snikers. Tu leur dis qu'ils vont passer la brosse sur le mètre carré et ils sont heureux comme des papes. Ah ! Ces jeunes, ils se contentent de peu maintenant !

Quant à Mélodie, une fois cette boutade passée, un sourire timidement esquissé, elle brosse le sol tout en questionnant Sarah sur l'emplacement du dossier qu'elle va devoir aller chercher. Elle reste attentive aux détails que lui donne sa camarade, sourcils froncés, avant de vider son seau qui a fini par se remplir.

Juste à côté du carré se trouve l'imposant tas de sédiment où les mètres cubes de terre déjà vidés pour ce carré ont déjà été déversés.

Mélodie peine un peu à soulever le seau qu'elle renverse au pied de ce même tas. Pour retourner jusqu'à la tente abritant le matériel, elle met ses chaussures et avant cela, retire un peu le sédiment qui s'est collé sous ses chaussettes. Sur le trajet du retour, le Snikers restant est consommé rapidement. Mélodie cherche ensuite le fameux dossier et sollicite Dan, présent près de la caisse où ce dernier se trouve, parmi d'autres documents. Elle hésite, commente, la bouche encore pleine de la friandise qu'elle vient de terminer. L'aller-retour ne dure que deux minutes à peine. Une fois le dossier posé sur le sol, près du mètre carré, la jeune femme s'accroupit tout près de Sarah, la regarde nettoyer son carré, puis piétine un peu, les mains dans les poches. Elle rapproche ensuite un seau près de sa collègue pour lui faciliter la tâche avant d'enchaîner toutes sortes de petites tâches destinées à préparer les lieux pour le démontage qui va suivre. Elle nettoie l'une des truelles, éloigne, par sécurité, une houe posée là, récupère un crayon à papier. Sa collègue coupe son élan et lui fait remarquer qu'elle n'a pas pris le porte-document rigide, ce dont elle s'excuse aussitôt.

Lorsque Jérémie s'interroge sur le mètre carré par lequel commencer, Sarah lui répond.

SARAH

(d'une voix douce et en articulant bien distinctement chacun de ses mots)

Vous commencez par ce que vous voulez. Vous vous arrangez entre vous. Le tout, c'est que vous travaillez sur le même mètre carré.

Elle disparaît alors instantanément en direction de la tente, laissant ses deux collègues débutants les bras ballants. Ils se ressaisissent. Le démontage doit commencer. Mélodie se tient debout, au-dessus du carré, des fiches d'inventaire à la main. Quant à Jérémie, il est accroupi, tout près des vestiges. Les demandes de précision fusent chez Mélodie. Jérémie est présent, recherche les réponses adéquates à ses côtés. Il s'assure de l'emplacement de chaque carré, mais également de la bonne orientation du plan, du bon placement des x et des y, etc. Mélodie grimace à plusieurs reprises et se dit perdue. Elle décide de se replacer pour mieux s'orienter, ce qui semble arranger sa compréhension de la lecture en 3D. Son regard est concentré, tantôt sur le quadrillage, sur les pièces que Jérémie lui tend, ou sur le sol. Elle précise que les pièces sont difficiles à représenter sur le plan, car les mesures sont à petite échelle. Chacune de ses actions est verbalisée, ce qui permet à son collègue de vérifier ce qu'elle fait. Jérémie répond patiemment, lentement et avec clarté.

Au bout d'une petite dizaine de minutes, Sarah revient de sa pause.

Elle reste derrière Mélodie, vigilante, l'accompagnant dans la description des pièces lithiques et intervenant lorsqu'une étape du démontage a été oubliée. Celle-ci préfère finalement s'asseoir. Le bout de son nez touche presque la feuille que ses yeux fixent, plissés par la précision alors requise. Les dimensions de la pièce sont calculées et Mélodie effectue son dessin sur le plan. Sarah surveille le bon déroulement des opérations et guide toujours la jeune femme dans les descriptions tout en lui transmettant certaines connaissances sur un éclat taillé. Mélodie peine, hésite, dévalorise ses capacités dans ce type de tâches. Spontanément et d'un commun accord, Jérémie et Mélodie échangent les rôles. La jeune femme se retrouve donc accroupie sur le carré de fouille. Les premiers moments ne se font pas

sans hésitations, toujours sous l'œil vigilant de Sarah. En replaçant les mesures sur le sol, un malentendu s'installe sur la façon dont le mètre est placé. Sarah désapprouve et tente de corriger les actions de ses collègues. Mélodie conteste quelques instants son point de vue soutenant alors la rigueur de ses propres repères. Sarah descend sur le sol archéologique et explique l'erreur alors commise par Mélodie dans la prise des mesures. Cette dernière comprend et ne fait qu'admettre l'évidence du décalage avec ses propres chiffres, erronés, et ceux de Sarah, justes. Une fois l'erreur corrigée, un « OK » signe la reprise.

OLIVIER arrive ensuite près de la zone, avertissant le petit groupe du rapprochement de la pelleteuse.

OLIVIER

(imitant la bande-son d'un film d'horreur)

DIII DIII DIII DIII ! On arriive !
Putain ! Vous avez pas démonté vos
trois pauv' pièces là !

SARAH

Même pas en rêve. Non, on n'est pas
en pause, on est en train.

OLIVIER

Quoi ! Mais vous êtes même pas des-
cendus de quinze centimètres !

SARAH

Tu te fous de ma gueule..

Émile est là également, inspectant l'avancement par un « alors ? » lancé sur un ton inquisiteur.

Mélodie, toujours accroupie sur le sol, s'y retransche complètement, n'osant rien ajouter de plus aux échanges qui portent alors sur les quelques éclats lithiques retrouvés. JEAN-MARC s'est également approché du carré, désormais cerné. Mélodie se retrouve alors sur le sol, seule à détourer un nouvel éclat. Lorsque les deux hommes s'éloignent, elle s'aperçoit que Jérémie a déjà dessiné son éclat et que son travail est vain. La déception se lit sur son visage. Le démontage continue ainsi et

Sarah reste disponible pour répondre aux doutes qui émergent ponctuellement.

4 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE

Sarah prévient ses collègues : ils vont devoir prendre les altitudes des pièces qu'ils viennent de référencer par eux-mêmes. Mélodie s'organise hâtivement, classe les plans pour changer de mètre carré. Elle s'y concentre à nouveau, et repère ses propres erreurs en les corrigeant aussitôt. Elle bute sur la description d'un éclat. Sarah intervient alors.

SARAH

(en parlant bien lentement)

En fait, on voit que votre éclat remonte. On dit qu'il est réfléchi. Ça veut dire que votre petit bonhomme, quand il va taper, il le fait pas suffisamment fort. Son éclat, il comptait qu'il aille plus loin, la pièce s'est arrêtée avant la fin du nucleus. C'est ce qu'on appelle un éclat ré-fléchi.

MÉLODIE

D'accord.

Mélodie est très attentive à ce qui est dit et, sous sa dictée, écrit que c'est un éclat « ré-flé-chi ». Les étiquettes à glisser dans les sachets de prélèvement ont déjà été préparées. Cette première phase de démontage se termine ainsi et Sarah annonce l'étape de la prise des altitudes. Mélodie ne connaît pas le nom de l'instrument permettant de les relever, la mire. Elle ne la déplie pas entièrement et Sarah le lui fait remarquer. Sans qu'elle ne l'ait vu, Jérémie s'est déjà dirigé vers le théodolite. En l'attendant, la jeune femme s'apprête, remet du baume à lèvres et s'allume une cigarette tout en discutant avec Sarah qui finit de balayer la zone. Leur collègue revient, empressé, pour connaître l'ordre des numéros des pièces dont l'altitude sera à mesurer. Mélodie ne réagit pas avant que Sarah ne lui fasse un signe de tête en leur rappelant que c'est à eux de voir. À son tour, Mélodie s'active, la tête dans le dossier de démontage. Elle énonce des numéros en regardant le sol pendant que Jérémie et Sarah les vérifient et tentent de les

retenir. Jérémie s'éloigne à nouveau. La suite s'effectue avec empressement et c'est Sarah qui déplace la mire en fonction des chiffres que lui énonce Mélodie, quelque peu hésitante. Sarah annonce ensuite qu'il s'agit de continuer à descendre le niveau à la houe. Mélodie met ses chaussures et commence le travail à la binette aux côtés de Sarah tandis que Jérémie choisit le rôle du pelleteur, à l'arrière, pour évacuer le sédiment au fur et à mesure. Les deux jeunes femmes raclent toutes deux le sol en rythme, le dos courbé sous le soleil. Les gestes de Mélodie sont irréguliers, ses mains glissent sur le manche. Mesurant le poids de l'outil et celui de sa propre force, elle décide alors de récupérer l'un de ses gants, une protection de secours qu'elle enfle rapidement sur sa main active. Visiblement, elle peine, piétinant derrière sa houe. Elle se plaint de la fatigue, regarde ses mains puis met ses gants. À deux reprises, elle s'arrête une minute, assise sur la coupe, essoufflée et en sueur. Elle reprend ensuite l'outil, mais entrecoupe cette fois ses actions en les échangeant avec Sarah.

5 - EXT./JOUR - SUR LE SONDAGE

Mélodie s'arrête à de courts instants, se questionne à nouveau à voix haute sur la planimétrie du sol à certains endroits, craignant de trop le surcreuser. Jérémie revient, aidé de sa pelle, et laisse la jeune femme profiter de quelques secondes de répit durant lesquelles elle s'assoit sur le rebord de coupe. Elle se recoiffe et remet sa casquette avant de recommencer lentement. En discutant avec les autres, elle essaie de savoir si sa progression est suffisante, ou s'il faut qu'elle continue. On lui confirme qu'il faut continuer et descendre encore le niveau. Elle attaque le sol de biais, puis de face, s'arrête et échange quelques mots avec son voisin, continue encore, le dos presque horizontal, s'accroupit, se redresse. Elle sollicite alors Jérémie pour qu'il évacue son sédiment.

MÉLODIE

Je commence à plus voir grand-chose
là...

Elle sort du carré et en profite pour nettoyer une brosse traînant là, vider un seau et éloigner sa houe.

Un éclat est subitement trouvé par Sarah. Elle rit du fait que cette découverte va les ralentir à nouveau dans leur exploration du niveau.

Mérodie piétine puis observe quelques instants le sol devant lequel Sarah se trouve. Elle finit par se placer accroupie, à ses côtés. Une fouille plus fine dans cette zone démarre alors à la truelle et les houes sont laissées sur le côté.

Sarah et Jérémie se sont éloignés, discutant discrètement tous les deux, animés d'un certain stress palpable. Visiblement, une erreur aurait été commise en prenant les altitudes.

Mérodie continue seule le décapage sur sa zone. Elle s'est assise et a des mouvements assez lents. La jeune femme entend la discussion entre Sarah et Jérémie, mais n'intervient pas. Puis elle s'arrête sur un élément, pense avoir trouvé quelque chose, regarde les autres et finit par le laisser de côté. Elle vérifie encore puis continue, hésitante. Après être revenue, Sarah efface le doute d'un geste en rappelant surtout à Mérodie la nécessité de ne rien déplacer et de balayer son sol, une remarque suite à laquelle cette dernière acquiesce. Les échanges suivants entre les deux femmes sont émis sur un ton léger et concernent le fait pour chacune de conserver l'usage de son propre matériel, sans prendre celui de sa voisine. Mérodie continue à fouiller, lentement et avec précaution tout en regardant son doigt qui semble lui faire légèrement mal. Sous les gestes de Sarah se dégagent des fragments en silex contrairement à la zone sur laquelle travaille Mérodie et où il n'y a rien encore. Cela ne l'empêche toutefois pas de continuer à appliquer des gestes particulièrement précautionneux.

Sarah trouve de nouveaux éclats.

Mérodie ne cache pas sa surprise.

MÉRODIE

(avec enthousiasme)

Et est-ce que sur le site global
d'Ormesson, on a trouvé beaucoup
d'outils ?

Son interlocutrice lui répond longuement avant d'abréger.

SARAH

(en me regardant)

Un p'tit coup de balai et on se fait une pause. Gwen, ça te va ?

Je lis son mécontentement sur son visage lorsque je lui apprends que je vais continuer à filmer.

Mélo die rit, renché rissant sur des questions qui portent sur la morphologie et la nature de certains outils.

6 - EXT./JOUR - SUR LE SONDAGE

La petite équipe passe un dernier coup de brosse sur le sol et nettoie les outils.

Mélo die persévère dans ses interrogations, visiblement marquée par ses premiers artefacts qui se trouvent sous ses yeux.

MÉLODIE

Et est-ce que ça peut, par exemple, même s'ils sont sur des couches différentes ? Ceux qu'on a trouvés à cinq centimètres au-dessus, est-ce qu'ils peuvent avoir été taillés en même temps ?

[SARAH

Euh oui. Bah ! Tu sais, il va commencer son travail. Il se lève, il va manger son sandwich, il revient enfin... Tu vois, il faut aussi imaginer qu'il est comme toi et moi quoi. Extrait 8]

MÉLODIE

Mais pour qu'il y ait cinq centimètres, je me suis dit...

SARAH

Ah, là, spécifiquement. Oui, si ton silex est pas en place.

Le « d'accord » satisfait de Mélodie signe la fin de leur conversation et les fouilleurs se préparent à prendre leur pause. Mélodie se chausse après avoir essuyé ses chaussettes salies par le sédiment et se dirige d'un pas lent sous la tente du matériel, consultant en même temps son portable sur lequel ses yeux sont rivés. Elle titube un peu et pose délicatement l'appareil bien à plat sur son sac, posé au sol. Elle propose un café à tout le monde avant de retourner s'asseoir sur les seaux que Jérémie a préparés à cet effet. Aussitôt, elle allume une nouvelle cigarette. La conversation commence avec Sarah autour du dernier Snikers qu'il est possible de manger et continue avec moi, qui ai posé la caméra en plan fixe dirigé vers Mélodie. Nous discutons alors tous ensemble. La jeune femme évoque Nanterre avec un large sourire lorsqu'elle apprend que j'y suis rattachée institutionnellement. Elle précise y vivre depuis vingt-deux ans. La conversation tourne ensuite autour de l'université et, en parallèle, Mélodie se replonge dans son portable, tout en jetant quelques coups d'œil vif dans ma direction. Dans sa veste qui est posée sur ses genoux, elle récupère son paquet de cigarettes afin d'y glisser son mégot puis part jeter son gobelet et ceux qu'elle trouve sur son chemin. La pause est terminée.

MÉLODIE

Hop ! C'est reparti !

Le petit groupe est déjà reparti en direction du sondage. Chaussures retirées, le travail reprend au son d'anecdotes d'universitaires échangées entre Sarah et Jérémie. Tous les trois accroupis sur le même emplacement qu'avant la pause, la discussion tourne lors autour des cigarettes et de la diète que Sarah s'impose pour arrêter.

Sarah balaye son carré et fait remarquer à sa voisine le fait que le sien ne soit pas correctement balayé.

SARAH

Là, à chaque fois, je retombe sur mes silex dégueulasses.

MÉLODIE

Je comptais ramasser là. Attends, je t'enlève tous les gros trucs.

Jérémie évoque un *trek* qu'il a fait juste avant de venir sur le chantier et Mélodie ajoute aussitôt que ce serait pour elle une expérience trop rude dont elle ne se sentirait pas capable, car trop peu sportive. Tout en discutant, elle maintient des gestes continus sur le sol et ses coups d'œil vers ses interlocuteurs sont récurrents. Elle dit se rendre compte seulement maintenant qu'ils continueront à explorer ce carré jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus aucun vestige.

Le soleil s'impose encore davantage en cette fin de matinée.

Mélodie confie sentir que sa peau est sèche et tirée, évoquant sa crème hydratante malheureusement oubliée dans sa chambre.

7 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE

Mélodie n'arrive pas à bien fouiller une petite partie de sa zone et confirme ne plus avoir de force dans les mains. Elle sollicite sa voisine pour l'aider.

MÉLODIE

On est qu'au quatrième jour, mais
j'ai déjà plus de force dans les
bras, dans les mains.

SARAH

(en riant)
Allé plus que vingt-six !

MÉLODIE

Ça va qu'il y a les week-ends de
repos parce que j'aurais pas tenu
le coup là.

La fouille continue.

Après avoir balayé le sédiment, Mélodie tente de le mettre dans le seau, mais le manque de peu. Un « merde », dont elle s'excuse aussitôt, répond à sa maladresse. Elle vide son seau juste sur le bord du sondage puis continue à gratter avec sa truelle. Sarah lui demande à nouveau de ne pas trop surcreuser.

Émile passe rapidement pour vérifier l'avancée du travail. Il échange avec Sarah sur le type d'éclat qui vient d'émerger. Ces derniers sont récupérés et examinés.

Mélo die écoute attentivement les commentaires qui sont faits. Elle s'est levée, attentive aux nouveaux termes techniques qu'elle entend de la bouche d'Émile, une conversation qui ne l'empêche toutefois pas de continuer à balayer le sédiment de sa zone. Elle s'arrête à nouveau, essuie son front puis reste attentive, une main sur la hanche.

Aussitôt qu'Émile s'éloigne, le travail reprend.

Mélo die se relève ponctuellement afin de vérifier la planimétrie de son sol. Ses gestes sont larges et légers, plus réguliers. Elle n'utilise plus sa main gauche en renfort de sa main active. Sarah vérifie sa zone et lui demande de continuer par endroit en appliquant les mêmes gestes. Il s'agit de dégager cette partie du mètre carré avant de relever les nouvelles pièces lithiques qui sont apparues de nouveau. Mélo die approuve par un « OK » et s'y remet. De longues minutes passent ainsi, dans le SILENCE, jusqu'à la finalisation du nettoyage sur tout le carré.

8 – EXT./JOUR – SUR LE CÔTÉ DU SON DAGE

Il fait chaud.

Mélo die s'assoit sur le côté pour se remettre un peu de ses efforts. Elle s'hydrate les lèvres et refait sa queue de cheval. La jeune femme s'essuie le front avant de replacer sa casquette. Elle inspecte ses ongles et la peau de ses bras. Elle avoue à Sarah préférer le relevé à la fouille. Elle pose sa tête sur le genou qu'elle vient de rabattre près de son torse tout en encourageant Jérémie dans son dernier nettoyage. Un pinceau à la main, elle tente d'enlever le sédiment qui s'est collé sous ses chaussettes blanches.

Jérémie a terminé. Tous regardent quelques instants les pièces en silex qu'ils s'apprêtent à démonter.

Mélo die s'est relevée et écoute les consignes que Sarah lui transmet avant de se replacer sur le sol de fouille.

MÉLODIE

Ça commence à être dur pour monter
et descendre !

Le mètre ruban à la main, Mélodie commence à prendre les mesures de la première pièce. Sarah corrige un peu ses gestes pour qu'ils soient plus précis. Elle répond par quelques « ouais » tout en rectifiant aussitôt la position de ses mains et de son corps. L'éclat est ensuite prélevé et tendu à Jérémie qui le décrit sur la fiche d'inventaire. Sarah les aide à identifier les différentes parties du silex, son bulbe, sa partie corticale, autant de termes nouveaux pour les deux débutants qui les écoutent attentivement. Ils échangent leur rôle pour le second prélèvement et répètent la même procédure. Elle peine à dessiner au bon emplacement les pièces prélevées. Lorsqu'elle le fait au mauvais endroit, Sarah la reprend, des remarques suite auxquelles elle s'excuse aussitôt.

MÉLODIE

Ah, mais oui ! Je suis bête. Autant
pour moi ! 56.5 donc c'est celui
qui est ici. Et là, tu m'as dit
10.5.

SARAH

Exact.

MÉLODIE

10.5. Dessiner sur des petits carrés
comme ça, c'est vraiment horrible.
Alors. Oui. 'Tain, j'arrive pas à
voir les petits carrés. Normalement,
je dois mettre des lunettes pour ce
genre de trucs et là je les ai pas.

Elle a posé sa fiche sur le rebord de la coupe, surélevé par rapport au niveau du sol de fouille sur lequel elle se tient. Son nez est à quelques centimètres seulement du plan quadrillé sur lequel elle se concentre.

MÉLODIE

Et là, du coup, je le mets où exactement ? Alors, attends, je suis un peu paumée là. Dès qu'il y a des

chiffres, moi, de toute façon. Tu sais, quand je devais faire ça au collègue !

Elle mime la brasse avec ses deux bras qu'elle étire devant elle en soufflant. Ses collègues lui répètent les cotations, sourire en coin. À chacune de ses demandes de précision, ils lui répondent. Sarah prend bien le temps de décrire en détail chacun des éclats. Elle met en scène la situation de taille en faisant parler « le tailleur » ayant exploité les éclats que le petit groupe est en train de répertorier.

Il ne reste plus qu'un dernier mètre carré avant que cette étape de démontage ne se termine.

Sarah est assise face à Mélodie et vérifie ses reports, la tête au-dessus de ses fiches. Elle valide, invalide ou demande une rectification. Pour les dernières pièces, Mélodie et Jérémie se sont assis en tailleur sur le sol, juste à côté des éclats.

En parallèle, Sarah se confie à moi sur la nécessité de prendre son temps avec eux, et ce, malgré l'empressement d'Émile, d'Olivier et de Jean-Marc. Ils doivent apprendre à démonter pour devenir autonome au cours de la campagne.

9 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE

Sarah invite Mélodie à aller lire les altitudes au théodolite.

MÉLODIE

(en grimaçant, la mâchoire serrée)
Et à faire les calculs aussi ? [...]
Au pire, je veux bien, mais de tête c'est impossible. De tête, je pourrai pas. Je vais noter les chiffres et après je ferai à la calculette. C'est sûr que de tête il y aura une erreur. Ça, c'est sûr.

Elle se relève, visiblement stressée par ce qui l'attend. Elle essuie la poussière de son pantalon puis récupère un carnet à souches avant de remettre ses chaussures. Jérémie lui indique d'écrire au préalable les carrés d'où l'altitude des pièces sera mesurée. Hésitante, la jeune femme finit par se diriger vers

le théodolite, suivi par Sarah. Elle redresse légèrement sa casquette et se place derrière la lunette.

MÉLODIE

Je vois rien du tout !

SARAH

T'es à la bonne hauteur ou pas ?

MÉLODIE

Je pense pas parce que je vois un fond gris donc...

Sarah lui montre les molettes qu'elle doit utiliser pour avoir la mire en vue. Mélodie se replace, pense être dans l'axe, hésite un peu, pivote encore. Sarah finit par lui lire les mesures, et laisse la jeune femme les vérifier avant de les noter sur son carnet à souche. Celle-ci s'attache à bien vérifier qu'elle maîtrise la lecture de l'altitude même si Mélodie préfère s'en remettre systématiquement à elle afin d'être certaine des chiffres relevés sur la mire.

Il n'y avait que quatre prises à effectuer et au bout de quelques minutes, cette étape du travail se termine.

Les deux femmes rejoignent leur carré de fouille afin de recalculer les mesures. Jérémie explique l'opération à effectuer. Il faut les soustraire chacune au point 0 choisi initialement lors de l'ouverture du site, une référence de base. Mélodie s'assoit près du carré et se concentre sur les quelques opérations qu'elle doit effectuer. Jérémie vient la voir et constate à voix basse que ces chiffres ne sont pas cohérents vis-à-vis de ceux qui ont été inscrits précédemment, ce qui confirme leurs premières craintes. Il file voir Sarah pour le lui confier, tandis que Mélodie reste là, tapant sur quelques moucheron qui la gênent. Elle jette des coups d'œil en direction de ses collègues puis range son téléphone qui lui servait de calculatrice et le stylo qu'elle utilisait jusque-là. Elle se rapproche d'eux puis constate que Sarah cherche quelque chose.

MÉLODIE

J'ai rangé le stylo, si tu veux.

SARAH

Les dossiers, on les laisse pas
trainer.

MÉLODIE

Ah oui, pardon.

Sarah les récupère et reprend l'ensemble des altitudes, face à Jérémie avec qui elle recalcule les mesures, essayant de comprendre et de rattraper d'une façon ou d'une autre l'erreur que le groupe a commise la veille. Mélodie est assise juste derrière eux, les laissant discuter, le regard dans le vide.

MÉLODIE

Je commence à avoir bien faim !

Ses collègues constatent qu'effectivement, l'heure tourne et qu'il serait temps d'aller manger. Sarah invite également la jeune femme à prélever le matériel qui a été relevé et à le mettre en sachets, et ce, pendant qu'elle continue à discuter avec Jérémie afin de régler le problème. Mélodie est accroupie sur le carré de fouille, récupérant méthodiquement les pièces lithiques pour les ranger classées dans un grand sac tout en jetant quelques coups d'œil vers ses collègues.

Le travail de fouille redémarre. Sarah décide de redescendre encore davantage le niveau du carré, mais sur une moitié uniquement, à la houe.

Dos courbé, Mélodie et Jérémie raclent doucement le sol, une passe de vérification d'au moins cinq centimètres. Le petit groupe commence à souffrir de la chaleur. La jeune femme pose son outil.

MÉLODIE

Ouh ! Je vais boire un coup.
Qu'est-ce qui est le mieux ? Ce
temps-là ou la pluie ?

Une fois la bouteille posée, elle se remet au travail, s'arrêtant ponctuellement pour vérifier la présence d'un susceptible fragment à laisser en place. Sarah, assise devant le carré en attendant de prendre le relais, conseille à sa collègue de bien maintenir la lame de son outil à plat, une astuce qui lui épargnerait un gros effort et une posture inconfortable

au niveau du dos. Quelques minutes plus tard, elle lui propose un relais, accepté aussitôt. Mélodie s'assoit alors sur la coupe, derrière ses deux collègues qui s'affairent donc tous les deux, en rythme, à la houe. Elle essuie la sueur de son visage avant de remettre sa casquette en place, puis commente ses impressions.

MÉLODIE

Bon, j'espère qu'on trouvera plus rien ! Bon et encore, si on avait retrouvé que des outils à la rigueur.

Spontanément, après quelques instants, elle se lève, ramasse le sédiment de Jérémie et l'évacue à la brosse et à la pelle. Cette action simple la fatigue, lui « donne chaud ».

Pour Sarah, l'état du niveau est satisfaisant ainsi balayé. Elle précise que s'ils ne trouvent rien d'autre sur ce carré, ils s'en iront explorer une autre zone, une idée qui enthousiasme visiblement Mélodie.

10 - EXT./JOUR - SUR LE SONDAGE

PIERRE se rapproche de leur zone. Une « mi-temps » est ouvertement annoncée et le petit groupe peut commencer à souffler.

MÉLODIE

(en jetant nonchalamment sa pelle et sa brosse sur le côté)
Cool ! Je commençais à tourner de l'œil moi. Faut pas que je bouge trop et que je reprenne des forces.

La jeune femme se pose sur le rebord de la coupe, revissant à plusieurs reprises sa casquette sur la tête. Elle observe ses ongles, ses avant-bras, dans l'attente que le repas commence.

Sarah et Pierre échangent sur les vestiges lithiques et leur répartition sur le mètre carré. Sarah demande à ses deux collègues de ranger le matériel qu'il y a autour avant d'aller déjeuner.

Les bouteilles d'eau sont vidées à grandes gorgées et les outils dépoussiérés, frottés, percutés, réunis.

Mérodie piétine, et en reprenant sa veste, constate que le Snikers a complètement fondu. La jeune femme ne tarde ensuite pas à rejoindre une zone ombragée, la tente du matériel dans un premier temps. Elle est visiblement fatiguée, chaque mouvement contraint par le manque d'énergie. Elle dépose ses affaires avant de se frictionner les avant-bras de crème solaire.

MÉLODIE

Rien que de mettre de la crème ça fait du bien. J'aimerais tellement me baigner !

Ses yeux souriants d'envie ne camouflent pas totalement des traits tirés par l'effort et la chaleur.

MÉLODIE

(en s'adressant à Jérémie)

J'ai bien fait de prendre une casquette parce que je crois que là, je serais déjà tombée dans les pommes tu vois.

La jeune femme s'aventure un peu à l'extérieur, jette un rapide coup d'œil vers le sondage sur lequel Émile et Olivier ont travaillé toute la matinée, mais ne tarde pas à rejoindre la tente du déjeuner, dans le sous-bois. Elle s'installe sur une chaise avec dossier, commentant le fait que les tabourets qui n'en ont pas font particulièrement mal au dos.

Les premiers arrivés commencent à se servir et commentent le repas, ce qu'ils aiment, un oui ou un non pour la macédoine, pour les œufs durs. Des sandwiches sont déballés du papier aluminium qui les tenait au frais. Quant aux salades de crudités, elles commencent à circuler sur la longue table.

Isabelle questionne Mérodie sur les ingrédients contenus dans les salades. Oui, il y a un peu de mayonnaise ou de moutarde dans la vinaigrette. Mérodie demande un sandwich tomate-chèvre.

D'autres s'en moquent et se saisissent du premier qui leur est tendu. Les fouilleurs ont visiblement faim. L'idée de préparer autrement le pique-nique, c'est-à-dire en laissant les ingréd-

dients libres sur la table de façon à ce que chacun puisse préparer son sandwich selon ses goûts semble unanimement adoptée. OSCAR fait remarquer que cela rallongera d'autant plus le temps du déjeuner, mais Mélodie relève le fait que le chef de chantier ne se satisfera certainement pas de cette idée.

Une fois les sandwiches bien entamés, le groupe remercie ceux qui ont préparé le déjeuner.

Tout en mangeant, Mélodie échange ponctuellement avec d'autres sur les sandwiches, leurs ingrédients, leur nombre, etc. Quelques recettes venant d'Espagne lui sont décrites par DESPINA.

11 - EXT./JOUR - SOUS LA TENDE DU DÉJEUNER

Durant la seconde et dernière partie du déjeuner, les commentaires tournent d'abord autour du goût trop prononcé de la vinaigrette et des différents dosages selon les salades. Mélodie, qui les a préparées, se justifie. Elle n'a mis que deux cuillères à soupe par saladier.

Chacun commence ensuite à décrire les bâtiments dans lesquels ils ont suivi des enseignements, plus ou moins aux normes et la jeune femme ne manque pas d'évoquer l'école de commerce dans laquelle elle a été formée, insalubre, amiantée.

Les derniers arrivent enfin et se font une place. Les saladiers et les sandwiches circulent de nouveau entre Olivier, Émile, Pierre, etc.

Mélodie participe avec enthousiasme aux conversations et rit de bon cœur. Ces derniers se moquent du menu et invitent les prochains commis de cuisine à assurer tout particulièrement le repas du soir. Émile se plaint ironiquement de son jambon beurre, trop peu fourni. Mélodie tente de proposer du fromage à y ajouter.

Différents quartiers de Paris sont ensuite énumérés en fonction des lieux les moins fréquentables, ceux où les uns et les autres préfèrent se promener tardivement ou y vivre.

Mélodie évoque Pantin, une ville qu'elle a appris à connaître lorsqu'elle étudiait pour sa licence et qu'elle ne trouvait pas

terrible. Sarah et Jérémie énumèrent d'autres villes, d'autres quartiers et la question de la mixité sociale qui y est plus ou moins prononcée.

Une petite moitié des fouilleurs a déjà fini de manger. Les cigarettes s'allument, le goût mentholé de celle de Jérémie est discuté. Sarah propose d'aller faire une sieste au soleil. Un « si seulement » est spontanément lâché par Mélodie. Le travail restant pour l'après-midi est conséquent et la jeune femme en déplore, par avance, la difficulté.

MÉLODIE

Là, vu que le sol va être plus tassé, plus dure, il va falloir mettre plus de force quoi ! Je sais pas si je vais y arriver. Ou alors il faut vraiment que je mette les deux pieds sur la pelle pour pouvoir, tu vois, tout bêcher.

Sarah se veut rassurante et évoque la possibilité de se déplacer ensuite sur un autre carré de fouille.

MÉLODIE

(avec enthousiasme)

Ouais carrément ! Bah si on peut aller sur un nouveau truc et découvrir de nouveaux trucs !

En riant, Sarah lui dit ne pas parler trop fort, au risque qu'Émile entende cet élan spontané.

L'équipe se moque ensuite brièvement de l'un des fouilleurs, particulièrement gourmand et sollicitant systématiquement les autres pour finir les plats ou leurs assiettes.

À la fin du repas, Mélodie lui fait remarquer en riant qu'il doit coûter cher en frais alimentaires. Avec son compagnon, elle estime elle une dépense mensuelle d'environ 200 euros.

La table commence à être débarrassée, les bouteilles enlevées, tout comme les plats. Les poubelles se remplissent de l'aluminium qui entourait les sandwiches, tous consommés depuis.

Tout en réunissant les assiettes et les couverts, Sarah, Jérémie et Mélodie discutent du temps à Ormesson, particulièrement frais le matin. Puis Mélodie se lève et, s'abaissant en passant sous la tente pour jeter quelques détritrus, s'éloigne avec Jérémie. Elle aurait bien fait une courte sieste d'une dizaine de minutes, pour digérer avant de se remettre à travailler. Le contraire lui donne mal au ventre, ce qui est « horrible pour elle », d'autant que leur posture est souvent recroquevillée lorsqu'ils sont dans l'action.

Le soleil est bien haut.

Mélodie s'éloigne dans le bois et part faire ses besoins.

12 - EXT./JOUR - TRAVERSANT LA TENTE DU MATÉRIEL

Une fois revenue, la jeune femme se dirige directement vers le sondage dans lequel elle fouillait le matin.

Sarah, Jérémie, Olivier et Émile y sont déjà. La pelleteuse s'en est rapprochée et en racle le niveau depuis quelques minutes à peine. Des vestiges lithiques sortent aussitôt. Émile décide de laisser le petit groupe continuer et, sur un sifflement, tout le monde repart pour un autre sondage. Ayant conscience du fait de devoir se remettre au démontage de ces nouveaux artefacts, Sarah confirme ironiquement ses intuitions auprès d'Olivier.

MÉLODIE

(en riant)

Quand faut s'y remettre !

Mélodie s'aperçoit qu'elle n'a pas pris ses gants et, en un aller-retour rapide, retourne à la tente les chercher. De retour, elle en lance un à Jérémie avant d'écouter les quelques consignes de fouille confiées par Sarah. Elle retire ses chaussures et demande confirmation. Elle devra donc nettoyer l'un des côtés pour enlever le surplus de terre à la brosse, du sédiment que la pelleteuse a laissé lors de ses quelques passages. Il s'agit de remblais, comme l'a confirmé Olivier juste avant, il n'y aura donc pas de vestiges dans cette zone. La jeune femme s'accroupit alors sur le sol de son carré. Elle effectue des gestes lents tout en discutant de séries télévisées avec les autres, « Game of Thrones » notamment. Mélodie évoque

simplement le fait qu'il y ait trop de scènes à caractère sexuel, une remarque qui donne lieu à quelques fous rires. Elle trouve ensuite un éclat dans le sédiment. Sarah lui indique qu'il faut alors vérifier le reste du sédiment qui a déjà été évacué sur le tas d'à côté. La jeune femme s'accroupit donc à l'extérieur du sondage, passant sa main gantée dans la terre laissée au sol. Après vérification, il n'y a rien.

MÉLODIE

(un large sourire se dessine sur ses lèvres)

J'ai l'impression que je vais faire un château de sable. Je suis à la plage. Je m'amuse !

Elle vérifie également le seau que ses collègues ont commencé à remplir. Jérémie le lui porte et en vide le contenu à ses côtés. Elle dit trouver cette tâche agréable, car fouiller dans le sable avec ses doigts lui procure beaucoup de plaisir. Elle le fait durer de longues minutes.

De nouveaux éclats sont trouvés par Sarah. Il aurait été bon d'ouvrir le mètre carré adjacent, confie-t-elle.

Méloдие passe voir Sarah brièvement avant de se remettre à balayer le carré de fouille, silencieuse et concentrée.

Le soleil est au zénith.

Méloдие souffle un peu.

13 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE

Méloдие regarde ses avant-bras régulièrement.

MÉLODIE

Je suis en train de cuire. En fait, t'as l'impression que si tu bouges trop, tu vas tomber dans les pommes.

Elle s'essuie le visage, s'arrête un peu en regardant les autres échanger également sur leur pénibilité, puis reprend. Elle finit par retirer son tee-shirt, ne gardant que son débar-

deur noir. Ses gants renfilés, elle reprend le raclage du sol après s'être replacée, les jambes pliées devant elle. La jeune femme s'arrête à nouveau quelques instants, frotte ses avant-bras puis demande à Sarah d'identifier un fragment qu'elle vient de trouver. Cette dernière lui confie qu'il n'a pas d'intérêt à être gardé. Le balayage de la zone reprend alors, en position accroupie cette fois. Au moment de vider son seau, la jeune femme reste quelques secondes debout, la tête baissée, visiblement en peine. Une fois son travail terminé, Sarah la prévient. Elle devra travailler avec ses deux collègues sur la zone qui se densifie en matériel et ils ne seront pas de trop puisque, cette fois, ce ne sont plus seulement des éclats qui sont trouvés, mais des esquilles également. Mélodie souffle, avec l'envie de s'asseoir, mais se décide à s'accroupir aux côtés de ses collègues afin d'observer le sol que Sarah lui montre. Cette dernière lui précise que de nouveaux éclats vont certainement apparaître encore et il faudra les fouiller plus délicatement que ce qui se faisait jusque-là. L'équipe va devoir également tamiser le sédiment de leur seau. La truelle sera utilisée pour obtenir la surface la plus plane possible. Mélodie se redresse et boit dans la bouteille qui se trouve sur le bord de coupe.

MÉLODIE

Je n'en peux plus là. J'ai un gros coup de chaud. Dès que je bouge, j'ai l'impression de fournir un effort surhumain.

Sarah lui conseille de s'arrêter, d'aller marcher un peu à l'ombre des bois. La jeune femme remet ses chaussures, sans rechigner. Son corps tangué légèrement. Sa veste à la main, elle s'éloigne lentement vers la tente, la main sur le visage. Une fois arrivée, elle trouve une bouteille qu'elle attrape avant de s'asseoir sur l'une des malles, dans un soupir de soulagement. Elle détache ses cheveux, frotte son crâne énergiquement, la tête à l'envers. Elle est visiblement en peine, regarde devant elle. Une fois réhydratée, elle se relève et, à l'aide d'un sopalin qu'elle humidifie, s'essuie le visage et la nuque. Le terme d'insolation n'est pas de trop pour décrire son état. Elle boit à nouveau, en soupirant, puis part se rasseoir sur la malle, dans un éternuement. Une fois ses cheveux rattachés, une cigarette vient la consoler, dans le SILENCE. Quelques secondes assise ainsi lui font prendre conscience qu'elle serait mieux par terre, le dos bien droit contre la malle. Dan qui passe par

la tente pour venir chercher du matériel, lui demande si ça va là-bas, à fouiller sans bouger en plein soleil. Un sourire en coin en réponse au jeune homme, elle replace sa casquette, le regard dans le vide. Sa respiration est forte. Elle se relève finalement, péniblement, puis part jeter son mégot dans la poubelle. Elle boit quelques gorgées d'eau et répète les mêmes gestes avec le sopalin pour se rafraichir. La décision de devoir repartir sur le terrain ne se fait pas sans peine. Dans un dernier souffle, elle y va, d'un pas lent. Une fois au bord du carré, elle repose sa veste et retire ses chaussures, avant de descendre à nouveau sur le sol de fouille, silencieuse. Truelle à la main, elle se place à côté de Sarah. La jeune femme tente de déplacer le seau de sa voisine et abandonne aussitôt, attendant que cette dernière lui fasse une place et balaye brièvement le sédiment qu'elle avait laissé sur le carré. En attendant que Jérémie termine le balayage de sa zone et que le tamisage commence, les deux fouilleuses discutent de la propreté du sol. Il n'y a finalement pas grand-chose. Quitte à travailler finement à la truelle, Sarah aimerait tout autant trouver davantage de vestiges, mais cela ne semble pas être le cas. Mélodie sort du carré et remet ses chaussures.

Olivier arrive muni de ses outils et Sarah lui fait le bilan des derniers éléments trouvés, trop peu pour en espérer plus.

Mélodie a remis sa veste et avec ses deux autres collègues, chacun portant un seau rempli de sédiment, la direction du poste de tamisage est prise.

14 – EXT./JOUR – ESPACE DE TAMISAGE

Non loin de la tente abritant le matériel, quelques tréteaux sont alignés. Sur eux sont posés des tamis quadrangulaires à maille fine créant ainsi, une fois alignés, une grande table de travail pouvant accueillir plusieurs fouilleurs.

Jérémie place au-dessus de ces cadrans à maille fine, d'autres tamis amovibles ovales. Mélodie le regarde, les mains dans les poches, attendant que Sarah arrive. La jeune femme vide une partie du contenu de son seau, en suivant les conseils de son collègue. Elle déplace son tamis et le secoue à ses côtés en se décalant un peu près d'un tas de sédiment. Sarah les rejoint. Une fois le sédiment le plus fin évacué, sa voisine se replace au-dessus des tréteaux. Mélodie mime ses gestes et passe douce-

ment sa main sur le sédiment de son tamis en faisant de grands cercles en surface. Elle le plonge ensuite dans un large seau contenant de l'eau. Grâce à des petits gestes de trempage successifs, les quelques restes ne passant pas les mailles deviennent visibles, ce qui lui permet de repérer les moindres fragments qui n'auraient pas été vus lors de la fouille. Mélodie s'interroge sur certains d'entre eux, se demandant s'il s'agit d'esquilles à conserver ou pas. Elle répète la même procédure avec le reste de son seau, manches retroussées.

La concentration est de mise pour repérer les plus petits des fragments à conserver et la jeune femme, dos voûté, rapproche un maximum son visage du tamis. Ces derniers sont rincés une dernière fois et placés au soleil pour les sécher. Elle achève cette étape du travail puis se dirige vers le carré de fouille où ses collègues sont déjà. Il faut relever les trois pièces restantes avant que Jean-Marc et Émile ne reviennent avec la pelleuse. Laissant à Jérémie le temps de passer un dernier coup de brosse, la jeune femme retire sa veste tout en questionnant Sarah sur la procédure à suivre pour ces fameux éclats. Elle récupère la fiche d'inventaire et patiente sur le sol de fouille. Jérémie y a placé les réglettes afin de bien dessiner le contour du carré à démonter. Elle évoque en même temps l'emplacement des pièces retrouvées dans la coupe. La première pièce est dessinée. Au croisement de deux carrés, Mélodie préfère la placer sur le même que les deux autres pièces, une procédure simplificatrice comme elle le fait remarquer. Elles sont ensuite brièvement décrites et Sarah décrypte les quelques micro-enlèvements visibles sur le tranchant des silex, des stigmates qui sont contemporains, car plus clairs.

Mélodie hoche la tête en signe d'acquiescement et finalise les autres descriptions. Il ne reste plus qu'à prendre les altitudes, une tâche confiée à la jeune femme qui ne tarde pas à remettre ses chaussures. Avant de rejoindre le théodolite, elle récupère le carnet à souche et un stylo. Seule derrière l'appareil, elle en pivote la tête pour diriger le point de focale sur la mire que maintient Jérémie au loin. Elle note les trois altitudes qu'elle observe à la suite puis rejoint ses collègues. Une fois revenue et accroupie au bord du carré, elle procède aux opérations de soustraction à l'aide de la calculatrice de son smartphone. Elle précise qu'il est préférable de conserver le petit feuillet sur lequel ses notes ont été faites, au cas où une erreur se révélerait à nouveau.

Face à Jérémie et Sarah, Mélodie inscrit silencieusement les altitudes sur sa fiche au fur et à mesure que ces derniers relèvent les pièces. Leur numéro est noté au crayon à papier, sur leur surface, avant que celles-ci ne soient nommément décrites et placées dans un sachet. Lorsque les fiches de démontage ont été replacées dans leur dossier, la jeune femme se rhabille, renfilant son tee-shirt et sa veste de sport. Elle camoufle un bâillement et passe quelques instants derrière son téléphone, suivant d'un pas lent ses deux collègues qui se dirigent sous la tente pour faire une pause.

Le café des thermos est bien chaud, les tasses circulent après que Sarah a fait le service. La conversation est détendue, cigarettes à la bouche. Émile arrive.

ÉMILE

Alors, la place est libre !

Olivier renchérit et les boutades fusent concernant les trop nombreux temps de pause du groupe, le travail trop lent, des remarques qui les poussent à retourner sur le terrain. Mélodie se remet en route après avoir récupéré son briquet. Sarah annonce qu'ils pourront aller fouiller le niveau gravettien ensuite. La jeune femme patiente, regarde son téléphone, piétine un peu et s'installe sur l'herbe.

MÉLODIE

C'est pas plus cher d'être assis.
En plus, depuis tout à l'heure,
j'ai un coup de mou, c'est abusé
quoi. Depuis que je suis allée me
poser vite fait. Je sais pas pour-
quoi, mais j'avais la tête qui
tournait.

Jérémie lui confirme que c'était à cause du soleil. Elle soupçonne aussi le fait de ne pas avoir de lunettes de soleil et qu'en plissant sans cesse les yeux pour se concentrer sur des détails, cela a dû faire empirer les choses. Elle se frotte le visage et met du baume sur ses lèvres.

Olivier arrive, regarde le sol en espérant qu'il n'y a plus de fragments.

Mérodie lui précise que tous les vestiges qui ont été trouvés se situaient juste en bord de coupe.

Émile arrive à son tour et multiplie les clichés du sol. Avec Olivier, ils échangent quelques mots sur la répartition du matériel dans cette zone ainsi que sur le type de remplissage.

Les trois fouilleurs se rapprochent d'eux. Les mains sur les hanches, Mérodie écoute attentivement les échanges qui ont lieu autour du carré. Elle replace sa casquette, son maillot, son pantalon. Elle place ses mains dans le dos. Elle est visiblement intéressée par la discussion. Lorsque la pelleteuse arrive, elle se recule un peu et trébuche maladroitement sur la mire. Elle se place ensuite aux côtés de Jérémie.

La pelleteuse s'active déjà sur le sol, extrayant plusieurs dizaines de litres du sol à chaque passe. Chaque mouvement contrôlé par Jean-Marc est scrupuleusement surveillé par Émile qui s'est accroupi juste devant.

16 - EXT./JOUR - PRÈS DU SONDAGE

Émile lance des consignes à Jean-Marc, d'une voix forte et sur un ton injonctif.

Mérodie se rapproche, tendant ponctuellement son corps vers le sol, comme pour essayer de percevoir ce qui apparaît à chaque nouvelle mise à jour. Le VROMBISSEMENT du moteur de la pelleteuse est assourdissant. Sur un ton ironique, Sarah, qui s'est rapprochée, confie que la concrétion calcaire présente a dû sauter. Mérodie sourit.

La pelleteuse s'arrête : une pièce est apparue. Émile indique qu'elle doit être démontée aussitôt.

Le petit groupe se munit donc du matériel de démontage et Mérodie s'active à rechercher le petit matériel manquant. C'est elle qui répertorie sur la fiche les coordonnées et la description de la pièce. Elle se tient accroupie sur le côté du carré et écoute les indications de Jérémie, en répétant chacun des chiffres qu'il lui indique. À l'altitude qui lui est transmise, Émile demande si tout est cohérent avec les précédentes, ce à quoi Sarah lui répond que c'est bien le cas. La concentration

de Mélodie contraste avec les blagues graveleuses que le chef de chantier adresse alors à Sarah, des boutades auxquelles elle ne réagit pas.

Le moteur de la pelleteuse VROMBIT à nouveau.

Mélodie et Jérémie haussent le ton pour s'entendre et ainsi finaliser le remplissage de leur fiche de démontage. Émile intervient et complète brièvement face à la jeune femme la description de la pièce lithique à l'aide de termes techniques, puis repart vite à la surveillance de la pelleteuse. Mélodie part déposer la pièce dans son sachet puis se replace devant le carré que l'appareil explore lentement.

Sur le camion de Jean-Marc servant à transporter la pelleteuse, le logo d'une taupe fait beaucoup rire Sarah, un animal qu'elle attribue ironiquement à Émile et dont elle aimerait garder un souvenir.

Sarah demande à Mélodie d'aller le lui prendre en photo, ce que la jeune femme accepte. Elles rient ensuite de bon cœur en visionnant ladite photographie. Mélodie se reconcentre sur la pelleteuse et se dit impressionnée par la précision avec laquelle le godet racle le sol. Celui-ci est bien lisse.

MÉLODIE

Même nous on n'a pas réussi à faire
aussi plat quoi !

Le petit groupe est absorbé durant de longs instants par le travail, mais se décide à partir après avoir réuni tout le matériel. Les outils se retrouvent ainsi dans les seaux et les fiches bien réparties dans leur dossier de mètre carré. Chacun se dirige vers la tente.

Curieuse, Mélodie questionne Sarah sur l'emplacement de la zone où ils iront travailler juste après. La jeune femme a retrouvé son sourire et un certain entrain à l'idée de changer de zone.

Nouvelle fausse alerte. Beaucoup de pièces viennent tout juste d'être trouvées par la pelleteuse.

Les trois fouilleurs sont donc rappelés dans le carré d'où ils pensaient sortir définitivement. Ils récupèrent tout leur matériel, de fouille et de démontage. Sur place, le travail est re-

lancé, la déception palpable. Mélodie récupère les dossiers de démontage et se place devant Jérémie qui tient la mire. Quant à Sarah, elle est partie relever l'altitude au théodolite.

Olivier commente l'état du sol, particulièrement limoneux.

MÉLODIE

Ça veut dire qu'il y a eu de l'eau
par ici ?

ÉMILE

Non, du vent.

MÉLODIE

D'accord.

ÉMILE

La partie limon, ici, on n'en a pas
en fait. Donc elle peut ne venir
que par le vent.

MÉLODIE

OK, je vois.

Énergiquement, la jeune femme part chercher un mètre pour Jérémie, tandis que Sarah revient avec les altitudes. Elle les inscrit sur la fiche tout en demandant si celles précédemment relevées ont pu être corrigées, ce à quoi Sarah répond affirmativement. La fiche de démontage est remplie avec les dernières pièces trouvées, un travail effectué par la jeune femme et Jérémie.

La pelleteuse redémarre en VROMBISSANT.

Les deux fouilleurs s'écartent un peu pour terminer le travail. La jeune femme emploie quelques termes techniques dont elle échange les syllabes. Jérémie, amusé, parvient à la corriger. Le matériel de démontage réuni, les trois collègues se replacent au bord du carré, à nouveau attentifs à chaque mouvement de godet, vérifiant par là tout élément susceptible d'être démonté.

Mérodie s'écarte quelques instants du groupe afin de se mettre du baume à lèvres. Elle le replace vite dans la poche de sa veste et se repositionne près du carré. Ses yeux fixent le sol. Des blocs sont maintenant extraits du niveau.

L'ambiance est joyeuse, les blagues adressées aux uns ou aux autres se multiplient.

De larges sourires éclairent le visage de Mérodie qui maintient son attention sur le sol, tout comme d'ailleurs les autres membres du groupe.

Le niveau semble avoir révélé ses derniers vestiges.

Mérodie suit le mouvement. Le petit groupe peut maintenant commencer le travail autour du niveau gravettien. Le seau rempli du matériel préalablement rangé, ils se rapprochent d'un autre groupe de fouilleurs en plein travail dans la partie sud du Gravettien. L'un d'eux, ALBERT, interpelle ces nouveaux arrivants.

ALBERT

C'est l'équipe de nuit qui nous
remplace !

Mérodie rit. Elle pose sa veste en boule dans un coin. Sarah lui indique qu'elle devra aider Gaëlle. Elle reste quelques instants debout face à cette dernière qu'elle questionne sur le type de terrain à fouiller et les méthodes de fouille à adopter. Ils explorent le niveau des labours. Mérodie s'accroupit et touche le sédiment. Elle semble enthousiaste à l'idée de « trouver potentiellement pas mal de trucs ». Elle s'inquiète toutefois un peu concernant le fait de ne pas savoir reconnaître autre chose que du silex. Sa nouvelle collègue détaille alors le matériel en lui montrant une partie de ce qui a déjà été récolté, des petites pierres, quelques fragments d'os. Mérodie regarde attentivement, continuant à poser tout un ensemble de questions.

MÉLODIE

Donc là, je trie ce qui a déjà été
gratté et après on retriera le

reste derrière ? [...] Ça marche,
d'accord.

La jeune femme enfle son gant, se munit de sa truelle puis s'accroupit face à Laure afin de commencer le travail. Elle se retrouve rapidement confrontée à une nouvelle difficulté. Elle ne maîtrise ni l'espagnol ni l'anglais et ne parvient pas à communiquer certaines de ses idées. Sarah lui vient en aide et fait la traduction. Mélodie passe ensuite soigneusement ses mains dans la terre, cassant les petites mottes pour vérifier si aucun vestige ne s'y trouve.

En parallèle, Sarah questionne Émile sur l'organisation du retour pour aller faire les courses. Il s'agit de savoir combien de voitures sont prêtes à repartir afin d'être sûr de pouvoir ramener tout le monde.

Mélodie se retourne vers le chef de chantier et écoute les échanges. Elle précise avoir une voiture : c'est donc elle qui se chargera de conduire les commis de cuisine en courses puis de les ramener jusqu'au site de Pincevent ensuite. Elle se remet aussitôt au travail. À chaque petit élément pour lequel elle a un doute, elle demande à nouveau à une tierce personne de vérifier. Une fouilleuse, Gaëlle, se trouve à ses côtés.

MÉLODIE

Tous les petits cailloux où je sais pas ce que c'est, je les mets là, et puis à la fin je vais te demander. Plutôt que de te demander toutes les deux secondes. Pour le silex, Sarah m'a appris à le reconnaître, mais pour les autres cailloux, euh...

Le travail se poursuit, tout aussi silencieusement que consciencieusement.

MARIA vient saluer rapidement le groupe de fouilleurs et Mélodie remarque aussitôt que son pantalon est troué. Elles échan- gent ensemble quelques instants autour du matériel prélevé en sachets que Maria vient regarder à ses côtés. En des termes techniques, cette dernière décrit les fragments lithiques. Mélodie reste accaparée par toutes ces petites pierres face auxquelles elle fait les gros yeux, ne sachant trop en identifier

la nature. Calcaire, calcite, des plus blancs, des plus mar-
rons, elle préfère demander afin de ne pas évacuer quelque
chose d'important.

18 – EXT./JOUR – SUR LE SONDAGE

Maria se place entre Mélodie et Gaëlle et discute plus particu-
lièrement avec la première, qui la sollicite sur des fragments
douteux. Il s'agit d'os et elle lui explique comment le recon-
naître. Mélodie porte ensuite sa concentration uniquement sur
le sol. Elle vient de découvrir un fragment qu'elle détoure à
l'aide de son outil de dentiste. La jeune femme est penchée au-
dessus de lui, enthousiaste. Sarah lui conseille d'attendre
avant de creuser une rigole tout autour de lui. Il faut fouil-
ler à plat. C'est donc la truelle qui prend le relais, aplanis-
sant les pourtours de cette nouvelle découverte. Chaque élément
prélevé glisse entre les doigts non expérimentés de la jeune
femme, qui tente, avec un accent français bien prononcé,
d'échanger en anglais avec Laure. Elle ne résiste pas à l'envie
de récupérer les éléments qui apparaissent sous son outil et
les extrait, les fesses en l'air, plongeant dans ce nouveau
carré qu'elle partage. Les outils grincent ponctuellement, ce
qui fait sursauter Mélodie.

MÉLODIE

(en grimaçant)

Pauvre caillou ! Tu crois qu'il le
mérite ? Il est plus vieux que toi
hein !

La jeune femme se concentre toujours autour de ce qui semble
être un os. En le détournant à plat, d'autres petits éléments
continuent à attiser sa curiosité. Le sillon se creuse autour
de cet artefact apparent. Pour être plus à l'aise, elle
s'allonge sur le ventre, la tête bien au-dessus du sol qu'elle
creuse. Maria lui demande, de loin, si elle a réussi à extraire
ce qu'elle pense être un fragment de calcaire. La jeune femme
répond par la négative tandis que l'extrémité de sa truelle est
en train de creuser un trou. Elle tente également de l'extraire
du sol, le bout de ses doigts le secouant légèrement. Au terme
de tous ces efforts et dans un dernier geste, l'objet est ex-
trait, laissant à sa place un trou béant dans le sol. Mélodie
en gratte les bords avec son outil de dentiste. BENJAMIN lui
indique alors de conserver ce fragment en le déposant dans un

sachet bien à part. Il s'agit désormais de réaplanir le sol. Avec ses deux mains, elle maintient la lame de sa truelle et racle le sol dans de longs gestes, alternant avec son outil de dentiste pour gratter et extraire les fragments plus petits, de petites concrétions. La terre s'est accumulée devant elle. Elle se décide à en ramasser une partie avec sa pelle puis récupère de son tas un petit fragment de silex qu'elle montre à Gaëlle. Celle-ci passe quelques minutes à lui expliquer comment cette pièce a techniquement été obtenue. Mélodie dit le trouver très joli. Le travail continu ensuite.

SARAH

Mélodie, c'est pareil que lorsqu'on travaillait là-bas. Ta truelle tu la tiens droite parce que sinon, ça fait quelque chose de très, très vallonné.

MÉLODIE

OK.

SARAH

La terre est légèrement plus dure, mais on fonctionne de la même façon.

Mélodie corrige son geste sous le regard averti de sa collègue.

19 - EXT./JOUR - SUR LE SONDAGE

Mélodie s'applique à fouiller bien à plat, assise, le dos penché vers l'avant. En cassant une motte, elle fait maladroitement tomber de la terre sur son pantalon. Elle se lève pour se secouer un peu, dans un « merde » discret.

Émile arrive tout juste pour inspecter l'avancée du travail dans cette zone et regarde brièvement JEREMIE manier la houe. Celui-ci casse de grosses mottes de terre avec son outil. Le chef de chantier préfère lui montrer ce qui est selon lui la seule façon de bien manipuler ce type de gros outil en fouille. Il faut aller de l'arrière vers l'avant, accompagner de petites passes qui mettent à jour le sol progressivement.

Mélodie reste attentive à ces explications.

MÉLODIE

(se tournant vers sa voisine)
Et nous, du coup, Gaëlle, pourquoi
on a commencé à la truelle ? Parce
qu'il y a des choses en dessous ?

L'explication est confuse, Mélodie grimace. Il s'agissait de trier le tas de terre que Laure avait fouillé, lui explique-t-on. Mélodie tente alors de discuter en anglais avec Laure pour se mettre d'accord sur la suite du travail à effectuer sur le mètre carré qu'elles ont en commun. Mélodie balbutiant et cherchant ses mots, une houe finit par être trouvée pour continuer le travail. La jeune femme se saisit d'un outil que lui tend Sarah. C'est Laure qui racle ensuite le carré à la houe pendant quelques minutes.

Le sujet des courses est à nouveau discuté par le groupe.

Mélodie réfléchit, attestant le fait qu'elle y amènera quelques fouilleurs. Sarah commence alors une liste de courses. Laitages et sopalin. Mélodie est surprise qu'il y ait aussi peu de choses à acheter. Sarah est ferme, les courses secondaires doivent rester peu coûteuses, d'autant plus qu'une vingtaine de personnes est à nourrir. Les produits alimentaires du jour ne doivent pas être achetés au compte-goutte, c'est-à-dire en fonction d'ingrédients supplémentaires qu'il y aurait à rajouter à chaque fois aux recettes prévues. Il faut aussi faire avec les restes du frigo et adapter le menu en fonction d'eux. Mélodie laisse sa collègue s'entendre avec les autres, notamment Gaëlle qui n'est pas entièrement d'accord avec cela, et préfère retourner fouiller auprès de Laure qui a repris le travail à la truelle sur le carré. Il faut trier à la main le nouveau tas de terre qui s'est formé. Elle échange très brièvement avec Laure, en anglais, tout en restant attentive aux fouilleurs qui l'entourent. Ses mains écrasent les mottes au-dessus du seau. Au moindre fragment qu'elle perçoit, elle s'arrête et le fait rouler dans sa paume.

MÉLODIE

J'ai pas l'impression qu'il y a
grand-chose. Au début, quand je
suis arrivée, j'ai trouvé pas mal

de petits trucs tu vois, et là, il y a plus rien.

Une légère déception est palpable, mais elle continue, toujours appliquée. La fraîcheur s'installe et la jeune femme le remarque, car la chair de poule se fait sentir sur la peau de ses bras. Elle se relève, remet sa veste puis étend un peu ses jambes devant elle, posant ses pieds dans le mètre carré. Lorsqu'elle a un doute sur la nature osseuse d'un élément, elle prend son outil de dentiste et le gratte légèrement, sans oublier de demander confirmation à sa voisine, Gaëlle, qui lui infirme souvent sa trouvaille. Celle-ci ne manque pas de détailler ses explications en se basant sur ses propres expériences.

20 - EXT./JOUR - PRÈS DU SONDAGE

À Gaëlle, Mélodie transmet à son tour ce qu'elle a retenu des explications, qui lui ont été fournies dans la journée concernant la formation des concrétions calcaires.

MÉLODIE

De ce que j'ai compris de ce que m'a dit Émile, avec l'écoulement en fait, ça peut des fois s'infiltrer dans des racines, des tunnels tu vois, soit d'animaux ou d'insectes tu vois, et le calcaire reste, mais l'eau s'en va. Et ça fait des concrétions comme ça quoi. Dans le trou qu'on a trouvé là-bas, on avait une longue veine calcaire, qui était grande comme ça tu vois et il pensait que c'était un tunnel de racine ou de je sais pas quoi.

GAËLLE

Ah oui, d'accord, et c'est resté..

MÉLODIE

Ouais. Le calcaire reste du coup.

Benjamin renchérit en blaguant, prenant le Calgon en modèle. Le petit groupe rit. Mélodie se questionne sur l'heure. Elle consulte son téléphone puis demande l'heure à laquelle ferme le supermarché où elle doit se rendre ensuite. La réponse est 19 h 30. Gaëlle lui conseille de partir plus tôt, car la jeune femme ne sait pas où il se trouve. Émile qui passait par là lui donne des indications et également son feu vert pour qu'elle y aille. Il lui confie sa carte bleue. Elle tente d'expliquer son départ à Laure.

MÉLODIE

I make euh... Comment on dit des courses ? [...] Shopping ouais.

Elle se redresse et explique à Gaëlle comment son matériel a été réparti dans ses sachets. Elle vérifie auprès de Sarah si les étiquettes qu'ils contiennent sont correctes, ce que lui confirme la jeune femme. Elle piétine un peu puis part placer les sachets dans les caisses situées sous la tente prévues à cet effet. En passant, elle jette un coup d'œil à sa voiture, constatant que celle-ci n'est pas bloquée dans le chemin par d'autres véhicules. Une dernière cigarette et le départ s'annonce.

MÉLODIE

Il va falloir que je mette le GPS. Visiblement, on va au supermarché à Nemours et d'ici je sais pas trop comment... Quoi que c'est peut-être indiqué.

Je lui fournis de brèves indications puis elle me confie qu'en quatre jours, elle a pris trois routes différentes pour venir sur le site et qu'elle se sent un peu perdue par rapport à la géographie locale. Suivie de quelques autres qui l'accompagnent, elle se met en route.

Je la retrouverai quelques heures plus tard dans la cuisine de Pincevent, aidant à la préparation du souper.

CHAPITRE 4. LORSQUE LE TRAVAIL VOUS ENVAHIT, SUIVRE DES INTENSITES AFFECTIVES EN ACTES

Introduction

À travers ce que j'ai décrit de Mélodie, il semble qu'un processus discontinu habille sa journée de travail, un mouvement au cœur duquel une force anime et désanime son engagement. Elle semble tout aussi perdue, en retrait et au bout de ses forces que passionnée, interactive et souriante. Ces contrastes jalonnent les scènes que retranscrit ce second prologue. Au terme de la journée, la jeune femme clôt alors le rythme d'un mouvement aléatoire qu'elle a, malgré les efforts que cela a dû lui coûter, réussi à endurer et au-delà duquel, surtout, elle peut continuer à agir. Ce chapitre interroge directement ce qui la pousse à tenir au fur et à mesure que le travail de la journée devient de plus en plus éprouvant. En quoi la question des affects constitue-t-elle un enjeu analytique pour les observations que j'ai effectuées en la suivant ? Qu'est-ce qu'une première expérience dans le travail de fouille dit-elle du mouvement si particulier que les affects dessinent ? Pour parvenir à répondre à ces questions, je vais réinterroger le collectif à l'œuvre sur le chantier en croisant les diverses expériences de ses membres. C'est d'abord par ce biais que ce chapitre se recentrera progressivement autour de la journée décrite dans le prologue n° 2. J'en détaillerai des extraits à partir desquels j'analyserai bien plus en détails comment Mélodie s'est retrouvée prise dans un mouvement affectif liées aux situations de travail qu'elle a traversées.

[>Mathieu] : La première fois, c'était parce qu'un pote à moi m'avait proposé de participer à un chantier archéologique. À l'époque, on faisait tous les deux un DEUG d'histoire et lui voulait faire de l'archéologie. Moi, je me suis juste dit que c'était une bonne idée, mais je crois pas que je me l'étais déjà dit avant. Et dès le deuxième jour, ça a été la révélation. Je me rappellerai toute ma vie de la première fois où on m'a filé une truelle. Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Tu dois trouver ça. C'est quoi ? Enfin, tu vois, je comprenais rien ! En fait, j'avais aucune idée de ce pour quoi j'étais là, enfin à peine. Mais par contre, ça a été très vite une révélation. L'ambiance de chantier !

[>?]: *Et qu'est-ce que c'est qu'une ambiance de chantier ?*

[>Mathieu] : À cette époque-là, j'avais à peine vingt piges, et jamais trop vécu en collectif. C'était donc d'abord cette découverte de la vie en collectivité. C'était un truc dans lequel j'avais aucune expérience, mais où je me retrouvais en fait assez bien. Peut-être pas forcément au tout début...

Mais il y a ce côté, où, dans un temps donné, on vit dans un milieu complètement clos. Et à l'époque en plus, il n'y avait pas de portable, pas d'internet ! On était au milieu de la pampa et pendant un mois, tout s'arrête. Tu côtoies que des gens que tu connaissais pas avant sur un truc pour lequel tu connais pas trop le pourquoi ni le comment. Je savais même pas comment marchait un chantier. Et d'un coup, plus rien n'existe autour. Il n'y a plus que ça. Ça a vraiment été un choc.

Après il y a les échanges avec des gens de tous les âges, qui ont des expériences très différentes, qui sont plus ou moins professionnels ou au contraire qui ont des expériences de dingue. Moi, je pense que j'ai eu beaucoup de chance de tomber sur ce premier chantier. J'ai appris énormément de choses et j'y ai fouillé trois ans de suite, jusqu'à la fin. Plein, plein, plein de choses et avec des gens qui te transmettent. Un apprentissage permanent avec le côté évidemment extrêmement festif d'un chantier de fouille. Des soirées alcoolisées enfin... On faisait la fête tous les jours. Tu dors trois-quatre heures, t'es bien défoncé. Tu te lèves à sept heures du mat' et t'as quand même la banane. Aller bosser alors que t'es juste épuisé en fait ! Au bout d'un mois, t'es une loque, mais tu y arrives et t'y vas quand même avec le sourire. C'est aussi ça, le plaisir. Qu'est-ce que tu veux demander de plus à un boulot quoi ! Quand tu peux te lever tous les jours et te dire que t'es juste super content d'aller bosser, pff ! À la fin de ce chantier-là, je me rappelle m'être dit : vivement l'année prochaine !

[>?]: *Mais dans tout premier chantier, tu l'as dit, on ne comprend pas tout...*

[>Mathieu] : Ouais, surtout que sur tous les chantiers, t'as un historique, des gens qui se connaissent depuis cinq, dix, quinze ans parfois et qui ont une vraie histoire commune. Ça marque forcément le fonctionnement du chantier, que ce soit dans sa phase opérationnelle ou festive. Mais quand tu commences à comprendre tous ces trucs-là, c'est assez chouette. Nous, on s'était plutôt bien intégré à ce noyau dur.

[>?]: *Et d'autres, non ?*

[>Mathieu] : Ça, ça fait partie des côtés un peu bizarres des chantiers de fouille où t'as parfois des exclusions, des gens qui restent en marge. Évidemment que tout le monde ne peut pas s'entendre, n'a pas la même façon de faire la fête, etc. T'es face à une microsociété. Tout le monde n'est pas logé à la même enseigne.

La variété des formes d'engagement que j'ai observée et décrite sur le terrain fait particulièrement échos au récit que me livre Mathieu, aujourd'hui chargé de recherche au CNRS, lorsqu'il revient sur sa toute première fouille. Non, il ne comprenait rien et ne cernait qu'à peine les raisons qui le poussaient à participer à cette expérience sur laquelle il ne misait alors pas professionnellement et, pourtant, c'est à un véritable choc personnel qu'il l'associe. Non, le fait d'être ensemble sur un chantier n'implique pas seulement de faire groupe en se coordonnant mécaniquement les uns vis-à-vis des autres. Non, les fouilleurs ne s'entendent pas de la même façon autour d'un projet scientifique commun. Cette microsociété à laquelle Mathieu associe un chantier est un tout à la fois unique, fermé, hétérogène et éphémère. Ce n'est pas banal dans la vie d'un individu, ça ne s'oublie pas. À vingt ans, il n'est pas aisé de mettre les pieds dans un milieu où les relations professionnelles sont déjà tissées, où ce qui est transmis porte sur une discipline qui n'est pas enseignée à l'école et dont la portée empirique est bien souvent méconnue. Il faut donc d'abord apprendre à entrer sur un chantier, à s'y engager d'une certaine façon et avec du temps. Dans la bouche de la plupart de mes interlocuteurs, participer pour la première fois à ce type d'expérience est une porte qui s'ouvre sur un monde à la fois inattendu et étonnant auquel bien souvent on s'accroche, répétant alors les campagnes d'année en année pour le rendre plus familier.

La récurrence des souvenirs et des impressions personnelles que j'ai récoltés à ce sujet me pousse à nuancer ce face à quoi je pensais initialement me trouver : une addition de situations de travail, plus ou moins partagées au cours de journées passées sur le terrain. J'ai dû relativiser cette idée d'une expérience collective animée d'un souci commun. Pourtant, un fouilleur, d'autant plus s'il s'agit de son premier chantier, peut s'ennuyer, se sentir dépassé par les informations techniques qui lui sont transmises, ressentir un fort malaise quant à ses possibilités d'intégration à l'équipe, ou être épuisé pendant sa journée, déçu par rapport à ce qu'il envisageait *a priori* de ce milieu. Bien sûr, je pourrais reléguer l'ennui, le retrait ou la fatigue au

rang de phénomènes secondaires parce que trop banals, en présageant du caractère exceptionnel de ces à-côtés, de leur trop faible importance. Je pourrais miser sur les actions et les interactions les plus saillantes, celles qui ne laisseraient aucun doute sur la nature collective du travail effectué sur un chantier. Pourtant, je fais le pari qu'une observation attentive et continue de journées de fouille permet de caractériser finement ce qui fait que le travail est aussi un évènement singulier et fragile. En le considérant comme une incessante mise à l'épreuve de soi et de son propre corps, je dois pouvoir rendre compte de l'ensemble des formes d'engagement, mais également de dégageant vis-à-vis d'une situation principale. Comment se faire une place en situation ? De quelle façon endurer pour continuer ou se reposer pour mieux endurer ?

S'interroger sur ce « choc » souvent ressenti par les fouilleurs lors de leur toute première expérience suppose de décortiquer le fait même d'être un débutant. Le terme de néophyte (du grec néo-(véo) « nouveau » et phyton (φῦτόν) « plante ») en est synonyme, mais par analogie avec la botanique, il permet de dessiner plus précisément les premiers contours de cette place endossée temporairement par chacun. Ainsi, un néophyte est non seulement quelqu'un qui débute, mais également qui entre, intentionnellement ou non, dans un milieu existant. Le fouilleur néophyte arrive donc sur un chantier et se fait progressivement une place parmi celles et ceux qui en possèdent déjà une, le « noyau dur » comme le désigne Mathieu. D'abord en périphérie, l'enjeu est alors de se rapprocher de ce cœur constitué au préalable. Mon objectif est de mettre à l'épreuve ce modèle dualiste en fonction des différentes façons que chacun a de s'engager plus ou moins en arrivant sur le site.

L'analyse des affects est selon moi une voie prometteuse pour décortiquer ce sur quoi repose réellement ce basculement incessant, c'est-à-dire le fait pour un individu de se trouver impacté par une force activant et désactivant un certain nombre de relations. Être affecté sous-entend en effet le déclenchement ponctuel d'une mise en mouvement de nos façons d'être et de ressentir. Ce phénomène est alors susceptible de nous pousser ou de nous retenir pendant nos actions. En choisissant de me pencher sur les affects, mon objectif est de comprendre comment Mélodie s'engage sur le site au cours de l'une de ses premières journées de travail en archéologie. Pour ce faire, je compte analyser l'impact de ces forces qui la poussent ou la retiennent continuellement. Je fais donc le pari que se saisir des affects empiriquement est une orientation prometteuse pour décrire comment chacun vit son engagement et, dans mon cas, en situation de travail. Je me suis attachée aux situations d'excavation à proprement parler, mais également à tous les autres moments qui constituent la journée d'un fouilleur et qui l'habillent d'une discontinuité unique.

Pour pouvoir s'emparer des affects de cette façon, il est nécessaire de développer de nouvelles méthodes d'analyse et, surtout, de proposer des descriptions qui sont à la hauteur de la tâche. Dans un premier sous-chapitre, mon attention se portera sur les décalages existant entre les

affects les plus transmis et rendus visibles, d'un point de vue à la fois corporel et langagier, et des façons d'être affecté plus discrètes et aléatoires. Je mettrai à l'épreuve l'idée que les affects peuvent être analysés comme un processus, c'est-à-dire comme des mouvements affectifs. Pour parvenir à décortiquer leur expression sous cet angle, j'utiliserai une partie de mes matériaux empiriques directement tirés du prologue n° 2. J'opterai dans un premier temps pour le moment où Mélodie entre littéralement sur le chantier et, dans un second temps, une séquence de quelques heures, qui me permettra de rentrer dans les plus fins détails de mes descriptions. Cela aura pour objectif de caractériser les situations au cours desquelles un individu se dit ou pas affecté, cache ou expose ses affects, les compense ou les oublie, autant de configurations qui me permettront de nuancer et de définir l'affect comme un mouvement.

Dans un second sous-chapitre, je dresserai un bilan des paradigmes m'ayant poussé à me saisir de ces questions. Je développerai également des outils adaptés aux objectifs que je me suis fixés, à savoir restituer ce qui colore notre vécu de touches affectives. Cette restitution implique de reprendre brièvement ce dualisme bien connu entre le corps et l'esprit, car dire d'un corps qu'il est affecté ne suffit pas. L'approche latourienne m'aiguillera dans un premier temps à nuancer les termes du monde dans lequel les corps s'inscrivent, s'orientent ou se meuvent. Dans la pluralité supposée de son monde, je peine à voir où se trouve l'individu, ses possibilités de choisir, de ne pas s'engager. Pourtant, bien souvent, il reste là, sans entrer nécessairement dans une relation de coprésence, celle-là même qui l'affectera plus ou moins. Je me tournerai alors vers des débats portant davantage sur les notions de présence et d'intensités. Elles inspireront les analyses qui suivront.

Le troisième sous-chapitre sera destiné à une restitution plus radicale de mes matériaux filmiques, et ce, afin de réintégrer les affects dans notre existence, tout en les laissant choir à l'indicible et aux expériences vécues par elles-mêmes. Les graphiques que je propose n'ont pas vocation à donner une image exhaustive de la réalité et il ne faut pas se fier au pur rapport quantitatif que j'établis entre les faits. À ceux qui continueront à penser que les mots ne "comptent" pas, je dirai qu'ils sont au contraire les mesures les plus précises qui soient, si tant est qu'on leur accorde cette valeur. Dire d'une insolation qu'elle est la plus forte que je n'ai jamais connue signifie bien qu'elle n'a le pareil d'aucune autre. Derrière les termes « plus », « très », « rien » et tant d'autres, les chiffres ne permettent que la comparaison de ce qu'ils désignent réellement, une forme de traduction parmi d'autres. En tous les cas, mon objectif est avant tout de dessiner les courbes de nos mouvements affectifs, les contours des intensités avec lesquelles nous devons continuer à agir, instant après instant.

4.1 Mélodie, apprentissage et compensations affectives

4.1. a) Se faire une place

En suivant Mélodie pas à pas, j'ai été saisie par le fait qu'elle était continuellement prise dans un processus affectif, à la fois contingent (variable selon le contexte) et qui lui était propre. Celui-ci ne ressemblait pas aux façons d'être et de faire des individus présents à ses côtés, Sarah et Jérémie bien souvent. Avant de me confronter à des fragments descriptifs du prologue n° 2 et, plus largement, à l'ensemble des suivis filmiques que j'ai effectués, j'étais convaincue d'une dépendance forte entre le corps d'un individu en train de se mouvoir et les ressentis plus ou moins associés à chacun de ses mouvements. C'est une remarque de bon sens si l'on s'en tient aux émotions que la personne verbalise au cours de ses actions. Pourtant, le sens et la logique de ce type de relation sont plus complexes et difficiles à cerner lorsqu'il s'agit d'en dégager une forme de régularité. Celle-ci déterminerait en somme une façon propre d'être soi-même affecté par une situation. Or, il existe un risque pour tout observateur peu ou pas familier de la description de nos affects. Il est possible ne se concentrer que sur les manifestations affectives les plus visibles, les moments où le corps parle de lui-même et où, souvent, des expressions corporelles et langagières sont adressées à un tiers. Elles sont les plus accessibles sur l'instant puisqu'elles sont directement en prise avec un certain nombre d'interactions.

Afin de pouvoir dépasser ce risque et décortiquer empiriquement la notion d'affect, je choisis de m'arrêter sur Mélodie pour qui c'est la toute première expérience de fouille. Le prologue n° 2 décrit son deuxième jour de travail sur le site archéologique d'Ormesson, le premier étant pour une large part dédié à l'ouverture du chantier et moins à l'excavation du sol à proprement parler. Deux personnes ont fouillé et participé au démontage des vestiges avec la jeune femme au cours de cette journée, plus particulièrement durant la première partie de la matinée (Jérémie, étudiant en archéologie, et Sarah, une ancienne doctorante en archéologie, actuellement enseignante en histoire). Elles ont également travaillé à ses côtés la veille. D'autres personnes ont surgi ponctuellement ce jour-là par le biais de brèves interactions (Émile et Olivier). Je choisis de me pencher sur une première scène, courte de quelques minutes. Il est alors 8 h 30 :

Mérodie franchit la rubalise, tout en me la tenant à notre passage. Elle salue ses deux camarades.

MÉLODIE

(ton léger)

Vous avez déjà commencé de descendre de cinq centimètres ?

SARAH

On a descendu d'au moins de dix !

Visiblement surprise de la réponse, elle la valide par quelques « OK » tout en retirant sa veste qu'elle pose un peu plus loin.

MÉLODIE

Que puis-je faire ?

SARAH

Venir nous aider et gratter.

Ils insistent tous les deux sur le travail qui a été effectué au préalable et sur l'énergie que cela leur a demandée. La jeune femme les écoute, commente positivement tout en se préparant à rentrer sur le carré, excavé d'un petit mètre et autour duquel elle papillonne jusque-là.

Cf. extrait 7 du prologue 2, p. 354.

La figure 29 détaille cette courte scène sous la forme de vignettes classées chronologiquement de façon à bien rendre compte du processus par lequel Mérodie entre littéralement sur le terrain. Le surcreusement que l'on aperçoit, de quelques mètres carrés à peine, correspond à la zone sur laquelle la jeune femme passera le plus clair de son temps. On y voit Sarah à gauche et Jérémie à droite, tous deux têtes baissées, le petit coin à gauche étant la place à prendre.



Figure 29 : Vignettes chronologiques détaillant l'extrait 7 du prologue 2

Lorsque Mélodie arrive sur place, il lui faut du temps pour adopter une position corporelle identique à celle de ses collègues, déjà au travail depuis trois quarts d'heure environ. Tous les deux sont penchés sur le sol, les fesses en arrière, le visage caché. Quant à la jeune femme, elle reste d'abord debout à l'extérieur de la zone, papillonne, piétine, regarde autour d'elle. Sans les analyser, les mots guidant ce court extrait tiré du prologue n° 2 ne rendent compte que très partiellement des affects en jeu ici. Sur place, ils sont bien plus visibles qu'audibles. Effectivement, les interactions verbales semblent tout à fait anodines, les formulations sont brèves et l'enchaînement des questions/réponses assez fluide. Aux interrogations de la jeune femme, Sarah et Jérémie apportent des explications claires, précisent les tâches déjà accomplies. Néanmoins, cette situation est tout aussi tendue que le corps de Mélodie, suspendue aux at-

tentes de ses collègues. Ses phrases sont avancées aussi prudemment que ses pas sur le niveau, courts et hésitants. Ses formulations sont plus appliquées qu'à l'habitude. Son « Que puis-je faire ? » réclame le droit de se faire une place. En dehors de ses sous-entendus difficilement perceptibles hors contexte, il faut rester attentif au rythme avec lequel Mélodie se déplace, à ses gestes discrets qui jalonnent sa progression jusqu'au sol. Ses pas sont ponctués de brefs arrêts durant lesquels elle regarde ailleurs, derrière elle, sous ses pieds, le dos légèrement voûté, les bras littéralement ballants. Elle replace sa casquette, ses cheveux derrière les oreilles, son seau à deux reprises, repousse lentement de son pied droit les quelques chaussures posées sur le bord de la coupe, son seau. Elle estime la place dont elle dispose sur le niveau en dessinant avec ses mains un petit cercle, un geste qui trace également les contours de la place qu'elle espère trouver, à droite de ce carré de fouille, dans l'angle. Avant de s'accroupir et de parvenir à le racler une première fois, il lui a fallu beaucoup, une mise en mouvement lente et affectée d'un événement déterminant dont elle a alors parfaitement conscience : son arrivée en retard.

Ses interactions verbales traduisent aussi peu d'excuses que celles de ses collègues ne traduisent d'accusations. Il ne s'agit pas d'une dispute sévère ou d'un règlement de compte, mais simplement d'une entrée en matière rendue difficile par ce qui la précède. Ce matin, Mélodie a manqué son réveil tout comme sa camarade de chambrée, ce qu'elle expliquera quelques minutes plus tard, apportant une justification au malentendu qui s'est logé discrètement au cours des premières minutes. Ses collègues — qui préciseront également ensuite s'être levés tôt sans avoir eu le temps de déjeuner — attendaient d'elle qu'elle arrive à l'heure afin de participer avec eux aux actions les plus physiques. Ils le sous-entendent en disant que le niveau est bien descendu avant qu'elle n'arrive sur le terrain. Cela sous-entend qu'ils ont fourni beaucoup d'efforts à la houe, certainement plus que si la jeune femme avait pu les aider. Si Mélodie est affectée, c'est donc aussi par le biais d'une situation qui dépasse largement le contexte présent. Ses affects en sont la conséquence directe et se prolongeront encore dans la matinée à travers un ensemble d'autres situations sur lesquelles je vais maintenant me concentrer et qui se feront l'écho de cette toute première dont la compréhension est cruciale.

4.1. b) Éprouver son entrée sur le terrain

J'ai sélectionné les trois premières heures que la jeune femme passe sur le chantier à travailler (entre 8 h 30 et 11 h 30) et à l'issue desquelles elle prendra une première pause café. Il s'agit là des premières phases d'apprentissage où elle doit se familiariser avec de nouvelles méthodes

concernant le démontage des vestiges²⁰³. Elle doit aussi exploiter les appuis qu'elle s'est déjà appropriés la veille, durant sa première journée de travail (techniques de fouille, vocabulaire spécialisé, etc.). Pour finir, il lui faut s'intégrer à un collectif au sein duquel elle s'apprête à vivre pendant plus d'un mois.

À partir des images filmiques et afin de décortiquer les affects au cours d'un temps plus long que celui de ces tout premiers instants sur le chantier, j'ai effectué un codage minutieux d'une partie de mes vidéos. Celui-ci correspond, au total, à un découpage préalable de soixante-six situations brèves. Les balises temporelles qui les ponctuent d'un début et d'une fin ont été fixées en fonction de leur cadre et des différents états affectifs dans lesquels se trouvait ponctuellement Mélodie. Saisies dans leur stricte continuité, ces situations se succèdent par un subtil jeu de contrastes régulateurs. En s'appuyant sur leur enchaînement, mon objectif est de décrire dans un premier temps comment Mélodie passe d'une expérience à une autre. Comment les ressent-elle chacune à la fois et différemment afin de mieux les dépasser ? Le Tableau 12 reprend et concentre donc la description d'un ensemble de situations continues artificiellement délimitées en fragments pour les besoins de l'analyse. Chronologiquement divisée et numérotée, sa durée totale est de deux heures et trente-cinq minutes.

En résumé, le tableau suivant met en avant deux types d'échelles descriptives. À gauche, chaque description correspond à une situation au cours de laquelle Mélodie paraît plus ou moins concentrée sur des actions similaires. Il va sans dire qu'il peut sembler répétitif de s'adonner à la lecture d'une description identique à celle du prologue n° 2, du moins dans ses premières pages. Il est toutefois crucial de démontrer la nécessité d'en exploiter le contenu pour les besoins de mon analyse. À droite, le sous-découpage numéraire séquence de façon plus fine les différents moments qui se succèdent au cours de chacune des situations décrites. J'ai préféré faire la distinction entre ces moments puisque les changements d'attitudes de Mélodie au cours de l'action étaient frappants. Ils se retrouvent dans le texte de gauche grâce au repère •. Quant aux séquences légendées d'un astérisque (*), elles correspondent à des instants où Mélodie apparaît nettement affectée, comme saisie d'une force avec laquelle elle se débat plus ou moins.

²⁰³ Le démontage intervient lorsque les vestiges ont été suffisamment dégagés du sédiment qui les recouvrait jusque-là. Les démonter signifie les extraire du sol tout en prenant un ensemble de mesures nécessaires à leur étude future (relevé sur plan millimétré, altitude, taille, description, etc.).

résumé descriptif des situations par regroupement de séquences	découpage numéraire et chronologique des séquences marquées d'un •
<p>Le calme règne sur le terrain. MELODIE porte une casquette noire, un blouson taillé dans un simili cuir évasé, noir également, un pantalon clair en toile et des tennis. Elle se dirige vers la tente sous laquelle le matériel se trouve et pose son sac à côté d'autres. •Elle sort une paire de gants qu'elle enfle. •</p> <p style="text-align: center;">MÉLODIE</p> <p style="text-align: center;">(regard dirigé vers la caméra, en souriant) Donc, tu me suis ? Comme mon ombre...</p> <p>Je le lui confirme, enthousiaste. Un passage de baume à lèvres sur la bouche •et là voilà qui se retourne, à petits pas hésitants, vers le matériel de fouille posé derrière elle, au pied d'une rangée de tréteaux. Elle récupère des outils tout en les énumérant à voix haute – seau, pelle, mousse, pinceau, etc. – •avant de se diriger sur le site, près d'un petit sondage. Un binôme y travaille déjà à la truelle, JEREMIE et SARAH. De loin, la tête de cette dernière dépasse du carré sur lequel elle se tient, accroupie. Son regard file droit dans ma direction. •Mélodie franchit la rubalise, tout en me la tenant à mon passage. •Elle salue ses deux camarades.</p>	<p style="text-align: center;">1</p> <p style="text-align: center;">2</p> <p style="text-align: center;">3</p> <p style="text-align: center;">4</p> <p style="text-align: center;">5</p> <p style="text-align: center;">6</p> <p style="text-align: center;">7</p>
<p style="text-align: center;">MÉLODIE</p> <p style="text-align: center;">(ton léger) Vous avez déjà commencé de descendre de cinq centimètres ?</p> <p style="text-align: center;">SARAH</p> <p style="text-align: center;">On a descendu d'au moins de dix !</p> <p>Visiblement surprise de la réponse, elle la valide par quelques « OK » tout en retirant sa veste qu'elle pose un peu plus loin.</p>	<p style="text-align: center;">8*</p>

<p style="text-align: center;">MÉLODIE Que puis-je faire ? SARAH Venir nous aider et gratter.</p> <p>Ils insistent tous les deux sur le travail qui a été abattu au préalable et sur l'énergie que celui-ci leur a demandée. La jeune femme les écoute, commente positivement tout en se préparant à rentrer sur le carré, excavé d'un petit mètre et autour duquel elle papillonne jusque-là. Cette entrée en matière effectuée non sans mal, elle s'accroupit à leurs côtés, prépare prudemment sa place en s'excusant de le faire et installe son matériel afin de pouvoir commencer à fouiller. Jérémie n'oublie pas de lui donner quelques indications sur les consignes qui ont été transmises par ÉMILE. •Au loin, Émile arrive dans la direction du petit groupe. LAURE discute avec lui.</p>	9*
<p>Tout en fouillant, Mélodie jette quelques coups d'œil dans leur direction. Après un court moment silencieux de fouille à la truelle •elle s'interroge sur le fait que ses collègues n'aient rien trouvé puis reste attentive aux consignes de travail qui lui sont rapportées. •Elle se questionne enfin sur une concrétion laissée sur le sol et dit prendre conscience de la progression de la fouille menée avant son arrivée.</p>	10
	11
	12
<p>La jeune femme tente de changer de sujet et engage la conversation sur la préparation matinale des repas qui a été faite en prévision du déjeuner d'aujourd'hui, mais sans elle alors qu'elle aurait dû s'en charger. Elle se justifie en disant qu'elle n'a malheureusement pas pu y participer, car son réveil n'a pas sonné. Ses deux collègues ne renchérisent pas. •Sarah trouve ensuite un éclat de silex, ce qui suscite chez Mélodie une certaine déception à l'idée que sa zone sur laquelle elle fouille, elle, soit stérile. Elle ne tarde pas à interagir à nouveau, cette fois pour proposer l'un de ses gants à son voisin qui a une ampoule, avant de se questionner sur le fait que personne ne sache vraiment sur quel type de zone ils interviennent.</p>	13*
	14*
<p>Mélodie soutient ensuite l'avancée du travail de ses collègues et s'amuse à les comparer sur un ton ironique aux ouvriers du bâtiment.</p>	15
<p>En vidant sa pelle dans le seau, elle verse un peu du contenu à côté. Elle se replace pour fouiller et s'en excuse auprès de Sarah. Cette dernière lui reproche ensuite la présence de la caméra sur un ton ironique en lui proposant d'aller voir ailleurs. Sans s'arrêter de travailler sur la coupe, elle finit par remercier Jérémie lorsque celui-ci annonce qu'il lui laisse la zone la plus dure.</p>	16*
<p>Tout en continuant, Mélodie reste attentive aux éléments périphériques, notamment le passage d'Émile près de la zone. Quelques échanges de rire avec Sarah et demandes de précision sur la constitution de leur équipe de travail abordent de façon détendue les objectifs de fouille. Mélodie se voit alors confirmer le fait que Laure ne reviendra pas sur cette zone comme cela était le cas la</p>	17

veille.	
Émile arrive près du carré de fouille et presse le petit groupe en insistant sur le passage imminent de la pelleuse. Sarah insiste alors sur le nombre de pièces qui ont été trouvées, rendant impossible de descendre le niveau plus rapidement. Mélodie tourne la tête dans sa direction puis continue le travail.	18*
Sous des formulations particulièrement sophistiquées, elle s'adresse à Sarah et Jérémie à propos de la nature fructueuse du gisement puis les questionne sur le résultat de son propre travail. •Elle se réinstalle ensuite pour travailler à nouveau sur la coupe, en suivant leurs conseils et en accentuant l'intensité de ses gestes. •Tout en participant aux brefs échanges qui suivent, elle s'apprête en remettant ses gants et ses cheveux dans sa casquette puis constate à haute voix le calme environnant. •Elle fouille ensuite silencieusement durant quelques minutes •avant d'être complimentée par Jérémie sur l'aplanissement du sol qu'elle a finalement réussi à obtenir de son côté.	19
	20
	21
	22
	23
Sarah est revenue avec quelques outils et des Snikers pour tout le monde. Elle et Jérémie s'autorisent alors une pause en précisant qu'il s'agit de leur petit-déjeuner. Mélodie ne sort pas de la zone. Elle participe en riant aux échanges •qui portent ensuite sur une trouvaille dont elle n'a pas eu connaissance : la carcasse fraîche d'un mouton a été retrouvée dans le bois adjacent à la parcelle de fouille. Sarah et Jérémie s'amuse de son incompréhension.	24*
	25*
Mélodie racle la coupe plus intensément pour la rendre verticale, avec les deux mains bien tendues puis se relève afin de vérifier qu'elle soit bien droite. Elle s'apprête quelques secondes avant de continuer. Tout en restant concentrée sur l'aplanissement de la coupe, elle change d'emplacement et passe ses mains sur le sol par vérification. •Ses efforts faiblissent ensuite légèrement et ses gestes se font plus lents. •Elle annonce aux autres qu'elle va s'y prendre mieux pour une autre zone du secteur, reçoit un compliment puis évoque les autres fouilleurs restés à Pincevent en post-fouille. Cela permet à Mélodie et ses collègues de se remémorer la soirée de la veille et la bonne ambiance de la cuisine.	26
	27
	28
Émile passe sur la zone et demande si des pièces continuent à sortir. Malgré la réponse positive de Sarah, ce dernier leur donne une heure pour terminer le décapage du niveau. Mélodie observe l'échange et recommence à travailler sur la coupe. La température augmente avec l'intensité de l'ensoleillement qui, en ce début de matinée, est déjà important. Mélodie se plaint de la chaleur. Ses gestes ralentissent puis elle retire ses gants et sa veste avant de continuer à travailler.	29*

Quelques minutes plus tard, elle retire la seconde veste qu'elle avait gardée puis teste la planimétrie du sol avec la plante de ses pieds. Son corps se penche à nouveau au-dessus du niveau, s'éparpillant à droite ou à gauche, en fonction de ce qu'elle estime devoir aplanir encore davantage. De longues minutes s'écoulent ainsi, alternant passage résistant à la truelle en bord de coupe, coups de balai sur la surface, ramassage à la pelle et, enfin, transfert du sédiment dans le seau. •Sarah la reprend, lui demandant de ne faire qu'aplanir le sol, sans le surcreuser, ce que la jeune femme approuve immédiatement, par deux « OK » successifs que Jérémie répète d'une petite voix moqueuse. Mélodie laisse alors de côté la zone sur laquelle se trouve la concrétion et se retourne pour fouiller face à Jérémie.

30

•MÉLODIE

(tout en fouillant)

D'ailleurs Sarah, si on a cinq minutes de battement, tu pourras, t'sais, me redire toutes les périodes avec les dates, même si c'est approximatif ? Histoire que j'ai une fourchette quoi.

31

Sarah accepte, en ironisant malgré tout, notamment vis-à-vis de la crainte de faire une erreur et que celles-ci soient enregistrées par la caméra. Mélodie la remercie, insiste légèrement en précisant qu'elle possède un petit carnet et qu'elle ne souhaite pas se tromper dans l'orthographe des périodes. •Elle continue à agir, souffle un peu, visiblement éprouvée par ses gestes répétés. Elle ajoute qu'une ampoule se dessine déjà sur l'un de ses doigts et elle accepte de récupérer son gant lorsque Jérémie le lui tend. Elle continue alors, sans parler, concentrée sur ses gestes pendant de longues minutes. Elle se relève ensuite pour vider le contenu de sa pelle dans un seau presque rempli. Les poils de sa brosse sont entièrement collés par un sédiment gras. L'outil est frotté avec énergie sur sa jambe, au-dessus du niveau, puis à l'extérieur du carré. •Mélodie sollicite ses voisins afin qu'ils la rassurent sur la planimétrie de son sol. Sarah la lui confirme positivement •et lui demande dans la foulée d'aller chercher un dossier de démontage en prévision de la prochaine étape de leur travail. Celle-ci précise qu'il faut d'abord passer « un bon coup de balai », prélever les pièces qui ont été dégagées jusque-là et continuer ensuite à descendre le niveau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. La pelleteuse pourra alors explorer les sols plus profonds et déterminer plus finement la géomorphologie de la zone. Mélodie s'exécute, écoutant Sarah s'adresser à moi sur un ton à la fois amusé et complice.

32

33

34

<p style="text-align: center;">SARAH</p> <p style="text-align: center;">(en riant)</p> <p>La vie est faite de petits bonheurs. Tu leur apportes un Snikers. Tu leur dis qu'ils vont passer la brosse sur le mètre carré et ils sont heureux comme des papes. Ah, ces jeunes ils se contentent de peu maintenant !</p>	35
<p>Quant à Mélodie, une fois cette boutade passée, un sourire timidement esquissé, elle brosse le sol tout en questionnant Sarah sur l'emplacement du dossier qu'elle va devoir aller chercher. Elle reste attentive aux détails que lui donne sa camarade, sourcils froncés, avant de vider son seau qui a fini par se remplir. Juste à côté du carré se trouve l'imposant tas de sédiments où les mètres cubes de terre vidés pour ce carré ont déjà été déversés. Mélodie peine un peu à soulever le seau qu'elle renverse au pied de ce même tas.</p>	36
<p>Pour retourner jusqu'à la tente abritant le matériel, elle met ses chaussures et avant cela, retire un peu le sédiment qui s'est collé sous ses chaussettes. Sur le trajet du retour, le Snikers restant est consommé rapidement. Mélodie cherche ensuite le fameux dossier et sollicite Dan, présent de là côté de la caisse où ce dernier se trouve, parmi d'autres. Elle hésite, commente, la bouche encore pleine de la friandise qu'elle vient de terminer. L'aller-retour ne dure que deux minutes à peine. Une fois le dossier posé sur le sol, près du mètre carré, la jeune femme s'accroupit tout près de Sarah, la regarde nettoyer son carré, puis piétine un peu, les mains dans les poches. Elle rapproche ensuite un seau près de sa collègue pour lui faciliter la tâche avant d'enchaîner toutes sortes de petites tâches destinées à préparer les lieux pour le démontage qui va suivre. Elle nettoie l'une des truilles, éloigne, par sécurité, une houe posée là, récupère un crayon à papier. Sa collègue coupe son élan et lui fait remarquer qu'elle n'a pas pris le porte-document rigide, ce dont elle s'excuse aussitôt.</p>	37*
<p>Pour retourner jusqu'à la tente abritant le matériel, elle met ses chaussures et avant cela, retire un peu le sédiment qui s'est collé sous ses chaussettes. Sur le trajet du retour, le Snikers restant est consommé rapidement. Mélodie cherche ensuite le fameux dossier et sollicite Dan, présent de là côté de la caisse où ce dernier se trouve, parmi d'autres. Elle hésite, commente, la bouche encore pleine de la friandise qu'elle vient de terminer. L'aller-retour ne dure que deux minutes à peine. Une fois le dossier posé sur le sol, près du mètre carré, la jeune femme s'accroupit tout près de Sarah, la regarde nettoyer son carré, puis piétine un peu, les mains dans les poches. Elle rapproche ensuite un seau près de sa collègue pour lui faciliter la tâche avant d'enchaîner toutes sortes de petites tâches destinées à préparer les lieux pour le démontage qui va suivre. Elle nettoie l'une des truilles, éloigne, par sécurité, une houe posée là, récupère un crayon à papier. Sa collègue coupe son élan et lui fait remarquer qu'elle n'a pas pris le porte-document rigide, ce dont elle s'excuse aussitôt.</p>	38*
<p>Lorsque Jérémie s'interroge sur le mètre carré par lequel commencer, Sarah lui répond.</p> <p style="text-align: center;">SARAH</p> <p style="text-align: center;">(d'une voix douce et en articulant bien distinctement chacun de ses mots)</p> <p style="text-align: center;">Vous commencez par ce que</p>	39

<p>vous voulez. Vous vous arrangez entre vous. Le tout, c'est que vous travailliez sur le même mètre carré.</p> <p>Elle disparaît alors instantanément en direction de la tente, laissant ses deux collègues débutants les bras ballants. Ils se ressaisissent. •Le démontage doit commencer. Mélodie se tient debout, au-dessus du carré, des fiches d'inventaire à la main. Quant à Jérémie, il est accroupi, tout près des vestiges.</p>	40
<p>Les demandes de précision fusent chez Mélodie. Jérémie est présent, recherche les réponses adéquates à ses côtés. Il s'assure de l'emplacement de chaque carré, mais également de la bonne orientation du plan, du bon placement des x et des y, etc. Mélodie grimace à plusieurs reprises et se dit perdue. •Elle décide de se replacer pour mieux s'orienter, ce qui semble arranger sa compréhension de la lecture en 3D. Son regard est concentré, tantôt sur le quadrillage, sur les pièces que Jérémie lui tend, ou sur le sol. Elle précise que les pièces sont difficiles à représenter sur le plan, car les mesures sont à petite échelle. Chacune de ses actions est verbalisée, ce qui permet à son collègue de vérifier ce qu'elle fait. Jérémie répond patiemment, lentement et le plus clairement possible.</p>	41*
<p>Au bout d'une petite dizaine de minutes, Sarah revient de sa pause. Elle reste derrière Mélodie, vigilante, l'accompagnant dans la description des pièces lithiques et intervenant lorsqu'une étape du démontage a été oubliée. Celle-ci préfère finalement s'asseoir. Le bout de son nez touche presque la feuille que ses yeux fixent, plissés par la précision alors requise.</p>	42
<p>Les dimensions de la pièce sont calculées et Mélodie effectue son dessin sur le plan. Sarah surveille le bon déroulement des opérations et guide toujours la jeune femme dans les descriptions tout en lui transmettant certaines connaissances sur un éclat taillé. Mélodie peine, hésite, dévalorise ses capacités dans ce type de tâches.</p>	43*
<p>Spontanément et d'un commun accord, Jérémie et Mélodie échangent les rôles. La jeune femme se retrouve donc accroupie sur le carré de fouille.</p>	44

Les premiers moments ne se font pas sans hésitations, toujours sous l'œil vigilant de Sarah. En replaçant les mesures sur le sol, un malentendu s'installe sur la façon dont le mètre est placé. Sarah désapprouve et tente de corriger les actions de ses collègues. Mélodie conteste quelques instants son point de vue soutenant alors la rigueur de ses propres repères. Sarah descend sur le sol archéologique et explique l'erreur alors commise par Mélodie dans la prise des mesures. Cette dernière comprend et ne fait qu'admettre l'évidence du décalage avec ses propres chiffres, erronés, et ceux de Sarah, justes. Une fois l'erreur corrigée, un « OK » signe la reprise. •OLIVIER arrive ensuite près de la zone, avertissant le petit groupe du rapprochement de la pelleteuse.

45*

OLIVIER

(imitant la bande-son d'un film d'horreur)

DIII DIII DIII DIII ! On arriive ! Putain ! Vous avez pas démonté vos trois pauv' pièces là !

SARAH

Même pas en rêve. Non, on est pas en pause, on est en train.

OLIVIER

Quoi ? Mais vous êtes même pas descendus de quinze centimètres !

SARAH

Tu te fous de ma gueule...

Émile est là également, inspectant l'avancement par un « alors ? » lancé sur un ton inquisiteur. Mélodie, toujours accroupie sur le sol, s'y retranche complètement, n'osant rien ajouter de plus aux échanges qui portent alors sur les quelques éclats lithiques retrouvés. JEAN-MARC s'est également approché du carré, désormais cerné. Mélodie se retrouve alors sur le sol, seule à détourer un nouvel éclat. Lorsque les deux hommes s'éloignent, elle s'aperçoit que Jérémie a déjà dessiné son éclat et que son travail est vain. La déception se lit sur son visage. Le démontage continue ainsi et Sarah reste disponible pour répondre aux doutes qui émergent ponctuellement.

46*

<p>Sarah prévient ses collègues : ils vont devoir prendre les altitudes des pièces qu'ils viennent de référencer par eux-mêmes. Mélodie s'organise hâtivement, classe les plans pour changer de mètre carré. •Elle s'y concentre à nouveau, et repère ses propres erreurs en les corrigeant aussitôt. •Elle bute sur la description d'un éclat. Sarah intervient alors.</p>	47
<p style="text-align: center;">SARAH</p> <p style="text-align: center;">(en parlant bien lentement)</p> <p>En fait, on voit que votre éclat remonte. On dit qu'il est ré-fléchi. Ça veut dire que votre petit bonhomme, quand il va taper, il le fait pas suffisamment fort. Son éclat, il comptait qu'il aille plus loin, la pièce s'est arrêtée avant la fin du nucleus. C'est ce qu'on appelle un éclat ré-fléchi.</p>	48
<p style="text-align: center;">MÉLODIE</p> <p style="text-align: center;">D'accord.</p> <p>Mélodie est très attentive à ce qui est dit et, sous sa dictée, écrit que c'est un éclat « ré-flé-chi ». Les étiquettes à glisser dans les sachets de prélèvement ont déjà été préparées. Cette première phase de démontage se termine ainsi</p>	49
<p>et Sarah annonce l'étape de la prise des altitudes. Mélodie ne connaît pas le nom de l'instrument permettant de les relever, la mire. Elle ne la déplie pas entièrement et Sarah le lui fait remarquer. Sans qu'elle ne l'ait vu, Jérémie s'est déjà dirigé vers le théodolite. En l'attendant, la jeune femme s'apprête, remet du baume à lèvres et s'allume une cigarette tout en discutant avec Sarah qui finit de balayer la zone. Leur collègue revient, empressé, pour connaître l'ordre des numéros des pièces dont l'altitude sera à mesurer. Mélodie ne réagit pas avant que Sarah ne lui fasse un signe de tête en leur rappelant que c'est à eux de voir. •À son tour, Mélodie s'active, la tête dans le dossier de démontage. Elle énonce des numéros en regardant le sol pendant que Jérémie et Sarah les vérifient et tentent de les retenir. Jérémie s'éloigne à nouveau. La suite s'effectue avec empressement et c'est Sarah qui déplace la mire en fonction des chiffres que lui annonce Mélodie, quelque peu hésitante.</p>	50*
<p>Sarah annonce ensuite qu'il s'agit de continuer à descendre le niveau à la houe. Mélodie met ses chaussures et commence le travail à la binette aux côtés de Sarah tandis que Jérémie choisit le rôle du pelleteur, à l'arrière, pour évacuer le sédiment au fur et à mesure. Les deux jeunes femmes raclent toutes deux le sol en rythme, le dos courbé sous le soleil.</p>	52
<p>Les gestes de Mélodie sont irréguliers, ses mains glissent sur le manche. Mesurant le poids de l'outil et celui</p>	53*

<p>de sa propre force, •elle décide alors de récupérer l'un de ses gants, une protection de secours qu'elle enfle rapidement sur sa main active. •Visiblement, elle peine, piétinant derrière sa houe. •Elle se plaint de la fatigue, regarde ses mains puis met ses gants. À deux reprises, elle s'arrête une minute, assise sur la coupe, essoufflée et en sueur.</p>	54*
	55*
	56*
<p>Elle reprend ensuite la houe, mais entrecoupe cette fois ses actions en les échangeant avec Sarah.</p>	57
<p>Mérodie s'arrête à de courts instants, se questionne à nouveau à voix haute sur la planimétrie du sol à certains endroits, craignant de trop le surcreuser. Jérémie revient, aidé de sa pelle, et laisse la jeune femme profiter de quelques secondes de répit durant lesquelles elle s'assoit sur le rebord de coupe. Elle se recoiffe et remet sa casquette •avant de recommencer lentement. En discutant avec les autres, elle essaie de savoir si sa progression est suffisante, ou s'il faut qu'elle continue. On lui confirme qu'il faut continuer et descendre encore le niveau. Elle attaque le sol de biais, puis de face, s'arrête et échange quelques mots avec son voisin, continue encore, le dos presque horizontal, s'accroupit, se redresse. Elle sollicite alors Jérémie pour qu'il évacue son sédiment.</p> <p style="text-align: center;">MÉLODIE</p> <p style="text-align: center;">Je commence à plus voir grand-chose là...</p>	58*
	59*
<p>Elle sort du carré et en profite pour nettoyer une brosse trainant là, vider un seau et éloigner sa houe. Un éclat est subitement trouvé par Sarah, qui rit du fait que cette découverte va les ralentir à nouveau dans leur exploration du niveau. Mérodie piétine puis observe quelques instants le sol devant lequel Sarah se trouve. Elle finit par se placer accroupie, à ses côtés. Une fouille plus fine dans cette zone démarre alors à la truelle et les houes sont laissées sur le côté. •Sarah et Jérémie se sont éloignés, discutant discrètement tous les deux, animés d'un certain stress palpable. Visiblement, une erreur aurait été commise en prenant les altitudes.</p>	60
	61
<p>Mérodie continue seule le décapage sur sa zone. Elle s'est assise et a des mouvements assez lents. La jeune femme entend la discussion entre Sarah et Jérémie, mais n'intervient pas. Puis elle s'arrête sur un élément, pense avoir trouvé quelque chose, regarde les autres et finit par le laisser de côté. Elle vérifie encore puis continue, hésitante. Après être revenue, Sarah efface le doute d'un geste en rappelant surtout à Mérodie la nécessité de ne rien déplacer et de balayer son sol, remarque suite à laquelle cette dernière acquiesce. Les échanges suivants entre les deux femmes sont émis sur un ton léger et concernent le fait pour chacune de conserver l'usage</p>	62*

<p>de son propre matériel, sans prendre celui de sa voisine. Mélodie continue à fouiller, lentement et avec précaution tout en regardant son doigt qui semble lui faire légèrement mal.</p>	
<p>Sous les gestes de Sarah se dégagent des fragments en sillex contrairement à la zone sur laquelle travaille Mélodie et où il n'y a rien encore. Cela ne l'empêche toutefois pas de continuer à appliquer des gestes particulièrement précautionneux. Sarah trouve de nouveaux éclats. Mélodie ne cache pas sa surprise.</p> <p style="text-align: center;">MÉLODIE</p> <p style="text-align: center;">(avec enthousiasme)</p> <p style="text-align: center;">Et est-ce que sur le site global d'Ormesson, on a trouvé beaucoup d'outils ?</p> <p>Son interlocutrice lui répond longuement •avant d'abrèger.</p>	63
<p style="text-align: center;">SARAH</p> <p style="text-align: center;">(en me regardant)</p> <p style="text-align: center;">Un p'tit coup de balai et on se fait une pause. Gwen, ça te va ?</p> <p>Je lis son mécontentement sur son visage lorsque je lui apprends que je vais continuer à filmer. Mélodie rit, •renchérissant sur des questions portant sur la morphologie et la nature de certains outils. La petite équipe passe un dernier coup de brosse sur le sol et nettoie les outils. Mélodie persévère dans ses interrogations, visiblement marquée par ses premiers artefacts qui se trouvent sous ses yeux.</p>	64
<p style="text-align: center;">MÉLODIE</p> <p style="text-align: center;">Et est-ce que ça peut, par exemple, même s'ils sont sur des couches différentes... Ceux qu'on a trouvés à cinq centimètres au-dessus, est-ce qu'ils peuvent avoir été taillés en même temps ?</p> <p style="text-align: center;">SARAH</p> <p style="text-align: center;">Euh oui. Bah tu sais, il va commencer son travail. Il se lève, il va manger son sandwich, il revient enfin... Tu</p>	65

<p>vois, il faut aussi imaginer qu'il est comme toi et moi quoi.</p> <p style="text-align: center;">MÉLODIE</p> <p>Mais pour qu'il y ait cinq centimètres, je me suis dit...</p> <p style="text-align: center;">SARAH</p> <p>Ah, là, spécifiquement. Oui, si ton silex est pas en place.</p> <p>Le « d'accord » satisfait de Mélodie signe la fin de leur conversation et les fouilleurs se préparent à prendre leur pause.</p>	66
---	----

Tableau 12 : Répertoire descriptif des situations dont sont issues les analyses

Même si un certain nombre d'affects sont explicitement orientés les uns envers les autres, je peux d'ores et déjà préciser qu'ils n'émergent pas seulement au cœur des interactions de Mélodie. Ces forces qui accompagnent les situations au cours desquelles la jeune femme paraît affectée — notées d'un astérisque dans la colonne de droite — sont de nature bien différente. Leur extraction ne permettrait pas de rendre compte de ce à quoi le sens de ces moments renvoie. En l'état, ces moments de nature affective ne sont que des repères descriptifs, contrastant avec les séquences non légendées d'un astérisque qui concentrent des situations *a priori* plus fluides face auxquelles Mélodie semble s'adapter, s'appuyer, voire se soumettre. Il en est souvent autrement et l'individu seul et silencieux est aussi impacté par ses propres affects, quelques fois de façon inattendue. Ces derniers s'insinuent donc au cœur de situations diverses où les interactions ne sont pas exclusivement ce qui va les déclencher ou leur donner un sens.

À travers ce séquençage sur un temps continu se dessine alors pour moi la possibilité de caractériser différents mouvements affectifs. Pour ce faire, je dois tenir compte à la fois des éléments contextuels propres à la situation dans laquelle l'individu est engagé, des interactions susceptibles de les impacter ainsi que des états et des raisonnements mentaux. Tel est mon premier objectif et c'est en puisant dans ces premières descriptions que je vais y parvenir.

4.1. c) Les affects en mouvement

L'intérêt de cette démarche est de pouvoir localiser dans le temps l'ensemble des affects afin de pouvoir les réinscrire dans un processus continu. Je dégage quatre mouvements types que j'illustre d'exemples tirés du prologue n° 2 et, plus précisément, de ces premières heures de terrain. Bien entendu, ce qui est proposé ici est une base de réflexion et les limites que je trace autour de ces catégories sont perméables.

Les premiers mouvements [1] se caractérisent par des situations au cours desquelles un individu raisonne mentalement sur son propre état. Il ressent qu'il ressent et donne un sens à ce phénomène, à la suite de quoi il exprimera au niveau corporel ou langagier ledit état. Par exemple, dans un premier temps, je me sens et sais fatiguée à cause de mouvements répétés, car j'éprouve certaines douleurs corporelles. Je ne le montre pas, voire je le cache pour x raisons. Je me confie dans un second temps à quelqu'un et lui exprime mes difficultés à répéter les mêmes mouvements. Je ne me cache plus et ma pénibilité prend une ampleur qui me dépasse désormais. Ce mouvement suppose que le camouflage affectif ait les effets escomptés, c'est-à-dire que les affects ne sont, dans un premier temps, ni transmis intentionnellement ni propagés aléatoirement.

Ce type de mouvement affectif domine les premières heures de la journée que j'ai analysées. Les séquences 13* et 14* au cours desquelles Mélodie justifie verbalement son retard ne viennent que bien après puisque j'ai noté dès la séquence 8* une première situation affectant tout particulièrement la jeune femme. De 1 à 12, elle éprouve une certaine gêne et peine à trouver sa place, en raison précisément de son absence matinale. Cela se voit si l'on s'attache aux détails corporels et langagiers les plus discrets, mais les affects tels que la jeune femme les éprouve à ce moment-là, ne sont pas transmis en tant que tels. Plus de six minutes se sont en effet écoulées avant que ces derniers ne soient verbalisés auprès de Sarah et Jérémie.

Les seconds mouvements [2] se caractérisent par des situations au cours desquelles un individu exprime son état au niveau corporel ou langagier. Soit il le transmet intentionnellement à un tiers, soit les manifestations affectives sont suffisamment visibles pour être reçues par un tiers. Il raisonne ensuite mentalement sur l'état dans lequel il se trouvait — le fait même de ressentir qu'il a ressenti lui permet de donner du sens à ce phénomène. Par exemple, dans un premier temps, je suis gênée par une boutade graveleuse, je rougis et balbutie. Je ne me maîtrise pas vraiment cet état corporel, mais me concentre davantage sur mon travail. Je raisonne à la suite de cette rencontre sur le sens de cette gêne.

La séquence 29* est exemplaire puisque Mélodie se plaint alors de la chaleur. Sa pénibilité au gros œuvre est intentionnellement verbalisée et bien visible au vu du ralentissement de ses gestes et de ses nombreux changements de posture. Elle ne comprendra toutefois son insola-

tion que plus tard dans la journée, lorsqu'elle raisonnera sur l'état physique dans lequel elle se trouvait alors.

Les troisièmes mouvements affectifs [3] concernent des expressions corporelles ou langagières qui peuvent être perçues sans décision, des expressions inconscientes et particulièrement imprévisibles, quelques fois paradoxales. Par exemple, je ronge mes ongles — un signe qui peut correspondre à la manifestation physique d'un état de stress — tout en fumant une cigarette, sans penser à rien. Cette situation peut renvoyer à un état de stress général qu'il faut saisir de façon plus large en repérant des indices analogues. J'appelle ce phénomène une phase affective. Cela peut également faire référence à un évènement antérieur ponctuel et particulièrement stressant qui a déclenché ce type d'expression corporelle inconsciente et son émergence dans une situation quelconque.

Les quatrièmes mouvements affectifs [4] concentrent les deux phases du premier et second type de mouvement. Elles émergent de façon concomitante. Il s'agit de moments au cours desquels un individu s'exprime au niveau corporel ou langagier tout en raisonnant simultanément sur son propre état. Par exemple, je suis en train de faire une insolation, je sue et je ressens la douleur de la migraine, tout en grimaçant. Dans le même temps, j'informe mon responsable de mon état et lui explique précisément ce que je ressens. Je ressens que je ressens, donne un sens à ce phénomène et dans le même temps en transmets le contenu à un tiers. Bien sûr, il est tout à fait envisageable que la transmission des affects s'effectue sans que l'individu ait l'intention de le faire. Je peux être dépassée par mon état de fatigue sans avoir l'intention de le faire savoir aux autres. Pourtant, cet état peut se voir et s'entendre.

Ces mouvements permettent avant tout de décrire et caractériser des temporalités affectives pour lesquelles il est nécessaire de repérer ces balises discrètes qui les ponctuent d'un début et d'une fin provisoires, des limites souvent poreuses, discutables et fragiles. Si ces balises ne sont pas immuables, c'est parce que l'énergie que nos affects génèrent déclenche un certain nombre d'échos et d'impacts sur les situations qui seront vécues ultérieurement. Elles peuvent également être l'écho de mouvements antérieurs et renvoyer à des évènements précis survenus par le passé. Quelles seraient alors les limites de nos manières d'être ? Un maillage complexe commence dès lors à se tisser si j'ouvre les affects à l'ensemble des situations vécues, tout en tenant compte de détails *a priori* infimes, voire inconsistants, qui émergent pendant nos expériences.

Deux questions deviennent problématiques. La première est aussi la plus évidente : tous les indices corporels ne sont pas affectifs. Ensuite, je ne peux pas mettre sur le même plan l'ensemble des manifestations affectives. En fonction de leur nature, elles renvoient à des évènements qui peuvent être très différents les uns des autres. Nous serions effectivement plus ou moins affectés par tel ou tel évènement en fonction de la situation vécue. Cela conduit

toutefois à isoler des expressions affectives, les fragments des mouvements dont ils font partie, de les extraire de leur continuité temporelle. Je soutiens par ailleurs que l'intérêt d'identifier avec précision les balises temporelles de nos mouvements affectifs est de pouvoir montrer de quelle façon leur expression s'insinue au cœur de nos existences, au milieu d'autres expressions, non affectives. Ce qui s'est passé avant ou ce qui s'est passé ensuite est à prendre en compte. Ma démarche n'est toutefois pas dénuée de fondements théoriques et, à travers eux, il me faut décortiquer les notions d'affects, d'engagement et d'intensité. Ce sont eux qui vont me permettre de mener à bien mes analyses du dernier sous-chapitre tout en éclairant ce qui a été dit jusque-là.

4.2 Être affecté au travail : mon positionnement théorique

4.2. a) Les affects, entre esprit et corps

J'ai eu ce souci de réincarner sous un certain angle les phénomènes de perception et de valorisation lorsqu'Isabelle se trouvait confrontée à cette matérialité archéologique. Il me semble ainsi tout naturel de pousser mon raisonnement jusqu'au bout et de conserver ce même souci avec Mélodie. Les affects, du moins tel que mes matériaux empiriques m'ont poussé à les analyser au cours du sous-chapitre précédent, renvoient à un ensemble de pensées théoriques particulièrement polarisées. S'y confrontent des concepts tels que corps et esprit, action et repos, intériorité et extériorité. Si les sciences humaines et sociales ont largement débattu ces termes, mon objectif n'est toutefois pas d'en dresser un quelconque bilan. Je souhaite rediscuter des débats qui me semblent les plus à même de réintroduire ma propre méthodologie ainsi que l'épistémologie qui en découle : comment traiter des affects en situation de travail ?

○ *Le corps divisé*

Il est tout d'abord essentiel de souligner l'emploi particulièrement aléatoire du terme d'affect. Celui-ci est souvent justifié par les uns ou les autres en fonction d'un rattachement disciplinaire ou d'une école de pensée particulière. Il est placé par contraste aux côtés des concepts de passion — davantage employé par les philosophes — d'émotion ou d'humeur — prisés par les anthropologues et les psychologues — ou encore de sentiments et de sensations — repris par les cognitivistes. Chaque discipline justifie sagement ses choix, mais d'aucunes ne semble avoir choisi de ne se concentrer que sur celui d'affect en faisant le pari qu'il s'agissait du plus à même de restituer une certaine façon de faire et, plus largement, d'être dans l'action et en dehors.

Parler du corps affecté pose alors une contrainte majeure, celle de devoir se positionner vis-à-vis des contours plus ou moins perméables de la notion de corps. Ces contours dessinent deux aires, divergentes si l'on s'en tient aux choix portés par les disciplines précédemment citées et qui soutiennent dans une certaine mesure la dichotomie suivante : esprit et corps. Cette polarité fait totalement échos aux débats liés à ce grand partage métaphysique nature/culture que j'évoquais en discutant la notion d'hylémorphisme dans le premier chapitre (cf. notes 77 et 78). D'un côté, le corps est radicalement pensé comme une unité stable. Cette dernière est universelle si on la conçoit d'un point de vue spéciste, en l'occurrence, le

corps de l'homme. D'un autre côté, le corps est radicalement appréhendé comme une unité relative à l'esprit qu'il incarne, car tributaire de la culture.

Dans le premier cas, le corps est intrinsèquement lié à un certain ordre naturel que des facteurs physiologiques, génétiques ou encore neurologiques vont déterminer. La biologie notamment va adhérer à cette proposition, laissant dans son sillage un ensemble d'héritiers que l'on retrouve également en sciences humaines et sociales. Le champ des émotions sera alors examiné en cherchant à les caractériser une à une à partir de signes extérieurs visibles, et ce, afin d'en dresser une liste exhaustive sur laquelle tous les humains se retrouveraient²⁰⁴.

Dans le second cas, le corps est d'abord un support à nos représentations, une matière discutée et souvent discutable en fonction notamment des champs lexicaux que les uns ou les autres vont adopter pour lui attribuer une certaine place ou une fonction. Les expériences corporelles alors décrites deviennent relatives, car comparables les unes aux autres²⁰⁵. Les émotions n'en sont pas pour autant évacuées, mais se construisent symboliquement. Bien entendu, ces deux approches, tel que je viens de les synthétiser, s'opposent l'une à l'autre et ne rendent pas totalement compte de la perméabilité de ces deux territoires. En variant, le curseur laisse en effet la possibilité pour chacun d'osciller à travers ce dualisme naturaliste et de rediscuter de ses écarts et de leur pertinence.

○ *Le corps orienté*

B. Latour a particulièrement revu cette dichotomie, et ce, en interrogeant frontalement l'opposition esprit/corps lorsqu'il se retrouve confronté à l'observation de notre société. Il considère ne pas devoir choisir, ne pas devoir placer son curseur sur une ligne dont les deux extrémités ne seraient en fait qu'« un idéalisme déguisé », « une production anthropologique

²⁰⁴ Je signale les recherches pionnières de Charles Darwin sur les émotions ainsi que les grandes théories universalistes qui s'en font les héritières directes, notamment celles portées par les psychologues américains Paul Ekman et Carroll E. Izard et, dans une certaine mesure, la théorie de William James. Cf. : DARWIN, C., *The Expression of the Emotions in Man and Animals* (1872), Oxford, Oxford University press, 2009 ; JAMES, W., *The Principles of Psychology* (1890), London, Harvard University Press, 1981 ; EKMAN, P., *Emotion in the Human Face*, Cambridge, Cambridge University press, 1982 ; IZARD, C.-E., KAGAN, J., BOLESZAW R.-Z., *Emotions, Cognition, and Behavior*, Cambridge, Cambridge University press, 1984.

²⁰⁵ Je peux citer, entre autres, les recherches des anthropologues et sociologues David Le Breton, qui propose l'idée d'une physiologie symbolique, et Paul Heelas, qui conçoit le corps comme un réservoir symbolique. Ces deux propositions s'inscrivent pleinement dans cette seconde façon d'appréhender la dualité corps/esprit. Cf. : HEELAS, P., « Emotion Talk across Cultures », In HARRE, R., *The Social Construction of Emotions*, Oxford, Basil Blackwell Editions, 1986 ; LE BRETON, D., *Les passions ordinaires : anthropologie des émotions*, Paris, A. Colin, 1998.

locale et historiquement située »²⁰⁶. Il attribue *in fine* cette définition à toutes les formes de dualisme qui n'impliquent que l'humain. Le corps n'est pas le réservoir temporaire d'un esprit d'ordre supérieur, mais serait plutôt au milieu de tout, de nous et de l'ensemble de ses entités, humaines ou non, qui peupleraient notre monde. Voici la définition que B. Latour donne du corps : « une interface qui devient de plus en plus descriptible à mesure qu'elle apprend à être affectée par de plus en plus d'éléments »²⁰⁷. Il y aurait ainsi un lien de causalité entre le corps humain et les entités non humaines qui l'impacteraient. Les secondes deviennent les acteurs principaux d'un jeu où le corps, presque désincarné en ces termes, devient leur « interface ». Il est ainsi un support relationnel parmi d'autres.

Cette définition sur laquelle j'ai choisi de m'arrêter en premier a toutefois le mérite de lier intrinsèquement le corps au fait d'être affecté, ce qui me pousse à m'arrêter un instant sur l'étymologie du terme. Du latin *affectus*, ce dernier renvoi à l'idée de « disposer ». Il est aisé d'en déduire qu'il s'agit de disposer autant de soi-même que du cadre dans lequel nous nous inscrivons, de ses humains et non-humains qui nous entourent et qui ont une place centrale chez B. Latour. Ce premier sens renvoie davantage à l'idée de pouvoir orienter, réarranger ou agencer ses propres actions, moins pour trouver sa propre place, mais pour mieux l'articuler avec les éléments qui lui sont extérieurs. Mes divergences avec l'auteur se concentrent précisément sur ce point, à travers ce terme d'articulation, synonyme d'une relation qui change dans le temps, mais qui ne cesse de s'orienter. B. Latour, avant de s'interroger sur le fait même d'être affecté, se concentre finalement d'abord sur le devenir affecté. L'idée sous-jacente est qu'un corps s'acquiert, sensiblement, en fonction des effets que les différentes entités auront sur lui. Cette phrase le résume clairement : « Plus vous articulez les controverses, plus le monde devient large »²⁰⁸. Il est désormais évident que le fait même d'être affecté n'a pas d'importance en soi pour l'auteur qui n'admet d'affect qu'au cours de l'acquisition d'un monde pluriel.

Apprendre à être affecté serait le point de départ au fait même d'apprendre à se situer dans le monde. L'intérieur propre à Mélodie — celui-là même qu'elle éprouve plus ou moins au cours de sa première journée de travail — fait sens lorsqu'il se trouve chahuté par des éléments extérieurs tels une pelle, un rayon de soleil ou une interaction musclée. Un ensemble

²⁰⁶ LATOUR, B., « Désincarcérer les corps », *Psychiatrie Française*, Vol. XXXXIII, 2012, p. 24 (transcription d'une conférence prononcée à la Journée de l'Association Française de Psychiatrie, La philosophie et la psychiatrie, 18.11.2011).

²⁰⁷ Cet extrait est traduit par mes soins à partir de l'anglais : « an interface that becomes more and more describable as it learns to be affected by more and more elements ». Cf., LATOUR, B., « How to Talk about the Body? The Normative Dimension of Science Studies Application », *Bodies on Trial*, special issue of *Body and Society*, Vol. 10, n° 2-3, pp. 206.

²⁰⁸ Cet extrait est traduit par mes soins à partir de l'anglais : « The more you articulate controversies, the wider the world becomes ». *Ibid.*, p. 211.

d'entités viennent interférer — « s'articuler » dirait probablement B. Latour. J'y consens parfaitement, mais mes analyses précédentes ont montré qu'il ne fallait pas s'arrêter à cette première lecture de la réalité. Il semble tout aussi important de tenir compte du fait que la jeune femme est affectée y compris lorsqu'elle ne rentre pas dans un mouvement lui permettant de le devenir. En effet, pour devenir affecté, il faudrait avant tout considérer le degré d'attention consciente que l'expérience en cours implique. Dès lors, que faire de ces dizaines de scènes au cours desquelles Mélodie n'en peut tout simplement plus, et ce, pour un certain nombre de raisons qui dépasse largement le cadre spatio-temporel de la situation ? Cette question me pousse donc à intégrer à cette première discussion l'idée qu'il puisse être possible de décrire l'affect comme un état dont le devenir n'est pas sans cesse orienté vers un monde à comprendre, de nouvelles entités à percevoir. Oui, les affects participent à ce mouvement de soi-même vers l'extérieur en donnant un sens et une légitimité à cette réorientation et au monde qui nous entoure. Je souhaite toutefois intégrer un dernier mouvement à ce schéma, celui d'un entre-soi dans lequel les choses, les personnes, les événements, les sensations corporelles, les émotions trouvent un sens pour l'individu seul.

○ *Le corps intensifié*

Mon premier objectif, nous l'avons vu, est de restituer les affects au cours d'un processus afin de montrer qu'ils inscrivent l'individu dans un mouvement continu. Cette nécessité se retrouve sous un certain angle dans les travaux des vingt dernières années portant sur l'affect. Ils ouvrent la possibilité de penser différents êtres²⁰⁹ comme dotés d'une force affective agissante qui leur est propre, un refus ou une invitation à rentrer dans le rythme du monde. Le fait de lier ce souci à l'analyse de mouvements, de rythmes ou de temps affectifs s'est progressivement fait une place en anthropologie et certains²¹⁰ qualifient même cet intérêt croissant comme le tournant des affects²¹¹. Brian Massumi est souvent désigné comme étant l'un des investigateurs principaux de ce tournant et c'est son usage de la notion d'intensité qui a aiguisé mon intérêt. Ce terme me semble particulièrement à même de caractériser finement les affects au cours du temps et au sein des expériences humaines. Je note que l'usage du terme

²⁰⁹ Chercheuse en psychologie sociale, Margaret Wetherell a notamment soutenu que les affects n'étaient pas le propre du monde vivant et qu'il fallait étendre leur analyse au monde des objets. Cette prise en compte des non-humains inscrit nettement cette démarche dans les pas de Bruno Latour. Cf. WETHERELL, M., *Affect and Emotion : a New Social Science Understanding*, London, SAGE, 2012.

²¹⁰ Un certain nombre d'auteurs se réclament nettement de l'héritage laissé par Baruch Spinoza et, plus récemment, Henri Bergson, Gilles Deleuze et Félix Guatarri, concernant la façon dont ils ont qualifié les affects.

²¹¹ C'est une traduction à partir de l'expression « the affective turn ». Cf. : TICINETO CLOUGH, P., HALLEY, J., *The Affective Turn : Theorizing the Social*, Duke University Press, 2007 ; HOGGETT, P., THOMPSON, S., *Politics and the Emotions : The Affective Turn in Contemporary Political Studies*, Bloomsbury, 2012.

d'intensité, tel qu'il qualifie habituellement les émotions, renvoie avant tout à ce qui est reconnu ou connu et se détache nettement de celui que l'on attribue aux affects. Les formes d'intensité affective sont justement caractérisées par une mise en mouvement aléatoire et variable. Les affects saillants — tels que j'ai pu les répertorier jusque-là pour Mélodie — s'exprimeraient en effet au sein même des intensités qui passent de corps en corps, telle une interface nécessaire à l'élaboration de relations avec l'autre. Si, en tant que potentiel, l'affect est logé en permanence au sein de l'homme et se laisse réveiller de façon plus ou moins intense en fonction des situations, il reste néanmoins un phénomène difficile à saisir. Il serait « seulement perçu par l'augmentation ou la diminution qu'il provoque dans la force vitale du corps », dit B. Massumi²¹².

Cette variation dans l'intensité d'un ressenti permet dès lors une distance entre soi-même et la nature de ce qui nous affecte. B. Massumi propose une métaphore qui me semble essentielle de discuter, et ce, afin de décortiquer le sens qu'il attribue au terme d'intensité et la façon dont je m'en distingue. Il compare la résonance d'un écho avec l'idée d'une unité dynamique complexe qui caractériserait tout processus affectif : « Un écho ne peut pas se produire sans une distance entre les surfaces pour que les sons puissent rebondir. Mais le phénomène de résonance ne se trouve pas sur les surfaces. Il est dans le vide avec son motif complexe. Il est tout de suite son propre évènement »²¹³. Si, chez le philosophe, l'affect est avant tout une mise en mouvement, il reste toutefois cette fameuse distance entre les surfaces. Ce vide se loge, d'une part, entre ce qui relèverait d'une pure réponse corporelle sans signification immédiate et, d'autre part, un retour possible et *a posteriori* sur l'expérience affective. Ce retour n'est que la représentation conscientisée d'un phénomène réaliste non conscient. L'écho ne se retrouve pas sur les surfaces corporelles, mais se dilue *in fine* dans la conscience qui n'en tracera alors que des contours bien flous. B. Massumi s'appuie avant tout sur la neurobiologie pour expliquer que l'affect est un phénomène non conscient et que l'expérience dans laquelle il est pris est accessible seulement du point de vue neuronal. L'affect serait donc inaccessible au regard de l'expérience et ce vide, l'illusion d'une mise en mouvement avortée. Je retrouve ici un positionnement célébrant le dualisme corps/esprit dont la mise en mouvement permet un basculement perpétuel entre l'un et l'autre.

²¹² SPINOZA, B. DE, *Ethics* (1677), Wordsworth Editions, London, 2001, p. 158. Cet extrait est traduit de l'anglais par mes soins.

²¹³ MASSUMI, B., *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, Duke University Press, Durham, 2002, p.14. Cet extrait est traduit de l'anglais par mes soins.

4.2. b) Défragmenter l'individu

○ *L'énaction*

Selon moi, les surfaces sur lesquelles viennent s'amortir les oscillations produites par l'écho ne sont pas un trop-plein perdu. Elles concernent à la fois notre corps et notre esprit, notre chaire passive et notre conscience. Elles sont une surface sensible directe, un entrelacs avec le monde. Derrière ce dépassement du dualisme corps/esprit, je retrouve les travaux du philosophe et neurobiologiste Francisco Varela pour qui l'enjeu est de réincarner une forme d'intelligence cognitive, de redonner à l'homme une perspective à la fois cognitive et incarnée. Sa critique du cognitivisme porte sur la trop grande fragmentation de l'individu connaissant. On la retrouve sous un certain angle dans les travaux de B. Massumi chez qui l'affect est le point d'émergence corporel d'une ligne de fuite cognitive. La cognition divorce ainsi d'une conscience portant moins sur son expérience que sur les représentations qu'il en a.

« L'hypothèse cognitiviste prétend que la seule façon de rendre compte de l'intelligence et de l'intentionnalité est de postuler que la cognition consiste à agir sur la base de représentations qui ont une réalité physique sous forme de code symbolique dans un cerveau ou une machine. »²¹⁴

Si les états de la pensée, qu'elle soit affectée ou non, semblent inaccessibles à la conscience, c'est sans compter sur l'horizon que le monde propose continuellement au sujet, une perspective à la fois vécue et immersive. Le monde n'est pas exclusivement le théâtre enfermant neuronalement nos représentations et ces dernières ne sont pas en adéquation avec un monde extérieur prédéterminé. Il nous est extérieur, certes, mais c'est cette externalité qui permet un retour incessant vis-à-vis de nous-mêmes. C'est en ce sens, c'est-à-dire pour pallier la toute-puissance de la représentation, que F. Varela propose le concept d'énaction qu'il définit comme suit :

« La plus importante faculté de toute cognition vivante est précisément, dans une large mesure, de poser les questions pertinentes qui surgissent à chaque moment de notre vie. Elles ne sont pas prédéfinies, mais énoncées, on les fait émerger sur un arrière-plan, et les critères de pertinence sont dictés par notre sens commun, d'une manière toujours contextuelle ».²¹⁵

L'énaction est un néologisme permettant au philosophe de rendre compte du lien fort entre l'acteur et l'action. Quant au « faire émerger », il provient de la tradition phénoménologique

²¹⁴ VARELA, F., *Connaitre les sciences cognitives : tendances et perspectives*, Paris, Éd. du Seuil, 1989.

²¹⁵ *Ibid.*, p.91.

qui l'oppose au simple faire, au simple geste du sujet, et implique de tenir compte des qualités intrinsèques aux phénomènes émergents. L'idée fondamentale de cette proposition est que « les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu »²¹⁶. La réalité extérieure et notre esprit se retrouvent conjointement au sein de nos propres expériences, de nos façons d'être au monde. C'est la réalité dont nous faisons l'expérience qui serait d'abord projetée dans notre cognition, un mouvement dessinant un entre-deux, un entre-soi incorporé. Le corps, affecté ou non, ferait donc le lien entre le monde et notre monde. Dès lors, il s'agit de ne pas ignorer « ce qui nous est au contraire le plus familier : notre sens du soi, qui consiste à avoir un point de vue cohérent et unifié, stable et constant à partir duquel nous pensons, nous percevons, nous agissons »²¹⁷. Il s'agit donc de rendre à l'expérience individuelle ses lettres de noblesse, en admettant ces allers-retours entre nous-mêmes et le reste, un processus d'intériorisation qui nous permettrait cette auto réflexion.

○ *Expériences vécues et coprésence*

Cette conscience de soi semble aléatoire, car elle dépend des aléas de la réalité telle qu'elle se présente continuellement à l'individu. Elle ne doit toutefois pas être le support unique vers lequel je me tourne pour répondre à mes questions. Les représentations que les individus ont d'eux-mêmes ne doivent pas être les seules à être interrogées par l'analyste. Je les retrouve directement à travers leurs expériences vécues. L'intensité correspond alors à la nature de ces expériences et c'est elle qui, précisément, nous permet d'en prendre plus ou moins distance, consciemment ou non. Nous ressentons le fait même de ressentir. Cette autoréflexion du sujet est précisément ce qui rend tout processus affectif individuel. La question des intensités offre donc un certain nombre de pistes. Je dois alors m'accorder sur une définition de l'affect qui tiendrait compte à la fois de son caractère complexe, dynamique et processuel. Je ne la considère pas comme une entité figée dans le temps et dans l'espace, balisée par un début et une fin rédhibitoires, ou bien par un dualisme corps/esprit déliant les affects de l'expérience. Il est essentiel de dessiner les contours d'affects imprévisibles qu'il s'agirait de capter et de caractériser en fonction de l'énergie et, par conséquent, de l'intensité qui les mettent en mouvement.

Dire d'une manifestation affective qu'elle est plus intense qu'une autre suppose d'abord de les mettre en relation les unes avec les autres, les comparer afin de les mesurer. C'est ce que je retiens du terme d'intensité tel que je souhaite me l'approprier — m'éloignant alors du dua-

²¹⁶ *Ibid.*, p. 111.

²¹⁷ COSTE, F., « Incarnation, cognition et représentation : comment les sciences cognitives pensent-elles le corps ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 2, 2003.

lisme auquel les auteurs du tournant affectif semblent souscrire à travers l'usage de cette notion. Pour ce faire, je dois d'abord accorder à l'expérience une place de choix et me confronter à la réalité empirique telle qu'elle se déroule sous mes yeux, observer en détail. Cette focale sur l'instant n'est pas sans difficulté. L'affect étant pleinement constitutif de l'individu, il serait en effet bien délicat de vouloir disséquer exclusivement ses expressions, sans tenir compte du fait qu'il émerge plus ou moins au milieu d'autres choses. Mais que sont ces autres choses ? Sont-elles ces fameux non-humains, cette communauté invisible d'êtres agissant sur le devenir de nos affects ?

Sur ce point, la sociologie pragmatique a donné son feu vert pour suivre, dans les grandes lignes, les principes d'une doxa symétrique entre les êtres matériels dont il faut souligner l'agentivité²¹⁸. Elle a toutefois réussi à montrer, à travers des analyses particulièrement minutieuses, que les humains n'évoluent pas autrement qu'au sein d'un cadre pré-équipé d'entités non humaines ayant un sens et des fonctions fondamentales. Véritables tutrices dans et à l'action, ces choses peuvent concrètement être des machines, dont l'objectif est par exemple de guider l'effort et le corps de l'ouvrier²¹⁹. Elles peuvent être des œuvres d'art, qui invitent le spectateur à observer et ressentir certaines émotions²²⁰. Il peut s'agir aussi d'automates ou d'appareils photo, qui facilitent tout à la fois la coopération entre les humains que la remise en question de leurs actes²²¹. En me concentrant sur les modes d'expression des affects, je me suis également aperçue que les situations que je décrivais regorgeaient d'éléments extérieurs à l'action principale, voire même sortaient largement du cadre. Ce discernement a été en grande partie facilité par ma méthode d'observation filmique. Lors du visionnage des séquences que j'ai décrites dans le prologue n° 2, il m'a d'abord semblé évident qu'un ensemble d'éléments bien distincts intervenaient directement, rentraient littéralement en scène lorsque Mélodie les percevait, qu'elle soit affectée ou non. Ces éléments sont comme saisis, voire convoqués, par la jeune femme d'une situation à l'autre, dans un mouvement presque aléatoire. Je les ai spontanément associés à des appuis cognitifs sur lesquels elle se reposait plus ou moins. Ces appuis l'accompagnaient en effet, consciemment ou non, dans la situation — affective ou non — et compensaient d'éventuelles difficultés. Ils étaient de nature variable et

²¹⁸ LATOUR, B., « Where are the Missing Masses ? The Sociology of a Few Mundane Artefacts », In BIJKER, E., LAW, J., *Shaping Technology/Building Society, Studies in Sociotechnical Change*, Cambridge, MA, MIT Press, 1992, pp. 225-258.

²¹⁹ DODIER, N., *Les Hommes et les Machines. La conscience collective dans les sociétés contemporaines*, Paris, Métailié, 1995 ; QUERE, L., « La situation toujours négligée ? », *Réseaux*, n° 85, 1997

²²⁰ BESSY, C., CHATEAURAYNAUD, F., *Experts et Faussaires : pour une sociologie de la perception* (1995), Paris, Pétra, 2014.

²²¹ THEVENOT, L., « Émotions et évaluations dans les coordinations publiques », *Raisons pratiques*, n° 6, 1995, pp. 145-174.

semblaient avoir un rôle bien précis à jouer à chaque instant. Il pouvait s'agir par exemple d'une feuille de relevé, d'un éclat de silex ou d'un Snikers.

Cette coprésence permanente de l'individu à toutes ces choses, prises comme un ensemble, fragmente toutefois le sujet en lui-même. Cette pluralité est discutable puisque je soutiens que la coprésence n'est pas une condition *sine qua non* pour qu'un individu domine ses propres affects, qu'il ait le dessus sur ses expériences, du moins pas totalement. Et c'est en cela que je ne souscris pas entièrement au principe de symétrie entre les êtres, tel que la sociologie pragmatique y a particulièrement contribué concernant le travail. Certes, la pluralité des êtres qu'elle suppose y joue un rôle indéniable. Toutefois, il ne faudrait pas oublier que les modalités de présence d'un individu dépendent d'autres choses que des éléments qui l'entourent et avec lesquels il est plus ou moins en relation. Ils sont des appuis momentanés. Comment est-il, lui, précisément, cet être, décrit à un instant *t*? Comment se distrait-il ou évalue-t-il au cours de la situation? Dans quelle mesure est-il avant tout présent à lui-même et non pas perpétuellement face aux autres êtres qui l'entourent? Christian Licoppe²²² souligne les limites de cette ère du co- — que l'on retrouve notamment dans la sociologie pragmatique — où la présence n'est jamais directement appréhendée pour ce qu'elle est. Lorsque l'individu n'est pas saisi en « co- », notamment dans des situations de travail, il n'y aurait que manque, déficit, dispersion ou aliénation de l'individu. La co-présence serait ce qui tiendrait l'individu, lui éviterait de se perdre, sa propre présence ne suffisant plus. La notion de présence est donc à rediscuter, surtout si l'on s'en tient à cette définition standard qui la caractérise comme le négatif de l'absence. Une absence serait une présence amputée de son co-, c'est-à-dire un individu sans relation avec l'extérieur. Cela me semble difficilement appréciable lorsque je m'accroche à mes données empiriques. C'est l'idée d'une présence variable saisissable en continu que je suis, celle d'un *continuum* aléatoire, et non d'un état fixe.

« La présence (tout comme symétriquement l'absence) devient alors un accomplissement continu, qui caractérise la manière dont les personnes affectent et sont affectées par les situations dans lesquelles elles sont engagées. Être présent dans ce sens est un travail, et repose sur des compétences, des dispositions et des dispositifs, des ressources et des contraintes pour affecter et être affecté par les situations. La présence apparaît alors comme le fruit d'un travail incessant des acteurs pour participer aux situations selon des modalités variées. La présence-processus est susceptible de s'actualiser selon des formats variés que l'analyste peut tenter d'identifier. »²²³

²²² LICOPPE, C., « Les formes de la présence », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 1, 2012.

²²³ *Ibid.*, p. 1.

Oui, il s'agit bien d'une présence-processus. J'adopte ainsi l'idée qu'une force normative idéaliserait un engagement plein, c'est-à-dire une coprésence accomplie avec un ensemble d'entités extérieures. Derrière elle se cache toute une trame de comportements et d'actions qui s'en écarteraient. Et sur ce point, peu d'auteurs se sont concentrés sur l'insuccès de la plupart de nos actions rationnelles²²⁴. Pour mener à bien cet objectif tout en n'oubliant pas de redonner une place et un sens aux affects qui nous traversent plus ou moins intensément, il m'a fallu développer une méthodologie adaptée. Je me suis alors tournée vers des outils déjà existants et aptes à tenir compte de tous ces petits éléments dont je sentais qu'ils étaient nécessaires à la continuité d'une situation, cette fameuse présence-processus. Ces outils permettent aussi de réinjecter équitablement l'affect au cœur de l'homme, parmi l'ensemble des éléments qui le rendent présent. Réunissant ces deux conditions, les recherches menées par Albert Piette portant sur les différents modes de présence d'un individu en situation²²⁵ sont pour moi une première source d'inspiration méthodologique. La notion de présence, j'y reviendrai, en est d'ailleurs le pivot analytique et c'est vers elle que je développerai plus en détail mes analyses.

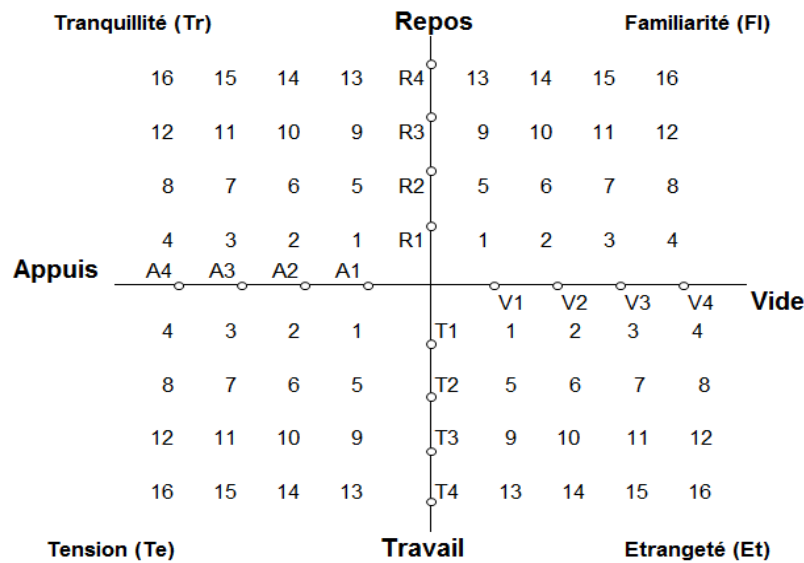
○ *Modes de présence et intensitométrie*

En choisissant de me décentrer des moments les plus empreints d'affects, je souhaite montrer qu'ils sont pourtant intimement liés à la façon dont nous nous rendons perpétuellement présents. Ces modes de présence émergent de multiples façons et sur des modes bien singuliers. En interaction et également dans des moments de solitude ou de repli sur soi, je fais l'hypothèse qu'ils régulent en continu les intensités des situations les plus affectives que nous traversons. Le schéma de la reposité développé par Albert Piette²²⁶ (cf. figure 30) est un outil particulièrement adéquat pour qui souhaite décrire une façon *a priori* aléatoire et insaisissable d'être présent de multiples façons au cours d'une seule et même situation. C'est ce que l'anthropologue appelle le phénomène de « modalisation », c'est-à-dire le fait qu'il y ait simultanément différentes strates dans une seule et même présence. Grâce à ce concept, travailler sur la multiplicité des modes de présence devient possible. Ces derniers se combinent en fonction de la situation et, en se densifiant, ils appellent l'affect à prendre forme.

224 DATCHARY, C., LICOPPE, C., « La multi-activité et ses appuis. L'exemple de la présence « obstinée » des messages dans l'environnement de travail. », *Activités*, vol. 4, n° 1, 2007, pp. 1-29 ; LICOPPE, C., *Communication et multi-activité au travail. Une approche écologique des dispositifs de communication et de leurs usages*, Hermès, 2008 ; PIETTE, A., *L'acte d'exister*, Paris, Socrate Editions Promarex, 2009 ; DATCHARY, C., *La dispersion au travail*, Toulouse, Octares, 2011.

225 PIETTE, A., *Existence in the Details : Theory and Methodology in Existential Anthropology*, Berlin, Duncker & Humblot, 2015.

226 PIETTE, A., *Existence in the Details : Theory and Methodology in Existential Anthropology*, *op. cit.*



REPOS

- R1 : économie cognitive
- R2 : docilité
- R3 : fluidité
- R4 : distraction

TRAVAIL

- T1 : décrypter, évaluer, juger...
- T2 : changer
- T3 : ne pas accepter, raideur
- T4 : concentration, se focaliser

APPUIS

- A1 : normes, règles...
- A2 : repères
- A3 : maillage de situations
- A4 : rythme temporel

VIDE

- V1 : conflit, violence
- V2 : perte de repères
- V3 : rupture de liens
- V4 : angoisse, ennui...

Figure 30 : Schéma de la reposité tel qu'A. Piette l'a conçu

Selon ce schéma, ces modes de présence sont au nombre de quatre : la tranquillité, la tension, la familiarité et l'étrangeté. La tranquillité (Tr) correspond premièrement à une forme de présence douce, non contraignante. Dans ce premier mode, l'individu agit non rétrospectivement c'est-à-dire sans chercher un sens à ses actions à chaque instant. Elles sont fluides et autorisent ainsi la distraction sur des éléments ne remplissant pas directement les objectifs de la situation principale. La tension (Te) est, deuxièmement, un mode de présence soutenu par une vigilance accrue, des objectifs en vue, avec l'utilisation d'un certain nombre de règles et d'appuis divers. Je peux l'associer à ces moments de vigilance optimale que j'ai décortiqués dans le chapitre 1, ce que N. Depraz désignait comme une densification expérientielle. Troisièmement, la familiarité (Fl) se rapporte à une présence au repos où les normes et les appuis ne sont pas mobilisés. Enfin, le quatrième mode, l'étrangeté (Et), se rapporte à des situations

de travail et d'engagement dans lesquelles les liens se rompent provisoirement, les repères s'égarer et où la fatigue croît. J'ai choisi de renommer ce mode en fatigue (Fa), un terme qui est selon moi plus approprié pour le décrire.

En se penchant plus en détail sur la conception de cet outil, je m'aperçois que ces quatre modes correspondent tout d'abord à quatre zones bien distinctes, un rappel des quatre modes de présence. Je les ai légendés ci-après par couleur (cf. figure 31).

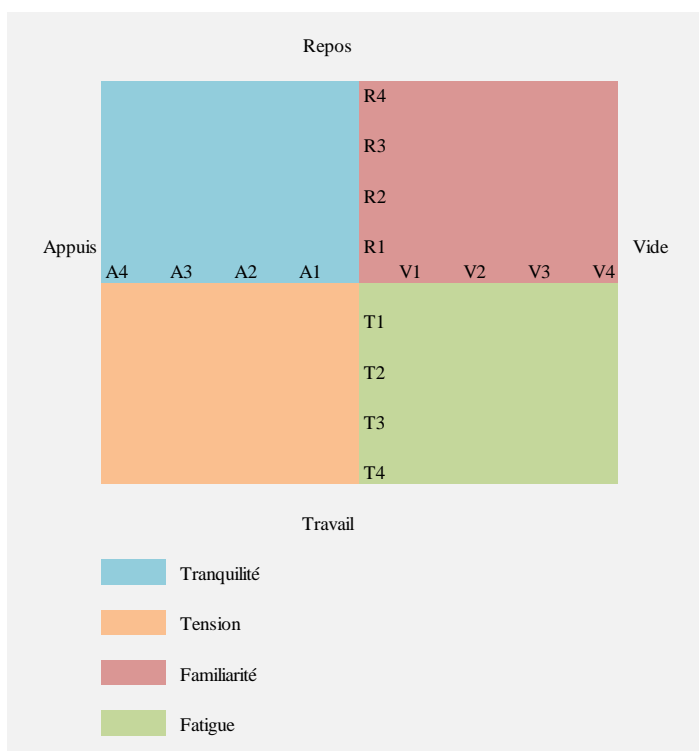


Figure 31 : Quatre modes de présence pour autant de proportions chiffrées

Au sein de chacune de ces zones se situent des points qui correspondent au croisement des coordonnées prises en abscisse et en ordonnée (cf. figure 30). Celles-ci permettent d'obtenir des chiffres d'abord isolés, mais qui, une fois additionnés au sein de chaque zone, donnent des proportions chiffrées, quatre au total. Les séries numérotées de 1 à 16 en guise de repère se répètent dans les quatre zones du schéma et sont en fait des cases se rapportant à une certaine évaluation chiffrée. À chaque zone correspond donc une proportion quantitative permettant de qualifier qualitativement des modes de présence bien distincts et plus ou moins intensément endossés par l'individu.

Si je décortique le fonctionnement du schéma de la reposité tel qu'il a été initialement pensé, ce n'est pas sans une révision des modes de calcul proposé par l'anthropologue. Ce faisant, je compte préciser davantage la question des affects.

Le schéma permet de décliner les différentes façons dont nos processus cognitifs répondent par un type de présence individuel. Il intègre le croisement de différents types de « tâches cognitives » (y) et de « repères cognitifs » (x)²²⁷ sur lesquels l'individu s'appuie au cours d'un moment bien précis. Différentes positions caractérisent les tâches cognitives — et non pas des grades ou des échelons, car cela supposerait une certaine hiérarchie entre les catégories, ce qui n'est pas le cas. Ces positions varient du repos au travail en se déclinant en fonction de leur nature : R1 (économie cognitive) — R2 (docilité) — R3 (fluidité) — R4 (distraction) pour les formes de repos et T1 (décrypter, évaluer, vérifier) — T2 (changer) — T3 (ne pas accepter) — T4 (concentration) pour les formes de travail. Ce qui distingue ces deux types de tâches est d'abord le fait que, dans le premier cas, le cerveau n'est pas directement mobilisé sur les objectifs directs d'une tâche à accomplir²²⁸. Ce faisant, l'individu ne s'éteint pas cognitivement lorsqu'il n'est pas directement pris par une action à accomplir.

Concernant les repères cognitifs, ils varient des appuis au vide et se déclinent également en fonction de leur nature : V1 (conflit, violence) — V2 (perte de repères) — V3 (ruptures de lien) — V4 (angoisse, ennui) pour les formes de vides et A1 (normes, règles, valeurs, lois) — A2 (repères) — A3 (rythme temporel) — A4 (maillage des situations) pour les formes d'appuis.

Pour pouvoir remplir ce schéma de façon chiffrée, A. Piette propose à la personne observée de revenir sur ladite situation et d'évaluer par introspection chaque point du schéma de façon chiffrée. Par exemple, à combien évalueriez-vous l'importance de vos repères pendant tel situation/10 (A2) ? Quelle serait son intensité ? Ou encore à quel point avez-vous maintenu une certaine docilité, c'est-à-dire vos appuis existant sans vouloir les modifier/10 (R2) ? Le croisement est obtenu par la fraction du premier chiffre obtenu en x et du second en y (A2/R2). Chaque résultat obtenu permettrait ainsi de proposer différentes intensitométries propres à chaque situation. Ce calcul suppose que le coefficient obtenu reflète l'intensité de chaque mode. Or, c'est moins l'intensité que la nature même du contenu qui me semble pertinente. Je soutiens que l'introspection n'est pas la condition *sine qua non* pour pouvoir éva-

²²⁷ Et c'est ce croisement, comme précisé plus haut, qui permet de qualifier un mode de présence plus ou moins dominant en fonction des moments qui sont analysés.

²²⁸ Des études en biophysique et en neurosciences ont d'ailleurs montré que l'activité cérébrale est bien différente dans les deux cas puisque deux zones du cortex spatialement éloignées sont mobilisées selon que nous soyons au repos ou au travail.

luer chaque mode de présence. Elle est un atout, mais ne précise en rien la nature précise et variable des appuis et des activités cognitives.

En mettant davantage l'accent sur la nature du contenu et moins sur ses degrés d'intensité, je compte répertorier et décortiquer les scènes que j'ai devant les yeux tout en saisissant l'ensemble des éléments périphériques accessibles à l'individu. L'addition de l'ensemble des phénomènes observables est, selon moi, la clef de cette entreprise. Elle suppose un référentiel propre à chaque individu et chaque situation décrite en modifiant les premières techniques de calcul proposées.

Voici comment j'ai choisi de procéder. À chaque situation saisie par l'observateur — des situations bien caractérisées, avec un début et une fin, même arbitraires, définissant leur nature même — correspond *in fine* à un point précis dans l'une des quatre zones. Ce point se place en fonction du croisement simultané de certaines tâches et de certains repères cognitifs entre eux. Au fur et à mesure du déroulement de cette situation, tâches et repères cognitifs associés se succèdent donc. Le nombre de points sur le tableau peut, d'une part, se répartir sur l'ensemble des croisements de cette grille²²⁹, d'autre part, s'additionner les uns aux autres lorsqu'ils sont placés au même endroit. Un premier total est obtenu par l'addition des valeurs au sein de chaque mode. Cette quantification sommaire permet de proportionner les quatre modes de présence précédemment cités. Il est alors possible de noter le potentiel d'une véritable circulation de ces points, ce qui suppose une variabilité importante des modes de présence au cours du temps.

Chaque mode de présence permet *in fine* de nuancer la façon dont nous nous engageons en situation. L'individu n'est pas uniquement et successivement en phase avec des temps d'engagement et de déengagement. Il n'est pas soit au repos, soit en action. La question posée par le schéma de la reposité et la diversité des formes de présence qu'il met au jour permet de caractériser des bribes continues de situations. Cet outil permet de tenir compte de l'ensemble des détails qui constituent ces formes. L'important est de ne pas s'en tenir à ceux qui sont les plus pertinents lorsque j'analyse les interactions ou les formes d'engagement les plus saillantes. Le schéma de la reposité permet de caractériser ces modes de présence dans leur variation et leur multiplicité pour un même individu. Un mode d'être qui pourrait ainsi être qualifié d'actif (affairement, attention, concentration, volonté, intention, etc.) combiné par opposition à sa version passive (se reposer sur les appuis d'une situation) sont deux façons de se présenter au monde extrêmement rares. Leur simultanéité au cours de la situation est un jeu constant fait d'enchevêtrements des uns et des autres bien plus complexe.

²²⁹ Je précise qu'il est impossible d'obtenir une répartition homogène au sein des quatre modes.

4.3 Présence-processus et intensitométries

4.3. a) Se réappropriier le schéma de la reposité

Afin de pouvoir analyser les processus affectifs au prisme du schéma de la reposité, j'ai sélectionné une partie de mes matériaux filmiques, ceux-là mêmes que j'ai commencé à décortiquer dans le premier sous-chapitre. En mettant en valeur les échos de ces passages, d'une expérience à l'autre, leurs impacts et leur discrète continuité, j'analyserai les différents mouvements affectifs qui permettent ou freinent le déroulement de ce début de matinée. Le schéma de la reposité me permettra de qualifier ces mouvements, cette fameuse présence-processus, en fonction des différents modes de présence au sein desquels se meut alors Mélodie.

Chacune des soixante-six séquences a fait l'objet d'un codage minutieux correspondant au schéma de la reposité. Ce dernier réclame un répertoire des différents types de tâches (y) et de repères cognitifs (x) correspondant aux situations dans lesquelles Mélodie est engagée, et ce, pour chacune des sous-séquences numérotées, de 1 à 66. Ce répertoire varie alors en fonction du cadre de la situation dans laquelle la jeune femme est prise, de son entre-soi mental presque inaccessible à sa prise de parole la plus explicite. Concernant tout d'abord ses tâches cognitives, elles se déclinent entre des formes de repos et de travail. En fouillant, par exemple, Mélodie reste attentive aux éléments environnants (discussions périphériques, rayons du soleil, etc.) tout en maintenant une vigilance discontinue sur ses propres actions. La jeune femme enchaîne les actions avec une certaine fluidité et perçoit quelques éléments de distraction qui correspondent à des tâches cognitives associées au repos. Elle décrypte également les situations et évalue un certain nombre d'éléments (sa place, la justesse de ses actions, etc.). Elle commence en ce début de journée à endurer la situation. Son corps est en position accroupie ; son cou est tendu vers le sol ; il commence à faire chaud. Elle se concentre également sur l'acte de fouille. Ces éléments correspondent à des formes de présence associées au travail (cf. annexe 2²³⁰). Ces quelques éléments glanés dans la description mettent en avant une présence mitigée en ce début de matinée, corporellement ambiguë, entre l'endurance et la tranquillité.

Concernant ses repères cognitifs (cf. annexe 2), elle possède en fonction des situations vécues un certain nombre d'appuis (consignes de fouille, repères spatiaux, vocabulaire technique, un collègue en soutien, etc. (appuis)). Par ailleurs, quelques-uns de ses repères se perdent, des liens avec les autres sont provisoirement rompus, certaines plaintes sont verbalisées et cer-

²³⁰ Cette annexe est le référentiel complet qui m'a servi de base de travail afin de coder exhaustivement les différentes tâches et repères cognitifs répertoriés pour Mélodie.

tains signes de fatigue visibles (vide). Je rappelle qu'il s'agit du croisement des éléments référencés associés au travail vs repos, et au vide vs appuis, qui permet de qualifier l'un des quatre modes de présence. Cette ébauche d'analyse dans la constitution même du répertoire descriptif destiné à la constitution du schéma de la reposité me permet d'ores et déjà de constater que les mouvements affectifs se confondent parmi ces indices.

J'effectue un premier essai portant sur une séquence bien distincte, le n° 12, celle qui précède l'un des premiers malaises qui s'installeront au cours de cette matinée. Dans un premier temps, j'ai précisé lors des précédentes descriptions que la jeune femme s'interrogeait sur une concrétion calcaire bien visible laissée sur le sol ; un élément qui lui a servi de repère pour prendre conscience de la progression de la fouille menée avant son arrivée. Du référentiel présenté en annexe 2, je prélève les éléments renvoyant à différentes tâches cognitives liées soit à des formes de repos, soit de travail. Puisque la jeune femme est en train de fouiller en verbalisant sa question, je répertorie deux formes de repos. La première est liée à une forme d'économie cognitive (l'acte de fouille) et la seconde à une forme de docilité (le fait de prendre le sol pour limite). Concernant les aspects portant sur le travail, je relève une forme de décryptage qui correspond au fait que la jeune femme se demande de quelle façon continuer à fouiller autour de cette concrétion. Pour la ligne des repères cognitifs, je n'ai relevé que des appuis. Un premier concerne les repères que Mélodie possède à ce moment précis, c'est-à-dire les contours de la fouille d'une part, et le vestige saillant sur le sol d'autre part. Le tableau 13 synthétise les calculs que j'ai effectués pour cette séquence précisément et la figure 32 les replace dans le schéma de la reposité tel que je l'ai utilisé distinctement, c'est-à-dire pour chacune des séquences prises isolément.

objet de la séquence	n°	discours émis	Repos	Travail	Appuis	Vide	calculs
Mélodie se questionne sur l'emplacement d'une concrétion.	12	Mélodie – « La concrétion j'y touche pas. » Sarah – « Non parce que du coup je l'ai laissé pour qu'elle nous donne une indication de-de la progression. » Mélodie — « Ouais de la profondeur. » Sarah — « De la profondeur ouais. » Mélodie — « OK. » Sarah — « Je me suis dit que ça pouvait être pas mal pour l'instant de la conserver ».	R1 : 1 R2 : 1	T1 : 2	A2 : 1-4	0	Tranquillité = 6 Familiarité = 0 Fatigue = 0 Tension = 3

Tableau 13 : Récapitulatif des calculs effectués pour la séquence 12

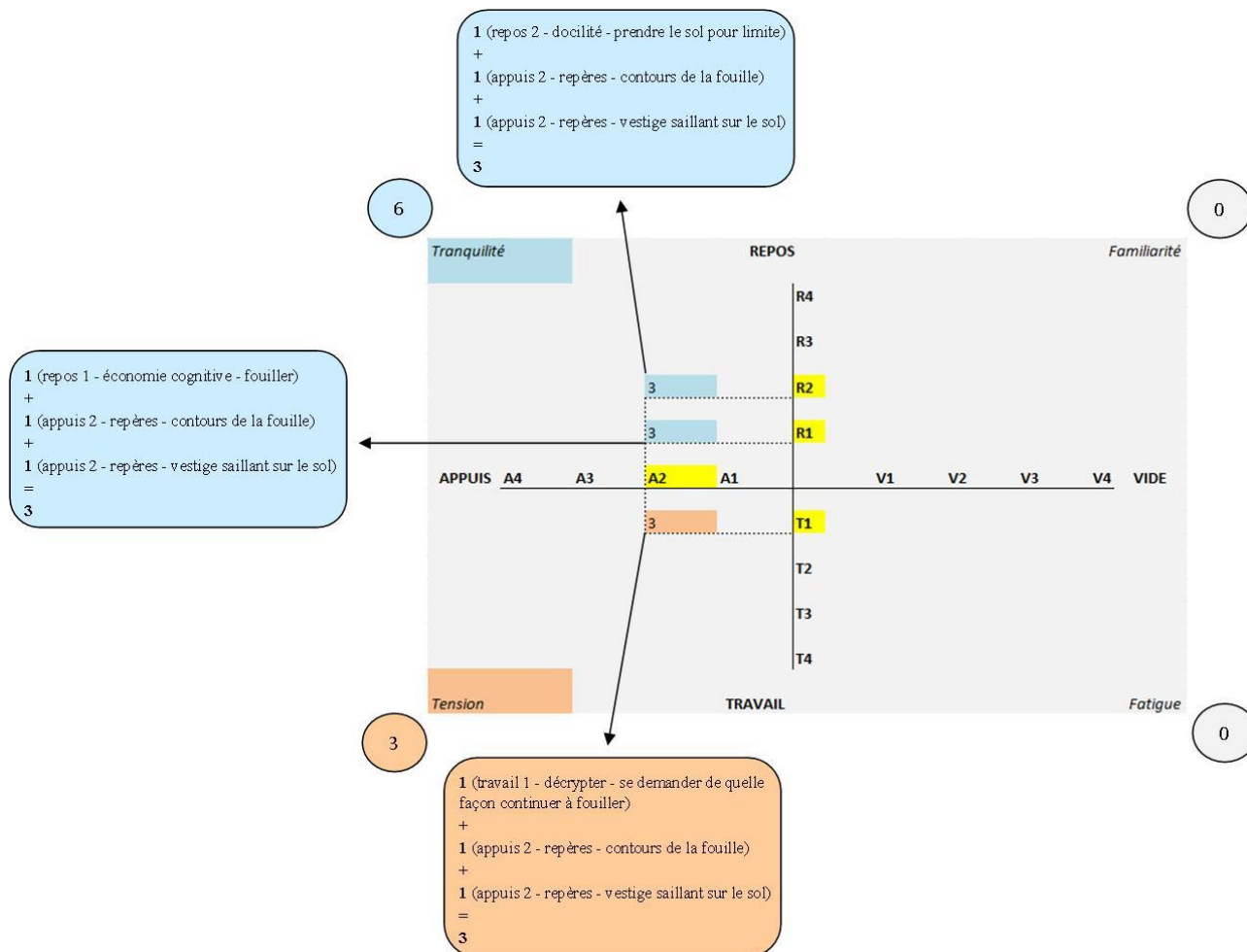
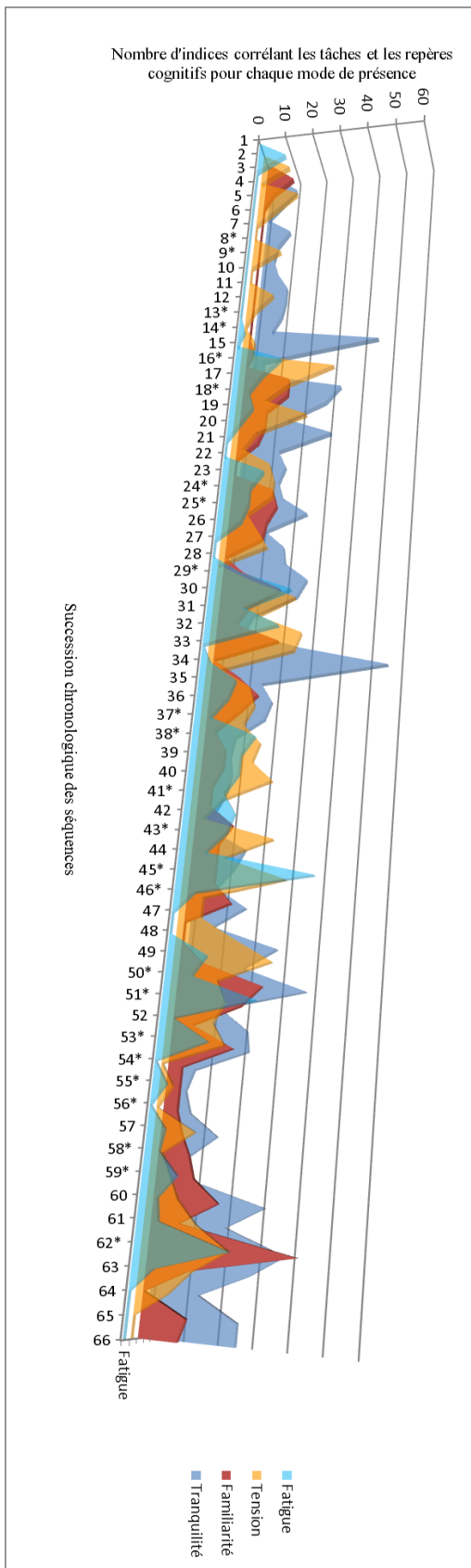


Figure 32 : Détails des calculs effectués sur le schéma de la reposité pour chaque séquence

Dans cette figure 32, le fait que deux modes de présence seuls soient qualifiables pour cette séquence est bien visible et correspond à la tranquillité — qui compte un total de 6 — et à la tension — qui compte un total de 3. Au cours de cette situation précise, Mélodie est à la fois légèrement tendue, parce qu'elle se questionne sur la faisabilité du détournage de la concrétion calcaire. En même temps, elle semble plutôt tranquille, parce qu'elle effectue des gestes de fouille maîtrisés sur le sol tout en conservant deux repères principaux. Le schéma n'aurait toutefois pas autant d'intérêt si je ne qualifiais pas ce qui précède et suit chaque instant. L'intérêt de cet outil dont j'ai resserré l'échelle autour de moments très brefs doit permettre de comparer les situations et de qualifier la façon dont les intensités qu'elles dessinent s'enchainent. Une restitution graphique globale (cf. graphique 9) permet ainsi de se rendre compte de la variabilité des proportions des quatre modes de présence au cours des deux heures trente qui ont été analysées. Les points obtenus en abscisse (de 1 à 66) coïncident au sous-découpage numéraire préalable des soixante-six séquences. À chacune correspond donc une version du schéma de la reposité, car les calculs ont été obtenus en tenant compte de ce



Graphique 9 :
Synthèse des modes de présence
de Mélodie en ce début de matinée

qui se déroule pour Mélodie séquence après séquence. En d'autres termes, le graphique 9 est la synthèse de soixante-six schémas de la reposité. Il répertorie les situations que j'ai analysées distinctement en les additionnant de façon linéaire. La figure 32 en rend compte pour l'une d'entre elles.

Je peux tout d'abord souligner une grande variabilité des différents modes au cours des séquences et des écarts importants entre des situations qui se suivent pourtant. Il n'y a par ailleurs aucune corrélation *a priori* évidente entre un mode de présence et un autre. En d'autres termes, leur superposition indique qu'un mode unique ne succède pas à un autre et que c'est justement leur combinaison qui donne une indication importante sur la façon dont Mélodie se présente face aux autres et face à elle-même. Ainsi, la jeune femme ne s'inscrit jamais uniquement sur le mode de la tension ou sur celui de la familiarité. Elle tend sans cesse plus ou moins vers l'un ou l'autre sans s'y cantonner totalement.

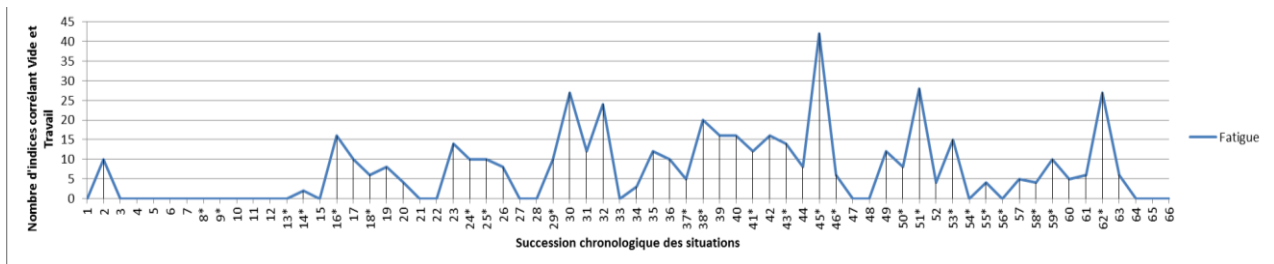
4.3. b) Affects et modes de présence

Prenons l'exemple de la séquence 8*, repérée comme étant la première situation durant laquelle Mélodie semble particulièrement affectée. Il s'agit du court moment au cours duquel la jeune femme met ses pieds pour la première fois sur la zone où elle travaillera plusieurs heures avec des collègues qu'elle ne connaît pas encore bien. Vraisemblablement, Mélodie hésite à descendre sur le niveau puis effectue quelques gestes pour évaluer la place dont elle dispose tout en s'excusant à l'avance auprès des deux autres membres de l'espace qu'elle est censée prendre. Le schéma de la reposité montre quant à lui que la jeune femme s'appuie sur ce que dit, affirme ou conseille un autre fouilleur (R2), juge de la façon dont elle compte s'installer (T1) tout en réfléchissant à ce qu'elle pourrait faire, sans en être certaine (T4). Elle dispose alors de certains appuis — comme le fait de savoir qu'elle ne doit pas se tenir sur le sol archéologique (A1) — et de repères — les contours du sondage, le matériel posé au sol qu'elle observe ainsi que l'emplacement de ses collègues de travail (A2). Les calculs alors effectués permettent d'obtenir un mode de présence hybride, entre tranquillité — un total de 6 — et tension — un total de 12.

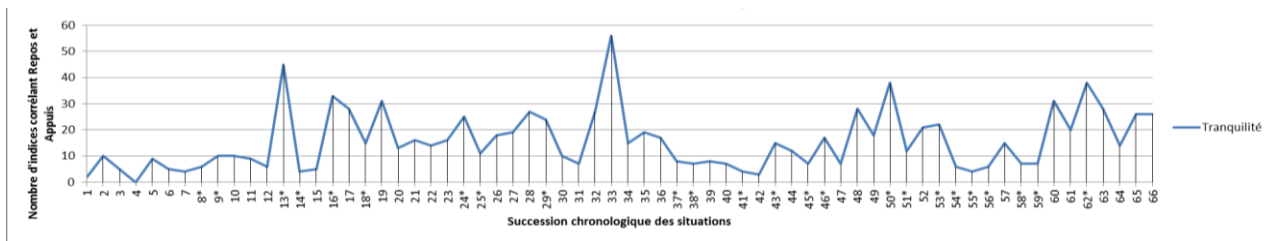
Choisissons un autre exemple, celui de la séquence suivante (9*), également identifiée comme particulièrement affective, mais au cours de laquelle les enjeux des actions effectuées diffèrent. Mélodie jette un coup d'œil vers Laure, une fouilleuse aux côtés de qui elle a travaillé la veille et qui discute avec Émile de la nouvelle zone de fouille sur laquelle elle a été placée. Mélodie se retourne, *a priori* perplexe, du moins curieuse des raisons de ce changement. Le schéma de la reposité met cette fois en avant le fait que la jeune femme prend appui sur le sol et les coupes tout en jetant un coup d'œil vers un autre membre de l'équipe (R2). Cela ne l'empêche pas par ailleurs d'interrompre momentanément son action (T2). En parallèle, elle s'appuie sur les consignes de fouille pour la zone (A1) ainsi que sur ses contours et les discussions des autres fouilleurs (A2). Les calculs amènent à nouveau à la description d'un mode d'être hybride, tout comme pour la séquence précédente — un total de 10 pour la tranquillité et de 5 pour la tension. Je note néanmoins qu'en l'espace de quelques secondes, la présence de Mélodie semble légèrement moins tendue. Cela est certainement dû au fait qu'elle s'est déjà excusée de la place qu'elle est censée prendre sur le terrain et que certains éléments empiriques lui sont devenus accessibles. L'opération de calcul telle qu'elle est brièvement exemplifiée ici est similaire pour l'ensemble des soixante-quatre autres séquences. Pour chacune, les totaux varient donc, et par conséquent la façon dont Mélodie a de se rendre présente également.

En détaillant le graphique 9 en fonction des quatre modes de présence, j'obtiens les détails qui me permettront de repérer et qualifier les différents mouvements affectifs dans lesquels Mélodie est prise. Ils correspondent à cette typologie que j'ai proposée dans le premier sous-

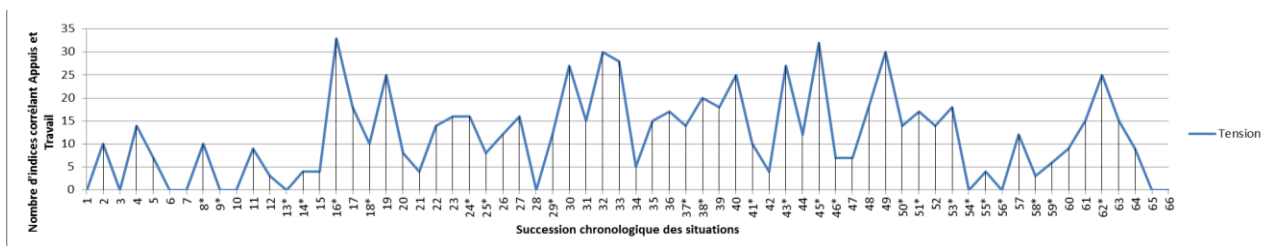
chapitre. Je précise d'ores et déjà que j'attendais initialement les affects au sein des modes de la tension et de la fatigue. Après tout, il est logique d'associer le fait d'être affecté au travail et à ce que cela sous-entend en termes de vigilance, d'évaluation ou de changements. Mais qu'en est-il dans les détails ?



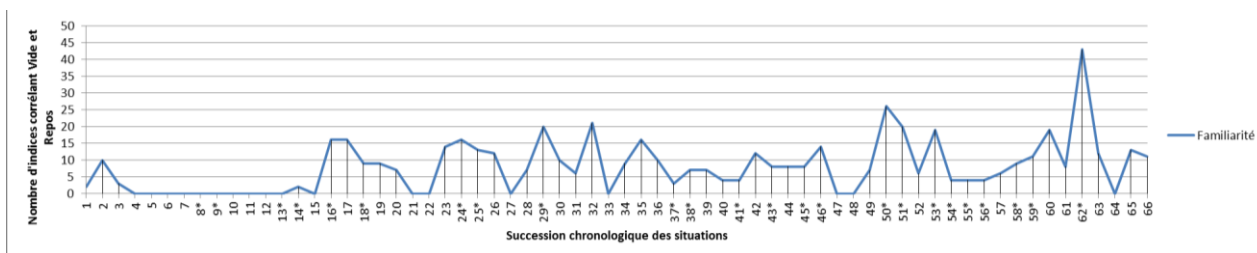
Graphique 10 : Présence sous le mode de la fatigue



Graphique 11 : Présence sous le mode de la tranquillité



Graphique 12 : Présence sous le mode de la tension



Graphique 13 : Présence sous le mode la familiarité

Ces schémas apportent des détails que mes descriptions ne parviennent pas à relever scrupuleusement et continuellement lorsque je suis sur le terrain. Ils permettent de saisir des variations propres à Mélodie, souvent trop labiles pour que l'écriture puisse les montrer de façon simultanée et complète. Sans exclure aucun élément descriptif accessible, les différentes proportions de modes de présence soulignent une souplesse continue de l'individu. Si une certaine tranquillité est autorisée, c'est grâce à l'appui de certains de ses collègues — Jérémie le plus souvent — aux règles que la jeune femme a déjà intégrées, mais surtout, à cette façon de travailler qui lui est propre. Les schémas soulignent aussi une tension continue que la jeune femme régule plus ou moins au cours de la matinée. La fouille n'est pas alors vécue comme une activité totalement tournée vers la nécessité de s'engager intensément et totalement (tension/fatigue). Si la fatigue augmente progressivement, c'est également le cas de la familiarité qui instaure progressivement une aisance, voire même un certain plaisir ou un certain engouement selon les instants. Plus précisément, la quasi-totalité des séquences affectant Mélodie est précédée ou suit une augmentation nette du nombre d'indices permettant de qualifier les modes de la tension et de la familiarité. Ces augmentations s'expliqueraient par des échos plus ou moins importants des séquences affectant la jeune femme. D'une certaine façon, les affects contaminent ainsi les situations dans lesquelles ma description ne permet pas de les loger. Ils sont tout d'abord saisissables dans un tout parce qu'ils sont discrets, à la fois déguisés et rythmés. En l'état, ce dernier point de réflexion mérite une analyse plus en profondeur.

Le « tout » doit être envisagé sous deux angles. Il correspond tout d'abord à un glissement discret des situations affectives au cœur même des différents modes de présence. Quatre des séquences caractérisées comme particulièrement affectives jouent sur une corrélation évidente entre les quatre modes à la fois (24*, 45*-46*, 50*-51*, 62*). En d'autres termes, ces instants décrivent Mélodie comme étant tout aussi présente sur les modes de la tranquillité, de la tension, de la familiarité et de la fatigue. À proportion égale, leur croisement simultané se caractérise ainsi par une façon à la fois totale et ambiguë de se rendre présent. Mélodie est pleinement présente, consciente et impliquée et, en même temps, difficilement saisissable d'un point de vue affectif. Ses expressions affectives prennent place à travers une confiance en

soi qui n'est pas totalement ébranlée et où le rythme n'est qu'à peine perturbé. Bien trop courte pour en tirer des conclusions, cette démonstration me permet simplement de qualifier au moins ces expressions comme de la gêne, une manifestation discrète immédiatement compensée par des appuis et des repères. Cette gêne peut se traduire ici par un malaise ou un trouble physique face à une situation imposant un désagrément ou une certaine contrainte. Il s'agit alors d'une impression désagréable ressentie par la jeune femme, qui va soit subir ladite situation, soit l'orienter de façon à davantage la compenser positivement.

4.3. c) Les affects en rythme

Le « tout » est ensuite à envisager selon le rythme affectif propre à la jeune femme. C'est d'ailleurs là tout l'intérêt de la suivre de façon continue et d'interroger la continuité en elle-même, la fameuse présence-processus. J'ai classé les différents types de mouvements affectifs — selon la typologie proposée au début de ce chapitre et classés de (1) à (4) — associés aux séquences légendées d'un astérisque. J'ai pu relever que la succession de ces dernières correspond à celle de mouvements affectifs réguliers, du moins rythmés par une certaine régularité.

Chaque type de mouvement affectif se succède ainsi comme ceci à trois reprises : (2), (1), (4). Sans rentrer ici dans les détails, une ébauche descriptive de cette succession de mouvements affectifs est nécessaire pour les caractériser finement. Le mouvement n° 2 se caractérise tout d'abord par le fait d'être affecté par une situation sans en mesurer toutefois la portée sur le moment de façon réflexive. Mélodie commence ainsi sa journée par un processus de justification du retard qui lui est reproché par ses collègues tout en ne sachant pas ce qui l'attend réellement sur cette zone de fouille. Le mouvement n° 1 est ensuite à envisager comme une stratégie consciente consistant à « accuser le coup », sans s'exprimer dans un premier temps sur le contenu de ses affects. La jeune femme continuera ainsi son travail tandis que les autres consommeront leur Snikers devant elle et s'amuseront de sa naïveté sur un léger ton moqueur. Elle s'exprimera ensuite verbalement sur son incompréhension passagère ainsi que sur la difficile endurance que lui impose le travail qui lui est demandé et la gêne que suscitent les quelques erreurs qu'elle commet. Le mouvement n° 4 est celui de la concomitance et concerne les situations au cours desquelles les incompréhensions sur des points méthodologiques précis demandent une expression simultanée, des questions et des réponses immédiates pour pouvoir continuer le travail et rester vigilant.

Le second mouvement n° 2 qui suit — soit le début de la seconde série du rythme que je mets en avant — relève d'une certaine gêne et d'une prise de conscience de l'énergie qui est demandée. Ceci n'est pas exprimé sur le moment d'un point de vue interactionnel. Le second mouvement n° 1 relève d'un certain effort de la jeune femme pour assurer ses tâches. Elle les accomplit en les improvisant et en commettant certaines erreurs. Le second mouvement n° 4 porte sur les situations de fouille à la binette durant lesquelles Mélodie exprime sa fatigue et ses difficultés à rester endurante. Enfin, le troisième mouvement n° 2 est lié à la gêne causée par une hésitation dont la portée n'est pas directement exprimée. Je dois bien admettre que c'est à travers ce rythme propre à la jeune femme que certaines façons d'être affecté par le travail s'installent. Dès lors, comment caractériser de façon plus systématique les mouvements affectifs décrits ici ?

Je précise ne pas avoir la prétention de généraliser des affects types à toutes les situations de travail. Néanmoins, au vu de la séquence que j'ai choisi d'analyser, il semble que la nature des

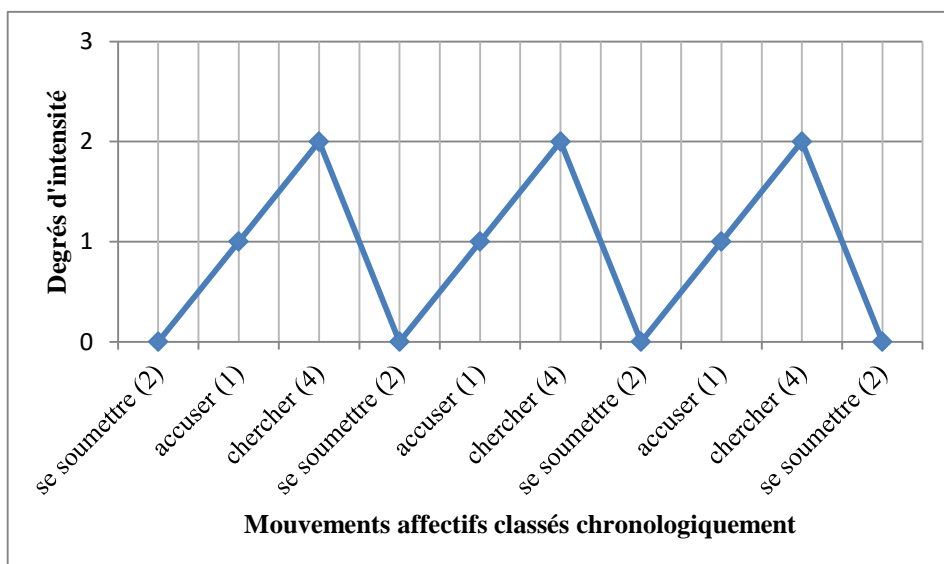
trois types de mouvements affectifs relevés ici est susceptible de se retrouver dans d'autres situations caractéristiques. Effectivement, le mouvement n° 2 correspond au fait de devoir se soumettre aux règles, et ce sans réflexivité immédiate, mais avec une expression verbale qui se traduit souvent par des excuses. Le mouvement affectif n° 1 correspond quant à lui au fait d'accuser le coup, et ce de façon tout à fait consciente, sans toutefois l'exprimer pour autrui. Enfin, le mouvement affectif n° 4 est celui au cours duquel la jeune femme cherche une issue aux difficultés qu'elle endure en les exprimant de façon concomitante. Le Tableau 14 récapitule dans le détail et chronologiquement l'ensemble des séquences du répertoire descriptif légendées d'un astérisque associé à la nature des mouvements affectifs qui les caractérise.

Tableau 14 : Mouvements affectifs en situation

types de mouvements affectifs	séquences des situations affectives	description
se soumettre aux règles n° 2	8*9*13*14*16*	Face à ses deux collègues fouilleurs, Mélodie ne comprend pas encore ses premières difficultés à s'intégrer. Ce premier mouvement affectif consiste à accepter les consignes qui lui sont données tout en s'excusant de la place qu'elle essaie de prendre.
accuser le coup n° 1	18*24*25*	Pressée par les consignes de travail transmises par le chef de chantier puis discrètement gênée par le reproche déguisé de ses deux collègues, elle endure le travail sans exprimer directement ses doutes et ses difficultés. Elle semble prendre conscience que son retard est à la source du malentendu, mais préfère rire légèrement aux remarques qui lui sont adressées.
chercher une issue n° 4	29*	Lorsque le chef de chantier dicte au groupe d'accélérer à nouveau le travail, Mélodie montre ses premiers signes de fatigue. Elle exprime également à ses deux collègues ses difficultés à endurer la chaleur.
se soumettre aux règles n° 2	37*38*	Suite à la demande de sa collègue Sarah, la jeune femme part chercher du matériel tout en mangeant discrètement son Snikers sur le trajet. Sur place, elle ne sait pas où trouver le matériel puis, une fois revenue, on lui indique un oubli. Elle s'excuse tout en essayant de se justifier.
accuser le coup n° 1	41*	Mélodie commence tout juste à apprendre le relevé de pièces archéologiques. La tâche est complexe, mais malgré quelques

		erreurs, elle maintient son attention.
chercher une issue n ^o 4	43*45*	La précision requise pour le relevé déstabilise la jeune femme qui exprime ses difficultés à ses collègues. Elle dévalorise également ses propres capacités tout en continuant à agir.
se soumettre aux règles n ^o 2	46*	Lorsqu'elle dégage un vestige afin de le démonter, le chef de chantier passe pour surveiller l'avancement du travail. Silencieuse, mais attentive, elle maintient son attention tout en accélérant le rythme.
accuser le coup n ^o 1	50*51*	La prise d'altitudes est également une tâche qu'elle ne maîtrise pas et elle ne sait alors pas ce qui l'attend. Empressée, elle fait quelques erreurs techniques tout en s'excusant de ne pas savoir comment faire.
chercher une issue n ^o 4	53*59*	Lorsqu'elle doit fouiller sa zone à l'aide de la houe, ses efforts sont visibles et elle confie à ses collègues ses difficultés et ses petites douleurs. Elle cherche également l'appui de Jérémie pour ne pas avoir à porter les seaux remplis de sédiments.
se soumettre aux règles n ^o 2	62*	Elle hésite sur plusieurs artefacts, dont un que sa collègue rejette rapidement. Elle n'exprime pas les raisons de ses doutes. Lorsque, ensuite, sa collègue lui reprochera gentiment d'avoir pris son matériel, elle préfère à nouveau s'excuser.

Ce que met en avant cette typologie relève d'une façon plus ou moins intense que Mélodie a d'être affectée par ses différentes situations d'apprentissage. Les boucles rythmiques issues de mes analyses permettent de ne pas se fier à l'*a priori* trompeur qui consisterait à penser que la jeune femme est de plus en plus affectée par cette première journée de travail. Le schéma de la reposité a déjà mis en avant une intrication forte et aléatoire des différents modes de présence, de leur intensité réciproque. Les mouvements affectifs extraits tempèrent cet aspect hasardeux. À travers le graphique 14 — très simple de surcroît, mais réintégrant la question des intensités que le tableau précédent ne permet pas — je propose de traduire autrement ces trois types de mouvements affectifs en proposant des seuils d'engagement et de désengagement. D'une certaine façon, ces trois mouvements — se soumettre aux règles en s'excusant et en jouant sur l'humour puis accuser le coup avant de rechercher une issue à une situation difficile — relèvent bien de trois degrés d'engagement affectif différents.



Graphique 14 : Chronologie d'intensités affectives types

S'il semble difficile de réduire nos présences à un enchaînement stable et unique, il semblerait que nos affects — logés je le rappelle au sein des quatre modes — soient plus ou moins rythmés. C'est du moins ce que laisse supposer cet extrait. Mélodie tempère, régule, amortit ses façons d'être et de ressentir de façon régulière, certainement afin de mieux endurer, de progresser dans ses apprentissages et de s'intégrer au groupe nouveau auquel elle se trouve désormais confrontée.

Comme le montre cette première scène, les affects se dissolvent ainsi dans un ensemble d'éléments, des activités et des repères cognitifs. Mélodie n'est pas qu'affectée par la découverte et le basculement dans ce monde totalement nouveau pour elle. Elle l'est en partie et plus ou moins selon les appuis dont elle dispose à tel ou tel moment. Elle l'est à cause de la chaleur, du travail en extérieur, d'un insecte posé devant elle, d'un oubli, d'un certain retrait lorsqu'il s'agit de demander de l'aide, etc. L'intensité de la présence de Mélodie est ainsi saisissable dans l'instant et de façon continue.

**

*

Conclusion

Dans ce chapitre, j'ai voulu montrer à quel point une problématique liée aux affects ne peut être pensée sans se questionner aussi sur les modalités de présence d'un individu que l'on observe continuellement. Chaque situation constitue le fil rouge que l'anthropologue est amené à suivre pour observer l'humain dans tous ces petits déboires qui l'opposent à lui-même. Alors oui, Mélodie, cette jeune néophyte, est sans cesse plus ou moins aux prises avec les difficultés liées à son intégration sur le chantier. Ce qu'elle présente d'elle-même varie toutefois instant après instant, en fonction de tous ces éléments de la réalité vers lesquels elle est tournée et qui rentrent également en scène sans qu'elle en ait totalement conscience. Je soutiens que les impacts produits par le fait même d'être affecté par des situations ponctuelles ne peuvent se lire que de façon continue. Ils se logent à travers les menus détails qui touchent, percutent ou effleurent les individus que j'observe se mouvoir et, par là même, changer. Être affecté, c'est se transformer. Je pourrais spontanément penser qu'il suffit de s'attarder sur les moments au cours desquels un individu est affecté par une situation de manière plus ou moins forte pour dire et comprendre les épreuves qu'il traverse. Il suffirait alors de les sélectionner afin de caractériser les fragments au sein desquels se produisent des changements notables. Pourtant, je soutiens qu'il est nécessaire de se pencher sur les raisons et les impacts de ces fragments, car ce sont eux aussi qui jalonnent ce fameux fil rouge.

De surcroît, ces raisons et ces impacts ne sont pas que les uniques points de contact dans le présent de mouvements antérieurs ou postérieurs. Ce qui m'affecte ici et maintenant est la conséquence d'événements passés, de la façon dont ces derniers m'ont déjà transformée et m'ont fait advenir au présent. Ce qui affecte Mélodie ici et maintenant est également le point de départ d'un mouvement qui la transforme déjà et qui aura des conséquences sur sa façon future de vivre et d'endurer de nouvelles situations.

Les contours de ma démarche suppose une réflexion d'ordre épistémologique. Je me situe en parfaite rupture avec le dualisme corps/esprit, une revendication classiquement défendue aujourd'hui par les sciences humaines et sociales. Alors, de quelle façon renverser un paradigme de la sorte, en observant des humains ? Il est vrai que les vocations latouriennes destinées à rompre avec ce même dualisme ont été un premier tremplin pour parler du corps affecté. Cette posture ne suppose pas une vision polarisée qui serait baignée soit dans un tout naturel (neurophysiologique et universel) soit dans un tout représentationnel (culturellement relatif et symbolique). Si j'en reconnais des bénéfiques fondamentaux dans un premier temps — en prenant donc au pied de la lettre une approche qui réclame de ne pas choisir — je déplore l'opération de synthétisation du corps qui ne peut se faire qu'au profit d'une désincarnation évidente de l'individu. Celui-ci devient le support à autant d'entités non humaines, un

Snikers, ou une feuille de relevé, la béquille d'un monde où rien n'est possible en dehors d'une coprésence avec et à travers elles. B. Latour le dit : un corps n'est pas l'addition de la chair et de l'esprit, deux termes qui, selon lui, nous emprisonnent définitivement. Alors qu'est-il ? L'habile report qu'il justifie à travers un pluralisme ontologique est selon moi une autre forme d'enfermement. C'est la raison pour laquelle ma relecture des affects a privilégié la mobilisation d'autres auteurs qui soutiennent que la continuité des situations vécues n'est pas synonyme d'une nécessaire coprésence avec les entités non humaines de notre monde.

Pour décrire en détail et empiriquement les affects sous cet angle, je me suis appuyée à la fois sur cette fameuse présence-processus théorisée par C. Licoppe et sur la méthodologie d'A. Piette. Cette dernière rend compte des intensitométries de cette même présence. Tous deux sont particulièrement attachés à décrire ce qui ancre l'humain en profondeur. Ce principe m'a permis de questionner cette idée d'autoréflexion du sujet concernant ses affects, cette conscience de soi qui le pousse sans cesse vers l'avant. Je rejoins ainsi l'idée que la présence est avant tout un processus observable et, surtout, une façon d'être déliée d'une perpétuelle orientation vers l'extérieur. J'ai alors tenté de développer une méthodologie nouvelle, tout en restant particulièrement ancrée dans les propositions initiales du schéma de la reposité. Celui-ci permet de réintégrer les affects dans ce mouvement sans les isoler. J'ai montré que ces derniers étaient pris, enchevêtrés dans une intensité continue propre à un individu en particulier, Mélodie. Si j'ai fait le choix d'analyser leur nature profonde en tenant compte de l'ensemble des éléments qui habillent les situations vécues — qu'elles soient empreintes d'affects ou non — c'est pour montrer que l'intérêt de toute démarche anthropologique est de réapprendre à se concentrer sur ce qui ne se dit pas, ce qui ne se voit pas clairement et ce qui ne ressort pas entièrement de nos observations. Les affects se camouflent sous des formes qui varient certes en fonction du contexte, des interactions et de la matérialité, mais surtout se logent au cœur de chacune de nos façons de nous rendre présents aux autres, et surtout, à nous-mêmes.

Le schéma de la reposité remplit un objectif essentiel que F. Varela soulevait déjà : la réalité extérieure à l'expérience est une chose, mais celle au creux de laquelle les expériences se logent en est une autre. Celle-ci ne change pas pour autant, mais l'individu en filtre le contenu et s'y ajuste en permanence. Les lignes des tâches et des repères cognitifs rendent finalement compte de cette réalité filtrée par l'homme. Celle-ci ne se présente pas sous la forme de deux lignes indépendantes, mais bien à travers un entrelacs de détails qui portent tout autant sur ce qui compte pour lui que sur ce qui le concerne directement. Concernant le dualisme corps/esprit, point de distinction ici puisque l'un et l'autre s'entremêlent en fonction des points de croisements du schéma. Le philosophe dirait sûrement que ce tout que j'ai voulu saisir au fur et à mesure est en réalité bien trop illimité pour que je puisse mettre en place un répertoire — tel que l'annexe 2 en rend compte — ce qu'il qualifie lui de domaine, c'est-à-dire

des « régions d'éléments discrets et des tâches que le système cognitif s'impose à lui-même, agissant au sein d'un certain « espace » de problèmes : la vision, le langage, le mouvement, etc. »²³¹. La masse confuse à laquelle on se risque en fonction des domaines visés²³² effraie à juste titre et les délimitations de catégories peuvent sembler arbitraires. Je ne pense pourtant pas que certains domaines sont plus cristallins que d'autres. L'enjeu de ma méthodologie est justement de faire le pari que le suivi d'expériences instant après instant permet une description particulièrement fidèle de la réalité — même si j'admets parfaitement que mon défi n'est pas celui de l'exhaustivité, propre à un monde physique indescriptible avec les moyens dont je dispose actuellement.

²³¹ VARELA, F., *Connaitre les sciences cognitives : tendances et perspectives*, *op. cit.*, p. 94.

²³² Le domaine des échecs est selon lui bien plus aisé à analyser sous cet angle que celui de la conduite automobile.

ANNEXE 2

Voici le référentiel complet correspondant aux différentes tâches cognitives répertoriées pour Mélodie – c'est-à-dire aux différents points présents en ordonnée.

Tâches cognitives	Repos	R1 économie cognitive	<ul style="list-style-type: none"> - fouille à la truelle/houe - démontage de pièces - nettoyage au balai - passer sa main dans les sédiments - pause en silence - fumer
		R2 docilité	<ul style="list-style-type: none"> - prendre le sol et les coupes pour limites - s'appuyer sur ce que dit/affirme/conseille un autre fouilleur - s'appuyer sur sa feuille de démontage - s'appuyer sur le sédiment qu'on sent entre ses doigts - rire ou sourire acquiesçant ce que dit un autre fouilleur - s'appuyer sur un vestige
		R3 fluidité	<ul style="list-style-type: none"> - s'apprêter (remettre sa casquette, retirer son blouson, etc.) - déplacement - elle sait quels outils prendre pour commencer une nouvelle tâche - compréhension nette des réponses qu'on donne à ses questions - remplissage feuille d'inventaire - remplissage de la feuille de mètre carré conversation liée à la vie privée et anecdotes personnelles
		R4 distraction	<ul style="list-style-type: none"> - être gênée par une mouche - regarder le ciel, le soleil, dans le vide - jeter un coup d'œil vers un autre membre de l'équipe - regarder en direction d'un bruit de moteur - rire d'une blague et continuer sur le même ton - converser suite à la remarque d'un tiers

Tâches cognitives

Travail	<p>T1 décrypter, évaluer, vérifier</p>	<ul style="list-style-type: none"> - juger de la façon dont on compte s'installer - se demander de quelle façon opportune continuer à fouiller/démonter - fouiller/démonter - pense à ce qu'elle pourrait bien faire - se repère dans l'espace - lecture d'une pièce archéologique - vérifier l'absence de vestiges dans les sédiments - choisir le matériel le plus opportun pour l'action à venir - se concentrer sur la platitude du sol ou de la coupe - déduction, réflexion archéologique en lien avec l'action principale - vérifier le type de matériel à se procurer
	<p>T2 changer</p>	<ul style="list-style-type: none"> - se lancer dans une nouvelle action suite aux consignes - commencer une nouvelle tâche pour ne pas rester sans rien faire - oublier un outil (de fouille ou de démontage) - changer d'emplacement pour faciliter son travail - s'interrompre à cause d'un insecte - interrompre momentanément son action - accélérer le rythme des gestes
	<p>T3 ne pas accepter</p>	<ul style="list-style-type: none"> - ne pas laisser l'insecte près d'elle sur la fouille - insister pour faire admettre son choix
	<p>T4 concentration</p>	<ul style="list-style-type: none"> - concentration, focalisation (regarder le sol archéologique en écoutant des consignes, des conseils) - se concentrer sur la feuille de mètre carré - fixer sa feuille d'inventaire - se concentrer sur les explications d'un autre fouilleur - calculer mentalement - mesurer des pièces - se focaliser sur un insecte ou autre élément périphérique

Voici le référentiel complet correspondant aux différents repères cognitifs répertoriés pour Mélodie – c'est-à-dire aux différents points présents en abscisse.

Repères cognitifs

Appui	<p>A1 règles, normes</p>	<ul style="list-style-type: none"> - ne pas être sur le sol archéologique avec ses chaussures - contourner une zone fouillée, sans la traverser - ne pas multiplier les pauses (endurance) - ne pas arriver trop tard sur le terrain - suivre les consignes de fouille ou de démontage pour la zone - se munir d'un matériel spécifique pour le démontage (feuilles de mètre carré, crayons, etc.) - prendre tout son matériel dans les caisses dédiées
	<p>A2 repères</p>	<ul style="list-style-type: none"> - les contours de la fouille - le matériel de fouille posé au sol - un seau rempli à vider - un vestige saillant sur le sol - l'emplacement des autres fouilleurs - un piquet de balisage - les discussions des autres fouilleurs - la platitude du sol - des affaires personnelles - un dossier de démontage - un autre fouilleur en soutien - les points cardinaux - une pièce archéologique - une réglette de démontage - un carnet à souche - de la nourriture
	<p>A3 rythmes temporels journaliers</p>	<ul style="list-style-type: none"> - évocation des temps de pause/repas dans la journée - évocation d'objectifs de fouille à atteindre dans la journée - tâches quotidiennes autour de la préparation des repas - devoir aller chercher du matériel manquant pour continuer - évocation du lavage marquage
	<p>A4 maillage des situa- tions</p>	<ul style="list-style-type: none"> - évocation de réflexions archéologiques antérieures d'un membre de l'équipe - membre de l'équipe - évocation du matériel trouvé la veille - se demander qui a déjà eu des ampoules/piqûres avant - éléments personnels concernant d'autres fouilleurs (maladie, etc.) - évocation d'une soirée arrosée ou tout simplement du retour au campement

Repères cognitifs

Vide	<p>V1 conflits, violence</p>	<ul style="list-style-type: none"> - être désolée d'un oubli et susciter un très léger agacement - son travail est repris à cause d'une petite erreur - s'apercevoir avec un brin d'agacement qu'un élément de la fouille a été abimé - agacement contre un élément parasitant l'action principale - léger malentendu dans la façon d'opérer
	<p>V2 perte de repères</p>	<ul style="list-style-type: none"> - ne pas savoir sur quel niveau archéologique la fouille se déroule - absence d'un fouilleur - ne pas savoir quelle action accomplir - ne pas comprendre - se dire perdue - ne pas savoir si ses actions sont les bonnes - ne pas être sûre de trouver le matériel
	<p>V3 rupture de liens</p>	<ul style="list-style-type: none"> - malaise à l'idée de ne rien faire alors que les autres sont en action - malaise à cause d'un oubli - petit malaise à cause de la chaleur - gêne à cause d'une erreur soulevée par les autres membres - ne pas comprendre pas les sous-entendus de ceux qui se jouent d'elle - s'apercevoir que ses actions ont été inutiles sans que ça ne lui a été dit
	<p>V4 angoisse, ennui</p>	<ul style="list-style-type: none"> - ne pas savoir ce qui l'attend (angoisse légère) - s'ennuyer - montrer des signes de fatigue (expressions du visage) - incompréhension passagère sur un point technique ou méthodologique - angoisse à cause d'un insecte - étirement du corps - plainte verbalisée - pression dans le rythme du travail

CHAPITRE 5. S'APPROPRIER LE PASSE : DE L'INTERPRETATION A LA PROJECTION

Introduction

Parmi les situations de transmission narrées dans le prologue n° 2, un processus continu se lit par les relations qui se tissent entre Mélodie et les travailleurs ayant plus d'expériences de terrain en archéologie. Au fur et à mesure, la jeune femme enregistre de nouvelles connaissances et comprend de mieux en mieux la place qui est accordée au passé. Au-delà d'un savoir conceptuel constitué de termes techniques et d'artefacts identifiables d'un point de vue naturel et fonctionnel, un monde immémoré se dessine à travers les mots de ses interlocuteurs. Il se modèle grâce aux traces qu'il a laissées derrière lui. Il semble même reprendre vie par le biais des diverses invocations dont il fait constamment l'objet. La journée de travail de Mélodie que j'ai décrite est ainsi jonchée d'interactions tout à fait particulières où des êtres, comme ces « petits bonshommes » qui tapent sur leur bloc de silex dont parle Sarah, soutiennent un discours savant. Leur présence ancre les connaissances, leur donne des contours, notamment pour que les débutants se les approprient. Une journée de travail peut alors être considérée comme le fragment d'un processus d'appropriation. Pour vérifier cette hypothèse, je me concentrerai dans un premier temps de l'échelle descriptive adoptée dans le prologue afin de pouvoir croiser de façon plus large les expériences des fouilleurs, experts ou non. Je me rapprocherai progressivement de celle de Mélodie. Que cristallise chacune de ses journées sur un chantier de fouille lorsqu'il s'agit pour elle de s'approprier un espace-temps à la fois immémoré et inconnu ?

[>?]: *Pourquoi as-tu choisi un chantier de fouille datant du Paléolithique ?*

[>Anne-Marie] : C'est parce que tu suis des cours et que tu essaies de rassembler tes idées sur une période. Il se trouve que ce que je connais le mieux, comme beaucoup de gens, c'est le Magdalénien, et puis un peu le Solutréen parce que j'en avais fouillé. Le Gravettien *a priori* je n'avais rien pour le comprendre et le hasard des études de cette année a fait que j'ai produit des dossiers, des PowerPoint. Et v'là-t'y pas que les Gravettiens quand même, ils sont pas mal quoi, avec des petites vénus dans tous les coins ! Et du coup, ça m'a donné un autre regard sur les Gravettiens et je me suis dit que c'était pas mal d'aller voir par là. Et puis les Aurignaciens, c'est pas mal aussi, avec la naissance de l'art, si on peut dire, et tout et tout...

Après, les océans de temps sont tellement grands ! Il y a eu plein de choses sur le Paléolithique moyen. Je voudrais aller à Atapuerca, fouiller ces vieux Européens. J'en sais pas assez ! Auparavant, moi, ce qui me plaisait le plus, c'était les périodes très, très anciennes, mais maintenant, j'ai un peu mieux compris l'hominisation. Je m'en fais une idée, je la domestique. J'ai ma représentation de ce que ça peut être, des gens très semblables à nous finalement. On a plus de données avec les périodes plus récentes et, en plus, c'est de ça qu'on me parle. Donc, avant d'aller plus en avant dans le temps, je vais déjà essayer d'avoir une bonne idée de ces périodes-là par ce que j'ai de très facilement accessible, par les cours notamment. Je vais m'en faire une petite idée et puis après je vais peut-être faire autre chose.

Aller voir par ici ou par là, se faire une idée, modifier son regard et passer à autre chose : commencer à pratiquer l'archéologie semble correspondre à un mouvement intentionnel susceptible de se terminer à tout moment, lorsque l'individu le décide. Tel semble être le processus qu'Anne-Marie suit consciemment depuis qu'elle se passionne pour l'archéologie. Tout commence en 1989 avec son premier chantier tandis qu'elle exerçait encore en tant que médecin, une profession trop prenante pour lui laisser le temps d'« aller voir » justement. La voilà qui se retrouve à Ormesson en 2014, puis en 2015, à la fois doyenne et débutante en pratique, parallèlement étudiante en licence (en reprise d'études à Paris I Sorbonne). Elle souhaite alors nourrir son savoir à partir d'un socle de connaissances fondamentales, de quoi réfléchir sur l'hominisation, penser les différentes pratiques propres à l'homme, l'art notamment, ceux qu'elle nomme les Gravettiens et dont elle ne connaissait rien.

Aujourd'hui, certains diront qu'ils n'ont pas eu de nouvelles, qu'ils ne savent pas ce qu'elle est devenue. Elle a basculé avec une facilité déconcertante à l'extérieur de ce huis clos qu'elle a exploré quelques années avant de s'en aller pour un autre. Un temps de son existence

(quelques mois tout au plus) a ainsi été consacré à une période qu'elle estime certainement avoir traversée, soit quelques dizaines de milliers d'années. Je considère que ce cheminement est le fragment d'une forme d'appropriation du passé, un mouvement qui aura été propre à Anne-Marie.

Par quoi ce mouvement est-il susceptible d'être déclenché ? Si c'est la curiosité qui semble pousser la plupart des néophytes sur une fouille, comment ces derniers justifient-ils leurs intérêts pour un gisement datant du Paléolithique ? Les réponses que j'ai obtenues au cours de mes entretiens sont tout autant diverses que surprenantes. Laure, par exemple, voulait fouiller des momies incas lorsqu'elle était enfant et, suite à sa visite de Pompéi quand elle avait une dizaine d'années, elle dit avoir développé une certaine curiosité pour l'étrangeté de l'homme. Julie et Sarah étaient quant à elles fascinées par l'égyptologie et Maria par la mythologie grecque. Bien entendu, certains ne nieront pas que devenir archéologue était avant tout un rêve d'enfant. Olivier précise ainsi que l'homme préhistorique l'a très vite intéressé, qu'il avait des livres sur Lucy ou sur la géologie. Dan ne cachera pas son intérêt précoce pour les dinosaures, des êtres qu'il a finalement dû abandonner au collège, et non sans regret, pour l'homme préhistorique également. Pierre, lui, contre toute attente, raconte qu'il voulait devenir pompier et qu'il a dû y renoncer voyant qu'il ne grandissait pas. C'est l'université et son cursus en archéologie qui a suscité l'idée que la préhistoire pouvait lui plaire. C'est le cas aussi de Maria ou de Chris. Ce dernier assume également le fait d'avoir eu une vision de la Préhistoire proche de celle véhiculée par le film de Jean-Jacques Annaud, « La Guerre du feu » (1981), et ce, jusqu'à son entrée à l'université. « De fil en aiguille, j'en suis venu là et c'est devenu passionnant pour moi », précise-t-il.

De fil en aiguille, en effet, aussi loin qu'il est possible d'en faire remonter les premiers indices, chacun raconte avec aisance ses premières rencontres avec le passé, qu'il soit daté de la Préhistoire ou non. Tous parviennent ainsi à donner un sens à ce qui les a poussés dans les re-tranchements du temps des humains : passion précoce, évènement déclencheur, connaissances transmises par un parent, etc. Si je m'en tiens à ces discours rapportés, je pourrais penser, et à juste titre, à un mouvement qui permettrait de « se rapprocher du passé », c'est-à-dire de s'incliner progressivement vers un temps immémoré matérialisé.

Ce premier mouvement, je le considère comme une première étape dans un processus d'appropriation propre à un individu, un temps biographique préalable pouvant même remonter jusqu'à l'enfance et ne portant pas sur l'activité de fouille elle-même. Il s'agit d'avan-tage de « ce qui donne le goût à », ou encore « ce qui pousse à » ou « ce qui donne l'idée de », « ce qui permet de découvrir », autant de vecteurs initiant un mouvement. Je fais le pari qu'une expérience de fouille est suffisamment complexe, dans les divers types de rapport au temps qu'elle instaure, pour cristalliser bien plus qu'un rapprochement. Le passé prend en effet des formes très inattendues lorsque l'on s'en approche et qu'il devient un objet de con-

naissances. Un fragment osseux se travestit en concrétion calcaire. Une plage de sable fin est enfouie sous un champ. Des bisons se tiennent droits devant. Un homme qui taille mal le silex se découvre, etc.

Il est courant de dire d'une expérience qu'elle parle d'elle-même. Voilà une bien étrange expression lorsqu'on y songe rapidement. Je dirais plutôt que nous faisons parler nos expériences par le biais du langage verbal et non verbal et invoquons par ce biais différents êtres. Il semblerait qu'en situation de travail, les fouilleurs mobilisent en effet différentes entités qu'ils se représentent et qu'ils rendent présents ici et maintenant au cours de leurs interactions.

Nous avons vu l'importance des affects au cours du chapitre précédent — cette alternance rythmée entre un élan et ce qui l'amortit, ce que j'ai désigné comme un mouvement affectif. L'enjeu de ce chapitre est de cerner ce qu'il y a derrière ces rythmes de travail, de connaître les raisons qui poussent une personne à dépasser ses propres limites. J'en ai décrit les prémisses, ces premières expériences marquantes qui ont nourri une curiosité et un intérêt portant sur le passé lointain de notre espèce. Il me faut désormais dépasser ce début de cheminement auquel je n'ai eu accès qu'à travers un retour sur expérience lors des entretiens. Je dois pouvoir analyser plus précisément la façon dont un individu s'approprie ce qui lui est transmis du passé, c'est-à-dire en me penchant directement sur ses expériences. Comment s'approprie-t-il le passé en pratique ?

L'étymologie du terme d'appropriation me donne quelques premiers indices de réflexion. Le préfixe latin *ad* exprime tout d'abord le rapprochement, la proximité, mais également le commencement. *Proprietas* correspond à une chose qui appartient en propre à quelqu'un. Dès lors, l'appropriation pourrait être définie comme un processus ayant un commencement. Nous tendons vers quelque chose pour qu'il nous appartienne en propre. Je le possède dès lors que je l'ai singulièrement intégré. Mais alors, quoi s'approprier sur un chantier de fouille ? Cette question n'est pas sans lien avec ce qui pousse un individu à s'y trouver et ce qui l'entraîne plus ou moins à continuer à agir une fois sur place. Y aurait-il un amont et un aval dans ce processus ? Je le pense. Il me faut décloisonner le concept d'action et l'ouvrir à une variété d'entités au nom desquelles certaines scènes communes s'animent, des scènes de travail, des scènes de science. Au cours de leur transmission, ces êtres nourrissent tous une certaine représentation du passé et, par-delà, une façon de se l'approprier.

Pour bien cerner les enjeux qui gravitent autour de ce processus d'appropriation, il me faut revenir sur les premiers temps qui président à l'ouverture d'un site archéologique. Au cours d'un premier sous-chapitre, je vais m'arrêter sur la pratique de la prospection, cette première étape dont l'objectif est de découvrir les indices d'une potentielle occupation humaine datant du passé. Celle-ci consiste à effectuer un repérage sur le territoire, à marcher sur les traces de populations, dans mon cas, celles du Paléolithique. Je commencerai par l'analyse d'une scène

de prospection que j'ai partagée avec Émile au cours d'une marche en forêt aux alentours du gisement d'Ormesson. Elle fut pour moi l'évènement qui déclencha ma curiosité concernant toutes ces entités du passé mobilisées dans le discours. Je m'attarderai donc sur ce type de pratique et étendrai mes premières observations jusqu'au chantier de fouille où je retrouvais également ces invocations. C'est uniquement à partir de discours enregistrés et de photographies que j'analyserai la portée de ces mots.

Le second sous-chapitre constitue une synthèse théorique dans laquelle je débattrai des concepts les plus à même d'apporter un nouvel éclairage sur les questions qui ont été posées par les analyses du premier sous-chapitre. Je ne compte pas proposer un bilan exhaustif de la littérature ayant alimenté les débats que je vais aborder autour des notions d'espaces, d'ambiance et de temps. L'important est pour moi d'analyser ces concepts afin de mieux caractériser le processus d'appropriation du passé en jeu sur un site archéologique.

Au cours du dernier sous-chapitre, je m'arrêterai sur ces fameux êtres intermédiaires invoqués dans un entre-soi de travail en me focalisant bien plus en détail sur Mélodie. Les matériaux retranscrits décriront des individus, experts et débutants, dans l'interprétation de façons d'être et de faire immémorées, uniquement basées sur des indices matériels partiels. Par la récurrence de leur invocation, y compris chez des débutants tels que Mélodie, je tenterai de montrer que ce monde fait également partie de ce qui doit être transmis pour comprendre les vestiges. Dans le cas sur lequel j'ai choisi de m'arrêter, il s'agit de montrer comment la présence d'une fosse dépotoir datant de la Protohistoire permet de solidifier un collectif de travail et de le nourrir en dehors du degré d'expertise de chacun. Dans quelle mesure peut-il renvoyer à ce que les sociolinguistes désignent comme une communauté de parole ?

*

**

5.1 D'une représentation à une autre

5.1. a) La prospection, une marche de découvreurs

La prospection est une spécificité propre au processus par lequel l'archéologie s'est construite en tant que discipline, notamment concernant la Préhistoire. Il s'agit d'une pratique particulièrement répandue dans les cercles amateurs qui correspond au fait de ramasser des artefacts affleurants la surface du sol afin de constituer une collection privée²³³. Il est possible d'observer ces passionnés glaner quelques vestiges au milieu d'un champ fraîchement labouré. Même si cette pratique n'est pas légale, elle reste tolérée par les autorités tant que le propriétaire du terrain ne se manifeste pas ou que le glaneur en question n'utilise pas de détecteur à métaux²³⁴.

Les archéologues professionnels également sont susceptibles de prospecter les espaces qu'ils supposent être de potentiels gisements archéologiques. Il faut bien préciser qu'un site, pour qu'il puisse être fouillé, doit en amont avoir été trouvé. Il ne s'agit pas de percer aléatoirement le sous-sol de sondages dont l'emplacement dépendrait du hasard. Chacun use alors de différentes stratégies pour parvenir à localiser un site archéologique. Dans le cas d'Ormesson, tout a débuté grâce à l'un des contacts que possède Émile, un responsable travaillant au Musée de Préhistoire de Nemours. Les salariés de cette structure restent particulièrement vigilants aux découvertes qui sont faites sur leur territoire. Les réserves du musée regorgent d'ailleurs d'artefacts provenant de collections privées. Lorsqu'un prospecteur, habitant d'une ville voisine, s'est présenté au musée pour signaler la présence potentielle d'un gisement daté du Pa-

²³³ Souvent collectionneurs de silex, ces préhistoriens passionnés explorent aujourd'hui les terres aux alentours de leur village et remplissent des caisses entières de vestiges archéologiques glanés ici et là. Ils possèdent pour la plupart une connaissance aigüe de leur territoire puisque leurs nombreuses sorties les poussent à marcher sur plusieurs kilomètres. Il n'existe pas une coordination étroite de leurs pratiques vis-à-vis des archéologues professionnels bien que leurs connaissances du sous-sol peuvent être un atout pour documenter les espaces archéologiques. Il faut toutefois noter que certaines associations se sont créées dans cet objectif et également afin d'encadrer de façon légale cette pratique. Je ne dresserai pas un bilan des enquêtes qui ont été effectuées auprès de ces cercles amateurs. Pour plus d'informations sur ce milieu, vous pouvez consulter les études récentes suivantes : VOISENAT, C., *Imaginaires archéologiques*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2008 ; SAGNES, S., *L'archéologue et l'indigène : variations sur l'autochtonie*, Paris, CTHS, 2015.

²³⁴ La législation est claire à ce sujet : « Nul ne peut utiliser du matériel permettant la détection d'objets métalliques, à l'effet de recherches de monuments et d'objets pouvant intéresser la préhistoire, l'histoire, l'art ou l'archéologie, sans avoir, au préalable, obtenu une autorisation administrative délivrée en fonction de la qualification du demandeur ainsi que de la nature et des modalités de la recherche », *Article L542-1 du Code du Patrimoine (reprenant la loi 89-900)*.

l'éolithique²³⁵, c'est tout naturellement qu'Émile a été mis au courant. La découverte de vestiges lithiques caractéristiques et d'éléments fauniques bien conservés a alors éveillé sa curiosité. De là, une rencontre a été possible avec celui que j'appellerai P2. Les deux hommes se sont rendus sur place, à l'endroit même où le prospecteur disait avoir trouvé un nombre très important d'artefacts. Ce dernier en a également montré une partie issue de sa réserve, des éclats taillés en silex pour la plupart. Émile – c'est en des termes proches qu'il l'expliqua – a alors eu l'intuition qu'il se trouvait sur un type d'espace stratégique, un fond de vallée où des populations du Paléolithique auraient eu tout intérêt à s'installer. Dans la foulée, il procédait aux demandes d'autorisation pour ouvrir le site et effectuer les premiers sondages avec un collègue géomorphologue. Je retrouve en première page des remerciements du rapport de fouilles 2009 les indices probants de cette première collaboration entre des préhistoriens amateurs et un archéologue professionnel.

« C'est avec grand plaisir que nous avons reçu différentes visites sur le site, notamment celle de P1, codécouvreur du site des Chalumelles à Bourron-Marlotte, celle de P2, codécouvreur du site des « Bossats » et celle de l'équipe du Musée de Nemours. P1 nous a notamment entretenu de l'existence d'un gisement éventuellement attribuable au Paléolithique supérieur sur le plateau dominant les « Bossats », nous confiant son matériel pour étude. Il nous a également informé de l'existence d'un gisement fossilifère à proximité du site archéologique [...]. Nous avons reçu avec grand plaisir P2 aux « Bossats » et à travers nos discussions, enrichi notre connaissance du gisement. P2 nous a très aimablement confié des rognons bruts de silex qu'il est allé chercher spécialement pour nous dans la commune de Chaintréauville (2 km d'Ormesson) à des fins de comparaisons avec le silex débité par les Gravettiens, mais aussi les Moustériens. »²³⁶

Qualifiés comme les deux codécouvreurs du site d'Ormesson, P1 et P2 ont permis à Émile de s'approprier leurs propres connaissances du territoire en lui transmettant un certain nombre d'informations concernant les différents lieux où des artefacts avaient été trouvés en quantité. C'est ainsi que l'archéologue a pu se documenter, rencontrer d'autres prospecteurs de la région et débiter ensuite une exploration méthodique du sous-sol auquel ces derniers n'avaient pas eu accès. En effet, un prospecteur amateur se contente de ramasser des vestiges en surface, charriés par les labours. En dehors de fouilles sauvages — effectuées sans autorisation et

²³⁵ Ayant trouvé un nombre important de vestiges en surface, ce prospecteur (P2) a rapidement présagé qu'il se trouvait en présence d'un site archéologique. Il disait s'être senti dépassé par la densité de ce qu'il glanait en surface, des éclats de silex et des fragments osseux en grand nombre. Un autre prospecteur (P1), plus âgé d'une trentaine d'années, connaissait également bien cette zone pour y avoir prospecté à de nombreuses reprises. Les deux « découvreurs » du site d'Ormesson sont donc initialement des amateurs.

²³⁶ Extrait du rapport de fouille, 2009, p. 3.

consistant à creuser le sol — leurs actions sont tournées vers les artefacts qu'ils considèrent avant tout comme des objets de collection. Bien qu'ils soient souvent particulièrement érudits, leurs compétences s'arrêtent là où celles des archéologues commencent, c'est-à-dire à partir de la fouille. En tous les cas, il faut reconnaître que l'expérience de prospection est dans de nombreux cas à l'origine d'une découverte archéologique. C'est grâce à elle que la face cachée de la vallée d'Ormesson a pu se révéler progressivement et qu'Émile a pu s'y projeter par étape, faisant sien un espace dépassant les strictes limites du gisement des Bossats. Comme je vais le montrer, s'approprier un espace-temps archéologique consiste à se projeter au-delà des découvertes faites sur le seul site et cerner plus largement la façon dont un territoire a pu être habité.

5.1. b) Sur les traces des bisons et des hommes

Un chantier archéologique propose bien d'autres expériences que la fouille à proprement parlé et regorge de situations où des questionnements sur la Préhistoire sont échangés au cours de diverses interactions. Celles-ci interviennent bien souvent en dehors des temps de travail, davantage lors de pauses, au moment du déjeuner ou en fin de journée. Ces paroles informelles lient les débutants aux plus experts qui tentent, par leurs connaissances sur le passé, de partager les contours d'un monde disparu qu'ils explorent par le biais de leur profession.

SARAH

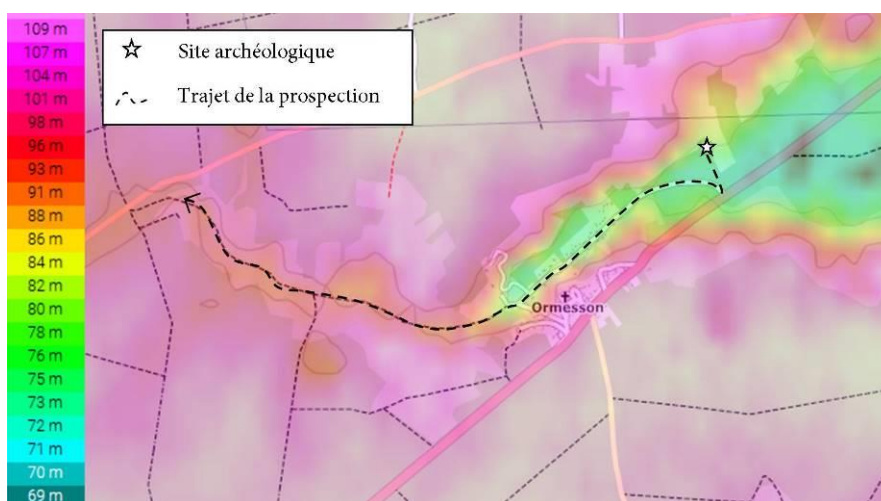
Euh oui. Bah ! Tu sais, il va commencer son travail. Il se lève, il va manger son sandwich, il revient enfin... Tu vois, il faut aussi imaginer qu'il est comme toi et moi quoi.

Cf. extrait 8 du prologue 2, p. 364.

Ici, Sarah parle d'un individu ayant vécu au Paléolithique. J'ai mis du temps avant de percevoir toute la profondeur de ce type d'échanges et me rendre compte qu'ils jouaient un rôle important dans la transmission de connaissances. Pour moi, ces formes de projection étaient banalisées par leur récurrence et étrangeté familières tant je les avais entendues. Une si-

tuation particulière fut pour moi comme un déclic lorsque j'ai accompagné Émile au cours d'une excursion à Ormesson en octobre 2013, plus d'un mois après la fin de la campagne de fouille. Le site était fermé et chacun était rentré chez lui. Je l'y ai suivi en ayant pour seule information que cette balade était destinée à explorer les alentours de la parcelle des « Bos-sats » afin de mieux cerner la topographie locale et retrouver quelques indices matériels. Je comprenais alors que l'archéologue souhaitait prospector les lieux et tenter de découvrir d'autres espaces potentiels où des groupes de chasseurs du Paléolithique auraient pu s'installer également pour guetter les herbivores.

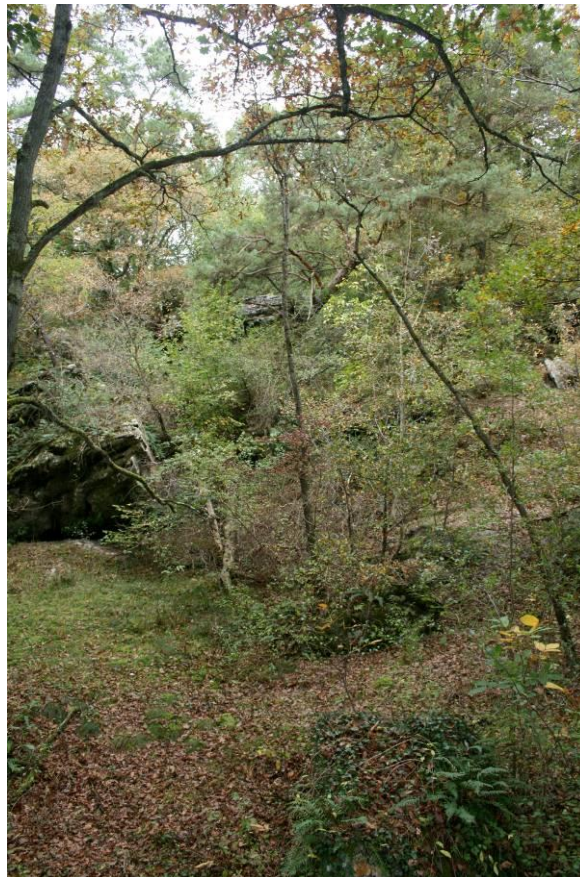
La démarche d'Émile s'inscrit dans une exploration *a priori* similaire à celles que P1 et P2 ont menée, du moins dans sa forme. De façon simple, je peux dire que l'acte de prospector correspond d'abord au fait de marcher tout en restant attentif aux indices matériels les plus probants et accessibles visuellement. Il est intéressant de reprendre l'étymologie latine du verbe « prospector », *prospectāre*, en la transposant au sens de la balade que me proposait le chef de chantier. Ce mot signifie tout autant « regarder au loin » que « s'attendre à ». La valeur prédictive du terme renvoie parfaitement à l'expérience que j'ai partagée avec l'archéologue : en prospectant l'inconnu, celui-ci anticipait une intuition personnelle et se projetait ainsi en avant pour la vérifier. Comment se déroule ce type de marche et quels en sont les enjeux sous-jacents ? De quelle façon l'archéologue se projette-t-il à travers les mots qu'il emploie ? Je reprends ici les grandes étapes de cette sortie en me concentrant sur les discours émis par l'archéologue à mon encontre.



Carte 3 : Topographie d'Ormesson et trajet effectué en septembre 2013 lors d'une prospection avec Émile

La carte 3 synthétise grossièrement le trajet que nous avons suivi pour prospector la zone. Le gisement archéologique se situe légèrement sur les hauteurs d'un fond de vallée, un « cul-de-sac » comme aime à le rappeler l'archéologue. Cet indice topographique a son importance, car il justifie à lui seul le cheminement emprunté. L'objectif est de prospector la zone boisée qui se trouve plus à l'ouest et qui propose des points culminants à l'embouchure de la vallée, de potentiels talwegs stratégiques et, par conséquent, de probables gisements.

Notre excursion débute en longeant les habitations du village d'Ormesson avant de nous engouffrer dans une forêt. Quelques minutes à peine et Émile commente déjà les blocs de grès qui s'amoncellent, camouflés par les arbres et les broussailles. Nous grimpons sur certains d'entre eux.

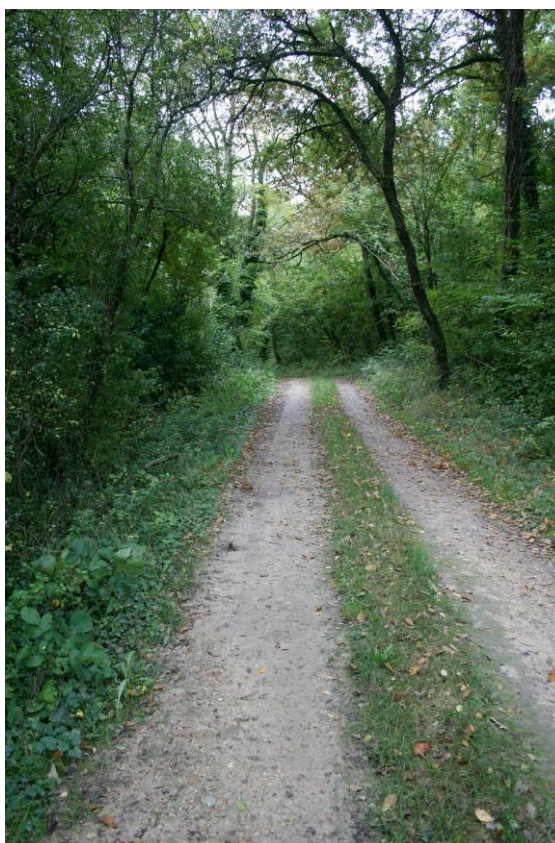


Photographie 4 : Amoncellement de blocs de grès dans la forêt, Photo © P.B.

502	Émile	je vais voir s'il y a pas des gros blocs (.)
503		c'est un peu la topo au-dessus d'Ormesson ici
504		avec des blocs qui apparaissent de temps en temps
505		(0,4) c'est bien la preuve que (0,2) ça a bien coulé à plein de moments différents (0,1)
506		avec des gros talwegs comme ça (.)

L'archéologue se concentre d'abord sur de gros blocs visibles qui se situent face à lui (502), formant de hauts monticules aux abords du sentier que nous avons emprunté. Le relief ainsi formé lui rappelle ce qui se trouve au nord du site d'Ormesson (503, 504), un amoncellement de grès imposants que le sous-bois camoufle. Ces indices seraient « la preuve » d'un écoulement des eaux de plateau (505), les différents talwegs qui se sont formés en étant la trace la plus probante (507). Cela signifie que la topographie dans laquelle nous nous engageons alors correspondait plus ou moins à celle qui se trouve autour du gisement des « Bossats ». « Son » talweg n'en est qu'un parmi d'autres et c'est précisément ces autres-ci qu'il compte explorer.

Nous redescendons ensuite des blocs de grès sur lesquels nous étions montés et rejoignons le sentier principal.



Photographie 5 : Sentier dans le fond de la vallée, Photo © P.B.

508 Émile (1,0) je sais pas ce qui peut pousser sur le grès au pléniglaciaire (.) comme végétation
 509 (0,2) pour attirer les bisons
 510 (0,5) sauf que ça c'est des zones assez euh : (.) arides tu vois
 511 (0,3) les endroits les (.) les mieux (.) c'est le :: vallon (.) la vallée d'Ormesson

Voyant les mousses et les fougères qui ont colonisé les pourtours des blocs de grès, Émile s'interroge sur les végétaux qui pouvaient pousser en contexte pléniglaciaire (508), c'est-à-dire sur des zones particulièrement arides (510). Un être tout droit sorti du Paléolithique est alors invoqué, le bison (509). De quoi celui-ci pouvait-il bien se nourrir ? L'archéologue en conclut rapidement que la vallée d'Ormesson est un endroit idéal pour subvenir aux besoins de ces grands herbivores (511).

Quelques minutes plus tard, nous nous dirigeons vers une autre partie du sous-bois.



Photographie 6 : Pendage en forêt lié à l'écoulement des eaux, Photo © P.B.

512 Émile ça m'a pas l'air d'être des formations naturelles ça
513 (3,0) et tout le vallon euh: (0,1) le (.) le vallon du talweg là (0,1) pareil
514 (0,1) sur un pan t'as des trucs comme ça (0,2)
515 donc tu vois (.) juste derrière eux là (.) euh (.) à proximité
516 je sais pas euh: ((il souffle)) (0,2) trois cent quatre cent mètres derrière — derrière eux là
517 (0,1) y avait tous les abris nécessaires
518 (0,2) c'est non seulement des trous à la tarière qu'il faudrait faire
519 mais c'est quelqu'un avec une euh (.) une pelle qui ferait des trous sous les gros blocs
520 (0,3) mais on risque de tomber sur du méso si ça se trouve

En désignant quelques monticules de grès, Émile souligne que ces derniers ne se sont pas naturellement placés de la sorte (512), sous-entendant que leur emplacement serait la conséquence de phénomènes d'écoulement ayant entraîné cette formation (513, 514). Il évalue

alors une distance (515), quelques centaines de mètres derrière « eux » (516). Je remarque d'ailleurs l'emploi de ce pronom personnel à deux reprises (515, 516) et qui s'emploie précisément pour désigner des êtres ou des choses. Derrière « eux » se trouveraient donc « tous les abris nécessaires » (517), suggérant par-là que les populations du Paléolithique pouvaient se protéger du froid et camoufler leur présence grâce à cette topographie si particulière. Pour l'attester, l'archéologue projette de sonder ces lieux en effectuant des carottages (518). L'expression « on risque de tomber » (520) est associée à la découverte probable d'une période postérieure au Paléolithique — le Mésolithique — et qui n'informerait pas celles sur lesquelles Émile travaille plus spécifiquement.

Nous remontons ensuite sur le plateau, peinant à nous faufiler à travers les arbres et les broussailles. Nous nous retrouvons alors subitement face à un champ labouré.



Photographie 7 : Émile face au plateau nord du sous-bois d'Ormesson

- 521 Émile Et voilà (1,0) c'est impressionnant hein la rupture
 522 Gwen =ouais (.) je suis [bien d'accord
 523 Émile [ça montre qu'y a des biotopes qui sont brutaux quoi
 524 boum l'arrêt (.) et puis d'un coup on passe dans un autre contexte tu vois
 525 (3,0) donc t'imagines un peu les ::
 526 (2,0) les chances de chasser euh (.) efficacement là-dedans (1,0)
 527 pour peu que les mecs repoussent un peu les troupeaux à certains endroits tu vois
 528 (1,0) c'est tout- tout gagné quoi
 529 et y'a pas que là-bas (.) y a pas que le resserrement euh (.) tu vois ::
 530 ce resserrement là j'suis persuadé que c'est énorme (.) il joue un gros rôle quoi

La rupture du paysage est soudaine lorsque nous sortons de la forêt (521). Le plateau qui nous fait face serait la preuve topographique de « biotopes » variés (523), de contextes brutalement différents sur des distances courtes (524). L'archéologue m'invite ensuite à imaginer (525) un phénomène non visible, supposé par cette topographie idéale : « les chances de chasser efficacement » (526). Il invoque des êtres du passé, « les mecs », c'est-à-dire des chasseurs de la Préhistoire qui « repoussent les troupeaux à certains endroits » (527). Il se base alors à nouveau sur un élément de la topographie, « le resserrement » formé par le fond de vallée (529, 530), avant d'en déduire qu'il a eu un rôle très important. Il en est persuadé (530). Cet élément est particulièrement visible sur la Carte 3.

Silencieusement, je regarde quelques instants le champ face à nous avant que l'archéologue ne commente la scène.



Photographie 8 : Vue orientée nord sur la route d'Ormesson à laquelle Émile fait référence. La parcelle des « Bossats » est visible en plein centre, Photo © P.B.

531 Émile = quand tu- tu vois (.) tu redescends d'Ormesson
 532 en ayant repris la route du plateau tu vois
 533 tu vois (.) tu prends dans l'autre sens là
 534 par rapport à la route qu'on prend habituellement quoi
 535 et là d'un coup tu t'aperçois que c'est vraiment le-
 536 l'endroit (.) tu vois (.) idéal où la flotte elle va couler (.) où les bestiaux ils vont passer
 537 (0,1) moi ça m'avait sauté aux yeux l'année dernière
 538 quand j'avais fait cette route-là à l'inverse (.) parce que je l'avais jamais fait (.)

539		j'étais jamais monté sur le plateau au-delà de la mairie tu vois
540		donc là c'est la Beauce là ((il siffle)) le truc plat plat
541		et:: toute la flotte qui coule (.) qui vient
542		il devait y avoir un léger dénivelé
543		même si ça n'était que cinq mètres par rapport à une zone haute là-bas tu vois
544	Gwen	(0,1) ça suffit oui=
545	Émile	=bah: ((il hausse les épaules)) (0,1) le pendage il est là quoi (0,1)
546		suffisant pour drainer tout ça quoi (0,5)

Émile évoque la route départementale qui descend littéralement sur Ormesson (531, 532), d'ouest en est (533, 534). La rupture topographique est particulièrement visible (535, 537, 538, 539), d'un paysage plat (540) jusqu'au dénivelé formé par la vallée d'Ormesson (542, 543, 545). À nouveau, des êtres invisibles sont invoqués, des « bestiaux » (536) venus pour s'abreuver de l'eau venue du plateau et drainée en quantité (537, 541, 546).

Nous reprenons nos affaires pour redescendre en repassant par le sous-bois. Une demi-heure plus tard, nous arrivons sur une autre partie du plateau, plus à l'ouest, puis marchons en fond de vallée afin de poursuivre notre chemin. Sur le retour, Émile s'arrête et pointe du doigt le sentier que nous avons emprunté dans le sens inverse.

547	Émile	tu vois euh (.) le p'tit goulet d'étranglement
548		(0,1) c'est d'abord un grand vallon (.) tranquille (0,3)
549		on pénètre sans crainte (.) sans euh ((il rit))
550		sans se douter qu'au bout euh (0,2) y a les autres avec les pointes de la Gravette

Face à nous, le chemin se resserre légèrement. Nous sommes à l'extrémité du fond de vallée, ce que l'archéologue désigne comme un « petit goulet d'étranglement » (547). Avant de se refermer ainsi, la vallée est avant tout « un grand vallon » (548), un paysage qualifié de tranquille (548), sous-entendant qu'il est rassurant pour les herbivores qui s'y enfoncent d'abord « sans crainte » (549). Ces êtres invisibles en voient alors surgir d'autres, ces chasseurs munis de « pointes de la Gravette » (550) — des outils caractéristiques de la période gravettienne et retrouvés sur le site d'Ormesson — les guettant afin de pouvoir les chasser.

Cette matinée de prospection n'a pas été à l'origine d'une découverte archéologique majeure. Elle est toutefois venue renforcer les intuitions de l'archéologue parti glaner des indices matériels visibles. Parmi eux, je retrouve ce chaos de blocs de grès, une végétation de sous-bois, une rupture topographique opposant le plateau au nord et le fond de vallée où les eaux s'écoulaient, actuellement de façon souterraine. Ce qui ressort des évocations et qui éveille mon intérêt porte sur ce qui n'était pas accessible à l'œil nu et qui, pourtant, était invoqué : des représentations issues du Paléolithique. J'avais face à moi de supposés cours d'eau, des zones d'écoulement, une nourriture abondante pour des bisons venus s'abreuver, des abris pour les

groupes arrivés là. En scénarisant ces représentations paysagères, je pourrais proposer la synthèse suivante. Des herbivores s’approchent sans crainte tandis que des chasseurs du Paléolithique se tiennent cachés derrière des blocs de grès leur servant d’abris. Ils sont prêts à surgir pour les chasser. Ce récit est celui que je retrouve à de nombreuses reprises sur le site d’Ormesson, un gisement archéologique interprété comme une halte de chasse. Seulement, la démonstration scientifique qui sous-tend cette interprétation ne repose pas en premier lieu sur ce glanage préalable de traces paysagères et d’êtres invisibles, mais bien sur l’interprétation des vestiges retrouvés en contexte stratigraphique. Ce type d’expérience interprétative est-il caractéristique de ces temps de marche, de prospection ? Je dois revenir sur le site d’Ormesson, au cours des journées de travail, pour le vérifier et décrire les autres formes que le récit endosse lorsqu’il est transmis aux fouilleurs, notamment néophytes.

5.1. c) Un chasseur sachant chasser

En août 2014, je me trouve en pleine campagne de fouille. Avant le déjeuner, une étudiante en archéologie discute avec Émile. Elle évoque un ethnoarchéologue qu’elle a récemment rencontré et qui a effectué une étude diachronique sur les stratégies d’occupation du territoire en Mongolie avec, à l’appui, des traces d’habitats retrouvés sur plusieurs périodes. Émile se montre intéressé par son approche. Pour des contextes de répartition spatiale qui peuvent présenter des similitudes avec ce que l’archéologue observe sur son propre site, cela lui semble pertinent de pouvoir réinterpréter ses données par ce biais. Il demande à la jeune femme de lui noter les coordonnées de ce chercheur. L’échange continue quelques minutes, juste avant de déjeuner.

551	Émile	merci (0,2) une bonne source d’inspiration (0,4) bah cette démarche là
552		c’est la démarche que Leroi-Gourhan a toujours eue mais (0,2) voilà:
553		(0,1) il s’en est un peu retiré (0,2) et ce sont ses élèves qui ont repris par la suite (0,1)
554		donc c’est aussi très proche (0,1) eux sont dans le monde du renne (.) de toute façon
555		qui est purement un animal commun pour ces gens-là
556	Fouilleuse	mmh
557	Émile	c’est des semi-nomades (0,2) la seule différence c’est qu’ils trimbalent leurs peaux
558		(0,1) de renne ou autres (0,1), mais ils vont chasser l’renne
559	Fouilleuse	d’accord (0,1) mais je me demandais si euh à la Préhistoire (.) y avait pas une sorte de:
560		(0,1) gestion des troupeaux de rennes quand même
561	Émile	bah tu sais (0,1) comment il s’appelle (0,1) un archéologue allemand (0,2)
562		qui avait proposé qu’il y ait un élevage de rennes à partir notamment
563		des représentations mobilières (0,1) certains rennes avaient un truc sur le côté

564 (0,2) et il se demandait si c'était pas un harnachement

565 Fouilleuse et y a une technique de chant en Scandinavie où on retrouve une forme de:

566 rabatement de troupeaux (0,1)

567 Émile ah oui (0,3) pour les paléo euh: pour le rabatement (.) c'est pas évident (0,2)

568 si tu veux taper dans l'tas (0,1) dans un troupeau (0,1) c'est euh:

569 ce qu'on a Pincevent (.) sur un des niveaux (.)

570 c'est pas au coup par coup (.) un animal qui s'balade

571 t'as les troupeaux (.) et puis à un moment donné on chasse et ensuite on dirige

572 tu vois Pincevent c'est dans l'fond d'une vallée (.)

573 t'as obligatoirement des procédés qui font que les gars vont les rabattre (0,1)

574 soit entièrement l'troupeau (.) c'est-à-dire c'est plusieurs familles qui s'rassemblent

575 euh: et en effet (.) quand on voit les foyers comme ça (.) et ils sont tous contemporains

576 donc euh (.) il faut bien que les gens s'organisent avec des: (0,1) foyers complémentaires

577 (0,1) c'est pour plusieurs familles qui viennent en même temps (.)

578 pour des chasses de rabattage (0,2) et puis y'a: (0,1)

579 quand t'as un troupeau de bisons (.) c'est assez dangereux pour le coup (.)

580 il faut à un moment donné des obstacles naturels comme c'est l'cas ici

581 (0,1) ou soit par le talweg qui descend et qui est très pentu ((pointe dans cette direction))

582 soit par la vallée ((pointe dans la direction opposée))

583 Fouilleuse ((regarde dans cette direction))

584 Émile (0,2) ou alors les euh: des murs ou des obstacles naturels (0,1)

585 comme ils font chez les Indiens (0,2)

586 quand ils font les rabattages de bison en Amérique du Nord

587 (0,1) et ils faisaient même pas ça à cheval avant le:- l'arrivée des Européens (.)

588 c'était euh: on rabattait vers les canyons (.) les microfalaises (0,1)

589 c'est là où on voit que quand on est nombreux (.)

590 on peut rabattre les animaux assez facilement (.) et les tuer dans les goulots (.)

591 soit on profite de: (.) de p'tites euh : (.) micro euh topographies (0,2)

592 mais la gestion des troupeaux euh: (0,1) sans doute oui (.)

593 mais enfin tu vois (.) pas une gestion euh:

594 mais une gestion qui fait qu'à telle période (.) ils passent là euh: (0,1) euh: comment dire

595 on respecte les femelles quand elles sont gravides (.) ça va de soi quoi (.) enfin voilà

596 (0,1) je sais pas si tu connais ce truc qui a été fait sur les Indiens d'Amérique du Nord

597 qui existe encore (.) et j'avais vu un reportage une fois où le mec avait tué une femelle élan

598 (0,1) un peu par erreur (.) elle était gravide (.) le p'tit évidemment était mort

599 et il avait découpé la viande de la mère qu'il avait mise dans la bouche du petit (.)

600 pour le faire vivre (.), mais plus tard (.) après (.) dans une autre vie tu vois

601 (0,1) et y avait aussi tout un rituel organisé autour de ces chasses là (.)

602 le fait de prélever une vie qui devait pas être prélevée quoi

603 (0,1) bon et à moment c'est difficile (.) les troupeaux s'égarer (.)

604 les animaux sont dispersés (.) faut gérer tout ça (.) faut gérer tout ça (0,2)

605 évidemment que les préhistoriques

606 qui dépendent à cent pour cent de: de l'alimentation carnée (.) ils savaient tout ça
 607 alors y a des chasses opportunistes des fois
 608 par exemple un animal euh non attendu dans un cortège: d'animaux classiques
 609 ici par exemple ((pointe en direction du site)) on a un coin à renne
 610 qu'est-ce qu'il vient foutre là (0,1)
 611 c'est un animal qui s'baladait dans l'coin et c'est lui qui a pris (.)
 612 alors que les gars viennent ici pour une chasse relativement longue (.)
 613 et à l'inverse (.) dans certains campements magdaléniens où le renne est dominant (.)
 614 t'as un bout de cheval (.) t'as un bout de bison ou d'auroch (.) y a un moment donné où:
 615 (.) bah (.) tu sens que les gens sont spécialisés sur une certaine espèce
 616 (.) peut-être en fonction des saisons (0,2)
 617 ils rencontrent les animaux et puis à un moment donné y en a un qui est pris au hasard
 618 qui traînait autour des troupeaux et puis hop (.) voilà
 619 ((Émile regarde son interlocutrice.)) bon bah super en tout cas (.) merci bien pour l'info
 620 ((Émile et la fouilleuse rejoignent leur place pour déjeuner.))

Plusieurs catégories d'acteurs sont mobilisées au cours de cet échange, des individus ayant quasiment tous vécu dans un passé, plus ou moins lointain. Parmi eux, je retrouve des chercheurs archéologues — « Leroi-Gourhan » (552) et « ses élèves » (553) ; « un archéologue allemand » (561) — les populations du Paléolithique — « les gens » (555, 576, 615), « des semi-nomades » (557), « plusieurs familles » (574, 577), « les gars » (573, 612), « les paléo » (567), « les préhistoriques » (605) — et les Indiens d'Amérique du Nord (585, 596). Chacun répond à la question initiale de la jeune interlocutrice d'Émile : l'archéologie permet-elle de connaître le type de relations que les chasseurs du Paléolithique nouaient avec les herbivores qu'ils pistaient ?

Dans le cas de Leroi-Gourhan et de ses élèves, ils sont invoqués avant tout, car Émile fait partie de la dernière génération d'archéologues formée par ce préhistorien de renom. Il en est aussi l'héritier, même si l'analyse spatiale d'une stratigraphie prime. Toute la documentation disponible permettant de nouveaux éclairages sur l'organisation territoriale mise en œuvre par un groupe préhistorique est utilisée, y compris celle issue de pratiques contemporaines rapportées par les ethnologues. Ce qu'il appelle « le monde du renne » (554) cadre bien cet héritage. En effet, cet herbivore domine la plupart des sites archéologiques paléolithiques fouillés par Leroi-Gourhan et son équipe. Il était précisément question de cet animal lorsque cette jeune fouilleuse évoquait l'élevage en Mongolie. Émile y voit des similitudes puisque cet herbivore était commun, à la fois pour ce « monde » passé et les éleveurs de rennes mongols (555, 557).

Ce n'est également pas un hasard si Émile invoque quelques minutes plus tard les Indiens d'Amérique du Nord. Ces derniers ont eu, dans un passé récent, des stratégies de chasse (596,

597, 598) et des croyances sur les animaux abattus (599, 600, 601, 602, 603, 604). Celles-ci nourrissent les réflexions de l'archéologue lorsque ses analyses butent sur un phénomène qui n'est pas totalement démontrable à partir des seuls vestiges matériels et leur répartition. Par exemple, la présence d'une pointe de la Gravette en silex ne lui prouve pas que certaines espèces d'herbivores s'égarèrent au milieu d'autres, même si selon lui, ce comportement relève de l'évidence (603, 604). Il prend alors appui sur le site d'Ormesson, en donnant l'exemple du renne dont les restes n'ont été retrouvés que de façon très ponctuelle — « un coin à renne » (609). Les bisons et les chevaux ont laissé quant à eux bien plus d'ossements. « Qu'est-ce qu'il vient foutre là ? » (610). L'archéologue est convaincu que des animaux étaient prélevés par hasard tout simplement parce qu'ils s'étaient égarés au milieu d'autres troupeaux que les groupes préféraient chasser (617, 618). Dans ces quelques phrases adressées à une étudiante, les principes instruits d'une école de pensée qui appartient en propre au chercheur émergent. Pour pouvoir interpréter une forme d'organisation spatiale liée à des activités passées jugées spécialisées, il faut pouvoir se nourrir de celles du présent.

À Ormesson, cette spécialisation est principalement tournée vers l'exploitation d'herbivores chassés. Comme j'ai pu le constater au cours de la prospection effectuée avec Émile, le récit qui m'était rapporté scénarisait les stratégies présidant à cette exploitation. Sur le chantier, il n'hésite pas à procéder de façon identique. Je retrouve ces êtres disparus, des gens, des familles, des hommes et des bisons qui reprennent vie sous ses mots. À cette époque, j'apprends ainsi qu'il faut chasser (571, 606) et, pour cela, savoir diriger un troupeau de bisons pouvant se montrer assez dangereux (579). C'est la raison pour laquelle les rabattre stratégiquement était, semble-t-il, une nécessité (573, 578). Des familles entières pouvaient se rassembler (574, 576, 577), une pratique collective démontrée par la présence de foyers contemporains (575, 576). Ils devaient ensuite se servir des obstacles naturels (584), notamment de la topographie (580) et ce talweg particulièrement pentu (581).

Différentes temporalités s'entrelacent au cours de ce même récit qui est tourné vers la chasse. Il ne faut pas oublier qu'il n'est aucunement délié des interprétations scientifiques que l'on retrouve dans les rapports, les communications ou les publications. Celles-ci sont faites au sujet d'un gisement qui, je le rappelle, est interprété avec certitude comme une halte de chasse où des groupes humains se sont installés sur plusieurs dizaines de milliers d'années. Je précise que cette connaissance du passé se base également sur des éléments renseignés par des disciplines voisines à l'archéologie — géologie et géomorphologie, topographie, ethnologie. Elle se scénarise dès lors qu'elle est transmise à une tierce personne, invoquant des êtres invisibles dont l'existence est immémorée. Des chasseurs contemporains viennent alors conforter leurs pratiques, entrelaçant leurs stratégies de chasse récentes à celles de périodes reculées. Ainsi verbalisé et transmis, le passé prend des formes inattendues. Émile a d'ailleurs collaboré avec une dessinatrice afin qu'elle restitue cette projection dans le passé, un monde oublié d'où sont

soustrait tous les éléments contemporains qui n'existaient tout simplement pas au Paléolithique.

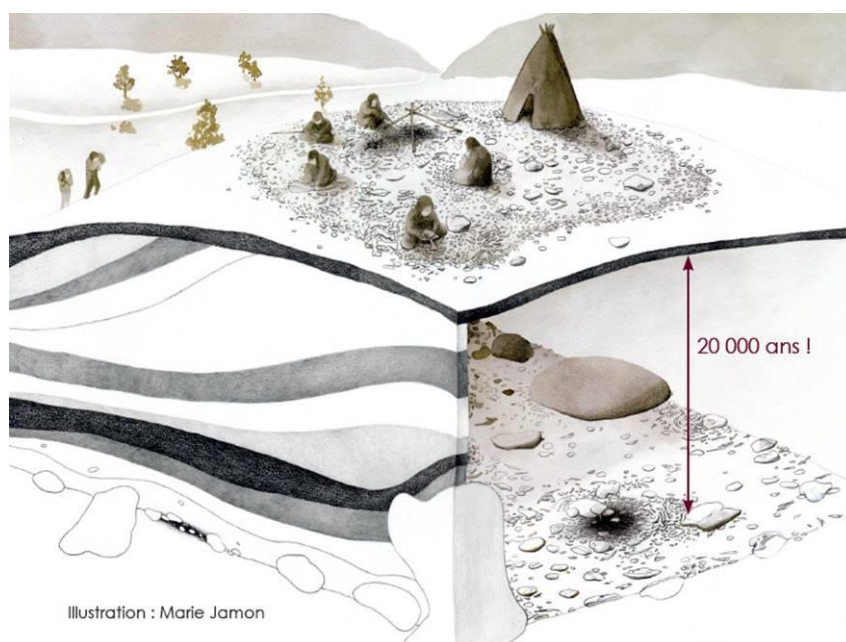


Figure 33 : Restitution 3D du site d'Ormesson, Illustration © M.J.

La figure 33 a été réalisée en étroite collaboration avec Émile qui a transmis à la dessinatrice sa propre projection du site et du paysage dans lequel il s'inscrit. Il est impossible d'imaginer un tel territoire sans connaissances scientifiques préalables. Pour parvenir à ce type de représentation, il faut en effet savoir glaner des indices attestés scientifiquement et ne soustraire du paysage présent que certains éléments. Est-ce là une représentation propre à Émile, traduite sous la main d'une dessinatrice ? Serait-il le seul à faire advenir le passé en l'invoquant de la sorte, sur le chantier et en dehors ? Je fais l'hypothèse que ces récits émergent davantage quand une certaine expertise est atteinte et, plus largement, lorsque le processus d'appropriation de ces connaissances est arrivé à son comble. Se projeter, ce serait d'abord savoir. Dès lors, dans quelle mesure ces formes d'invocation aux allures de film d'action sont-elles à leur tour appropriées, notamment par des non professionnels ? Que faire d'un tel récit quand on travaille sur le gisement d'Ormesson et sous quelles autres formes est-il possible de l'intégrer ?

5.2 Se projeter dans le passé : mon positionnement théorique

Le concept d'appropriation est au cœur du processus de transmission du passé. J'ai commencé à le décortiquer dans le sous-chapitre précédent à travers la figure de l'expert. Il me faut maintenant faire le point sur une partie des enjeux théoriques qui gravitent autour de ce phénomène, car celui-ci participe pleinement à inscrire un temps immémoré au sein des expériences de travail que j'ai suivies. Que faire de ces espaces où des individus du Paléolithique, dont les archéologues veulent retracer le parcours, reconstituer le comportement, une posture ou un tempérament, émergent ? Que faire de ces invisibles du présent, ces humains qui n'existent plus ? Je ne peux effectivement pas ignorer ces disparus qui occupent une place cruciale sur un site de fouille et que les préhistoriens tentent d'atteindre au plus près. Cette synthèse théorique est destinée à faire le point sur les concepts faisant directement écho à mes données, tant dans leurs apports que leurs limites. Les débats discutés permettront ainsi de mesurer les enjeux qui président à la représentation d'un monde passé en contexte de travail scientifique.

Dans un premier temps, j'aborderai les propositions de quelques chercheurs, à la fois en sociologie et en géographie, qui conduisent à une réflexion sur la façon dont un espace naturel se transforme sous les actions des hommes. Différentes facettes apparaîtront au gré de cette modification, qu'elle soit sociale ou mentale. Ces premiers points me permettront de revenir sur l'articulation collectif/individu lorsque ces différentes clefs de lecture sur un monde naturel deviennent le support de nos représentations. Mon propos prendra appui sur l'espace de prospection que m'a ouvert Émile et nuancera empiriquement les quelques propositions théoriques discutées en amont.

Deuxièmement, j'interrogerai la notion d'ambiance afin de me distancer de cette notion d'espace. Mon objectif est de pouvoir l'étirer jusqu'à celle de temps. L'entité nouvelle qui s'en dégage suppose de décortiquer ce qui la lie à une expérience vécue. Comment nous inscrivons-nous en pratique et sensiblement dans un espace-temps mêlant passé et présent ? Comment les archéologues le remettent-ils en perspective ?

Enfin, je développerai mon propos en définissant plus en détail la façon dont les discours rendent littéralement présent un espace-temps immémoré et incertain. Comment définir cette entité qui n'existe plus et dont les contours sont particulièrement dépendants des connaissances qu'y apposent les travailleurs ? Le terme de réalité servira de pivot pour comprendre ce qu'est le passé et ce à quoi renvoient les discours qui permettent de s'y projeter.

5.2. a) Produire de l'espace

Les expériences décrites en amont ont montré le lien fort existant entre l'archéologue et l'espace. Elles ont permis de découvrir comment Émile s'appropriait par son travail scientifique l'échelle d'un gisement localisé sur une parcelle et, par la prospection, celle d'un territoire plus vaste où une vallée était alors considérée globalement. Si cela réclame en premier lieu une maîtrise des contours d'un espace physique, de ses reliefs, ses cours d'eau et son sous-sol, il est également question des représentations mentales propres à l'archéologue et des pratiques sociales liées à son travail. C'est ainsi que le discours scientifique d'un homme transforme cet espace réel en le transmettant à d'autres – moi-même dans ce cas-ci – une passation qui est au cœur du processus d'appropriation. Je peux alors légitimement interroger la dimension collective de cet espace à la fois réel et idéal, scientifique et projeté. En sociologie, Henri Lefebvre²³⁷ a été parmi les premiers à analyser la portée collective de cette transformation. « D'un espace naturel modifié pour servir les besoins et les possibilités d'un groupe, on peut dire que ce groupe se l'approprie »²³⁸. Modifier un espace physique fait partie intégrante du travail d'un archéologue. En ouvrant le terrain, l'équipe de fouille le défriche, perce le sol de dizaines de sondages profonds et le vide de ses restes. La conception holistique de l'espace permet au sociologue de réinterroger ce phénomène de transformation. En quoi et de quoi est-il le produit ? Il déplore les distorsions qu'il subit au gré du regard que l'on porte sur lui.

« Il s'agit de découvrir ou d'engendrer l'unité théorique entre des « champs » qui se donnent séparément, de même qu'en physique les forces moléculaires, électromagnétiques, gravitationnelles. De quels champs s'agit-il ? D'abord du *physique*, la nature, le cosmos — ensuite du *mental* (y compris de la logique et l'abstraction formelles) — enfin du *social*. »²³⁹

Ces trois dimensions de l'espace que sont le physique, le mental et le social devraient selon lui être considérées dans leur globalité, sans que les analyses favorisent l'une au détriment de l'autre. Et il ne faudrait pas non plus évacuer, insiste le sociologue, les phénomènes sensibles dans lesquels il retrouve l'imaginaire, les projections, les symboles et les utopies. Cette distinction formalise efficacement les expériences que j'ai retranscrites précédemment. J'ai en

²³⁷ La sociologie urbaine en était alors à ses débuts. Il faut donc replacer dans son contexte les travaux marxistes de ce sociologue qui faisait de l'espace de la ville un terrain privilégié pour la lutte des classes. Cf. : LEFEBVRE, H., HESS, R., *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2000. Je dois également citer les recherches effectuées par le sociologue Paul-Henry Chombart de Lauwe qui a analysé ce même processus d'appropriation de l'espace, mais par le biais des rapports de dominance concernant la défense de la propriété de l'espace urbain. Cf. : MARIE, M., *Un territoire sans nom, pour une approche des sociétés locales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1982

²³⁸ LEFEBVRE, H., HESS, R., *La production de l'espace, loc. cit.*, p. 192.

²³⁹ LEFEBVRE, H., « La production de l'espace », *L'Homme et la société*, vol. 31, n° 1, 1974, pp. 23.

effet parcouru un espace physique accessible à l'œil nu tout en écoutant l'espace mental que mon interlocuteur me transmettait *via* le langage.

Toutefois, l'espace en soi et pour soi devient ici une entité particulièrement englobante. Cette façon de l'appréhender n'est pas sans rappeler cette célèbre définition du terme « holisme » proposée par Jan Christiaan Smuts, un néologisme critique : « la tendance dans la nature à constituer des ensembles qui sont supérieurs à la somme de leurs parties »²⁴⁰. Les limites d'une telle lecture ne sont plus à démontrer, mais force est de constater que ce biais est également celui qui préside aux recherches qu'Henri Lefèbvre mène sur l'espace. Comment penser, pourtant, que ses différentes facettes peuvent se substituer à ce qu'il est en soi ?

L'entité spatiale n'existe que parce qu'elle est avant tout d'ordre physique. Elle est naturellement constituée d'un savant assemblage organique, animal et minéral en trois dimensions. D'un point de vue positiviste, l'espace géographique est aussi la biosphère, au sens de la « pellicule des êtres végétaux et animaux vivant actuellement sur terre, mais l'interface entre la planète et le milieu cosmique, une enveloppe spécifique pénétrée de vie »²⁴¹. Cette réalité est bien connue par Émile lorsque, en cours de prospection, il percevait des éléments du biotope accessibles à l'œil nu (des blocs de grès, des arbres et des broussailles) pour mieux les soustraire au monde dans lequel il se projetait.

Un second niveau consiste ensuite à penser l'espace comme une entité aux propriétés mesurables faite d'interstices géométriques, un espace euclidien en somme que l'homme se représente et appréhende scientifiquement. Le quadrillage d'un plan horizontal d'un site archéologique et la mesure des altitudes des artefacts qui le composent correspondent parfaitement à cette représentation mathématisée. Les archéologues la désignent comme l'espace-site²⁴². Conçu comme un parallélépipède virtuel, il permet de relever puis d'informatiser des coordonnées spatiales. La nature est ainsi modélisée, transposée sur des lignes et des points géométriques dont la fonction est à la fois de traduire et de déplacer certains éléments constitutifs de l'espace physique à des fins scientifiques. Dès lors, dans quelle mesure dois-je dissocier ce second niveau représentationnel de l'espace de la matière vivante qui le constitue en premier lieu ? Cette distinction est opérante dès l'instant où je me raccroche à mes observations.

²⁴⁰ SMUTS, J., *Holism and Evolution*, Londres, Macmillan & Co Ltd, 1926.

²⁴¹ ROUGERIE, G., *Géographie de la biosphère*, Paris, Armand Colin, 1988.

²⁴² La publication de cet ouvrage collectif en archéologie est destinée à réfléchir sur les différentes formes d'identification des espaces sur un site ainsi que leurs marqueurs temporels. Cf. : BOURROUILH, A., PARIS, P.-E., N.-H. VELA, *Appréhension et qualification des espaces au sein du site archéologique*, Archéo. doct, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016.

Au cours de la prospection effectuée en forêt, le premier niveau dominait l'expérience de l'archéologue qui regorgeait d'indices puisés dans l'espace naturel. Sur le chantier, les situations de travail renvoient quant à elles à une lecture mathématisée de l'espace. En effet, un ensemble de pratiques détermine en grande partie la façon dont l'espace est appréhendé, tel que les prises d'altitude au théodolite, la mise en place repères quadrillant géométriquement le sol, etc. Ensuite seulement des filtres sociaux et représentationnels y sont apposés, et ce, afin de mieux décrire les situations vécues qui se déroulent en son sein.

Sur ce point, et à l'opposé de la démarche holiste d'Henri Lefèbvre, les sciences sociales ont largement débattu, notamment en géographie. Les parties composant l'espace sous certains angles deviennent supérieures à la somme des unités qu'elles constituent. L'espace s'efface ainsi derrière les relations que les hommes entretiennent avec lui. Il semble alors moins réel et abordable dès lors qu'il est approprié²⁴³, et ce, selon quatre modalités qui sont autant de possibilités pour penser l'espace géographique²⁴⁴. La première porte sur la façon dont une action sociale menée en fonction de certains facteurs économiques, culturels et techniques le produit et le transforme. La seconde tient compte de l'espace tel qu'il est perçu, c'est-à-dire en tant qu'il est le reflet de nos univers mentaux, mais également de nos valeurs et de nos idéologies. La troisième modalité concerne l'espace social, une entité qu'un grand nombre de géographes, de sociologues et d'ethnologues appréhendent en tant que tel. L'objectif, même si cela varie d'un auteur à l'autre, est de penser la relation homme/espace par le biais des structures les plus ancrées dans la société dont il est question. L'espace devient alors la transfiguration du collectif, le siège de l'organisation d'un groupe. Quatrièmement — et c'est le point sur lequel je vais m'arrêter — l'espace de vie et l'espace vécu dessinent les contours d'une double modalité, décrivant le passage d'une pratique concrète de l'espace aux représentations indivi-

²⁴³ Les géographes Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre dressent un bilan de l'usage de la notion d'appropriation dans leur discipline. Ils constatent que les questions abordant la dimension spatiale des rapports sociaux par ce biais ne font l'objet que d'un faible nombre de recherches, et ce, sans que l'expression d'appropriation de l'espace ne fasse consensus. Ils le déplorent tout en précisant : « À l'heure où de plus en plus de chercheurs en sciences sociales, mais aussi d'acteurs politiques, parlent de territoire ou de territorialité, de patrimoine, d'espace public (ou encore d'identité et de mémoire collectives), il semble nécessaire de réinvestir la notion d'appropriation qui en est un fondement sémantique incontestable. Alors que l'on définit couramment le territoire comme une portion d'espace approprié (en général par une société ou un groupe social), peut-on faire comme si la notion d'appropriation allait de soi et éviter d'explicitier ce que l'on entend exactement par-là ? » (Ripoll, Veschambre, 2006, p. 297). Cf. : RIPOLL, F., VESCHAMBRE, V., « L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale », In SECHET, R., VESCHAMBRE, V., *Penser et faire la géographie sociale : contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, pp. 295-304.

²⁴⁴ Je les retrouve clairement synthétisés dans cet article du géographe Guy di Meo. Cf. : GUY DI MEO, « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie ». *L'Information Géographique*, vol. 62, n° 3, 1998, pp. 99-110.

duelles. L'espace de vie tout d'abord est une notion développée pour décrire l'aire de ses expériences, celle qui est parcourue et fréquentée²⁴⁵. Selon le géographe Guy Di Meo :

« Un espace d'usage se compose de lieux attractifs, de synapses, de nœuds autour desquels se cristallise l'existence individuelle : le logis, le cadre de travail, les espaces de loisir, de promenade, de rencontre. Cependant, l'espace de vie en tant qu'étendue où se déplacent les hommes n'échappe pas aux représentations qu'ils s'en font. Il ne revêt de sens qu'en relation avec lesdites représentations. Déformé de la sorte, imprégné par la psyché et par son information sociale, il devient véritablement un espace vécu. Dès lors, il reconstruit l'espace concret des habitudes et le dépasse au gré des images, des idées, des souvenirs et des rêves, des normes aussi qui habitent chacun. »²⁴⁶

Je peux entendre ces nœuds comme les cadres les plus récurrents et connus des pratiques individuelles. Ici, il n'est pas question de collectif, mais bien de ce qui fonde singulièrement notre rapport à l'espace à travers l'expérience que l'on s'en fait, jour après jour. C'est ainsi qu'il s'en trouve progressivement déformé nous dit l'auteur, littéralement reconstruit. Nous y logeons notre psyché en l'imprégnant de tout ce qui nous habite. Je toucherais là à une dimension humainement accessible et directement liée à mes observations de terrain. Seulement, G. Di Meo maintient une posture collectivisante pour éviter, dit-il, que « le gouffre stérile du psychologisme, qu'un individualisme méthodologique rejetant toute détermination sociale, ne s'impose comme le seul et ultime recours pour le cerner »²⁴⁷. Il préfère ainsi la lecture d'un espace vécu métastructuré²⁴⁸. L'individu se retrouve à nouveau attaché, pris en relation à travers un système social régulateur et déterminant. Une question demeure : que devient « l'imaginaire spatial, psychologique, poétique, social et culturel »²⁴⁹ si je ne l'appréhende pas d'abord à partir de l'individu qui le porte ? Ne serait-il pas dilué au milieu de ces autres individus qui présenteraient de façon superficielle un imaginaire commun ? Je ne rejoins pas le projet du géographe en souscrivant à l'analyse d'une métastructure spatiale individuelle, car, selon moi, ces termes sont antagonistes. Je perdrais le rapport existentiel que l'individu établit et entretient avec l'espace au cours du temps. Je m'éloignerais également de mon objectif, à savoir saisir une forme d'appropriation dans ce qu'elle a de continu et d'individuel. Il me faut pour cela me rapprocher de travaux qui ne s'en détournent pas.

²⁴⁵ FREMONT, A., CHEVALIER, J., HERIN, R. (*et al.*), *Géographie sociale*, Paris : Masson, 1984.

²⁴⁶ DI MEO, G., « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie », *loc. cit.*, p. 106.

²⁴⁷ *Ibid.*

²⁴⁸ DI MEO, G., *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 1991.

²⁴⁹ DI MEO, G., « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie », *loc. cit.*, p. 106.

5.2. b) L'ambiance, entre l'espace et le temps

Depuis une vingtaine d'années, le domaine des ambiances en sociologie urbaine et en architecture n'a fait que se développer. Jean-Paul Thibaud²⁵⁰ est l'un de ceux à avoir le plus tenté de définir ce concept, et ce, en soutenant l'argument d'une codétermination entre un individu et son environnement, entre les habitants et leur quartier par exemple. De façon générale, l'ambiance renvoie à la double dimension sensible de notre rapport à l'espace. Elle se caractérise à la fois comme un espace et un temps qui sont éprouvés au fur et à mesure que l'on en fait l'expérience. Une activité sociale est ainsi nécessairement articulée à sa dimension pluri-sensorielle et, par conséquent, affective. Le concept d'ambiance enrichit notre relation à l'espace d'une dimension temporelle et permet de la décortiquer en fonction de notre vécu quotidien, c'est-à-dire de nos expériences les plus routinières. Il est selon moi une piste de travail pour interroger autrement le processus d'appropriation en jeu sur un chantier de fouille. Comment s'y inscrivent progressivement certaines ambiances lorsqu'un individu se saisit de l'espace-site d'un gisement archéologique ? Plusieurs perspectives fondent épistémologiquement le champ des ambiances, et ce, dans ce qu'il est devenu courant d'appeler en sciences sociales le domaine des sens. Cette notion est en effet au cœur d'approches qui, historiquement, ont posé les premiers jalons d'une façon d'appréhender le monde sensible. Parmi celles dont J.-P. Thibaud revendique l'héritage en sociologie²⁵¹, j'en discuterai deux. Premièrement, la psychopathologie existentielle a tenté de décortiquer les formes de projection individuelle dans un certain espace-temps en caractérisant des principes vitaux dépassant les clivages classiques entre les cas pathologiques et normaux. Deuxièmement, J. Dewey développe l'idée que l'individu s'inscrit dans une situation à travers les qualités diffuses d'un environnement. J'y reviendrai.

Au début du XX^e siècle, plusieurs psychiatres thérapeutes s'inspirent de la philosophie et, plus particulièrement, des grands auteurs de la phénoménologie, pour penser différemment l'être au monde et interroger l'existence humaine. Ils s'opposent à la fois au positivisme de l'espace

²⁵⁰ Le sociologue Jean-Paul Thibaud est chercheur au CRESSON (Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'Environnement urbain). Il a cofondé le Réseau International Ambiances. « Le Réseau International Ambiances fédère et impulse des travaux en matière d'ambiances architecturales et urbaines. Il œuvre à la prise en compte du domaine sensible dans les manières de penser et de concevoir l'espace habité. Cette approche sensible de l'environnement construit implique aussi bien le monde sonore, lumineux, olfactif, thermique, tactile, kinesthésique... Le Réseau International Ambiances plaide en faveur de démarches multisensorielles et pluridisciplinaires (sciences humaines et sociales, sciences pour la conception, sciences pour l'ingénieur). Il s'adresse à des chercheurs et professionnels d'horizons variés et couvre aussi bien le champ de la recherche que celui des activités de conception, des pratiques de formation et des actions artistiques ».

Cf. : <https://www.ambiances.net/network/about-the-international-ambiances-network.html>

²⁵¹ THIBAUD, J.-P., « Petite archéologie de la notion d'ambiance », *Communications*, vol.90, n^o 1, 2012, pp. 155-74 ; THIBAUD, J.-P., *En quête d'ambiances : éprouver la ville en passant*, Genève, MétisPresses, 2015.

environnant et aux espaces de représentations, tel que j'ai pu les appréhender dans le sous-chapitre précédent. Eugène Minkowski, qui est celui faisant l'usage le plus explicite de la notion d'ambiance, propose un éclairage intéressant de la question spatiale en lui conférant une dimension temporelle. Son objectif est de dépasser les séries d'oppositions qui jalonnent l'analyse des expériences vécues : vivant et mort, temps vécu et espace, objectivité et subjectivité, extériorité et intériorité. La portée des phénomènes qui se rattachent à notre vie psychique serait bien plus vaste que notre propre moi. Pour vivre dans le monde, le percevoir et le sentir, nos expériences seraient à la fois immanentes et transcendantes, en d'autres termes, doublement orientées. La première orientation dessine les contours concrets du moi (l'ambiance) et l'autre dresse un horizon plus général par-dessus ce même moi (un idéal de la vie)²⁵². Les troubles pathologiques dont cherche à traiter le thérapeute, notamment la question des hallucinations, portent précisément sur une absence de discernement conscient de ces deux dimensions. Ce qu'il appelle la distance vécue prévient le contact entre, d'une part, notre être — qui renvoie à notre perception de l'ambiance — et, d'autre part, notre devenir — qui est associé à une profondeur ambiante. Cet écart permet de distinguer ces deux sphères tout en considérant qu'elles façonnent nos expériences vécues à la fois dans l'espace et le temps.

« Je regarde devant moi ; je vois la vie se dérouler autour de moi ; je la vois jaillir de toutes parts ; j'y participe moi-même, mais elle ne me "touche" pas, à proprement parler, d'une façon immédiate. Je m'en sens indépendant dans une certaine mesure, et dans cette indépendance il semble y avoir de la spatialité. Il y a comme une distance qui me sépare, ou plutôt qui m'unit à la vie. Il y a toujours devant moi comme de « l'espace libre » dans lequel peuvent, sans encombre, s'épanouir mon activité et ma vie. Je me sens à l'aise. »²⁵³

E. Minkowski analyse cette distance vécue comme pourvue d'une double nature. La première est qualifiée d'espace clair et correspond à celui de la vie quotidienne, ses actions et ses interactions, à ce que nous percevons de sa matérialité. La seconde est l'espace noir. Nous vibrons avec lui en fonction de nos humeurs, de nos affects et de toutes ses sensations qui nous traversent et qui le transfigurent. Il se rapporte au monde ambiant et à la relation que nous entretenons avec lui dans notre façon de le vivre. Elle évoque métaphoriquement un espace nocturne se définissant par une forme de profondeur qui :

²⁵² MINKOWSKI, E., *Vers une cosmologie*, Aubier-Montaigne, Paris, 1967.

²⁵³ MINKOWSKI, E., PELICIER, Y., MINKOWSKI, A. (et al.), *Le temps vécu : études phénoménologiques et psychopathologiques* (1933), Paris, Presses Universitaires de France, 1995, pp. 366-398.

« ne s'étend pas devant moi, mais me touche directement, m'enveloppe, m'étreint, pénètre en moi, me pénètre tout entier, passe au travers de moi, de sorte qu'on a presque envie de dire que le moi est perméable pour l'obscurité, tandis qu'il ne l'est pas pour la lumière ». ²⁵⁴

La dimension spatiale de cette perspective englobante est précisément générée par sa profondeur, car, contrairement à la réalité physique de l'espace clair, elle ne suppose aucune mesure, ni distance ou étendue. Elle est le pur produit de ce que nous projetons idéalement à partir de nous-mêmes. Ce n'est donc que par le biais de cette double considération que l'espace se révèle, mais dans une double dimension qui rompt avec l'idée d'un espace extérieur objectif et d'un espace intérieur subjectif. S'inspirant des travaux d'Henri Bergson pour étayer sa proposition théorique, la nuance opérée ici grâce à la notion d'ambiance permet à la dimension temporelle de l'espace vécu de prendre tout son sens. J'en trouve les prémisses à travers cette idée du philosophe :

« L'extériorité est le caractère propre des choses qui occupent de l'espace, tandis que les faits de conscience ne sont point essentiellement extérieurs les uns aux autres, et ne le deviennent que par un déroulement dans le temps, considéré comme un milieu homogène. » ²⁵⁵

Le projet métaphysique du philosophe consiste en effet à replacer notre esprit de l'extériorité de l'espace — qui correspond à l'espace clair d'Eugène Minkowski — à l'extériorité qui existe comme l'intériorité de l'esprit et la base de notre mémoire — l'équivalent de l'espace noir. Ce dernier prend ainsi tout son sens en étant conscientisé. Cette double affirmation du dedans et du dehors n'est possible que parce qu'elle puise sa source dans le temps qui passe. Le premier est fondé comme la réalité du monde extérieur et le second, en tant que devenir porté par l'existence humaine. Dès lors, comment accéder à ce dedans intime et singulier, cette expérience en mouvement à la fois dans l'espace et le temps ? Chez E. Minkowski, je retrouve l'élan vital bergsonien à travers l'idée d'un devenir personnel qui se construit dans et par le temps. Ce prolongement de l'individu vient plutôt le relier à l'univers tout entier. Ce caractère superindividuel porte « sur la notion d'une sphère de communion spirituelle avec quelque chose qui me dépasse et qui me guide, mais qui, irrationnel dans son essence, ne saurait ni être détaché du moi ni précisé davantage » ²⁵⁶. Je touche là aux limites de la théorie minkowskienne de l'individu et de son rapport à l'espace-temps ambiant. Le caractère irra-

²⁵⁴ MINKOWSKI, E., PELICIER, Y., MINKOWSKI, A. (et al.), *Le temps vécu : études phénoménologiques et psychopathologiques*, loc. cit., p.395.

²⁵⁵ BERGSON, H., *Essai sur les données immédiates de la conscience*, PUF, Paris, 1993, p. 18.

²⁵⁶ MINKOWSKI, E., *Le temps vécu*, loc. cit., p. 45.

tionnel d'un devenir teinté de spiritualisme m'éloigne finalement de mes questions initiales. Les formes de projection qu'Émile verbalise sont éminemment rationalisées par ses expériences d'archéologue. L'espace en devenir qu'il redessine est précisément à aborder.

Afin de mieux saisir la place attribuée à l'individu dans son articulation au temps et à l'espace tout en définissant des contours plus nets à la notion d'ambiance, J.-P. Thibaud établit un parallèle avec le concept de « qualité diffuse » (*persuasive quality*) de J. Dewey. Celle-ci encrerait toute expérience individuelle dans une situation perçue.

« Dans les termes de Dewey, toute situation est à la fois « qualitative » et « qualificative » : qualitative au sens où la qualité « fait de chaque situation une situation individuelle indivisible et induplicable » ; et qualificative au sens où cette même qualité « pénètre et colore tous les objets et événements qui sont matériellement impliqués dans une expérience ». »²⁵⁷

Tous les éléments d'un contexte forment ainsi un tout appréhendé par l'individu. Ils sont liés à lui par le biais de ces qualités diffuses qui le rendent perceptible et lui donnent une consistance. J.-P. Thibaud ajoute que « [...] l'ambiance ne se réduit en aucun cas à la somme d'objets ponctuels, de signaux discrets, de sensations successives ou de comportements individuels, elle unifie et spécifie la situation en colorant la totalité du champ environnant »²⁵⁸. Force est de constater que l'ambiance entendue en ces termes s'attache bien plus à traiter des invariants où l'individu semble n'exister que secondairement par rapport au monde. Ce dernier est appréhendé comme une vaste entité spatiale dont la morphologie générale prévaut sur les cas individuels qui la vivent.

Je retiens plusieurs éléments de ces discussions. Tout d'abord, s'approprier un espace-temps paraît enfin possible dès lors que je le considère comme ce processus qui se meut à la fois au-dedans et au-dehors de l'individu. Il est vécu et, par conséquent, nous affecte, touche nos expériences. Je choisis de le désigner par l'expression de mouvement ambiant afin de rendre compte de sa dimension temporelle. C'est parce que nous avançons dans le cours de nos expériences que l'ambiance se met en mouvement. Ce choix me permet de donner à l'individu une priorité dans l'analyse de ce mouvement qui émane de lui. Émile densifie ainsi certaines situations en racontant un espace-temps qui lui appartient. Il le met en mouvement au gré de ses pratiques (de marche ou de fouille). Le paysage se colore de nouvelles touches ; de gros blocs de pierre prennent la place du sous-bois qui disparaît ; des bisons et des chasseurs cohabitent. Les scénarios de l'archéologue sont ses propres dépôts. Leur nature semble particuliè-

²⁵⁷ THIBAUD, J.-P., *En quête d'ambiances : éprouver la ville en passant*, loc. cit., p. 245.

²⁵⁸ *Ibid.*

rement hybride, car elle se caractérise par une projection narrée et une reconstitution scientifique où certains êtres du passé sont littéralement mis en présence. Ces deux aspects bâtissent ensemble le mouvement ambiant d'Émile. Il lui appartient précisément parce qu'il s'est approprié, au présent, le passé de façon bien singulière. Lorsqu'il dit marcher dans les pas d'hommes du Paléolithique, il débute une expérience sensorielle induplicable. Néanmoins, l'analyse d'un mouvement ambiant mêlant présent et passé ne peut se faire qu'à la condition de revenir sur la notion de temps. À quoi cette mise en présence du passé renvoie-t-elle ?

5.2. c) Le passé projeté

Le concept de réalité est nécessaire pour essayer de cerner une entité aussi mobile et abstraite que le passé, pour distinguer un univers qui était, du nôtre qui est présentement. Le passé renvoie à un espace-temps qui n'est plus réel, précisément parce qu'il n'existe pas dans la réalité actuelle. Il se rend toutefois présent par le biais de diverses entités relatives à des traces perceptibles et, surtout, à travers diverses paroles énoncées qui le désignent et le rendent ainsi explicite. L'idée n'est ni de soutenir la réalité du passé à partir d'un mode d'existence labile que je saisis symboliquement ni de porter mes questionnements dans l'absolu, aux portes de la métaphysique. Pour ce faire, il me faut d'abord renoncer au passé en acceptant à la fois sa mutation et son délitement. Si tout un univers a disparu, il est certain que celui-ci a laissé des traces accessibles, des indices épars qui réclament un œil averti et des connaissances sur l'univers d'origine.

Quelles que soient les scènes que ces traces permettent de reconstituer, cela ne sera jamais ce qu'a réellement été le Paléolithique. Celui-ci se définit d'abord comme un espace-temps mémoré. Par conséquent, le monde auquel il renvoie est un amoncellement d'hypothèses révisables qui, les unes ajoutées aux autres, l'édifient différemment que celui qu'il a vraiment été. L'immémorabilité du passé se double ainsi de son caractère incertain. Un bel exemple est repris par T. Ingold²⁵⁹ lorsqu'il se questionne sur les usages conférés à certains outils lithiques, notamment les outils bifaciaux et les hachereaux en silex dont les préhistoriens attribuent les premières fabrications à *Homo Erectus*. Un ensemble d'options sont alors proposées pour expliquer les objectifs liés au développement de ces technologies. À quoi pouvaient-ils bien servir ? Aucune conclusion n'est émise avec certitude par les archéologues spécialisés dans l'industrie lithique. Il pourrait s'agir de découpe ou de grattage des peaux animales ou de matière végétale. Les propriétés aérodynamiques particulières de ce type d'outils sont également invoquées pour démontrer qu'ils pouvaient servir à étourdir ou renverser une proie. T. In-

²⁵⁹ INGOLD, T., *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2017.

gold propose alors le raisonnement suivant : « La seule chose qui paraisse certaine est que cet objet ne peut pas avoir servi comme hache, car dans ce cas, il aurait causé plus de dégâts à la main de son utilisateur qu'à ce que ce dernier était supposé trancher par ce moyen »²⁶⁰. Cette remarque soulève donc un point très important : les archéologues sont certains de ce que l'objet n'est pas que de ce qu'il était réellement. J'étirerai cette réflexion bien au-delà de la matérialité avec laquelle l'archéologue rentre en relation. Ces incertitudes façonnent plus que des interprétations portant sur des vestiges. Elles dessinent les contours de mondes du passé, propres à l'individu ou au groupe qui les soutient. Même s'ils sont le résultat d'une démarche scientifique, ils ne constituent en aucun cas la réalité. Ils ne sont plus.

Ces remarques vis-à-vis de la réalité²⁶¹, accompagnées des premières réflexions que M. Ferraris m'a déjà permises de poser p. 143, ne sont pas anodines. Elles structurent les expériences vécues auxquelles j'ai pu assister sur le site archéologique et, comme nous l'avons vu, en dehors aussi. Effectivement, travailler aux côtés de préhistoriens m'a poussé à m'interroger sur un espace-temps issu d'un passé à la fois immémoré et incertain que je ne percevais pas moi-même. Il était pourtant mis en mot, désigné par des gestes, exprimé avec émotion.

Le passé correspond d'abord à une réalité présente incorrigible. Celle-ci se cristallise par le biais d'objets naturels qui existent indépendamment de la lecture que l'homme en fait. La forêt d'Ormesson ne se transforme pas en terrain de chasse lorsqu'Émile l'interprète de la sorte. Pourtant, elle renvoie à une autre facette de la réalité parce qu'elle est précisément mise ainsi en mots au cours d'une activité sociale de prospection. Elle y est qualifiée, partagée avec une tierce personne et laissera des traces. Je les retrouverai dans mon enregistreur, mais également dans les rapports de fouille, certains articles et, bien sûr, dans le manuscrit de ma thèse. M. Ferraris propose de caractériser cette réalité sociale en la distinguant de celle fournie dans un premier temps par les objets naturels²⁶². Elle est bien réelle, car qualifiée par des individus pour qui elle est un objet de connaissance. Elle est à la fois nommée et mise en acte, tout en laissant des traces qui lui permettent de durer dans le temps. Les objets sociaux existeraient donc tout autant que les objets naturels.

Mon objectif est justement de caractériser un espace appartenant *a priori* au passé, mais qui, par sa mise en présence, ne renvoie plus à une réalité naturelle. Les discours l'en extraient et l'actualisent en une réalité sociale. Pour le philosophe, la différence se loge dans l'acte d'enregistrement. C'est ce qu'il appelle la théorie de la documentalité. Fouilleurs, visiteurs,

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 87.

²⁶¹ Pour plus de précisions au sujet du réalisme auquel je me réfère ci-après, notamment à travers les propositions de M. Ferraris, il est possible de consulter l'excellente synthèse rédigée par Frédéric Nef au début de son ouvrage : NEF, F., *Traité d'ontologie pour les non-philosophes (et les philosophes)*, Paris, Gallimard, 2009.

²⁶² FERRARIS, M., *Âme et iPad*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2014.

experts, financeurs sont autant d'individus présents et interagissant. Tous, à leur manière, je pourrais dire qu'ils laissent leurs traces de traces laissées par le Paléolithique.

En suivant ce raisonnement, j'en conclus qu'un objet social n'existe que parce qu'il est traçable et qu'il n'existe plus en tant que tel s'il n'est pas enregistré. Ainsi, si les scénarios proposés par Émile n'avaient pas trouvé une forme de permanence par le biais de mes enregistrements — ce que M. Ferraris nomme des documents — les mondes qu'ils décrivent retomberaient dans l'oubli et n'existeraient plus. Ces objets sociaux du passé constituent une réalité dont la nature est sociale, car ontologiquement transmissible. Un archéologue peut donc à la fois marcher dans une forêt sans interprétation, sans schéma conceptuel. Celle-ci demeure dans ce cas un objet naturel. Si toutefois il la scénarise en me laissant l'enregistrer — ce qui est une condition pour que ses dires ne tombent pas dans l'oubli — alors le paysage est progressivement redessiné à travers ses mots. Il prend une tout autre dimension et constitue une réalité sociale.

Puisque j'ai démontré dans le chapitre 1 que l'acte de transmission était particulièrement attaché aux figures les plus expertes d'un chantier de fouille, je peux légitimement questionner le niveau de réalité sociale que les plus novices sont susceptibles de transmettre à leur tour. En d'autres termes, comment un débutant peut-il dépasser le cadre d'une réalité naturelle pour y apposer également la lecture d'un autre monde? Je fais l'hypothèse que les connaissances progressivement acquises sur le terrain le lui permettent tout autant. Il se les approprie simplement de façon différente. Mon objectif n'est donc pas de discuter la notion de vérité scientifique, en discréditant des niveaux de réalité sociale qui ne correspondraient pas à une lecture experte des indices issus du passé. Je souhaite plutôt décrire ce phénomène en situation pour montrer qu'il est un passage possible, y compris pour celles et ceux qui conceptualisent différemment ce qu'ils perçoivent sur le site archéologique. L'intérêt est de pouvoir se concentrer sur les éléments qu'ils interprètent afin d'atteindre leur réalité sociale. Les contours d'un autre espace-temps pourraient alors s'esquisser à travers leurs mots, donnant à leur appropriation du passé un contenu à part entière.

5.3 Les débuts d'une ventriloque amateur

6.3. a) Les protohistoriques s'invitent sur le site

621	Nejma	et alors (.) ça donne quoi
622	Émile	(0,2) c'est une fosse proto de merde
623	Nejma	(0,1) ↑oh:: (.) ↓t'es filmé tu sais
624	Émile	oui je sais (0,1) c'est- c'est doublement une fosse proto de merde
625	Nejma	ouais (.) une double fosse proto de merde
626	Émile	ouais ((sourire)) (0,2) j'en avais eu un départ de fosse en (.) 2009
627		j'avais retiré un bout de céramique et j'avais montré à un collègue
628		qui m'avait dit que c'était du bronze: (0,1) [et puis Albert il confirme
629	Nejma	[ah ouais
630		(0,4) c'est beau la proto quand même hein
631	Émile	((la regarde fixement un sourire en coin))
632	Nejma	non
633	Émile	oui (.) mais tu t'en occupes hein moi je- je (.) je fais pas visiter les protohistoriques moi ²⁶³
634		((les mains sur les hanches il sourit))
635	Nejma	nan (.) tu trouves pas ça beau (.) la proto
636	Émile	((regarde dans une autre direction que la sienne))
637	Nejma	nan (0,1) des sites proto
638	Émile	(0,2) ((me regarde et fait le signe d'un clap avec sa main))
639		arrêtez de filmer ((sourire)) (0,1) il va se passer une action violente ((rires))
640	Nejma	(0,2) moi j'aime bien (0,1) je trouve ça beau ouais
641	Émile	ouais (.) ((avec une petite voix)) oui c'est vrai (.) oui:
642		c'est à <u>chier</u> (.) c'est le début de- de la hiérarchie (.) de l'élitisme
643	Nejma	ah::
644	Émile	(0,1) le prestige

²⁶³ Cette phrase fait référence aux visiteurs que le chef de chantier s'apprête à accueillir. Il organise chaque semaine une visite guidée mise en place par le musée de Nemours pour les curieux désireux de connaître le site d'Ormesson.

Cet échange a lieu entre Émile et l'une de ses collègues, Nejma, préhistorienne également, mais spécialisée en anthracologie²⁶⁴. Tous deux se tiennent debout face à une fosse protohistorique, c'est-à-dire une cavité de forme plus ou moins cylindrique, initialement supposée comme datant de l'Âge du Bronze²⁶⁵. Elle est l'indice d'une occupation humaine postérieure à celle déjà attestée sur le site pour les périodes préhistoriques. Ce type de fosse est souvent retrouvé à proximité des habitats et servait *a priori* de dépotoir à détritrus. Les premières traces datant de la Protohistoire ont émergé à Ormesson en 2009 avec la découverte de tessons de céramique. Cette fosse confirme une occupation ponctuelle de groupes ayant vécu à quelques mètres seulement des niveaux gravettien et châtelperronien plusieurs milliers d'années plus tard. En 2013, les premiers indices de sa structure apparaissent dans un carré de fouille adjacent sur lequel se sont affairés Mélodie et Albert pendant une semaine. Ils ont dégagé progressivement les vestiges qui s'y trouvaient enfouis : fragments de métal, petits ossements et terre cuite. La Figure 34 reprend trois temps chronologiques au cours desquels son contenu (du sédiment et différents artefacts) a été fouillé, relevé, puis démonté. Tout en suivant plus particulièrement Mélodie avec ma caméra, je les observais tous les trois en plein travail (cf. photographie 9 – capture d'écran). Quelques minutes après, Nejma est venue questionner le chef de chantier sur l'état d'avancement de la fouille dans cet espace.



Figure 34 : Fouille en trois temps de la fosse protohistorique vue du dessus. Photo © P.B.

²⁶⁴ L'anthracologie est une spécialité de l'archéobotanique destinée à étudier les charbons de bois retrouvés en contexte archéologique. Nejma est associée à l'étude du matériel d'Ormesson, notamment concernant les foyers et l'analyse des restes de bois brûlé retrouvé dans les différents niveaux.

²⁶⁵ L'Âge du Bronze est une période de la Protohistoire s'étendant globalement sur 2 000 ans, entre 3 000 et 1 000 av. J.-C.



Photographie 9 : Fouille de la fosse protohistorique avec Émile, Albert et Mélodie

L'échange que j'ai retranscrit au début de ce sous-chapitre entre Émile et Nejma m'a immédiatement interpellé lorsque j'y assistais, car les aspects matériels de la fosse ne sont pas décrits. Le responsable évoque succinctement les artefacts datant de cette période qu'il a récoltés quelques années auparavant (626, 627, 628). On le comprend vite, la Protohistoire n'est pas une époque qu'il estime positivement (622, 624). Sa spécialisation en tant que chercheur ne porte que sur des périodes bien antérieures et la découverte de ce niveau jugé récent est tout aussi fortuite qu'isolée vis-à-vis des autres. Nejma en joue avec humour et se montre insistante sur la beauté des vestiges tirés de cette période (620, 622, 635, 637). Son interlocuteur ne répond pas tout en gardant le sourire (631, 636), puis rompt l'échange avec humour (638, 639). Les gens qui y vivaient, « les protohistoriques » (633), sont bien plus au centre de la conversation que la fosse en elle-même. Émile les qualifie à travers trois termes synthétiques : « hiérarchie », « élitisme » et « prestige » (632, 644). La réaction immédiate de Nejma (643) montre qu'elle comprend les mots de son collègue. Elle associe les aspects matériels qui se trouvent sous ses yeux sans poser davantage de questions sur les concepts que le chef de chantier utilise pour les qualifier. Tous deux semblent partager les connaissances d'un monde passé documenté dans lequel ils se projettent quelques instants. La fosse devient ainsi un objet social.

Mes réflexions autour de cet échange m'incitent à interroger encore différemment la notion d'appropriation. Émile et Nejma maîtrisent un espace-temps dont ils savent interpréter scientifiquement les traces. Leurs expériences et leur savoir en archéologie se sont construits pendant plus de vingt ans. À travers elles, leurs intérêts de départ — ceux-là mêmes que je décrivais en introduction — se sont transformés. Il ne s'agit plus d'un mouvement qui les pousse à connaître. Leurs connaissances fondamentales et conceptuelles sont actées. Elles sont devenues le lot quotidien de leur profession et, par conséquent, l'une des caractéristiques de leur expertise. Ce n'est toutefois plus seulement par le biais de leur transmission directe que leur expertise se traduit. En invoquant des objets sociaux du type de ceux que j'ai relevés, ils extraient de la réalité naturelle bien plus que des concepts scientifiques. Les « protohisto-

riques », leurs fosses « de merde » et leur fonctionnement social basé sur l'élitisme sont avant tout des jugements de valeur. Je l'ai démontré dans le chapitre 2 puisque je les retrouvais déjà dans le discours du chef de chantier. Il décrivait alors les conditions topographiques que les populations paléolithiques réutilisaient à leurs propres fins. En l'associant au registre hermétique, je distinguais ce type de formulations pour leur caractère interprétatif. Néanmoins, elles apparaissent avec une telle récurrence sur le chantier et en dehors, que je me dois d'interroger leur rôle dans le processus d'appropriation.

Ce type de discours tient une place importante chez les archéologues ayant le plus d'expérience. Ils ont levé leurs yeux de la matérialité pour la dire autrement et invoquer d'autres entités façonnant un monde passé. Cette remarque laisse penser qu'ils sont les seuls à s'être approprié cet espace-temps. Cela sous-entend également que l'appropriation s'arrêterait aux portes de l'invocation et qu'elle est le seuil terminal de connaissances conceptuelles définitivement ancrées et transmissibles. Les fouilleurs novices seraient exclus de ce double jeu. Or, j'ai soutenu dans l'introduction que l'appropriation renvoyait à un processus continu, un mouvement dont l'individu peut pointer le début, mais qui, une fois lancé, est sans fin, y compris pour des archéologues professionnels. Les découvertes scientifiques redéfinissent en effet sans cesse les frontières des univers passés qu'ils explorent. Dès lors, pourquoi nous retenir de guetter l'invocation d'objets sociaux de ce type chez les plus novices ? Leurs connaissances incomplètes les empêchent-elles de se projeter dans le passé ? Je dois retrouver la piste de Mélodie et interroger la façon dont elle s'est approprié la matérialité de cette fameuse fosse protohistorique sur laquelle elle a travaillé des jours durant.

6.3. b) Parler au nom d'un monde qui n'existe plus

La retranscription suivante correspond à un échange principalement mené entre Émile et un archéologue protohistorien, Antonio. Mélodie se tient un peu en retrait, mais elle reste particulièrement attentive et interagit ponctuellement, notamment lorsque le chef de chantier s'éloigne quelques instants pour téléphoner. Antonio a été invité sur le site d'Ormesson afin de fournir son avis sur la meilleure procédure à suivre pour ce type de vestiges récents. Son expertise intervient *a priori* sur la seule base des artefacts retrouvés sur place. Je vais donc me concentrer sur le contenu qu'il transmet à la fois à Émile et à Mélodie. Quelles formes prennent ses discours et quelles sont les entités invoquées ? Je tenterai ensuite de les lier à celles que Mélodie parviendra à transmettre à son tour quand elle sera amenée au cours de la journée à interpréter la fosse lorsque certains fouilleurs la questionneront à ce sujet.



Photographie 10 : Antonio, Émile et Mélodie alignés devant la fosse protohistorique

La discussion débute par les méthodes que le chef de chantier compte mettre en place pour ce secteur : un relevé systématique de tous les artefacts se trouvant dans la fosse. Antonio, perplexe, annonce qu'il s'agit visiblement d'une poubelle, sous-entendant qu'une fouille minutieuse n'est pas nécessaire dans ce contexte. Il précise : « c'est tombé comme c'est tombé. [...] Vous n'êtes pas obligé d'y passer votre vie. Vous ramassez comme ça ». L'extension probable de ce niveau protohistorique aux alentours de la parcelle est interrogée. Antonio s'accroupit ensuite et se penche au-dessus de la fosse.

645 Antonio si tu veux pour c'qui est important quand même (.) c'est que:
646 enfin intéressant (.) quand même (.) pour moi (.)
647 c'est que: visiblement y'a un habitat pas- pas loin quoi

648 Émile (0,1) d'accord

649 Antonio parce que là y'a quand même euh: (.) y'a quand même du matos

650 ils ont pas fait un kilomètre pour jeter ça hein

651 Émile ↓ouais

652 Mélodie ↓c'est clair ouais

653 Antonio donc t'as d'la céramique (.) t'as des déchets de cuisine (.) t'as d'la terre cuite

654 Émile mmh

655 Antonio qui provient probablement de fours démontés et qu'ils ont balancés

656 ou des sols de foyer ou des trucs comme ça (.) tu vois (.) ou des aménagements divers

657 Antonio la terre cuite là c'est ça hein (.) des pesons aussi

658

659 ((La discussion continue autour de la datation approximative de cette fosse.))

660

661 Antonio a priori (.) y'a de fortes chances pour que ce soit euh: plutôt une fosse d'extraction

662 Émile d'accord (.) une fosse d'extraction et [ensuite comblée quoi

663 Antonio [toute bête et:

664 et puis après euh: comme on laisse pas un trou ou au milieu de l'habitat [ou à côté

665 Mélodie [ouais

666 Antonio pour pas se foutre la gueule dedans ou un truc comme ça

667 et bah ils en profitent pour euh: la remblayer un peu

668 soit il se remblait un peu naturellement (.) ça dépend

669 ça dépend où c'est par rapport aux maisons tu vois

670 Émile mmh

671 Antonio mais: pff là: ce doit pas être très loin (0,1) et puis ils s'en servent comme poubelle quoi

672 ça c'est classique hein

673

674 ((La discussion se poursuit en évoquant la nature des traces qu'une installation d'habitat peut laisser,

675 notamment au niveau de structures annexes comme un grenier à blé. Antonio explique comment en

676 détecter les traces. Émile décrit ensuite la nature du remplissage de la fosse.))

677

678 Émile le fait que ce soit cette espèce d'argile: collante (.) noircie avec un peu de: de charbon

679 Antonio ouais y'a du charbon ouais

680 ils ont euh: ils ont nettoyé leur foyer [machin et ils ont balancé ça là-dedans hein

681 Émile [ouais (.) ouais c'est ça

682 Antonio ça fait vraiment poubelle quoi (0,1) et l'habitat est pas loin

683 même si c'est pas d'une densité terrible, mais euh: (0,2), mais:

684 Émile une p'tite cabane quelque part

685 ((Il pointe un endroit en bord de fosse.))

686 en plus ils ont repris du Gravettien tu vois ((sourire))

687 Mélodie oui ((rires))

688 Antonio oui ((sourire)) c'est un peu normal (.) ils ont creusé (.) ils ont

689 Émile ((sourire)) ils se connaissaient

690 Mélodie ((sourire))

691

692 ((Le téléphone d'Émile sonne et il s'éloigne quelques instants pour répondre.))

693

694 Mélodie donc c'est vraiment une poubelle en fait

695 Antonio oui (.) ouais c'est ça (.) [c'est d'la poubelle ouais

696 Mélodie [d'accord (.) mmh
697 Antonio ↓ouais ouais
698 Mélodie parce que sinon y'aurait un sens beaucoup plus euh:
699 Antonio oui oui (.) c'est pas: (.) et puis c'est tout mélangé quoi [tout
700 Mélodie [ouais
701 et en plus y'a encore un bout d'os là (.) quelqu'part dans- dans la coupe
702 ((Il pointe son doigt en bord de coupe.))
703 Mélodie ici ↓donc bon
704 Antonio ouais ouais
705 Mélodie c'est pour ça (0,2) je pense que ça continue quoi
706 Antonio l'idéal ce serait de trouver un peu de métal quoi
707 Mélodie ((sourire)) ah ouais
708 Antonio éventuellement (0,1), mais un truc qui permettrait d'avancer (.) sur la- la datation quoi
709 une fibule ou un truc comme ça
710
711 ((L'échange se poursuit avec la description de vestiges qui risqueraient d'émerger au cours de la
712 fouille. Émile finit par revenir.))
713
714 Antonio le mieux c'est de trouver des tessons décorés quoi
715 Mélodie ouais ((sourire))
716 Émile on essaie (.) on va faire un effort (0,1)
717 mais apparemment c'est quand même une fosse de pauvres hein (0,1)
718 (0,2) nan, mais c'est (.) ça rajoute un niveau à Ormesson
719
720 ((La conversation bascule ensuite sur quelques artefacts protohistoriques qu'Émile a ramassé sur le sol
721 lorsqu'il prospectait sur le plateau, au nord de la parcelle des Bossats.))
722
723 Antonio de toute façon (.) y doit y a voir des habitats sur le plateau
724 Émile ouais
725 Antonio en général ils se trouvent plutôt sur le plateau hein
726 Émile ouais (.) sur le plateau (.) ↓voilà
727 ↑après ils vont pas faire une fosse là s'ils sont sur le plateau
728 Antonio ↓si
729 Émile bah nan parce que faut transporter la merde (.) tu vois (.) donc euh
730 Antonio nan mais ça dépend où ils étaient (.) le plateau il est pas loin là (.) ↓après euh
731 Émile ça fait loin quand même hein
732 Antonio c'est (.) ↓ouais
733 Émile t'as des blocs de grès (.) des machins (.) c'est pas forcément facile
734 (0,1) qu'ils viennent chercher du limon là (.) oui parce qu'il était accessible OK (.)
735 mais qu'ils viennent balancer leurs poubelles là-dedans tu vois ((grimace))
736 Antonio oui oui (.) ça fait un peu loin ↓ouais ouais ça fait un peu loin ouais

J'ai sélectionné six extraits de la longue conversation que j'ai filmée, en entrecoupant chacun d'eux d'une brève description des moments non retranscrits. La question de l'emplacement de la fosse est rapidement évoquée et, avec elle, l'hypothèse qu'un habitat se trouve probablement à proximité (647). Pour Antonio, cette interrogation découle du fait que la fosse contient un nombre d'artefacts conséquents (649, 653). « Ils ont pas fait un kilomètre pour jeter ça » (650). Le raisonnement pour parvenir à cette proposition consiste à démontrer son im-

possibilité pour prouver le contraire. Cet argument par apagogie repose sur l'idée que les hommes de la Protohistoire ayant creusé cette fosse devaient habiter tout près. Le pronom personnel « ils » (650, 655) reviendra à plusieurs reprises ensuite et convoque directement ces individus dans l'interprétation des questions posées initialement.

Dans l'extrait suivant, Antonio réinterroge le statut de la fosse qu'il a devant les yeux. Il l'identifie avec assurance comme l'indice d'une extraction de limon (661). Effectivement, pour pouvoir construire un habitat à cette époque, les murs étaient recouverts de torchis fabriqué à partir de terre. La présence de cette fosse découlerait de cette activité. Les populations protohistoriques sont alors invoquées pour questionner le comblement qui a suivi cette première étape. À quoi bon remblayer une fosse (667) si ce n'est pour ne pas « se foutre la gueule dedans » (666) ? Un raisonnement apagogique est à nouveau adopté. Néanmoins, il n'est légitime que lorsqu'il n'y a que deux propositions contradictoires possibles. Or, il est tout à fait envisageable d'interpréter autrement la raison du comblement de cette fosse. C'est d'ailleurs certainement pour cette raison qu'Antonio évoque un colmatage naturel (668). Le spécialiste préfère revenir sur sa seule certitude : cette fosse a servi de poubelle après que le limon en ait été extrait (671).

C'est ensuite la présence de charbon dans cette fosse qui est discutée. Une nouvelle fois, les protohistoriques sont invités sur la scène, car « ils ont nettoyé leur foyer [...] et ont balancé ça là-dedans » (680). Cette proposition permet à Antonio d'argumenter dans le sens d'un habitat à proximité (682). Après avoir pointé du doigt un endroit de la fosse (685), le spécialiste utilise l'expression « [reprendre] du Gravettien » (686). En creusant (688), « ils » (688) ont raclé un limon correspondant au niveau gravettien, c'est-à-dire à un sol foulé par les populations paléolithiques. C'est alors deux mondes qui sont invoqués et qui se croisent supposément. « Ils se connaissaient », ajoute Émile. Le pronom personnel les attache avec ironie à un même monde, celui d'un passé archéologique.

Lorsque le chef de chantier s'éloigne, Mélodie prend la parole et interroge pour la première fois Antonio. Elle demande confirmation sur le fait que cette fosse soit une poubelle (694). Elle n'évoque pas l'étape précédente du comblement qui semble être passée inaperçue. Pour le comprendre, il faut en effet savoir que les murs des habitats protohistoriques étaient fabriqués en terre et qu'ils réclamaient une extraction à proximité. Elle s'interroge ensuite plus en détail sur les artefacts qu'elle fouille, le sens de leur répartition aléatoire (698), un fragment d'os un peu à l'écart (701). C'est à partir de ces quelques remarques concernant les indices matériels les plus probants qu'un argument est proposé. Elle suppose que la fosse continue dans le carré adjacent, et ce, en se basant sur la position des objets qui s'y trouvent (705). Je note qu'elle n'utilisera jamais le pronom « ils » pendant cette longue conversation, ni même au cours de ce moment où elle prend le plus ouvertement la parole. Ses yeux restent rivés sur le sol, proches des indices matériels.

Le bref extrait suivant a lieu lorsqu'Émile est revenu. Il synthétise une interprétation de la fosse en invoquant les protohistoriques et en les qualifiant : « c'est quand même une fosse de pauvres » (717). Je retrouve ce même usage de l'ironie que quand il échangeait avec Nejma et qu'il affublait ces populations de déterminants sociaux (642, 644).

Enfin, la discussion se clôt par un bref débat à partir de la question qui a initié l'échange. Si un habitat doit se situer à proximité de la fosse — un point sur lequel Antonio et Émile sont d'accord — où est-il susceptible de se trouver ? Le plateau semble au départ faire consensus (723, 724, 725 726) avant qu'Émile change de point de vue (727). Pour le soutenir, il invoque les protohistoriques en disant qu'« ils vont pas faire une fosse là s'ils sont sur le plateau » (727). Antonio pense le contraire (728), poussant le chef de chantier à progresser dans sa réflexion : il faut pouvoir « transporter la merde » (729). L'argument de la distance est alors relativisé, car le plateau où se situerait l'habitat ne se trouve pas si loin (730). Émile invoque d'autres objets sociaux, ces fameux grès dont il parlait déjà lorsque je le suivais pendant sa prospection. Ces blocs étaient toutefois invoqués pour dessiner un espace fonctionnel, des abris pour les protohistoriques. Ici, ces mêmes blocs deviennent des barrières difficiles à franchir pour les protohistoriques (733). Cette cascade d'invocations parvient à rendre logique un raisonnement qui est surtout basé sur les comportements probables d'hommes immémorés. Je remarque que les propositions ne sont pas loin de ce que soulignait T. Ingold. L'archéologue est avant tout certain de ce qui n'est pas. Cette fosse n'est pas ici par hasard et elle n'est pas loin d'un habitat. De là, l'interprétation qui en découle utilise le caractère empathique des projections que les deux chercheurs discutent. Si nous choisissons de faire cela de la sorte aujourd'hui, pourquoi la logique en serait-elle différente par le passé pour des hommes de la même espèce que nous ?

Les archéologues cherchent à donner un sens à la matérialité fragmentée qu'ils ont sous leurs yeux. L'incomplétude de ces seuls indices leur impose de parfaire leur démonstration en convoquant sur la scène du présent des êtres qui s'animent en mots. Ces derniers n'apparaissent pas de manière hasardeuse, car, nous l'avons vu, ils émergent à partir des objets sociaux sur lesquels les archéologues s'appuient pour interagir et émettre ainsi un certain nombre d'hypothèses. Je m'interroge alors sur le caractère intentionnel de ce type de convocation et de son rôle dans le cadre d'un échange entre plusieurs experts. De façon générale, nous produisons lors de nos interactions des messages que nous communiquons sous des formes diverses, intentionnellement ou non. Dans l'exemple que je viens de décortiquer, une forme de délégation se loge dans les échanges entre Émile et Antonio. Ils s'en remettent ponctuellement à des êtres intermédiaires issus du passé venant conforter leurs réflexions. Ce principe est au cœur des recherches de François Cooren.

« Même lorsque nous parlons en face à face, nous télé-agissons (nous agissons à partir d'une certaine distance) ou nous télé-communiquons (nous communiquons à partir d'une certaine distance). Bien entendu, la majorité du temps, nous ne prêtons pas attention, en tant qu'interlocuteurs, à ces êtres que nous créons en contexte d'interaction — un peu comme nous tendons à ne pas prêter attention à tous les intermédiaires qui contribuent à l'illumination d'une pièce lorsque nous activons l'interrupteur — mais il ne peut y avoir de communication sans eux. »²⁶⁶

Ce que j'appelais des êtres sociaux est pour F. Cooren des êtres communicationnels ancrés dans nos expériences et rendus présents par le biais de nos énoncés, de nos gestes ou encore de nos mimiques. Ils sont littéralement produits au cours de nos interactions et « sont censés agir ou accomplir quelque chose en [notre] nom »²⁶⁷. Des règles, des procédures ou des statuts forment le lot de ce au nom de quoi nous communiquons quotidiennement. F. Cooren use avec originalité de la métaphore de la ventriloquie²⁶⁸ pour analyser ces manières que nous avons de faire parler les absents de nos interactions. Ces derniers s'avèrent avoir un poids considérable. Ils sont une valeur ajoutée à nos propres ambitions discursives et ont une place dans l'interaction, la leur à travers la nôtre.

« Ces êtres sémiotiques, que nous le voulions ou non, nous font faire des choses (nous devenons leurs pantins alors qu'ils agissent comme des ventriloques) au moins autant que nous leur faisons faire des choses (ils sont alors nos pantins et nous leurs ventriloques). La majorité du temps, ils semblent traduire plus ou moins fidèlement ce que nous voulons dire. »

Ventriloquer permet d'interpréter une situation constituée, c'est-à-dire de « donner à » par l'« inter-médiaire de ». Dans mon cas, les deux archéologues n'expliquent pas directement les indices matériels qui se trouvent sous leurs yeux, mais utilisent le monde de populations passées comme un intermédiaire venant soutenir leurs hypothèses. Ils entendent ainsi donner raison aux vestiges. C'est de la sorte que je retrouve ce phénomène de ventriloquie dans la plupart des interactions que j'ai observées auprès de ces scientifiques. Emmanuel Grimaud

²⁶⁶ COOREN, F., *Manières de faire parler : interaction et ventriloquie*, Perspectives anthropologiques, Lormont, Le bord de l'eau, 2013, p. 48.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 18.

²⁶⁸ F. Cooren s'est particulièrement inspiré des travaux menés par le photographe David Goldblatt qui décorique la relation entre l'art et le phénomène de ventriloquie. Je précise que le ventriloque est avant tout un illusionniste prêtant sa propre voix à un personnage non humain, souvent une marionnette. D. Goldblatt étend cette définition à toute activité de production artistique. Quoi que nous fabriquions, une sculpture ou une maison, la chose produite agit à son tour sur celui qui l'a produite. Cf. : GOLDBLATT, D., HAGBERG, G.-L., *Art and Ventriloquism*, Abingdon, Routledge, 2006.

fait le même constat. « Des tas d'entités possédant des degrés de matérialité variables surgissent du sol, y compris des choses non identifiées ou « en attente d'étiquette », stimulant de multiples jeux de parole »²⁶⁹.

Une question demeure. Si ce principe se loge dans tout type d'échanges, alors il ne devrait pas dépendre exclusivement du statut professionnel d'un individu ou de son degré d'expertise. Bien sûr, il est indéniable qu'un faire parler renvoie à des formes de résistance ou de coopération entre les membres d'une interaction. L'invocation de différentes entités vient alors renforcer ou affaiblir certaines stratégies discursives en fonction des rôles endossés par les uns ou les autres. Dans mon cas, il est vrai que les interprétations que Mélodie fait des vestiges ne sont pas soumises aux mêmes enjeux que pour Antonio ou Émile. Je fais toutefois l'hypothèse que le phénomène de ventriloquie s'insinue également dans des interactions où les orientations stratégiques et les enjeux liés au degré d'expertise de chacun sont moindres. Dès lors, quelles autres formes prennent ces entités dans la bouche des débutants, ceux pour qui l'invocation de ces êtres est aussi possible ?

²⁶⁹ GRIMAUD, E., « Archéologie et ventriloquie. Jeux de chaises et de choses au bord d'une tranchée archéologique », *Gradhiva, Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, n° 18, 2013, pp. 200-233.

6.3. c) Comprendre le passé d'une poubelle et le transmettre à son tour

Mélodie a travaillé cinq jours durant sur la fouille du remblai de la fosse protohistorique avec Albert. Je l'ai suivi une journée entière avec ma caméra pendant cette étape de la campagne²⁷⁰. Les extraits de la section précédente retraçant les échanges avec Antonio et Émile ont également eu lieu au cours de cette journée, vers 10 h 30. Il me reste donc à pister chronologiquement les situations où la jeune femme est amenée à discourir autour de la fosse en amont et en aval des longues explications auxquelles elle a prêté une oreille attentive. Qu'en a-t-elle retenu ? Comment le formule-t-elle et à qui ? Enfin, s'en tient-elle strictement aux aspects matériels de la fosse lorsqu'elle interagit à son sujet avec une tierce personne ?

1 — 0 h 6 min 55 s²⁷¹

- 737 ((Mélodie commence à s'installer pour fouiller sur la fosse.))
738 Mélodie j'trouve ça vachement intéressant quand même hein (0,2)
739 Albert ↓c'est différent
740 Mélodie bah c'est ça (.) nan, mais j'trouve ça plus intéressant de trouver ce genre de choses
741 plutôt que des esquilles de silex ou euh: (.) ou des restes de taille quoi tu vois
742 du coup là j'trouve que c'est plus intéressant quoi
743 (0,2) mais après j'me dis qu'on a aucune explication (0,1)
744 pourquoi: euh: (0,2) bah après c'est vrai que ça fait un peu bizarre (.)
745 y'a de tout en fait (.)
746 alors (.) à savoir si (.) les coups de charrue (.) ont permis de rajouter des trucs tu vois
747 Albert ↓nan
748 Mélodie =parce que là tu vois y'a un silex là (.) à mon avis euh (.) enfin il est juste au-dessus
749 Albert le silex il peut être mélangé hein (.) mais: (.) c'est du dépotoir hein
750 Mélodie tu penses que ça a été mis comme ça
751 Albert ouais (.) ils ont jeté les trucs dedans (.) des trucs cassés (.) les restes de bouffe
752 Mélodie ouais c'est c'est (.) enfin (.) c'est bizarre qu'on ait trouvé qu'une seule fosse pour l'instant
753 si visiblement y'avait une habitation (.) pas très loin tu vois
754 Albert ((Il pointe vers le sud.)) peut-être plus par là ou là je sais pas
755 Mélodie mais du coup ils auraient mis qu'une seule fosse dans l'coin quoi
756 Albert nan y'en a sûrement d'autres mais:
757 Mélodie ouais

Mélodie est visiblement très enthousiaste en ce début de journée. Elle trouve cette fosse protohistorique — un élément qui, je le rappelle, est totalement isolé du reste du site d'un point de vue chronologique — très intéressante (738, 742). C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Albert précise que c'est très différent (739). Je constate que la première question que soulève

²⁷⁰ Il s'agit du dixième jour de campagne pour la jeune femme.

²⁷¹ Chacune est numérotée par ordre chronologique. Entre parenthèses est indiqué le *timing* d'émission à partir du moment où Mélodie arrive sur le site jusqu'à celui où elle le quitte.

Mérodie en commençant le travail est identique à celle sur laquelle disserteront Antonio et Émile plus tard dans la journée. Il est fort probable qu'elle soit la reformulation de ce que la jeune femme a entendu au cours des jours précédents. L'appropriation du passé archéologique de cette fosse débute avec cette interrogation : « on n'a aucune explication. [...] Ils auraient mis qu'une seule fosse dans l'coin ? » (743, 755). Le caractère isolé de ce vestige ne trouve aucune réponse à partir d'une interprétation qui s'en tiendrait aux éléments perceptibles. Dès lors, Mérodie fait à son tour entrer sur scène les protohistoriques à travers le pronom personnel « ils » (755).

2 — 0 h 39 min 15 s

- 758 ((Mérodie est en train de fouiller le contenu de la fosse.))
 759 Mérodie ah ce p'tit bout qui tient pas là
 760 Albert (0,5) les mecs ils marchaient sur du silex (.) ils en avaient marre ils ont tout jeté
 761 Mérodie ((rires)) (0,2) bah ce doit faire mal aux pieds quand même
 762 (0,3) surtout qu'à l'époque ils avaient pas nos chaussures d'aujourd'hui quoi
 763 Albert et tu te coupes bien avec du silex hein
 764 Mérodie ah bah ouais hein

Ce bref moment débute avec le constat que des esquilles de silex se trouvent dans le remblai (759). Mérodie surenchérit à la suite d'Albert qui évoque une situation précise : des hommes du passé marchaient sur des fragments coupants (766) en silex et ont décidé de les jeter dans la fosse (760). La jeune femme se met littéralement à leur place en imaginant leur douleur (761) à cause du fait qu'ils n'aient pas de chaussures (762). En reformulant les dires de son collègue, elle convoque la même situation que lui tout en y intégrant un élément nouveau de réflexion.

3 — 0 h 44 min 55 s

- 765 ((La fouille continue.))
 766 Albert tiens regarde
 767 Mérodie ah encore un silex tient
 768 Albert encore un silex
 769 Mérodie (0,2) 'tain mais qu'est-ce qu'il fout là quoi
 770 Albert bah il est tombé dedans en même temps qu'ils ont fait le trou
 771 Mérodie ouais (.) ça s'trouve y'avait déjà un petit gisement tu vois (.) d'époque
 772 et ils ont gratté (.) y'avait ça et ils l'ont laissé quoi

Lorsqu'Albert trouve un nouvel éclat (766, 768), Mérodie réagit et se questionne sur les raisons de sa présence (769). Comment un éclat datant du Paléolithique a pu se retrouver dans cette fosse quelques milliers d'années plus tard ? Une première explication est fournie par Albert (770) avant que la jeune femme propose la sienne (771, 772). Les protohistoriques entrent en scène, grattant la terre d'une petite fosse préexistante.

4 — 1 h 30 min 19 s

- 773 ((Une fouilleuse, Gaëlle, s'approche de la fosse pendant qu'Albert et Mélodie la fouillent toujours.))
774 Gaëlle ah ouais d'accord (.) truc de fou quoi
775 Mélodie ouais t'as vu (.) y'a du préhistorique avec de l'âge du bronze: (.) truc euh
776 Gaëlle et la forme un peu comme ça (.) c'est une forme de fosse (.) ou c'est vous: (.) qui l'avez:
777 Mélodie nan nan (.) c'est- c'est comme ça
778 Albert c'est une fosse
779 Mélodie on suit un peu les contours (0,1) ouais c'est vraiment une fosse
780 Gaëlle et y avait d'la cendre comme ça là
781 Mélodie y'a des morceaux de charbon tu vois
782 Gaëlle c'est cool:
783 Albert t'as vu (.) c'est sympa hein
784 Mélodie ouais c'est vraiment bien (0,1) moi j'aime beaucoup là hein (.) je m'éclate

Une première visite informelle se déroule autour de la fosse. Les éléments matériels perceptibles sont brièvement décrits (777, 778, 779, 781). Cette fois, Mélodie nomme les deux périodes qui se chevauchent (775) et manifeste un engouement qui semble encore intact (784). Visiblement, travailler sur cette zone l'intéresse beaucoup. La visite d'Antonio a lieu quelques minutes plus tard. Je renvoie donc à la retranscription effectuée au cours de la section précédente (1 h 37 min 17 s).

5 — 2 h 4 min 22 s

- 785 ((Émile et Antonio viennent tout juste de s'éloigner. Une fouilleuse arrive alors pour questionner Mé-
786 lodie. Elle s'appelle Claire et est également débutante.))
787 Claire ↓alors
788 Mélodie (0,1) ↓ eh ben : (0,1) ce serait visiblement (.) plutôt âge de fer (.) en fait (0,2)
789 ((grimace)) début de l'âge de fer (.) visiblement
790 Claire (0,2) ils vont tout niquer quoi alors
791 Mélodie (0,1) bah: là visiblement (.) ça peut être beaucoup plus profond qu'ça (.) donc euh:
792 Albert c'est premier âge du fer
793 Mélodie ouais voilà
794 Albert =Hallstatt
795 Claire (0,1) mais du coup (.) Émile il voulait tout niquer mais
796 Mélodie ((grimace)) bah: (0,1) là du coup je sais pas comment ça va se passer parce que (.)
797 comme y'a quand même beaucoup (.) pas mal de choses (.)
798 on peut pas creuser trop profond là tu vois
799 sinon ça nous fait des ziggourats là tu vois euh ((Il mime une longueur avec ses mains.))
800 Claire (0,2) ↓bon le mec il est venu pour dire qu'il fallait fouiller
801 Mélodie oui oui oui (.) on va tout ramasser hein (.) mais après il nous a dit
802 vous êtes pas obligé de faire un plan (.) enfin: tu vois avoir un relevé (.) enfin voilà
803 après visiblement Émile il veut quand même le faire
804 Claire (0,1) ((sourire en coin)) bah (.) c'est un p'tit peu plus professionnel
805 Mélodie oui bah voilà, mais apparemment lui ça le dérange pas s'il y a pas de relevé quoi tu vois
806 de toute façon (.) comme c'est visiblement une poubelle
807 j'veux dire (.) ils ont pas mis dans un sens précis (.) ils ont balancé donc euh

808 Claire bah oui, mais au début tu sais pas trop hein en même temps hein (.)
 809 vaut mieux prendre tout (.) ça prend pas beaucoup de temps à relever
 810 Mélodie ouais (.) y'a quand même pas mal de pièces hein

Claire s'approche discrètement, faisant référence à une remarque lancée ironiquement par Émile (790, 795). Celui-ci s'adressait au téléphone à Antonio avant qu'il ne vienne sur le chantier. Il dit en riant : « Viens vite parce qu'on va l'exploser. Dans cinq minutes, je l'explose à la pelle le Bronze ! » (0 h 51 min). Il insiste au contraire pour un relevé minutieux des vestiges (801, 803), même si les protohistoriens ne procèdent pas classiquement avec autant de précautions pour ce type de dépotoir (802, 805). Mélodie transmet ainsi deux informations qu'elle a apprises précédemment : la datation approximative (788, 789) et les méthodes de fouille qui sont à privilégier pour des artefacts protohistoriques de cette nature (798, 799, 801, 802, 803). L'invocation a lieu concernant la fonction de la fosse qu'elle précise à Gaëlle, « une poubelle » (806) et le pronom « ils » (807) est utilisé en réponse à la question qu'elle posait en tout début de journée à Albert : « Tu penses que ça a été mis comme ça ? » (750). Les contours de la scène associée à la fois à la construction de cette fosse — « ils ont gratté » (772) — et à son utilisation — « Ils ont pas mis dans un sens précis. Ils ont balancé » (817) — se précisent.

6 — 4 h 8 min

811 ((Mélodie trouve un éclat taillé en silex qu'elle tend à Albert. Claire est assise à côté de la fosse et les
 812 regarde.))
 813 Albert c'est un proximal avec un tout petit bulbe
 814 Mélodie ((récupère l'éclat et le regarde.)) (0,4) ah ouais
 815 Albert léger hein, mais il est cassé
 816 Mélodie ouais (0,3) et puis là il s'est foiré un peu aussi là non
 817 Albert bah là (.) c'est une lame d'avant (.) du nucleus tu vois
 818 Mélodie ah oui
 819 Albert tac (.) qui a pas filé plus loin (0,1) ça a merdé (.) et après l'autre il l'a pété comme ça
 820 mais il l'a cassé quand il l'a débité hein

Une nouvelle discussion autour de la fosse a lieu. Je retrouve le principe de ventriloquie chez Mélodie qui observe attentivement avec l'aide d'Albert un éclat taillé en silex, visiblement fracturé (815). En réponse à cette observation technologique, la jeune femme ajoute qu'« il s'est foiré un peu aussi là » (816). Elle invoque donc le tailleur de silex du Paléolithique pour préciser une seconde cassure, ce qu'elle interprète comme une erreur de taille. Albert le lui confirme (819, 800).

7 — 7 h 20 min 30 s

821 ((Isabelle s'approche de la fosse tandis que Mélodie se tient assise à côté.))
 822 Isabelle ↑waouh (0,1) c'est super (0,2) joli (.) donc c'est ça le fond de vase
 823 Mélodie bah visiblement après c'est pas sûr hein

824	Isabelle	↓ d'accord (0,1) super
825	Mélo die	(0,3) y'a pas mal de trucs quand même (.)
826		de la dent de l'os de la céramique de la terre cuite du silex
827	Isabelle	oh oui (.) c'est d'la dent là
828	Mélo die	ouais ouais c'est une dent ouais (.) elle est pas entière (0,6)
829	Isabelle	âge du bronze ou âge du fer c'est ça qu'il disait
830	Mélo die	=âge du fer oui oui exact (0,3) premier âge de fer
831	Isabelle	sur quels éléments ils l'ont dit
832	Mélo die	céramique (.), mais après il dit voilà (.) c'est pareil je:
833	Isabelle	oui il pense
834	Mélo die	oui il pense ça après voilà (.) mais pour l'instant y'a pas
835	Isabelle	(0,1) et la fonction c'est:
836	Mélo die	(0,1) bah: c'est une poubelle quoi (0,2) donc on trie les poubelles ((rires)) c'est pas mal
837	Isabelle	(0,3) moi j'étais plus romantique (.) je m'étais dit pourquoi pas euh:
838		une fosse tu sais euh: (.) peut-être pas funéraire mais (0,2) une fosse à vocation euh:
839		(0,3) ((Elle me regarde.)) on va dire le grand mot tu vois (.) symbolique
840		(0,1) un lieu de culte je sais pas (0,1) un peu de romantisme ((sourire))
841	Mélo die	((sourire)) ouais

Une dernière visite a lieu autour de cette fosse pendant cette journée-là. Isabelle, qui montre un certain enthousiasme (822, 824), est attentive au contenu du remblai. Elle détaille progressivement les vestiges qui s'y trouvent (822, 827), guidée par Mélo die qui les nomme (825, 826, 828). Des éléments contextuels généraux sont abordés : les datations approximatives (830), les artefacts datables (832) et la fonction (836). Mélo die commence à rire de cette situation en précisant qu'ils trient les poubelles. Cette fois, elle n'invoque pas les protohistoriques. Seule Isabelle tente une interprétation. Elle aurait supposé, si la fonction n'avait pas été déterminée avec certitude par Antonio, que la présence de cette fosse aurait pu être plus symbolique (839), ce qu'elle qualifie de romantique (840).

Je retrouve donc chez Mélo die autant d'êtres intermédiaires qui viennent tantôt formuler une interprétation hypothétique (séquence 1) tantôt illustrer des gestes ou des postures hypothétiques (séquences 2, 3, 5 et 6). Je note que Mélo die s'est ainsi ponctuellement détachée des vestiges matériels pour proposer des interprétations et les transmettre à sa façon. Elle opère par ventriloquie auprès de la plupart des fouilleurs, mais ne s'exprime pas de la sorte vis-à-vis du chef de chantier ou d'Isabelle. En tous les cas, transmettre des connaissances qu'elle semble avoir intégrées ne se fait jamais pendant cette journée sans invoquer les hommes de la Protohistoire. Les scènes qu'elle propose et suppose sont celles qu'elle estime être les plus proches de la réalité passée. Ses questions sont d'ailleurs similaires à celles que formulent Antonio et Émile lors de leur discussion. La ventriloquie n'est donc pas nécessairement stratégiquement orientée vers un faire-valoir. Au cours des séquences 1 et 4, l'enthousiasme de la jeune femme transparait. Elle est visiblement très satisfaite du travail qu'il lui est demandé de fournir autour d'un élément quasi anecdotique pour le site d'Ormesson. Cet engouement est

sûrement l'un des facteurs qui la poussent à interpréter les scènes qu'elle fait sortir fictivement de terre. Pourtant, la fosse ne sera *in fine* qu'un point sur une carte de signalement de fosses dépotoirs protohistoriques. Il s'agit là d'une façon bien singulière de s'approprier le passé archéologique d'un site. Tous les fouilleurs n'auraient pas agi de la sorte, d'autant que la Protohistoire n'est pas la période annoncée pour la participation au stage de fouille. Chacun s'attend donc à travailler sur des périodes paléolithiques.

Cette façon de faire parler le passé semble s'insinuer quasi systématiquement sur le terrain. Elle fait littéralement partie du travail, car elle entrecoupe les actions de ses invocations suivies de scènes provisoires. Les rôles et le degré d'expertise ne paraissent pas si déterminants au cours de ses interactions. C'est plutôt une forme de communication qui se transmet également, qui ne porte plus seulement sur le contenu du savoir à apprendre. J'y vois là le creuset d'une étape vers une appropriation du savoir sur le passé. Celle-ci renvoie à un processus sélectif qui, par le biais des expériences de chacun, va déterminer les connaissances vers lesquelles notre intérêt se tourne. Ainsi, je suppose que la Protohistoire est restée dans l'existence de Mélodie après la campagne de fouille, qu'elle a transmis encore une part des phénomènes qu'elle y a appris. Elle l'affirme d'ailleurs en partie au cours de l'entretien d'explicitation ci-après. Elle est attachée à des discussions tardives avec ses amis à propos de découvertes archéologiques qu'elle estime intéressantes, tout comme elle estimait intéressant le rôle d'une poubelle dans la vie d'homme de la Protohistoire.

Même si ce processus d'appropriation s'arrête artificiellement au seuil de la journée que j'ai suivi, quelques indices me laissent penser que le passé reste toujours un monde sur lequel Mélodie s'appuie dans son quotidien. Depuis 2014, elle tient un blog consacré aux découvertes archéologiques effectuées en Europe et autour du Bassin méditerranéen. Voici en quelques mots comment la page d'accueil formule sa démarche :



Figure 35 : Page d'accueil du blog construit par Mélodie

« La création d'Archeow.fr n'est pas due au hasard. Elle est partie d'un besoin de parler d'archéologie, qui est ma passion depuis l'enfance, et d'un besoin d'expérimenter le *webmarketing* et la communication digitale à titre professionnel. Je voulais, à travers mes connaissances, faire connaître au grand public les actualités du monde de l'archéologie. Depuis sa création en 2014, Archeow ne cesse de prendre de l'ampleur, avec plus de 200 000 pages vues en 2016 ! Afin de poursuivre le développement du site, je suis à la recherche de partenaires. Je suis aussi à l'écoute d'opportunités professionnelles en rapport avec mes compétences. »²⁷²

Ce blog recense des articles décrivant les découvertes les plus récentes en archéologie. Si le principe de ventriloquie s'est arrêté aux limites de l'espace du chantier archéologique d'Ormesson, le processus d'appropriation continue lui à travers cette démarche propre à la jeune femme. Il a pour ainsi dire muté en prenant une forme inattendue : Mélodie n'a pas commencé des études en archéologie par exemple, mais a su allier sa propre expertise en *web design* et ses expériences de travail en fouille. Cette alliance est précisément ce qui enveloppe l'appropriation de contours individuels. Le statut de bénévole débutante sur le terrain ne l'a donc pas freiné, bien au contraire. Il l'a poussé à transmettre encore plus de connaissances, et ce, à des centaines d'amateurs qui se nourrissent du savoir qu'elle met à disposition *via* son blog.

²⁷² Cet extrait est tiré de la page d'accueil du blog. Cf. : <https://www.archeow.fr/presentation/>

**

*

Conclusion

Le constat de départ qui sous-tend les analyses de ce chapitre est l'importance d'une transmission des connaissances à travers des interactions où plusieurs espaces-temps s'entremêlent. En parlant d'abord des archéologues les plus experts, incarnés à travers Émile et Antonio, j'ai voulu montrer que le passé est rendu présent en amont, en aval et pendant des expériences de travail. Je m'attendais initialement à des discours strictement basés sur la matérialité que proposait le sol archéologique, ce sur quoi je me suis d'ailleurs concentrée dans un premier temps au cours du chapitre 1. Néanmoins, je me suis progressivement rendu compte que les récits s'en écartaient de manière hétérodoxe. Je décèle en effet la superposition de plusieurs niveaux de discours déterminés par la distance qu'un individu est susceptible de prendre vis-à-vis des connaissances les plus admises, d'un point de vue académique et conceptuel. Cette stratification correspond à la forme des interactions en situation de transmission. Elle est liée à des façons de faire parler le passé que l'on ne retrouve qu'au cours de conversations *a priori* anodines. Ces formulations disparaissent dès lors qu'une autre étape de traduction est franchie, celle des rapports de fouille ou de tout autre produit académique destiné à diffuser des connaissances scientifiques en archéologie.

J'ai décrit dans le premier chapitre les formes que prenaient les situations d'apprentissage sur le site en mettant en évidence l'importance du rôle des plus experts dans l'expérience d'une certaine conscience de la matérialité. J'ai alors analysé ce que j'ai qualifié comme un devenir conscient mis en pratique par rapport à la vulnérabilité d'un sol archéologique. Dans le processus d'appropriation que je décris ici, la transmission pratique des connaissances s'épaissit de discours qui lui donnent une autre dimension, tant chez les experts que chez les débutants. En me concentrant progressivement sur Mélodie, j'ai voulu montrer que cette débutante opérait une certaine sélection dans les informations qu'elle captait ici ou là chez les plus experts.

À la fin de la campagne, elle n'est pas devenue archéologue. Elle s'est appropriée un socle de connaissances qui éveillait sa propre curiosité. L'ancrage de ce savoir, notamment concernant les périodes protohistoriques, est confirmé lorsque la jeune femme transmet à son tour aux autres fouilleurs ce qu'elle a retenu et compris. Sur un chantier, le rapport à la transmission ne s'arrête pas au seuil d'un apprentissage uniquement lié aux actions de fouille qui sont effectuées. De plus, ces dernières ne complètent pas seulement les connaissances théoriques apprises en amont à l'université. Le passé est transmis sous un autre jour. Les rouages discursifs que j'ai tenté de caractériser témoignent en effet de modalités de transmission qui donnent d'autres contours à ce qui est strictement perceptible matériellement ou dicté par des concepts. Que Mélodie apprend-elle de plus du passé lors de ces échanges entre experts, elle

qui n'a pas de formation théorique ni pratique ? De quelle façon une dimension non perceptible d'un sol archéologique peut-elle émerger chez elle, particulièrement ? Les discours que j'ai relevés mettent en mots cette dimension individuelle. Progressivement, mes analyses ont glissé vers ceux de cette jeune débutante qui, comme les autres, s'est appropriée un passé immémoré, selon ses goûts et ses intérêts propres. Cette dimension s'ancre donc individuellement dans un ultime temps de transmission des connaissances.

Je propose de décliner le mécanisme d'appropriation des connaissances sur un chantier de fouille en trois catégories types. Les expériences de travail que j'ai restituées montrent que le savoir est avant tout transmis sur la base d'entités réelles fondées sur la trace archéologique, c'est-à-dire l'artefact. Celui-ci correspond d'abord à un point perçu sur le sol et vis-à-vis duquel le travailleur agit en conséquence. Il s'agit de le reconnaître en tant que tel pour en déterminer la nature et l'associer à des repères formels, tels qu'une période chronologique (l'Âge du Fer par exemple) ou une fonction (une fosse dépotoir). Lorsque ce premier niveau est effectif, le travailleur a toutes les ressources pour dépasser une lecture matérielle et interpréter la situation plus générale de cet artefact. Sa distribution spatiale peut alors être discutée comme nous l'avons vu par exemple dans le cas de la fosse protohistorique. Mélodie réfléchit aux raisons de l'isolement d'une telle structure. Enfin, des interactions de mise en scène peuvent dans un troisième temps émerger. La temporalité de l'occupation du site se manifeste alors par le biais d'êtres ventriloqués.

Ces trois niveaux décrivent l'appropriation comme un apprentissage en mouvement permettant ultimement de mettre en scène le passé. Tous les travailleurs, y compris les néophytes, sont susceptibles de tous les traverser et d'atteindre cet ultime niveau de discours permettant de traduire en mots les contours d'un monde oublié. Plutôt que de se rapprocher du passé, il me semble plus clair de parler d'une forme de reconstruction. Sur le site archéologique, un saut permanent a lieu entre le discours savant et un lexique plus familier. Le terme de « diaphyse » dans la bouche des plus experts peut se transformer en celui de « bête » en quelques instants. Ce basculement établi initialement sur des éléments concrets et observables ouvre les portes d'un monde qui n'est pas réel. Interpréter un vestige consisterait finalement à le faire parler en le projetant dans un univers qui n'est plus. Cette reconstruction n'est toutefois pas un délire. Elle fait partie de toute trajectoire d'enquête, celle d'une science permettant de construire le passé.

Comme nous l'avons vu, cette construction s'incarne littéralement à travers l'individu interagissant. Je n'ai pas d'autres médiums que les mots pour le voir émerger. Lorsqu'un fouilleur, archéologue ou non, s'exprime au nom d'un chasseur ou d'un homme ayant vécu durant la Préhistoire, cet être intermédiaire, en étant porté et soutenu verbalement par l'interactant, s'incarne en sa personne. Il s'exprime indirectement par le biais de sa voix et, par conséquent, de son corps. En caractérisant ce principe comme une forme d'autorité, F. Cooren

soutient que cette invocation est implicitement ou explicitement une façon de se rendre soi-même plus puissant. Pour le qualifier, il parle d'un effet de « co-construction ou de co-orientation par lequel certaines figures en viennent ou non à s'incarner »²⁷³. B. Latour associe l'incarnation aux prises de pouvoir, c'est-à-dire au fait qu'un agent s'associe à un autre pour soutenir sa propre position²⁷⁴, ce qu'il désigne également par le terme d'associations. C'est un premier niveau interprétatif avec lequel je suis en accord car cela me permet de montrer que ces façons de faire parler ne sont pas que des effets de parole. Ils construisent quelque chose d'autre que ce que nous percevons directement. Comme je l'ai déjà précisé, je considère toutefois que les interactions que j'ai analysées ne relèvent pas toutes de stratégies préorientées. Je n'exclus pas que certaines invocations soient effectivement tournées consciemment vers le renforcement d'une forme d'autorité. Je soutiens néanmoins que ces objectifs ne sont pas les cibles uniques du ventriloque, précisément parce que celui-ci peut agir et faire parler sans avoir l'intention de surplomber le débat d'entités venant renforcer son point de vue. Les extraits que j'ai relevés avec Mélodie le montrent bien. Un groupe mêlant experts et néophytes n'est pas uniquement porté par la volonté de démontrer et convaincre scientifiquement, du moins à cette étape-là du travail. Le chantier est avant tout un lieu de formation – de construction – et non pas un espace de déconstruction où se bousculent les concepts scientifiques.

Ces humains du passé, qu'ils soient qualifiés comme « paléolithiques » ou « protohistoriques », des « gravettiens » ou encore des « gars » du passé, se mêlent à un décor constitué d'une rivière qui drainait toute l'actuelle vallée d'Ormesson ou bien des herbivores, des « bestiaux », dont la présence justifiait les haltes de chasse préhistoriques. Un habitat doit également avoir été construit pas loin et bien plus tard. En somme, l'ensemble de ces entités participe d'une seule et même voix à la co-construction d'un monde oscillant entre un passé mis en présence et un présent conjugué discursivement au passé. C'est par ce phénomène d'oscillation ponctuelle que je peux soutenir que ventriloquer consiste aussi à construire. Et comme je l'ai montré, il s'agit moins d'asseoir une certaine forme de pouvoir que de nourrir des interprétations qui émanent de soi.

Je suis pour ainsi dire confrontée ici à deux régimes d'intentionnalité bien distincts. D'un côté, l'archéologue souhaite interpréter un monde extérieur bien réel et, de l'autre, il projette un autre monde, intérieur cette fois et fictif. Cette double combinaison est une alliance bien

²⁷³ COOREN, F., *Manières de faire parler : interaction et ventriloquie, loc. cit.*, p. 198. F. Cooren emprunte ces deux expressions aux chercheurs en communication James R. Taylor et Elizabeth J. Van Every. Cf. : TAYLOR, J.-R., VAN EVERY, E.-J., *The Emergent Organization: Communication as its Site and Surface*, Mahwah, N.J., Lawrence Erlbaum Associates, Publishers, 2000.

²⁷⁴ LATOUR, B., « The Powers of Association », In LAW J., *Power, Action, and Belief. A New Sociology of Knowledge ?*, London, MA, Routledge & Kegan Paul, pp. 264-280.

connue des sciences cognitives entre réalisme et idéalisme. C'est en tout cas ce qui ressort de ma relecture des travaux de F. Varela que je mobilisais déjà dans le chapitre 4 pour décrire les mouvements affectifs de Mélodie. Je démontrerais alors que « la réalité extérieure à l'expérience est une chose, mais celle au creux de laquelle les expériences se logent en est une autre. Celle-ci ne change pas pour autant, mais l'individu en filtre le contenu et s'y ajuste en permanence ». La notion de représentation est selon lui un pivot qui ne dit pas tout de cette oscillation. Je pourrais dire la même chose des « figures » employées par F. Cooren ou des « êtres non humains » chez B. Latour. S'inspirant du travail de Merleau-Ponty²⁷⁵, F. Varela propose plutôt « de contourner entièrement cette géographie logique de « l'intérieur contre l'extérieur » en étudiant la cognition non comme reconstitution ou projection, mais comme action incarnée »²⁷⁶. Il réhabilite la notion d'incarnation et pallie ainsi certaines approches cognitives pour lesquelles on pourrait parler de neuro-réductionnisme. Le concept d'énaction — en anglais, *to enact* signifie « susciter », « faire advenir » ou encore « faire émerger » — autorise une redéfinition complète du sujet et de son objet, bien au-delà des questions que j'ai abordées précédemment au sujet des affects. Le second n'est plus qu'une représentation mentale du premier.

En proposant cette alliance astucieuse entre réalisme et idéalisme, l'énaction me permet donc de penser les expériences et les interactions que j'ai restituées dans ce chapitre. Percevoir le monde, c'est aussi en produire une autre vision. De cela, je n'en avais encore rien dit dans le tout premier chapitre qui n'abordait les phénomènes de perception qu'en se focalisant sur la matérialité. Je m'en écarte ici et enrichis ma lecture de la réalité d'une dimension discursive permettant d'osciller de manière récurrente, voire systématique, entre réalisme et idéalisme. Par son activité scientifique, l'archéologue perçoit les traces matérielles du passé et agit d'abord sur elles. Il en reconstitue les pratiques et, en parallèle, projette une vision particulière des modes de vie en interagissant avec d'autres personnes. C'est ainsi qu'il transmet aux travailleurs débutants la double dimension d'un espace-temps. La combinaison de ces deux dimensions prend une place centrale dans le travail sur un chantier. Chacun est donc invité à s'appropriier le passé en contractant une démarche rationnelle façonnée par la preuve archéologique et une seconde, sensible cette fois, plaçant au cœur du propos un scénario idéal mis en scène. Les deux sont complémentaires et participent ensemble à la construction du fait archéologique.

²⁷⁵ MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard, 1952.

²⁷⁶ VARELA, F.-J., THOMPSON, E., ROSCH, E., *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, La Couleur des idées, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

Chapitre 6. Mélodie

Introduction

Trois ans plus tard...

Quelques messages avec Mélodie *via* WhatsApp suffisent à me rappeler ces temps que j'ai passés à ses côtés, à Ormesson. Je mesurais à l'avance la relation distante que j'avais construite avec elle depuis, sans trop savoir si cela allait freiner nos échanges une fois que nous allions nous revoir. Un premier rendez-vous est convenu sur un coin de table du McDonald's de la Défense afin que je puisse lui transmettre les précieux enregistrements filmiques de son suivi. Nous y faisons finalement un point sur nos vies respectives avec enthousiasme, discutons de l'avancement de ma thèse. En parallèle, un peu plus de 150 Go défilent lentement de mon ordinateur portable jusqu'à son disque dur. Un mois après cette passation, Mélodie me confirme avoir bien pris le temps de visionner les images qui correspondent à la quatrième journée de campagne. Nous nous tenions donc prêtes à procéder à cet ultime entretien.

Nous nous rejoignons sur son lieu de travail, le 2 février 2018, à 19 h. Nuit noire. Une fois la Grande Arche de la Défense derrière moi, j'arrive devant le CNIT où Mélodie m'attend. Elle me guide jusqu'à son bâtiment cubique qui, du haut de ses quatre étages, me semble relativement petit comparé à toutes ces hautes tours qui m'entourent. L'entrée se situe juste derrière, face à un carrousel à l'arrêt. La porte s'ouvre alors sur un grand hall vide avec quelques banquettes disséminées çà et là. Il n'est possible d'accéder qu'au deuxième étage avec cet ascenseur, le premier étant occupé par les locaux d'une banque qui s'accommode de sa propre entrée. Et j'arrive rapidement au bureau de Mélodie, disposé dans un espace de *travail partagé* où six au total se font face par paire. Quelques fausses plantes vertes ont été placées dans les coins. La petite entreprise pour laquelle elle travaille loue deux bureaux. À cette heure-là, tous les employés sont rentrés chez eux. J'installe mon matériel d'enregistrement sur son bureau, parfaitement rangé. Un ordinateur portable, une lampe et un téléphone fixe — dont elle ne se sert pas puisque sa collègue est juste à côté — côtoient une petite bibliothèque constituée d'ouvrages de *web marketing*, de graphisme, de communication et un Bescherelle.

Je réexplique ensuite à la jeune femme la trame de l'entretien et insiste sur l'importance des détails de cette journée. Je n'exclus pas le fait qu'elle puisse penser que mes remarques sont absurdes ou banales. Elle me confiera trouver cela surtout surprenant qu'une partie de mon dispositif de recherche soit tourné vers elle. Comment elle, Mélodie, une jeune employée de la Défense qui a participé à une unique campagne de fouille pourrait-elle faire l'objet d'un intérêt scientifique ? Elle n'a pourtant choisi le chantier d'Ormesson que parce qu'il était le seul en région parisienne avec un logement en dur. Sa curiosité l'aura poussé plus loin qu'elle ne l'imaginait. L'entretien dura près de deux heures et la richesse du contraste qu'il propose par rapport à celui effectué avec Isabelle conforta mes intuitions de départ.

Il ne s'agit pas de dire après coup que j'ai bien fait de sélectionner Isabelle et Mélodie pour ma recherche. En revanche, le caractère aléatoire des rencontres que j'ai faites sur le terrain, sans même à devoir miser sur les individus les mieux informés, est fondamental. Non, je ne rendrai définitivement pas compte du fonctionnement global d'un site archéologique sans en passer par ces individus qui le constituent. J'aurais ainsi pu écrire ma thèse avec autant de parties qu'il y a de participants aux campagnes de fouille. Simple question de temps.

Il me faut désormais compléter mon objectif en consacrant le dernier chapitre de cette seconde partie à ce qui semble s'infiltrer de part en part dans l'entretien d'explicitation effectué avec Mélodie. Je procède de la même façon que pour le chapitre 3, c'est-à-dire en décortiquant certains des traits de singularité que Mélodie puise en elle-même. L'écho avec ce chapitre-ci est indéniable. En analysant quelques traits de singularité d'Isabelle, j'ai pu montrer comment certaines des prérogatives collectives dépendaient en fait totalement des traits de singularité que la jeune femme laissait émerger au cours des expériences qu'elle vivait pendant une journée de travail. Nous avons vu aussi comment, à l'inverse, ces traits nous renseignaient sur le fonctionnement du groupe. Dans ce chapitre, j'interrogerai également ces formes de débordement, et ce, afin de mieux comprendre ce qui se joue au travail entre experts et néophytes. Jusqu'où ces catégories sont-elles pertinentes ? Je fais le pari que cet entre-deux se loge dans nos façons de nous engager dans des situations nouvelles. Celles-ci supposent des aléas, des décrochages, ce qui fait que nous ne tenons jamais entièrement notre rôle de départ, ni celui que nous pensons devoir jouer, ni celui que le collectif attend de nous.

Mélodie me dira « être comme ça naturellement » ou « faire ça de manière générale ». À de nombreuses reprises, elle sort du cadre de la journée que je lui proposais de revivre. Elle épaissit ce qu'elle est à travers ses propres situations de travail ou ses habitudes quotidiennes. Comment s'accommode-t-elle ainsi continuellement et singulièrement d'elle-même ? Pour le démontrer, je procéderais en deux temps. Le premier sera consacré à la retranscription intégrale de l'entretien d'explicitation effectué avec Mélodie. Ses propos apporteront un nouvel éclairage sur cette journée filmée, et ce, à partir de questions puisées dans des situations que je n'ai pas analysées dans les deux chapitres précédents. Elles semblent *a priori* sans consé-

quence, comme le fait de faire tomber le contenu d'une pelle à côté d'un seau. Je reprendrai ensuite de façon détaillée quatre des traits de singularité que la jeune femme met particulièrement en avant lors de l'entretien : des formes de concentration, de tact, de diplomatie et de maladresse.

6.1 Entretien

[>?]: *Il est 8 h 30 quand tu arrives sur le terrain. Tu avais alors manqué ton réveil ce matin-là, un oubli. Et les autres ne t'accueillent pas à bras ouverts. Ils sont arrivés bien plus tôt et sont à la tâche depuis une petite heure. Quelles étaient tes impressions à toi quand tu es arrivée ce premier matin sur ton carré de fouille ?*

[>Mélodie]: Moi, je pars du principe que si c'est pas régulièrement, y'a pas mort d'homme. Ça arrive à tout le monde, voilà, d'être en retard pour x raisons. C'est ce que je pense en général. Dans mon travail actuel, comme j'ai pas d'horaires fixes, du coup, ça dérange pas, mais quand il y en a, j'essaie quand même de me dépêcher au max pour arriver la moins en retard possible. Je m'excuse évidemment ou, en tout cas, j'essaie de faire passer des excuses, voilà, à dire : "j'ai un peu loupé le réveil quoi" ! Mais sinon, je me prends pas plus la tête que ça. Ça arrive et puis voilà.

Je me souviens que sur le site, quand je suis arrivée, il fallait même qu'on m'explique quel matériel prendre. C'était la première fois que je venais. Je savais même pas qu'il fallait prendre un seau ou ce genre de trucs. Alors le temps que je comprenne où est-ce que j'allais être et avec qui, qu'est-ce que j'allais faire, avec quel matériel. Après, je me souviens effectivement être arrivée sur le sondage alors qu'ils étaient déjà en train de travailler. C'est peut-être pour ça qu'ils m'ont pas accueilli les bras grands ouverts. Et puis, on se connaissait pas de toute façon donc ça va pas être hyper chaleureux. Et eux étaient déjà en train de travailler depuis un petit moment donc, forcément, ils étaient dans leur truc, dans leur travail. Mais moi, je l'ai pas mal perçu. Je me suis pas dit : "ouh là, c'est froid" ! Je me suis pas dit ça du tout.

[>?]: *Est-ce que c'est une forme de diplomatie ?*

[>Mélodie]: Ouais, ouais plutôt, c'est vrai. Quand c'est des gens que je connais bien, j'hésite pas à dire ce que je pense plus ou moins tel quel, mais effectivement, quand je connais pas et que j'ai pas forcément de crédibilité ou de légitimité, entre guillemets, d'être là, j'essaie d'être la plus diplomate possible. Je cherche pas du tout les embrouilles par exemple. J'essaie de me concentrer pour faire les choses bien, au maximum de ce que je peux en tout cas. Et ouais, être diplomate forcément, pour que tout se passe au mieux.

[>?]: *En devant arriver tôt sur place, sans compter les trois quarts d'heure de trajet qu'il fallait pour se rendre de Pincevent au chantier en voiture, je pense forcément à la question du rythme. Qu'est-ce que tu en retiens ?*

[>Mélodie]: C'était dur. C'était dur. C'est quand même assez éprouvant aussi bien psychologiquement que physiquement. Comme c'était la première fois, il fallait que j'assimile beaucoup d'informations sur le chantier. Comment faire ? Pourquoi ? Comment on fait avec les gens ? Il fallait aussi que j'apprenne à les connaître du coup et que je m'intéresse à eux au minimum. C'est pas : t'arrives, tu fais ton truc dans ton coin et tu rentres te coucher ! Je connaissais absolument personne ! Le temps de s'intégrer un peu, de connaître les gens, de me dire : "voilà, il faut que je m'intègre un peu sinon ça sert à rien de venir et d'être dans son coin, à se renfermer". De toute façon, je suis pas comme ça naturellement. Je suis plutôt ouverte, du genre à aller vers les gens, ou en tout cas les gens que je côtoie, les gens avec qui je travaille. J'irais pas parler à n'importe qui dans la rue, mais voilà, quand je suis dans ce genre de contexte, j'essaie de connaître un peu les gens, de leur parler, de leur dire : "tu fais quoi" ? C'est important de cerner leur caractère aussi pour pas faire de boulettes. Par exemple, dire quelque chose de trop brutal alors que la personne est sensible, non. J'essayais de tempérer un peu les choses à ce niveau-là. Et puis c'était dur physiquement surtout, je pense, parce que c'est vrai que c'est un travail assez physique mine de rien ! C'est pas : on reste assis devant un bureau comme je fais d'habitude. J'avais pas l'habitude de ça. C'était assez éprouvant, mais au-delà de ça, c'était vraiment appréciable si je puis dire. C'était quand même un bon effort quand même.

[>?]: *Tu compares cette façon d'être sur le chantier avec ton métier actuel. Est-ce que cette expérience de fouille, c'était du travail selon ton point de vue ? Tu ne devais valider aucun diplôme après tout. Tu n'avais pas à étudier du matériel archéologique tiré du site, etc.*

[>Mélodie]: Oui, mais c'est quand même un travail. Tout est travail de toute façon. Je pars du principe qu'il faut faire les choses bien, quoi qu'il arrive, même si c'est pas vital, même si c'est pas nécessaire. C'est vrai que du coup, ça l'était pas, pas pour ma carrière professionnelle en tout cas, mais il faut quand même le faire bien. Voilà. Je pars du principe qu'un travail doit être fait bien, en tout cas dans le meilleur des possibles.

[>?]: *La première demi-heure de la journée est passée et tu demandes à Sarah si elle peut te faire un topo portant sur la chronologie des périodes du Paléolithique, avec des dates précises. Est-ce que l'histoire est une discipline qui te plaît et si oui, depuis longtemps ?*

[>Mélodie]: À l'école j'aimais beaucoup l'histoire, mais j'étais très nulle en rédaction. J'adorais apprendre ce qui s'était passé avant. Pourquoi ? Comment ? Après, par contre, disserter dessus, c'était pas du tout mon truc. En plus, dans les disserts', il fallait respecter un ordre et j'ai jamais été douée

pour ça. Moi, je commence à écrire et je pars un peu dans tous les sens. J'arrive pas à faire des trucs bien cadrés, mais sinon, c'était vraiment une matière qui me plaisait. Après, ça dépendait aussi du professeur, forcément. Quand c'est quelqu'un de monotone qui parle de manière plate, qui met pas du tout d'entrain, ça donne pas spécialement envie, c'est sûr, mais ça a toujours été quelque chose qui m'a beaucoup plu. Après c'était avant même les cours d'histoire. J'ai été intéressée par l'archéologie dès la primaire en fait. Je voulais être archéologue quand j'étais petite. J'ai commencé à vouloir faire ça vers sept, huit ans. J'étais passionnée. J'adorais Indiana Jones, ce genre de trucs. Je me souviens que je regardais Sydney Fox l'aventurière²⁷⁷, même si dans la série, c'est complètement anachronique. J'aimais beaucoup le concept en fait. Je savais à l'époque que c'était pas ça comme métier. Forcément, archéologue c'est pas aventurier ! Je savais déjà que c'était quelque chose de différent, mais c'est ça qui me plaisait. J'étais vraiment attirée par ça déjà.

[>?]: *Est-ce que ta famille t'encourageait à prolonger cet engouement pour l'histoire ?*

[>Mélodie]: Non, pas du tout. Alors, l'histoire éventuellement, ils auraient pu me dire : "oui, fait ce que tu veux". L'archéologie, au contraire, ils me disaient : "attention" ! Tu fais au minimum cinq ans d'étude déjà, plutôt huit généralement, si tu veux être un grade au-dessus. Y'a pas de débouchés. Il y en a très peu en tout cas. C'est pas quelque chose où on est rémunéré 3 000, 3 500 euros en tant que cadre. Entre guillemets, c'est pas un métier d'avenir si je puis dire. Donc mes parents me décourageaient plutôt à le faire. Au moment où je passais le bac, je leur disais que j'aimerais bien m'inscrire à la fac, en fac d'archéologie. Du coup, ils m'ont dit très clairement : « non, s'il te plaît, ne fais pas ça ». Ils ne m'ont pas obligé, mais effectivement, ils m'ont influencé à ce niveau-là, en me disant : "non, voilà, les débouchés, le salaire, c'est pas (hésitations)... Tu risques pas de bien vivre. Nous ce qu'on veut, c'est que tu vives bien, que tu sois pas en galère tout le reste de ta vie".

Et du coup, j'ai fait un BTS MUC. MUC c'est *Management* des Unités Commerciales. C'est plus tourné commerce et *management*. Et ce choix, il s'est imposé de manière toute bête. C'est qu'en fait j'ai pas eu le bac, tout simplement. Et à l'époque, on pouvait quand même accéder à un BTS sans le bac, même s'il y avait pas beaucoup d'écoles qui faisaient ça. Et je me suis dirigée vers MUC parce que c'était quand même plutôt généraliste. On voyait un peu de communication, un peu de *marketing*, un peu de gestion, de droit. Et je me suis dit, au moins là-dedans, je vais pouvoir piocher quelque chose

²⁷⁷ « Sydney Fox, l'aventurière » (*Relic Hunter*) est une série télévisée diffusée en France entre 2000 et 2003 sur M6.

qui me plaît et pouvoir continuer. Finalement, j'ai adoré le *marketing*, vraiment, alors que c'était qu'une toute petite partie du BTS. Et j'ai continué là-dedans.

[>?]: *On avance dans la journée et je remarque alors que tu fais particulièrement attention à tes affaires, à tes vêtements, à ne pas les salir. Tu veilles aussi ponctuellement à ce que le matériel ne traine pas partout sur le sol. Est-ce que cette façon de s'occuper de tes affaires, d'en prendre soin, voire d'organiser les choses, c'est quelque chose que tu fais simplement dans le travail ou pas ?*

[>Mélodie]: Oui, c'est ce que je fais de manière générale. Après, les chaussettes par exemple, c'était tout bête. C'est juste que je voulais pas avoir plein de sable dans mes chaussures, tout simplement parce que j'avais qu'une paire. Et je me suis dit qu'en rentrant, si je mettais des chaussettes propres et que dedans c'était plein de terre, c'est pas utile du coup. Sinon, de manière générale, c'est pas que je suis spécialement ordonnée. Ça me dérange pas qu'il y ait des choses qui traînent, mais par contre, je sais où sont les choses. Il faut que je sache où c'est rangé et je préfère que ce soit un minimum rangé. Sinon, ça fait pas professionnel, tout simplement. Donc je suis plutôt ordonnée quand même. Même s'il y a du bazar, je sais où trouver les trucs dans le bazar. Au bureau aussi, chez moi pareil.

[>?]: *À 10 h, après avoir relevé quelques pièces, tu travailles à la houe avec Jérémie et Sarah. Et là, tu peines visiblement...*

[>Mélodie]: Oui, oui, oui, oui. Bah oui, je savais même pas la manier. J'avais jamais eu cet outil-là dans les mains de ma vie en fait ! C'est comme la première fois à la truelle. Je savais très bien comment la prendre, mais comment bien faire le geste avec, non. La houe, j'avais plus tendance à l'utiliser limite comme une (hésitations)... Voilà, en fait il fallait essayer de racler sans trop enfoncer. Et moi, j'avais le réflexe d'y aller franco ! Je plante et j'arrache un bon morceau de terre. C'est pas ça qu'il fallait faire. Du coup, je me sentais pas et j'avais peur de bousiller le sondage.

[>?]: *Est-ce que tu te souviens des moments où tu as manié les gros outils sur le chantier ?*

[>Mélodie]: Oui, oui, je m'en souviens un peu. Du coup, en revisionnant les vidéos, je m'en suis souvenue parce que sinon je me rappelais pas que j'avais fait de la houe sur ce sondage-là par exemple. Je me souviens avoir fait de la houe quand Émile m'avait donné un mètre carré à faire, mais où il y avait rien. Y avait encore l'herbe et je suis partie à la houe en faisant ça et là, par contre, je m'en souviens, mais ce moment-là avec Jérémie, par contre, non. Si j'avais pas vu la vidéo, je m'en souviendrais pas du tout. Et c'est en les re-

visionnant que je me suis souvenue que c'était pénible. De manière générale, je suis pas quelqu'un qui fait beaucoup de sport déjà. Et j'avais pas l'habitude de ça. Tout bêtement, ceux qui ont un jardin, ils ont l'habitude de bêcher un peu. Moi, j'ai toujours vécu en appartement, à Nanterre qui plus est, donc c'est sûr que ça aide pas. J'avais pas l'habitude de ça et effectivement, au début, c'est pénible.

[>?]: *Et malgré tes difficultés, tu continues, tu ne bronches pas trop. Tu réagis comme ça aussi dans d'autres types de situations ?*

[>Mélodie]: Ouais, de manière générale ouais. Là, en plus, c'était vraiment mes tout débuts, les premiers jours. Même si je suis bénévole, je voulais quand même être un minimum crédible. C'est pas la nana qui vient histoire de regarder et qui fait pas grand-chose. De nature, je suis pas comme ça. J'aime bien faire les choses bien et y aller au maximum de ce que je peux, aussi bien physiquement que psychologiquement. Donc, j'essaie d'aller jusqu'au bout et j'espère avoir fait les choses bien !

[>?]: *Est-ce que ce genre de situations, celles où tu dois repousser tes propres limites, génèrent du stress chez toi ?*

[>Mélodie]: Un petit peu, oui, mais après je suis pas spécialement une grande stressée de base. Donc effectivement, oui, parce que je trouvais qu'il y avait un enjeu, même si j'étais bénévole. Moi je voulais vraiment apprendre et découvrir. Certes, regarder ça permet d'apprendre, mais il faut aller au charbon aussi !

[>?]: *Tu aurais pu apprendre en regardant malgré tout.*

[>Mélodie]: C'est vrai, mais de manière générale, je suis pas comme ça. Après, moi, je le prenais comme un travail. Même si c'était pas rémunéré, pour moi c'était un boulot. Je venais pendant un mois. Je voulais pas venir pour rien, clairement. Je voulais venir pour apprendre. Après c'est vrai que je m'attendais pas à ce que ce soit aussi dur.

[>?]: *Comment est-ce que tu imaginais la difficulté ?*

[>Mélodie]: Un peu moindre. Déjà, je m'attendais pas à ce que ce soit des horaires aussi longs, de 8 h 30 à minimum 18 h 30. Et encore, je suis gentille, plutôt 19 h 30 ! Je m'attendais pas à ce que ce soit aussi long et je m'attendais pas à ce qu'on me demande autant aussi. Je me suis dit qu'en tant que bénévole, peut-être qu'on me demanderait moins qu'à des gens étudiants où il y a réellement un enjeu pour eux. Et on me demandait autant qu'eux, claire-

ment. Après coup, je trouve ça normal. Je suis là, il fallait bien que je serve à quelque chose. J'allais pas me tourner les pouces.

[>?]: *10 h 30. C'est à partir de ce moment qu'on te voit beaucoup douter de tes gestes, du résultat de ces mêmes gestes sur le sol. Tu demandes confirmation, vérification, tu hésites, etc. Ce jour-là, quelle place ont eue tes deux interlocuteurs vis-à-vis de toi, Jérémie et Sarah ?*

[>Mélodie]: Jérémie, je l'ai plus vu comme un camarade entre guillemets puisque pareil, c'était son premier chantier. Certes, il avait plus de connaissances en archéologie que moi vu qu'il était étudiant. Et j'ai vraiment pris Mélina comme une institutrice en gros. C'était effectivement à elle que je demandais confirmation, vérification, parce que c'était elle qui avait le plus d'expérience. C'est plutôt elle qui m'a appris tous les gestes de base, et pas Jérémie. Donc j'ai plutôt porté mon attention effectivement sur Sarah. J'avais vraiment jamais fait, limite j'avais jamais vu ces gestes-là, à part vite fait trois secondes dans une vidéo, et encore. Donc je savais pas comment faire et j'avais peur de mal faire parce que j'aime pas mal faire les choses en fait. Je suis assez perfectionniste à ce niveau-là, dans le travail et à l'extérieur, pareil.

[>?]: *Tu aurais un exemple de choses à l'extérieur pour lesquelles tu es perfectionniste ?*

[>Mélodie]: Un truc tout bête : quand je fais le ménage par exemple ou quand je commence à faire du rangement ou du ménage. Il faut que ce que j'ai commencé, ce soit au moins fini et bien fait. C'est pas juste, je passe un coup d'éponge et puis basta. Non, je nettoie vraiment le truc. Je mets du désinfectant, etc. Il faut que j'aïlle jusqu'au bout.

[>?]: *La question suivante est dans le prolongement. Est-ce que ce vouloir bien faire, qui est un peu comme un saut dans le vide, car à la base tu n'avais rien vu de tel, te permettait d'avoir confiance en toi ?*

[>Mélodie]: Non. Clairement, non. Comme c'était vraiment les premières fois que je faisais ces gestes-là, même si on me disait que c'était bien, je parlais du principe qu'on peut toujours mieux faire quand même. Du coup, les premiers jours, j'étais clairement pas sûre de moi. Après, ça dépend de beaucoup de choses. Si j'ai une certaine expérience, je vais déjà moins douter de moi, forcément. Mais quand c'est quelque chose que je découvre et où je suis complètement novice, je pars du principe que c'est pas parce qu'on fait bien un geste une fois que c'est bien tout court. Donc, si j'ai un peu d'expérience, j'ai déjà un peu plus confiance en moi. C'est pas que j'ai pas confiance en moi tout court. Je pars juste du principe que même avec de l'expérience, on

ne fait pas les choses bien à 100 %, en tout cas pas tout le temps. Même avec des années et des années d'expérience, on peut toujours faire une boulette.

[>?]: *Vient le moment tant attendu de la pause en cette fin de matinée et tu consultes alors ton téléphone, comme ça sera systématiquement le cas les fois suivantes. Est-ce que tu te souviens de la ou des personnes avec qui tu communiquais à ce moment-là ?*

[>Mélodie]: Mon copain. Là, c'est vraiment pour le tenir au courant en fait. Comme c'était la première fois que je partais comme ça pour un truc que je connaissais pas non plus, il voulait que je le tiens au courant un maximum. Comment ça se passait ? Qu'est-ce que je faisais un peu ? Sans rentrer dans les détails parce qu'à l'époque, il connaissait encore moins que moi comment ça se déroulait, etc. J'essayais de le tenir un maximum informé en lui disant par texto : "t'inquiètes pas, ça va".

[>?]: *Et en rentrant chez vous, le week-end par exemple, est-ce que tu en racontais un peu plus ?*

[>Mélodie]: Ouais. Déjà, ça l'intéressait parce que c'est pas comme parler d'histoire qui est un sujet qui ne le concerne pas, qui l'intéresse pas vraiment. Là, comme c'est moi, il s'intéressait aussi. Comment tu te sens ? Est-ce que t'es pas trop fatiguée ? Est-ce que c'est pas trop dur ? Quel est le volume horaire par exemple ? Qu'est-ce que tu fais comme gestes ? Il fallait aussi un peu lui expliquer l'intérêt du machin parce que pour lui (hésitations)... Il est pas archéologue. Il est dans le *webmarketing*, comme moi avec, à peu de choses près, la même formation. Du coup, je lui expliquais qu'on déterrait principalement des morceaux de silex.

[>?]: *Est-ce que l'archéologie c'est un sujet sur lequel vous pouvez partager des choses de façon générale ?*

[>Mélodie]: Oui et non. Des fois, il s'intéresse un peu aux techniques de fouille. Par exemple, il m'a demandé : « une truelle, est-ce que c'est la même que celle d'un maçon » ? Question bête, mais après tout je me suis posée là même au début. Quand tu connais pas, tu connais pas. Voilà, mais effectivement, c'est pas quelque chose dont on parle régulièrement. Lui c'est plutôt les jeux vidéo sa passion. Après, il s'est surtout intéressé à la première année de fouille. Forcément, comme je découvrais aussi, il voulait connaître un peu.

[>?]: *Et dans ton entourage, avec des amis, est-ce que l'archéologie ou l'histoire, c'est quelque chose que tu es amenée à partager ?*

[>Mélodie]: Moi, j'adore partager ça. L'archéologie moins parce qu'il faut être sur le terrain pour comprendre, mais l'histoire il y a pas besoin d'être sur le terrain pour comprendre. J'adore en parler. J'adore transmettre, en tout cas les connaissances que j'ai. Je suis ni archéologue ni historienne, mais à force de lire, que ce soit des livres ou des magazines là-dessus, des articles tout simplement, j'accumule un peu de connaissances et j'aime bien les partager, forcément. J'ai un ou deux amis avec qui je peux le faire, mais c'est tout. C'est très ponctuel. On est dans une soirée entre amis par exemple et y en a un qui pose une question générale, pas forcément à moi directement et on discute là-dessus, mais on disserte pas pendant trois heures ! Ça nous arrive d'échanger des magazines notamment avec un qui est dans la boîte depuis pas longtemps. Il s'y intéresse un peu, mais c'est plus par curiosité que par passion.

[>?]: *Un peu plus tard, tu évoques les week-ends, ces temps de pause où chacun pouvait rentrer chez soi. Qu'est-ce que ça représentait pour toi pendant la campagne ?*

[>Mélodie]: Une petite bouffée d'air quand même. Déjà, rentrer chez soi, en terre connue forcément, retrouver son quotidien, les gens qu'on aime. C'était reprendre un peu de repos aussi. Et j'aime bien mon confort. Quand je dors pas dans mon lit, je suis pas bien. Enfin, c'est pas que je suis pas bien, mais disons que je dors pas aussi bien. J'aurais pu rester dormir à Pincevent le week-end et me reposer. C'était surtout pour retrouver mon copain qui me manquait, mon chat que j'adore qui me manquait aussi.

[>?]: *Et qu'est-ce que tu faisais le week-end quand tu rentrais ?*

[>Mélodie]: Des trucs tout bêtes du quotidien. J'aidais mon mec à faire les courses, même si je mangeais pas là la semaine, je l'aidais un peu, faire un peu de ménage. Et je faisais des machines surtout pour laver mes vêtements parce que j'ai quand même pas non plus une garde-robe illimitée pour le chantier. Et puis repos vraiment. Je restais dans mon canapé et je profitais au max de pouvoir rester assise. Voilà, je suis pas hyper sportive de base. Le sport, ça me dérange pas. J'aimais bien ça, mais j'ai pas d'activité sportive en dehors du travail. Et comme mon métier m'amène à travailler dans un bureau, forcément, avoir une grosse activité physique c'était pas évident parce que j'avais pas l'habitude. J'ai toujours pas l'habitude d'ailleurs ! (rires)

[>?]: *Il y a des choses qui se remarquent parce qu'elles reviennent de façon récurrente. À de nombreuses reprises, tu t'apprêtais. Tu remettais ta casquette, tes cheveux. Tu vérifiais tes ongles, ta peau. Tu te mettais de la crème solaire, etc. Est-ce que tu dirais que tu prends soin de toi en général ?*

[>Mélodie]: Oui quand même. Je suis pas non plus quelqu'un de vachement axé sur l'apparence physique. Y'a pas que ça qui compte, mais effectivement, c'est quand même important. Après les cheveux, c'est parce que ça me gênait en fait. À chaque fois, j'avais une mèche qui retombait devant les yeux. Je trouvais ça assez énervant. Les ongles, j'avoue, je trouve ça hyper gênant d'avoir de la terre dessous en fait. C'est pour ça que j'essayais un max de l'enlever. Je la sentais sous mon ongle ! C'est un peu granuleux, ça me gênait. Après, c'est plus pour moi, parce que sur le chantier, on est habillé avec des vêtements faits pour être salis. Donc on est pas bien apprêtés et, la plupart du temps, je me maquillais pas de toute façon.

[>?]: *Je sais pas si tu t'en souviens, mais vous deviez faire des calculs pour le relevé des altitudes. Et le calcul de tête, le report des mesures sur papier millimétré, toutes ces petites tâches, on sent que c'est pas une partie de plaisir pour toi.*

[>Mélodie]: Non pas du tout. Déjà, moi et les chiffres ça fait deux, donc un calcul de tête, j'ai jamais réussi à le faire. Tu me dis quatre moins deux, je sais le faire, mais dès qu'on part dans des virgules ou ce genre de choses, je galère. C'est pour ça que je prenais mon portable pour utiliser la calculatrice. Et puis le papier millimétré, je trouve ça chiant. En plus, j'avais pas pris mes lunettes de vue, donc ça me faisait assez mal aux yeux de devoir me concentrer sur des trucs au millimètre, avec le soleil sur la feuille blanche. J'avais ni lunette de vue ni lunette de soleil. Ça a été dur à ce niveau-là. Je les ai oubliées. Je pensais pas que j'en aurais besoin. Je savais pas. C'était les premiers jours donc j'avais pas prévu. Je me souviens que ça me faisait vraiment mal aux yeux et au crâne en fait ! J'avais un peu une migraine.

[>?]: *Est-ce que ce sont les mathématiques de façon générale qui te posent problème ?*

[>Mélodie]: Oui, oui, mais ça, c'est depuis le début, depuis le CP. Ah oui, oui, non, mais vraiment (rires). Je me souviens avoir eu une fois dix ou onze de moyenne en math au collège, mais à partir du lycée, j'ai jamais eu la moyenne. Les math', c'est vraiment quelque chose... Je sais pas. J'ai pas la bosse des maths. En S, ils m'auraient jamais accepté ! (rires) Même si je voulais, ils m'auraient jamais accepté !

[>?]: *Vient le repas. Tu avais participé à le préparer pour ce déjeuner-ci, des sandwiches. Et tu veilles à ce que tout le monde ait assez à manger. Tu précises mayo, moutarde, un peu d'huile d'olive. On sent que tu as fait attention à bien faire les choses. En quoi est-ce que c'était important pour toi ?*

[>Mélodie]: Effectivement, tout le monde devait faire cette tâche à un moment ou un autre puisqu'on tournait, tout simplement, pour faire la bouffe. Comme le travail est assez physique, je voulais que les gens aient assez à manger, qu'ils mangent bien. La bouffe c'est quand même un petit peu important. Si on aime pas du tout ce qu'on mange, on est pas du tout motivé. On prend pas beaucoup de force, mais c'est surtout psychologique, je pense. Si on est content de son repas, je pense qu'on repart bien après. Et puis, j'aime bien veiller sur les gens de manière générale.

[>?]: *Je pense aussi aux courses parce que tu faisais partie de celles et ceux qui avaient une voiture. Aller faire les courses ou ramener les fouilleurs qui devaient rentrer avant pour commencer à préparer le repas, ça permettait aussi de finir plus tôt, non ?*

[>Mélodie]: Effectivement.

[>?]: *Est-ce que pour compenser un peu la pénibilité du travail, il t'arrivait de jouer sur la durée de la journée en partant plus tôt ?*

[>Mélodie]: Concrètement, oui, clairement. Encore la matinée, ça va. Au début de l'après-midi, ça va, mais à partir de 16 h, ça commençait à être un peu lourd physiquement, psychologiquement aussi. Je commençais vraiment à ressentir la fatigue à ce moment-là quoi. Ça me permettait de gérer ma fatigue.

[>?]: *Pendant la deuxième partie du repas, tu évoques ton budget bouffe. Je ne sais pas si tu te souviens d'Alain qui était à côté de toi pendant le repas, mais il finit les aliments qui restent avec une certaine gourmandise et tu réagis tout de suite.*

[>Mélodie]: C'est vrai qu'au moins y avait pas de déchets. Pas de gaspillage ! (rires) Après moi, je suis pas une grosse mangeuse de base. Donc effectivement, dès qu'il y a quelqu'un qui mange de manière vraiment gargantuesque si je peux dire, et sans être forcément obèse, ça me surprend toujours. Mais où est-ce qu'ils peuvent mettre tout ça quoi ! Moi qui suis pas une grosse mangeuse, ça m'impressionne toujours.

[>?]: *En début d'après-midi, après avoir terminé le repas, vous retournez sur le terrain. Et par hasard, vous êtes amenés à discuter rapidement de la série Game of Thrones avec Jérémie. Tu évoques alors le fait qu'il y ait quand même beaucoup de scènes de sexe.*

[>Mélodie]: Oui. Ah bah c'est la vérité ! (rires) C'est un fait ! (rires)

[>?]: *Est-ce que c'est le rapport à la nudité qui te choque à ce moment-là ?*

[>Mélodie]: Ouais, et moi je suis assez pudique de manière générale. Après, c'est pas le fait de voir des gens nus qui me dérange. C'est le fait qu'il y ait que des femmes qui soient nues. Je trouve ça un peu sexiste. Je trouve pas ça normal. S'il doit y avoir des gens à poil, autant qu'il y ait les deux quoi ! Du coup, c'est plutôt les mecs qui se rincent l'œil et les pauvres nanas, comme d'habitude, on n'a pas grand-chose.

[>?]: *Tu te décrirais comment par rapport à ça ?*

[>Mélodie]: Je suis pas féministe non plus parce que je suis pas active. Je suis pas là à descendre dans la rue dès qu'il y a quelque chose, mais effectivement ça me gêne que les femmes soient mal représentées, sous représentées, ou représentées de manière plus sexuelle qu'autre chose. Ça me gêne, même dans la vie en général de toute façon.

[>?]: *C'est-à-dire ?*

[>Mélodie]: Par exemple, tout bêtement, que ce soit dans les clips, dans les films ou dans les séries, généralement, il y a beaucoup plus de nanas à poil qu'autre chose et ça me dérange, réellement. Déjà, je trouve que c'est pas sympa pour les conditions de la femme. On est quand même au XXI^e siècle ! Si une femme est représentée juste par son physique, c'est pas très moderne. Ça me choque un peu quoi.

[>?]: *L'insolation maintenant.*

[>Mélodie]: Oh oui !

[>?]: *14 h 30, c'est le moment de la journée où tu sembles le plus subir les effets de la chaleur.*

[>Mélodie]: Ouais, ouais, ouais.

[>?]: *Tu pars faire une pause un peu en retrait, souffler un peu. Est-ce qu'en règle générale, tu penses à toi dans ta gestion du travail ? Est-ce que tu prends soin de toi ?*

[>Mélodie]: Ah oui. Oui, oui. Si d'un coup, je suis là sur le terrain et que je fais un malaise, je vais pas pouvoir travailler derrière. Donc je préfère faire un peu plus de pauses, plus courtes, certes. Je vais pas prendre des pauses de vingt minutes. Juste, je vais m'asseoir un peu à l'ombre, souffler un coup. En plus, c'est vrai que de manière générale, je supporte pas bien le soleil. Je peux pas rester longtemps au soleil. Si j'avais pas eu de casquette, j'aurais vraiment fait une insolation, mais réelle quoi. Je préfère me retirer un peu, souffler, pour pouvoir mieux gérer derrière en fait.

[>?]: *Et en dehors, ça t'est déjà arrivé ce genre de situations ?*

[>Mélodie]: *Oui, ça m'est déjà arrivé, effectivement, même pour quelque chose de tout bête. Voilà, il fait 30 °C. Tu marches et d'un coup, tu te sens pas bien. C'est trop de chaleur d'un coup. Il me faut un petit peu d'eau, un peu de sucre pour me booster. C'est un peu comme si je faisais une crise d'hypoglycémie à ce moment-là en fait. Je me sens vraiment faible. Généralement, je deviens pâle. Donc j'essaie de gérer ce truc-là. J'anticipe. Après voilà, si j'étais chez moi, je m'en fiche, vu que je suis chez moi à la maison, ça me gêne pas. Mais là, je suis là pour faire quelque chose. Je suis là pour faire un travail. Je préfère me gérer, me poser cinq minutes un peu à l'ombre, comme ça je sais que je peux redémarrer derrière.*

[>?]: *Il est 15 h et vous reveniez de votre pause avec Sarah et Jérémie. À ce moment-là, il fallait passer le sédiment de vos seaux au tamis. Et tu attends qu'ils notent les références pour les seaux avant de trier leur sédiment. Tu es donc dans cette posture d'attente parce que tu ne peux pas procéder au tamisage sans les seaux. Tu restes de ton côté, silencieuse, toujours attentive. Comment est-ce que tu as vécu ces moments d'attente et au-delà, te décrirais-tu comme patiente en situation de travail ?*

[>Mélodie]: *Pour ce moment, j'avais pas le choix donc de toute façon j'ai pris mon mal en patience. Ça n'aurait servi à rien de presser les choses. Je viens d'arriver et je vais pas leur dire : "bouge tes fesses" ! Donc j'ai attendu tout simplement. Et puis, je trouve pas qu'il y avait beaucoup de moments d'attente. Pas beaucoup. Il y avait beaucoup plus de choses à faire ! Je me souviens juste d'un moment où on a attendu parce qu'ils travaillaient à la pelleuse. De toute façon, comme on regardait les gens faire, on n'attend pas réellement. C'est pas comme si j'étais réellement seule avec moi-même. Je regardais les choses se faire donc ça va. Après, en règle générale, non, je suis pas très patiente. Cinq minutes, il y a pas de souci tu vois, mais attendre réellement, non. Si tu me dis "reste là une heure" et si pendant une heure, j'ai rien à faire, là non. Je vais péter un câble. Et c'est vrai que dans le travail, j'aime bien quand ça va vite. Je préfère qu'on déboîte un peu le truc, que ça s'enchaîne. Si t'attends, si ça prend du temps, ça freine un peu, j'ai l'impression qu'on n'avance pas en fait. Après, il y a des trucs qu'il faut savoir laisser reposer un peu, mais sinon j'aime bien quand ça va vite.*

[>?]: *Un autre jour au milieu de la campagne, je ne sais pas si tu t'en souviens, mais il y avait eu un long temps d'attente pour une partie de l'équipe. À la fin de la journée, peut-être une heure avant les premiers départs en voiture, il n'y avait plus rien à faire pour toi, Jérémie et Maria. Vous vous êtes alors occupés,*

assis sur un tas de terre, à discuter entre vous et à rire en vous lançant des petites mottes de sédiment.

[>Mélodie]: Oui, il y avait plus rien à faire. « Chômage technique », comme disait Mazdak. Là, du coup, on avait trouvé une occupation. On s’amusait ! Je m’en rappelle, on retombait un peu en enfance. On se balançait des trucs. On était dans le sable. On était content tu vois. On s’est occupé comme ça, mais du coup c’est bien parce que ça permet de créer du lien avec les gens. Tu prends le temps de discuter. Je me souviens pas spécialement d’autres moments d’attente comme ça. Je pense pas que ce soit arrivé sur tout le chantier ce genre de moment ! Du coup, ça ne m’a pas gêné. Au moins, ça permet de discuter avec les gens. Alors, tu fais quoi ? Tu viens d’où ? T’as quel âge ? Jérémie, je le connaissais déjà parce qu’on avait déjà discuté de ça. On s’amusait du coup. Se détendre un peu aussi ! Évacuer par le rire !

[>?]: *Un peu plus tard, tu fais tomber ton briquet par terre et puis une autre fois dans la journée aussi. Un peu avant, tu avais fait tomber du sédiment à côté de ton seau, une fois, puis deux. Il y avait quelques petites maladresses assez récurrentes. Est-ce que c’est lié au fait que tu n’aies pas l’habitude d’effectuer certaines tâches ?*

[>Mélodie]: Même si j’avais l’habitude, de manière générale, je suis assez maladroite. Donc ça ne m’étonne pas de moi-même. L’exemple du briquet, je le fais tomber souvent ! Et je parle que du briquet !

[>?]: *Tu dirais que la maladresse est un trait de caractère ?*

[>Mélodie]: Ah ouais, ouais, clairement. Je sais pas si c’est juste parce que je fais pas assez attention à ce que j’ai dans les mains, ou alors, je sais pas, je ne suis pas très douée ! (rires) Ouais, je suis assez maladroite de manière générale, donc même si c’est un geste que j’ai l’habitude de faire, ça va pas m’empêcher de faire une boulette. Tu vois, par exemple, j’écris au clavier depuis plus de dix ans, mais ça ne m’empêche pas de faire des fautes de frappe, comme tout le monde. Ou pareil, quand je prends des notes à la main, ça m’arrive de faire des erreurs, même si je connais le mot. En allant vite, je me trompe et ça m’arrive souvent !

[>?]: *Et dans le quotidien ?*

[>Mélodie]: Je fais tomber quelque chose par terre tous les jours ! C’est inévitable ! (rires) Ouais, j’ai toujours su que j’étais maladroite, ça...

[>?]: *Pas qu’en situation de travail ?*

[>Mélodie]: Non, tout le temps, que ce soit privé ou professionnel, je fais toujours tomber quelque chose. Très maladroite !

[>?]: *Est-ce que ça a des conséquences sur le travail ?*

[>Mélodie]: Non, c'est des petits trucs. Si je fais tomber des stylos ou mes briquets, il y a rien de grave là-dedans. Et un peu de sédiment pour le coup, c'est léger. Je ne pense pas que ça ait de grosses conséquences. C'est pas comme si j'avais mis la pelle entière carrément à côté du seau ou que j'avais renversé un seau en plein sur l'herbe, car là, du coup, c'est carrément galère pour ramasser. J'espère quand même qu'il y avait pas d'esquilles dans ces petits trucs que j'ai mis à côté! (rires) Je pense que c'est par manque d'attention et peut-être aussi par précipitation. Je suis pas du genre patiente non plus. J'aime que tout aille vite de manière générale. Même dans la rue, si je me balade avec quelqu'un, j'ai tendance à marcher vite, c'est comme ça ! Et c'est peut-être ça aussi qui fait que je suis maladroite.

[>?]: *Tu es en train de reporter des pièces sur la fiche d'inventaire un peu après dans la journée et, en parallèle, Émile fait quelques blagues bien graveuses et auxquelles, à ce moment-là en tout cas, tu ne réagis pas. Et des blagues comme ça, on en compte à la pelle sur le chantier.*

[>Mélodie]: OK. (sourire) Bah... (hésitations) Ça me dérange pas, non, non. Après oui, ce genre de blagues, c'est plus masculin que féminin, je pense, parce que c'est moins subtil. (rires) C'est plus brut! Après sur le coup, je n'ai pas ri parce que j'étais en train de travailler. Je me suis dit : "peut-être qu'il va gueuler" ! (rires) J'apprends ! Peut-être qu'il va gueuler si je rigole comme ça alors que je suis en train de travailler. C'est pour ça que j'ai pas osé.

[>?]: *Et tu te souviens précisément de ce moment ?*

[>Mélodie]: Oui, parce que du coup, j'ai regardé les vidéos et je me souviens bien que j'ai pas osé. Je me suis dit : "au cas où, tant que tu connais pas trop le personnage, reste tranquille". Au-delà de ça, c'est pas trop un genre d'humour qui me dérange.

[>?]: *Tu as donc contenu ton rire volontairement ?*

[>Mélodie]: Oui.

[>?]: *Et si tu connaissais un peu mieux le personnage justement, si on était un peu plus avancé dans le temps de la campagne, tu aurais ri plus volontiers ?*

[>Mélodie]: Ouais, voilà. Ouais, ouais. Au début, t'es pas stressé, mais quand tu connais personne, t'oses pas, surtout que là, c'est quand même le chef de chantier. Si tu fais que rire, il va se dire : « bon, celle-là, elle bosse pas ». C'est pour ça que je me suis dit au début : reste tranquille et après, au fur et à mesure tu (hésitations)... C'est pas que tu te débrides, mais comment dire (hésitations)... J'ai pas le mot. Tu te lâches un peu plus quoi.

[>?]: *Comment tu décrirais ta propre façon de rire ?*

[>Mélodie]: Moi je suis plus du genre à faire des blagues un peu salaces ou des blagues pourries, comme des jeux de mots pourris, ça j'aime bien ! Tout ce qui est blague de cul, ça me fait rire et ça me dérange pas. Tout à l'heure au bureau, par exemple, on faisait des blagues sur les juifs, pas méchantes ! Des gens pourraient trouver ça raciste, mais c'est juste une blague, ça ne me dérange pas. Au contraire, j'aime bien ça. Ça me fait rire, tout simplement.

[>?]: *Sur le site, tu t'es finalement ouverte à une forme d'humour que tu pratiques déjà un peu en dehors ?*

[>Mélodie]: Oui, c'est ça. Après, c'est vrai aussi que je m'adapte aux gens. Je vais pas parler de cul à des gens qui sont un peu coincés. Je fais attention sur certains types de blagues. J'ai pas envie de m'embrouiller. Sinon, quand je sais que les gens sont ouverts, y a pas de souci. Je suis la première à dire des conneries de manière générale.

[>?]: *Les blagues que tu faisais tout à l'heure, c'était en travaillant ?*

[>Mélodie]: C'était en pause clope, mais en bossant, je peux rire aussi. Ça empêche pas. C'est pas parce que tu fais une blague de deux minutes que tu bosses pas de la journée. Et ça permet aussi de faire une coupure. On ne peut pas rester quatre heures attentif sur la même chose. Il faut faire autre chose, penser à autre chose. Voilà. Ça permet d'aérer un peu l'esprit.

[>?]: *En fin d'après-midi, tu te retrouves à travailler avec Laure.*

[>Mélodie]: Oui.

[>?]: *Tu ne pouvais communiquer avec elle qu'en anglais. Et là, on voit bien que ça coince.*

[>Mélodie]: Ah bah oui, mais oui ! Moi, je suis nulle en anglais déjà de base, même aujourd'hui. J'ai toujours été nulle en anglais, depuis l'école.

[>?]: *Est-ce que tu as eu l'occasion de voyager au cours de ta vie ?*

[>Mélodie]: Les seuls endroits où je suis allée, c'est un petit peu l'Espagne, un petit peu l'Italie. Et je suis allée en Hongrie, mais c'était un voyage de classe, donc je m'occupais pas des aspects (hésitations)... Si on allait quelque part, c'est pas moi qui parlais anglais et puis on parlait français entre nous, forcément ! Quand c'est pas ta langue d'origine, t'as le réflexe de parler en français.

[>?]: *Et sur le chantier, est-ce que ça t'a posé des difficultés ?*

[>Mélodie]: Oui, car j'ai pas pu vraiment communiquer avec Laure du coup. Alors, que je ne puisse pas communiquer en privé, c'est pas très grave, mais si elle me demandait quelque chose ou inversement, il fallait quelqu'un pour m'aider à traduire. C'était pas facile.

[>?]: *Et dans ton travail, est-ce que tu es amenée à communiquer en anglais ?*

[>Mélodie]: Non, non, non, pas du tout. Après c'est vrai que quand tu sais pas parler anglais, tu passes pour une tebê. Après ça va qu'en France, je ne suis pas la seule à avoir des problèmes en anglais donc déjà ça me rassure. Mais c'est vrai que pour le coup, t'es sans cesse obligé de demander : « elle a dit quoi ? Est-ce que tu peux me traduire ? Comment on dit tel mot ? » Et tu passes pour quelqu'un de bête, de pas très doué. Je m'alarme pas non plus plus que ça. Ça me passe un peu au-dessus. Après pareil, quand tu dois parler avec l'accent bien français, ça fait la franchouillarde qui fait pas d'effort, mais j'ai pas le choix. C'est la seule façon que j'ai de communiquer en anglais. Je vais pas te sortir l'accent *british*. Donc à part ce genre de situations avec Laure, c'est pas forcément gênant. Et puis, limite, c'est à eux de s'adapter. Moi, je parle pas anglais, tant pis pour toi ! C'est pas comme si j'avais fait l'effort d'aller dans un autre pays où là, OK, faudrait que je fasse l'effort de parler anglais. Là, tant pis ! J'ai pas parlé avec elle de tout le chantier.

[>?]: *Vers 17h, tu te retrouves à fouiller un fragment qui ressemblait fortement à un os. Et tu le détoures avec ton outil de dentiste en t'appliquant particulièrement. C'est un moment où tu te retrouves devant un vestige que tu découvres toi. Ta première découverte presque, car plus tôt dans la journée, c'est surtout Sarah qui découvre un certain nombre d'éclats en silex !*

[>Mélodie]: J'y avais passé du temps, mais finalement, je crois que c'était pas de l'os.

[>?]: *Qu'est-ce que tu dirais de l'idée de découvrir quelque chose en archéologie ?*

[>Mélodie]: C'est surtout ça qui m'a donné envie de faire une fouille. C'est de pouvoir découvrir des trucs. C'est vrai que c'était l'aspect le plus excitant si je peux dire.

[>?]: *Qu'est-ce que tu avais derrière la tête avant de découvrir toi-même des choses en archéologie ?*

[>Mélodie]: Découverte archéologique, ça veut tout et rien dire (hésitations)... L'action de découvrir, c'est de gratter le sol et de découvrir une pièce archéologique, peu importe qu'elle ait une importance historique ou pas. De toute façon, c'est rare de découvrir quelque chose d'important et ça, je le savais pas avant que je fasse le chantier. Je ne m'attendais pas à ce qu'on trouve autant de petits trucs insignifiants, des trucs qui n'avaient pas une grande importance à eux seuls. Si tu les prends dans un ensemble, ils ont un sens, mais à eux seuls, non. Je l'avais pas très bien compris avant de faire le chantier. Après, moi c'est ça que je voulais : faire l'expérience de découvrir des pièces archéologiques, peu importe leur valeur. De toute façon, je savais bien. Je suis pas dans l'archéologie. C'est la première fois et j'allais pas découvrir... (hésitations)

[>?]: Toutankhamon *bis*...

[>Mélodie]: Voilà, c'est ça ! Je m'attendais pas à faire une découverte comme ça, mais ce qui m'a motivé en tout cas, c'était de voir ce que c'est que de faire une découverte, trouver quelque chose par hasard. Pour moi, tu peux pas savoir que cette pièce est à tel endroit sous terre, sauf si éventuellement tu fais de la prospection avec des géoradars. C'est au petit bonheur la chance un peu. Tu grattes et tiens, y a quelque chose. À toi de le relever et une fois qu'il est plus du tout sur le terrain, de le remettre en contexte.

[>?]: *Et cette situation avec ce pseudo os, c'est un moment qui t'avait marqué précisément ?*

[>Mélodie]: Non, non. Le premier truc dont je me souviens, c'était le matin parce que j'avais découvert un silex. Là, c'était réellement ma première découverte à proprement parler. En fait, je l'ai trouvé, et après, c'est Sarah qui s'est occupée du reste. Elle était en train de m'apprendre.

[>?]: *Je n'ai pas souvenir que tu aies verbalisé le moment de cette découverte. C'était une joie contenue ?*

[>Mélodie]: Contenue oui, parce que même si je suis assez expressive de base, là ça se faisait pas trop. J'allais pas m'amuser à gueuler sur le chantier pour un malheureux silex. (sourire) C'était même pas une pièce ! Je sais

même plus ce que c'était d'ailleurs. Il y avait du cortex dessus donc c'était vraiment un déchet de débitage, rien de spécialement important. Sur le coup, je le savais pas. J'étais contente. J'étais contente, mais j'ai plutôt intériorisé, voilà. J'ai pas gueulé : "youpi" !

[>?]: *Il n'y a donc pas que le rire que tu canalises pendant le travail, mais aussi la joie comme celle que tu aurais pu ouvertement exprimer pour ta première découverte.*

[>Mélodie]: Mmh. Oui, bah tout ouais. C'est ça. Et pour jauger un peu aussi les autres ! Si tout le monde est très calme, je vais pas m'amuser à (hésitations)... C'est quand même un travail ou disons qu'il y a une ambiance de travail en tout cas. J'attendais de jauger un peu pour pas faire celle qui arrive avec ses gros sabots. J'attends un peu, je jauge et après je vois. Je m'adapte en fonction de l'ambiance et des gens. Y a comme une sorte de dualité en fait. T'oses pas être toi-même. Tu connais pas, tu découvres, donc t'oses pas être totalement toi-même.

[>?]: *Je constate donc que tu contiens quelques-unes de tes émotions comme la joie d'une découverte, toutes ces choses qui font qu'on vrille émotionnellement. Toi au contraire, tu lisses. Tu dirais que ces façons d'être sont valables pour toutes les situations de travail où tu démarres ?*

[>Mélodie]: Je pense, oui, pour toutes sortes d'émotions, je fais ça. Après, ça dépend comment je me sens à l'aise avec les gens aussi, si je les connais bien ou pas. Par exemple, si c'est quelqu'un que je connais pas qui vient m'insulter, je vais pas rester calme non plus tu vois ! Comme tout le monde plus ou moins. Là par exemple, ça fait plusieurs mois que je travaille dans mon bureau et je connais bien ma collègue. Je sais comment ça se passe. On sait très bien qu'on s'attrapera pas donc je suis très zen et en plus, j'ai pas un patron qui me prend la tête.

[>?]: *Comment on pourrait appeler ce trait de caractère qui consiste à adapter tes émotions aux situations de travail et aux gens avec qui tu te trouves ?*

[>Mélodie]: Oui, c'est vrai que j'ai tendance à beaucoup contenir quand je connais pas trop les gens. Forcément, j'ai pas envie de m'exprimer. On se connaît pas, je préfère rester calme, tranquille. J'essaie de trouver un mot depuis tout à l'heure pour dire ça, mais je ne trouve pas. C'est vraiment quand je ne connais pas. C'est pas de la timidité non plus parce que j'ai pas de mal à aller parler aux gens. J'avoue que j'ai pas de mots ! C'est vraiment l'idée de contenir, ne pas trop montrer qui je suis le temps que je comprends les autres. Par exemple, avec Jérémie, j'ai été à l'aise très vite. Donc, quand on rentrait du chantier, je parlais avec lui comme je parlais avec n'importe

qui, comme si je parlais à quelqu'un que je connaissais déjà. Et c'est vrai que quand je ne connais pas, je vais essayer d'avoir plus de tact, choisir un peu mieux mes mots. Si c'est quelqu'un que je connais pas, je vais pas lui dire : "ouech ma gueule" ! Je vais dire bonjour. C'est pas la même chose. Discrétion, tact, j'avoue, j'ai pas d'autres mots en tête.

[>?]: *Et c'est vrai que cette façon d'être sur le chantier n'est pas du tout visible chez d'autres fouilleurs, comme Isabelle par exemple.*

[>Mélodie]: Oui, mais voilà, elle connaissait déjà. Elle connaît déjà les gens. Elle connaît déjà le site. Et puis, de toute façon, ce sont des petits jeunes, donc elle s'en fiche un peu de savoir comment elle est perçue par eux.

[>?]: *J'avais remarqué un peu plus tard dans la journée, mais on en a plus ou moins parlé, que tu arrivais à te concentrer sur des temps de travail assez longs.*

[>Mélodie]: Oui, comme je ne connais pas, je suis plus concentrée que quand c'est un truc que je connais où y aurait moins de pression. Je me dis que si je fais une boulette, je risque de me faire engueuler. Je reste plus concentrée, plus calme.

[>?]: *Il est 17 h 30 environ, et tu te questionnes parce que tout le monde, sur ce fameux niveau labour, utilise la houe pour aller plus vite. Toi et Laure qui êtes toutes deux novices, vous utilisez la truelle et vous progressez donc moins vite, d'autant qu'ensuite vous cassez les mottes à la main pour vérifier si aucune esquille ne vous a échappé.*

[>Mélodie]: S'il y avait rien dedans, ouais, ouais.

[>?]: *Et puis, tu poses quand même la question. Pourquoi est-ce qu'on utilise la truelle nous ? Qu'est-ce que tu t'es dit à ce moment-là ?*

[>Mélodie]: Ouais, je me souviens de ce moment avec les vidéos. Je pense que j'ai posé la question par curiosité.

[>?]: *Comment est-ce que tu as perçu la répartition des tâches sur le chantier ? Là, c'est un exemple qui montre bien que tous les fouilleurs ne travaillent pas de la même façon sur une zone identique, car au même moment, Jérémie et Sarah utilisent la houe. Il y a donc un usage des outils qui est différent.*

[>Mélodie]: Pour l'exemple de cet outil, je pense que ceux qui ont utilisé la houe l'avaient déjà utilisé tout court. Moi, j'en avais jamais utilisé une seule dans ma vie. Je pense que ceux qui donnent les ordres, entre guillemets, vont vers le plus facile. Ils vont pas prendre le temps de te réexpliquer comment

on utilise une houe. Après, pour la répartition des tâches, je pense (hésitations)... Il y a un double truc, je pense. Le plus dur est à la fois exécuté par les novices. C'est un peu comme du bizutage. On te fait rentrer dans le dur direct. Et en même temps, les choses dures ne sont faites que par les gens expérimentés. Je me souviens par exemple d'un bois de renne cette année-là qui a été démonté. C'est une tâche tellement dure ! Il faut être très concentré. Il faut mettre (hésitations)... Pas du papier mâché, mais (hésitations)... Du plâtre ! (rires) Fallait quand même mettre le plâtre dessus pour le consolider, etc. Dur chez les novices, c'est souvent des trucs physiques. Alors, y a pas que des novices non plus qui faisaient des trucs physiques.

[>?]: *Est-ce que ça renvoie à une forme de hiérarchie ?*

[>Mélodie]: Bah oui. Déjà, je pense que le plus facile a été donné aux novices. Tu vas pas leur donner le plus compliqué. Si tu commences à apprendre les additions, tu vas pas te lancer dans des systèmes avec des exponentielles, sauf si t'es surdoué ! Il faut y aller progressivement. Je pense donc que les novices étaient plus dirigés vers les trucs faciles, c'est-à-dire facilement réalisables, mais dure physiquement quand même. Ça peut être décapper à la truelle une zone où y a pas trop de vestiges, des trucs pas hyper compliqués à comprendre. C'est ce que je pense. C'est pas un vrai bizutage non plus. C'est un peu comme un baptême du feu. On te donne un truc à faire et si tu ne réussis pas, y a un petit souci !

Je me souviens que cette année-là, il y avait une fille qui avait des problèmes de dos. Elle avait tout le temps mal. Elle était en L1 ou L2. Au bout d'un certain temps, Émile a essayé de lui faire comprendre. Je ne sais plus comment il l'a tourné, mais en gros, il lui a dit : "t'es pas faite pour ça". Si t'es archéologue et que tu peux pas rester une journée sur un chantier, c'est quand même problématique. Je pense pas que ça a été dit méchamment tu vois. Il lui a fait comprendre qu'il valait mieux faire autre chose, faire un métier où tu restes assise. Pour la question du dur pour les uns et dur pour les autres, j'arrive pas à bien expliquer la différence.

[>?]: *Est-ce que c'est le côté pénible des tâches ?*

[>Mélodie]: Je pense que tout le monde, peu importe son expérience, trouve ça un peu pénible. C'est (hésitations)... Quand même ! Voilà ! C'est des journées longues, c'est dur. Quand il pleut, tu es dans la boue. Quand tu es en plein cagnard, c'est pas facile non plus. Quand tu arrives le matin et qu'il caille, t'as du mal à te réchauffer. Ce sont des conditions pas faciles. T'es pas dans un bureau chauffé, tranquille.

Alors, quand je veux dire dur pour les novices, ce sont des tâches de merde si je peux dire ça comme ça, les trucs les plus bas, ou plutôt, pour ceux qui sont le plus en bas (hésitations)... Il faut faire travailler les nouveaux ! Et en même temps, il faut aussi aller vite, que les gens qui savent faire le fasse vite. Et il y a le dur quand ça demande de la concentration, comme avec l'exemple du bois de renne. Si tu me l'avais donné, je l'aurais pété en mille morceaux ! C'est quelque chose qui n'est pas facile, qui est technique. Et là, pour le coup, ce ne sont pas les nouveaux qui peuvent le faire. Le prélèvement du bois de renne, c'est vraiment Émile qui s'en est occupé ce jour-là. Il s'est juste fait aider d'une ou deux personnes.

[>?]: *Comment est-ce que tu as vécu cette forme de hiérarchie dans les rôles, à la fois sur le terrain, et en même temps en dehors ? Une fois la journée de travail terminée, on se retrouve tous ensemble dans un même espace, à Pincevent.*

[>Mélodie]: En dehors du chantier, je trouve qu'il reste quand même une hiérarchie, même si elle est plus floue. Par exemple, à table, je ne sais pas si tu te souviens, mais elles étaient toujours disposées en U et Émile était toujours assis avec les chercheurs au centre alors que les autres fouilleurs étaient sur le côté.

[>?]: *Ça t'a marqué ?*

[>Mélodie]: Bah oui ! Il reste une certaine forme de hiérarchie, mais elle est plus floutée. Elle est moins prononcée, mais elle est quand même là. Tu vois bien qu'Émile ne mange pas en plein milieu des L1. Tu vois ce que je veux dire. C'est aussi une question d'âge finalement. Il peut y avoir vingt ou trente ans d'écart. Un chercheur peut avoir cinquante ans et un étudiant vingt ! Tu n'abordes pas les mêmes sujets. Et puis, il y a aussi une question de fierté, peut-être. Sur le chantier, moi, je vois trois groupes : le chef (rires), les chercheurs — genre Isabelle, ceux qui ont de l'expérience et qui viennent dans un but précis comme étudier du matériel — et les autres — nous les novices ou alors, par exemple, les L3 qui sont déjà venus, qui connaissent déjà un peu. Les novices, ils ne viennent pas là pour étudier précisément quelque chose, mais juste pour se faire de l'expérience.

Donc moi, sur le chantier, je vois ces trois niveaux et à Pincevent, je vois surtout Émile, en bon mâle alpha, dominant (rires) et deux, trois personnes qui gravitent autour. Il y avait des chercheurs qui ne parlaient pas du tout aux étudiants. Et puis, il y a les autres, et là pour le coup, il n'y a pas de hiérarchie. On fait la cuisine ensemble, on parle, on discute, on met la table, on va fumer une clope. C'est beaucoup plus nuancé que sur le chantier, mais je trouve qu'il y a quand même deux groupes distincts. Après, Émile a quand

même beaucoup d'autres trucs à faire en rentrant du chantier et le fait qu'il puisse pas faire la cuisine, ça lui donne moins d'occasions de se mélanger aux autres. Et puis au niveau des espaces de vie, tu vois bien qu'Émile et les chercheurs ont des chambres individuelles. Nous, on a des chambres collectives. C'est aussi une question pratique parce qu'il y a plus d'étudiants que de chercheurs, mais la hiérarchie se retrouve dans les dortoirs et dans les tâches quotidiennes, c'est comme ça ! Bien sûr, les chercheurs sont quand même impliqués dans la nourriture, le ménage, mais c'est le plus le gros des étudiants qui s'en occupe. La hiérarchie reste.

[>?]: *Je reviens sur le terrain et sur les différentes zones de travail parce que ça rejoint un peu ce que tu dis. Est-ce que la répartition des rôles y était liée selon toi ?*

[>Mélodie]: Oui. Les zones les plus intéressantes d'un point de vue scientifique sont réservées, entre guillemets, aux chercheurs, aux gens expérimentés. Nous, on était avec Sarah et elle, elle n'était plus du tout en archéologie. C'est peut-être pour ça qu'on lui a mis Jérémie et moi sous les pattes, pour nous *coacher* un peu sur les zones les plus stériles. On donne ces zones pour se faire la main, pour pas faire de conneries. Quand c'est quelque chose d'important comme un bois de renne ou un foyer à fouiller, tu mets pas tes gros sabots dedans.

[>?]: *Il est 18 h, on se rapproche de la fin de la journée. Avant de partir, tu tentes d'expliquer à Gaëlle ce que tu as compris et retenu de ce qu'était une concrétion calcaire.*

[>Mélodie]: Ouais. Ça a pas dû être bien probant (rires).

[>?]: *C'était très clair, avec tes mots. Et d'ailleurs, elle comprend parfaitement tes explications. On te l'avait expliqué dans la journée et tu as transmis à un autre ce que c'était, ce qui n'est quand même pas évident.*

[>Mélodie]: Après, là, si tu me demandes, je saurais pas te le redire. J'ai complètement oublié. C'est du calcaire qui s'est concrétionné, voilà. (rires) Des accumulations, je sais pas, d'eau, parce que du calcaire, il y en a un peu dans tout, dans la pierre, dans l'eau. Et c'est à ce moment-là que ça se regroupe et puis voilà. (rires) Je saurais pas te le redire après plusieurs années. Ça va faire quatre ans quand même et c'est pas quelque chose qui me sert au quotidien.

[>?]: *Peut-être, mais en attendant, tu as su transmettre une explication. Est-ce qu'être pédagogue, c'est quelque chose que tu aimes faire, que tu fais ?*

[>Mélodie]: De manière générale, je ne retranscris pas bien les choses. Alors après, si c'est un sujet que je maîtrise parfaitement, c'est différent. Est-ce que j'aime ça ? Oui et non, enfin sans plus. Ça me dérange pas. Si on me pose une question et que je sais, je réponds volontiers, mais c'est pas mon métier. Je deviendrai pas formatrice ou professeure pour le coup. C'est pas du tout quelque chose que j'aimerais faire ou que je ferais facilement, pas au quotidien. De manière ponctuelle, y a pas de souci, mais de manière régulière, je pense pas que ce soit adapté pour moi.

[>?]: *Et dans ton métier ?*

[>Mélodie]: J'ai pas de transmission de savoirs à faire dans mon boulot. Sauf si, éventuellement, on a un client et que je dois faire une plaquette, un site, et qu'il me pose une question, qu'il essaie de savoir comment ça se passe, je lui explique. C'est un client, t'es obligé de le faire. Il faut le garder ! Là, je le fais, mais de manière générale dans mon boulot, je n'ai pas à le faire donc je ne suis pas habituée. Après, ça dépend des sujets aussi parce que, par exemple, j'aime bien parler d'histoire. C'est quelque chose qui m'a toujours passionné, bien avant que je fasse des fouilles. Donc si j'en parle avec des amis par contre, j'aime bien. Je pourrais en parler des heures. Après je n'apprends pas forcément des notions d'histoire aux gens, bien que des fois, si, un petit peu quand même parce que les gens s'y connaissent pas en histoire. C'est malheureux, mais, par conséquent tu leur apprends des trucs même si c'est pas le but premier. C'est juste en discuter. Je suis pas spécialement pédagogue. J'ai du mal à retranscrire ce que je pense, comme la dureté de tout à l'heure. J'ai l'idée en tête, mais j'arrivais pas à la formuler.

6.2 Conjugaisons singulières

L'entretien avec Mélodie a été mené à partir de questions tirées des éléments descriptifs du prologue 2, de minces détails ou des situations récurrentes non analysés dans les deux chapitres précédents. C'est en puisant dans ses explications que je tente de qualifier différents traits de singularité propres à la jeune femme. J'aurais pu penser que le succès de l'entreprise ne reposerait que sur la nature des rôles clefs endossés par les fouilleurs, leur expérience, et que le fait de peu connaître le milieu de l'archéologie aurait été un frein à mes questionnements. J'aurais pu envisager que les réponses ne diraient rien de plus sur le processus de socialisation en jeu sur le chantier de fouille. Cela n'a pas été le cas. Mélodie s'est dévoilée au cours de l'entretien, tout comme Isabelle, en discutant et questionnant elle-même les situations de cette journée de fouille sur lesquelles je lui proposais de réfléchir. Il a pu s'agir de ces moments où des plaisanteries graveleuses étaient formulées par les uns ou les autres tandis que la jeune femme n'y répondait que par son sérieux. Je peux également citer ces instants au cours desquels elle faisait maladroitement tomber ce qu'elle avait entre les mains.

De là, il a fallu à nouveau faire le pari que mon interlocutrice dépasse le strict cadre à partir duquel il lui était demandé d'interagir lors de l'entretien. Tout comme pour Isabelle, les réponses furent sans appel, plutôt brèves, mais argumentées, intéressées. J'ai vu Mélodie dévoiler en profondeur le sens de ses gestes ou de ses silences, décortiquer ses propres états mentaux, certains que j'avais même mal interprétés. Je vais analyser une partie des situations empiriques évoquées lors de l'entretien en les détaillant davantage au regard des traits de singularité que la jeune femme y associe, parfois indirectement, ce qu'elle désigne elle comme des façons d'être naturelles. Dès lors, comment est-elle réellement au cours de telle ou telle situation banale lorsqu'elle se dit être quelqu'un de diplomate ou de maladroite ?

Dans ce chapitre, la caractérisation de traits de singularité sera destinée à discuter les concepts abordés dans les chapitres précédents, et ce, afin de mettre à l'épreuve l'idée que la singularité permet de donner un nouvel éclairage au fonctionnement d'un collectif de travail. Ces liens seront intégrés à chacun des traits de singularité de la jeune femme. Je les considère comme des pistes de travail partielles, mais susceptibles de donner une forme de cohérence à cette articulation complexe entre un individu au travail et le groupe au sein duquel il se trouve pris. Qui est Mélodie au milieu des autres ?

6.2. a) Maladresses...

- *Beaucoup d'actions pour peu de conséquences*

L'un des traits de singularité relevés par Mélodie est la maladresse²⁷⁸. Elle précise lors de l'entretien « fai(re) tomber des choses tous les jours. C'est inévitable. J'ai toujours su que j'étais maladroite ». Ces petits riens *a priori* sans conséquence renvoient tout simplement au fait de lâcher des objets ou de les renverser. Que signifie néanmoins être maladroit ? Dans le dictionnaire, je retiens la première définition qui se rapporte bien à ce que décrit la jeune femme :

MALADROIT, OITE ■ 1 adj. et n. Qui manque d'adresse, n'est pas adroit.
→ gauche ; inhabile ; malhabile.

La maladresse désigne ainsi un manque ou, pour le dire autrement, une aptitude non acquise dans la réalisation d'une tâche. Dans ce cas, il semble tout à fait logique que des maladreses soient liées à des actions pour lesquelles Mélodie est totalement novice. Elle le répète à plusieurs reprises : elle ne savait même pas tenir un outil avant de participer à ce chantier de fouille. Elle semble également associer ce trait de singularité au fait de souvent faire les choses les plus banales dans une forme de précipitation. Il s'agirait alors davantage d'étourderies faites par inattention. Dans tous les cas, je dois me concentrer sur tous ces petits indices susceptibles d'être interprétés comme des maladreses afin de décortiquer les situations durant lesquelles elles sont commises. Est-ce uniquement lié à l'apprentissage de connaissances ?



Figure 36 : Moments de maladresse, Mélodie, J4

²⁷⁸ Je précise à nouveau que les termes que j'utilise pour désigner les traits de singularité de Mélodie sont ceux dont elle use elle-même lors de l'entretien. Il n'est nullement nécessaire de reprendre le sens étymologique de chacun d'eux puisque cela reviendrait à établir une définition en soi des représentations qu'elle se donne à elle-même. Je considère plutôt la maladresse ainsi que les trois autres traits que je vais être amenée à décortiquer sous la forme qu'elle accepte de lui donner, le sens qu'elle leur attribue en propre.



Figure 37 : Moments de maladresse, Mélodie, J10

Les figures 36 et 37 reprennent chacune des maladresses que j'ai relevées lors du visionnage des quatrième et dixième journées de fouille, treize au total dans le premier cas et vingt-et-une dans le second. Je peux déjà remarquer que leur nombre varie au cours de la journée. Dans certaines situations et pas dans d'autres, la jeune femme effectuerait alors certaines actions avec moins d'habileté. Ces dernières peuvent aussi s'enchaîner dans une certaine précipitation. Afin de les contextualiser plus finement, je répertorie ces maladresses en les décrivant brièvement. Je caractérise également le type de situations dans lequel ces actions sont prises ainsi que leurs conséquences immédiates.

JOUR 4				
n°	temps	description de l'action	situation	conséquences
1	0 h 5 min 20 s	Elle fait tomber une partie du sédiment contenu dans sa pelle à côté du seau dans lequel elle comptait le déverser entièrement.	nettoyage	aucune
2	0 h 49 min 40 s	Sa mousse lui tombe des mains lorsqu'elle s'en saisit.	fouille	la ramasse
3	0 h 58 min 46 s	Elle fait tomber une partie du sédiment contenu dans sa pelle à côté du seau dans lequel elle comptait le déverser entièrement.	nettoyage	aucune
4	1 h 19 min 25 s	Elle fait tomber son crayon au moment où elle se frotte les mains.	relevé sur plan	le ramasse
5	2 h 14 min 14 s	Elle fait tomber une partie du sédiment contenu dans sa pelle à côté du seau dans	nettoyage	aucune

		lequel elle comptait le déverser entièrement.		
6	3 h 2 min	Elle fait tomber une partie du sédiment contenu dans sa pelle à côté du seau dans lequel elle comptait le déverser entièrement.	nettoyage	verbalise et ramasse
7	3 h 8 min 3 s	Elle fait tomber de la terre de labour sur le niveau en s'appuyant sur la coupe avec son coude.	fouille	verbalise et ramasse
8	3 h 29 min 10 s	Elle fait tomber de la terre de labour sur le niveau en se relevant du bord de coupe où elle était assise.	pause	verbalise et ramasse
9	3 h 40 min 7 s	Elle prend le plan dans le mauvais sens en y faisant les dessins des pièces.	relevé	se fait corriger, verbalise et corrige
10	3 h 47 min 28 s	Elle coche la mauvaise case sur sa fiche d'inventaire.	relevé	se fait corriger, verbalise et corrige à son tour
11	6 h 36 min	Elle fait tomber une petite partie du sédiment à tamiser de son seau en le posant par terre.	tamissage	vérifie le contenu de la terre
12	7 h 19 min 19 s	Elle fait tomber son briquet.	pause	ramasse son briquet
13	7 h 27 min 30 s	Elle trébuche en marche arrière sur la housse de la mire.	attente	se retourne et la replace derrière une caisse
JOUR 10				
n°	temps	description de l'action	situation	conséquences
1	9 min 30 s	Elle tente de retrouver un fragment de poterie perdu.	fouille	verbalise, le recherche dans le sédiment de son seau et le retrouve
2	1 h 15 s	Elle fait tomber de la paille sur le sol de fouille en déplaçant sa mousse.	se déplace	verbalise et ramasse la paille
3	1 h 3 min 11 s	Elle lâche et fait tomber son outil de dentiste sur le sol.	fouille	le ramasse
4	1 h 8 min 20 s	Elle lâche et fait tomber son outil de dentiste sur le sol.	fouille	le ramasse
5	1 h 9 min 45 s	Elle lâche et fait tomber son outil de	fouille	le ramasse

		dentiste sur le sol.		
6	1 h 16 min 37 s	Elle fait tomber une petite pierre à côté de la coupe.	fouille	verbalise et le ramasse
7	1 h 27 min 31 s	Elle fait tomber son pinceau sur le sol.	nettoyage	le ramasse
8	2 h 37 min 44 s	Elle lâche et fait tomber son outil de dentiste sur le sol.	fouille	le ramasse
9	2 h 40 min 17 s	Elle fait tomber de la terre à côté de son seau.	nettoyage	verbalise et la ramasse
10	2 h 46 min 28 s	Elle fait tomber son pinceau sur le sol.	nettoyage	le ramasse
11	3 h 21 min	Elle renverse la boîte de punaises.	fouille	verbalise et remplace les punaises dans leur boîte
12	3 h 21 min 21 s	Elle renverse la boîte de punaises.	fouille	verbalise et remplace les punaises dans leur boîte
13	3 h 36 min 44 s	Elle fait tomber des punaises sur le sol en ouvrant la boîte.	fouille	verbalise et remplace les punaises dans leur boîte
14	4 h 6 min 24 s	Elle fait tomber de la terre à côté du seau et sur son voisin.	nettoyage	verbalise
15	4 h 35 min 15 s	Elle fait tomber la bouteille d'eau sur la table du repas.	pause	verbalise
16	6 h 20 min 5 s	Elle fait tomber sa casquette sur le sol.	fouille	verbalise et remplace sa casquette sur la tête
17	7 h 14 min 30 s	Elle salit le sol de fouille en posant son pinceau plein de terre.	nettoyage	verbalise et nettoie la terre
18	8 h 18 min 6 s	Elle déplace le mètre placé en bord de coupe.	relevé sur plan	verbalise
19	8 h 26 min 52 s	Elle renverse les crayons de la trousse sur le sol.	relevé sur plan	verbalise et ramasse
20	9 h 2 min 7 s	Elle fait tomber son crayon à papier sur le sol de fouille.	relevé sur plan	verbalise et ramasse
21	9 h 16 min 53 s	Elle fait tomber son crayon à papier	relevé sur	verbalise et ramasse

		sur le sol de fouille.	plan	
--	--	------------------------	------	--

Tableau 15 : Relevé des maladresses de Mélodie en situation, J4 et J10

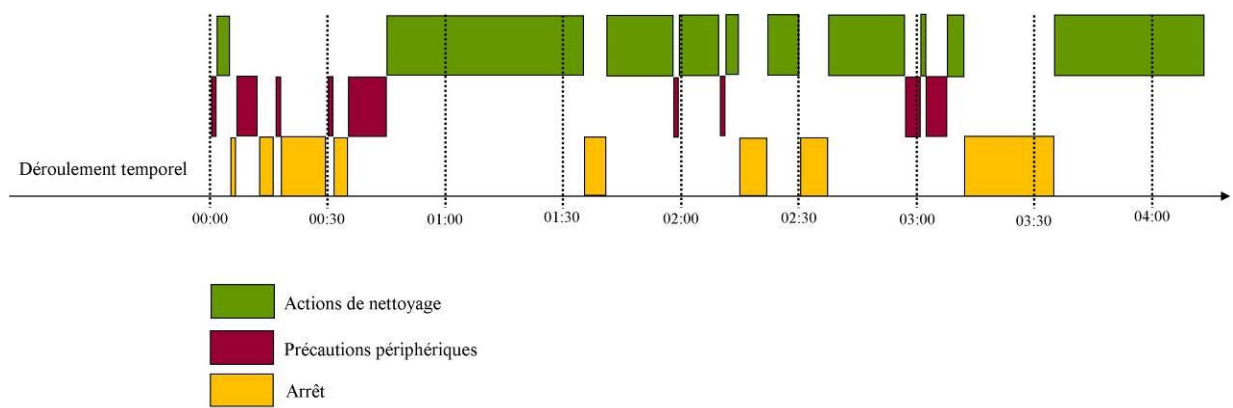
Je remarque que la plupart des situations dans lesquelles les maladresses de Mélodie se logent correspondent à des moments de travail surtout tournés vers la fouille, le nettoyage et le relevé sur plan. Soit ses outils (pinceau, crayon et outil de dentiste) lui échappent des mains, soit ses actions sont détournées de leur objectif principal par inattention. Ainsi, elle fait régulièrement tomber du sédiment à côté de son seau ou de la terre et de la paille sur le niveau archéologique. Dans le premier cas, il s'agit d'une certaine malhabileté à manipuler ce qu'elle tient. Dans le second, ses maladresses sont davantage liées à la nature même de la situation, comme c'est le cas pour la fouille et l'évacuation du sédiment au moment du nettoyage. Faire tomber de la terre de labour du bord de la coupe sur le niveau est la conséquence négative d'une règle implicite. Celle-ci consiste à ne pas s'asseoir à certains endroits de la fouille tout en restant attentif à la fragilité des bords d'une zone excavée, souvent friables. Cette attention — je l'ai décrite dans le premier chapitre avec Isabelle — est liée à un apprentissage destiné à prendre conscience de la fragilité d'un sol archéologique, et ce, à partir de l'instant où le corps entre en contact direct avec lui.

○ *Décrocher*

Afin de décortiquer ce même phénomène chez Mélodie, je vais décrire une brève situation de nettoyage au cours de laquelle se loge une maladresse. Il s'agit plus précisément des quelques minutes (quatre minutes et douze secondes au total) qui précèdent la séquence n° 17 référencée dans le tableau 15. La jeune femme nettoie au pinceau le fond de la fosse et termine en y faisant tomber le sédiment qu'elle vient de ramasser à la cuillère. Quelle est alors cette fameuse dynamique entre, d'une part, les actions directement liées au nettoyage et, d'autre part, les précautions périphériques destinées à rendre ces actions le plus en adéquation possible vis-à-vis de la fragilité du sol ? De quoi cette maladresse qui est propre à Mélodie est-elle la conséquence ? Je réutilise une procédure identique à celle m'ayant permis d'obtenir le graphique 2 dans le chapitre 1, p. 138. La description suivante reprend en détail les actions effectuées par Mélodie. Pour bien distinguer les trois catégories légendées dans le graphique 15 qui suit (actions de nettoyage, précautions périphériques et arrêts), j'ai inséré des repères dans le texte (|) afin de bien comprendre les correspondances faites entre le texte descriptif et sa traduction graphique.

Mélodie s'accroupit sur la marche de la fosse, à une vingtaine de centimètres du niveau du sol, en appui sur sa jambe droite, son corps plongeant vers le

fond de la fosse, le dos courbé, la tête penchée au-dessus du niveau. Son bras droit est en appui sur cette même marche. | Sa main gauche est munie d'un pinceau, plonge sur le fond et commence à le nettoyer par petits coups. | Elle s'arrête et prévient Albert qu'elle vient de nettoyer la petite marche tout en se retournant brièvement dans cette direction qu'elle pointe du doigt. | Elle replace ensuite un piquet et appuie sur un fragment de céramique afin qu'il reste bien fiché en terre. | Assise sur le bord de la coupe, elle grimace et frotte son genou qui lui fait mal. | Elle se penche et appuie à nouveau sur ce même fragment pour mieux le fixer | et demande à Albert un autre pinceau | avant de le tapoter au-dessus de son seau pour retirer la terre séchée qui s'est collée sur ses poils. | Nouvel arrêt. | Elle se replace tout en saisissant la pelle que lui tend son collègue. Ses fesses sont posées sur la marche et ses jambes repliées vers elle puis son pied gauche est prudemment posé au fond de la fosse. | Par petits coups, son pinceau balaye le sédiment de façon disparate. | La jeune femme s'essuie le nez, replace sa casquette | et repart au nettoyage. | Sa jambe gauche est ramenée vers elle, posée sur la marche. | Nettoyage à nouveau. | Son pied gauche est à nouveau posé sur le sol. | Nettoyage. | Elle s'arrête et partage avec Albert le fait que la couleur du sédiment a changé depuis le matin. | Nettoyage. | Elle reprend ses remarques en pointant certains éclats avant de s'essuyer le nez et replacer sa casquette. | Nettoyage. | Ses gestes s'arrêtent quelques secondes et ses yeux se concentrent sur le sol. | Nettoyage. | Mélodie se retourne pour récupérer sa pelle et scrute quelques secondes les fouilleurs qui travaillent derrière | avant de ramasser le sédiment qu'elle vient de balayer. | Mais la pelle est trop large et elle se plaint de ne pas pouvoir la placer au milieu. Albert va lui confier la sienne. Elle se recule pour tousser puis pose les lunettes de soleil qui étaient accrochées à son tee-shirt sur le bord de la coupe avant d'attendre quelques secondes. | Elle reprend son pinceau et balaye à nouveau le sédiment après avoir récupéré la cuillère tendue par son collègue. | Nettoyage. Le sédiment restant est placé dans la cuillère et évacué à l'arrière, dans son seau placé en bord de coupe. En posant au même moment son pinceau sur la marche, une partie du sédiment y tombe. Dans un « merde », la maladresse est constatée, un regard bref lancé en direction de la caméra.



Graphique 15 : Alternance entre l'action principale de nettoyage, les précautions périphériques et les arrêts, Mélodie, J10 (déroulement temporel min:sec (x))

J'ai analysé ce moment tout à fait banal de nettoyage à partir de trois champs d'action bien distincts, ce qui n'était pas le cas, je le rappelle, lorsque je décortiquais une situation similaire avec Isabelle. Seules étaient alors répertoriées l'action principale liée au nettoyage du niveau ainsi que les précautions périphériques destinées à réajuster ses mouvements ou ses postures afin de s'adapter à la fragilité du sol. Il n'était pas question d'arrêts ici. Quand Mélodie nettoie, elle procède de toute autre façon. Ses actions sont ponctuées d'instantanés (entre deux secondes jusqu'à une vingtaine) au cours desquels la jeune femme s'affranchit des objectifs que ses actions remplissaient jusque-là : travailler sur le sol avec attention. À la place, je la vois soulager sa douleur au genou, repositionner ses lunettes de soleil, partager ses impressions avec Albert, regarder derrière elle les fouilleurs qu'elle entend discuter, etc.

Ce que je pourrais désigner comme des formes d'inattention sont plutôt des décrochements provisoires vis-à-vis de l'action de travail principale. Je rappelle le *ratio* estimé dans le cas de la situation de nettoyage décrite pour Isabelle : la proportion de temps qui y était consacrée était quasiment égale à celle correspondant aux précautions périphériques. Dans ce cas-ci, Mélodie passe 63 % de son temps au nettoyage, 25 % à s'arrêter et 12 % aux précautions. La maladresse qui s'en suit est la conséquence de ses basculements permanents où les phases d'arrêt ponctuent bien plus les actions de nettoyage que les précautions. Ces dernières sont plus concentrées en début de séquence. Cela suppose que Mélodie prête bien plus attention à la fragilité du sol lorsqu'elle s'installe sur le niveau, ou du moins, qu'elle y ajuste moins ses actions ensuite.

Je considère ces maladresses sous deux angles. Premièrement, une partie d'entre elles est associée à la nature même de la situation que Mélodie ne maîtrise pas entièrement. Comme nous l'avons vu, cette attention dans l'action de fouille est au centre d'un apprentissage qu'une dizaine de jours seulement de pratique de terrain ne permet pas. Toutes ces petites précautions liées à la fragilité d'un sol archéologique participent en effet d'une dynamique qui

s'acquiert au fur et à mesure des expériences de fouille. Il est à supposer que les maladresses qui se logent dans ces situations s'effaceraient avec le temps. Deuxièmement, ces maladresses sont associées à un trait de singularité propre à la jeune femme. Leur récurrence au cours d'une journée est frappante. Crayons et outils lui tombent des mains pendant le travail. Mélodie serait donc particulièrement maladroite, ou disons malhabile, autant de petites actions qui lui échappent quotidiennement, souvent sans conséquence.

○ *Devenir-conscient*

Ces maladresses sont comme le revers des mouvements de vigilance optimale que j'ai analysé dans le premier chapitre en suivant Isabelle dans ses actions de fouille les plus fines. Je définissais alors ce phénomène comme « à la fois dynamique et structurant [instaurant] une relation tripartite entre deux individus au minimum et la matérialité sur laquelle elle se pose ». J'ai démontré que la jeune femme, malgré son expertise, n'était pas pour autant attachée continuellement à l'objet de son attention. Les mouvements décrits répondaient bien plus à un rythme lui appartenant. Elle réorganisait son attention, composait avec elle de façon à transmettre une forme de conscience chez ses interlocuteurs. J'y ai surtout retrouvé une certaine coparticipation où la protection de la matérialité était un souci partagé par le groupe de travailleurs, précisément dans une dynamique de transmission initiée par les plus experts, devenus les plus conscients de la destruction du sol.

J'ai reconnu les limites de ma démonstration. Décrire la vigilance comme un mouvement collectif est une chose. L'aborder comme un mouvement continuellement rétroactif de la conscience en est une autre. Je faisais déjà le pari qu'il n'était pas uniquement pris dans des relations de transmission et qu'il se logeait également dans notre façon de nous rendre disponibles face à une situation risquée, telle que celles impliquant la fouille d'un niveau fragilisé en artefacts. Isabelle possédait son propre rapport à la conscience de cette fragilité, en dehors de toute interaction. Il devenait pour moi impossible d'aller plus loin, car mes matériaux ne saisissaient que l'individu dans ce qu'il a de commun avec d'autres. Ce temps d'analyse fut nécessaire pour bien spécifier les enjeux des premières formes d'apprentissage sur un chantier de fouille.

Ici, je me retrouve de l'autre côté du miroir avec Mélodie à qui les plus experts tentent de transmettre cette vigilance, une certaine éthique. Quelle est l'expérience de Mélodie à l'égard d'elle-même concernant son rapport à la matérialité ? En posant mon regard sur ses maladresses, je pense avoir décrit l'une des caractéristiques de son propre devenir-conscient. Je ne soutiens évidemment pas que ce trait de singularité lui retire tout intérêt pour la vulnérabilité du sol et qu'elle ne porte pas suffisamment son attention sur la fragilité du sol. Elle y fait

tomber des punaises, certains de ses outils, de la terre ou encore de la paille. Les conséquences de ces à-côtés sont très minimes, car ils n'ont pas détérioré le niveau. Néanmoins, chaque maladresse a été conscientisée tout comme les probables dégâts qu'ils pouvaient ponctuellement causer. Dans leur récurrence, elles ont singulièrement poussé le devenir-conscient de la jeune femme vers une optimisation de sa vigilance.

6.2. b) Concentrée...

○ *Demandes de vérification*

Savoir rester concentrée est un autre trait de singularité que Mélodie évoque au cours de l'entretien. Elle associe cela à tous les types de situations de travail et, plus spécifiquement, au fait qu'elle se soit engagée sur le site d'Ormesson. Même s'il s'agit de bénévolat, elle insiste : « je pars du principe qu'il faut faire les choses bien, quoi qu'il arrive, même si c'est pas vital, même si c'est pas nécessaire. C'est vrai que du coup, ça l'était pas, pas pour ma carrière professionnelle en tout cas, mais il faut quand même le faire bien. Voilà. Je pars du principe qu'un travail doit être fait bien, en tout cas dans le meilleur des possibles ». C'est donc dans ce « meilleur » d'elle-même qu'elle estime devoir mener à bien les tâches qui lui sont confiées. Regardons de plus près la définition qu'en donne le dictionnaire :

CONCENTRATION n. f. ■ 1 Réunion dans un même lieu. → accumulation. 2 (chimie) Proportion d'un composant dans un mélange. 3 Application de l'effort intellectuel sur un seul objet.

Le troisième sens mentionné a de quoi surprendre au vu du trait de singularité précédemment analysé. Comment Mélodie pourrait-elle être à la fois maladroite et concentrée ? Si cela peut sembler paradoxal, c'est aussi parce que je ne tiens pas encore compte de la façon dont la jeune femme est singulièrement concentrée, des stratégies qu'elle met en place pour y parvenir, pas seulement dans l'instant d'une action, mais bien de manière générale, dans le rythme imposé par le travail. Elle indique faire les choses au maximum de ce qu'il lui est possible d'accomplir, et ce, d'abord « par principe », « aller au bout d'une tâche », me dit-elle. Je pourrais ajouter qu'empiriquement, cela se retrouve dans le fait de ne pas se disperser, de restreindre le nombre d'éléments qui la freineraient dans ses tâches. Il s'agirait alors davantage de la façon dont elle repousse les limites de sa concentration au cours de ses actions. Quelques indices vont dans ce sens lorsqu'elle précise : « c'est vrai que dans le travail, j'aime bien quand ça va vite. Je préfère qu'on déboîte un peu le truc, que ça s'enchaîne ». Mélodie explique ainsi comment un certain rythme du travail lui permet de rester concentrée. Le tenir jusqu'au bout est un principe auquel elle s'accroche par l'engagement qu'elle prend initialement. Cela suppose d'arriver au terme d'une journée de travail et d'accomplir les tâches qui sont demandées.

À travers les figures 38 et 39, j'analyse ce rythme en distinguant, d'une part, les diverses actions de travail menées par Mélodie au cours de la journée et, d'autre part, les sollicitations qu'elle verbalise auprès de ses collègues afin de relancer ces mêmes actions. Je fais l'hypothèse que ces dernières participent à repousser les limites que la jeune femme s'impose à elle-même pour agir « jusqu'au bout », c'est-à-dire répondre aux attentes que les différentes situations de travail impliquent.

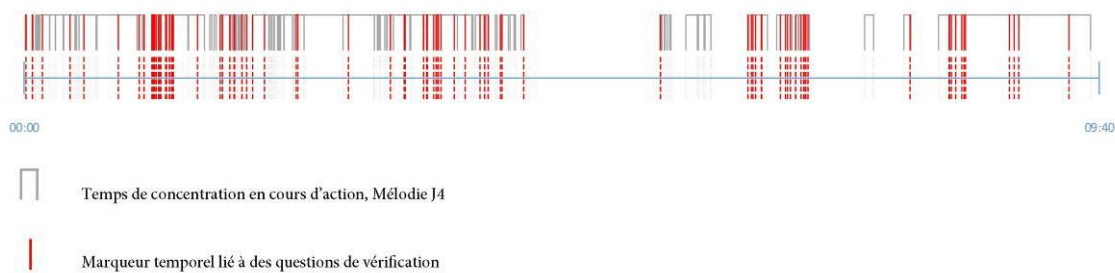


Figure 38 : Séquençage des temps de concentration et de vérification, Mélodie, J4 (déroulement temporel min:sec (x))

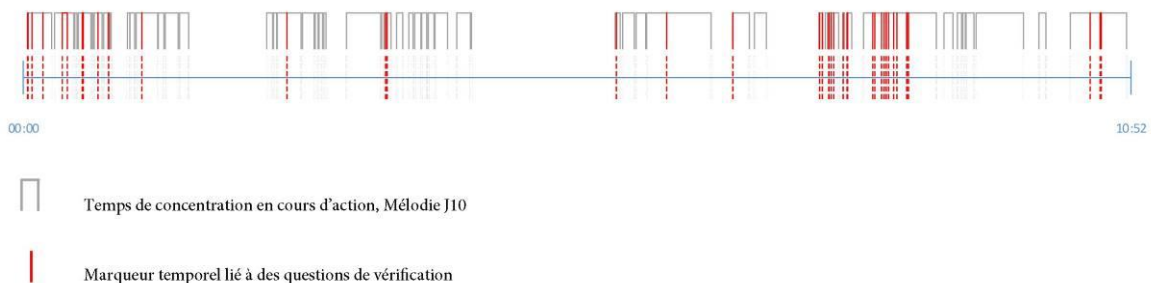


Figure 39 : Séquençage des temps de concentration et de vérification, Mélodie, J10 (déroulement temporel min:sec (x))

Ces figures permettent d'abord de se rendre compte d'un certain nombre de séquences de travail ponctuées d'arrêts, de pauses ou d'attentes plus ou moins longues. Ces ponctuations sont plus nombreuses lors du dixième jour et les questions de vérification bien plus concentrées au cours de certaines tâches, contrairement à la quatrième journée. Pour mieux décrire ces figures, je les reprends en détail dans le tableau 16 en les retranscrivant une à une afin de bien décortiquer la nature de ces relances, leur objectif dans la situation en cours. Qu'est-ce qui fait qu'elles seraient l'une des conditions principales au fait de pouvoir rester concentrée et de continuer à travailler ?

Tableau 16 : Demandes de vérification, Mélodie, J4 et J10

JOUR 4			
n°	temps	retranscription des demandes de vérification	nature de la relance
1	1 min	((Mélodie prépare son matériel de fouille.)) Mélodie ça (.) ça fait office de pelle aussi Isabelle oui Mélodie =ouais (0,2) on va prendre celle-là (.) elle est très bien (0,1)	demande de confirmation suite à un doute : outils
2	4 min 30 s	((Mélodie fouille.)) Mélodie la concrétion (.) j'y touche pas Sarah non (.) parce que du coup on la laissé pour qu'elle nous donne une indication de: de la progression Mélodie ouais (.) de la profondeur Sarah de la profondeur ouais Mélodie OK	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
3	9 min 52 s	((Mélodie fouille.)) Mélodie donc euh: là on sait toujours pas visiblement sur quelle zone: (0,1) on serait Sarah =nan Mélodie OK Sarah (0,2) pas plus qu'hier Mélodie (.) OK	demande d'informations : passé
4	0 h 24 min 50 s	((Mélodie fouille.)) Jérémie et t'arrives à faire bien plat Mélodie bah:: là (.) vu que je devais d'abord creuser (.) enfin (.) gratter les cinq centimètres que vous avez laissés là (.) ↓là pour l'instant euh: (.) c'est pas très plat quoi Jérémie bah là c'est nickel Mélodie bah là (.) y que là où je- où j'avais mes genoux quoi (0,3) je fais de mon mieux	reçoit un compliment : faire de son mieux
5	0 h 32 min 20 s	((Mélodie fouille et Jérémie se retourne vers elle.)) Mélodie ↓j'ai pas fait ce côté-là (.) de toute façon Jérémie (0,1), mais j'ai un peu de temps là (0,2) Mélodie là je suis en train de faire le haut là (.) tout ça quoi (0,1) je vais un peu mieux après sous la: (.) la base de la concrétion là	explicite son action : faire de son mieux
6	0 h 50 min 54 s	((Mélodie fouille et se relève en direction de Sarah.)) Mélodie la coupe de ce côté ici (.) ça va (0,1) Sarah Sarah ouais Mélodie OK (.) faut que je fasse là-bas Sarah ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
7	1 h 48 s	((Mélodie fouille et s'arrête en regardant le sol.)) Mélodie ça me semble plat là (0,1) pas trop ici (0,2) qu'en penses-tu toi Jérémie (.) on voit pas trop avec l'ombre ce que ça fait là Jérémie où ça là Mélodie =ici là ouais Jérémie euh ouais ça me paraît cool ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille

		Sarah ↑nan c'est bon (.) c'est bon ouais ouais (0.1) tu balayes un bon coup Mélodie ouais	
8	1 h 2 min 12 s	((Mélodie fouille.)) Mélodie il est dans une: pochette spéciale le:: Sarah il est dans:: (.) tu vas voir c'est marqué t'as tout un Curver avec les sondages Mélodie ouais Sarah c'est marqué sondage 1 sondage: sondage 2 et nous c'est une pochette rose pâle marquée sondage 57 Mélodie OK	demande d'informations : emplacement du matériel
9	1 h 4 min 45 s	((Mélodie cherche la pochette. Dan est déjà près du Curver.)) Mélodie hmm hmm (0,2) ils sont là (0,1) le sondage 57 faut que je trouve la pochette (0,2) j'crois qu'elle m'a dit pochette verte, mais y en a pas (0,3) ((Dan l'aide à retirer quelques dossiers pour y voir plus clair.)) Mélodie hmm (0,2) 57 c'est ça	demande d'informations : emplacement du matériel
10	1 h 9 s	((Mélodie se tient face à la zone, prête à démonter.)) Mélodie de toute façon c'était D E Sarah E F c'est ça (0,1) là c'est F Mélodie (0,1) après le piquet Sarah ouais	demande de confirmation suite à un doute : tech- nique de dé- montage
11	1 h 9 min 20 s	Mélodie donc là t'es dans le E là (0,5) donc là euh juste pour les chiffres (0,1) on en avait trouvé sept ici donc là euh: les deux ça sera huit et neuf quoi (.) c'est ça Jéréemie ↓ouais ouais Mélodie OK	demande de confirmation suite à un doute : tech- nique de dé- montage
12	1 h 10 min 14 s	((Mélodie montre sur sa fiche de relevé.)) Mélodie donc là ouais c'est ici là (0,1) que je dois Jéréemie ouais (.) euh bah si tu veux ouais (.) j'te dis Mélodie OK	demande de confirmation suite à un doute : tech- nique de dé- montage
13	1 h 10 min 32 s	Jéréemie donc tu pars du bout de la feuille et tu fais 80 Mélodie alors attends (.) c'est 25 ici (0.2) ou 25 ici Jéréemie ici	demande de confirmation suite à un doute : tech- nique de dé- montage
14	1 h 11 min 20 s	Mélodie alors attends tu m'as dit donc 20 (0,1) donc ici quoi (0,1) hop (.) hop là 20 et là 25 Jéréemie oui Mélodie OK	demande de confirmation suite à un doute : tech- nique de dé- montage
15	1 h 12 min 32 s	Mélodie donc 1.5 ça veut dire que je dois faire euh ((souffle)) (0.3) ouah (.) je dois faire 0.75 de chaque: Jéréemie ouais (0,1) c'est compliqué à faire	demande de confirmation suite à un doute : tech- nique de dé- montage

14	1 h 13 min 14 s	Mélocdie bah attends (.) pourquoi y en a 10 là (0,1) ((Jérémie se rapproche de la feuille de relevé.)) alors que sur cette feuille j'en ai pas 10 (.) ah si	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
15	1 h 16 min 27 s	Jérémie dimensions (.) alors (.) 5 Mélocdie en longueur Jérémie ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
16	1 h 16 min 56 s	Mélocdie c'est quoi la forme Jérémie c'est un triangle Mélocdie OK triangle (.) je voyais pas trop d'ici	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
17	1 h 18 min 27 s	Mélocdie tu l'as trouvé à l'horizontale (.) c'est ça Jérémie ouais Mélocdie on a dit que c'était 5 sur 4 Jérémie ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
18	1 h 18 min 36 s	Mélocdie c'est un gros éclat Sarah ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
19	1 h 19 min 41 s	Mélocdie y en avait un quatrième sur ce : (.) mètre carré, mais on sait pas où il est en fait Jérémie y en avait quatre ou trois là-dessus Sarah trois Mélocdie ↑ah <u>trois</u> d'accord	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
20	1 h 20 min 18 s	((Mélocdie est accroupie pour prendre les mesures au sol.)) Mélocdie ah bah (.) là y a le gros (.) c'était un éclat qui vient d'ici Sarah mmh Mélocdie d'accord	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
21	1 h 20 min 27 s	Mélocdie comme ça ouais (.) comme ça Jérémie bah tu mets le 10 10 pour lequel (.) ah pour ça Mélocdie oui pour ça pardon oui oui Jérémie ça marche	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
22	1 h 20 min 37 s	Jérémie et l'autre c'est Mélocdie d'accord (.) comme ça Jérémie ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage

			montage
23	1 h 33 min 10 s	((Mélodie a les yeux rivés sur sa fiche de relevé.)) Mélodie ↓alors attends (.) parce que je suis pas sûre d'avoir bien ((Jérémy s'approche de la fiche pour vérifier.))	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
24	1 h 45 min 55 s	((Mélodie ramasse un sachet.)) Mélodie on laisse ici Sarah on va les mettre dans un seau Mélodie ah	demande d'informations : emplacement du matériel
25	1 h 47 min 5 s	((Mélodie s'apprête à travailler à la houe.)) Mélodie je fais de ton côté (.) enfin côté gauche Sarah oui	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
26	1 h 51 min 5 s	Mélodie tu penses qu'on a fait 5 cm (0,2) ((silence)) nan ((Mélodie recommence à creuser à la houe.))	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
27	1 h 53 min 26 s	Mélodie là ici j'y touche plus alors (0,1) Sarah nan Mélodie ouais (0,1) OK Sarah (0,1), mais tu continues là Mélodie ici là (.) OK	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
28	1 h 53 min 42 s	Sarah tu peux aller au fond Mélodie (0,1) ici Sarah ouais ouais ouais ouais Mélodie mais du coup j'ai peur de: (0,1) faire plus profond que:	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
29	1 h 57 min 40 s	((Mélodie creuse à la houe.)) Mélodie je descends encore Sarah encore plus Mélodie plus (.) OK	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
30	2 h 13 s	Mélodie c'est bon là où je creuse encore plus profond Sarah bah là encore Mélodie ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
31	2 h 3 min 26 s	((Mélodie s'accroupit sur le sol et s'apprête à le fouiller.)) Mélodie je vais ici là Sarah ouais Mélodie ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
32	2 h 9 min 50 s	((Mélodie observe un fragment qu'elle vient de trouver.)) Mélodie Sarah Sarah attends attends	demande d'informations : nature d'un artefact
33	2 h 27 min	Mélodie ah eu: Sarah (0,2) je sais plus où c'était ah si (.) c'est là j'ai un p'tit truc j'arrive pas à savoir si c'est du silex	demande d'informations : nature d'un

		Sarah non non (.) le silex quand t'en trouves (.) tu le remarques (.) tu te poses pas de question	artefact
34	2 h 55 min 10 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie après ces silex (.) on devra descendre encore plus bas Sarah oui Mélodie ah oui (.) on fait ça jusqu'à c'qu'on trouve plus rien fait Sarah exactement Mélodie d'accord	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
35	3 h 17 min 52 s	((Mélodie se redresse, regardant le sol de fouille.)) Mélodie je vais voir si j'ai bien fait plat là Sarah c'est juste pour enlever les coups de bêche Mélodie donc là ça suffit là (.) largement	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
36	3 h 25 min 19 s	((Mélodie fouille à la truelle.)) Mélodie donc là c'est bon (0,1) tout là (.) j'ai pas très bien balayé, mais Sarah oui c'est bon oui	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
37	3 h 25 min 48 s	Sarah ↑hop (.) p'tit coup de balai général Mélodie OK tu penses que c'est bon Sarah ah je sais pas on va nettoyer juste	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
38	3 h 35 min 48 s	((Mélodie place son mètre ruban au sol pour démonter une pièce.)) Sarah attention de pas crocheter ton: Mélodie tu veux que je fasse comme ça Sarah au milieu	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
39	3 h 37 min 25 s	Mélodie c'ui-là (.) on l'gratte pas plus Sarah (0,1) plus tard Mélodie ah oui quand on l'fra Sarah ouais Mélodie OK	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
40	3 h 37 min 50 s	((Mélodie et Jérémie décrivent une pièce lithique.)) Mélodie on considère quand même (.) qu'il est: euh: (.) cortical Sarah il est moitié cortical Mélodie moitié cortical (.) OK	demande de confirmation suite à un doute : description d'un artefact
41	3 h 41 min 13 s	((Mélodie dessine une pièce sur fiche de relevé.)) Mélodie et là du coup (.) je le mets où (.) exactement (.) en fait Sarah (0,2) pareil Jérémie bah du coup je t'ai donné le point du milieu Mélodie ouais Jérémie et j'vais te donner en oblique (.) la longueur Mélodie ouais attends (.) j'suis un peu paumée là	demande d'informations : technique de démontage
42	3 h 42 min 30 s	Mélodie là comme ça oblique (.) j'le fais comme ça ou j'le fais toujours euh: Sarah ah bah nan tu l'fais oblique Mélodie d'accord (.) et comment j'fais (.) ouais (.) c'est un peu chiant pour les p'tits carrés là	demande de confirmation suite à un doute : technique de dé-

			montage
43	3 h 43 min 23 s	Mélocie ouais, mais là tu penses qu'entre les deux p'tits ça fait bien 3.5 là (0,2) j'ai l'impression que j'ai compté un peu plus de carrés que c'qui faudrait quoi Sarah (0,3) nan bah nan Mélocie nan c'est bon (.) nan j'sais pas (.) quand on f'sait des trucs Sarah non bah non Mélocie non bah OK	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
44	3 h 43 min 45 s	Sarah maintenant tu joins les points Mélocie comme ça Sarah bah (.) oui (0,2) tu vois finalement c'est pas si éloigné qu'ça Mélocie oui Sarah il est pas forcément plus grand que l'autre hein Mélocie d'accord	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
45	3 h 45 min 12 s	((Mélocie montre son relevé sur plan.)) Mélocie ça vous va (0,2) ouais ((sourire)) Sarah (0,1) ↓ouais Mélocie ↑je l'ai fait un peu plus carré que euh: Jérémie moi ça m'va (.) il fait gros hein Mélocie bah ouais c'est ça qui m'fait (.) tu vois Sarah quand tu compares avec celui qu'elle a dessiné (.) là (.) tu vois Mélocie hmm Sarah on est quasiment dans le: dans le: Mélocie ouais Sarah dans les mêmes types de proportions hein Mélocie OK	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
46	3 h 52 min 21 s	Mélocie et là c'est: (.) ça fait partie du- du euh: du truc ou c'est juste une (.) [concrétion ça Sarah [nan c'est juste ça Mélocie d'accord [OK (.) ça marche Sarah [ça on va voir après	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
47	3 h 58 min 13 s	((Sarah me parle et Mélocie l'interpelle.)) Mélocie t'es d'accord avec nous euh: (.) Sarah (0,1) OK ((sourire)) (0,1) pour moi c'est du brut hein	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
48	4 h 6 min 16 s	((Mélocie lit des mesures au théodolite.)) Mélocie et là du coup j'le note comment Sarah tu marques juste 226 (.) [on fera les calculs après Mélocie [d'accord	demande d'informations : la prise des altitudes
49	4 h 8 min 45 s	Mélocie 77.10 c'est ça donc 200 et quelques moins 77.10 (0,1) Jérémie euh [nan (.) tu vas faire Sarah [nan Jérémie si tu veux (.) t'as 77.10 moins 2 virgule- enfin je sais pas Mélocie bah le premier c'est 227 donc euh [moins 2.26 Jérémie [moins (0,1) c'est ça Mélocie d'accord	demande d'informations : la prise des altitudes

50	4 h 10 min 37 s	Mélodie tu penses que c'est bon là Jéréemie (0,2) ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de démontage
51	4 h 17 min 17 s	((Mélodie commence à fouiller à la houe.)) Mélodie ça va doucement comme ça Sarah oui Mélodie ouais	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
52	4 h 18 min 10 s	Mélodie et on refait ouais (.) 5 cm Sarah ah oui oui oui Mélodie oui ↓OK	demande de confirmation suite à un doute : technique de fouille
53	4 h 29 min 50 s	((Mélodie balaye le sol.)) Mélodie donc là après (.) si on trouve rien (.) on passe à un autre trou (.) c'est ça Sarah c'est ça Mélodie OK	demande de confirmation : suite des activités de travail
54	5 h 43 min 35 s	Mélodie donc là avec Jéréemie (.) on nettoie l'côté où y a d'la terre quoi (0,1) c'est ça Sarah bah je pense que une personne suffit Mélodie ouais Sarah pour euh: (0,2) juste pour euh (.) enlever la terre hein Mélodie ouais ouais ouais Sarah c'est pas: (.) c'est gratter (.) c'est rien du tout Mélodie d'accord Sarah c'est juste (0,1) passer un coup de (.) de balai	demande de confirmation : suite des activités de travail
56	5 h 43 min 45 s	((Mélodie trouve un fragment.)) Mélodie et ça c'est quoi (.) caillou quelconque ça je pense que oui Sarah oh oui Mélodie ↓ouais (0,1) OK	demande d'informations : nature d'un artefact
57	6 h 30 min 56 s	((Mélodie s'apprête à tamiser.)) Mélodie on le fait à sec Jéréemie à l'eau Mélodie que à l'eau (0,1) d'accord	demande de confirmation : technique de tamisage
58	6 h 32 min 50 s	Mélodie ouais alors pour l'tamisage (.) on le fait que à sec ou tu- ou on fait à l'eau aussi Sarah à l'eau aussi Mélodie d'accord	demande de confirmation : technique de tamisage
59	6 h 33 min 40 s	((avant de placer son tamis dans le bac d'eau)) Mélodie y'a un truc précis à faire euh (.) nan Sarah tu plonges ((sourire)) Mélodie tu plonges (.) OK Sarah pas trop pour pas perdre toutes les pièces mais comme ça va (.) voilà	demande de confirmation : technique de tamisage
60	6 h 35 min 5 s	((Mélodie trie le restant de son tamis.)) Mélodie ↓ça (.) qu'est-ce que c'est (0,1) c'est pas une esquille ça Jéréemie ↓je sais pas	demande d'informations : nature d'un artefact

		Mélodie on dirait pas	
61	6 h 38 min 8 s	Mélodie oh un p'tit escargot Jérémie (0,2) bien vu Mélodie (0,3) je le jette ça Jérémie ↓oui ((sourire)) Mélodie je pense que oui	demande d'informations : nature d'un artefact
62	6 h 48 min 29 s	((Mélodie relève des pièces sur plan.)) Mélodie et du coup on: (0,6) du coup on peut pas savoir si c'est brut ou enfin Sarah non pour l'instant on la démonte (.) enfin: Mélodie je mets juste qu'elle est horizontale parce que ça: Sarah ouais	demande de confirmation : technique de démontage
63	6 h 51 min 15 s	Mélodie bon je mets 1 de chaque côté parce que 0,75 ça va être un peu euh: Sarah bah tu fais euh: (0,1) 0,5 et 1 Mélodie 0.5 plus 1 Sarah 0.5 d'un côté et: Mélodie ah oui d'accord	demande de confirmation : technique de démontage
64	6 h 52 min 20 s	((Mélodie observe l'un des éclats de silex.)) Mélodie ah y'a des petites dents là (0,4) y'a des petites dents (.) comment ça s'appelle déjà Jérémie dentelé Sarah ouh la Jérémie dentulaire Mélodie dentulaire ouais Sarah là j'vous dis franchement (.) vu les coups de truelle qu'elle s'est pris dans la tronche Mélodie ouais	demande de confirmation : description d'un artefact
65	6 h 53 min 53 s	((Mélodie décrit un éclat sur sa fiche en regardant Sarah.)) Mélodie donc euh (.) petit éclat Sarah petit éclat Mélodie (0,5) ↓OK	demande de confirmation : description d'un artefact
66	6 h 56 min 44 s	((Mélodie part lire l'altitude de référence.)) Mélodie c'est 77,10 Gaëlle oui Mélodie OK	demande d'informations : altitude
67	6 h 59 min 40 s	((Mélodie termine ses soustractions pour calculer l'altitude des pièces.)) Mélodie ↓voilà ou est-ce qu'on le met déjà (.) le petit papier (0,2) enfin (.) je reporte là-dessus, mais Sarah ouais Mélodie qu'on le garde au cas où Sarah (0,2) bah euh (0,1) ouais garde le ((rire)) Mélodie au cas où j'ai fait une erreur	demande d'informations : emplacement du matériel
68	7 h 1 min	((Jérémie démonte un artefact.)) Mélodie c'est lequel (.) c'est le 10 (.) le 11 Jérémie bah c'est le premier Sarah le premier de: la série là Mélodie donc c'est 10 OK	demande de confirmation : technique de démontage
69	7 h 2 min 15 s	((Mélodie prend l'artefact que lui tend Jérémie.)) Mélodie c'est le numéro 10 c'ui-là hein Jérémie nan (.) j'crois que c'est le 11	demande de confirmation : technique de

		Sarah c'est le 11 Mélodie c'est le 11	démontage
70	7 h 3 min 24 s	((Mélodie décrit un artefact sur sa fiche d'inventaire.)) Mélodie éclat euh: (0,3) Sarah (0,2) gros éclat Mélodie gros éclat tout court Sarah ouais	demande de confirmation : description d'un artefact
71	7 h 58 min 31 s	((Mélodie décrit un artefact sur sa fiche d'inventaire.)) Mélodie et petit éclat: là c'est du cortex Jérémie ouais Mélodie semi-cortex Jérémie euh: Mélodie semi-cortical Jérémie ouais	demande de confirmation : description d'un artefact
72	8 h 19 min 38 s	((Mélodie vient de montrer un artefact à sa voisine.)) Gaëlle c'est du grès Benjamin ouais ça en l'occurrence c'est du grès brûlé Mélodie à garder alors (.) ou: Gaëlle bah ouais Sarah ouais (.) ouais ouais on le garde et ça sera rangé dans la boîte roche au lavage marquage Mélodie ((sourire))	demande d'informations : nature d'un artefact
73	8 h 19 min 52 s	((Mélodie montre un artefact à Gaëlle.)) Mélodie ça non plus j'sais pas c'que c'est (.) c'est peut-être du calcaire (0,2) j'arrive pas du tout à voir ce que c'est (0,2) moi t'sais les cailloux je-je: je préfère te demande plutôt que d'jeter euh	demande d'informations : nature d'un artefact
74	8 h 20 min 50 s	((Mélodie montre un artefact à Gaëlle.)) Mélodie et ça du coup c'est: (0,1) charbon Gaëlle (0,2) nan ça c'est: (.) du végétal je pense Mélodie d'accord	demande d'informations : nature d'un artefact
75	8 h 23 min 10 s	Mélodie tous les p'tits cailloux pour le moment je sais pas c'que c'est (.) je les mets là (0,1) comme ça à la fin j'te montre euh Gaëlle nan, mais ça c'est que des petits cailloux Mélodie OK	explicite son action : faire de son mieux
76	8 h 26 min 26 s	((Mélodie regarde dans un sachet.)) Mélodie mais là-dedans c'est quoi en fait (.) c'est quand on sait pas trop c'que c'est en fait Gaëlle c'est mélangé Mélodie OK	demande d'informations : emplacement du matériel
77	8 h 27 min 38 s	((Mélodie grimace en regardant un artefact.)) Mélodie you know Laure oh no: ((Laure grimace et jette le fragment sur le côté.))	demande d'informations : nature d'un artefact
78	8 h 28 min 27 s	((Mélodie grimace en regardant un artefact.)) Mélodie ça c'est du calcaire Gaëlle oui Mélodie ouais	demande d'informations : nature d'un artefact
79	8 h 52 min 10 s	((Mélodie gratte un artefact avec son outil de dentiste.)) Mélodie est-ce que l'on garde ça	demande d'informations :

		Gaëlle ouais Mélodie ouais	nature d'un artefact
80	8 h 54 min 46 s	((Mélodie regarde un artefact.)) Mélodie ça c'est du végétal ou pas Gaëlle non (.) ça c'est d'l'os brûlé regarde c'est noir et y a les petits trous Mélodie ah oui d'accord Gaëlle donc c'est de l'os Mélodie OK	demande d'informations : nature d'un artefact
81	8 h 57 min 15 s	((Gaëlle montre un artefact à Mélodie.)) Mélodie donc ça c'est du silex Gaëlle ah oui oui Mélodie (0,1) parce que tous ceux qu'on a trouvés (.) ils étaient pas du tout de cette couleur	demande d'informations : nature d'un artefact
82	9 h 24 min 20 s	Laure this is a bone or: ((Mélodie récupère le fragment.)) Mélodie (0,2) je crois que c'est du bois (0,1) c'est léger et: ((Elle le tend à Gaëlle.)) c'est quoi pour toi Gaëlle t'as raison ça doit être du bois	demande d'informations : nature d'un artefact
JOUR 10			
83	0 h 2 min 49 s	((Mélodie se tient face à la fosse.)) Mélodie et ici j'décape ici ouais Albert par contre là faut faire propre ouais (.) là faut décaper (.) et qu'on descende un peu là aussi tu vois Mélodie ah bah ouais (.) ouais ouais	demande de confirmation : technique de fouille
84	0 h 5 min 10 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie donc du coup on laisse quand même tout en place Albert pour l'instant Mélodie =ah oui pour que le mec il: Albert =ouais Mélodie ouais (0,1) OK	demande de confirmation : technique de fouille
85	0 h 11 min 36 s	((Mélodie observe un fragment qu'elle vient d'extraire du sol.)) Mélodie j'arrive pas du tout à voir c'que c'est je pense que c'est du caillou mais (0,2) parce que là si tu le mets comme ça ça fait un peu genre transparent comme du silex quoi ((Albert récupère le fragment.)) Albert c'est pas du silex Mélodie ouais ça [nan Albert [nan nan (0,1) c'est de la calcite Mélodie (0,2) c'est juste du caillou ça Albert ouais ouais Mélodie bon bah à virer alors	demande d'informations : nature d'un artefact
86	0 h 23 min	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie mais du coup là pour décaper ça (.) il va falloir que j'enlève le silex moi hein Albert ah bah oui Mélodie (0,1) j'le mets dans le sachet ou pas du coup Albert ouais (.) t'es au-dessus du truc là (.) on est pas:	demande de confirmation : technique de fouille
87	0 h 25 min 57 s	((Mélodie est en train de fouiller.))	explicite son

		Mélodie j'arrive pas du tout à voir où est-ce qu'elle est cette coupe quoi (0,3) j'ai l'impression que plus j'creuse et moins j'la trouve quoi	action : faire de son mieux
88	0 h 34 min 45 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie hé Albert (.) si jamais tu vois de mon côté euh le début de la coupe (.) tu m'dis hein Albert bah ouais ouais Mélodie parce que moi j'suis pas sûre de: (.) tu vois Albert (0,1) je pense qu'il faut que tu descendes hein	demande confirmation : technique de fouille
89	0 h 35 min 20 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie donc on essaie de mettre tout à plat quoi (0,1) de toute façon Albert bah euh: Mélodie sauf si on trouve [la coupe Albert [au maximum (0,1) là je vais essayer de me mettre par là et puis de faire ça tu vois [pour qu'on fasse un truc Mélodie [ouais ouais	demande confirmation : technique de fouille
90	0 h 44 min 1 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie est-ce que je creuse encore ici vraiment (.) tout ça là tu penses que: Albert faudrait que tu descendes là ouais (.) que tu- Mélodie ouais Albert regarde en dessous (.) c'est noir hein c'est le remplissage hein Mélodie ouais	demande confirmation : technique de fouille
91	0 h 50 min 16 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie est-ce que j'tape là-dedans ici là (.) tu vois ça a pas l'air très noir ici hein Albert ça a l'air [moins noir Mélodie [alors attends ((Mélodie creuse à nouveau.)) après c'est pareil (.) quand ça sèche (.) ça fait moins: Mélodie ((en montrant le sol.)) tu vois Albert ah si ↓oui un peu	demande confirmation : technique de fouille
92	1 h 9 min 50 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie est-ce que du coup Albert (.) je- je (.) ici ce coin-là j'le (.) j'le: défonce quoi Albert qu'est-ce que tu en penses Mélodie moi (.) j'arrive pas du tout à voir si y a une coupe ou quoi qu'ce soit (.) j't'avoue que	demande confirmation : technique de fouille
93	2 h 35 min 18 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie et c'côté-là (.) on y touche ou pas alors ou faut le retoucher (0,1) d'après c'que j'ai compris (.) c'est ça Albert ouais Mélodie OK	demande confirmation : technique de fouille
94	3 h 33 min 22 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie est-ce que ça je l'explose ça ce qu'y a ici ((Albert creuse sur sa zone.))	demande confirmation : technique de

		Albert (0,6) là tu y es (.) tu vois Mélodie ouais (.) bah j'vais faire ça à la truelle direct	fouille
95	3 h 34 min 15 s	Mélodie et ça j'y touche pas Albert ouais	demande confirmation : technique de fouille
96	5 h 49 min 14 s	((Mélodie s'apprête à fouiller.)) Mélodie donc du coup (.) qu'est-ce que j'fais (.) j'tape un peu mieux ici là Albert (0,4) ici faudrait reprendre ça Mélodie ah donc ça je le laisse Albert bah Mélodie (0,1) ouais (.) faut qu'je tape dans le lœss quoi	demande confirmation : technique de fouille
97	6 h 18 min 50 s	((Mélodie est en train de fouiller.)) Mélodie tu veux que je fasse ça là Albert si tu peux Mélodie ouais	demande confirmation : technique de fouille
98	7 h 48 min 54 s	((Mélodie s'apprête à effectuer le relevé sur fiche d'inventaire.)) Mélodie bon on va commencer (.) par les pièces ou par les esquilles Albert par les esquilles comme ça: Mélodie comme ça on les enlève	demande de confirmation : technique de démontage
99	7 h 50 min 26 s	Mélodie donc tu veux faire les esquilles alors en premier Albert ouais c'est ça	demande de confirmation : technique de démontage
100	7 h 54 min 19 s	((Albert est en train de prendre les mesures au sol pour le relevé des pièces.)) Albert 309 pour euh: (0,1) 'tain c'est pas évident Mélodie bah ouais c'est pour ça pour moi au sol ça aurait été plus simple j'trouve (.) Albert mais c'est pas droit (.) tu peux pas Mélodie ouais c'est pas droit ouais	demande de confirmation : technique de démontage
101	7 h 54 min 25 s	((Albert dicte les mesures à Mélodie.)) Albert 109 sur euh:: Mélodie mais du coup 109 ça correspond à quoi là [parce que: Albert [sur 14 (0,1) au nord Mélodie oui déjà faut que j'me mette comme ça oui [effectivement Albert [tu positionnes ta feuille comme ça (.) voilà	demande de confirmation : technique de démontage
102	7 h 55 min 38 s	((Mélodie reproduit une pièce sur la fiche de relevé.)) Mélodie juste un p'tit carreau c'est combien (0,1) parce que là par exemple juste pour faire 1 cm (.) c'est deux petits carreaux Albert oui (.) euh bah c'est 2 pour 1	demande de confirmation : technique de démontage
103	7 h 57 min 9 s	((Albert et Mélodie reprennent la fiche de relevé.)) Albert donc là c'est (.) c'est 50 Mélodie mais pourquoi c'est 50 Albert c'est 5 cm Mélodie bah oui, mais pourquoi 5 10 (.) pourquoi là en haut ça part de 5 en 5 tu vois	demande de confirmation : technique de démontage

		(0,1) pourquoi est-ce qu'y a marqué 5 10 15 20 25 alors il m'semblait que les esquilles c'était pas par mètre justement Albert bah si ((Albert se lance dans une longue explication.))	
104	8 h 2 min 45 s	((Albert et Mélodie reprennent la fiche de relevé.)) Mélodie donc moi j'suis bien ici Albert ouais (0,1) quand c'est un silex tu fais juste un point Mélodie ah je fais juste ça Albert ouais (.) ouais ouais Mélodie on le dessine pas quoi Albert nan (.) on dessine que les pièces	demande de confirmation : technique de démontage
105	8 h 5 min 2 s	((Albert dicte les mesures que Mélodie doit dessiner.)) Albert alors 17 là ça fait 6 Mélodie donc tu prends celui-là là Albert =je prends celui-là Mélodie d'accord OK Albert 17 6 Mélodie alors du coup comment (.) ouais (.) là on numérote pas les esquilles enfin Albert non (.) les esquilles elles ont pas de numéro Mélodie d'accord	demande de confirmation : technique de démontage
106	8 h 20 min 11 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Mélodie donc 26,5 et tu m'as dit 15 Albert ouais Mélodie enfin 16 ((sourire)) merde Albert ((rires))	demande de confirmation : technique de démontage
107	8 h 21 min 22 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert 24.5 (.) 17 Mélodie il est à la même taille que le petit là Albert nan (.) nan: il est- les deux qui avaient la même taille cui-là il est (.) cinq fois plus gros Mélodie nan, mais c'que je veux dire c'est qu'il est en 17 comme à côté d'l'autre quoi en gros Albert regarde (.) y a les deux p'tits là Mélodie bah tu m'as donné 17 pour les deux Albert (0,3) bah oui (.) y en a un qui est en dessous d'l'autre pratiquement (.) c'est pour ça	demande de confirmation : technique de démontage
108	8 h 25 min 22 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert donc il est à 32 Mélodie le: la céramique hein (0,1) céramique hein on est d'accord Albert c'est de l'os Mélodie ah d'accord ((rire)) Albert donc l'os c'est jaune Mélodie oui oui d'accord	demande de confirmation : technique de démontage
109	8 h 26 min 51 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert donc 29 Mélodie donc oui Albert mets-le en 29 Mélodie 29 et c'est bon Albert oui oui	demande de confirmation : technique de démontage
110	8 h 28 min 3 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert après on prend céramique (.) c'est vert	demande de confirmation :

		Mélodie exact (.) bah j'ai pas besoin de: remettre la légende pour silex et os Albert nan c'est bon	technique de démontage
111	8 h 29 min 29 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert un silex de 23,5 Mélodie de vingt-trois <u>et demi</u> (0,3) putain oui 23,5 c'est bon (0,2) ↓je l'ai là (0,1) 23,5 Albert ouais, mais j't'avais dit quoi (.) j't'avais dit euh: Mélodie ah mais c'est pas ici le 23.5 Albert nan nan Mélodie ((sourire)) putain Albert 30 23,5 Mélodie ah::	demande de confirmation : technique de démontage
112	8 h 32 min 28 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert il est en 32 Mélodie (0,2) j'le fais dépasser un peu parce qu'il est dans la coupe hein (.) c'est bon Albert oui	demande de confirmation : technique de démontage
113	8 h 34 min 23 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert alors pour les esquilles maintenant (0,1) on va prendre ça (.) ça (.) ça Mélodie attends Albert ça (.) ça Mélodie là c'est bien la feuille d'esquilles que j'ai hein Albert ouais ouais on reste dessus	demande de confirmation : technique de démontage
114	8 h 40 min 7 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert après y'en a un autre en: [soixante Mélodie [céramique toujours Albert oui oui (.) pour l'instant oui (.) j'te dirai Mélodie nan, mais j'préfère redemander au cas où parce que Albert tu mets en 62	demande de confirmation : technique de démontage
115	8 h 41 min 11 s	((Mélodie reporte les mesures.)) Albert alors (.) là on est en: (0,1) on est en (.) 67 67 13,5 à peu près (.) ou 14 (.) 67 14 (.) un petit Mélodie (0,5) alors attends (.) 67 hein Albert ouais (0,1) 67 14	demande de confirmation : technique de démontage
116	10 h 28 min 11 s	((Mélodie met les esquilles en sachet.)) Mélodie là on est (.) 6 7 8 9 10 (.) 11 oui c'est le 11 ça (.) c'est bon Albert oui	demande de confirmation : technique de démontage
117	10 h 34 min	((Mélodie met les esquilles en sachet.)) Mélodie du coup putain c'est (.) parce que celui-là c'est du silex mais il est sur: ((regarde le relevé)) ah ouais Mélodie mais putain on voit pas lequel c'est là hein celui qui est censé être là (.) là (0,1) parce que (.) ces deux-là (.) c'est ça (0,2) bah ouais en fait j'ai dû me: (0,2), mais celui-là il est où (0,2) Albert là Mélodie c'était ici là Albert ouais (0,2) Mélodie ((grimace)) bon bah écoute euh:	demande de confirmation : technique de démontage

Je peux d'abord constater que beaucoup de relances parcourent ces deux jours, et toutes en situation de travail, 82 pour le quatrième et 35 pour le second. Cette proportion semble logique au vu de l'expérience que la jeune femme a gagnée en une semaine de terrain supplémentaire. Un certain nombre de méthodes apprises et répétées ont permis à son savoir-faire de s'enorgueillir d'une certaine routine. Mélodie a appris comment orienter le plan de son relevé en fonction de celle des pièces qu'elle prélève, décrire brièvement un éclat de silex ou encore tenir une truelle. Les relances qu'elle verbalise auprès de ceux qui se tiennent à côté d'elle (Sarah, Jérémie, Gaëlle et Albert) sont ainsi presque deux fois moins nombreuses lors de la dixième journée. Elles portent surtout sur la phase de démontage des vestiges de la fosse protohistorique. Je peux le remarquer sur la figure 39 où les étapes de vérification sont particulièrement concentrées, principalement en deux temps, en début et en fin de journée. De façon générale, ces derniers se logent majoritairement dans deux types de situations : le travail de fouille et celui du démontage des artefacts. Bien sûr, ce sont aussi celles que Mélodie effectue le plus souvent.

À travers ces situations se dessine l'arborescence d'autres questionnements à partir desquels ses actions vont momentanément s'arrêter. La fouille nécessite ainsi de savoir reconnaître les artefacts à conserver et ceux ne demandant pas à l'être. C'est une compétence que le tamisage requiert également quand des esquilles sont à repérer pour ne pas être évacuées avec le reste de graviers sans importance. Cette même nature des vestiges est à prendre en compte lorsqu'une pièce est à identifier et à décrire au cours de son démontage. Un fragment d'os peut aisément se confondre avec un morceau de calcite. La majorité des demandes de vérification que j'ai catégorisées renvoient donc surtout au travail de fouille et de démontage, deux types de situations de travail où un certain nombre d'erreurs rédhibitoires peuvent arriver.

○ *Peur de mal faire*

Il est intéressant de constater que, bien souvent, Mélodie anticipe la réponse qui lui sera adressée en la formulant directement sous forme interrogative. Ses questions ne demandent alors qu'à être confirmées. Elle n'est pas à la recherche d'informations, comme cela est le cas dans certaines situations, notamment concernant la nature d'un artefact, mais bien d'une vérification de ses propres actions. Celles-ci sont la condition d'une certaine concentration de ses efforts, ce fameux trait de singularité que je définissais de façon simple en tout début de section. Il est devenu si singulier que j'oubliais presque les maladroites sans conséquences de la jeune femme. Toutes ces relances interactionnelles sont des précautions destinées à maintenir une continuité dans le travail. Elles sont cette façon bien particulière que Mélodie a d'être sûre de ses actions, et ce, sans que celles-ci ne soient rompues par une erreur de calcul sur laquelle, par exemple, il serait presque impossible de revenir, ou sur la destruction irréversible d'un vestige.

La concentration propre à Mélodie correspond à une façon de travailler prudemment, par à-coups, ce qu'elle désignait au cours de l'entretien comme « une peur de mal faire » qui, au lieu de la freiner, la maintient dans son travail, l'y concentre. Ses nombreuses vérifications sont associées *de facto* à diverses tâches cognitives attachées au travail (T1), comme le schéma de la reposité m'a permis de les analyser dans le chapitre 4. Je peux citer par exemple le fait de « se demander de quelle façon opportune continuer à fouiller/démonter » (cf. : annexe 2), une action qui revient de manière récurrente pendant les journées de travail sur lesquelles je me suis focalisée. Ce phénomène isolé, mais simultanément lié à d'autres tâches cognitives correspond à des modalités de présence tempérant les situations susceptibles d'affecter la jeune femme. En isolant ses formes les plus répétitives et en les réinterprétant comme un trait de singularité, je peux affirmer qu'il y a une façon singulière de se rendre présent. Mélodie possède ainsi une manière bien à elle de faire pencher les proportions d'un côté plus que de l'autre en réitérant ces formes d'évaluation et de décryptage au fur et à mesure des situations. C'est en décortiquant ce penchant que je peux dépasser l'échelle individuelle et me rapprocher d'une forme de singularité. Dans le quatrième chapitre, je soutenais que « ce qui affecte [la jeune femme] ici et maintenant est également le point de départ d'un mouvement qui la transforme déjà et qui aura des conséquences sur sa façon future de vivre et d'endurer de nouvelles situations ». Cela va dans le sens de ce qu'elle me confie dans l'entretien. Cette façon qu'elle a de se concentrer sur le site d'Ormesson dépasse largement ce cadre. Cette jeune néophyte n'est donc pas sans cesse plus ou moins aux prises avec les difficultés liées à son intégration sur le chantier. Elle est singulièrement ainsi, soucieuse de ces tâches bien faites au travail.

6.2. c) Du tact

○ *S'ouvrir*

Le troisième trait de singularité que Mélodie met en avant est une forme que j'ai choisi de qualifier comme du tact, car la jeune femme ne parvenait pas à trouver ses mots au cours de l'entretien. Elle précise l'état d'esprit avec lequel elle est arrivée sur ce tout premier chantier, elle qui ne connaissait absolument personne. « Le temps de s'intégrer un peu, de connaître les gens, de me dire : « voilà, il faut que je m'intègre un peu sinon ça sert à rien de venir et d'être dans son coin, à se renfermer ». De toute façon, je suis pas comme ça naturellement. Je suis plutôt ouverte ». Cette ouverture semble déterminée à la fois par une façon d'être qui lui est propre et par un contexte de travail particulier qui lui était alors tout à fait inconnu. En arrivant en tant que parfaite débutante sur le site, elle pensait devoir compenser un manque de « crédibilité » et de « légitimité » en essayant d'« être la plus diplomate possible » ou, pour le dire autrement, en interagissant avec tact. Qu'en dit le dictionnaire ?

TACT n. m. 1 physiol. Sens du toucher. 2 fig. Réserve, respect d'autrui dans les relations humaines. → délicatesse, doigté.

Si l'on tente de combiner ces deux définitions, je pourrais dire très simplement que le tact consiste à savoir toucher les individus avec lesquels nous souhaitons entrer en relation. Il ne s'agit alors de ne pas les heurter violemment, de les brusquer, ce qui risquerait de condamner toute tentative ultérieure. Mélodie se dit capable de ce savoir-être. Elle peut faire en sorte que les relations qu'elle espère engager avec des individus qu'elle ne connaît pas bien se passent pour le mieux. L'enjeu était d'autant plus important à Ormesson qu'il s'agissait d'un groupe d'une vingtaine de personnes avec lesquelles elle devait travailler toute la journée puis vivre 24 heures sur 24. Son objectif était alors, elle le soulève bien, de se faire accepter d'eux.

J'ai guetté toutes les interactions émises à l'initiative de Mélodie et pouvant être interprétées comme des formes de tact. Au cours de ces deux mêmes jours, je compte un certain nombre de formulations censées tempérer, relativiser, amoindrir des situations types, associées à la fois au travail et en dehors. Des dizaines d'euphémisations rhétoriques sont ainsi destinées à établir ou maintenir un être ici, une forme de légitimité active que chaque instant pourrait faire basculer. Les fFigure 40 et Figure 41 les situent dans leur strict déroulement.

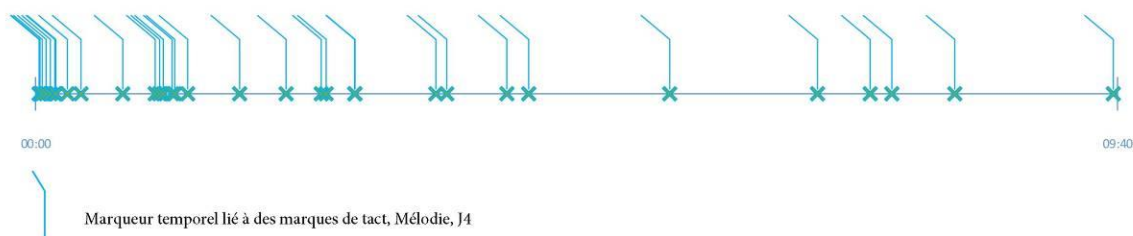


Figure 40 Moments liés à une marque de tact, Mélodie, J4 (déroulement temporel min:sec (x))

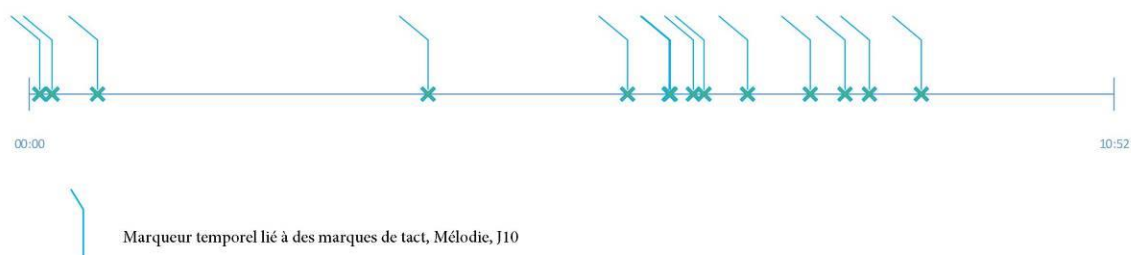


Figure 41 : Moments liés à une marque de tact, Mélodie, J10 (déroulement temporel min:sec (x))

Ces figures illustrent un écart assez flagrant entre ces deux journées de travail. Le début de la quatrième concentre un nombre bien plus important d'interactions interprétées comme étant effectuées avec tact. De prime abord, cela paraît logique pour un tout début de campagne où la nécessité des premiers jours de se faire accepter est plus grande, les enjeux déterminants. Ces tentatives se dissolvent ensuite avec les heures, intervenant ponctuellement, plus ou moins aléatoirement en fonction des situations. Certains grands vides semblent dire l'absence de cette façon d'être. Or, je ne suis pas parvenue à capter le tact autrement que comme des façons de parler, des manières de s'excuser, de contenir l'erreur, de rattraper une phrase émise avec trop d'empressement. Je ne nie pas que le tact peut se caractériser différemment. C'est le trait de singularité du prudent, de celui qui ne veut pas se faire trop grand, trop imposant. Le matin de ce quatrième jour, mais après seulement une journée de fouille à proprement parler, Mélodie arrive ainsi sur le chantier en se faisant toute petite. Elle s'excuse presque de devoir se faire une place et de ne pas savoir très bien comment tout cela fonctionne. Je reprends en détail ce début de journée puisqu'il semble concentrer un savoir-être singulier, propre à ces situations et ces relations nouvelles que la jeune femme doit commencer à tisser.

1 (J4 — 1 min 55 s – 2 min 8 s)

842	Jérémie	salut
843	Mélodie	(0,1) salut salut
844	Sarah	salut
845	Mélodie	(0,2) vous avez déjà commencé de descendre de 5 cm
846	Sarah	oh bah [on est descendu d'au moins d'dix hein
847	Jérémie	[↓euh ouais
848	Mélodie	ah oui d'accord ((rire léger)) (0,1) OK ((sourire))
849	Sarah	bah on y a été à: (0,3) ↓au gros outil
850	Mélodie	↓OK:

Lorsque Mélodie arrive près de la zone de fouille, ses salutations sont cordiales, le ton presque chantant (843) et sa phrase d'accroche (845) est destinée à montrer son intérêt pour le travail que ses deux collègues sont en train d'effectuer, c'est-à-dire la fouille. Ces derniers rétorquent simultanément qu'ils ont fourni plus d'efforts que ce que la jeune femme semble croire (846, 847) et insistent sur la méthode qu'ils ont utilisée, la houe (849). Mélodie répond à cela par un rire léger et des sourires (848), ses « OK » (848, 850) et son « oui d'accord » (848) approuvant qu'elle reconnaît ces efforts.

2 (J4 – 2 min 22 s – 2 min 58 s)

851	Mélodie	que puis-je faire
852	Jérémie	bah v'nir et [gratter

853	Sarah	[venir nous aider et gratouiller
854	Mélocdie	(0,2) OK
855	Sarah	il faudrait aplanir avec ta truelle la zone: qui est juste à côté de Jérémie
856	Mélocdie	ouais (0,1) c'est parti
857	Sarah	mais c'est juste:
858	Mélocdie	juste aplanir
859	Sarah	ouais ouais ouais (.) parce qu'on a déjà bien:
860	Mélocdie	j'refais les coupes
861	Sarah	ouais
862	Mélocdie	OK
863	Sarah	on est déjà descendu pas mal
864	Mélocdie	(0,1) ouais j'vois ça

Tout en restant aux abords de la zone pendant que ces deux collègues continuent à fouiller, tête baissée, Mélocdie écoute les consignes qui lui sont adressées tout en piétinant un peu avant de récupérer le seau contenant le matériel de fouille. Cet échange débute par une question formulée par la jeune femme de manière soutenue (851) — en comparaison avec sa façon courante de verbaliser des interrogations. Ses collègues répondent d'abord simplement (852, 853) avant de préciser ce que Mélocdie va devoir accomplir, c'est-à-dire aplanir avec la truelle (855, 857, 858). Dans chaque cas, Mélocdie valide (856, 858, 862).

3 (J4 — 3 min 35 s – 3 min 39 s)

865	Mélocdie	j'suis désolée (.) j'vais te prendre un peu de place hein Jérémie
866	Jérémie	ouais bah y a pas [d'souci
867	Mélocdie	[derrière toi

Mélocdie commence à s'installer sur la zone, juste derrière Jérémie qu'elle ne dérange nullement puisque ce dernier se tient de dos par rapport à elle. Elle s'excuse pourtant de la place qu'elle doit prendre (865, 867) ce qui a pour effet une réponse positive de Jérémie lui assurant qu'elle ne le gêne pas (866).

4 (J4 – 5 min 15 s – 5 min 55 s)

868	Mélocdie	je sais pas qu'est-ce qu'ils ont ramené
869	Sarah	(0,2) pour euh: (.) pour c'matin
870	Mélocdie	ouais (0,1) pour petit encas p'tit dèj' quoi [je sais pas du tout ce qu'ils ont ramené
871	Sarah	[bah c'est:
872		bah (.) c'était toi de cuisine non
873	Jérémie	ouais
874	Mélocdie	oui en cuisine oui (.), mais c'est pas moi qui ai préparé les glacières pour ici quoi
875	Jérémie	↓OK
876	Mélocdie	bah quand j'me suis l'vé (.) ils étaient d'jà en train d'le faire en fait
877	Sarah	ah OK
878	Mélocdie	donc euh bah du coup euh:
879	Sarah	OK j'avais pas compris
880	Mélocdie	(0,3) en plus avec Maria on a un peu merdé (.) on s'est l'vé un peu tard quoi
881		(0,2) j'crois qu'on avait pas mis de réveil en fait tu vois
882	Jérémie	ah bah:

883 Mélodie toutes les deux on a oublié d'en mettre un donc on s'est réveillé à 7 h 15 (0,1)
 884 un peu la loose quoi

Mélodie évoque la pause et ce qui a été préparé à cet effet pour les fouilleurs afin de les substantier. Elle confie ne pas savoir ce que contiennent les sacs (870). Or, elle a été désignée avec Maria pour être de service et préparer ainsi le dîner de la veille et le déjeuner du jour même, ce qu'elle a fait. Elle n'a toutefois pas pu veiller à la préparation des encas pour les pauses, ce dont s'étonnent immédiatement Sarah et Jérémie (872, 873), d'autant qu'ils semblaient penser que son arrivée un peu tardive était justifiée par cette préparation. Il n'en est rien. Une panne de réveil est en réalité responsable (880, 881, 883). La légère gêne occasionnée par cette confiance est rattrapée par le fait de reconnaître ce retard en le justifiant d'abord comme un oubli (883) puis comme une erreur (884).

5 (J4 — 7 min 56 s – 8 min 10 s)

885 Mélodie tu veux un gant Jérémie
 886 Jérémie (0,2) euh t'as les p'tits gants là
 887 Mélodie ouais
 888 Jérémie ouais [merci
 889 Mélodie [tiens
 890 Jérémie yes
 891 Mélodie je sais que t'as les mains fragiles ((sourire))

Tandis que Jérémie est en train de fouiller à la trueller, Mélodie lui propose l'un de ses gants (885), ceux-là mêmes qu'elle a déjà enfilés pour travailler. Ce dernier accepte (888) et montre une certaine forme d'enthousiasme (890). Mélodie termine sur un ton ironique et en souriant (891), donnant à l'échange un caractère positif.

6 (J4 – 10 min 5 s – 10 min 25 s)

892 Jérémie on est bien descendu hein
 893 Mélodie ouais ↓ouais ouais ouais (0,1) carrément
 894 Jérémie elle y est allée fort Sarah
 895 Mélodie ((rire léger)) (0,5) j'pense que tu pourrais faire une bonne carrière dans le BTP Sarah
 896 Sarah ((rire)) (0,3) ouais j'suis pas trop trop mauvaise
 897 Mélodie ah non
 898 Sarah j'me défends
 899 Mélodie ((rire léger))

Lorsque Jérémie insiste sur les efforts fournis avant que Mélodie n'arrive sur le terrain (892), notamment ceux de Sarah (894), Mélodie réitère les formes d'approbation par des « ouais » répétés (893) avant d'ironiser (895) ce qui a un effet incontestablement flatteur pour Sarah (896, 898). Les échanges ainsi menés participent à installer un climat positif.

7 (J4 — 10 min 52 s – 10 min 55 s)

900 Mélodie excuse-moi
 901 Jérémie ↓orf

Mérodie s'excuse ici pour avoir frôlé Jérémie (900), une petite phrase sans conséquence que Jérémie relève à peine (901), mais qui a tout de même eu pour objectif d'anticiper un éventuel accrochage.

8 (J4 —17 min 5 s – 17 min 18 s)

902	Mérodie	qu'en penses-tu Jérémie (.) de cette partie-là ça va
903	Jérémie	(0,1) ouais
904	Mérodie	(0,2) ↓là c'est bien plat (.) faudra reprendre ici
905	Jérémie	↓et puis ici
906	Mérodie	ouais
907	Jérémie	↓mais sinon c'est bon
908	Mérodie	ouais (.) ouais ouais ouais

C'est à nouveau par une formulation interrogative relativement soutenue que Mérodie sollicite Jérémie (902). Elle désigne à la fois la zone qu'elle pense avoir bien aplanie et celle qu'il lui faudra reprendre ensuite (904). C'est sur ces deux points qu'elle demande à son collègue de vérifier son travail. Celui-ci le valide de façon concise (903). L'échange se termine sur des « ouais » répétés (908), approuvant le conseil (905) et l'avis positif (907) que son collègue lui a transmis.

9 (J4 —26 min 22 s – 26 min 28 s)

909	Mérodie	bah (.) bon ap' hein
910	Sarah	(0,2) le p'tit déjeuner
911	Jérémie	(0,1) ouais

Mérodie progresse dans son travail de fouille tandis que ses collègues font une courte pause en bord de coupe en mangeant un Snikers que Sarah vient de rapporter. Il s'agit du petit-déjeuner qu'ils n'ont pas eu le temps de prendre ce matin, car ils sont arrivés tôt. Sarah le précise de façon bien plus concise (910). Mérodie choisit de continuer sans s'arrêter, tout en leur souhaitant poliment un bon appétit (909).

10 (J4 —46 min 50 s – 47 min 4 s)

912	Sarah	cherche pas à descendre hein (0,1) ↓pas redescendre (.) juste égaliser
913	Mérodie	ouais
914	Sarah	↓parce que par ailleurs (0,1) y a rien [on a rien trouvé
915	Mérodie	[ouais (.) ouais ouais
916		c'est c'que j'fais (.) [là j'faisais juste le contour
917	Sarah	[OK
918	Mérodie	et j'la laisse comme ça la base ou:
919	Sarah	ouais ouais
920	Mérodie	ouais (.) OK

Sarah indique à Mérodie qu'elle ne doit pas fouiller en creusant, mais simplement aplanir la surface du sol (912). Celle-ci approuve tout de suite par des « ouais » répétés (913, 915, 920) avant de justifier ses actions précédentes : elle égalisait déjà avant la remarque de sa collègue

et le lui précise (916). Cela a pour effet de rassurer Sarah (917) sur le fait que Mélodie écoute les consignes préalables et les applique.

11 (J4 – 1 h 4 min 12 s – 1 h 4 min 15 s)

921 Mélodie ((Elle me tient la rubalise pour faciliter mon passage.))
922 ((sourire)) ça s'ra plus facile

Pour faciliter mon suivi avec la caméra, Mélodie remonte la rubalise avec le sourire, ce qui m'aide grandement.

12 (J4 – 1 h 5 min 58 s – 1 h 6 min 1 s)

923 Mélodie ((Elle me tient la rubalise pour faciliter mon passage.))

Au retour, Mélodie remonte à nouveau la rubalise avec le sourire.

13 (J4 – 1 h 8 min 30 s – 1 h 8 min 43 s)

924 Sarah ah t'as pas pris de:
925 Mélodie de
926 Sarah (0,1) de: (0,1) plaque (.) pour écrire
927 Mélodie ah:: (.) oui
928 Sarah j'vais t'la chercher (.) c'est pas grave
929 Mélodie (0,3) j'ai complètement oublié

Mélodie était partie chercher le dossier de démontage comme le lui avait demandé Sarah. Celle-ci s'aperçoit qu'il manque un support pour écrire. Sans lui, le relevé sur papier n'est pas possible (924, 926), sous-entendant par là que Mélodie aurait dû penser à le prendre. La jeune femme s'excuse de cet oubli par un air désolé (929). Cette posture pousse en partie Sarah à relativiser cet oubli et à l'accepter (928).

14 (J4 – 1 h 13 min 14 s – 1 h 13 min 24 s)

930 Mélodie attends pourquoi y'en a dix là (0,3) alors que sur cette feuille moi j'en ai pas dix
931 (0,1) ah si (0,2) ah elle était tout exilée en haut
932 (0,1) autant pour moi
933 Jérémie √c'est bon (.) c'est normal
934 Mélodie ouais (.) autant pour moi
935 Jérémie t'inquiètes

Pour la première fois, Mélodie effectue le relevé sur papier des artefacts qui seront ensuite à démonter. Elle s'y perd un peu en comptant les pièces et questionne Jérémie (930) puis se corrige aussitôt d'elle-même (931) ajoutant à cela des excuses qui prennent la forme d'un « autant pour moi » qu'elle répète à deux reprises (932, 934). Cela a pour effet d'être rassuré par son collègue (933, 935).

Au cours de ce début de journée, le tact endosse diverses formes destinées à se faire une place à la fois physiquement et en tant que fouilleuse au travail. Afin de remplir ces deux objectifs — nécessaires pour palier à ce manque de légitimité qu'elle évoquait lors de l'entretien —

Mérodie compose avec une situation initiale importante : son arrivée en retard. Celle-ci a d'emblée instauré une certaine distance avec Jérémie et Sarah qui s'affairaient depuis déjà presque une heure. La jeune femme tentera justement de la réduire avec tact au cours de cette première heure. Elle se confond en politesses et en sourires (n°1, 5, 9, 11, 12). Elle montre toute sa bonne volonté pour remplir les tâches qui lui sont demandées (n°2, 8, 10). Elle s'excuse à plusieurs reprises (n°3, 4, 7, 13, 14) et, enfin, reconnaît le travail effectué par ses collègues (n°6, 1), le tout « sans faire de boulettes » comme elle me le confiait. Ici, l'un des risques aurait été de ne pas admettre son retard ou encore de prendre une pause de trop.

○ *Garder un esprit d'équipe*

Ces premières relations avec de nouveaux collègues ne sont pas sans enjeux. Les interactions qu'elle parvient à nouer ici par petites touches de tact comportent des détails destinés à trouver sa place et à se faire accepter par le groupe en tant que débutante. C'est aussi elle que les autres travailleurs doivent accepter ; elle avec ses maladresses et ses façons de relancer continuellement ses actions par des demandes de vérification ; elle avec ses connaissances lacunaires en archéologie et une endurance toute relative ; elle qui ne sait tout simplement pas fouiller. Pour tenter de se frayer un chemin, elle semble adopter les codes interactionnels qu'elle estime les plus propices pour maintenir un esprit d'équipe. La cohésion du groupe de travail suppose en effet qu'experts et débutants collaborent tout en conservant des champs d'action différenciés, c'est-à-dire liés à ses domaines de compétence. Par les formes de tact que j'ai relevées dans la sous-section précédente, je constate que Mérodie interagit dans ce sens. Toutes ses précautions sont destinées à tempérer une situation, mais également à structurer les relations avec ses collègues. Cette remarque rejoint ce que la jeune femme formule au cours de l'entretien. « C'est important de cerner leur caractère aussi pour pas faire de boulettes. Par exemple, dire quelque chose de trop brutal alors que la personne est sensible, non. J'essayais de tempérer un peu les choses à ce niveau-là ».

Dans le chapitre 2, le fait de conserver un esprit d'équipe est l'une des valeurs exprimées par Isabelle. Ménager son propre corps par le biais de relais avec les autres personnes du groupe était l'une des consignes qu'elle transmettait aux débutants. Cela rejoignait déjà l'idée que chaque fouilleur devait « trouver sa place par rapport aux autres et interagir avec eux en conséquence ». Je soulignais alors que le registre auquel cette même valeur transmise était associée pouvait varier selon les individus. Pour Émile — je le rappelle — cet esprit d'équipe est présent dans ses discours, mais ne renvoie pas à des enjeux identiques. Le chef de chantier est *a priori* plus enclin à valoriser la durabilité des partenaires collaborant au développement du site. Il est aussi attaché aux liens à renforcer entre les spécialistes qui interviennent à Ormes-

son. Cette différence est également associée au contexte d'émission de cesdites valeurs. Isabelle était alors proche et du sol et des fouilleurs.

Les formulations de tact chez Mélodie sont pour moi le revers singulier de la valeur concernant cet esprit d'équipe à adopter sur un chantier de fouille. La jeune femme ne l'invoque pas en tant que tel, précisément parce que son statut lui permet peu ce type de conseils ou d'injonctions. Néanmoins, les formes de tact qu'elle exprime montrent bien à quel point il est également important, et ce, pour elle-même prétendre à trouver sa place comme un membre à part entière de l'équipe de fouille. Dans le chapitre 2, j'affirmais qu'il était moins pertinent d'appréhender la valeur comme une unité isolée et abstraite que de « décrire la valorisation comme un processus strictement empirique ancré dans les interactions ». Par la récurrence de ces façons bien spécifiques de s'excuser, reconnaître ses torts ou encore d'aider, Mélodie agit en fonction de ce qui compte vraiment pour elle. Il n'est pas certain que les autres fouilleurs le fassent de la même façon et au nom de valeurs similaires. Quand bien même il en serait ainsi, le contenu des interactions et les formulations propres à la jeune femme ne se retrouveraient pas à l'identique. Je vois donc dans le tact une manière bien singulière de faire sienne une valeur largement transmise sur le site par les plus experts.

6.2. d) Retenue

○ *Garder pour soi*

Le quatrième trait de singularité que la jeune femme rend explicite pendant l'entretien porte sur une forme de retenue que j'ai choisi de qualifier de réserve. Elle ne se dit pas timide, mais insiste sur le fait qu'elle contient un certain nombre d'émotions face à des individus qu'elle ne connaît pas, dont elle ne peut pas anticiper les réactions. Sur le chantier, cette façon d'être est surtout valable au cours des premiers jours de campagne. « C'est quand même un travail », me dit-elle. Je dois à nouveau me pencher sur mon dictionnaire pour mieux qualifier ce que peut bien être cette réserve :

RESERVE n. f. | Ce qu'on réserve ; élément qu'on n'accepte pas. *Faire, émettre des réserves sur* (une opinion, etc.). ♦ *loc. sous réserve (de)* : sous condition ; à condition (de). *Sous réserve de vérification*. || Qualité qui consiste à se garder de tout excès. → circonspection, retenue. ♦ *Se tenir sur la réserve*, garder une attitude réservée. ||| 1 Quantité accumulée pour en disposer plus tard. → provision. ♦ Quantité non encore exploitée (d'un minéral). 2 *loc. Avoir, mettre qqch. en réserve* : garder. → de côté.

Derrière ce terme de réserve se cache l'idée de garder pour soi, c'est-à-dire de retenir à l'intérieur ce qui pourrait sortir et, par conséquent, devenir visible, appréciable par une tierce personne. L'expression est claire : nous gardons en réserve. Garder suppose aussi un mouvement bien particulier, celui de retenir, d'abstraire nos états mentaux de certains indices expressifs qui pourraient les trahir. En parallèle, nous continuons bien à capter et absorber une part des événements extérieurs qui nous impactent, nous touchent plus ou moins. Mélodie serait de ces individus qui retiennent du mieux qu'ils peuvent les indices de leur état émotionnel, et ce, en faisant le pari que des situations ultérieures seront plus adaptées pour exprimer ce qu'ils sont et ressentent dans l'instant. Les nouvelles conditions de travail que la jeune femme traverse sont ainsi faites, des épreuves, des jugements, des situations qu'elle qualifie de sérieuses, de professionnelles. Il lui faut « jauger » précise-t-elle encore, mesurer avec patience le moment qui sera le plus propice à l'expression pleine de ses émotions, de ses mots sans filtre, de ses rires aux éclats. En somme, il lui faut circonscrire temporairement à l'intérieur d'elle-même ce qui fait d'elle un être singulier.

Il ne m'a pas été facile de capter ces situations de réserve au cours des deux journées de travail où je l'ai filmé. Pendant l'entretien, Mélodie me donne de précieux indices sur ces éléments contenus. Le premier porte sur son état de fatigue, notamment son insolation pendant le quatrième jour. Elle me confie avoir tenté de gérer seule cet événement. « Je préfère me gérer, me poser cinq minutes un peu à l'ombre, comme ça je sais que je peux redémarrer derrière ». Elle insiste sur le fait qu'elle se soit engagée sur ce chantier pour travailler, c'est-à-dire être en action. Tout élément visant à entraver cet objectif remettrait en question son rôle. « Je suis là pour faire un travail ». Elle dit avoir également intériorisé quelques instants de joie, quand elle a découvert par exemple son premier vestige archéologique, une émotion que je n'ai même pas perçue à l'image lorsque j'ai visionné les vidéos de la journée. « J'ai plutôt intériorisé, voilà. J'ai pas gueulé : youpi ! »

○ *Rire à l'intérieur*

Un autre indice de ses états émotionnels camouflés porte sur le rire. Pour Mélodie, on ne rit pas lorsqu'on travaille, du moins, pas en début de campagne quand les relations ne sont pas encore établies avec les autres membres de l'équipe. Je la questionnais sur une situation particulière prêtant facilement à rire. « Sur le coup, je n'ai pas ri parce que j'étais en train de travailler. Je me suis dit : [...] Peut-être qu'il va gueuler si je rigole comme ça alors que je suis en train de travailler. C'est pour ça que j'ai pas osé. [...] Je me suis dit : « au cas où, tant que tu connais pas trop le personnage, reste tranquille ». J'ai choisi de me concentrer sur cette tranquillité d'apparat face à des situations de nature humoristique et ne pouvant être perçues qu'en tant que telle. Il aurait été intéressant d'effectuer un travail de visionnage avec Mélodie

peu de temps après le tournage des images et de l'interroger sur toutes ces formes émotionnelles contenues. Ceci étant dit, après autant d'années, il est tout aussi possible de procéder en négatif en captant en premier lieu les éléments périphériques prêtant à rire et que la jeune femme a perçus. Les figures 42 et 43 dressent le bilan de tous ces rires intérieurs.

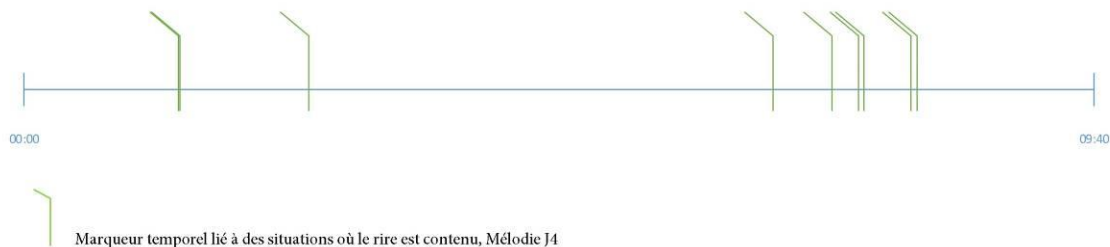


Figure 42 : Moments où le rire est contenu, Mélodie, J4 (déroulement temporel min:sec (x))

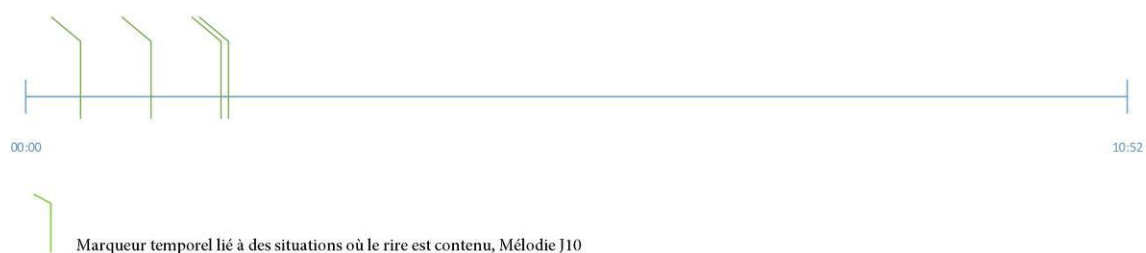








Figure 43 : Moments où le rire est contenu, Mélodie, J10 (déroulement temporel min:sec (x))



Les moments relevés sont plus nombreux au cours de la quatrième journée puis s'estompent tout particulièrement au cours de la suivante, où l'on entend d'ailleurs Mélodie répondre bien plus ouvertement à toute forme d'humour. Ces figures ne disent toutefois que trop peu de choses si je ne précise pas que chaque moment correspond à des situations de face à face avec Émile. Lorsqu'elle se trouve avec le chef de chantier, Mélodie contient une manière d'être qu'elle adopterait s'il n'était pas présent. Cela arrive ponctuellement au cours d'une journée quand ce dernier passe vérifier la progression du travail de chaque groupe. Elle retient son rire, se contente de sourire, et ce, malgré les nombreuses boutades que celui-ci lance, des remarques parfois graveleuses qui, je le rappelle, ne rebutent pas particulièrement la jeune femme. C'est un humour qu'elle semble partager de façon générale. Ce n'est en tout cas pas le

contenu de l'interaction qui pousse Mélodie à la réserve, mais bien la présence même d'Émile. Pour mieux l'illustrer, je vais prendre l'exemple d'une situation référencée dans la Figure 42. Celle-ci se déroule au terme de plus de sept heures et trente minutes de travail. Le sondage fouillé depuis le matin par Mélodie et ses deux collègues a été démonté de ses quelques pièces lithiques. Jean-Marc, Olivier et Émile ont pris le relais en descendant ce même niveau à la pelleuse. Les voilà qui se retrouvent tous les cinq — Jérémie s'est éloigné — à travailler autour d'un même espace.

Tableau 17 : scène d'humour au travail, J4

temps	description de la scène et dialogues	illustrations
20 s	<p>((Émile revient près de la zone. Olivier lui annonce que la pelleuse est tombée sur d'autres vestiges. Mélodie reste attentive à l'échange, alternant les regards entre le sol et Émile.))</p> <p>Olivier on a trouvé un éclat (.) au bout de trois passes</p> <p>Émile (0,1) où ça</p> <p>Olivier bah: là (0,2) bien à plat (.) p'tit éclat</p> <p>Émile assez profond</p> <p>Sarah (0,1) bah ouais (.) 74,51</p> <p>Émile donc ça correspond aux autres niveaux qu'on trouve: (0,1) on va voir si ça:</p>	
1 min 8 s	<p>((Le godet de la pelleuse vient de racler quelque chose. Olivier et Émile le repèrent immédiatement et font signe à Jean-Marc de s'arrêter pour les laisser descendre sur le niveau. Mélodie est silencieuse et observe, les mains derrière le dos, le visage impassible.))</p> <p>Olivier euh: attends 'tends 'tends</p> <p>Émile si c'est cohérent t'as un truc euh (.) aux trois quarts là</p> <p>Olivier euh:</p> <p>Émile euh: si l'piquet il t'gêne (.) tu l'dis</p> <p>Sarah ((rires))</p> <p>J.-M. bah il m'gênait</p> <p>Olivier (0,4) ah: il faut que j'descende pour aller chercher le piquet</p> <p>Sarah ((sourire)) (0,3) moi j'descends plus (.) c'est trop bas</p> <p>Mélodie ah ouais là (.) y faudrait m'soulever pour euh</p> <p>Émile (0,5) nan c'est une: (.) concrétion (0,3) ↑allé ma vieille</p> <p>((Jean-Marc et Sarah rient lorsqu'Émile aide Olivier à</p>	

	<p>sortir du sondage. Mélodie reste sérieuse en les regardant.)</p> <p>Émile (0,4) ↑t'essaies de pas m'niquer celui-là si possible</p> <p>Mélodie ((Elle sourit en regardant Jean-Marc.))</p> <p>J.-M. oui oui oui oui</p> <p>Émile (0,3) t'as d'jà fait combien de conneries sur celui-là (0,2)</p>	
1 min 11 s	<p>((Après cette remontrance, tous regardent à nouveau le sol, le surveillant du moindre indice matériel que la pelleuse dégagerait.))</p>	
1 min 17 s	<p>((Olivier lance un regard amusé à Émile.))</p> <p>Olivier tu peux t'amuser à tamiser si tu veux</p> <p>((Émile lance un large sourire à Olivier puis lui adresse un bras d'honneur. Tamiser tout le sédiment laissé par la pelleuse afin de vérifier si aucun vestige n'a été laissé par manque de vigilance serait une tâche de plusieurs heures. Sarah contient son rire en regardant ma caméra. Mélodie comprend la situation et esquisse un sourire, les mains derrière le dos.))</p>	
1 min 34 s	<p>((Émile me regarde à son tour en souriant.))</p> <p>Émile (0,3) ah pardon j'avais oublié ((sourire))</p> <p>Sarah (0,1) bah oui ((éclat de rire))</p> <p>Émile (0,1) ((adresse un doigt d'honneur à Olivier))</p> <p>((Sarah rit de plus belle tandis qu'Olivier conserve un air amusé tout en regardant le sol. Émile fait quelques pas de côté et replace son casque.))</p> <p>Émile (0,4) j'ai l'droit (0,1) j'suis pas fouilleur</p> <p>Sarah (0,2) on t'a rien dit hein et il paraît que le film est uniquement à usage privé (0,1)</p>	
1 min 50 s	<p>((Émile se courbe légèrement au-dessus du sol qu'il fixe. Mélodie regarde par alternance le sol et le chef de chantier, un sourire se dessinant sur ses lèvres qu'elle pince.))</p> <p>Émile justement (.) c'est c'que j'crains (0,2)</p> <p>((Émile me regarde en souriant, satisfait de sa boutade. Un large sourire se dessine sur les visages de Mélodie et Sarah.))</p> <p>Émile et tout ça en boucle (.) ouah</p>	

2 min 3 s	Olivier projection (0,1) à la MAE ((sourire)) (0,2) aujourd'hui projection privée ↑les clowns d'Ormesson (0,2)	
2 min 14 s	((Émile s'éloigne légèrement du petit groupe pour se rapprocher du bord de coupe. Le dos penché, il se concentre à nouveau sur le sol.)) Émile allé au travail là (.) Bon Dieu ((Tous reprennent un air sérieux. Mélodie s'étire et regarde le sol.)) Sarah (0,5) là y a un truc au milieu (.) là Émile (0,2) nan c'est rien ça	

Cette surveillance collective est jalonnée d'instantanés alternant rire et travail. Dans les deux cas, Émile s'affirme ouvertement en tant que responsable. Lorsqu'avec son godet, Jean-Marc tape un piquet planté dans le sol destiné à repérer le carroyage, son rôle est rappelé à travers sa remontrance qu'il réitère à trois reprises : « si l'piquet il t'gêne (.) tu l'dis. [...] T'essaies de pas m'niquer celui-là si possible. [...] T'as d'jà fait combien de conneries sur celui-là ? ». Le pelleteur n'hésite pas à lui répondre ironiquement en soutenant que le piquet le gênait. Olivier renchérit avec humour : « tu peux t'amuser à tamiser si tu veux ». Évidemment, Émile ne tamisera pas les dizaines de litres de sédiment que l'engin déverse à chaque passe sur le côté. En réponse, il rit de sa boutade et lui adresse deux gestes explicites. Parce que ces derniers remplacent une simple réponse négative et mime une agressivité qui n'en a pas une, ces gestes font rire. À cela, le responsable ajoute qu'il peut se les permettre précisément parce qu'il n'est pas un fouilleur. Son rôle de chef de chantier lui en offre le privilège et je peux penser qu'il ne les tolérerait pas s'ils lui étaient directement adressés. Sarah n'hésite pas non plus à répondre aux plaisanteries d'Émile, notamment lorsqu'elle lui précise en riant qu'il est filmé. Sa remarque entraîne de nouvelles boutades. Néanmoins, il prend l'initiative d'un retour à l'ordre en indiquant qu'il faut se remettre au travail, ce qu'aucun des individus en présence ne manque de respecter puisque tous se rapprochent de la zone excavée et l'observent.

Cette séquence est particulièrement frappante : Mélodie reste en retrait, n'interagit pas avec le chef de chantier et ne rit pas comme les autres. Elle se contente de sourire tout en continuant à observer le sol. Sa retenue est palpable et il y a fort à parier que sa façon d'être aurait été bien différente si cette situation avait eu cours en dehors du travail. Ici, même si personne n'agit directement sur le niveau, un certain sérieux est de mise. Il faut rester vigilant vis-à-vis de la progression de la pelleuse.

La difficulté tient certainement au fait que les plus expérimentés savent rire en travaillant, ce qui correspond à une véritable compétence. Celle-ci relève simultanément d'un savoir-faire — lié aux actions de travail — et d'un savoir-être — alternant une posture sérieuse et des boutades permettant d'alléger cette dernière sur le temps long. Je n'oublie toutefois pas que cette réserve propre à Mélodie lui tient précisément à cœur parce qu'elle estime que son rôle de débutante ne doit pas être décrédibilisé par un manque de sérieux. Paraitre au travail et retenir son rire est donc l'une des facettes qu'elle adopte presque systématiquement lorsqu'Émile partage des situations identiques aux siennes. Au-delà d'être le chef de chantier, il est avant tout son responsable hiérarchique direct.

Au début du troisième sous-chapitre du chapitre 5, j'ai retranscrit un échange entre Émile et Nejma. Les détails matériels de la fosse dépotoir devant laquelle ils se tenaient ont été laissés de côté au profit de boutades concernant les populations protohistoriques en elles-mêmes. J'ai rapidement fait la déduction que les deux spécialistes « partage[aient] les connaissances d'un monde passé documenté dans lequel ils se projet[t]aient quelques instants ». Cette projection dont j'ai analysé les rouages spatio-temporels s'est faite dans le rire par le biais d'échanges humoristiques. Mélodie a assisté à la scène, muette, préférant visiblement rester en retrait à ce moment-là. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'elle a alors compris pourquoi Nejma insistait ironiquement sur la beauté esthétique des vestiges datant de cette période face au préhistorien qui se basait davantage sur l'organisation sociale des groupes à cette époque. Ceci étant dit, le fait est que Mélodie ne renchérit pas et n'invoque que rarement les contours d'un monde passé en présence de celles et ceux qu'elle considère comme ses supérieurs hiérarchiques. Ainsi, le principe de ventriloquie détaillé dans le chapitre 5 semble également modelé, sous certains angles, par les traits de singularité d'un individu. Dans ce cas précis, la retenue propre à Mélodie l'incite à garder pour elle des façons de faire parler le passé, un type de discours dont elle ne se prive pourtant pas, comme nous l'avons vu, en présence d'autres fouilleurs.

**

*

Conclusion

Comment Mélodie s'accommode-t-elle donc de ce qu'elle est pour la première fois sur le site archéologique d'Ormesson ? Cette jeune femme, néophyte dans le domaine, subordonne aux tâches dédiées aux débutants. Néanmoins, en dehors de la nature des actions qu'elle effectue, rien ne porterait à croire qu'elle est totalement extérieure au milieu académique dans lequel la plupart des membres de l'équipe s'inscrivent, du moins en tant qu'étudiants. Pour le dire simplement, Mélodie se fond dans la masse, comme chaque fouilleur impliqué dans des tâches de travail collectives. Si je n'avais pas procédé à la relecture partielle des chapitres précédents par le biais d'indices portant sur sa singularité, je n'aurais pas eu l'impression de décrire vraiment Mélodie. Effectivement, ce n'est pas en me focalisant uniquement sur ce qu'impliquait son statut de débutante que j'ai tenté de comprendre sa propre manière de travailler. J'y suis parvenue partiellement en me concentrant aussi sur certaines de ses façons d'être les plus récurrentes et facilement qualifiables rétrospectivement. La portée collective des situations dans lesquelles elle s'inscrit a alors été relue au prisme de ses traits qui la singularisent²⁷⁹.

Dans la figure 44, j'ai repris et combiné les quatre traits de singularité que j'ai analysés au préalable de façon disjointe. Ils ont été sélectionnés, je le rappelle, par le biais de l'entretien d'explicitation et n'ont pas prétention à cerner totalement la singularité de Mélodie. Elle n'est pas seulement maladroite ou concentrée et ne s'exprime pas uniquement avec tact ou retenue. La représentation graphique qui clôt ce chapitre n'est donc qu'une esquisse partielle appliquée à deux journées de travail. La jeune femme s'épaissit ainsi au fur et à mesure en fonction des situations qui la mobilisent. Les deux journées sont représentées à partir des mêmes légendes que celles utilisées pour les figures 36 et 37 (les balises rondes et vertes pour les maladresses), les figures 38 et 39 (les stries grises et rouges pour les temps de concentration et de vérification), les figures 40 et 41 (les balises bleues pour les marques de tact) et les figures 42 et 43 (les stries vertes pour les moments de rire contenu). La représentation unique de ces

²⁷⁹ Aucun commentaire de Mélodie ne se loge dans cette seconde partie. Tout comme pour Isabelle, je la lui ai transmise pour obtenir son avis et d'éventuelles corrections. Sa réponse par mail me fait part des remarques suivantes : « Chapitre 6, maladresses : tout est ok pour moi ! Pareil pour la partie concentration, tact et retenue ! Je pensais que j'aurais plus de choses à commenter, mais je trouve que tu as vraiment bien réussi à me comprendre et à capter tous les détails de ma personnalité, dont certains que même moi je ne connaissais pas vraiment. Rien que pour ça merci pour tout ton travail !! Je me rends compte que ça t'a demandé un travail de dingue ! ». Cette partie du manuscrit n'a donc pas été retouchée au regard d'éventuelles remarques de sa part qui m'auraient permises de réinterpréter certaines de mes analyses.

termes montre comment ils se superposent, c'est-à-dire de quelle façon les traits de singularité s'entremêlent les uns aux autres. Comme pour Isabelle, je constate ici qu'un trait de singularité ne correspond pas strictement à une situation. Au cours de ces deux jours de travail, Mélodie s'accommode ainsi d'elle-même. Sa singularité la désenclave de ces rôles que des situations types voudraient lui faire tenir.

Il est intéressant de se pencher sur les traits de singularité analysés pour Isabelle afin de les mettre en relief avec ceux de Mélodie. J'ai montré que les maladresses de Mélodie étaient particulièrement liées au fait qu'elle prenait conscience à son rythme de la fragilité du sol archéologique. Celles-ci dépendaient également d'une forme de surveillance de la part de sa responsable directe, Sarah. Pour Isabelle, cet aspect du travail se retrouve davantage dans ses manies, notamment par rapport à ses petits gestes de nettoyage qui réactivaient également cette prise de conscience. Maladresses et manies sont donc les deux réponses singulières d'une ligne de conduite prescrite au niveau collectif.

Concernant la concentration de Mélodie, elle est totalement associée à la nécessité qu'on lui transmette des informations techniques. Les nombreuses relances que j'ai relevées témoignent de ce désir de comprendre ses moindres faits et gestes afin de minimiser la prise de risque qu'ils lui font prendre. Pour Isabelle, nous avons vu que c'est son humour qui lui permet de transmettre des connaissances. La transmission en jeu sur le chantier est donc opérante à travers deux traits de singularité, les conséquences d'une forme de concentration d'une part, et l'humour d'autre part.

Le tact propre à Mélodie renvoie ensuite au fait de trouver sa place dans le groupe et de se créer des affinités avec telle ou telle personne. Par cette forme de prudence interactionnelle, elle tente ainsi de favoriser le faire ensemble. Je retrouve ce même phénomène dans l'humour qu'Isabelle utilise notamment pour tempérer certaines tensions. Elle ajoute par ce biais de la légèreté aux interactions qui se structurent ponctuellement autour du rire. Humour et tact renvoient ainsi à deux façons bien singulières permettant de favoriser le travail collectif.

Enfin, Mélodie est réservée, surtout dans son rapport à la hiérarchie et à la figure du chef de chantier. Je retrouve cette question du statut professionnel à la fois dans le caractère impatient d'Isabelle et dans son humour. Dans le premier cas, elle affirme sa place d'experte en s'éloignant par exemple d'Émile lorsque celui-ci donne des explications sur le site. Elle trouve tout simplement d'autres occupations et se permet de prendre une certaine distance avec son collègue lorsqu'elle le juge possible. Le rire lui permet d'autre part d'appuyer les contours de son rôle auprès des débutants, par exemple lorsqu'elle remet à sa place un fouilleur qu'elle estime trop familier. Réserve et rire sont donc tous les deux des traits de singularité qui appuient et maintiennent un certain ordre collectif.

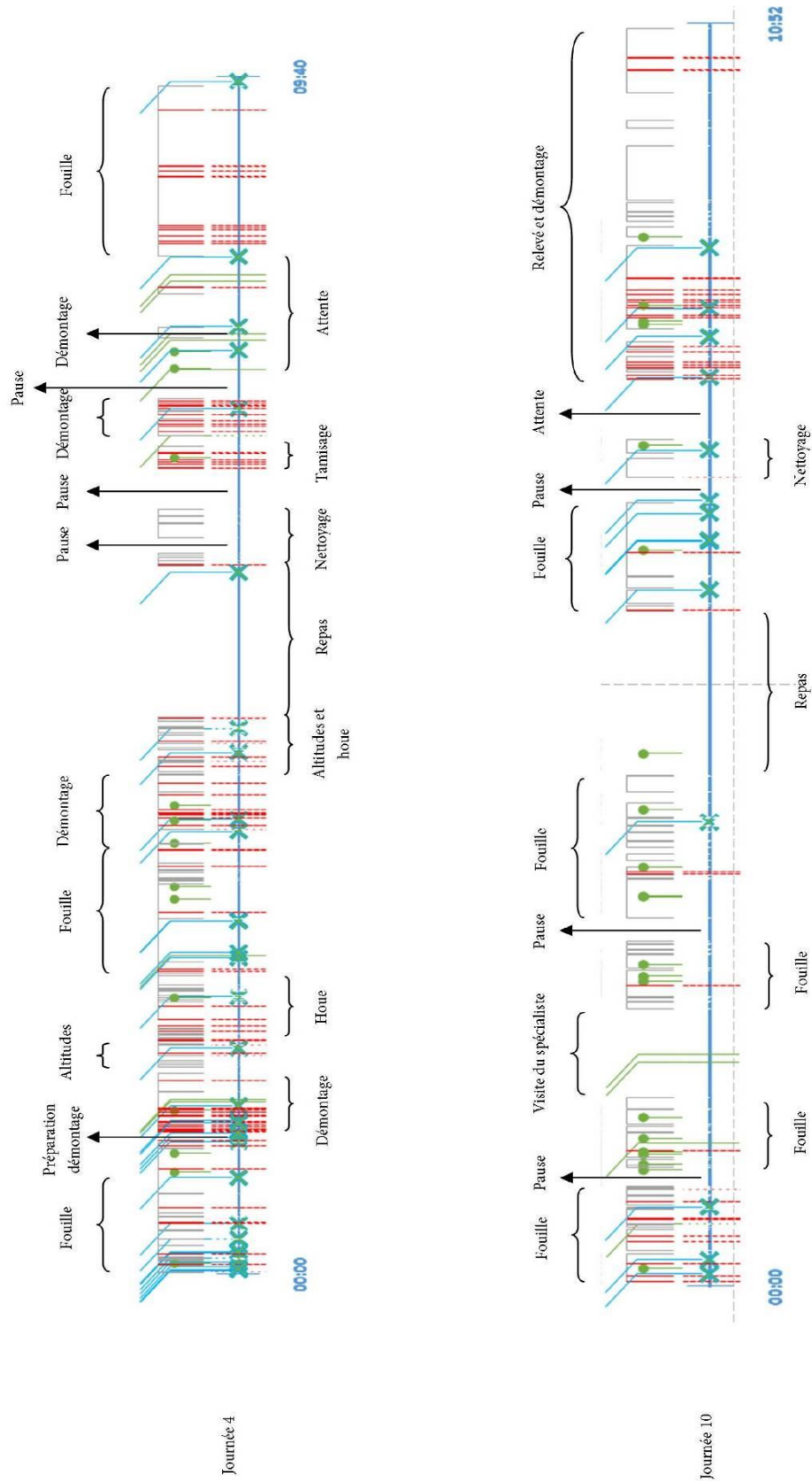
Les écarts entre les deux jeunes femmes ne se retrouvent donc pas tant dans les caractéristiques propres au travail collectif mené sur le site, mais bien à travers la façon dont chacune les exprime singulièrement. *In fine*, je pourrais dire qu'il s'agit aussi des distances qu'elle prend avec elles-mêmes. Avant de s'accommoder de l'autre en situation d'interaction, il faut faire avec soi, ses faiblesses, ses forces, toutes ces choses que l'on porte en nous et qui sont susceptibles d'émerger lorsque nous communiquons avec une tierce personne, verbalement ou non.

Pour bien mesurer l'importance des quatre traits que je viens de relever pour Mélodie, je vais prendre le contre-pied de ce que j'ai dit de sa singularité. Et si Mélodie était à l'opposé de ce que j'ai décrit d'elle, quelles en seraient les conséquences sur le travail collectif ? En supposant qu'elle ne soit pas maladroite, elle ne ferait rien tomber sur le sol de fouille et, par conséquent, ne ponctuait pas ses actions de temps d'arrêt. Ces derniers sont aussi des moments réflexifs où sa vigilance est réactivée. Sans eux, je peux penser que la jeune femme prendrait moins de précautions et que son devenir conscient se transposerait autrement, probablement à travers des interactions avec des fouilleurs plus experts. Si elle n'était pas concentrée, elle n'effectuerait pas autant de demandes de vérification. Sa peur de mal faire ne s'exprimerait certainement pas de la sorte et, par conséquent, interagissant moins, elle resterait plus souvent seule face à ses actions. Je peux également penser que ses erreurs seraient plus nombreuses sans le regard alerte d'une tierce personne répondant à ses sollicitations. Sans tact, se faire accepter passerait par d'autres stratégies. Ses erreurs ou, par exemple, son retard pourraient alors être moins bien acceptés par ses collègues. Enfin, si la retenue n'était pas propre à la jeune femme, ses émotions s'exprimeraient beaucoup plus ouvertement, sans filtre par rapport à ceux qu'elle considère comme ses supérieurs hiérarchiques. Ses relations avec le chef de chantier seraient plus ouvertes, voire familières. Il est également possible que cela ait pour conséquence une concentration amoindrie.

Ces éléments de réflexion appuient mon hypothèse de départ : la singularité des individus a de réelles conséquences sur la nature collective du travail, et pas l'inverse. En analysant ces deux journées passées aux côtés de Mélodie, les situations caractérisées dans les chapitres 1, 2, 4 et 5 sont épaissies d'une relecture les spécifiant. Ce dernier glissement par Mélodie me permet de dépasser les points de vue traités au préalable, collectivement ou individuellement. Désormais, je sais que la jeune femme n'est pas qu'une fouilleuse débutante dont les moindres faits et gestes dépendent uniquement de son degré d'expertise. Le devenir conscient collectivement préconisé est opérant *via* ses instants d'inconscience où la maladresse de la jeune femme s'exprime. Ce souci de bien faire admis par le groupe ancre un mode de présence singulier. Son tact appuie les valeurs liées à la conservation d'un esprit de groupe. Enfin, sa retenue met en exergue un certain rapport à une hiérarchie *de facto*. La singularité est le pivot selon moi pour nuancer tout ce qui semble saillant dans un groupe apparemment en

accord sur certaines normes ou règles de conduite. Elles sont exprimées par chaque individu en fonction d'une singularité qui dépasse largement les situations de travail que j'ai suivies. Isabelle et Mélodie sont ainsi chaque jour qui passe, dans leur salon, en vacances ou dans leur bureau.

Figure 44 : Traits de singularité comparés dans le temps, Mélodie



CONCLUSION

De l'observation à l'écriture

« Je pensais que j'aurai plus de choses à commenter, mais je trouve que tu as vraiment bien réussi à me comprendre et à capter tous les détails de ma personnalité, dont certains que même moi je ne connaissais pas vraiment. »

C'est avec ces mots que Mélodie répondit à ma demande lorsqu'en mai 2018, je lui envoyais la partie 2 à relire entièrement. Je l'invitais alors à commenter les passages qui, selon elle, paraissaient mal interprétés ou tout simplement faux vis-à-vis des traits de singularité que je dégageais d'elle. Mes craintes résidaient principalement dans le fait qu'elle ne se retrouve pas entièrement dans l'interprétation que j'effectuais de ses faits et gestes. L'extrait de son *email* confirme le contraire, et il en sera de même pour Isabelle, hormis les reprises que j'ai indiquées dans les notes de bas de page dans la partie 1. Ce retour sur l'individu a donc été effectué en plusieurs temps. Le premier correspond à l'entretien que j'ai mené avec ces deux travailleuses afin d'explicitier quelques-uns des phénomènes récurrents de leur journée qui me semblaient caractériser une façon d'être qui leur était propre. Il a permis de valider ou d'invalider mes intuitions de départ. J'ai alors pris à bras le corps l'analyse de quatre des traits de leur singularité qui me paraissaient les plus à même de décrire leur propre façon de travailler ce jour-là. Le second temps de ce retour est celui de leur relecture d'une partie de ce manuscrit. À nouveau, j'ai souhaité que le regard qu'elles portaient toutes deux sur elles-mêmes vienne confirmer ou pas les mots avec lesquels j'analysais une part de ce qu'elles étaient continuellement. Je ne prétends pas au succès total de mon entreprise suite à ce retour. Je soutiens seulement qu'il est une condition épistémologique à ma démarche. Sans lui, comment être certaine d'avoir cerné l'impatience d'Isabelle ou le tact propre à Mélodie par exemple ? Ces traits et, surtout, la façon dont ils émergent en situation, semblent donc remplir leur rôle. Ils participent à façonner le travail qu'elles mènent toutes deux sur le site archéologique.

Continuellement, les lignes de conduite qu'un groupe nous pousse à suivre sont brouillées par des interstices singuliers qui nous sont propres. Nous portons cette singularité en nous et la laissons poindre dans le temps et l'espace, en fonction des situations que nous traversons. Bien sûr, tout cadre partagé, tel que celui du site archéologique, suppose de s'y ajuster *a minima*. Je ne soutiens pas que l'individu seul le détermine en fonction de sa bonne volonté et de ses humeurs. Je dis plutôt que les règles et les normes de travail d'un groupe – qu'elles soient imposées, acceptées ou refusées – s'entremêlent aux traits de singularité propres à chaque individu. Le travail ne peut pas s'organiser sans ces manières d'être différenciées dont chaque facette nourrie des objectifs de travail commun. La manière de les remplir diffère seulement de l'idée que des prérogatives consisteraient à les homogénéiser. Le fil continu de ma thèse tente d'en suivre les basculements incessants, car il semble impossible d'analyser l'un sans l'autre.

Je reconnais que ce déhanchement permanent est tout autant un atout qu'une limite à mon travail. Le lecteur pourra simplement relever mon incapacité à trancher et à réellement démontrer ce qui relève du collectif et de l'individuel dans le travail archéologique. Néanmoins, l'objectif était pour moi de rester fidèle à la fois au mouvement de mon enquête ainsi qu'à la brèche ouverte par la littérature portant sur les pratiques de fouille. Jusque-là, ce basculement n'a pas été interrogé pour lui-même. Il est pourtant le pivot qui détermine selon moi la nature épistémologique de mon travail.

Je ne dirais pas de cette thèse qu'elle est exclusivement épistémologique, même s'il est vrai que j'ai investi l'espace de cette recherche pour expérimenter un certain nombre de méthodes qui correspondent aux différents tournants que mon enquête a connu au fil des années. La focale fut tantôt élargie à l'échelle de l'institution régulant les pratiques de fouille, tantôt resserrée sur l'orientation des regards de certains individus par exemple. L'analyse de certaines caractéristiques du travail archéologique d'un point de vue collectif passe ainsi dans un premier temps par l'enseignement de l'archéologie en France à partir des études supérieures. Les règles qui régissent l'accès aux chantiers de fouille sont déterminantes pour comprendre comment un groupe de fouilleurs se constitue initialement et dans quels buts (cf. chapitre 1). La protection des vestiges archéologiques est également abordée pour mieux cerner la manière dont différentes valeurs collectives sont partagées et transmises pour maintenir leur conservation sur le long terme. Les institutions, qu'elles soient patrimoniales ou scientifiques, sont tout autant actrices dans ce processus que les responsables de chantier de fouille qui en sont les représentants sur le terrain. Un site archéologique est alors valorisé en fonction de certaines valeurs admises et reconnues par tous. Bien détruire est une condition au travail de groupe (cf. chapitre 2). Ces deux aspects caractérisent la responsabilité collective que les archéologues partagent vis-à-vis des gisements. À moindre échelle, le rythme d'une campagne de fouille et, plus précisément, des journées qui la constituent, est un autre biais pour mon-

trer de quelle façon un groupe parvient à tenir au travail sur plus d'une douzaine d'heures consécutives. Dans ce contexte, il est prescrit que les fouilleurs restent plusieurs semaines durant en adoptant des temporalités au travail prescrites par le responsable du chantier. La pénibilité que cela suppose est alors une caractéristique propre à ce travail collectif en extérieur (cf. chapitre 4). Enfin, les discours qui sont transmis lorsque les archéologues se trouvent dans l'espace d'un gisement portent sur un passé narré consistant à rendre présent des pratiques datant du Paléolithique. Un autre collectif émerge alors parmi les travailleurs, un groupe reconstruit à partir des traces qu'ils ont laissées. Ces modalités de mise en présence sont partagées entre les travailleurs et progressivement acquises par les plus novices (cf. chapitre 5).

Chacun de ces phénomènes régule la pratique professionnelle de l'archéologie. J'aurais pu m'arrêter à ce niveau et éclairer son fonctionnement à travers l'étude de cas que représente le chantier d'Ormesson. Pourtant, parmi tous les comportements qui sont attendus, j'ai observé, décrit et dégagé diverses façons de faire et d'être qui ne semblaient pas y répondre frontalement, et ce, en me concentrant sur deux fouilleuses présentant un niveau d'expertise bien différent. J'ai ainsi dégagé quelques traits de singularité qui épaississent les modalités de perception, de transmission, ces façons d'être affectées par le travail ou encore de le faire parler. Ils infiltrent discrètement l'ensemble des pratiques des travailleurs, y compris celles qui semblent être les plus normées ou régulées. S'y glissent inmanquablement des détails qui, dans l'instant, les éclairent autrement. L'individu et l'échelle d'observation serrée que celui-ci invite à adopter permettent de comprendre autrement une profession dont le degré d'expertise n'est pas la seule variable. La singularité peut être ainsi considérée comme une sous-catégorie analytique. Derrière des connaissances apprises, reconnues ou admises, Isabelle, Mélodie et tous les autres s'y ajustent en continu.

Laisser durer

Maintenir mon cadre sur la journée de travail d'un fouilleur m'a permis d'en découvrir beaucoup d'autres. Nous l'avons vu, par un retour sur l'individu suivi, j'ai pu analyser autrement diverses facettes du travail en groupe. La continuité que j'ai captée à travers cette échelle temporelle mérite d'être interrogée. Actuellement, nous pouvons tout capter de nos vies, qui sont comme déjà scénarisées, prêtes à se laisser saisir pour quiconque désireux de décrire en détail et en continu la réalité. L'anthropologue serait poussé sur son terrain comme l'est le mon-

teur-caméraman, puis, sa plume à la main et ses *rushes* sur son écran, il deviendrait scénariste, produisant à l'écrit la trame de ce qu'il aura capté au préalable. L'image filmique est aujourd'hui la seule qui offre un panel de procédures aussi riche permettant de se saisir de la réalité. Elle représente celle à partir de laquelle nous perdons le moins. Nous pouvons varier les points de vue, les cadrages et les durées. Dans mon cas, j'ai donc choisi de me focaliser d'abord sur un individu en particulier. Mon cadre dépendait exclusivement de la situation dans laquelle ce dernier s'inscrivait. Quant à la durée, elle était fixée au préalable par rapport aux caractéristiques du travail de fouille que je souhaitais cerner. Ces réglages ont eu l'avantage de pouvoir être pensés en amont, au cours de terrains préliminaires, car, comme nous l'avons vu, l'observation participante a été la plus à même de me guider dans la fabrication préalable de mes images. Chaque anthropologue dispose de sa propre grammaire visuelle. La mienne est ainsi, accrochée à ce qui fonde une situation et la singularité des individus sur lesquels j'ai tenu mon objectif pendant une douzaine d'heures. Je défends ainsi une perspective méthodologique longitudinale dont la continuité est la caractéristique principale.

Qu'est-ce que produire des images filmiques de ce type en anthropologie ? Qu'implique la captation de ce « tout » et de ces « petits riens » ? Pour le dire autrement, de quelle façon l'image filmique peut-elle être le pivot méthodologique permettant de décrire tout autant le fonctionnement d'un collectif que les déambulations d'individus ? Il semble que les analyses que les sciences sociales tirent de leur matériel filmique dépendent fortement du sens qu'ils espèrent y trouver. Pour E. Goffman, je l'ai évoqué, l'étude de l'interaction est la clef de cette entreprise, entre la description d'une activité collective et une expérience individuelle.

« Une activité cadrée d'une certaine façon – et tout spécialement une activité organisée collectivement – est généralement séparée du flux des événements en cours par des parenthèses ou marqueurs conventionnels. [...] À l'instar du cadre en bois d'une photographie, ces marqueurs ne font pas réellement partie intégrante du contenu de l'activité et n'appartiennent pas non plus au monde extérieur : ils sont à la fois dedans et dehors. »²⁸⁰

La sociologie d'Erving Goffman est celle est partir de laquelle j'ai le plus réfléchi pour le traitement de mon matériel filmique, notamment au cours des chapitres 3 et 6. Son indéniable empreinte cinématographique, dans certains de ses ouvrages en particulier, permet de poser quelques premiers jalons pour cerner les apports d'une anthropologie filmique²⁸¹. En 1974, il

²⁸⁰ GOFFMAN, E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, les Éditions de Minuit, 1991, p. 246.

²⁸¹ Les liens établis par Erving Goffman et les techniques cinématographiques sont notamment dus à son intérêt pour les travaux de Béla Balázs (1884-1949), cinéaste théoricien, qui a beaucoup œuvré à l'idée que le cinéma permettait de renouer avec un certain langage corporel. Je note aussi l'influence du réalisateur Vsevolod Illarionovitch Poudovkine (1893-1953), également reconnu comme théoricien du 7^e art en publiant des ouvrages por-

publie *Les cadres de l'expérience*, un ouvrage majeur qui décline, *a priori* métaphoriquement, le cadrage cinématographique en une conception multiple des dimensions spatiales et symboliques. Celles-ci seraient au cœur de l'intelligibilité de nos interactions sociales. Il y déploie les concepts propres aux techniques dramaturgiques, qu'elles soient issues de la littérature, du théâtre ou de la scénarisation²⁸². « Les liens complexes que les pratiques scéniques entretiennent avec la dramaturgie banale et stratifiée de la vie ordinaire [...] »²⁸³ sont la condition de cette lecture destinée à rendre compte de la réalité sociale. Je retrouve chez le sociologue l'idée qu'une analyse plurielle des cadres – de l'interaction la plus anecdotique à l'échange le plus conventionnel – permet de penser le changement social ainsi que les normes qui y sont liées. Pour y parvenir, il use d'un habile démontage, décortiquant ce qui maintient ou rompt le cours des situations. Il fait ainsi de la sociologie une expérience de cadrage, tout autant que de décadrage car, sous sa plume, un groupe social se donne à voir par des effets de dilatation du réel, tantôt proche, tantôt éloigné.

« La fabrication de la réalité apparaît comme un fait objectif, tangible, décomposable en éléments de plus en plus petits. Les détails sont vrais, indiscutables, mais l'ensemble est arbitraire : on monte, on démonte et remonte les morceaux comme on veut. La vie sociale n'est donc pas un théâtre mais un film au montage serré. »²⁸⁴

Par le biais d'interactions puisées dans les fragments de nos vies, l'épaisseur de nos existences se découvre avec E. Goffman comme un effet de style qui permettrait de nourrir une meilleure compréhension des normes de notre société. Sans les stratifier ou les condenser au niveau de leur analyse, les pratiques sociales ne seraient pas appréhendables. Les suivre dans

tant sur le montage des films sonores et autres. Cf. : BALÁZS, B., *Theory of the Film : Character and Growth of a New Art*, New York, Dover Publications, 1970 ; PUDOVKIN, V.-I., JACOBS, L., *Film Technique and Film Acting: the Cinema Writings of V.I. Pudovkin*, New York, Bonanza Books, 1949. Il est noté également qu'Erving Goffman travaillera à partir de 1943 au *National Film Board (NFB)*, un centre de production de films documentaires d'Ottawa dirigé par le producteur et réalisateur John Grierson. Même si ses tâches portaient d'abord sur de la manutention de boîtes de films en vue de les diffuser dans tout le Canada, il lui a certainement été difficile de ne pas s'impliquer autrement dans ce centre, qui était avant tout un lieu de rassemblements où des intellectuels passionnés de cinéma se réunissaient. Il est donc à supposer fortement qu'il ait pu se former aux différentes techniques de réalisation documentaire.

²⁸² La métaphore théâtrale et cinématographique dans l'œuvre d'Erving Goffman est développée par celles et ceux qui se sont attaché.e.s à rendre compte de son travail. Cf. : NIZET, J., RIGAUX, N., *La sociologie de Erving Goffman*, Paris, La Découverte, 2014 ; CASTEL, R., COSNIER, J., JOSEPH, I. (eds), *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Éd. de Minuit, 1989 ; SMITH, G., *Erving Goffman*, London, 2006 ; BURNS, T., *Erving Goffman*, London, Routledge, 1992 ; WINKIN, Y., *Les moments et leurs hommes*, Paris, Éditions Points, 2016.

²⁸³ OLSZEWSKA, B., « La sociologie cinématographiée d'Erving Goffman », In PERREAU, L., CEFALÏ, D. (coord.), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*, Amiens, CURAPP-ESS, 2012, p. 301.

²⁸⁴ WINKIN, Y., *Les moments et leurs hommes*, loc. cit., p. 22.

leur cours naturel, c'est-à-dire chronologiquement, serait donc chose vaine. Christian Lallier propose quant à lui l'usage direct de la caméra pour décrire les interactions.

« À chaque fois, filmer le réel consiste à traduire ce temps investi dans l'accomplissement d'une action : cela revient à rendre compte de la tension entre un espace de référence, un « lieu anthropologique » et les itinéraires – les transactions – qui s'y rapportent. La figure du parcours, du voyage, du déplacement, évoque tout particulièrement cette irrévocabilité de l'action. »²⁸⁵

Sa démarche se distingue d'une part d'une opération de captation uniquement destinée à saisir des détails individuels telle qu'une prise de notes pourrait le faire et, d'autre part, d'une illustration sonorisée exemplifiant seulement un savoir développé en amont sur un groupe social. Je trouve dans cette approche une forme de compromis, du moins ce souci de capter le réel tout en dépolarisant une échelle élargie d'une autre, plus serrée. C'est alors en déconstruisant l'articulation du collectif et de l'individu à partir d'un nouveau montage de temporalités que le chercheur souhaite donner du sens aux interactions qu'il filme. On retrouve finalement ici l'application filmique de l'usage métaphorique du cadrage d'E. Goffman.

Les approches interactionnistes usent donc de l'image filmique, soit métaphoriquement dans le cas d'E. Goffman, soit empiriquement avec C. Lallier, dans la mesure où cette dernière permet de découper *a posteriori* le réel. Les éléments les plus pertinents participant à servir la compréhension d'une interaction entre plusieurs individus sont privilégiés. Ce qui semble ne répondre à aucun enjeu interactionnel tangible est ainsi évacué. Par conséquent, une unité temporelle filmée en continu ne correspond pas à un enjeu épistémologique majeur pour ce type d'approche, même si mes analyses se sont fortement inspirées des travaux d'E. Goffman. Dans mon cas, les interactions sont tout autant pertinentes que les scènes où rien ne semble *a priori* se dérouler autour d'un individu. Dès lors, que faire de ces séquences filmiques banales, amaigries par l'absence d'enjeux sociaux, relationnels ou interactionnels ? C'est justement dans leur articulation avec le reste de la réalité qu'il devient pertinent de les traiter, non plus seulement comme les rebus inutilisables des sciences sociales.

Ne nous y trompons toutefois pas. Le mouvement que propose l'image filmique est d'abord un tour de passe-passe perceptif qui ne repose que sur l'arrêt d'instantanés charriés illusoirement comme un tout, c'est-à-dire comme un plan, entre la mise en route de la caméra et son arrêt.

« Les conditions déterminantes du cinéma sont les suivantes : [...] la photo instantanée [...] ; l'équidistance des instantanés ; le report de cette équidis-

²⁸⁵ LALLIER, C., COLLEYN, J.-P., *Pour une anthropologie filmée des interactions sociales*, Paris, Édition des Archives contemporaines, 2009, p. 83.

tance sur un support qui constitue le « film » [...]; un mécanisme d'entraînement des images. C'est en ce sens que le cinéma est le système qui reproduit le mouvement en fonction du mouvement quelconque, c'est-à-dire en fonction d'instantanés équidistants choisis de façon à donner l'impression de continuité. »²⁸⁶

Pour G. Deleuze, ces instantanés équidistants – je rappelle qu'aujourd'hui, le nombre d'images par seconde est compris entre vingt-quatre et trente – tombent systématiquement sur des temps quelconques. Les images filmiques et, plus spécialement le cinéma, sont donc d'abord le système le plus abouti permettant de lier le mouvement à ce qu'il contient de plus banal. Une seconde écoulée contient entre vingt-quatre et trente instantanés de ce type. Mis bout à bout, le mouvement qu'ils forment les uns à côté des autres crée un premier niveau d'illusion, c'est-à-dire au moment de la prise de vues. Nous ne percevons naturellement pas la banalité de tous ces micro-instantanés captés et, pourtant, nous projetons sur eux notre subjectivité lorsqu'en les visionnant comme un tout, ils semblent nous dire plus. Produire des images filmiques, c'est donc donner une profondeur à la banalité du réel et lui donner du sens. Rendre compte de la réalité n'est possible selon moi qu'en abdiquant devant l'impossible restitution du mouvement. C'est la raison pour laquelle je parle de continuité. Saisir de manière continue des journées de travail consiste finalement à tenter de restituer le plus en détails possibles des micro-instantanés qui sont d'abord, ontologiquement, des petits riens ordinaires, banals. Bien sûr, toute la richesse de l'image filmique consiste à les laisser faire et parler ensemble au sein du mouvement qu'ils donnent l'illusion de dessiner.

Dès lors, quel statut accorder à la réalité que je capte grâce à l'image filmique ? L'humain derrière la caméra choisit par sa propre écriture du réel de la laisser continuer ou bien de la couper. Aujourd'hui, un plan peut techniquement s'étendre sur des durées particulièrement longues²⁸⁷, nous l'avons vu, des plans-séquences. Depuis le célèbre film d'Alfred Hitchcock, *La Corde* (1948), le cinéma de fiction a bien exploré l'usage de cette technique. La mobilité est de mise et le cadrage doit s'adapter au jeu des acteurs et, par conséquent, des individus. Dans un genre plus expérimental, mais conservant le souci de rendre compte d'une unité temporelle vécue, Andy Warhol a réalisé *Sleep* (1964). On y voit John Giorno dormant, simplement, un film conçu initialement pour une durée de huit heures. L'idée du plan-séquence est ici tronquée au profit d'un montage de différents segments, des plans qui offrent différentes prises de vue sur le personnage capté pendant un sommeil non simulé. C'est toutefois chez le réalisateur Béla Tarr que je retrouve l'impression la plus radicale de réalisme. Une narrativité minimale permet à l'horizon de ses cadrages d'être purement descriptifs. Même si s'inspirer

²⁸⁶ DELEUZE, G., *Cinéma. 1, L'image-mouvement*, Paris, les Éditions de Minuit, 1983, p. 14.

²⁸⁷ Avant l'arrivée des supports numériques, la durée technique d'un plan séquence était celle d'une bobine de 300 mètres au format 35 mm, c'est-à-dire pas moins de douze minutes.

du cinéma de fiction en anthropologie peut surprendre, il y a derrière le travail de cet artiste la volonté de ne pas trop en dire et de laisser la réalité s'écouler grâce au film. Les siens proposent des descriptions filmiques qui ne guettent pas, ne recherchent rien de particulier si ce n'est ce qui se passe du point de vue de quelques individus sans rôle.

Derrière les longs plans séquences qui parcourent ses films, j'y trouve l'idée que nos existences sont d'abord faites de situations ouvertes qui durent, et non pas d'histoires qui s'enchaîneraient dans un flot artificiel de coupes. Jacques Rancière analysera cette distinction : « L'essence du réalisme [...], c'est la distance prise à l'égard des histoires, de leurs schémas temporels et de leurs enchaînements de causes et d'effets. Le réalisme oppose les situations qui durent aux histoires qui s'enchaînent et passent à la suite »²⁸⁸. Nous y voici : les sciences sociales nous raconteraient-elles parfois des histoires ? En tous les cas, décrire et analyser des liens de cause à effets, ce n'est pas la même chose que de décrire, comme le cinéma semble pouvoir le faire, des situations sur la durée, c'est-à-dire une manière de les habiter en continu²⁸⁹. Le plan-séquence ne fait pas tout, mais il devrait permettre d'appréhender cette manière si singulière que nous avons de nous situer face aux possibles ouvertures que chaque situation nous offre. Ce potentiel, l'image filmique le rend perceptible car il est une forme d'écriture en soi. Pour la philosophe Lucie Roy :

« (il) donne à voir les possibilités de son écriture et, partant, un surplus de "réel". [...] Ce n'est pas le "réel" en effectuation, mais le travail de réeffectuation du "réel" par des procédés cinématographiques. Ce n'est donc pas le "réel" que l'on voit à l'écran, mais le retour du "réel" par l'écriture et celui de la pensée dans l'écriture. »²⁹⁰

Tout ce qui n'est pas le réel et qui a prétention à le restituer n'en est donc qu'un surplus ou, pour le dire autrement, un reste. La philosophie a fait de grands pas en direction des études cinématographiques et se pencher sur cette forme d'écriture par l'image semble indispensable à qui veut traiter avec la réalité au-delà des histoires que nous lui faisons souvent dire. L'anthropologie n'y progresse encore qu'à tâtons. Albert Piette en a fait sa quête, l'inestimable obsession que notre discipline puisse à son tour prétendre au glanage de la réalité. Avec cette perspective, je retrouve un projet simple : regarder le monde et le restituer, par petits à-coups, par bribes. Il est intéressant de constater que l'étymologie latine de ce dernier verbe renvoie au rétablissement ou à la restauration d'un élément endommagé. Au XIX^e siècle, il s'agissait

²⁸⁸ RANCIERE, J., *Béla Tarr, le temps d'après*, Paris, Capricci, l'Âge d'or, 2011, p. 13.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 78.

²⁹⁰ ROY, L., *Petite phénoménologie de l'écriture filmique*, Québec, Éd. Nota bene, 1999, p. 154-155.

même de reconstituer le plan d'un édifice d'après ses ruines. Restituer correspond donc au fait de donner ce qui s'est passé, rendre présentement les vestiges de scènes qui se sont partiellement effacées²⁹¹. L'oubli est la cause de cet état de ruines mémorielles que seuls des outils adaptés permettent de conserver de façon quasi intacte. C'est le sens profond que je souhaite donner à une anthropologie filmique qui s'attacherait à saisir l'individu sous plusieurs de ses coutures singulières. Je ne peux ainsi que souscrire au projet épistémologique de l'anthropologie d'A. Piette :

« Avec la focale sur l'existence, se profile en tout cas l'horizon d'une anthropologie comme passerelle entre les descriptions des psychologues et des sociologues, entre la littérature et les sciences cognitives. L'anthropologie, c'est alors une observation extérieure face à des individus observables et introspectables, c'est aussi une comparaison d'individus humains singuliers, avec des méthodes transmissibles de l'observation à l'écriture. »²⁹²

Si l'occurrence du terme d'existence est très faible dans ce manuscrit, c'est parce que le choix de la focale est précisément ce qui me distingue des travaux de l'anthropologue. La mienne porte sur un cadre restreint, celui d'une journée de travail. Simple question d'espace-temps me direz-vous. Peut-être. Question pratique répondrais-je. Comment souscrire entièrement à un projet aussi ambitieux ? Ma propre quête des restes tente de rester dans le cadre, modeste mais pratique, des expériences de travailleurs saisonniers. À travers les détails de leur singularité, les instants qui se suivent forment une trame continue. L'anthropologie filmique du travail que je propose est ainsi, formée par ce qui désenclave l'individu de son groupe et ce qui le distingue des autres. Il est un humain, une unité vivante qui s'accommode perpétuellement avec ce qu'il est.

« Et si l'on se disait que rien n'a aucune importance, qu'ils suffit de s'habituer à faire les mêmes gestes d'une façon toujours identique, dans un temps toujours identique, en n'aspirant plus qu'à la perfection placide de la machine ? Tentation de la mort. Mais la vie se rebiffe et résiste. L'organisme résiste. Les muscles résistent. Les nerfs résistent. Quelque chose, dans le corps et dans la tête, s'arcboute contre la répétition et le néant. La vie : un

²⁹¹ Pour un bilan récent des approches neurocognitives qui se sont attachées à décrire les principes liés à l'oubli et donc à la mémoire, consultez les travaux du neurologue Bernard Croisile. J'y apprendrais notamment que la mémoire n'est pas unitaire et que celle de type épisodique est principalement mobilisée par l'anthropologue lorsqu'il doit se rappeler de souvenirs liés à des observations effectuées dans un espace-temps bien déterminé. Cf. : CROISILE, B., *Tout sur la mémoire*, Paris, O. Jacob, 2008. ; CROISILE, B., « Approche neurocognitive de la mémoire », *Gérontologie et société*, vol. 32, n° 130/3, 2009, pp. 11-29.

²⁹² PIETTE, A., *Contre le relationnisme*, loc. cit., p. 78.

geste plus rapide, un bras qui retombe à contre-temps, un pas plus lent, une bouffée d'irrégularité, un faux mouvement, la « remontée », le coulage, la tactique de poste ; tout ce par quoi, dans ce dérisoire carré de résistance contre l'éternité vide qu'est le poste de travail, il y a encore des événements, même minuscules, il y a encore un temps, même monstrueusement étiré. Cette maladresse, ce déplacement superflu, cette accélération soudaine, cette soudure ratée, cette main qui s'y prend à deux fois, cette grimace, ce « décrochage », c'est la vie qui s'accroche. Tout ce qui, en chacun des hommes de la chaîne, hurle silencieusement : "Je ne suis pas une machine !" »²⁹³

L'homme n'est pas une machine. Il se sait mortel et reconnaît son caractère éphémère, le sien et celui de ceux qui l'entourent. Il résiste à la fatalité car il sait qu'il existe, que son existence est la sienne, qu'elle lui est singulière et, surtout, qu'elle s'arrêtera un jour. La conscience serait cette faculté humaine qui consiste à reconnaître sa propre réalité : nous ne sommes que de pauvres mortels ! Nous le savons depuis notre enfance, depuis qu'une altérité consciente nous a transmis cet état de fait. L'anthropologue, tel que nous l'imaginons idéalement, serait un empressé permanent obsédé par le temps qui passe, les vies qui changent et puis qui s'arrêtent. En déployant ses actes au service de l'expérience de l'autre, il se tourne vers la finitude de l'être et, par conséquent, vers sa singularité, ce qui fait que cette vie-là a quelque chose d'unique. Quotidiennement, il observe, capte, enregistre, mémorise celui ou celle faisant l'expérience, telle expérience puis une autre. Je ne peux imaginer l'anthropologue autrement que comme un être profondément convaincu du réel, éprouvant la mort, vivant pleinement la singularité des hommes. Je ne peux m'imaginer autrement.

²⁹³ LINHART, R., *L'établi*, Paris, Éd. de Minuit, 2011, pp. 14.

BIBLIOGRAPHIE

- AGHA, A., *Language and social relations*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007.
- AKRICH, M., « L'analyse sociotechnique », In VINCK D. (éd.), *La Gestion de la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 1991, pp. 339-353.
- APPADURAI, A. (éd.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- AUFRERE, L., *Essai sur les premières découvertes de Boucher de Perthes et les origines de l'archéologie primitive (1838-1844)*, Paris, Staude, 1936.
- AUFRERE, M.-F., « Histoire de l'archéologie préhistorique comme patrimoine. Léon Aufrère et Jacques Boucher de Perthes », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 20-29.
- BAILEY, G., « Time Perspectives, Palimpsests and the Archaeology of Time », *Journal of Anthropological Archaeology*, Elsevier, Amsterdam, vol. 26, n° 2, 2007, p. 209.
- BALÁZS, B., *Theory of the Film : Character and Growth of a New Art*, New York, Dover Publications, 1970.
- BARTH-WEINGARTEN, D., REBER, E., SELTING, M., *Prosody in interaction*, Amsterdam, 2010.
- BAXANDALL, M., *L'œil du Quattrocento : l'usage de la peinture dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1985.
- BENSAUDE-VINCENT, B., « Vies d'objets », *Critique*, n° 781-782, 2012, pp. 588-598.
- BERGSON, H., *Matière et mémoire* (1896), Paris, Félix Alcan, 1953.
- _____ *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1904), PUF, Paris, 1993.
- BERTHOZ, A., *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- _____ *Les théories de Bergson sur la perception, la mémoire et le rire, au regard des données des neurosciences*, Presses Universitaires de France, 2015.
- BESSY, C., CHATEAURAYNAUD, F., *Experts et Faussaires : pour une sociologie de la perception* (1995), Paris, Pétra, 2014.

BIDET, A., « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », *Tracés, Revue de Sciences humaines*, n° 15, 2008, pp. 217-28.

BLEICHER, G., BEAUPRE, J.-N., *Guide pour les recherches archéologiques (époques préhistoriques, gallo-romaine et mérovingienne) dans l'Est de la France: Belfort, Doubs, Haute-Saône, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges*. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1896.

BOIVIN, N., *Material Cultures, Material Minds*, Cambridge University Press, 2008.

BOLTANSKI, L., THEVENOT, L., *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

BONDAZ, J., ISNART, C., LEBLON, A., « Au-delà du consensus patrimonial », *Civilisations, Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, n° 61, vol. 1, 2012, pp. 9-22.

BOUCHER DE PERTHES, J., *Écrits sur la préhistoire*, France, Paleo, 1999.

BOURDIEU, E., DELSAUT, Y., « Pour une sociologie de la perception », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 40, n° 1, 1981, pp. 3-9.

BOURROUILH, A., PARIS, P.-E., N.-H. VELA, *Appréhension et qualification des espaces au sein du site archéologique*, Archéo. doct, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016.

BRUNI, A., « Shadowing Software and Clinical Records: On the Ethnography of Non-Humans and Heterogeneous Contexts », *Organization*, vol. 12, n° 3, 2005, pp. 357-378.

BURNS, T., *Erving Goffman*, London, Routledge, 1992.

CALBRIS, G., *Elements of Meaning in Gesture*, Amsterdam, John Benjamins, 2011.

CASTEL, R., COSNIER, J., JOSEPH, I. (eds), *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Éd. de Minuit, 1989.

CHRISTIANSSON, H., KNUTSON, K., « The Bjurselet settlement III, vol. 1, finds and features : excavation report for 1962 to 1968 », *Societas Archaeologica Upsaliensis*, Uppsala, Sweden, Uppsala University, 1989.

CLEMENTZ F., « La notion d'aspect perceptif », In LIVET, E., *De la perception à l'action : contenus perceptifs et perception de l'action*, Paris, J. Vrin, 2000.

COHEN, C., « Faux et authenticité en préhistoire », *Terrain*, n° 33, 1999, pp. 31-40.

COHEN, C., HUBLIN, J.-J., COPPENS, Y., *Boucher de Perthes : les origines romantiques de la préhistoire*, Paris, Belin, 2017.

CONKEY, M.-W., SPECTOR, J., « Archaeology and the Study of Gender », In SCHIFFER, M.-B., *Advances in Archaeological Methods and Theory*, vol. 7, 1984, pp. 7-38.

COOREN, F., *Manières de faire parler : interaction et ventriloquie*, Perspectives anthropologiques, Lormont, Le bord de l'eau, 2013.

COOREN, F., BRUMMANS, B.-H.-J.-M., CHARRIERAS, D., « The Coproduction of Organizational Presence : A Study of Médecins Sans Frontières in Action », *Human Relations*, vol. 61, n° 10, 2008, pp. 1348.

COSTE, F., « Incarnation, cognition et représentation : comment les sciences cognitives pensent-elles le corps ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 2, 2003, pp. 1-21.

COUDART, A., « Is Post-Processualism Bound to Happen Everywhere ? The French Case », *Antiquity*, n° 73, 1999, pp. 161-167.

CROISILE, B., *Tout sur la mémoire*, Paris, O. Jacob, 2008.

_____ « Approche neurocognitive de la mémoire », *Gérontologie et société*, vol. 32, n° 130/3, 2009, pp. 11-29.

CZARNIAWSKA-JOERGES, B., *Shadowing : And Other Techniques for Doing Fieldwork in Modern Societies*, Copenhagen Business School Press, 2007.

DARWIN, C., *The Expression of the Emotions in Man and Animals* (1872), Oxford, Oxford University press, 2009.

DASZKIEWICZ, P., « Science en exil. Le rôle des émigrés politiques dans la réception du darwinisme, la naissance de l'anthropologie et le début des recherches préhistoriques en Pologne », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 6-12.

DATCHARY, C., *La dispersion au travail*, Toulouse, Octares, 2011.

DATCHARY, C., LICOPPE, C., « La multi-activité et ses appuis. L'exemple de la présence "obstinée" des messages dans l'environnement de travail », *Activités*, vol. 4, n° 1, 2007, pp. 1-29.

DELEUZE, G., *Cinéma. 1, L'image-mouvement*, Paris, les Éditions de Minuit, 1983.

_____ *Le pli : Leibniz et le baroque*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988.

DELEUZE, G., GUATTARI, F., *Capitalisme et schizophrénie. 2, Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

DELHON, C., MOUTARDE, J., TENGBERG, M. (*et al.*), « Perceptions et représentations de l'espace à travers les analyses archéobotaniques », *Études rurales*, n° 167-168, 2003, pp. 285-94.

DEPRAZ, N., *Attention et vigilance : à la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.

_____, *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*, Paris, A. Colin, 2012.

DEWEY J., *Human nature and Conduct*, New York, Dover Pub, 1922.

_____, « Theory of valuation », *International Encyclopedia of Unified Science*, vol. II, n° 4, Chicago, The University of Chicago Press, 1939, pp. 33-51.

DI MÉO, G., *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 1991.

_____, « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie », *L'Information Géographique*, vol. 62, n° 3, 1998, pp. 99-110.

DIBIE, P., *Le village métamorphosé : révolution dans la France profonde*, Chichery, Paris, Plon, 2006.

DODIER, N., *Les Hommes et les Machines. La conscience collective dans les sociétés contemporaines*, Paris, Métailié, 1995.

EDGEWORTH, M., *Acts of Discovery : an Ethnography of Archaeological Practice*, BAR. International series, Oxford, Archaeopress, 2003.

EILAN, N., HOERL, C., MCCORMACK, T., *Joint Attention : Communication and Other Minds, Issues in Philosophy and Psychology*, Oxford, Clarendon Press, 2005.

EKMAN, P., *Emotion in the Human Face*, Cambridge, Cambridge University press, 1982.

ENFIELD, N.-J., *The anatomy of meaning: Speech, gesture, and composite utterances*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

FERRARIS, M., *Manifeste du nouveau réalisme*, Paris, Hermann, 2014.

_____, *Âme et iPad*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2014

FREGA, R., *Pensée, action, pratique : étude sur la philosophie de John Dewey et ses prolongements contemporains*, Thèse de doctorat, Paris 8, 2004.

_____, *John Dewey et la philosophie comme épistémologie de la pratique*, Paris, L'Harmattan, 2006.

- FREMONT, A., CHEVALIER, J., HERIN, R. (et al.), *Géographie sociale*, Paris : Masson, 1984.
- GERO, J., « Archaeological Practice and Gendered Encounters with Field Data », In GERO, J., CONKEY, M., *Engendering Archaeology: Women and Prehistory*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1996, pp. 251-280.
- GIBSON, J.-J., *Approche écologique de la perception visuelle* (1979), Bellevaux, France, 2014.
- _____, *Reasons for Realism: Selected Essays of James J. Gibson*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum, 1982.
- GOFFMAN, E., *Mise en scène de la vie quotidienne. I. La présentation de soi* (1959), Paris, les Éd. de Minuit, 1973.
- _____, *Les cadres de l'expérience*, Paris, les Éditions de Minuit, 1991.
- GOLDBLATT, D., HAGBERG, G.-L., *Art and Ventriloquism*, Abingdon, Routledge, 2006.
- GOODWIN, C., « Professional Vision », *American Anthropologist*, n° 96, vol. 3, 1994, pp. 606-633.
- _____, « Action and Embodiement within Situated Human Interaction », *Journal of Pragmatics*, n° 32, 2000, pp. 1489-1522.
- _____, « Building action in public environments with diverse semiotic resource », *Versus*, n° 112-113, 2011, pp. 169-182.
- _____, « L'organisation co-opérative et transformative de l'action et du savoir humains », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 16, 2016, pp. 19-46.
- GOSDEN, C., MARSHALL, Y. (éd.), « The Cultural Biography of Objects », *World Archaeology*, vol. 31, n° 2, 1999, 169-178.
- GRAEBER, D.-R., *Toward an Anthropological Theory of Value: The False Coin of our Own Dreams*, New York, Palgrave, 2001.
- GRAN-AYMARICH, È., *Les chercheurs du passé 1798-1945 : Aux sources de l'archéologie*, CNRS Éditions, 2016.
- GRIMAUD, E., « Archéologie et ventriloquie. Jeux de chaises et de choses au bord d'une tranchee archéologique », *Gradhiva, Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, n° 18, 2013, pp. 200-233.
- GROENEN, M., *Pour une histoire de la préhistoire : le paléolithique*, Grenoble, J. Millon, 1994.

GROLEAU, C., « Dis-moi ce que tu écris je te dirai qui tu es : Matérialisation et visibilité du travail de recherche dans la pratique du *shadowing* », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, HS, n° supplément, 2013, pp. 91-107.

HEATH, C., HINDMARSH, J., LUFF, P., *Video in Qualitative Research : Analysing Social Interaction in Everyday Life*, Londres, Thousand Oaks, 2010.

HEELAS, P., « Emotion Talk Across Cultures », In HARRÉ, R., *The Social Construction of Emotions*, Oxford, Basil Blackwell Editions, 1986.

HEINICH, N., *La fabrique du patrimoine : « de la cathédrale à la petite cuillère »*, Ethnologie de la France, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2009.

_____, *Des valeurs : une approche sociologique*, Paris, Gallimard, 2017.

HINDMARSH, J., PILNICK, A., « Knowing Bodies at Work: Embodiment and Ephemeral Teamwork in Anaesthesia », *Organization Studies*, vol. 28, n° 9, 2007, pp. 1395-1416.

HODDER, I., « Always Momentary, Fluid and Flexible : Towards a Self-Reflexive Excavation Methodology », *Antiquity*, n° 71, 1997, pp. 691-700.

_____, *The Archaeological Process*, Oxford, Blackwell, 1999.

HOGGETT, P., THOMPSON, S., *Politics and the Emotions : The Affective Turn in Contemporary Political Studies*, Bloomsbury, 2012.

HOLTRE, C., « Notes of the Life History of a Pot Sherd », *Journal of Material Culture*, Thousand Oaks, Sage Publication, vol. 7, n° 1, 2002, pp. 49-71.

HOWE, J.-E., WARM, J.-S., DEMBER, W.-N., « Meta-Analysis of the Sensitivity Decrement in Vigilance », *Psychological Bulletin*, vol. 117, 1995, pp. 230-249.

HUREL, A., *La France préhistorienne de 1789 à 1941*, Histoire, Paris, CNRS Éditions, 2007.

INGOLD, T., *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles, 2013.

_____, *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, Bellevaux, France, Éditions Dehors, 2017.

IZARD, C.-E., KAGAN, J., BOLESZAW R.-Z., *Emotions, Cognition, and Behavior*, Cambridge, Cambridge University press, 1984.

JAMES, W., *The Principles of Psychology* (1890), London, Harvard University Press, 1981.

JANET, E., *L'automatisme psychologique : essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Société Émile Janet. Paris, 1989.

JOCKEY, P., *L'archéologie*. Paris, Belin, 2013.

JONES, A., « Archaeometry and Materiality », *Archaeometry*, Oxford, n° 46, 2004, p.330.

JOY, J. « Reinvigorating Object Biography : Reproducing the Drama of Object Lives », *World Archaeology*, vol. 41, n° 4, 2009, pp. 540-556.

KENDON, A., *Gesture. Visible Action as Utterance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

_____, « Language's Matrix », *Gesture*, Vol. 9, n° 3, 2009, pp. 355-372.

KNAPPETT, C., MALAFOURIS, L., *Material Agency : Towards a Non-Anthropocentric Approach*, Berlin, Springer, 2008.

LALLIER, C., COLLEYN, J.-P., *Pour une anthropologie filmée des interactions sociales*, Paris, Édition des Archives contemporaines, 2009.

LATOUR, B., « The Powers of Association », In LAW J., *Power, Action, and Belief. A New Sociology of Knowledge ?*, London, MA, Routledge & Kegan Paul, 1984, pp. 264-280.

_____, « How to Talk about the Body ? The Normative Dimension of Science Studies Application », *Bodies on Trial*, special issue of Body and Society, Vol. 10, n° 2-3, 1999, pp. 205-229.

_____, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

_____, « Where Are the Missing Masses ? The Sociology of a Few Mundane Artefacts », In BIJKER, E., LAW, J., *Shaping Technology/Building Society, Studies in Sociotechnical Change*, Cambridge, MA, MIT Press, 1992, pp. 225-258.

_____, LEMONNIER, E., *De la Préhistoire aux missiles balistiques : l'intelligence sociale des techniques*, Paris, Éd. la Découverte, 1994.

_____, *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte, 1999.

_____, « Désincarcérer les corps », *Psychiatrie Française*, Vol. XXXXIII, 2012, p. 23-37 (transcription d'une conférence prononcée à la Journée de l'Association Française de Psychiatrie, La philosophie et la psychiatrie, 18.11.2011).

LE BRETON, D., *Les passions ordinaires : anthropologie des émotions*, Paris, A. Colin, 1998.

LEFEBVRE, H., « La production de l'espace », *L'Homme et la société*, vol. 31, n° 1, 1974, pp. 15-32.

_____, HESS, R., *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2000.

LICOPPE, C., *Communication et multi-activité au travail. Une approche écologique des dispositifs de communication et de leurs usages*, Hermès, 2008.

_____, « Les formes de la présence », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 1, 2012, pp. 1-16.

LINHART, R., *L'établi*, Paris, Éd. de Minuit, 2011.

MAINE DE, B., *Œuvres complètes*, Genève, Suisse, France, 1982.

MARIE, M., *Un territoire sans nom, pour une approche des sociétés locales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1982

MASSUMI, B., *Parables for the virtual: movement, affect, sensation*, Duke University Press, Durham, 2002.

MCDONALD, S., « Studying Actions in Context : A Qualitative Shadowing Method for Organizational Research », *Qualitative Research*, vol. 5, n° 4, 2005, pp. 455-73.

MEAD, G.-H., *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France, 2006.

MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard, 1952.

MINKOWSKI, E., PELICIER, Y., MINKOWSKI, A. (et al.), *Le temps vécu : études phénoménologiques et psychopathologiques* (1933), Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

_____, *Vers une cosmologie* (1936), Aubier-Montaigne, Paris, 1967.

MONDADA, L., « Emergent Focused Interactions in Public Places : A Systematic Analysis of the Multimodal Achievement of a Common Interactional Space », *Journal of Pragmatics*, vol. 41, 2009, pp. 1977-1997.

NEF, F., *Traité d'ontologie pour les non-philosophes (et les philosophes)*, Paris, Gallimard, 2009.

NIZET, J., RIGAUX, N., *La sociologie de Erving Goffman*, Paris, La Découverte, 2014.

OLSZEWSKA, B., « La sociologie cinématographiée d'Erving Goffman », In PERREAU, L., CEFAL, D. (eds.), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*, Amiens, CURAPP-ESS, 2012.

ORLIAC, R., « L'invention de la préhistoire par les objets. Essai sur la collection Boucher de Perthes conservée au Muséum national d'histoire naturelle », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 13-20.

PARASURAMAN, R., « Sustained Attention », *In*, PARASURAMAN, R., DAVIES, D.-R., « Varieties of attention », Academic Press, 1984, pp. 243-271.

PATOU-MATHIS, M., « De la paléontologie du XIX^e siècle à l'archéozoologie du XX^e siècle », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 129, 2012, pp. 29-35.

PESTRE, D., « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales 50*, n° 3, 1995, pp. 487-522.

PIETTE, A., *L'acte d'exister*, Paris, Socrate Éditions Promarex, 2009.

_____, *Contre le relationnisme : lettre aux anthropologues*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2014.

_____, *Existence in the Details : Theory and Methodology in Existential Anthropology*, Berlin, Duncker & Humblot, 2015.

POULOT, D., *Une histoire du patrimoine en Occident, XVIII^e-XXI^e siècle : du monument aux valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 2006.

PUDOVKIN, V.-I., JACOBS, L., *Film Technique and Film Acting : the Cinema Writings of V.I. Pudovkin*, New York, Bonanza Books, 1949.

QUERE, L., « La situation toujours négligée ? », *Réseaux*, n° 85, 1997, pp. 163-192.

RANCIERE, J., *Béla Tarr, le temps d'après*, Paris, Capricci, l'Âge d'or, 2011.

RICHARD, N., « L'institutionnalisation de la préhistoire », *Communications*, vol. 54, n° 1, 1992, pp. 189-207

RIPOLL, F., VESCHAMBRE, V., « L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale », *In* SECHET, R., VESCHAMBRE, V., *Penser et faire la géographie sociale : contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, pp. 295-304.

RIZZOLATTI, G., CRAIGHERO, L., « The Mirror-Neuron System », *Annual Review of Neuroscience*, vol. 27, 2004, pp. 169-192.

ROBERT, P., LE ROBERT, *Le nouveau Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, France : Dictionnaires le Robert, 1993.

ROUGERIE, G., *Géographie de la biosphère*, Paris, Armand Colin, 1988.

ROVELAND, B., *Contextualizing the History and Practice of Paleolithic Archaeology*, Hamburgian research in northern Germany, PhD diss., University of Massachusetts, 2000.

ROY, L., *Petite phénoménologie de l'écriture filmique*, Québec, Éd. Nota bene, 1999.

ROZOY, J.-G., « Carroyez ! Les gisements de plein air. Conditions d'utilisation », *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 91, n° 3, 1994, pp. 211-13.

RUSSELL, M., *Pittdown Man : The Secret Life of Charles Dawson & The World's Greatest Archaeological Hoax*, Stroud, Tempus Pub Limited, 2003.

SACKS, H., SCHEGLOFF, E.-A., JEFFERSON, G., « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation », *Language*, Vol. 50, n° 4, 1974, p. 696-735.

SAGNES, S., *L'archéologue et l'indigène : variations sur l'autochtonie*, Paris, CTHS, 2015.

SCHATZKI, T. P., KNORR CETINA, K. et VON SAVIGNY, E. (éd.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, Londres, Routledge, 2011.

SCHMITT, R., « Zur multimodalen Struktur von turn-taking », *Gesprächsforschung*, vol. 6, 2005.

SCHOONJANS, S., SAMBRE, P., BRONE, G., (et al.), « Vers une analyse multimodale du sens. Perspectives constructionnelles sur la gestualité co-grammaticale », *Langages*, n° 201, 2016, pp. 33-50.

SCHÜTZ, A., *Contribution à une sociologie de l'action*, Paris, Hermann, 2009.

SCOTT, J.-C., *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, Yale University Press, New Haven and London, 1985.

SHANKS, M., MCGUIRE, R., « The Craft of Archaeology », *American Antiquity*, n° 61, 1996, pp. 75-88.

SMITH, G., *Erving Goffman*, London, Routledge, 2006.

SMITH, L., *Uses of Heritage*, London, Taylor & Francis, 2006.

SMUTS, J., *Holism and Evolution*, Londres, Macmillan & Co Ltd, 1926.

- SPINOZA, B. DE, *Ethics* (1677), London, Wordsworth Editions, 2001.
- TAYLOR, J.-R., VAN EVERY, E.-J., *The Emergent Organization : Communication as its Site and Surface*, Mahwah, N.J., Lawrence Erlbaum Associates, Publishers, 2000.
- THEVENOT, L., « Émotions et évaluations dans les coordinations publiques », *Raisons pratiques*, n° 6, 1995, pp. 145-74.
- THIBAUD, J.-P., « Petite archéologie de la notion d’ambiance », *Communications*, vol. 90, n° 1, 2012, pp. 155-74.
- _____, *En quête d’ambiances : éprouver la ville en passant*, Genève, MétisPresses, 2015.
- THOMAS, J., « The trouble with material culture », In THOMAS, O., *Overcoming the modern invention of material culture*, Journal of Iberian Archaeology, Porto, ADECAP, n° 9-10, 2007, pp. 11-23.
- TICINETO CLOUGH, P., HALLEY, J., *The Affective Turn : Theorizing the Social*, Duke University Press, 2007.
- TILLEY C., « Materiality in materials », *Archaeological dialogues*, Cambridge University Press, vol. 14, n° 1, 2007, pp. 16-20.
- _____, « Excavation as Theatre », *Antiquity*, n° 63, 1989, pp. 275-280.
- TUFFREAU, A., « Les premières industries lithiques dans le nord de la France, reflet des premiers peuplements dans une région de haute latitude. État des connaissances », *Les nouvelles de l’archéologie*, n° 129, 2012, pp. 36-41.
- UEXKÜLL VON, J., LESTEL, D., *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2010.
- VALENTIN, B., *Le Paléolithique*, Paris, Presses universitaires de France, 2011.
- VAN REYBROUCK, D., JACOBS, D., « The Mutual Constitution of Natural and Social Identities during Archaeological Fieldwork », In EDGEWORTH, M., *Ethnographies of Archaeological Practice : Cultural Encounters, Material Transformations*, Lanham, AltaMira Press, 2006, pp. 33-44.
- VARELA, F.-J., *Connaitre les sciences cognitives : tendances et perspectives*, Paris, Éd. du Seuil, 1989.

_____, THOMPSON, E., ROSCH, E., *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, La Couleur des idées, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

VASQUEZ, C., « Devenir l'ombre de soi-même et de l'autre : Réflexions sur le *shadowing* pour suivre à la trace le travail d'organisation », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, HS, n° supplément, 2013, pp. 69-89.

VERBEEK, P.-P., *What Things Do. Philosophical Reflections on Technology, Agency and Design*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2005.

VINCENT, O., *Collectionner ? : Territoires, objets, destin*, Paris, Créaphis, 2011.

VITELLI, K.-D., COLWELL-CHANTHAPHONH, C., *Archaeological Ethics*, Lanham, Altamira Press, 2006.

VOISENAT, C., *Imaginaires archéologiques*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2008.

WALL, O., *Försök att studera samband mellan sociometriska val och interaktioner inom en arkeologisk grupp* [La connexion entre choix sociométrique et interaction dans une équipe de chantier de fouille], PhD diss., Socialhögskolan, Umeå, 1968.

WETHERELL, M., *Affect and Emotion : A New Social Science Understanding*, London, SAGE, 2012.

WINKIN, Y. (eds), GOFFMAN, E., *Les moments et leurs hommes*, Paris, Éditions Points, 2016.

